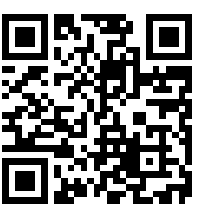
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gall. sp.
212 u
(8
Revue

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ASSOCIATION PYRÉNÉENNE
FONDÉE PAR FEU JULIEN SACAZE & LE Dr F. GARRIGOU

# REVUE

DES

# PYRÉNÉES

## FRANCE MÉRIDIONALE — ESPAGNE

DIRIGÉE PAR LE Dr F. GARRIGOU

*Sciences, Lettres, Arts,*
*Intérêts locaux & régionaux.*

TOME VIII — 1896

TOULOUSE
Adresser les demandes d'abonnement & toutes les communications
au Directeur de la *Revue*, rue Valade, 38, à Toulouse.

Toulouse, Éd. Privat, rue des Tourneurs, 45. — Foix, Gadrat.
Bordeaux, Féret & fils. — Montpellier, Coulet.
Madrid, Fuentes y Capdeville. — Barcelone, A. Verdaguer. — Berlin, Asher.

*Tous droits réservés.*

S.n. 5176

Digitized by Google

La **REVUE DES PYRÉNÉES, de la France méridionale et de l'Espagne** est l'organe de l'Association pyrénéenne & de l'Union des Sociétés savantes du Midi. Elle est dirigée par le Dr Garrigou, avec le concours d'un Comité de rédaction & de nombreux collaborateurs dont la liste suit :

(Sont mentionnés seulement les noms de ceux qui ont des travaux publiés dans les huit premiers volumes.)

L'* indique les noms des membres du Comité.

Baillaud, dir. de l'Observatoire, doyen hon. de la Fac. des sc., Toulouse.
Barrière-Flavy, de la Société archéologique du Midi.
G. Baudens, sénateur des Hautes-Pyrénées.
L. Baurier, homme de lettres.
Baysselance, ingénieur de la marine, ancien maire de Bordeaux.
Emile Belloc, délégué au Comité central du Club alpin français, Paris.
Antoine Benoist, doyen de la Faculté des lettres, Toulouse.
J.-F. Bladé, correspondant de l'Institut, Agen.
Bourciez, professeur de la Faculté des Lettres, Bordeaux.
J. Brissaud, professeur à la Faculté de droit, Toulouse.
Aug. Brutails, archiviste de la Gironde, Bordeaux.
Abbé J. de Carsalade du Pont, secrétaire de l'Evêché, Auch.
* E. Cartailhac, à Toulouse, membre n. r. du Comité des travaux histor. & scient. du Ministère, *secrétaire de la rédaction de la Revue.*
P. Gouget de Castéras, conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.
Antonin Deloume, professeur à la Faculté de droit, Toulouse.
Baron Desazars, de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.
G. Desdevises du Dézert, prof. à la Faculté des lettres de Clermont.
G. Doublet, professeur au Lycée de Nice.
Abbé Douais, secrétaire général de la Société archéologique du Midi, professeur à l'Institut catholique, Toulouse.
Axel Duboul, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux.
Dr Duhourcau, docteur-médecin à Cauterets.
A. Duméril, doyen honoraire de la Faculté des lettres, Toulouse.
H. Duméril, professeur à la Faculté des lettres, Toulouse.

*(Voir la suite de la troisième page de cette couverture.)*

Digitized by Google

# REVUE

# DES PYRÉNÉES

ET

## DE LA FRANCE MÉRIDIONALE

Digitized by Google

Digitized by Google

ASSOCIATION PYRÉNÉENNE
FONDÉE PAR FEU JULIEN SACAZE & LE Dr F. GARRIGOU

# REVUE

DES

# PYRÉNÉES

## FRANCE MÉRIDIONALE — ESPAGNE

DIRIGÉE PAR LE Dr F. GARRIGOU

*Sciences, Lettres, Arts,*
*Intérêts locaux & régionaux.*

TOME VIII — 1896

TOULOUSE
Adresser les demandes d'abonnement & toutes les communications
au Directeur de la *Revue*, rue Valade, 38, à Toulouse.

Toulouse, Éd. Privat, rue des Tourneurs, 45. — Foix, Gadrat.
Bordeaux, Féret & fils. — Montpellier, Coulet.
Madrid, Fuentes y Capdeville. — Barcelone, A. Verdaguer. — Berlin, Asher.

*Tous droits réservés.*

S. m. 5176

Digitized by Google

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

Digitized by Google

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

# TABLE DES MATIÈRES

## TOME VIII, 1896

Pages.

**Articles originaux.** — Abbé C. Douais, secrétaire général de la Société archéologique du Midi : Les dernières années d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne, d'après ses lettres inédites & les dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur (1565-1568)..... 1

F. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne : Château de Foix; notice historique & archéologique..... 68, 375, 488

Dr Duhourcau : Les laboratoires bactériologiques en Espagne & en Portugal. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique..... 122

Ernest Roschach, archiviste de la ville : Toulouse-Capitale..... 201

Bourciez, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux : Le réalisme & la fantaisie dans Goudelin..... 255

Léon Joulin, membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse : Les Fouilles de Martres-Tolosane (1826-1840-1890). *Avec une planche hors texte en phototypie*..... 285

Joseph de Malafosse : Le Château Narbonnais, Toulouse romaine & le palais du Parlement. (*Avec gravures dans le texte.*)..... 345

Maurice Gay : Jacinto Verdaguer..... 390

Georges Doublet, professeur agrégé au lycée de Nice : Un Seigneur languedocien, compositeur de comédies sous Louis XIII..... 457

Dr Garrigou, chargé du cours d'hydrologie à la Faculté de médecine & de pharmacie de Toulouse : Aperçu historique sur l'Hydrologie, science des eaux minérales..... 470

Desdevises du Dézert, professeur à la Faculté des lettres de Clermont : L'Espagne de l'ancien régime, la Société..... 553

Merimée, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse : Notes sur les

Digitized by Google

archives municipales de Burgos & les travaux historiques de M. Anselmo Salva..... 575
Frank : Dernier voyage de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, avec sa fille Jeanne d'Albret, aux bains de Cauterets (1546); trois épitres en vers inconnues, étude critique & historique..... 591

**Variétés.** — J. Gebelin : Une grande industrie dans le Bas-Quercy : les chapeaux de paille..... 155
Pagot : Formules de conjuration contre le mal dans les pays de langue d'oc. 170
Gaston Jourdanne : Chronique félibréenne..... 178
Mérimée : A propos d'une matinée franco-espagnole à Toulouse..... 186
Le Projet de grand Canal des Deux-Mers condamné..... 325
E. C. : Le bolide de Madrid & autres tombés dans le Midi..... 329
Léon Creissels : Une Ascension au Mont-Vallier..... 406
Mme Marie d'Espaignol-Lafagette : Aux Pyrénées, Ax-les-Thermes & ses environs..... 416
de Lahondès : Les lacs des environs d'Ax (Ariège)..... 500
L'Abbé Marsan : Les précurseurs du Transpyrénéen..... 507
Paul Fagot : Formules de conjuration pour les animaux dans les pays de Languedoc..... 516
Gaston Jourdanne : M. Charles Brun & l'Evolution félibréenne..... 625
E. Roschach : Quelques données sur la vie municipale de Toulouse, tirées de la *Chanson de la Croisade contre les hérétiques d'Albigeois* (résumé d'un mémoire)..... 630
Section du Sud-Ouest du Club Alpin français..... 632

**Bibliographie pyrénéenne et méridionale.** — José Maria Quadrado, archivero del antiguo Reino : Forenses y Ciudadanos. — Historia de las disensiones civiles de Mallorca en el siglo XV..... 189
Angel Guimera : La llengua catalana. — Discurs presidencial llegit en la sessió pública celebrada en l'Ateneu Barcelones, lo 30 de novembre de 1895. 190
C. de Rey-Pailhade : Les Fougères de France..... 192
Pée-Laby : Flore des Cryptogames cellulaires des environs de Toulouse.... 338
Ed. Harlé : Faune malacologique de la brèche d'Es-Taliens, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées)..... 339
D. Ramon Alvarez de la Braña : Rolan y don Gutierre. — Novelitas historicas..... 340
Emile Pouvillon : Pays & paysages. (C. r. par Ant. Benoist.)..... 428
Paul Dognon : Les institutions politiques & administratives du pays de Languedoc. (C. r. par A. B.)..... 439
Arthur Osona : La República d'Andorra. (C. r. par le Cte de St-S.)..... 440
M. Boule : Paléontologie; le Cadurcotherium..... 441
Emmanuel Brousse fils : Pyrénées inconnues: la Cerdagne française..... 523
Comte H. Russell : Histoire & vicissitudes de mes grottes du Vignemale... 526
Dr R. Collignon : Anthropologie du sud-ouest de la France. Les Basques, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde, Charente-Inférieure, Charente..... 538
Vicomte de Comminges : les vaches des Pyrénées..... 545

Digitized by Google

Amador de las Rios : Las ruinos del monasterio da San Pedro de Arlanza. (C. r. par le comte de Saint-Saud)..... 634
Alexandre Nicolaï : Les maisons d'Henri IV dans les landes de Gascogne & d'Albret. (C. r. par Francisque Habasque.)..... 636
Chanoine Saurel : Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution. (C. r. par M. l'abbé Douais.)..... 641
Stuart-Mentéath : Sur le mode de formation des Pyrénées..... 644
E.-A. Martel : Les abîmes, les eaux souterrraines, les sources, la spelœologie. (C. r. par M. le Dr F. G.)..... 649

**Nouvelles et Faits divers.** — La donation Antoine d'Abbadie à l'Institut. — Statue de Barbanègre à Pontacq. — Le nouvel archiviste de l'Ariège. — Un musée à Saint-Girons. — Destruction des forêts pyrénéennes; indifférence des autorités. — Les fortifications de Perpignan. — Un mouvement patriotique à Perpignan. — La convention franco-espagnole de 1864. — Les commerçants dans les villes d'eaux. — Chemin de fer transpyrénéen. — Le chemin de fer de Biarritz à Bayonne. — Les archives des notaires. — Appel aux botanistes du Sud-Ouest, etc..... 193
Percée du lac de Caillaouas. — Travaux du Club Alpin français au Canigou. — Le bloc erratique de Luchon. — Fête traditionnelle à Martres-Tolosane. — Les Algues dans le golfe de Gascogne. — La bibliothèque basque de Lucien Bonaparte..... 342
L'Université & l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse. — L'Ecole d'hydrologie des Pyrénées. — L'Escolo de Mount-Segur. — La statue de Barbanègre à Pontacq. — Deux toiles de Murillo à Llivia, — trois tableaux de Goya au musée de Castres. — Les routes & cols des Pyrénées, etc..... 446
Congrès archéologique & scientifique à Saragosse. — Baleine échouée au grau de Grazel, près Narbonne. — Capture d'une belle loutre à Pamiers. — Juan del Ancina, le père du théâtre espagnol. — Relations amicales franco-espagnoles il y a cent ans. — La bibliothèque du marquis de Noailles à Bayonne..... 550
Fouilles projetées à la cité de Carcassonne; découvertes du cloître. — La contrebande andorrane. — Folklore du Quercy. — Chasse imprévue, dix-sept sangliers au tableau. — Les routes des Pyrénées. — Encore le Mont-Vallier..... 652

**Nécrologie.** — Marc Millas. (*Avec portrait gravé.*)..... 454

Digitized by Google

Digitized by Google

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MÜNCHEN

# ARTICLES ORIGINAUX

---

LES

## DERNIÈRES ANNÉES D'ÉLISABETH DE VALOIS

REINE D'ESPAGNE

D'APRÈS SES LETTRES INÉDITES ET LES DÉPÊCHES
DE M. DE FOURQUEVAUX, AMBASSADEUR (1565-1568)

---

Élisabeth de Valois passe pour avoir été l'idole de son peuple. Elle faisait, à Madrid, l'accueil le plus aimable & le plus loyal aux Français; mais peu aimée de Philippe II, son époux, qui, à la rigueur, eût pu être son père, elle aurait cherché & trouvé des consolations auprès de l'infant don Carlos, auquel elle avait été d'abord destinée. Sa mort, en effet, plongea le peuple espagnol dans une sorte de stupeur morne; & de cette douleur profonde je n'ai rien à dire ici sinon qu'elle honora la noble Espagne. Mais les amours de la reine & de don Carlos, son beau-fils, doivent être reléguées dans la boîte aux légendes. Et c'est vraiment manquer de justice que de se borner à dire d'Élisabeth de Valois, qu'elle n'oublia jamais la France; la vérité est que toujours exacte à remplir ses devoirs de reine d'Espagne, elle servit très efficacement les intérêts de sa patrie d'origine, à partir du jour surtout où, sortie de l'adolescence & devenue mère, il lui fut possible de se faire écouter[1]. Il se

1. M. le baron de Ruble, parlant des débuts d'Élisabeth de Valois, en Espagne, a déjà fait remarquer que son « influence se faisait sentir



Digitized by Google

trouve que cette période, trop courte, répond aux trois premières années de l'ambassade de M. de Fourquevaux en Espagne (1565-1568), & aussi aux dernières de sa vie si tôt tranchée. Le rôle de la reine dans les affaires de la France & de l'Espagne l'amena à écrire assez souvent à l'ambassadeur du cabinet du Louvre, & il n'y a pour ainsi dire pas une seule dépêche de M. de Fourquevaux à la cour de France où il ne soit question d'elle. Nous avons ces dépêches [1]; nous possédons, de plus, quarante & une lettres, encore inédites, de la reine d'Espagne à l'ambassadeur français [2]. Ce sont ces dépêches & ces lettres qui vont me servir de guide pour décrire le rôle heureux de la grande Française; ce sont aussi ces dépêches, ces lettres surtout qui nous permettront de pénétrer les vrais

dans les affaires d'Espagne plus qu'on n'aurait pu l'espérer de son inexpérience. » *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. III, p. 280. In-8°, Paris, Labitte, 1885.

1. L'édition des *Dépêches*, dont le tome I^er^ paraît au moment où j'écris ces lignes : *Dépêches de M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne*, 1565-1572 (in-8°, Paris, Leroux, XXXVII & 398 pag.), a dû se limiter aux dépêches les plus importantes. Ici, je m'inspirerai des dépêches qui n'ont pu entrer dans cette édition & qui sont inédites, & aussi des dépêches du tome I^er^ qui va jusqu'à la mort d'Élisabeth de Valois. Deux lettres d'Elisabeth de Valois à Catherine de Médicis, assez éloignées comme dates, puisque la première est de 1561 et la seconde de 156-, ajoutent plus d'un trait au tableau; je les ai utilisées. Je les publie à la suite de ce mémoire. Enfin ayant trouvé deux lettres de Catherine de Médicis à sa fille, dont M. de Fourquevaux lui-même avait pris copie, je n'ai eu garde de les négliger. Elles sont aussi spirituelles que curieuses. La reine y montre un grand souci de son honneur; elle y défend ses intentions, voulant qu'on les croie pures & droites; elle écarte tout reproche de faiblesse à l'égard des huguenots. Après la reine, c'est la mère qui parle, désirant qu'Élisabeth envoie des souvenirs du pays où elle est à chacun de ses trois frères, comme elle l'a déjà fait à elle & à sa sœur Marguerite : au roi, des lames d'épée, des chausses de soie, des cuirs parfumés pour « colets »; au duc d'Anjou, un lit de « razeul », une tapisserie de cuir doré, des gants parfumés, « car il ayme ses mains bien fort », etc. Elle lui annonce un lit, où seront, lui dit-elle, « les paingtures de toutz voz plus proches parents. » Cette lettre est de tous points charmante.

2. J'ai donné une notice de Fourquevaux dans l'*Introduction* aux *Dépêches*, pp. I-VIII.

Digitized by Google

sentiments de la reine à l'égard du trop malheureux prince d'Espagne ; peut-être disent-elles le dernier mot de ce tragique épisode, le plus sombre de tout le seizième siècle.

## I.

### *Dispositions d'Élisabeth de Valois à l'égard de la France.*

Élisabeth, née au château de Fontainebleau le 2 avril 1545, avait exactement quatorze ans deux mois & deux jours le 22 juin 1559, jour où, en vertu du traité de Câteau-Cambrésis, elle fut mariée au roi d'Espagne, Philippe II, représenté par le duc d'Albe, dans l'église Notre-Dame de Paris[1]. Le 30 janvier suivant, Philippe II rejoignit son épouse à Guadalajara. Elle n'était qu'une enfant. Mais le roi, âgé de trente-deux ans & déjà deux fois veuf, éprouva de ce mariage, tout politique cependant, une véritable satisfaction. Il trouvait dans Elisabeth « une femme innocente, docile jusqu'à la servitude, la compagne soumise qu'il avait rêvée[2]. » Il fit parvenir à Catherine de Médicis, qu'il se mit dès lors à appeler « ma mère », le témoignage non équivoque « de son infini contentement[3]. » Et après un an de séjour à Madrid, Élisabeth lui écrivait : « Je vous dirés comme je suis la plus heureuse fame du monde. » Le roi se montra affectueux, prévenant, assidu. Les nouvelles arrivées en France en témoignaient avec une touchante unanimité. Elles reviennent à peu près à cette information de Claude de Valpergue, dame française de la chambre d'Elisabeth : La reine « sopa très bien & dormit tote la nuit avec le roy son mari, qui n'i faut jamés, sans grande occasion[4]. » Cependant, ce n'est qu'au mois de janvier

1. M. le baron de Ruble, *Le traité de Câteau-Cambrésis*, pp. 236 & suiv. In-8°, Paris, Labitte, 1889.

2. M. le baron de Ruble, *ibid.*, p. 277.

3. Paris, *Négociations sous François II*, pp. 296, 333. Collection des Documents inédits.

4. Cf. Paris, *Négociations sous François II*, p. 460.

Digitized by Google

de l'année 1566 que les premiers signes de la maternité se manifestèrent. M. de Fourquevaux, ambassadeur depuis six mois, en envoya la nouvelle à Catherine de Médicis, assurant que tout le monde en Espagne, « du plus grand au plus petit », s'en réjouissait grandement[1]. On remarqua du côté du roi un redoublement d'amitié pour la jeune mère[2]. Rien n'était plus naturel. La reine avait atteint sa vingtième et unième année. Sans être une beauté absolument unique, elle avait des grâces attirantes avec de la vertu. La rivalité de François Ier & de Charles-Quint, le ferment de discordes persistant depuis entre les Français & les Espagnols, n'y faisaient rien; estimée de son peuple, elle était alors, on peut le dire, une puissance.

Or, M. de Fourquevaux, arrivé à Madrid, n'avait pas tardé de lui faire entendre ce que Catherine de Médicis l'avait chargé de lui dire de sa part, « comme de mère à fille. » C'était de profiter de leurs « privaultez » pour pénétrer les projets de son époux, s'il se brassait quelque chose qui pût intéresser le roi de France, son frère, ayant « tousjours devant ses yeux la memoire du lieu & sang dont elle sort[ait] ». Et la reine avait donné l'assurance la plus formelle que jamais l'affection & amour qu'elle devait avoir & porter à Leurs Majestés & à Messeigneurs ses frères ne se refroidirait pour chose qui advînt; « de sorte, ajoutait l'ambassadeur, qu'elle n'est pour oublier ni obmectre en sa vie rien de ce qui concernera le bien & le service de son sang[3]. »

« Le bien & service », c'étaient, dans cette audience, les mariages en vue, notamment le mariage de Marguerite de Valois avec don Carlos & le mariage de Charles IX avec la princesse Anne, fille aînée de l'empereur. L'entrevue de Bayonne, qui remontait seulement au mois de mai dernier, avait eu cette affaire pour objet principal; car les armements contre le Turc, dont il y fut encore question, n'entraient en ce moment que d'une manière très éloignée dans la politique extérieure de la France.

1. *Dépêches de M. de Fourquevaux*, I, p. 45. Le roi donna des fêtes à cette occasion. *Ibid.*, p. 49.
2. *Dépêches*, I, p. 51.
3. *Dépêches*, I, p. 5.

Digitized by Google

La sollicitude d'Elisabeth de Valois s'étend cependant à toute affaire intéressant la France. Elle éclate dans les relations journalières qu'elle entretient avec l'ambassadeur. Le 21 novembre 1565, deux semaines après la communication précédente, elle lui écrit : « Je ne vous ay jusques astheure renvoyé les lettres que m'envoyastes, parce que je fus hier dehors, comme vostre homme vous aura dit, & ne les ay peu monstrer au Roy, à cause de son partement; mais je luy dis ce que j'en scavois; de quoy il est fort satisfaict[1]. » Le 9 avril 1566, elle lui écrit encore : « Je vous renvoye ici vostre lettre, laquelle, si j'eusse eu congé de vous, je l'eusse envoyée au Roy avec la miene, qui dit le mesme, combien que ce n'est si particulierement[2]. » Ce qui veut dire, en termes généraux, qu'elle est disposée à ne rien négliger de ce qui touche au bien de la France. Il convient de reconnaître que c'est sans ombrage ou même avec satisfaction que Philippe II permet & voit les visites fréquentes de l'ambassadeur français à la reine, espérant sans doute y trouver à son tour pour sa politique des indices utiles.

Donc, M. de Fourquevaux saisit toutes les occasions pour aller lui « faire reverance. » Il prend chaque fois ce que j'appellerais l'air du palais; il laisse après lui quelque chose de l'air du Louvre, car il apporte des nouvelles de la France, ce qui le fait toujours désirer. Il communique à la reine les lettres qu'il a reçues, même avant d'en entretenir le roi auprès duquel il est accrédité. Il met sous ses yeux les dépêches qu'il adresse lui-même au cabinet du Louvre; & la reine ne se borne pas à lui montrer la plupart des siennes, puisque, le 21 janvier 1566, elle lui écrit : « Monsieur de Forquevauls, je vous envoye ceste lettre, afin que vous voyez si j'ay rien oublié; & vous me fairez grand plaisir de me le mander, & de me la renvoyer promptement afin que je la ferme[3]. » Pourtant, à cette date, il y avait quatre mois seulement que Fourquevaux se trouvait à Madrid. Dès son arrivée, il avait gagné

1. N. I. Le texte intégral des lettres d'Élisabeth de Valois à M. de Fourquevaux sera donné à la suite de ce mémoire, pp. 49 & suiv.

2. N. IV. Plus bas, p. 50.

3. N. II. Plus bas, p. 49.

Digitized by Google

la confiance & l'ouverture. Il sut, grâce à son tact, les conserver; on peut même dire qu'il se fit un asile sûr dans le cœur d'Elisabeth. Avant de se rendre à l'audience du roi, il entrait chez la reine; au sortir de l'audience, il passait de nouveau chez elle. C'était toujours, ou bien pour lui parler des affaires dont il traitait & pour l'y intéresser, ou bien pour avoir par elle telle indication dont il sentait le besoin & le prix [1]. Invariablement encouragé par l'accueil le plus aimable, c'est avec une vraie liberté qu'il venait l'interroger pour savoir, par exemple, si telle chose se ferait ou non, si tel projet tenait encore ou était abandonné, si le roi persistait dans telle résolution ou s'en départait [2].

S'il avait vu un ministre tout-puissant, par exemple Ruy Gomez, qui s'occupa plus spécialement des mariages, il la voyait après [3]. Ou même, elle l'envoyait chercher pour lui dire qu'un autre ministre non moins puissant, le duc d'Albe, avait reçu du roi telle mission délicate auprès de lui, par exemple la charge de lui dire qu'il ne fallait aucunement songer au mariage du duc d'Orléans avec la sœur de Philippe II [4]. Ainsi il y était préparé. Et tout le monde sait qu'un ambassadeur prévenu garde tout ou moins ses avantages, si même il ne profite de l'avis pour trouver un point d'appui heureux ou imaginer une combinaison opportune paraissant d'autant plus naturelle & acceptable qu'elle semble plus spontanée & moins cherchée.

La reine s'attriste ou se réjouit, toujours sincèrement, des nouvelles qui arrivent de France, selon qu'elles sont mauvaises ou bonnes. Parmi les bonnes, elle met l'heureuse santé de Leurs Majestés, l'apaisement de la guerre civile, la fausseté des mauvais bruits mis en circulation qui piquaient si au vif Catherine de Médicis [5]; & là il n'y a rien qui dépasse le dévoue-

1. *Dépêches*, I, pp. 50, 51.

2. *Dépêches*, I, pp. 15, 29, 50, 51, 67, 68, 69, 75, 76, 87, 98, 106, 120, 136, 173, 191, 197, 230, 234, 236, 247, 248, 324, 349, 364.

3. *Dépêches*, I, pp. 29, 30.

4. *Dépêches*, I, p. 30.

5. Voy. la première des deux lettres de Catherine de Médicis à sa fille publiées à la suite de ce mémoire, p. 65.

Digitized by Google

ment naturel à la femme. Elisabeth de Valois faisait davantage, en effet, puisqu'elle entrait dans la plupart des vues du cabinet du l ouvre. Comme exemples à l'appui, on peut citer son entremise auprès de Philippe II pour que l'Espagne ne prononçât pas l'exclusion à l'égard du cardinal de Ferrare, candidat de la France à la papauté dans le conclave qui élut saint Pie V[1]; ses remontrances réitérées pour obtenir une juste réparation du massacre des Français à la Floride[2]; ses démarches pour faire attribuer l'évêché de Malte au Grand-Prieur de Saint-Jean parce qu'il était Français[3].

Elle donne son avis, qui est souvent le bon, sur l'opportunité des démarches[4]; elle trace la conduite à tenir à l'égard du roi, son seigneur & mari, qu'il faut gagner ou dont il importe de ménager l'amour-propre[5]; d'une main discrète, elle soulève le voile enveloppant encore les projets vers lesquels il incline[6]; elle laisse entrevoir les impressions reçues & signale les opinions courantes[7]; & si elle se tait sur un point, c'est qu'elle « n'y a peu penetrer peu ne prou[8]. »

Elle communique ses peines comme ses joies[9].

Elle n'hésite pas à dire ce qu'elle sait de la réalisation du voyage des Flandres toujours retardé[10].

Elle fait connaître les sentiments du roi à l'occasion de choses d'importance, comme l'agitation des huguenots & les insolences de la reine de Navarre[11].

Pénétrant au fond du génie de Philippe II, elle parle de sa

1. *Dépêches*, I, pp. 45, 46, 47.
2. *Dépêches*, I, pp. 69, 76.
3. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 15 février 1567. Inédite.
4. *Dépêches*, I, p. 90.
5. *Dépêches*, I, p. 44.
6. *Dépêches*, I, pp. 51, 68, 78.
7. *Dépêches*, I, pp. 75, 173.
8. *Dépêches*, I, p. 99.
9. *Dépêches*, I, p. 355.
10. *Dépêches*, I, pp. 356, 358.
11. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 20 décembre 1567. Inédite.

Digitized by Google

politique d'expédients & au jour le jour, ne croyant sans doute pas si bien la caractériser, mais rassurant du même coup M. de Fourquevaux. Et c'est parmi les angoisses de ses premières couches[1] qu'elle écrit elle-même à M. de Fourquevaux : « Quant à l'ambassadeur de Portugal, je n'ay peu entendre qu'il soit venu pour autre affaire que don Antonio[2]; mais que venez icy, nous en parlerons plus au long[3]. »

Elle écoute avec une extrême attention non seulement les relations, mais encore la moindre parole de M. de Fourquevaux, circonspect autant qu'ouvert; elle porte à tout un sincère intérêt; elle montre un dévouement qui dans sa pensée ne saurait avoir des bornes; elle est toujours également disposée. Que l'ambassadeur ait à faire à Philippe II une communication de nature à impressionner son esprit ombrageux, par exemple la levée de six mille Suisses au compte du roi de France, il n'hésite pas à la prendre comme première messagère de la nouvelle[4]; comme aussi par elle, & c'est justice, il s'empresse de communiquer les mesures agréables & désirées, comme l'ordonnance de Charles IX contre les étrangers[5], qui, aux yeux de Philippe II, étaient une menace pour les Pays-Bas en révolte, puisque les Flamans avaient toute faculté de

1. *Dépêches*, I, pp. 113, 114, 115.
2. Bâtard de Portugal.
3. Lettre du 17 août 1566. N. X. Plus bas, p. 51.
4. *Dépêches*, I, p. 237.
5. Le 23 février 1567, M. de Fourquevaux écrivait à Catherine de Médicis : « Madame, J'ay dict à la Royne & ausd. ambassadeurs & autres l'ordre du xiij^me^ de janvier que le Roy a faict publier contre les estrangers, qui se sont retirez depuis ung temps en votre Royaume; & ay adjousté que voz subjectz la trouvent estrange & trop rigoreuse, pour estre contraire aux franchizes d'icelluy, veu que Turcs, Mores & esclaves, s'ilz y entrent sont faictz libres; & leur estant à eulx la France si debonnaire, le debvroit estre davantage à ses voisins avec lesquelz vosd. subjectz ont commencé communication & trafficque de tout jamais sinon en temps de guerre, laquelle n'y est point à present. Parquoy ilz en parlent diversement; & tant lad. Dame Royne que les autres susd. louent grandement les bonnes demonstrations dont Voz Majestez uzent pour favorizer les affaires du Roy votre beau filz; & pleust à Dieu, le print tout le monde en aussi bonne part, comme la raison vouldroit bien. » Inédit.

Digitized by Google

se retirer en France. C'est le plus naturellement du monde qu'elle s'acquitte de cette double mission, douce ou délicate; car les lettres du roi de France & de la reine régente pour Elisabeth, sœur de l'un & fille de l'autre, arrivent par le même courrier que les dépêches adressées à l'ambassadeur. Et celui-ci s'empresse d'aller les remettre en mains propres. C'est convenable; il s'en estime heureux, en habile homme qu'il est; car s'il a toujours quelque chose à dire, il apprend chaque fois quelque chose; sans compter qu'à son tour Elisabeth lui confie toute sa correspondance pour le Louvre, avec le soin de la faire partir. Quelle occasion meilleure de parler des affaires de France & d'intéresser la reine à sa grandeur, de lui être agréable en l'entretenant dans son inclination naturelle?

Au besoin, Catherine de Médicis l'eût rappelée au devoir. Quand, le voyage du roi d'Espagne dans les Flandres travaillées par les huguenots paraissant certain, il fut question de donner la régence à la reine, son épouse, la terrible mère ne se fit pas faute de lui tracer la conduite à suivre. Le 24 août 1567, Fourquevaux lui écrivait : « Madame, j'ay faict veoir à la Royne, votre fille, l'escript de votre main du xviij de juillet, pour l'instruire de ce qu'elle debvroit fere demourant regente, comme elle seroit si le Roy, son mary, sortoit d'Espagne. » Il ajoutait : « Lad. Dame m'a dict l'avoir bien entendu & ne l'obliera poinct, soit ceste fois ou autre que lad. charge luy soit donnée[1]. » Impossible de montrer un esprit plus docile. Et c'est toute justice que pendant les absences du roi qui se trouve à Aranjuez, au Bosc de Ségovie ou à l'Escurial, il lui donne « bon compte » à elle la première des dépêches du cabinet du Louvre[2] : les intérêts français n'y perdent rien. Si, retenu dans sa chambre par un peu de goutte ou une sciatique, le roi ne consent pas que M. de Fourquevaux le voye « couché ny boi- « teux, » il s'y résigne aisément, car il sait déjà par la reine ce que l'ambassadeur devait lui dire[3].

En un mot, elle est toujours debout quand il s'agit de la

1. *Dépêches*, I, pp. 253, 254.
2. *Dépêches*, I, pp. 312, 313, 373
3. *Dépêches*, I, p 368.

Digitized by Google

France, dont elle a, avec le souvenir le plus tendre, la plus haute idée. Je ne veux pour preuve de ce dernier point que la conviction si entière de ses droits à la régence, dont je parlais à l'instant. La régence ne pouvait que lui revenir. Cependant, dans l'entourage de Philippe II, on cherchait à la priver de ce droit pour écarter une influence trop exclusivement française; & dans le cas d'insuccès, on pensait à un moyen efficace d'amoindrir cette influence. C'était de faire nommer régente la sœur du roi ou de lui assurer une part importante dans le gouvernement. M. de Fourquevaux s'était inquiété de cette éventualité. Le 2 novembre 1566, il écrivait à Catherine de Médicis : « Si est ce, Madame, que la Princesse & ceulx de son party, duquel nombre est Ruy Gommes, faisoient des pratiques secrettes afin de persuader led. sr Roy de laisser sad. seur pour regente. Et pource que j'en avois esté adverty, je n'ay volu faillir de remonstrer à lad. Dame Royne le tort que elle se feroit & à la Couronne de France, demeurant en Espaigne, de souffrir lad. princesse pour plus grande que elle ne pour sa compaigne au gouvernement. Elle me respondit en avoir desja parlé au Roy, son mary, & en avoir eu telle response que elle desiroit, comme j'ay dict cy dessus[1]. »

Elle avait, avec le sang vif de Henri II, son père, le juste sentiment de son honneur & de ses droits de reine, & aussi des devoirs si doux qui s'attachaient à sa naissance : reine d'Espagne, elle resta sincèrement française.

## II.

### *La main d'Élisabeth de Valois dans quelques faits particuliers.*

Mais nous ne saurions nous borner à ce dessin général des dispositions d'Elisabeth à l'égard de sa chère maison de Valois. Relevons, puisque nous en avons le moyen, quelques faits particuliers.

1. Lettre du 2 novembre 1566. Inédite.

Digitized by Google

La réparation du massacre des Français à la Floride doit être comptée parmi les affaires les plus épineuses de l'ambassade de Fourquevaux. Je ne reviens pas sur ce que j'en ai dit ailleurs[1], me bornant à rappeler que cette négociation, où M. de Fourquevaux garda toute la dignité & les avantages du droit & de la justice, présenta des difficultés spéciales, extrêmes même, puisque le cabinet du Louvre s'y heurta jusqu'à la fin à la mauvaise volonté de Philippe II. La reine eût montré l'esprit le plus chimérique en espérant le faire revenir sur une détermination prise dès le début de l'affaire. Quoique jeune & quoique femme, elle avait une portée pratique considérable & le sens du possible qui la préserva des démarches précipitées ou imprudentes. Il s'agissait de Français massacrés indignement, c'est vrai ; mais Philippe II voyait dans la possession de la Floride l'assiette de sa puissance dans le Nouveau-Monde. Le droit des gens avait été violé, c'est encore vrai, la reine le comprenait; mais lui revenait-il de creuser le problème de l'antinomie des droits? C'est affaire aux philosophes. Il lui convenait moins encore de pénétrer au fond d'un conflit international dont la solution raisonnée & personnelle eût mis, en l'obligeant à prendre un parti, son cœur à une trop rude épreuve entre ses devoirs de reine d'Espagne & son propre sang. Elle trouva le secret de concilier des devoirs en apparence opposés en donnant à la France la preuve & des gages non équivoques de sa bonne volonté.

D'abord, dès le début, elle instruisit pleinement l'ambassadeur des pensées de Philippe II. Le 3 novembre 1565, celui-ci écrivait à Catherine de Médicis : « J'ay apprins de la Royne, votre fille, ce que je vous escripts de la Floride par mon autre lettre, comment ce Roy ne veult souffrir que les François nichent si près de ses conquestes[2]. » Tout le monde sait que l'action de la diplomatie a pour fil conducteur les dispositions certaines de l'autre partie. L'avis, si bon, de la reine

1. *Dépêches*, Introduction, pp. xv-xxi.
2. *Dépêches*, I, p. 6.

Digitized by Google

domina toute la suite des négociations qui furent longues, complexes & tortueuses.

Cette violation du droit des gens, en effet, avait engagé plusieurs questions graves, celle entre autres de la double liberté de la navigation & du commerce, car en aucune hypothèse, les victimes, Ribaut & ses soldats, n'avaient pu légitimement être considérés comme des corsaires. Le cabinet du Louvre prit pied sur ce terrain résistant[1] pour obtenir une réparation exigible. La reine d'Espagne l'appuya en reconnaissant & en faisant reconnaître le principe de la liberté des mers qu'il eût été, à la vérité, difficile de nier.

Enfin, Philippe II, pressé par l'ambassadeur & embarrassé, souleva la question de religion. Ribaut n'avait, en tout cas, montré que des lettres de M. l'Amiral. Lui & les siens n'étaient donc que des huguenots dignes de toute répression, d'autant qu'ils appartenaient à l'engeance des rebelles sujets du roi très chrétien.

Elisabeth de Valois ne manqua pas de servir d'appui à l'ambassadeur : elle confirma son dire, en témoignant qu'elle avait toujours vu en France M. de Coligny honoré, estimé pour ses mérites, qu'il était le chef de l'amirauté française & en paix avec son roi.

Dans les circonstances actuelles il y avait quelque courage à parler de la sorte.

La reine d'Espagne craignit un moment pour la paix; ce fut quand elle apprit que l'ambassadeur espagnol avait reçu commandement de parler « de haulte game du faict de la Floride[2]. » L'émotion qu'elle éprouva à cette nouvelle, montre de quel côté elle penchait, car la couronne d'Espagne était, à cette heure, la plus puissante de l'Europe, & depuis de longs mois déjà Philippe II faisait à grands frais des armements formidables, personne ne pouvait dire contre qui. Dans ces circonstances, la France, affaiblie & divisée par les guerres de religion, devait tout appréhender. Elisabeth de Valois trembla pour elle; l'histoire ne saurait l'oublier.

1. *Lettres de Charles IX à M. de Fourquevaux*, Introduction. Sous presse.

2. *Dépêches*, p. 34.

Digitized by Google

Les négociations furent difficiles en un autre point : la délivrance des prisonniers français détenus sur les galères de Jean-André Doria. Ces prisonniers présentaient un cas qui nous étonne, parce qu'il ne répond en rien à nos mœurs maritimes; mais il n'était pas rare en ce temps, car les nations civilisées n'étaient pas encore parvenues à mettre de l'ordre dans l'empire des mers. La piraterie, mal ancien, persistait; elle compromettait la liberté de la navigation & du commerce, car elle permettait de considérer comme suspect tout vaisseau marchand; la délimitation n'était pas faite & les garanties au fond n'étaient des garanties que tout autant qu'on voulait bien les accepter. De telle façon que les vaisseaux les plus forts pouvaient seuls se flatter d'une sécurité certaine. Jean-André Doria, commandant la flotte espagnole, avait par là même la garde des côtes; il pouvait à son gré faire la police de la Méditerranée. Il ne la fit que trop au préjudice des Français qui trafiquaient en Afrique, en « Barbarie », comme l'on disait alors. Il se montra revêche à toute demande de mise en liberté. Le cabinet de Madrid affecta d'abord de ne voir dans les prisonniers que des pirates. Puis il sembla nier qu'ils fussent Français, car le cabinet du Louvre ne pouvait produire leurs noms. Mais au printemps de 1567, la flotte de Jean-André Doria passant près de Marseille, ils avaient été reconnus & leurs noms, au nombre de quarante, recueillis avec soin, furent mis sous les yeux du duc d'Albe ébahi, réduit à prétendre que les prisonniers ne pouvaient être délivrés « pour la faulte que lesdits hommes feroient. » Philippe II était en ce moment à Aranjuez. Fourquevaux écrivit donc à Charles IX : « Je n'eusse fally de le remonstrer vifvement audit sieur Roy s'il fut esté icy, & volois aller devers luy pour l'en supplier. Toutesfois, lad. dame Royne a vollu que je luy en laissasse fere à elle, & luy a escript la priere que luy en faict Votre Majesté[1]. » Philippe II donna un ordre de délivrance.

Mais la partie n'était pas gagnée. Ne se mit-on pas à allé-

1. *Dépêches*, I, p. 197. — Déjà, en 1566, elle avait fait une démarche dans ce sens. Voir sa lettre du 21 juillet 1566. N. IX, Plus bas, p. 51.

Digitized by Google

guer que ces forçats avaient été achetés à des capitaines français? On disait même qu'on les avait payés 100 écus chacun; s'ils étaient délivrés, il faudrait d'une part que les capitaines français en rendissent compte aux parlements & autres cours, des mains desquelles ils les avaient reçus; d'autre part, que Jean-André Doria fût remboursé ou que le roi de France lui fournît autant d'hommes qu'il en délivrerait [1]. Ces prétentions étaient nouvelles, mais elles venaient à point. « Lad. dame Royne, écrivait Fourquevaux au roi, continuera de fere bon office pour vosd. pouvres forçatz, nonobstant les remonstrances desd. amys d'Andreict, & s'il viendra en ceste court, j'ay esperance qu'il se rangera aux debvoir [2]. » Jean-André Doria, en effet, ne tarda pas longtemps, après cette lettre, à venir à la cour de Philippe II. Fourquevaux écrivit alors : « J'ay fort exhortée & suppliée lad. dame Royne de remonstrer au Roy, son mary, la pitié des pouvres forçatz françois & l'injure qu'il fait à sa foy obligée par le traicté de paix. Lad. dame Royne m'a promis d'y fere tout le plus chault office que elle scaura, afin que cecy s'acheve avant que Jehan André s'en retourne [3]. » Cela ne s'acheva qu'après la mort de la reine; mais alors on accomplit un de ses désirs les plus chers.

La main de la reine ne se fit pas moins sentir dans les négociations pour les mariages. Aujourd'hui, il est généralement admis que si, pendant l'entrevue de Bayonne, il fut question d'une action à combiner contre le Turc [4] & même de de la candidature du cardinal de Ferrare à la papauté, à la première vacance du siège apostolique [5], cependant son objet principal fut les prochains mariages. C'est Catherine de Médicis qui avait mis en avant l'idée de cette entrevue; le sujet convenait à la fille & à la mère. Par le mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II, la cour du Louvre avait en quelque

1. *Dépêches*, I, pp. 235, 236.
2. *Dépêches*, I, p. 236.
3. *Dépêches*, I, p. 248.
4. *Dépêches*, I, p. 204.
5. *Dépêches*, I, p. 47.

Digitized by Google

sorte pris possession du trône d'Espagne. Mais ce n'était pas assez pour sa politique; elle se porta aux combinaisons les plus savantes. A l'arrivée de M. de Fourquevaux à Madrid, elle désirait pour Charles IX la princesse Anne, fille aînée de l'empereur; pour Marguerite, don Carlos, infant d'Espagne, ou, à son défaut, le roi du Portugal; pour Henri d'Anjou, la sœur de Philippe II. Seulement on savait que ces projets n'étaient point partagés par Philippe II & Maximilien, assez d'accord pour donner la princesse Anne à don Carlos. Dans ce cas, Marguerite épouserait le roi de Portugal & Charles IX la princesse Isabeau, fille cadette de l'empereur. Du moins, tel était le désir du cabinet du Louvre, traversé ici par le Portugal, qui voulait Isabeau.

La reine d'Espagne entra pleinement dans les vues de sa mère, qui revenaient à ceci : non seulement procurer par les mariages l'honneur, mais encore assurer la puissance de la maison de Valois. Il semblait que le succès dépendait d'elle en quelque sorte, car Philippe II tenait entre ses mains tous les fils de cette négociation délicate & à tout instant embrouillée; or, elle pouvait beaucoup sur le cœur de son mari; et M. de Fourquevaux, au cours de ses nombreux entretiens, la ramenait sans cesse vers cet objet. Mais, tout d'abord, Philippe II se laissa peu pénétrer. Elisabeth, loin de se montrer impatiente de la solution, comprit qu'elle devait tenir la ligne de la circonspection la plus exacte; tout en promettant qu'elle l'en entretiendrait, elle fit suffisamment entendre qu'elle ne le ferait que tout autant que le roi l'en voudrait « mectre en termes[1]. » Il fallait l'attendre venir, avec raison & pleine justice; car, puisqu'il s'agissait du mariage de don Carlos, Philippe II était regardé comme le principal intéressé; il était le maître de la situation, il disposait ou à peu près du sort des princes & des princesses des maisons de France, de Portugal & d'Allemagne. Ces combinaisons si laborieusement échafaudées ne tardèrent pas, on le sait, à recevoir une brèche profonde avec l'impuissance constatée de de don Carlos pour le mariage; & sa triste mort déjoua défi-

1. *Dépêches*, I, p. 30.

Digitized by Google

nitivement les calculs de la politique. Alors Elisabeth de Valois se félicita pour elle & pour sa sœur de l'attitude expectante qu'elle avait prise & gardée au sujet du mariage de don Carlos avec Marguerite. On peut le dire, cette union eût été un malheur, même si le prince d'Espagne eût vécu. Elisabeth n'avait plus aucune illusion, comme nous le verrons bientôt.

Cependant la réserve à laquelle elle s'était regardée comme obligée n'était pas tellement étroite; elle put plus d'une fois entretenir son mari des projets caressés par la cour du Louvre[1]. Et même elle jeta dans la balance tout le poids de son aimable insistance. Le mariage le plus important était celui de Charles IX; & le parti le plus convenable qui se présentait était celui de la princesse Anne, qui ne pouvait plus être réservée à don Carlos. Or, la princesse de Portugal, propre sœur de Philippe II, insistait pour être donnée au roi de Portugal. Philippe II restait impénétrable. Quant à Elisabeth, elle n'hésita plus; elle se prononça pour le parti d'Allemagne[2], & les négociations eurent alors tout l'intérêt d'une lutte. Elle triompha[3], en attendant que sa mort, survenue inopinément, changeât tout. Mais de son vivant, elle avait fait agréer le projet de son mariage avec la princesse Anne; elle avait écarté le roi de Portugal. Le roi de Portugal resta définitivement écarté. On sait que Philippe II, devenu veuf pour la troisième fois, épousa en quatrièmes noces la princesse Anne, & que Charles IX épousa la princesse Isabeau, sa sœur. Ce parti était, sans aucun doute, après les derniers malheurs, le plus avantageux pour la France. Les deux familles royales, que tant de rivalités sur les continents & dans l'empire des mers poussaient aux armes, restaient alliées.

Parmi les causes de conflit, j'ai nommé déjà la liberté de la navigation; il y en avait une autre, la question huguenote. J'ai dit ailleurs[4] quels soins étonnants la cour du Louvre se

1. *Dépêches*, I, p. 24.
2. *Dépêches*, I, p. 276.
3. Voyez les deux lettres de Catherine de Médicis à sa fille. Plus bas, p. 65.
4. *Les Dépêches de Charles IX à M. de Fourquevaux*, Introduction. Sous presse.

Digitized by Google

donna pour retenir la fougue catholique de Philippe & empêcher un éclat, que la révolte des huguenots en France, entretenue en quelque sorte par les combinaisons & les habiletés de la politique, provoquait journellement & pouvait amener à la fin[1]. On se demande même par quelle providence il ne se produisit pas. Je ne dirai pas qu'Elisabeth de Valois fut cette intelligente providence; je ne lui attribuerai pas tout l'honneur d'une paix souvent menacée, mais toujours maintenue, grâce, sans aucun doute, à l'esprit de conciliation du cabinet du Louvre[2]. Mais elle n'y fut pas étrangère.

D'abord, on savait qu'elle restait résolument attachée à la France, & personne ne songeait à lui reprocher cette pente de son cœur filial; ensuite, elle ne voilait pas ses sentiments à l'égard des huguenots, qui ne troublaient que trop le repos public : dès son arrivée à Madrid, elle avait vu en eux un danger pour l'Espagne et la Flandre[3]. La nouvelle de la victoire des armes du roi de France à Saint-Denis apporta une joie véritable à sa religion & à son patriotisme. Elle fut même l'occasion, pour la cour d'Espagne, d'une démonstration à laquelle elle dut être fort sensible, puisqu'on vit l'Espagne s'incliner devant sa rivale. M. de Fourquevaux écrivait à

1. Peu de temps après la reprise des hostilités, M. de l'Aubespine, secrétaire d'Etat, adressait à M. de Fourquevaux la petite lettre suivante, dont la première partie me paraît significative. Je la donne ici tout entière. « Monsieur, Je ne scaurois vous fere longue lettre, car il n'y a nouvelle d'icy à escripre que fascheuse, nous ayant Nostre Seigneur renvoyé visiter des troubles du passé, que ce porteur a trouvez arrivant par deça. Dieu vueille qu'ilz ne puissent pas durer longuement. Nous attendons bientost nouvelles de l'acouchement de la Royne d'Espaigne. Si elle faisoyt ung beau filz, le Roy & la Royne en auroyent singulier plaisir. Qui est tout ce que je puis vous escripre pour le present; me recommandant bien humblement à vostre bonne grace. Priant Dieu, Monsieur, vous donner santé. De Paris, le IX[e] octobre 1567.

Vostre bien humble serviteur

De l'Aubespine.

Original. Château de Fourquevaux.

2. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 23 février 1567. Inédite.

3. Voir sa lettre à Catherine de Médicis au sujet d'Antoine de Bourbon. Plus bas, p. 62.



Digitized by Google

Charles IX, le 2 décembre 1567 : « Ayant receu celle qu'il a pleu à Votre Majesté m'escrire, je n'ay failli, Sire, d'aller au lever de lad. Dame luy porter la très heureuze nouvelle de la victoire qu'il a pleu à Dieu vous donner. Son aize a esté incroyable, & de toute ceste court; car tout le monde, grandz & petitz, en ont fait grand signe de joye, avec tant de louange de l'honnorable & glorieuze mort de feu Monsieur le Connestable, qu'il n'y a celluy que ne loue infiniment; & tous le plaignent pour vous avoir failly en temps si necessiteux pour votre service, ayant bien changé après sa mort du langage qu'on en tenoit luy vivant. Le Prebtre[1] a veu la procession qui s'en est faicte au Palais. Lad. Dame Royne a eu le baisement de la Princesse, du Prince, des Princes de Boheme, de don Juan d'Austrie, & de tous les principaulx & moyens, s'allegrans de lad. victoire avec elle. Veritablement, continuait l'ambassadeur, je ne scaurois dire sinon que les Espagnolz sont très affectionnez à votre bonheur s'ils ne sont les plus grands dissimulateurs de la terre[2]. »

Cette réflexion prouve combien grande fut l'importance de la victoire de Saint-Denis au point de vue international. Pour l'heure, toute crainte s'évanouissait. N'est-il pas juste de remarquer aussi d'abord qu'Elisabeth, l'oreille sans cesse tendue du côté des Pyrénées, veillait; ensuite qu'elle pouvait utilement parler, car persistant dans sa répulsion ancienne pour les huguenots, elle échappait à tout soupçon de faiblesse & d'indulgence. Le 18 décembre 1567, elle écrivait à l'ambassadeur : « Vous avez fort bien fait d'escrire au visconte d'Orte; & ce que le Roy est d'advis qu'escriviez en luy louant ce qu'il a faict pour deffendre l'entrée à la Royne de Navarre, laquelle, pour ma parente qu'elle soit, est bien assez folle pour troubler quelque choze, & pour ce, faires bien de despecher incontinent; & s'il vous semble que je luy doive escrire, mandez le moy. » On n'ignorait pas le thème ordinaire de ses entretiens avec l'ambassadeur, que la question huguenote embarrassa plus d'une fois. Elle conseillait l'action vigoureuse, la répression sans

1. Envoyé spécial de la France.
2. *Dépêches*, I, p. 306.

Digitized by Google

merci, jusqu'à exprimer le désir formel que la cour du Louvre refusât de traiter avec les rebelles[1]. Elle ne cessait de trembler cependant. Le 23 décembre 1567, elle adressait à M. de Fourquevaux un court billet, où je lis : « Je suis bien aise qu'ils se tiennent si près comme la Royne vous mande. Dieu veuille que ce soit pour faire mieux que par cy devant, & qu'il soit vray que Monsieur de Tavanes tienne assiégé le prince de Condé. » Cette crainte servait la paix entre les deux couronnes, car, justement parce que la reine partageait sincèrement les idées du roi, son mari, elle pouvait efficacement l'exhorter à la patience ou obtenir de lui plus que l'expression platonique de l'intérêt qu'il disait sans cesse porter au roi très chrétien. Elle fut chargée de le pressentir au sujet de secours à obtenir de lui. Et dans sa lettre à l'ambassadeur du 18 février 1568, elle eut le courage de justifier les hésitations de Philippe II[2]; comme aussi, lui écrivant encore le 6 avril 1568[3], elle ne se fit pas faute de dire que la paix avec les huguenots « estoit entierement contre le service de Dieu & du Roy[4]. » Le cabinet du Louvre se résolut donc à l'action. Philippe II donna ordre au duc d'Albe, alors dans les Flandres, de secourir le roi de France en tout ce qu'il lui demanderait; & Elisabeth en fut si sincèrement contente[5] qu'on est tenté d'y reconnaître sa main; elle y vit une sorte de succès personnel. Elle avait exercé une influence qu'elle était en droit de regarder comme heureuse. Par son mariage avec Philippe II, Catherine de Médicis avait voulu qu'elle servît de trait d'union entre les deux couronnes. On peut dire qu'elle ne manqua pas à cette tâche doublement patriotique.

Elisabeth de Valois rendit bien d'autres services; je n'ai nullement la prétention de les compter. Du moins il me sera permis d'en relever deux ou trois autres, mais simplement & sans y insister.

1. *Dépêches*, I, p. 291.
2. N. XVI. Plus bas, p. 53.
3. N. XIX. Plus bas, p. 53.
4. N. XXI. Plus bas, p. 55.
5. Lettre du 9 avril 1568. N. XXII. Plus bas, p. 55.

Digitized by Google

On sait que Philippe II dit & fit dire qu'un voyage dans les Flandres était résolu, sa présence y étant nécessaire pour étouffer la révolte dans l'œuf. Puisqu'il devait venir si près de Leurs Majestés, il fut question d'une entrevue; je crois même que l'idée partit de Fourquevaux. Cette entrevue paraissait d'autant plus opportune que l'Empereur & le Pape, le Pape surtout, désiraient se ménager une rencontre avec Philippe II dans le Milanais au cours de son voyage. On en parla longtemps & beaucoup. Un moment même, la question de ces rencontres royales absorba les hauts conseils. Si nous en croyons le duc d'Albe, & pourquoi ne pas l'en croire? Elisabeth, qui « n'abandonnoit de veue le Roy, son mary », aurait obtenu son adhésion au projet d'une entrevue avec le roi très chrétien & la reine régente. Je n'ai pas à dire ici pourquoi au lieu du roi ce fut le duc d'Albe qui passa dans les Flandres. Du moins la reine d'Espagne avait, comme toujours, agi dans le sens des intérêts français, d'après la propre pensée de l'ambassadeur, porte-voix de la cour du Louvre. Et d'ailleurs cela me rappelle que le duc d'Albe proposa, tout en semblant le retirer, un déguisement pour être admis à traverser la France. On dut en rire à Paris. Heureusement pour le duc d'Albe, il prit le chemin des Alpes. Le travestissement l'eût couvert de ridicule [1].

1. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 9 décembre 1566 : « Madame, Oultre les propoz contenuz en la lettre que j'escriptz au Roy, le duc d'Albe m'a dict par grand secret que le Roy Catholique luy a donné la charge d'aller recevoir & fere sa masse à Luxembourg, lequel lieu il m'a nommé en confessant comme si je n'eusse adverty pieça Vos Majestez de l'un & de l'autre. A ceste cause, il dezireroit fort de pouvoir passer seurement par France, tirant son chemin en Flandre. Et s'il n'estoit subject aux goutes, il scauroit bien coupper sa barbe ou se desguizer, & prevenir par la poste la nouvelle de son voiage, & de nuict aller baizer les mains du Roy & votres en passant. Mais lad. malladie qui le reprend souvent & l'a assez affebly le garde qu'il ne peut aller en poste ne autrement que à ses journées, car la mer est grandement contraire à sa malladie. Et demandoit mon advis s'il pourroit passer seurement, me priant aussi fere entendre à Votre Majesté led. dezir. Je luy ay ramenteu ce qui fut faict à feu Monsieur de Guize au milieu d'ung camp... » Inédit.

Digitized by Google

Elisabeth fut soutenue dans son penchant pour la France par sa piété filiale à propos d'un incident assez grave. Don Francés d'Alava, ambassadeur de Philippe II, avait manqué de respect à l'égard de la reine régente. Il y avait eu plus qu'un défaut de tact. Venu au Louvre à une heure indue, il avait tenu un langage plein de colère & de violence, parce que, disait-il, on avait ouvert ses paquets, laissant entendre qu'il croyait à la complicité de Catherine. Il avait fait une scène. M. de Fourquevaux aussitôt prévenu, & il le fut sans retard, courut chez la reine catholique qui, ainsi que le roi, ignorait tout encore. Grande fut l'émotion. Il n'est pas douteux qu'elle ait, dans cette pénible occurrence, tenu au roi le langage qui convenait à une fille de France aussi dévouée à sa mère. Elle mit Fourquevaux au courant des dispositions du roi avec un détail qui ne laisse pas d'être touchant [1].

1. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 18 février 1568 : « Madame, Je fuz, le vj du present, monstrer à la Royne Catholique le deschiffre du memoire du Roy & de votre lettre du XIX & XXIj^me de janvier, que elle print patience de lire elle mesme, ensemble toutz les articles qu'il vous a pleu m'envoyer touchant ce qui s'est traicté de la paix. Lad. Dame Royne fut fort aise d'entendre la bonne santé de Voz Majestez & de quoy lad. paix n'estoit point faicte, comme il s'en faisoit grand bruyt par deçà. Mais il luy a despleu en extreme du peu de respect que l'ambassadeur a uzé envers Votre Majesté. Ce que m'a semblé que lad. Dame Royne, votre fille, prenoit à cueur pour le faire sentir au Roy Catholique comme la raison veult, m'asseurant qu'il n'estoit encore rien venu dud. don Francés de si fraische datte que les susd. lettres; parquoy il n'avoit point gaigné le devant. Je pense bien que je n'obmiz ung poil de mon debvoir de la remonstrance que j'estois tenu de faire sur ce point, afinque Sa Majesté le feit tant plus sonner aux oreilles du s^r Roy Catholique, qui me donna audience le VIj^me jour; en laquelle fut dict & respondu ce que j'escriptz presentement au Roy. Et au partir de là j'allay rendre compte à lad. Dame Royne de la response que j'avois eue sur led. memoire, & me dict qu'il pouvoir avoir deux heures que une depesche dud. ambassadeur du XIX^me estoit arrivée. J'ay sceu après qu'il y avoit lettre pareillement du XIX^me. Toutefois le secretaire Cayes les estoit allé deschiffrer. Je luy deiz que ce debvoit estre sur led. propoz. Et l'ayant priée de me dire de quelle sorte led. s^r Roy l'avoit prins quand elle luy en avoit parlé, Sa Majesté me va respondre que de très bonne sorte; toutesfois qu'il vouloit veoir si led. don Francés en feroit quel-

Digitized by Google

Je ne citerai plus qu'un autre fait.

La levée de boucliers de San-Pietro, Corse, avait causé plus que de l'inquiétude à Gênes. C'était de l'effroi. Le duc de Florence feignit l'indignation, & bientôt les bruits les plus calomnieux pour la France furent pitoyablement mis en circulation. Le cabinet du Louvre, disait-on, soutenait San-Pietro avec l'arrière-pensée de faire venir en Corse les armées du Grand-Seigneur, son allié. Il paraît même que la mort de San-Pietro connue à Gênes ne ralentissait pas la marche de la calomnie; les Gênois, qui ne s'embarrassaient pas de si peu, parlaient toujours. Fourquevaux s'indignait de leur ingratitude, car les traités de commerce stipulés sous François Ier leur avaient apporté du profit. Mais ils croyaient avoir besoin, ainsi que Florence, d'une brouille entre le roi catholique & le roi très chrétien. Fourquevaux écrivait le 13 février 1567 : « Ils feront à jamais leurs effortz de nourrir soubspeçon & deffiance entre les couronnes de France & d'Espagne[1]. » Au mois d'avril suivant, l'intrigue se laissa découvrir. C'était le duc de Florence lui-même qui avait soutenu San-Pietro, le poussant à la révolte contre Gênes, tandis qu'il présentait à Philippe II une requête « de trouver bon que les Corsses se donnent à luy[2]. » Le prince d'Espagne le dit à la reine & la reine, non pas le roi, le dit à

que mention par sa premiere depesche, puis luy en diroit son advis. Ce qu'elle a voulu scavoir depuis en ça; mais n'y a eu ordre ny de vouloir confesser que led. don Francés luy en ayt escript ung seul mot. Ainsi me l'a asseuré lad. Dame Royne, le xvme de ce mois, que je suis retourné devers elle pour la prier de rescrire, dizant n'avoir encore peu tirer aucune choze de la bouche de lad. Majesté, sinon que je ne luy en avois point parlé lors de mad. audience. Ce qu'il dict vray, Madame, pource que Votre Majesté m'a commandé de le faire entendre seullement à lad. Dame Royne, qui est bien d'oppinion que led. ambassadeur en oyra une leçon qui le rendra plus sobre de son langage envers Votre Majesté pour l'advenir... » Inédit.

1. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 13 février 1567. — Cette dépêche fait connaître leurs propos ambigus & malveillants. Inédite.

2. Le duc de Florence avait encore travaillé à détacher les Suisses de la France. — Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 17 juillet 1567. Inédite.

Digitized by Google

Fourquevaux, ajoutant cependant que le roi en « sentoit en toutes sortes très mauvais gré aud. duc[1]. » On le croit sans peine, car le duc, vu leur amitié, le compromettait. Il n'y a pas à s'y tromper : à la cour de Madrid, il n'y avait qu'un seul ami sincère du cabinet du Louvre, Elisabeth de Valois.

M. de Fourquevaux, à peine arrivé à Madrid, sentit de quel secours elle serait pour le succès de son ambassade, & dès lors s'établit entre eux une amitié, — je n'ai pas d'autre expression, — véritable & parfois touchante, qui jette un grand jour sur toute la correspondance diplomatique de l'ambassadeur. Il convient de nous y arrêter un moment.

## III.

### *Amitié d'Elisabeth de Valois pour M. de Fourquevaux.*

Les personnes disposées à croire au bonheur d'Elisabeth de Valois, à Madrid, comme épouse & comme reine, ne se rencontrent généralement pas. Le roman & le drame lui ont fait la réputation d'une recluse étouffant dans l'atmosphère énervante d'un palais « plein de démons », où l'intrigue engendrait chaque jour la lassitude. On ne songe pas qu'arrivée à la vingtième & unième année, qui marqua le début de sa carrière maternelle, elle eut une fortune bien rare : elle vit les yeux de toute l'Europe fixés sur elle. Objet, pour les amis de l'Espagne, des vœux les plus ardents, elle symbolisa leurs plus chères espérances, qui, pensaient-ils, ne pouvaient se réaliser que par elle. Parmi les partisans de la monarchie espagnole, encore enivrés de la gloire de Charles-Quint, plusieurs assurément ne voulaient aucun bien à la France, sa rivale, contre laquelle ils menaient l'intrigue européenne. Cependant, la nation très chrétienne comptait, à l'encontre, bien desfidélités; tous ceux qui marchaient dans son orbite désiraient autant que qui que ce fût en Espagne le succès de la politique des alliances. Or, cette politique ne pouvait être mieux préparée, assurée

1. *Dépêches*, I, p. 198.

Digitized by Google

même & garantie à cette heure, que par la fécondité d'Elisabeth. Au premier jour de son ambassade, M. de Fourquevaux écrivait déjà à Catherine de Médicis : « A qui qu'en doibve desplaire, il seroit bon que Sa Majesté devint mère d'un beau filz[1]. » Le 10 octobre 1567, après les secondes couches de la reine d'Espagne, qui cependant n'avait eu que des filles, il écrivait toujours à Catherine : « Et suis esté si bien fortuné que j'ay veu la Royne, votre fille, encaincte & heureuzement delivrée deux fois. Au moyen de quoy, votre alliance est mieulx que devant ratiffiée & renforcée[2]. » L'ambassadeur n'avait pas manqué de voir que là était le grand moyen. Que la reine eût de nombreux enfants, & l'on ferait de la très bonne diplomatie. Après ses premières couches, en août 1566, il rendait ainsi compte à Catherine de la visite qu'il avait mis le plus joyeux empressement à lui faire : « Après luy avoir dict de la bonne santé de Vos Majestez, écrivait-il, & l'avoir exhortée de mectre peyne à recouvrer la sienne, afinque tout le monde se resjouyt de son heur, je luy diz trois belles parolles de la joye que Vos Majestez sentiront & toute la France, pour la grace que Dieu luy a faicte de lui avoir donné une très belle fille, *après laquelle viendront des enfans la maison pleine.* » — « Lad. Dame Royne, continue-t-il, me demanda si je ne serois pas au baptesme. Je luy respondiz que plustost je m'y traisnerois à quatre pieds[3]. » — « Ainsi je m'y suis trouvé & nul autre ambassadeur[4]. » Faveur très particulière, mais honneur en quelque sorte dû.

Fourquevaux avait, en arrivant à Madrid, montré à l'égard de la reine un dévouement qu'il sut relever par le tact le plus exquis & un zèle sans cesse enflammé par les soins de la cause qu'il représentait : l'alliance jusqu'à l'intimité des maisons de France et d'Espagne, reposant sur une fécondité, qui se déclara presque aussitôt. « Le principal qui se offre astheur cy, écrivait-il à Catherine de Médicis le 29 mars 1566, est de la

1. *Dépêches*, I, p. 14.
2. Inédit.
3. *Dépêches*, I, p. 112.
4. Dépêche à Catherine de Médicis, du 26 août 1566. Inédite.

Digitized by Google

bonne santé & disposition de lad. Dame Royne; laquelle ne se porta en sa vie s' bien & devient plus blanche & plus belle tous les jours. Et aux enseignes que la comtesse d'Uraigne y cognoit, elle promect à Votre Majesté que mad. Dame porte ung beau petit prince[1]. » Sur ce point, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trouvait pleinement d'accord avec l'entourage du roi catholique. Voici le propos que le tout-puissant duc d'Albe lui tint en juin 1567, la reine étant grosse pour la seconde fois : « Voyez vous ce prince d'Espaigne? lui dit-il[2]. Nous considerons & prevoyons bien qu'il n'aura jamais enfans, ou ce seroit grand miracle, pour les defaultz secretz qui sont en sa personne. Ains que le prince qui naistra de la Royne Catholique ceste fois ou autre sera roy & heritier de toutz ces royaumes, & que de lad. Dame Royne seront procreez une douzaine d'enfans et filles; lesquelz seront si proches parents du Roy Très Chrestien et de Messieurs ses frères qui en sortiront, qu'il fault penser de belle heure à fere les peres aussi uniz de cœur & de volunté comme ilz le sont desja d'alliance[3]. »

Il est donc bien naturel que la santé de la mère ait toujours préoccupé Fourquevaux. Dans ses *Dépêches* il en parle sans cesse; il avait promis d'abord à Catherine de Médicis de s'en informer tous les quinze jours; le courrier partait assez régulièrement, en effet, deux fois par mois. Puis il en prit des nouvelles chaque semaine. Il n'écrivait sans doute pas chaque fois qu'il eût eu quelque chose à en dire; mais on sent, à sa manière de parler, qu'il s'en informait le plus souvent possible; & même, en août 1566, la reine, alors au Bosc, ayant été prise par les fièvres, tous les jours, du matin au soir, un des siens ne bougea du Bosc pour savoir comment Sa Majesté se portait[4]. Il attachait à sa santé un prix sans égal; il lui semblait que si la mère autorisait les longs espoirs, le cabinet du Louvre avait de quoi parer à tout événement, si bien qu'avec les secondes couches il regarda sa mission comme ter-

1. Inédit.
2. Don Carlos.
3. *Dépêches*, I, pp. 225, 226.
4. Dépêche à Catherine de Médicis, du 11 août 1566. Inédite.

Digitized by Google

minée[1]. Il n'en fut rien heureusement & il mérita l'honneur de recevoir la confidence de l'espoir où elle était d'être entrée dant sa troisième grossesse[2].

D'ailleurs la femme lui plaisait. Il lui trouvait la parole « bonne »; elle était accueillante & douce. Elle recevait toujours le sourire aux lèvres, un sourire aimable, franc, spirituel, qui était une invitation. Il se plaisait à la visiter; & qu'il l'eût vue en audience solennelle, dans son cabinet ou dans sa chambre d'accouchée, il traçait d'elle à Catherine de Médicis un croquis enlevé. Il n'était indifférent à rien de ce qui pouvait la toucher; au contraire, tout l'intéressait, ses sorties, ses dévotions & même son entretien, & c'est sans doute la haute idée qu'il avait d'elle qui le porta à parler du peu d'ordre qu'on mettait à lui fournir le nécessaire « pour la despence de son hostel, gaiges de ses domestiques & jusques aux habillemens de sa personne[3]. » Il ne revint pas d'ailleurs sur cette douleur, bien que, à son avis, pour une princesse de ce rang & de ces mérites, on ne pût jamais assez faire. Il lui reconnaissait toutes les vertus de la femme, l'égalité d'humeur, la patience, le support. C'est avec un visage plein de grâces qu'avant les premieres couches elle fit son testament, au grand étonnement de l'ambassadeur, qu'elle se donna le soin de tranquilliser, lui expliquant que tel était l'usage espagnol & justifiant toute la première cet article de l'étiquette royale en apparence quelque peu barbare[4].

Il ne faudrait pas croire, aussi bien, qu'Elisabeth de Valois se laissât absorber par les soucis de la maternité ou les pratiques de la dévotion, encore moins que la femme effaçât la reine ou la fît oublier. Je ne veux pas dire simplement qu'elle

1. Dépêche à Catherine de Médicis, du 10 octobre 1567. Inédit.

2. Dépêche du 26 décembre 1567. Inédite. — Le 20 décembre 1567, il écrivait à Catherine de Médicis : « Ne voulant faillir de vous dire, Madame, que la Royne, votre fille, est en soubspeçon d'estre de rechef grosse, mais ne me l'a encores volu asseurer. Ce sera par ma prochaine depesche. » En réalité, elle ne se trouva grosse qu'au mois de mai suivant.

3. Dépêche à Catherine de Médicis, du 5 janvier 1567. Inédite.

4. *Dépêches*, I, p. 99.

Digitized by Google

savait s'entremettre à propos, parler avec prudence, engager même auprès du roi une action vigoureuse pour faire triompher une politique chère à la France. Cela, l'épouse pouvait l'obtenir dans ses « privaultez » avec lui. Il y avait davantage, au moins dans la pensée de Fourquevaux; & je reviens à un point auquel j'ai touché deux fois déjà. On parla beaucoup, non seulement en Espagne & dans les Flandres, mais en Europe & principalement au Louvre, du voyage projeté de Philippe II dans les Flandres. On en recherchait le but, on s'inquiétait de la route qui serait suivie, on en pesait déjà les conséquences. A Madrid & à Paris on se demandait avec une curiosité anxieuse à qui, pendant l'absence du roi, seraient laissées les rênes du gouvernement. Beaucoup se croyaient en droit de le savoir & de formuler des espérances. Le nom de la reine fut d'ordinaire mis en avant. Un tel honneur lui revenait, bien qu'elle éprouvât la plus vive peine à se séparer de son mari, & Philippe II, qui n'avait pas l'habitude de prendre à l'avance des engagements, était allé jusqu'à lui promettre de la laisser régente. La nouvelle en arriva tout de suite au Louvre[1]. Si elle était en elle-même agréable, si Catherine de Médicis, avec son besoin de domination, devait s'en réjouir plus que personne, elle ne laissa pas de trembler. La jeune reine serait-elle à la hauteur de la tâche, même facilitée par un conseil éclairé? On pouvait se le demander, car enfin l'Espagne formait le royaume le plus étendu de l'Europe; tout y était complexe, les hommes plus encore que les choses; le gouvernement absolu avait semblé tout simplifier, & d'une certaine façon avait supprimé les difficultés qui provenaient des régimes antérieurs, mais pour en créer d'autres. La reine, jeune & au cœur droit, qui s'était tenue à l'écart des intrigues, les ignorait peut-être. Parviendrait-elle à assouplir la susceptibilité espagnole? Pourrait-elle même continuer une compression qui, en faisant plier toutes les volontés, les préparait mal au gouvernement d'une main naturellement légère? Comment se ferait-elle obéir? Sans doute un peu par le train des choses & l'habitude, beaucoup par les grâces de sa personne. Au

1. Dépêche à Catherine de Médicis, du 2 novembre 1566. Inédite.

Digitized by Google

Louvre, on la savait adorée & l'on se faisait tous ces raisonnements. Mais restait une inquiétude. M. de Fourquevaux fort à propos la dissipa ou du moins crut la dissiper. Je « ne vous compteray rien de nouveau, écrivit-il à Catherine de Médicis, de vous asseurer que Sa Majesté me semble très digne de lad. regence, car elle est douée d'un très bon esprit & jugement de mesme. Mais il est vray, Madame, que elle scait faire la Royne & la maistresse quand il le fault, que autre que vous ne luy en scauroit rien enseigner[1]. » Faisons la part de l'exagération due soit aux convenances diplomatiques, soit au culte de l'ambassadeur pour la reine qu'il voyait souvent; il reste qu'il appréciait fort ses qualités d'esprit, qu'il la croyait capable de gouverner un royaume immense & difficile. Elle était sa reine.

Elisabeth de Valois, à son tour, voyait en lui un homme dévoué, un de ces serviteurs fidèles sur lesquels on se repose toujours & qui, par la force des choses, entrent en part dans nos affections. Ils inspirent une confiance absolue & la confiance entraîne le cœur. M. de Fourquevaux aimait peu l'Espagne; elle lui déplaisait même. D'ailleurs, il dépensa beaucoup à Madrid & il y fut malade. La reine se fit un point d'honneur, j'allais dire d'amour-propre, de lui en adoucir le séjour. Il faut rendre cette justice à Philippe II qu'il reçut toujours avec un égal plaisir M. de Fourquevaux, qui plus qu'aucun autre ambassadeur, même le nonce du Pape, avait ses libres entrées au palais. Il était même prévenu dans ses désirs. Ce dut lui être une grande joie que d'être admis à voir la reine avant & après ses couches, le jour du baptême des enfants[2], à les voir eux-mêmes dans leur berceau, où il fut conduit par le roi en personne. Alors c'était, pour ainsi dire, l'intimité de la famille, ou du moins le voile qui cachait à tous les yeux la famille royale, qui se levait pour lui à cette heure de bonheur si entier. La reine, au surplus, quand elle avait l'occasion de lui écrire, ne manquait pas de faire

1. *Dépêches*, I, p. 254.
2. *Dépêches*, I, pp. 106, 111, 118, 281.

Digitized by Google

ses « recommandations à Madame de Forquevauls. » Elle les invita même l'un & l'autre à venir jouir avec elle des incomparables jardins d'Aranjuez, & une fois que l'ambassadeur empêché avait dépêché au palais son propre fils, elle eut la bonne grâce de lui écrire qu'il n'eût pu lui envoyer un messager plus agréable ni plus habile[1]. Une autre fois, elle voulut spontanément excuser auprès du roi l'ambassadeur retenu par la maladie[2]. Elle l'admit par une faveur très particulière à son dîner; il est vrai que c'était le jour de la Saint-Michel[3]. N'importe, la distinction était flatteuse autant pour M. de Fourquevaux que pour l'ambassadeur.

Enfin, Fourquevaux, ayant eu deux enfants, fut comblé de bontés par la reine, si jalouse de lui faire plaisir. « Madame, écrivait-il le 4 février 1567 à Catherine de Médicis, le jour d'hyer la Royne, votre fille, m'a faict tant d'honneur de tenir ung mien filz à baptesme & a daigné prendre sa collation en mon logis accompaignée du Prince d'Espagne, que Sa Majesté a choisy parrain dud. enfant. Madame la Princesse de Portugal y a assisté avec autre belle compagnye des grands & des dames[4]. » C'était toute l'Espagne faisant cortège à la reine. La bonne Elisabeth de Valois! A la naissance de l'autre enfant, c'était une fille : « Je la tiens pour mienne & vous prie qu'elle le soit[5] », écrivit-elle au père; c'était treize jours avant le coup vraiment terrible qui l'enleva à l'Espagne & à la France.

Précédemment elle lui avait donné deux autres témoignages de confiance & d'amitié. De conserve avec le roi & en l'y poussant elle-même, elle avait fortement insisté auprès du cabinet du Louvre, en priant & suppliant même pour que M. de Fourquevaux fût maintenu dans sa place[6] contrairement à tous les usages, car il était arrivé à la fin de son « trienne »;

1. Lettre du 27 août 1568. N. XXXVII. Plus bas p. 60.
2. *Dépêches*, I, p. 102.
3. *Dépêches*, I, p. 275.
4. Dépêche à Catherine de Médicis, du 4 février 1567. Inédite.
5. Lettre du 20 septembre 1568. N. XLI. Plus bas p. 61.
6. Dépêche à Catherine de Médicis, du 17 août 1568. Inédite.

Digitized by Google

& elle réussit. Puis, chose plus touchante, elle n'avait pas craint de lui écrire sa douleur à la mort de don Carlos; & ainsi il reçut la confidence de ses sentiments à l'égard du malheureux prince, que les historiens s'étonnent, pour ne pas dire davantage, de trouver parmi les héros du roman & du drame.

## IV.

### *Elisabeth de Valois & Philippe II.*

L'auteur du roman n'est autre que Saint-Réal [1]. *Don Carlos, nouvelle historique*, a des prétentions à l'érudition. En réalité, on ne peut y voir qu'une œuvre artificielle. Les historiens, d'ailleurs mal informés, viennent là tout juste pour alimenter le roman. Les parties en sont mal liées par un fil ténu créé tout exprès d'après un procédé presque enfantin. L'excuse de ce morceau fantaisiste c'est que personne ne peut s'y méprendre. Cependant Schiller en Allemagne [2], M. J. Chénier en France [3], Alfieri en Italie [4], pour me borner à ces exemples, s'en sont inspirés dans leurs tragédies avec une servilité toute écolière, le premier surtout, se bornant tous les trois à ajouter au roman des situations en harmonie avec la tragédie. Mais ces intrigues du palais royal, ces rêveries inquiètes d'un prince & d'une reine déçus, cette cruauté sauvage d'un père qui n'est qu'un monstre, ces jalousies basses, ces rôles d'un moine hanté par des pensées diaboliques, d'une dame de haut rang à peine au niveau d'une basse couturière, d'un cardinal inquisiteur, vieillard nonagénaire qui a dépouillé tout humanité, cette condamnation sommaire de don Carlos, ce poison qui l'étouffe, cette exaltation amoureuse d'Elisabeth de Valois, ces meurtres accumulés, tout cela, cadre général, faits particu-

1. *Don Carlos. Nouvelle historique.* Œuvres, t. III, pp. 343 & suiv. In-12, Paris, Le Mercier, 1745.

2. *Don Carlos, infant d'Espagne.*

3. *Philippe II. Œuvres*, t. II, pp. 277 et suiv. In-8°, Paris, 1818.

4. *Filippo.* Tragedie di Vittorio Alfieri, pp. 9 & suiv. Grand in-8°, Milan.

Digitized by Google

liers, sentiments des personnages, répond mal ou même ne répond point du tout à la vérité historique[1]. Les dépêches de Fourquevaux, les lettres qu'il reçut & conserva d'Elisabeth de Valois donnent de l'intérieur du palais de Madrid une idée toute différente & nous instruisent en détail, les premières du moins, des malheurs & des derniers jours de l'infant.

D'abord, que Philippe II ait eu pour Elisabeth de Valois un cœur d'époux, cela se sent à travers cette correspondance curieuse; nulle part on ne surprend un oubli du devoir, partout on rencontre des prévenances, des égards, des soins, les mouvements de l'affection maritale. Les manifestations de l'amour conjugal ne peuvent être ici une feinte, car elles se produisent pendant les trois grossesses de la reine. La dissimulation ne va pas jusqu'à cet abîme. Le père, au moment où il se sait père, ne sépare pas deux affections qui se confondent dans son cœur, l'enfant & la mère. Le 7 août 1566, la reine donna une alerte qui dura neuf heures; le roi alla la voir jusqu'à cinq fois[2]. Le 15, elle accoucha, & Fourquevaux écrivait, le 18, à Catherine de Médicis : « Je fuz vendredy dernier xvj^me^ de ce mois, feliciter la naissance de l'Infante à Leurs Majestés Catholiques, & eulx (*sic*) les propos avec le Roy Catholique telz en somme que j'escris au Roy. Ne voulant passer, Madame, plus avant sans dire à Votre Majesté & l'asseurer qu'il s'est monstré le meilleur & le plus affectionné mary qu'on eust sceu dezirer, car en la nuict des doleurs & de l'enfantement, jamais il ne quicta l'une des mains de lad. Dame, la confortant & lui donnant couraige du mieulx qu'il scavoit & pouvoit. Et peu de temps devant les plus grandz coups, il lui donna de sa main le breuvaige que vous, Madame, avies ordonné; lequel eust telle force que lad. Dame se delivra tantost après, sans sentir comme rien de peyne, tellement que elle eust à dire que : « A « Dieu graces[3]. » Le cœur de Philippe II, à n'en pas douter,

1. En tout cas, don Carlos, laid & fou, se prête mal à l'action dramatique. Sainte-Beuve n'a pas hésité à voir dans la tragédie de Schiller une erreur : *Don Carlos & Philippe II*, dans *Nouveaux lundis*, t. V, pp. 281-307.

2. Dépêche à Catherine de Médicis, du 11 août 1566. Inédite.

3. *Dépêches*, I, p. 111.

Digitized by Google

appartenait tout entier à la reine ; à telles enseignes que peu de jours après, le 31 août, il se rendit à la Chartreuse del Pilar, en intention d'accomplir le vœu qu'il avait fait pour sa délivrance[1]. Il est vrai, Dieu lui donna une fille ; il n'attendait pas un héritier, il en avait un dans la personne de don Carlos, jeune homme de vingt & un ans, à ce moment valide & affectionné à son père. Cependant la mère s'en inquiéta ; mais le père eut la délicatesse de la rassurer, disant & répétant qu'il était aussi heureux que s'il avait eu un « fils. » Elle sentit tout le prix de ces paroles, qui lui furent un cordial.

A l'époque des secondes couches, la « rancueur » de don Carlos à l'égard de son père commençait à se déclarer. Toutefois, la naissance encore d'une fille ne modifia en rien les sentiments du roi. Il s'estimait trop heureux d'avoir une épouse féconde, espérait-il, à avoir bientôt « la maison pleine ». Et pendant sa troisième grossesse, la reine était si affectionnée « qu'il seroit impossible de plus[2]. »

C'est le 25 juin 1568 que M. de Fourquevaux envoyait à la cour du Louvre ce témoignage ferme de l'union intime du roi & de la reine catholique. Pourtant à cette date, don Carlos était interné ; il n'y avait plus d'illusion à se faire ; le malheur était déjà entré dans la famille royale. Dans sa tristesse, Philippe II retrouvait auprès d'Elisabeth de Valois le confort dont il avait besoin ; il pouvait s'ouvrir à l'espérance[3].

De fait, la reine lui était tendrement attachée. Tout le monde à la cour la savait honnête & vertueuse ; ce sont les propres expressions dont on se servait. Après sa mort, la louange fut unanime. Nous avons vu qu'elle faisait de son mieux pour contenter le cabinet du Louvre ; elle fut souvent écoutée. Mais

1. *Dépêches*, I, p. 121.

2. Dépêche à Catherine de Médicis, du 25 juin 1568. Inédite.

3. M. Mariéjol a écrit : Elisabeth de Valois, « cette aimable fille de France, élevée dans la cour la plus élégante & la plus polie de l'Europe, charma par sa grâce & sa bonté la nation la plus réfractaire aux séductions étrangères. Il semble même que sa jeunesse, sa distinction, sa réserve aient inspiré à son mari les plus vives sympathies. » (*Histoire générale*, par MM. Lavisse et Rambaud, t. V, p. 90.) Elle lui inspira même de l'affection.

Digitized by Google

il ne faudrait pas croire que devenue reine d'Espagne elle n'ait éprouvé que du chagrin d'avoir quitté la France. Madrid, Aranjuez, le Bosc lui plaisaient; & si plusieurs fois la lassitude la saisit dans quelqu'une des résidences royales, somptueuses & fraîches, c'est parce que le roi en était absent; là où il n'était pas, elle sentait un vide immense. N'éprouva-t-elle pas un véritable bonheur à dire à M. de Fourquevaux que le roi lui avait assuré qu'il « la meneroit avecques luy en quelque part qu'il allast? » Pourtant, elle était alors dans son sixième mois, & il s'agissait du voyage des Flandres par mer & l'Italie. « La Royne ne craingt nul danger, écrivait Fourquevaux, mais que elle puisse estre en la compagnye du Roy, son mary[1]. »

Si elle avait une piété haute, si elle se plaisait dans les exercices d'une religion sainte & honorée, elle n'avait pas besoin de faire appel à sa vertu pour rester dévouée au roi. C'était le cri de la conscience, c'était aussi la pente du cœur. Ses neuvaines & ses dévotions allaient droit à l'âme de Philippe II; car elle ne fréquentait d'autres sanctuaires que ses sanctuaires de prédilection. C'est devant les autels où il se plaisait à répandre ses prières qu'elle venait porter ses vœux, ses désirs, ses actions de grâces, y retrouvant le souvenir & la pensée du roi, & se perdant dans le double amour de Dieu & de Sa Majesté, un seul & même amour dans le devoir simplement accompli & le lien des âmes fortifié tous les jours par le commerce assidu, la confiance réciproque & un don de soi. Que l'on parcoure la correspondance des deux cours, on n'y surprendra pas l'ombre d'un nuage. Pourtant, Catherine de Médicis pensait sans cesse à sa fille, la reine d'Espagne; elle lui écrivait souvent; Elisabeth lui répondait toujours; elle lui écrivait aussi la première; car elle aimait profondément sa mère, le roi, ses frères, ses sœurs, toute cette famille des Valois qui était son propre sang, & d'ailleurs si spirituelle & charmante. Sans doute, nous ne connaissons que quelques rares lettres d'Elisabeth à sa mère. Mais nous avons celles de Catherine; une seule inquiétude y perce : la santé de la chère reine. Pendant cette période, les envoyés spéciaux dépêchés en Espagne furent asssez nombreux :

1. Dépêche à Catherine de Médicis, du 24 mars 1567. Inédite.



Digitized by Google

Villeroi, Saint-Sulpice, l'Aubespine, Le Prêtre, Gragnague. Chacun d'eux vit longuement Fourquevaux, qui à leur départ leur remettait un mémoire pour le roi & la reine en les chargeant d'informations orales qu'ils devaient transmettre. Ils avaient vu par eux-mêmes. A coup sûr, la cour du Louvre connaissait les moindres secrets du palais de Madrid, & principalement la vie intime du roi & de la reine catholiques; légitime curiosité d'une mère comme Catherine de Médicis, cette femme omnipotente, avisée & toujours sur l'œil, & aussi besoin de la politique; car ses savantes combinaisons tant pour les mariages que pour le maintien des relations internationales ne pouvaient réussir que par Philippe II, qu'il fallait à la fois aiguillonner & endormir. Elisabeth était le seul instrument possible de cette politique par insinuation, & l'amour conjugal le premier des moyens. Si les cœurs se fussent aigris, divisés ou simplement ennuyés, Fourquevaux l'eût-il ignoré[1]? Leur Majestés n'en eussent-elles pas été instruites? N'en eût-il rien percé? Les cours ne sont pas secrètes à ce point. Encore un coup, la correspondance si active entre Madrid & Paris ne laisse rien à craindre pour le bonheur du roi & de la reine catholiques. La joie ouvre les cœurs. On s'aime.

Un noir chagrin cependant, un vrai malheur, une de ces catastrophes qui affligent pour toujours, allait s'abattre sur la famille royale d'Espagne.

Le moment est venu de parler de don Carlos.

## V.

### *Don Carlos, sa captivité, sa mort.*

Don Carlos, infant d'Espagne, fils de Philippe II & de Marie de Portugal, sa première femme, avait perdu sa mère trois jours après sa naissance (1545). Délicat de tempérament

1. Il savait tout. Par exemple, il était mis au courant des longues mélancolies du roi. Dépêche à Catherine de Médicis, du 21 juillet 1568. Inédite.

Digitized by Google

& affreusement contrefait, il fut, à dix-sept ans, gravement malade à Alcala de Henares où il étudiait; son père bouleversé demanda des prières. On fit des processions partout. Le corps de fray Diego, religieux du couvent de Saint-François d'Alcala, mort en odeur de sainteté, fut porté dans la chambre du malade qui, l'ayant touché, se trouva bientôt guéri (1562). Les années suivantes, ils vécurent comme père & fils; il fut même question de « faire jurer le prince, » c'est-à-dire de le faire reconnaître par les grands comme l'héritier & successeur de Philippe II, disposé à aller en personne réprimer la révolte des Pays-Bas. Mais des symptômes inquiétants ne tardèrent pas à se produire. Le roi se mit à ne pas croire à la « capacité & suffizance » du prince, son fils, « pour le debvoir laisser roy & heritier de tant d'estatz. » Au mois d'avril 1567, on remarqua qu'il était « ung peu desobeissant[1]. » Le 30 juin, une querelle se produisit entre le père & le fils pour ses désordres. Il y avait plus encore, Montguion, médecin de la reine, dit à Fourquevaux que « nonobstant les receptes que ces trois medecins luy avoient faict uzer pour le rendre habille d'espouzer femme, c'estoit temps perdu d'en esperer lignée[2]. » Et l'ambassadeur, qui connaissait le désir de l'empereur d'en faire son gendre au préjudice de la France, de tranquilliser aussitôt le cabinet du Louvre. « Dieu, écrivit-il à la reine, a esté de votre part en cella, pource que c'estoit vous allier à ung homme mort & à une harpie qui ne peut rien de soy, ains eust consummé les hommes & les finances de votre Royaume pour se defendre du Turc ou perpetuer l'empire en sa maison[3]. » Le portrait, comme on le voit, n'était pas flatté. Il paraît certain que vers cette époque, le prince, malgré son état physique pitoyable, conçut de grands projets. Il avait cent mille écus par an « pour son estat »; cependant il essaya d'obtenir de Ruy Gomez qu'il lui fît prêter deux cent mille écus à l'insu du roi, ce qui fit beaucoup baisser la faveur dont le prince d'Eboli avait joui jusqu'à ce moment; il y avait à

1. *Dépêches*, I, p. 200.
2. Dépêche à Catherine de Médicis, du 30 juin 1567. Inédite.
3. Dépêche à Catherine de Médicis, du 30 juin 1567. Inédite.

Digitized by Google

craindre qu'il s'enfuît, pour aller en Portugal ou ailleurs. Il faisait bien « d'aultres jeunesses » ; le roi en ressentit un grand ennui, & on commençait à dire, mais tout bas encore, « que si ce n'estoit pour le parler du monde », le roi « logeroit led. prince dans une tour[1]. » C'était au mois d'août. Le mois suivant, Fourquevaux pouvait dire qu'on ne faisait plus « estat » de lui, car on espérait que la reine, alors dans son huitième mois, donnerait un fils & un héritier à Sa Majesté Catholique ; & déjà bien des projets de mariage s'élaboraient dans le cerveau des intéressés[2]. Elle accoucha d'une fille le 6 octobre. Il y eut un moment d'accalmie. Mais déjà le prince ne pouvait « couvrir la rancueur qu'il portoit à sond. père, ains en parloit indiscretement ; & des cinq personnes à qui il dizoit voloir mal extremement, led. s^r Roy estoit le premier, après Ruy Gommes, auquel il imputoit tout ce qui luy succedoit contre son dezir[3]. » A Noël, il ne trouva point de prêtre qui consentit à l'absoudre, & l'on remarqua qu'il ne fit point « ses pasques[4]. » C'était inoui & scandaleux ; on allait jusqu'à dire qu'il avait délibéré de « faire ung mauvais tour à son père. » D'autres parlaient de jalousie à l'égard de don Juan, de secrets que celui-ci aurait livrés au roi ; quelques-uns chuchotaient une entente avec les Flamans. Philippe II se trouvait à l'Escurial, où don Juan alla le rejoindre le 17 décembre. Les jours suivants, on le vit inquiet & plus sombre que de coutume, sous le coup d'une pensée obsédante ; il demanda des prières en vue d'une résolution à prendre. Le samedi 17 janvier, il rentra au palais, & don Juan alla chez le roi « en compagnie dud. prince, comme de coutume. » Mais le soir même il s'éloigna[5]. Dans la nuit du 18 au 19, le roi pénétra dans la chambre du prince et trouva « une pistolle bendée sous le lict » ; il se saisit de lui & le remit aux mains de Ruy Gomez, du duc de Feria, du prieur don Anthonio & de Luis

1. *Dépêches*, I, p. 257.
2. Dépêche à Catherine de Médicis, du 23 septembre 1567. Inédite.
3. *Dépêches*, I, pp. 314, 315.
4. C'est-à-dire qu'il ne communia point. *Dépêches*, I, p. 315.
5. *Dépêches*, I, p. 315.

Digitized by Google

Quijada, « leur deffendant très expressement qu'il ne puisse parler à creature vivant[e] qu'ils ne l'entendent & oyent [2]. » Des papiers secrets instruisirent le roi de ses desseins; on trouva de l'argent, un diamant valant vingt-cinq mille écus, & autres « bagues [2]. » Tout fut emporté.

Quel événement toutefois! La cour & la ville également surprises ne parlaient que de la détention du prince. Le roi voulut d'abord que son arrestation ne se divulgât pas de sitôt. Mais comment la tenir longtemps cachée? Le 27 janvier, il chargea Ruy Gomez de faire connaître à Fourquevaux les motifs qui l'avaient fait agir avec cette rigueur. Il y avait plus de trois ans qu'il s'était aperçu que le prince « estoit encore plus mal composé de son cerveau que de sa personne. » L'âge n'avait pas amené « sens & discretion, » au contraire; de telle sorte qu'il avait perdu l'espoir qu'il « devienne jamais sage ny digne de la succession de ses royaumes & estats. » C'est pourquoi il l'avait fait enfermer « en une bonne chambre d'une grosse tour » du palais [1].

Cet exposé était plein de réticences voulues & trop évidentes. Fourquevaux en apprit bien plus long : « J'ai sceu d'ailleurs », dit-il. Il sut donc que le prince avait formé le projet de se rendre à Gênes, dans l'espoir de trouver en Italie un nombre de gens disposés à l'aider pour obtenir de Philippe II « certains articles. » Il avait demandé à don Juan « qu'il volut estre le premier à se signer au rolle des sieurs qui promettroient de suivre, favorizer & soubtenir son party. » C'était le mal connaître. Don Juan refusa d'entrer dans une aventure plus que dangereuse, puisqu'elle était coupable; & même pour échapper aux importunités de don Carlos, il s'était retiré aupres du roi, à l'Escurial, pendant ces fêtes de Noël. Le prince en aurait ressenti une jalousie étrange, ou peut-être une peur cruelle. Don Juan n'aurait-il pas instruit de tout le

1. *Dépêches*, I, p. 315.
2. *Dépêches*, I, pp. 318, 322.
3. *Dépêches*, I, p. 321. — Philippe II, dans sa lettre au pape saint Pie V, s'en était tenu à ces motifs & à ces précautions. De même dans ses lettres aux cours de l'Europe. Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, t. II, p. 484 & suiv., p. 643 & suiv.

Digitized by Google

roi déjà mal disposé? Le soir du jour où il rentra au palais, le 17 janvier, il trouva moyen de l'attirer « en ung certain endroit du quartier de son logis passant par unze portes que led. prince ferma après eulx »; & aussitôt qu'ils furent seuls, il essaya de le tuer « avec une pistolle. » Mais don Juan réussit, sans trop grande peine sans doute, à la lui enlever, & se retira auprès du roi. Il paraît qu'un des hommes du prince, nommé Leroux, était caché derrière la tapisserie d'une pièce voisine avec une arquebuse pour l'achever. Mais Fourquevaux assurait que le prince n'avait jamais voulu attenter à la vie du roi ni de la reine catholique, comme le bruit en avait couru[1]. C'était déjà trop que de s'en être pris ainsi à don Juan, qui ne fit que son devoir en dénonçant cette odieuse tentative d'assassinat.

On croira ici Fourquevaux. Apparemment, il avait tout appris de la bouche de la reine. Si don Carlos ne se fût pas porté à une telle extrémité, son père se fût contenté de le faire garder à vue pour l'empêcher de sortir d'Espagne; non seulement il le fit enfermer, mais encore il prit, pour la prison, des précautions vraiment étranges si elles ne sont la preuve d'inquiétudes plus graves encore. Au premier moment, le prince n'eut point les fers; il fut même servi comme auparavant[2]. Mais arrêté pendant la nuit du 18 au 19 janvier, il vit sa maison « cassée » le 26; ses gens n'eurent « espée ne dague »; la viande lui fut servie en morceaux; on ne lui laissa pas même un petit couteau pour couper son pain; les serviteurs furent souvent changés; il n'eut « pour tout son logis » qu'une chambre « & la fenestre bien grillée de fer[3]. » Il fut donc considéré comme dément, pis encore, comme un fou dangereux capable des pires actions. Et il fut question de procéder contre lui par voie de justice pour le faire déclarer « inhabille à succeder[4]. »

On devine sans peine l'émotion produite en Europe par un

1. *Dépêches*, I, p. 322.
2. *Dépêches*, I, p. 318.
3. *Dépêches*, I, p. 322.
4. Dépêche à Catherine de Médicis, du 5 février 1568. Inédite.

Digitized by Google

événement aussi exraordinaire qu'imprévu. Tout à coup la Floride, Madère, la Corse, le Turc, les Bays-Bas, le prince d'Orange, les huguenots, les affaires les plus graves, hier préoccupation dominante de tous les cabinets, rois & ministres, passèrent au second plan & même se virent négligées. La détention du prince faisait s'écrouler tant d'espérances ! Le Portugal perdait un appui très cher; l'empereur & la France devaient renoncer à un mariage caressé depuis longtemps, ambitionné même, dont les négociations paraissaient avancer chaque jour. A défaut de don Carlos, la couronne d'Espagne passerait donc, un jour, au fils d'une Valois! Les ennemis de la France baissaient la tête, tandis que ses serviteurs, comme Fourquevaux, se faisaient un plaisir de montrer leur joie [1]. Les huguenots riaient ferme, puisque leur ennemi, le roi catholique, était dans la peine; les Pays-Bas se partageaient, les uns craignant le succès de la révolte, les autres le désirant; & le Turc remerciait Mahomet. Les grands d'Espagne attendaient avec impatience une explication nécessaire, & l'on se demandait avec angoisse si l'emprisonnement du prince n'annonçait pas des années sanglantes.

La première émotion passée, on se ressouvint que le prisonnier était le propre fils du roi; c'était affaire entre père & fils. Tout pouvait, devait même s'arranger. Il n'y avait donc qu'à attendre. A l'étonnement plein de trouble succéda l'espérance.

Le prince, au commencement de sa détention, se montra intraitable; mais bientôt il s'apaisa. Il eut alors un de ces accès de mélancolie qui avaient dévoré même son enfance; il refusa toute nourriture jusques à tant que son père l'alla visiter « ung matin, deux heures avant le jour. » Le 9 mars, Fourquevaux écrivait : « Il se porte bien à present & a liberté d'ouvrir les fenestres de sa chambre & de veoir la campaigne & les passantz; aussi les medecins le voient aucunes fois, & son confesseur fort souvent; & est devenu plus traictable & patient [2]. » Cependant, un grand mystère régnait sur lui. Le roi voulait le secret le plus absolu; la reine ne sut bientôt

1. Dépêche à Catherine de Médicis, du 5 février 1568. Inédite.
2. *Dépêches*, I, p. 335.

Digitized by Google

que ce que son mari voulut bien lui dire. Fourquevaux dut sen rapporter à des informations souvent contradictoires. Toutefois, il certifia que le prince, continuant ses folies, avait avalé une bague avec diamant, qu'il rendit le dix-septième jour; que le roi ne dépassait pas la chambre de Ruy Gomez d'où il pouvait l'entendre & le voir « par une separation de bois. » A la fin de mars, sa santé était satisfaisante, bien qu'il eût jauni beaucoup. Mais il ne cessait de mal parler du roi, son père; il paraissait bien fou [1].

Pendant le carême cependant il s'amenda, jeûnant, se confessant, demandant l'absolution jusqu'à quatre fois; si bien qu'aux yeux de ses amis, Dieu y avait mis la main. Il attendait la communion pour le jour de Pâques; son confesseur ne voulut pas la lui donner sans avoir consulté le roi, & on fut d'avis d'attendre. Ce retard ne fit qu'enflammer sa religion; on le vit pleurer et gémir, disant que la solennité n'était point requise & demandant à être traité comme un simple particulier. Son confesseur ému finit par accéder à ses prières; il fut même fort touché de sa déclaration que, sans le congé de son père, il ne quitterait point sa chambre, où il reçut, en effet, la communion avec force marques de piété; et il se retrouva « doux & humain. »

Rien ne pouvait plus fort émouvoir la catholique Espagne. Un fou ne fait pas si simplement une chose si grande; ses serviteurs se mirent à dire qu'il n'avait pas « la faulte de jugement & discretion » que le roi, son père, & autres prétendaient. En mai, sa délivrance semblait prochaine; elle ne pouvait tarder [2]; quelques-uns parlaient d'une condition peu vraisemblable : qu'il consentît à épouser la princesse, sa tante, afin de satisfaire au serment des Espagnols qui l'avaient « juré heritier & successeur » du royaume [3].

Mais le 21 juillet, Fourquevaux, annonçait que le prince « ne scauroit estre en vie d'icy à trois jours [4]. » Il était alors

1. *Dépêches*, I, pp. 341, 342.
2. *Dépêches*, I, pp. 349, 350.
3. *Dépêches*, I, p. 361.
4. Dépêche à Catherine de Médicis, du 21 juillet 1568. Inédite.

Digitized by Google

tombé dans un état de maigreur extrême. Depuis quelque temps déjà, il se servait à lui-même de bourreau. « Il estoit souvent, dit l'ambassadeur, trois & quatre jours sans manger, & puis il mangeoit tant à une fois qu'il n'en pouvoit plus, & tousjours beuvoit de l'eau avecq la neige en grande abondance, se couchoit nud sur les carreaulx & faisoit encore d'autres desordres; & pour le dernier, il a demeuré sept ou huict jours sans voulloir manger sinon des prunes crues, & tousjours beuvoit l'eau avecq neige, qui l'a rendu si foible, que, quand il a voullu manger, il n'a peu[1]. » Il mourut le 24 juillet, entre minuit & une heure, « ayant faict une fin de fort bon chrestien catholique. » — « Je luy ay veu le vizage, dit Fourquevaux, quand on depposito it son corpz aux Religieuses de Saint-Domingo le Real, lequel n'estoit aucunement deffaict de la malladye, sinon qu'il estoit un peu jaulne[2]. »

Pour les Espagnols, un seul rayon avait adouci l'horreur de cette longue nuit: les Pâques & la fin chrétienne du malheureux prince. Ce fut toute leur consolation ; ils s'y montrèrent d'autant plus sensibles. Cependant, au palais de Madrid, il se trouvait un cœur qui saignait. Il n'est que temps de revenir à Elisabeth de Valois.

Ruy Gomez avait dit à Fourquevaux que les premiers symptômes de l'état sous lequel le prince finit par succomber remontaient au moins à trois ans ou même au delà. Il s'était toujours montré indiscipliné, mutin, bizarre jusqu'à l'étrangeté. Si nous en croyons Fourquevaux, il n'y avait que la reine qui eût quelque autorité sur lui ; elle seule pouvait le gouverner quelque peu, & de la sorte elle lui faisait du bien. Il semble même qu'il se plaisait auprès d'elle; l'ambassadeur les avait plus d'une fois trouvés ensemble. Ce tête-à-tête ne l'avait point surpris, pas plus qu'il n'avait mis de la gêne entre la reine & l'infant. Naturellement Fourquevaux en profitait pour recueillir des informations désirées, & si, par exemple, au cours de sa visite du 20 août 1567, il ne parvint pas à savoir

1. *Dépêches*, I, p. 372.
2. *Dépêches*, I, p. 371.

Digitized by Google

au sûr que le roi catholique dût aller en Flandre, il vit bien que le prince tenait fort à ce voyage; que, loin de désirer Madrid, il ne demandait qu'à suivre son père; il se plaignait même qu'il ne se fît pas, impuissant d'ailleurs de réprimer son intempérance de langue[1], au grand déplaisir du roi. Déjà le père & le fils ne s'entendaient plus. Philippe II ne voyait plus dans don Carlos son héritier; les médecins l'avaient ainsi dit, & don Carlos comprenait qu'il était menacé de perdre le trône uniquement par le fait, pensait-il, de la haine de son père. Tout naturellement il se tourna vers la reine comme vers une mère & un appui; il n'avait jamais trouvé auprès d'elle que bon accueil, sympathie, intérêt.

Il faut avouer que les assiduités du prince étaient de nature à mettre la reine dans une situation délicate, difficile ou même périlleuse; mais il me semble que les passions qu'il est du métier des romanciers d'exploiter n'y furent pour rien. Elisabeth de Valois avait trop le sentiment de son honneur de femme & l'amour du devoir. On ne voit pas que Philippe II ait jamais conçu un soupçon sur sa vertu. Mais tout le monde sait que sur le point de son autorité royale, il était exigeant, susceptible, facilement irritable; il se justifiait à lui-même cette surveillance active où il voyait une vertu royale; c'est le pouvoir absolu qui avait été remis entre ses mains, & le pouvoir absolu ne supporte pas plus la critique que la contradiction ou la désobéissance, surtout de la part de ceux qui, nés tout près du trône, doivent être les premiers à donner l'exemple du respect, sinon de la confiance & de l'abandon. Là, dans l'état de brouille du père & du fils, était tout le danger pour la reine, car, à n'en pas douter, l'infant ne venait l'entretenir si souvent que pour défendre son droit & accuser son père. La reine, fidèle à son rôle qui était de pacifier, non d'irriter les cœurs, & d'ailleurs instruite de l'état pitoyable du prince, expliquait, atténuait, justifiait aussi la conduite du roi & ramenait à la raison calme le prince courroucé. Où est la femme vertueuse qui n'a pas un baume pour la plaie? Si nous en croyons Fourquevaux, — & pourquoi ne pas l'en croire?

1. *Dépêches*, I, p. 248.

Digitized by Google

— Elisabeth se tira merveilleusement de ce pas difficile. « Madame, écrivait-il à Catherine de Médicis le 12 septembre 1567, en lui annonçant la brouille de Philippe II & de don Carlos, Madame, vous pouvez croire qu'il y a une merveilleuze indignation & malle satisfaction entre le Roy Catholique & le Prince, son filz, & si le père le hait, sond. filz n'en faict pas moins; de sorte que, si Dieu n'y remedie, il en pourra survenir ung grand malheur. Mais de tant que led. filz hait sond. père, de tant augmente son affection vers la Royne, sa belle mère, car c'est à elle qu'il a tout son recours; & Sa Majesté est si saige que elle se gouverne discretement au gré du mary & du beau filz [1]. » Pour tenir si bien la balance, elle n'avait qu'à obéir aux inspirations de sa nature généreuse & droite. Philippe II n'ignorait donc pas l'inclination du prince, puisque Fourquevaux la connaissait. Peut-être même désirait-il qu'il fît à la reine de fréquentes visites. C'était un moyen, vraiment heureux, de connaître au jour le jour son état mental, de prévenir peut-être un éclat, de lui épargner plus d'une de ces folies de jeunesse qu'on lui reprochait. L'honneur de la reine est ici hors de cause; personne ne trouvait le plus léger mal dans ces relations de famille, qui, à la vérité, étaient bien capables de l'émouvoir. S'il en eût été autrement, l'histoire aurait le droit de ne pas comprendre. Elle lui doit, au contraire, un bon témoignage : elle se consacra à une tâche singulièrement ingrate. Elle ne se laissa pas rebuter par ce prince repoussé de son père, contrefait de corps, une sorte de monstre au physique & au moral [2]. Le malheur du petit-fils de Jeanne la Folle la toucha; elle eût voulu l'adoucir. Il lui parut qu'elle le pouvait, puisque le prince s'ouvrait si doucement à elle. C'était dévouement & vertu. Don Carlos le sentit; dans son infortune & l'abandon où il se trouvait, n'eût-ce été que pour manifester plus fortement « sa rancueur » à l'égard de son père, il s'attacha à cette amie, qui

1. *Dépêches*, I, p. 266.

2. « Avec une épaule trop haute, une jambe trop courte, sa figure blême & son corps grelottant la fièvre, il n'était fait pour inspirer que de la pitié. » M. Mariéjol, l'*Œuvre de Philippe II* dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse & Rambaud, t. V, p. 63.

Digitized by Google

était après tout une mère. Personne ne s'étonnera que Fourquevaux ait écrit à Catherine de Médicis qu'il l'aimait « merveilleusement[1]. » S'il y eût eu quelque chose à reprendre, le prudent ambassadeur eût évité ces expressions.

L'arrestation du prince, dont elle ignora d'abord les motifs, la bouleversa. Le roi eut assurément tort de ne pas les lui faire connaître sur-le-champ; il manqua de tact & de prudence; c'était ne pas ménager une épouse, qui pouvait craindre d'y être pour quelque chose, alors qu'elle n'y était pour rien. Aussitôt l'arrestation connue, le 19 janvier 1568, au milieu du trouble général, Fourquevaux écrivait à la mère de la reine, vraiment malheureuse ce jour-là : « L'arrestation faicte par le Roy Catholique sur la personne du Prince, son filz, est une doleur & deffortune domestique bien pitoyable, puisque c'est entre père & filz. L'occasion ne se peult encore scavoir au vray, car ilz ne sont pas dix qui la scachent, ny la mesme Royne, qui s'en passionne toutesfois & en pleure pour l'amour de tous deux, car aussi le prince l'ayme merveilleusement[2]. » Fourquevaux avait vu juste : Elisabeth de Valois, entre le père & le fils, se sentait comme frappée deux fois par le terrible événement. Trois jours après, elle lui adressait ce petit mot d'une sincérité absolue : « Monsieur de Forquevauls, je vous ay voulu, à ce matin, escrire ce qui se passoit au faict du Prince; mais l'obligation que je luy ay & la peine en laquelle est le Roy pour avoir esté contraint de le tenir & mettre comme il le tient, m'ont tenue de façon que j'ay craint de ne vous le scavoir conter, comme j'eusse voulu, vous asseurant que je ne ressents moins son infortune que s'il estoit mon propre fils, car si je le desirois, c'estoit pour luy faire service, en recompense de l'amitié qu'il me porte. Dieu a voulu qu'il est declairé ce qu'il est, à mon grand regret[3]. » L'attentat sur la personne sympathique de don Juan avait été la preuve de la folie. On ne pourrait sans cruauté lui reprocher les larmes qu'elle a versées, car elles étaient sincères & bonnes; nous en

1. Dépêche du 25 juin 1568. Inédite.
2. Dépêche à Catherine de Médicis, du 19 janvier 1568. Inédite.
3. N° XVIII. Plus bas, p. 53.

Digitized by Google

avons le témoignage de Fourquevaux. « Combien, dit-il, que le dommage dud. Prince soit si proffitable à mad. Dame & aux siens (parce que maintenant l'héritier devait naître d'elle), elle neantmoins est si sage qu'elle n'en monstre aucun semblant de joy, sinon de se conformer à la volonté du Roy, son seigneur; & jusques à ce qu'il luy a defendu les pleurs, lad. Dame a pleuré deux jours la disgrace de sond. beau filz[1]. »

Cependant la douleur ne resta pas à cet état de vivacité usante; la reine, enceinte pour la troisième fois, devait se ménager. Le roi en avait assez vite pris son parti; c'était une preuve d'affection & d'intérêt que d'en prendre de même son parti. Au besoin, la raison, la réflexion aidant, l'eût emporté sur le sentiment. Annonçant à l'ambassadeur la mort de don Carlos, elle lui disait : Il « a rendu l'ame à une heure après minuict, si bon chrestien, que je loue Dieu de la grace qu'il luy a faicte, & à moy aussi entre nous deux[2]. »

La dépouille du prince reçut tous les honneurs possibles. La reine dit à l'ambassadeur dans quel costume il devait paraître aux funérailles; la cour prit le deuil pour un an, & la ville de Madrid, hommes & femmes, pour neuf jours. La cour de France, répondant à un désir d'Elisabeth, fit « une apparente demonstration de dueil[3]. » Elle envoya M. de Lignerolles pour se « condoloir » avec Leurs Majestés. Hélas! un malheur plus grand encore allait frapper cette fois les deux maisons d'Espagne & de France.

## VI.

### *Mort d'Elisabeth de Valois.*

Je l'ai dit plus haut, le seul point noir dans la vie d'Elisabeth de Valois aux yeux de ses proches, de la cour & de son peuple était sa santé. Elle n'avait eu que de rares bonnes

1. Dépêche à Catherine de Médicis, du 5 février 1568. Inédite.
2. N° XXXIV. Plus bas, p. 59.
3. *Dépêches*, pp. 373, 374.

Digitized by Google

journées. Cependant elle avait victorieusement franchi l'épreuve de deux couches à quatorze mois d'intervalle. Une troisième grossesse sembla se déclarer le 10 ou le 12 novembre 1567; & pour les médecins & les sages-femmes, les faiblesses qu'elle éprouva dans la suite étaient l'aimable & douce preuve que, cette fois, c'était l'héritier qu'elle portait dans son sein. L'arrestation du prince ne l'aida point; au contraire. Dix jours après, le 28 janvier, elle traversa une crise d'un caractère que les sages-femmes essayèrent de dire rassurant. Elle eut « une pezanteur endormie au bras gaulche, des « fleurs en abondance », qui lui durèrent quatre ou cinq jours, le visage et les yeux enflés[1]. Au mois de mai suivant, la grossesse fut certaine. Dans les premiers jours d'août, elle eut un premier évanouissement qui dura une heure. Les médecins la trouvèrent deux fois sans pouls; un second évanouissement dura une heure & demie, avec une suffocation qui la tenait à la gorge & l'étranglait[2].

Au mois de septembre, ayant appris une maladie grave de Charles IX, elle passa tout un jour en pleurs; elle avait toujours aimé ce frère, de cinq ans plus jeune qu'elle.

Le 20 de ce mois, elle écrivait à M. de Fourquevaux : « Pardonnez moy si j'ay tant retenu voz lettres; mais j'ay esté de façon, ces jours icy, que je ne vous ay peu escripre à cause des vomissements[3]. » Mais en cela il n'y avait rien que n'éprouvent les femmes en travail d'enfant; & M. de Fourquevaux, d'ailleurs tout à la joie d'une fille qu'il venait d'avoir, ne se rendit pas au palais.

Le 30 septembre, le 1er & le 2 octobre, les faiblesses & les vomissements redoublèrent. Le 3, entre cinq & six heures du matin, M. de Fourquevaux fut appelé au palais, où il se rendit avec M. de Lignerolles arrivé depuis peu pour les affaires de la cour de France.

1. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 6 février 1568. Inédite.

2. Dépêche de M. de Fourquevaux à Catherine de Médicis, du 10 septembre 1568. Inédite.

3. N° XLI. Plus bas, p. 61.

Digitized by Google

« Lad. Dame, raconte M. de Fourquevaux, nous a soudain recogneuz & m'a dict : « Mons^r l'Ambassadeur, vous me voyez au chemin de desloger bientost de ce miserable monde pour aller à ung autre royaume plus agreable, où j'espere estre, auprès de mon Dieu, en gloire qui n'aura jamais fin. Je vous prie dire à la Royne, ma mère, & au Roy, mon frère, que je les supplie prendre patiament ma fin & se contenter de ce que me contente le plus que feist oncq bien ny prosperité que j'ay gousté en ce monde, c'est de m'en aller vers mon createur, où j'espere avoir meilleur moyen de leur fere service. Et je prieray Dieu pour eulx & pour mes freres & sœur, qu'il les garde & maintienne très longuement en sa très saincte protection. Et les priez de ma part qu'ilz pourvoient à leur Royaume, afinque les heresies qui y sont prenent fin ; & de mon cousté, je prie & prieray Dieu qu'il leur en donne le moyen, & qu'ilz prenent ma mort patiament & croient que je suis bien heureuse. »

» Je luy ay respondu que je m'asseurois, avec la grace de Dieu, que Sa Majesté vivroit assez longuement pour veoir de son temps le bon ordre que Voz Majestez sont après à mectre & donner, afinque, selon son dezir, Dieu soit servi en France.

« Elle m'a faict response : « Non, non, Mons^r l'ambassadeur, je desire bien qu'il soit ainsi, mais non de le veoir ; car j'ayme trop mieulx aller veoir ce que j'espere & croy de veoir bientost. »

« Je lui ay voullu donner courage le moins mal que j'ay sceu. Elle m'a respondu que je verrois tantost comme elle tendroit à sa fin sans remede, d'une telle assurance parmy la grace que Dieu luy donnoit de mesprizer le monde & ses grandeurs, & d'avoir en luy & en Jhesus Christ toute son esperance que jamais choze ne luy feist moindre soucy que de morir[1]. »

Avant le jour, Elisabeth avait eu la visite de Philippe II, auquel elle avait fait ses adieux « en très sage & très chrestienne princesse ; » elle luy avait dit des paroles « pour fere fendre le cueur d'un bon mary. » Déjà elle avait fait son testament ; après s'être confessée, elle avait reçu le « Sainct Sacre-

1. *Dépêches*, I, pp. 384, 385.

Digitized by Google

ment et la Saincte Unction », qu'elle avait demandés; & elle ne songea plus qu'au moment suprême, vers lequel elle marcha à grands pas, mais avec la sérénité céleste qu'on vient de voir, exhortée par son confesseur & répondant à ses prières. Vers onze heures & demie, elle commença à être travaillée « d'un travail repozé », qui l'emmena si doucement qu'on ne put dire à quel moment elle rendit l'âme: elle expira sur le point de midy, après avoir avorté d'une fille d'environ cinq mois, qui « eust baptesme. » M. de Fourquevaux resta auprès d'elle jusqu'à son dernier souffle. A ce moment, elle ouvrit « ses yeulx clairs & luysants », & « me sembloient, dit-il, qu'ilz me commandoient encore quelque chose, car ils étoient tournés droict à moy[1]. »

Suprême récompense pour ce loyal cœur qu'était M. de Fourquevaux!

Il laissa tout le palais en pleurs; les foules accoururent autour de la dépouille de la « princesse de la Paix », comme le peuple l'appelait; ce furent des processions sans fin. Il n'y eut grand ni petit qui n'en pleurât; tous la regrettèrent « pour la meilleure Royne qu'ilz eurent jamais ny scauroient avoir. »

M. de Fourquevaux se regarda comme personnellement frappé; il n'avait plus rien à faire à Madrid; la dépêche qui apporta l'affreuse nouvelle à la cour du Louvre renouvelait sa demande de rappel. « Touchant au successeur qui me viendra lever le siege, disait-il en finissant, vueillez qu'il soit tel qui ne vienne point fere icy son coup d'essay, car votre service s'en pourroit porter fort mal, pource que ceste ambassade s'en va estre la plus difficille & de plus grande consequence, puisque le moyen qui la souloit rendre aisée n'y est plus. »

Il ne songeait pas qu'en parlant de la sorte il se désignait lui-même. Il fut maintenu dans l'ambassade d'Espagne, où il resta encore quatre ans, dans le deuil de sa reine.

C. DOUAIS.

1. *Dépêches*, I, pp. 386, 387.

Digitized by Google

# LETTRES

## I.

## *Lettres d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne, à M. de Fourquevaux.*

Copie, 1596. Château de Fourquevaux, Haute-Garonne.

### I.

*Du vint & uniesme novembre* 1565.

Monsieur de Forquevauls, Je ne vous ay jusques astheure renvoyé les lettres que m'envoyastes, parce que je fus hier dehors, comme vostre homme vous aura dit; & ne les ay peu monstrer au Roy, à cause de son partement; mais je luy dis ce que j'en savois; de quoy il est fort satisfaict. Je vous prie me mander quand vous despescherez par delà, priant Dieu qu'il vous doint bonne vie.

ELIZABET.

### II.

*Du vint & uniesme janvier* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Je vous envoie ceste lettre, afinque vous voyez si j'ay rien oublié; & vous me fairez grand plaisir de me le mander, & de me la renvoyer promptement, afin que je la ferme & l'envoye avecques les autres, priant Dieu qu'il vous doint bonne vie.

ELIZABET.

### III.

*Du vint & huictiesme mars* 1566.

Monsieur de Forquevauls, J'ay escript au Roy tout maintenant comme vouliez aller devers luy, & l'occasion pourquoy. Si vous voulez attendre la response, je croy qu'elle viendra demain de matin, combien que je pense que le Roy n'aura sitost veu la despeche. Vous m'advertirez de ce que vouldrez faire.



Digitized by Google

IV.

*Du neufiesme avril* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Je vous renvoye icy vostre lettre, laquelle, si j'eusse eu congé de vous, je l'eusse envoyée au Roy avec la miene, qui dit le mesme, combien que ce n'est si particulierement. Je loue Dieu que tout va si bien. Advertissez moy quand vouldrez que nous nous voyons.

V.

*Du troisiesme de may* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Je vous envoye icy la lettre de la Royne, afin que vous voyez ce qu'elle me mande. Si vous avez heu depuis hyer quelque nouvelle de France, je vous prie m'en faire part.

VI.

*Du neufiesme de juin* 1566.

Monsieur l'Ambassadeur, Je suis bien aize des bonnes nouvelles que vous m'avez envoyées de France, & desire la venue de Laguian & la vostre par deçà Si vous avez autre choze, je vous prie me le mander. Je vous renvoye les lettres du Roy & de la Royne; & ce que je vous puis dire de moy est que je me porte fort bien, Dieu merci; vous priant faire mes recommandations è Madame de Forquevauls; & je prieray Dieu qu'il vous doint longue vie. Ce sabmedi au soir.

VII.

*Du dix huictiesme juillet* 1566.

Monsieur l'Ambassadeur, Je suis bien marrie que vous ayez laissé de venir icy pour l'occasion que vous me mandez. J'espere que vous vous porterez bien pour pouvoir venir au temps que vous me mandez. Je feray voz excuzes au Roy, lequel m'avoit dit avant que je receusse voz lettres que vous ne veniez point, & la raison pourquoy. Je luy monstreray les lettres & vous les renvoyeray avec celles que j'escripray par l'homme de Bayone, & procureray quant & quant de scavoir ce que me mandez de Portugal. Priant Dieu qu'il vous doint, &c.

VIII.

*Du vintiesme juillet* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Je vous remercie de ce que vous avez faict sitost venir le coffre. Il me semble que vous y avez faict plus de dili-

Digitized by Google

gence que ceux de Victorie & que moy à vous rendre voz despeches. Je dis au Roy ce que m'escriviez; & il me dit qu'il avoit commandé au duc d'Albe de vous faire response; auquel je parleray mais que je le voye, afin que vous puissiez despecher, & avant qu'il soit vous m'en advertirez, s'il vous plaist. Quant à ce que me mandez de don Joan Manrique, je croy qu'il s'en alla dres (*sic*) Madrid, car il n'est point venu icy; qui sera fin, & où je fairay mes recommandations à Madame de Forquevauls. Ce lundi.

IX.

*Du vint & uniesme juillet* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Encore que je dis hier à mon maistre qu'il vous dit que j'avois parlé au Roy, & qu'il m'avoit asseuré d'avoir commandé au duc de faire delivrer les forsatz, je ne veus laisser de vous le dire par ceste lettre, & que la petition de Simon Gondi est remise au vice chancellier d'Aragon. Si vous voulez que je lui envoye quelque message, je le feray; & prie Dieu qu'il vous doint longue vie. Je vous prie que Madame de Forquevauls ne faille à venir aux fiançailles & serau.

X.

*Du dix & septiesme aoust* 1566.

Monsieur de Forquevauls, Je vous envoye les lettres pour France; & le Roy est fort satisfaict de ce que le Roy, mon frere, vous escript, & m'a commandé de l'en remercier de sa part, ce que vous aussi pourrez faire. Quant à l'Ambassadeur de Portugal, je n'ay peu entendre qu'il soit venu pour autre affaire que don Antonio; mais que veniez icy nous en parlerons plus au long; en cependant je feray mes recommandations à Madame de Forquevauls, & prie Dieu, &c.

XI.

*Du dernier aoust* 1566.

Monsieur l'Ambassadeur, J'ay receu le paquet que m'avez envoyé de France, & aussy celuy de Lorraine; & puisque nous vous verrons sitost, je ne feray autre harangue, ny cette lettre sera sinon afin que vous scachez que j'ay receu les vostres, me recommandant à Madame de Forquevauls; & prie Dieu qu'il vous doint, &c.

XII.

*Du vint & quatriesme de mars* 1567.

Monsieur de Forquevaulx, Je ne vous ay mandé à nuict que vous vinsiez icy pour vous rendre response de ce que m'aviez dit, que je

Digitized by Google

sceusse, parce que je voys ouyr complies a Nostre Dame de Toche. Je demandis au Roy Monseigneur l'occasion de la venue du Docteur, comme de moy mesme, & j'entends que ce n'a esté que pour le particulier des affaires de don Francez; ce que pourrez escripre à la Royne & la mettre hors de peine, & luy envoyez quant & quant & au Roy les lettres mienes.

## XIII.

*Du vint & uniesme may* 1567.

Monsieur de Forquevauls, Je croy que vous avez desja nottice d'un affaire que l'Ambassadeur de Portugal qui est icy pourchasse en France, touchant ce que l'on luy print; maintenant le Roy Monseigneur en escrit au Roy & à la Royne & donne charge à don Francez de les solliciter; qui est cause que je ne puis laisser de faire le mesme; & pour ce je vous prie en vouloir aussi escrire, car lediet Ambassadeur m'en a ainsi priée. Et pource que le courrier s'en va à nuict, il m'a semblé ne vous donner la peine de venir icy, puisque pouvez desja scavoir que c'est.

## XIV.

*Du cinquiesme novembre* 1567.

Monsieur de Forquevauls, J'acheve astheure de recevoir une lettre du Roy, & m'a renvoyé celle de la Royne, laquelle je vous envoye afin que voyez ce qu'elle m'escrit. J'ay sceu par une que don Francez escrit au Roy qu'il avoit envoyé en Flandrez demander mille chevaux au duc d'Albe, & autres particularitez, que, si voulez demain venir icy, je les vous diray; & encependant ne dictes que scavez rien de cecy.

## XV.

*Du dix & huictiesme decembre* 1567.

Monsieur de Forquevauls, Vous avez fort bien faict d'escrire au visconte d'Orte, & ce que le Roy est d'advis qu'escriviez est luy louant ce qu'il a faict pour deffendre l'entrée à la Royne de Navarre, laquelle, pour ma parente qu'elle soit, est bien assez folle pour troubler quelque choze; & pour ce faires bien de despecher incontinent. Et s'il vous semble que je luy doive escrire, mandez le moy. Vous aurez veu ce que Cayas disoit dans le memoire que je vous envoye, du commandement que le Roy a faict à don Jean d'Alcunna de donner ayde audict visconte, ainsi l'en pourrez vous advertir; & je croy qu'il n'y auroit point de mal de faire scavoir à la Royne & au Roy, mon frere, la diligence qu'avez faicte en cecy; vous aviserez surtout mieux que moy, & pour ce je m'en remettray à vous. Quant à l'homme qui est venu dernierement de France, le Roy ne m'a encores dit qu'il s'en aille.

Digitized by Google

## XVI.

*Du vint & troisiesme decembre* 1567.

Monsieur de Forquevauls, Je vous remercie des lettres que m'envoyastez harsoir, lesquelles je ne vous peus renvoyer incontinant, pour la venue de mon frere don Joan. Je suis bien aise qu'ils se tiennent si près comme la Royne vous mande. Dieu veuille que ce soit pour faire mieux que par cy devant, & qu'il soit vray que Monsieur de Tavanes tienne assiegé le Prince de Condé. Vous verrez ma lettre, & puis me la renvoyez, afin que je la puisse mander au Roy. Il court icy un bruit que mon frere va à la Rochelle; mais puisque la Royne ne l'escrit, je n'en croy rien.

## XVII.

*Du dix & neufiesme de janvier* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Les nouvelles que l'on escrit dans la lettre que vous m'avez envoyée me semble qui conforment avec ce que je vous ay tousjours dit. Dieu veuille que la Royne ne me trouve veritable. Je vous renvoye la lettre.

## XVIII.

*Du vint & deuxiesme de janvier* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je vous ay voulu à ce matin escrire ce qui passoit au faict du Prince; mais l'obligation que je luy ay & la peine en laquelle est le Roy pour avoir esté contraint de le tenir & mettre comme il le tient, m'ont tenue de façon que j'ay craint de ne vous le scavoir conter, comme j'eusse voulu, vous asseurant que je ne ressents moins son infortune que s'il estoit mon propre fils, car si je le desirois, c'estoit pour luy faire service, en recompense de l'amitié qu'il me porte. Dieu a voulu qu'il est declairé ce qu'il est, à mon grand regret. Au demeurant le Roy m'a commandé de n'escrire jusqu'à tant qu'il me le dise, & que je vous mandasse que ne despechiez le courrier; & oultre cella, a faict commandement qu'il ne sortit nul courrier, ny homme de pied ny de cheval tant qu'il commandat autre chose. Et quant à moy, je suis de façon que je croy que je ne vous dirois icy rien à propos, & par ce fairay fin.

## XIX.

*Du dix & huictiesme fevrier* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je n'escrivis point hyer parce que le Roy me commanda d'attendre jusques à ce matin. Je luy monstray vostre

Digitized by Google

lettre, ensemble le memoire qui touche à don Francez; & a esté fort marri de ce qu'il s'est ainsin oultrecuidé envers la Royne, chose que luy mesme n'eust faicte ny seulement pensée; & ainsi m'a il commandé de l'escrire à la Royne, & qu'il escrira à don Francez luy disant la façon de quoy il doibt traicter avecques la Royne & combien il a trouvé mauvais ce qu'il a faict; & de ma part, je vous puis asseurer que, hors de tout *complimiento,* comme ils dizent icy, il a dit ce que je vous escris, estant extremement faché de l'arrogance dudict don Francez; lequel, combien qu'il ait commandement de Sa Majesté de remonstrer à la Royne ce qu'il luy semblera pour son service, il entend que ce soit comme la raison le veut. Au demeurant, quant au memoire que vous luy participatez, il dit que vous pouvez escrire au Roy, mon frere, qu'il est fort satisfaict de sa volonté, & que si le chemin qu'il dit vouloir tenir en ses affaires succede, il luy semble très bon; mais qu'il craint fort qu'il y en a beaucoup qui, le voyant ainsin allonger les choses, s'enhardiront pour luy conseiller que sa deliberation soit autre; & pour ce, il ne se peut achever de satisfaire jusque à tant qu'il voye les affaires du Roy, mon frere, aller comme il desire, & il est besoing pour le service de Dieu & le sien; au demeurant qu'il ne vous y faict point de response, d'autant que vous ditez ne vous avoir esté commandé de luy en parler; bien peuvent estre asseurez la Royne & le Roy qu'ils trouveront en luy la mesme volonté qu'il a tousjours eu en tout ce qu'ils le requerront; & à ce que je puis entendre, il semble au Roy que si le Roy, mon frere, vouloit de luy secours d'argent, ou autre choze, qu'il le luy envoyeroit demander, sans que ce fut une maniere generale comme est le memoire, & de l'offrir je croy qu'il le fairoit de meilleur cœur que l'on ne le lui scauroit demander; mais voyant aller tout cy à la longue, il doit penser que les promesses qu'ils font par delà sont pour nous tromper & entretenir, & qu'à la fin ils feront quelque accord & demeureront plus trompez que personne; car il eut hyer des lettres, & rien ne va ne pis ne mieux; qui est ce que je vous puis dire, & pourrez despecher le courrier quand vous voudrez. Je vous renvoye icy ce qui touche à don Francez.

## XX.

*Du vint & sixiesme de mars* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je ne vous ay point renvoyé voz lettres jusques astheure pour me vanger de ce que vous m'envoyastes dire que de peur de me laisser vous ne me les apportiez. Mais vous pouvez estre asseuré qu'elles ont esté si bien gardées que vous n'avez à craindre que l'on sache rien de leur contenu, combien qu'il n'y a guere chose de nouveau. Je suis bien aize de quoy celuy qui doit venir par deçà soit si catholique, comme m'avez mandé. Cayas vous monstrera des lettres que j'ay receues de mon maistre & la response que j'y fais, afin que m'en

Digitized by Google

mandiez ce qu'il vous semblera. Celle que j'eus de la Royne se remet à la vostre.

## XXI.

*Du sixiesme avril* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Ce que le Roy respondit à Mons^r de Montmorin fut que, quant à ce qu'il luy disoit touchant le faict de la paix, qu'il baisoit les mains à la Royne & au Roy, son frere, pour luy faire part de leurs affaires & vouloir prendre son conseil; & pour ce il leur disoit qu'encores que l'Empereur & tout le monde ensemble luy conseillassent de faire la paix, il ne le pouvoit faire, d'autant qu'il entendoit que c'estoit entierement contre le service de Dieu & du Roy; & qu'en ce qui touchoit au service de Dieu, il n'y pouvoit avoir moyen que l'on trouvat bon de faire accord, sachant quels sont ceux avec qui le Roy, mon frere, traicte. Et quant à ce qui touche au service du Roy, mon frere, qu'aussi peu pouvoit il faire paix, sinon trop à son desadvantage, & pernicieuse pour luy, & dont tout le monde l'estimeroit moins, & qu'il prioit Dieu de n'estre prophete de ce qu'il avoit peur devoir advenir dans peu de jours, si la paix se faict. Pour toutes ces raisons, il ne pouvoit conseiller à la Royne ny au Roy qu'ils la fissent, & qu'il seroit bien aize qu'ils prinsent son conseil, car il leur asseuroit qu'il estoit donné avec bonne volonté. Au demeurant, je pourchasse qu'il despeche Montmorin, & je ne scay s'il pourra escrire à nuict, car il a mal à une main et n'en peut manier la plume. Je vous manderay ce qu'il m'en dira.

## XXII.

*Du neufiesme avril* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Le Roy me dit hyer qu'il escriroit au duc d'Albe tout ce que me mandez & m'en monstreroit la despeche, combien qu'il n'en fut besoin, d'autant que ledict duc a particulier commandement de luy de secourir de tout ce qu'on luy demandera; toutesfois pour satisfaire la Royne & le Roy, mon frere, il le faira. Au reste, je ne scay rien de nouveau. Dieu veuille qu'au faict de la paix ce soit comme vous le dites; mais je ne suis pas d'advis que Montmorin parte à nuict, parce que le Roy a un peu de fiebvre, & est soigné, & la Royne seroit en peine avec telles nouvelles.

## XXIII.

*Du douziesme avril* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Il me semble que Mons^r l'Evesque nous traicte d'une façon, & j'en suis la plus aize du monde, car je ne veux

Digitized by Google

avoir plus d'affection au service du Roy, mon frere, que vous y en avez, ny ne desire que nul y en ait davantage. Je vous renvoye vostre lettre, & celle que m'escrivites. Touchant la memoire, je ne la vous puis envoyer, d'autant que je la bruslay aussitost que le Roy me l'eut rendue, comme je fay de toutes. Mais vous pouves estre asseuré que personne ne l'a veue sinon luy & moy. Mons^r de Lamote faira beaucoup s'il nous faict trouver la paix bonne, combien que j'espere qu'il n'en sera besoin, ny aussi peu qu'il vienne en vostre place; car encore que vous nous voulussiez laisser, nous ne le consentirions point; mais d'une façon ny d'autre, je ne vouldrois que Lamote vint, pour l'opinion qu'on a icy de luy. Je vous envoye Nostradamus qui dit à mon advis peu de veritez, combien qu'en la paix il l'ait dicte.

## XXIV.

*Du dix & septiesme de may* 1568, *à Aranchois.*

Monsieur de Forquevauls, Je ne vous ay point envoyé les lettres jusques astheure pour voir ce lieu qui est le plus beau qu'il est possible; je vous prie m'excuser envers le Roy, mon frere, & mes freres, qu'à Aranchois il ne se peut escrire que ce qui est necessaire. Je vous envoye la lettre de Mons^r de S^t Suplice, ouverte, comme le Roy m'a dit que je l'escrive; vous pourrez selon cella luy escrire. Si Madame de Forquevauls, ne destournoit son chemin, elle ne fairoit pas beaucoup de passer par icy, m'asseurant que ces jardins luy contenteroint, & à vous aussi, à qui Dieu doint bonne vie. Ce lundi xvij^me de may.

## XXV.

*Du vintiesme de may* 1568.

Monsieur l'Ambassadeur, Je ne faudray de vous envoyer les lettres demain de matin. Au demeurant si vous voulez que j'escrive à la Royne quelque chose touchant la compagnie, mandez le moy à ce soir, afin que je le fasse incontinent.

## XXVI.

*Du trentiesme de may* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Le Roy Monseigneur ne m'a laissé vous faire response, car il estoit en doubte s'il envoyeroit quelque gentilhomme plustost que vous ne despechissiez; mais sachant que le Prince de Condé s'estoit mis en ordre, il a commandé vous escripre que faciez partir un courrier incontinant, & qu'à son retour que les chemins seront plus asseurez, il envoyera personne expresse pour visiter la Royne; & à moy il me semble qu'il vaut mieux ce que le Roy veut,

Digitized by Google

d'autant qu'un courrier faira plus de diligence; & je vous prie qu'il ne tarde à partir, car combien que don Francez escrive au Roy que la Royne est sans fiebvre, je ne puis laisser d'estre en peine jusqu'à tant que je sache du tout sa santé. Monsieur le cardinal de Lorraine m'escrit que c'estoit pluresie, mais qu'elle estoit sans douleur, & si ce n'eust esté pour sa lettre, celle du Roy, mon frere, m'avoit mise en grande peine. Je la vous envoye, & celle que j'escris aussi, afin que n'attendiez rien à despecher. Priant Dieu, Mons^r de Forquevauls, qu'il vous doint longue vie. J'arriveray à Madrid mardi. D'Aranchois, ce xxx^me may.

## XXVII.

*Du dix & huictiesme juin* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je vous renvoye icy voz lettres, ensemble une que la Royne m'escript, qui parle un peu plus amplement; mais elle ne dit rien du gentilhomme qu'elle veut que le Roy Monseigneur envoye vers l'Empereur. Je m'estonne que ce Mons^r ne vous a monstré son instruction, car il n'est possible qu'il soit venu sans en avoir, combien qu'il me sembla qu'il se fioit de sa suffizance, de façon qu'avec cella, & vous connoistre comme je fais, vous ne devez avoir crainte que j'attribue ce que m'en dites à malveuillance; il pourra venir icy quand vous vouldrez, & je seray bien aize de voir les lettres, vous asseurant que personne n'en scaura rien.

## XXVIII.

*Du vint & cinquiesme juin* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Mons^r de Gragnague me dit qu'il s'en alloit un courrier en France. Advisez, si vous voulez, que j'escrive à la Royne quelque choze de vous; car j'ay escrit les autres lettres & laissé la siene jusqu'à tant que me le mandiez; & si le voulez, vous m'envoyerez par escript ce qu'il vous plairra, & je vous envoyeray soudain les lettres.

## XXIX.

*Du vint cinquiesme juin* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je ne fauldray d'escrire ce que vous me mandez à la Royne, y ayant assez de raisons pour luy faire connoistre celle que vous avez en ce que vous me dites; & encependant je vous renvoye les lettres que vous me baillastes hyer; & ne puis laisser de rire de ce qu'ils vous dizent de l'allée en Flandrez. N'ayez peur que ny Mons^r de Gragnague, ny personne en sache rien; auquel le peintre aura dit comme ma peinture ne se peut achever ceste sepmaine; elle

Digitized by Google

pourra aller par le premier [1]. Je vous prie me mander si vous scavez comment le Roy, mon frere, appelle le Grand Maistre de Malthe quand il luy escrit & comme il luy signe.

## XXX.

*Du treiziesme juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Quand le Roy vint harsoir, je me trouvois mal, & pour ce je ne luy peus dire comme Monsieur de Gragnague desiroit son congé; mais je scauray à nuict de luy si vous luy pourrez parler demain, & je croy qu'il ne sera d'advis que ledict sieur attende davantage à s'en aller; toutesfois, si vous le voulez, advertissez m'en & je feray de mesme incontinant que je scauray la volonté du Roy.

## XXXI.

*Du dix & septiesme juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je vous renvoye voz lettres avec celle que j'ay receue de la Royne par ce courrier, qui me semble de la mesme substance. Je diray à nuict au Roy ce que le Roy, mon frere, faict pour conserver ses affaires; & quant à vostre audience, je vous en advertiray selon ce qu'il me dira, combien qu'il me semble que Mons[r] de Gragnague ne s'en veut aller sitost; mais que vous veniez icy, vous m'en direz vostre advis. Et encependant je prie Dieu qu'il vous doint, &c.

## XXXII.

*Du dix & huictiesme juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je ne scay si vous ouystes l'autre jour comme, quand vous vous en alliez, Mons[r] de Gragnague me dit qu'il

1. Deux portraits d'Elisabeth de Valois sont connus. L'un est à Versailles, l'autre à Madrid. Le savant & distingué conservateur du musée de Versailles, M. P. de Nolhac, m'écrivait naguère : « Le musée de Versailles possède un seul portrait d'Elisabeth de Valois, catalogué sous le numéro 3197. C'est une peinture sur bois qui représente la princesse à mi-corps, dans de riches atours, à un âge qui peut bien être celui qu'elle avait au moment où se place votre document (la lettre ci-dessus). La provenance de ce petit panneau est inconnue; il appartient à cette série nombreuse de portraits de l'école des Clouet, sur lesquels l'érudition n'a pas encore fixé d'attributions bien certaines. Les dimensions sont $0^m32$ de hauteur sur $0^m23$ de largeur. »

M. le comte de Montbrison, qui a réuni, dans son château de Saint-Roch, une si belle collection de portraits historiques, seizième & dix-septième siècles, m'a signalé le portrait de Madrid, coté sous le numéro 1926 dans le catalogue Madrazo, quatrième édition 1854, et ajoutait cette indication utile que je reproduis ici : « Pantoja de la Cruz était un peintre de grand talent, très en faveur à la cour de Philippe II qu'il a représenté nombre de fois. Il est à croire que le portrait de la reine a dû être une œuvre soignée par ce peintre en quelque sorte officiel. »

Digitized by Google

voulloit attendre le courrier d'Allemaigne, d'autant qu'il l'avoit ainsin escrit à la Royne & au Roy, de façon qu'il me semble que le Roy Monseigneur ne luy en doit rien dire, puisqu'il est resolu en cela; & doit penser que vous & moy luy voulons empescher qu'il ne porte la bonne nouvelle; parquoy il n'y a haste de parler au Roy, lequel me commanda harsoir de vous escrire que, puisqu'il n'y a choze pressée, il ne vous pouvoit donner à nuict audience, & que si la vouliez touchant l'ordre de l'Ambassadeur de Ferrare, comme je luy ay dit, qu'il est bien aize que luy baillez ledict ordre, puisque c'est la volonté du Roy, mon frere; & si je vous doibs dire le vray, je croy que le plus grand empeschement que le Roy ait pour ne vous parler, est la honte qu'il a d'estre boiteux, combien qu'il se porte mieux. Au demeurant Riberac m'a dit que Mons^r de Gragnague se plaignoit à elle de ce que je m'estois mocqué de luy; & je vous asseure qu'il se trompe, car nous rions de don Gomez de Manrique, qui faisoit signe à Riberac qu'elle l'en fit aller; si vous luy en voulez faire mes excuzes, vous luy en pourrez dire la verité, sinon ce qu'il vous plairra, & cella sera le meilleur. Quand il sera temps d'escrire par delà, vous me fairez grand plaisir de m'envoyer par escrit ce que voulez que je mande à la Royne, car je ne veulx faillir en rien, puisque ma volonté ne le peut faire en vostre endroit.

## XXXIII.

*Du vintiesme juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Vous aurez raison de rire de ce que je vous baillis la lettre de Santenac au lieu de celle de la Royne, laquelle je vous envoye icy. Mons^r de Gragnague me dit hier la dispute & je luy en dis la verité; il entendit, à mon advis, ce qu'il n'eust voulu, car la Royne ne parle point du gentilhomme en pas une lettre. La duchesse vint harsoir, comme je croy que vous aurez desja sceu.

## XXXIV.

*Du vint & quatriesme juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Pardonnez moy de ce que je vous ay faict retarder; mais il n'estoit pas resonnable que le courrier partit en doubte de la mort du Prince, lequel a rendu l'ame à une heure après minuict, si bon chrestien que je loue Dieu de la grace qu'il luy a faicte, & à moy aussi entre nous deux. Voilà pourquoy je vous mandis hier du dueil, car l'on vous croira moins que à personne que vous en estez marri. Je croy que l'on vous envoyera querir pour l'enterrement à nuict, ou demain; & en ce temps là je pense qu'il vous faut mettre le chaperon sur la teste; mais ne vous fiez de moy sans le demander à don Joan Manrique qui sera là & a esté Ambassadeur. J'escris à la Royne

Digitized by Google

ce qu'il me semble qu'elle doibt faire. Je vous prie luy mander aussi qu'ils pechent plustost pour faire plus que moins; & du demeurant je fayray ce que vous vouldrez, & ne faut qu'ayez peur que personne le sache, car de la lettre qui s'esgara, elle estoit rompue, & ma fille fut celle qui la jetta par la fenestre, comme vous pourrez scavoir de vostre fils. Mons^r de Gragnague me vouloit parler, & la coustume d'icy est si estroicte qu'ils s'escandaliseroint si je ne fusse plus retirée que toutes. Je vous prie m'excuser envers luy, & de ce que je ne vous envoye mes lettres, car astheure mesme le Roy m'envoye commander que je les retiene, attendant qu'il despeche, car il veut que vostre courrier & le sien aillent ensemble.

## XXXV.

*Du dernier juillet* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je ne respondray autrement à vostre lettre, sinon que si vous voulez venir à nuict icy, vous le pouvez à six heures que vous me trouverez avec tout le deuil d'Espaigne; & n'oubliez la grand'robbe, car ils l'apportent encore tous. J'envoye ici les lettres que Riberac m'a dit que j'escrive.

## XXXVI.

*Du vint & troisiesme aoust* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Astheure mesme j'acheve de recevoir une lettre du Roy, en laquelle il me dit que l'Empereur ne luy faict nulle response, le remetant à la venue de l'Archiduc Charles son frere, lequel il envoye pour cest effect, & croy que pour conclure, sans tant d'allées & venues, ce mariage; par là verront la Royne & le Roy, mon frere, quelles gents ils doivent envoyer pour un tel effect; & vous [voyez] qu'il n'y a de quoy aller à l'Escurial, ny Mons^r de Gragnague, ains peut passer son chemin. S'i s'en doit retourner, ce qu'il me semble, avec ceste nouvelle, je vous prie de m'en advertir, afin que j'escrive; & j'ay une lettre de l'infante Anne que je pense envoyer au Roy, mon frere, afin qu'il s'entretiene encependant que ledict Archiduc ne viendra.

## XXXVII.

*Du vint & septiesme aoust* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Vostre fils est si bon ambassadeur que je me pouvois remettre à luy. Toutesfois je vous veus bien dire que je n'entends en façon du monde que l'Empereur contradie au mariage de sa fille, ny ne le croy, car il se remet du tout à son frere, lequel l'on faict doubte s'il viendra scachant la mort du Prince, combien que le Roy ne pense point qu'il s'en laisse pour cella. Je vous envoye la lettre de Mons^r de Gragnague & celle de Medrano.

Digitized by Google

## XXXVIII.

*Du troisiesme septembre* 1568.

Monsieur de Forquevauls, J'acheve tout-astheure de recevoir la response du Roy, & vous renvoye vostre lettre, afin que si vous voulez despecher, vous ne tardiez pas pour cella ; il m'escrit qu'il ne croit de la Royne qu'elle ouvrit les lettres, ny estre chose que personne doive penser; mais de ces ministres, qu'il n'en faict doubte. Et de vray je ne scay à quel propos Villeroy dit à don Francez ce que Cayas lui escrivoit, s'il ne vouloit que l'on pensat qu'il eut leu la lettre, ny pourquoy ils ne laissarent à don Francez envoyer un de ses gents les querir; toutes ces choses donnent assez d'occasion que l'on pense qu'ils avoint envie de les voir. Il faut que la Royne [punisse] quiconque l'a faict, car c'est autant contre son authorité que contre celle du Roy Monseigneur. J'ay parlé à Salazar, qui promet de faire bien. Je parleray à nuict à don Antonio de Padillo s'il entend pour les Maldonados.

## XXXIX.

*Du septiesme septembre* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je vous envoye mes lettres & celle de la Royne ouverte, afin que voyez dedans le bruit qui court de l'occasion du retardement des courriers. Dieu veuille que tout le monde demeure menteur, & le Roy, mon frere, seigneur de ses subjects. J'en dis mon advis à la Royne comme vous verrez ; je ne scay comme elle le prendra. Le Roy donne congé pour un cheval, lequel il faudra avoir d'Erasse.

## XL.

*Du neufiesme septembre* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Je vous envoye la lettre de la Royne ouverte, afin que voyez ce que le Roy m'a commandé de luy escrire touchant les paquets ouverts, & aussi ce que je scay de la venue de l'Archiduc; vous la fermerez, afin que le courrier ne retarde pour cella; & si c'est Tregouin, il pourroit venir icy avant que partir, pour dire qu'il m'a veue, & que mon ventre lui a rendu tesmoignage de ce que la Royne est en doubte.

ELIZABET.

## XLI.

*Du vintiesme septembre* 1568.

Monsieur de Forquevauls, Pardonnez moy si j'ay tant retenu voz lettres ; mais j'ay esté de façon, ces jours icy, que je ne vous ay peu

Digitized by Google

escripre, à cause des vomissements. Je suis bien ayze que Madame de Forquevauls se porte si bien & soit accouchée, & de ce qu'elle veut que vostre fille s'appelle comme moy, car je la tiens pour miene, & vous prie qu'elle le soit; & regardez si vous voulez que j'escrive par delà à quelqu'un, afin qu'il la tiene à mon nom, & qui vous viendra plus à propos.

---

## II.

## *Deux lettres d'Elisabeth de Valois à Catherine de Médicis, sa mère.*

### I.

*Lettre d'Elisabeth de Valois à Catherine de Médicis, lui disant qu'elle a supplié pour le roi de Navarre, l'engageant à résister fortement aux huguenots & lui offrant les forces espagnoles.*

(Original, Bibl. Nat., fonds fr., vol. 3902, f. 76.)

A LA ROYNE,

[Madrid, septembre 1561].

Madame, Monssieur d'Osensse[1] est arrivé en si movaise heure en cette court que j'avois grand peur qu'il n'auroit pas si bonne odiensse comme je desirois; car il estoit enbouchés de tout se qui s'estoit passé en France qu'on leur avoit beau prescher du contraire, car ils ne vouloit rien croire de chose qu'on leur dit et estoit si escandalisés de l'asamblée des Evesques et du congé que l'on avoit donné aux luteriens, que je penssois qu'ils deusset ressevoir se porteur avec portes serrées sans le vouloir ouïr. Mais votre commandemant a tant de puissence à l'endroit du Roy Monseigneur, qu'ancores qu'il panssat qu'il vint plus tost anonsser guerre que paix, il luy a fait si bon visage qu'il me samble estre bien contant et avec rason. Si vous dires ge bien, Madame, que sens les ofisses que Monsieur l'Ambassadeur et moy avons faits, je ne say s'il eut eu si bon visage. Quant à se que vous me commandies, que je supliasse au Roy Monseigneur de votre part pour le Roy, mon oncle[2], le commandemant que vous aves sur moy est si

1. Jacques de Montberon, sieur d'Auzance, envoyé en Espagne pour les affaires du roi de Navarre. Paris, *Négociations sous François II*, p. 851; M. le Cte de la Ferrière, *Lettres de Catherine de Médicis*, tome Ier, pp. 213-215; M. le Bon de Ruble, Antoine de Bourbon & Jeanne d'Albret, tome III, pp. 281 & suiv.

2. Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

Digitized by Google

grant que, encores que je ne luy portisse point la voulonté que je fois, c'estoit ases pour m'an faire parler avec telle afection, comme vous poves pensser; mais outre votre commandement, Madame, je desire tant qu'il connoyse combien je desire faire pour luy que j'en suplie le Roy Monseigneur avec toute l'instansse qu'il m'a esté possible, comme Monsieur d'Ossense vous poura tesmoygner, et à luy aussy, et de la reponce qu'il luy a faite qui est que vous aves tant de puissence sur luy, que alant la religion comme elle doit et vivans tous comme bons catoliques, vous ne sauries rien demande qui ne ous soit refuser, et qu'il vous suplie de ne vouloir dissimuler, ins chatier les mechans tres instanmant; et que s'il vous aves peur pour estre trop grande cantité, combien qu'ils sachet bien que la plus grand partie des prinsses, chevaliers de l'ordre gentishommes sont bons cretiens, que vous nous employes; car nous vous baillerons tout notre bien, nos gens et se que nous avons pour soutenir la religion; ou que, si vous ne les punisses, vous ne treuveres point movais que ceux qui demanderont secours audit Roy Monseygneur pour guarder la foy, il leur donne; car il luy est obligé. Et daventage il luy touche autant qu'à perssonne; car estant France luterien, Flandres et Espagne n'en seront pas loin. Et quant au roy, mon oncle, nous savons bien qu'il vit comme bon crestien. Mais aussy savons nous qu'il croit etre auprès de luy beaucoup de gens qu'ils ne valet guiere, et sela, je croy, luy fait fort grand tort; car l'on pansse par dessa qu'il soit conssantant à beaucoup de preschemans et autres choses qui se font ordinesrement en la mesme cour; qui me fait vous suplier de ne les soufrir, ins faire bien chatier quiquonque fera prescher et faire tant en son endroit qu'il face connoitre que luy mesme les veut chastier et ne le veut soufrir; car, s'il ne suit se chemain, je ne puis rien esperer de bien. Mais il faut que se soit d'euvres aussi bien comme de paroles; car issy nous ne croyons que se que nous voyons; vous assurant, Madame, que il a fort mal fait de ne suivre le premier chemain; car il leur a samblé issy qu'il les vouloit menasser par bravades, mais ils ne s'estonnet pas pour sela. Il est vray que, s'il suit seluy que je vous ay dit, de montrer qui vous veut ayder à punir les luteriens, il pourra rabiller se qu'il avoit guasté. Et quant à vous, Madame, si asteures vous ne commansses, je ne say plus que je dois dire par dessa; car le duc d'Albe m'a fort bien dit et tous, que asteures que vous estes du tout au gouvernemant, que je ne puis plus treuver d'escuses; se que je leur ay promis. Je vous suplie ne me faire manteuse, puisque c'est une chose qui convient au service de Dieu, du roy mon frere et de la cretienté; et mesmant ayant plus de moyen de les chatier que jamais, vous ofrant le Roy Monseigneur toutes ses forces, cet si vous temporisés il y aura tousjours plus de mechans. Car ils savet bien Dieu issy que du tamps du feu Roy Monseigneur et pere que l'on les chatioit qu'il n'y en avoit point; et que quant ils commanssiret à vouloir commancer du tans du feu

Digitized by Google

Roy mon frere qu'an commanssant à les chatier il ne s'an parloit plus; qui vous peut faire voir cleremant que, si l'on les chatioit asteures, aussy ils n'oseroit non plus lever le nes. Mais comme on leur lesse faire, ils ont rayson de faire les braves. Je prans la hardiesse de vous dire tout sessy, m'assurant que vous ne le treuvesres movais, sachent que se que j'en dis est pour l'afection que j'ay à votre cervice et pour votre commandemant, et aussy que, outre l'honneur que j'ay d'estre votre fille, j'ay tant d'autres obliguassions que je ne ferois mon devoir si je ne vous escrivois tout se que j'oy, et que je pance et me samble. Je vous suplie tres humblemant de me pardonner, s'il y a trop de hardiesse. Je ne veux oublier aussy à vous dire comme ils pansset par dessa que beaucoup de lettres que vous aves escrites est, par la perssuasion d'aucuns et quelque chose que nous disions que non nous diset, que ils savet bien que vous aymes tant le Roy Monseigneur, que si se n'estoit pour l'amour d'autres vous n'escriries point ses lettres. Se porteur le vous dira encores plus au long, lequel a si bien fait son devoir et de si bons ofisses, qui merite bien que vous le reconnoissies; se que je vous suplie tres humblemant, et que en se qu'il luy touchera vous luy donnies à connoitre que je vous ay donné tesmoynage du bon devoir qu'il a fait. Et pour ne vous inportuner de si longue lettre, me remettant à luy et à l'ambassadeur, je prires Dieu qui vous doint en sauté tres heureuse et longue vie. Votre tres humble et tres obeissante fille

ELIZABET.

## II.

*Lettre d'Elisabeth de Valois à Catherine de Médicis, l'avertissant d'un empoisonnement projeté.*

(Original, Bibl. Nat., fonds fr. vol. 3902, f. 82.)

A LA ROYNE,

[Madrid, novembre 1567][1].

Madame, Il me samble que je ne ferois pas se que je dois, sy je ne vous avertissois de se que j'ay entendu, et aussy je ne saurois estre à mon ayse tant que je sache que vous estes avertie de se que je vous dires; et est que il est veneu issy un moyne de l'ordre de S[t] Dominique que fuyans des luteriens lequel dit avoir parlé à vous et donné des anseignes, par où vous poures connoitre s'il dit vray ou non; lesquelles je vous anvoye par escrist, comme luy me les a données. Il m'a dit que l'on avoit deliberé d'anpoysonne vous et le Roy mon frere et tous mes freres et que Pepin y est consentant et un autre medesin qui s'apelle Cupil et vist à Paris à la rue des escoles de medesine; et que

1. Cf. *Dépêches de M. de Fourquevaux*, tome I[er], p. 309.

Digitized by Google

sela il le tesmoingnera devant eus mesmes, si vous voules qu'il aille là et lui donnes sceureté; car il craint fort madame de Vandome pour ce qu'il dit avoir este prisonnier trois ou catre fois, comme vous voires dans le memoire que je vous envoye, lequel je luy dis qu'il escrivist; et pour estre prouvansal et ne savoir escrire bien en françois l'a escrist en latin. Je vous lesse à pancer, Madame, la pene an quoy je demeure; et pour ce, je vous suplie très humblemant reguarder pour vous et considerer bien se qu'il dist et y prandre guarde et y faire reguader; et pour amour de Dieu ne vous fies de tout le monde. J'ay chergé se porteur de vous dire aussy bien particulieremant, vous assurant, Madame, qu'il est bien sufisant pour tout se qu'il vous plera luy commander. Je vous suplie tres humblemant l'avoir pour recommandé et luy faire donner cartier. Priant Dieu, Madame, qu'il vous doint en santé tres heureuse et aussy longue vie comme vous desire Votre tres humble et tres obeissante fille

ELIZABET.

---

## III.

### *Deux lettres de Catherine de Médicis à Elisabeth de Valois, sa fille.*

Copie de la propre main de M. de Fourquevaux. Château de Fourquevaux, Haute-Garonne.

### I.

Paris, 29 may 1568.

Madame ma fille, Je loue Dieu de vous povoir encore escrire, & de la santé qu'il luy a pleu me donner, ayant esté si malade comme j'ay esté depuis ung mois que je ne bouge du lict avecques la fiebvre & ung faulx pleurezy. Et eusse heu grand regret de mourir avant que je eusse faict cognoistre à tout le monde ce que j'ay tousjours eu dans le cueur. Mais Dieu mercy, il m'a rendu ma santé, encore que je soie bien foible. J'espere bientost estre en estat de povoir aller partout & estre aussy saine que je fuz jamais & avoir le moyen de metre mes bonnes pretensions en execution; & que l'on aura cause de dire la verité de moy, & se repentir de tant de calompnie que l'on m'a donnée, comme entendrez par le s^r de Graignague present porteur, qui est fidel serviteur de Dieu & du Roy, vostre frere, & à qui je parle seurement. Lequel nous vous eussions plustost envoyé; mais le Roy, vostred. frere, a volu atendre que je fusse en estat que vous peusse escrire & luy dire beaucoup de chozes, comme je fais astheure. Et avons grand desplaizir que incontinent que Montmorin arriva, l'on me le depescha. Mais il



Digitized by Google

me trouva mal, & que ne pouvois escrire ny gueres parler; qui a esté la cause du retardement de sa depesche, encore que nous dezirons l'issue brefve du propoz encommencé du maryage du Roy, mon filz, & de la fille de l'Empereur; & vous assure que je ne veis jamais home plus aise qu'il a esté, quand Montmorin luy a dict la bonne volunté qu'en a le Roy, vostre mary, & que veist la lettre que m'en escrivies; s'asseurant que le Roy, vostre mary, parachevera par effect ceste bonne volunté, & que les chozes ne tireront plus en longueur; & l'a bien vollu envoyer visiter, & nous ayant entendu voz maladies par led. de Granague, d'aultant qu'il a esté vers l'Empereur luy faire entendre que nous [sommes] sur le point de faire la paix, comme il vous dira plus au long, ensemble tout ce que nous desirons pour bientost achever ce maryage & aussy l'estat de noz affaires. Et vous prie le croire comme moy mesme, & luy parler avec seureté. J'ay entendu par Montmorin l'estat comme vous vous trouvez.

[Escript à Paris, le XXIX^e^ jour de may 1568][1].

## II.

Boulogne, 29 juin 1568.

Madame ma fille, Ayant entendu que s'en va le courrier vers le Roy, vostre mary, je ne l'ay volu laisser passer sans ce mot, pour vous dire que, Dieu mercy, tout ce qui vous appartient, frere, seur & mere, nous portons tres bien & en bonne esperance de nous veoir bientost hors de peine; ce que je prie à Dieu de bon cueur, & espere qu'il m'oyra. Nous avons aussy donné ordre, du cousté de Picardie, d'empescher de noz subjectz de se reunir, de peur qu'ilz nuysissent aux affaires du Roy, vostre mary, que n'avons moins en recommandation que celles du Roy, vostre frere. Et vous prie le croire & penser qu'en toutes occasions le vous ferons cognoistre, comme le vous escriptz. Et si povons avoir moyen de payer nostre gendarmerie, vous voyrrez que vostre frere est roy & veult estre obey & servir à ses parens & amys. Ce que j'espere que pourrons faire dens ung mois ou six sepmaines; & après, vous oyrez parler de vostre mere, qui n'est ny timide ny huguenotte. Nous somes venuz changer d'ayr en ce lieu de Bologne, qui est à ung quart de lieue de Paris, car nous ne le volons abandonner de plus loing que ne soyons. [Le] Roy du tout, & toutz vos freres & moy estions malades, ne povant prendre l'ayr astheure que le chault est venu; & vous asseure que y somes si bien accompaignez que n'avons peur d'y avoir ny mal ny honte. Je le vous ay volu mander, afin que l'on ne vous face acroire aultre choze. Laissant ce propoz pour vous dire que vous ferez bien d'envoyer, une fois ou deux l'an, quelque choze du païs où vous estes à

1. Cette date résulte de la lettre de ce jour à M. de Fourquevaux. M. le C^te^ de la Ferrière, *Lettres de Catherine de Médicis*, III, p. 144.

Digitized by Google

voz freres. Et avecques ce, je vous mande cecy, c'est pour tousjour leur faire conoistre que vous vous sovenez d'eulx, & voullez qu'ilz se sovienent de vous, en leur mandant priveement ce que vous auriez envye d'eulx; & ceste privaulté entre vous est necessaire, & pour eulx; je veulx dire au Roy, vostre frere, une fois des lames d'espée, aultre fois des chausses de soye, de cuir pour coletz perfumés changer; pour vostre frere d'Anjou de mesme, sinon qu'il a maison à Paris, qu'il ayme ung lict de razeul, une tapisserie de cuir doré, aussy des lames d'espée & des cuirs & des gans perfumez, car il ayme ses mains bien fort; & à vostre frere d'Alensson comme à eulx deux; mais il n'a point encore de maison. Car ilz voyent que vous envoyez à vostre seur & à moy, il fault aussy qu'envoyez à eulx, car ilz sont jeunes. Et n'obliez me mander ce que je pourrez envoyer à la princesse d'Evoly, qui m'a envoyé ung si beau present. Et quant à ce que m'avez envoyé par La Costure, je ne vous en dy grand mercys; car j'ay envie de vous envoyer ung lict où seront les paingtures de toutz voz plus proches parents; & l'ay faict commencer; & eulx et moy aurons... Je ne vous feray plus longue la presente, après vous avoir priée me tenir en la bonne grace du Roy, vostre mary, & luy faire sovenir mais qu'il aie responce de l'Empereur nous la faire scavoir; ce que atendons avec grand dezir que bientost y voyons la fin & conclusion; car le Roy vostre frere en a une extreme envye. Je prie à Dieu que ce soit avecques son consentement & le bien de toute la chrestienté, comme l'espere que ce sera.

[Escript au chasteau de Boullongne, le XXIX[e] de juing 1568].

Vostre bonne mere.

CATHERINE.

Digitized by Google

# CHATEAU DE FOIX

## NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

Le château de Foix doit sa réputation à son site pittoresque, aux souvenirs historiques qu'il évoque, aux caractères archéologiques de sa construction; c'est à bon droit qu'il attire l'attention des voyageurs, des artistes & des savants, qu'il jouit d'une renommée légendaire parmi les monuments féodaux de la région pyrénéenne. Cependant il n'a jamais encore été l'objet d'une étude approfondie, il n'existe aucune monographie spéciale[1], destinée à mettre en lumière les faits mal connus dont il a été le théâtre & à donner une description architecturale de l'édifice. C'est cette lacune que nous nous proposons de combler en publiant cette notice.

## PREMIÈRE PARTIE.

### HISTOIRE.

### I.

De toutes les routes qui conduisent à Foix on aperçoit, au fond d'un cirque de montagnes, sur un roc isolé aux flancs

1. On ne peut guère citer que deux mémoires insuffisants : 1° *Les tours de Foix*, par Dumège (*Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. II, pp. 239-240, 1834-35.

Cet article a été reproduit dans le *Routier du Midi* avec une gravure hors texte, assez fidèle.

2° Paul Bordes, *Foix, ses tours & son château*, Foix, Gadrat, in-12.

Digitized by Google

abrupts, les trois tours du château dominant l'horizon. Du haut de la vieille forteresse[1] l'aspect du paysage est très varié : au premier plan, sous le rocher, la ville aux rues tortueuses groupe ses maisons couvertes de tuiles rouges. Au bord de l'Ariège s'étend le grand bâtiment de l'église Saint-Volusien, dont le clocher ne s'élève qu'à la hauteur de la voûte & que flanque l'ancienne abbaye transformée en préfecture. Au Nord, l'Ariège continue son cours à travers deux collines resserrées, dont les crêtes dentelées laissent entrevoir la région de la plaine. Sur la rive gauche du petit ruisseau de l'Arget, non loin de son confluent avec l'Ariège, se dresse brusquement, pour fermer le passage, la masse calcaire & dénudée du mont Saint-Sauveur; sur le sommet, on distingue les ruines d'une tour de guet qui, pendant les périodes de troubles, servait d'avant-poste au château & en temps de paix devenait le refuge d'un ermite. Vers l'ouest s'ouvre la vallée de la Barguillère, traversée dans toute sa longueur par l'Arget; çà & là on aperçoit les premiers villages disséminés au milieu des prairies & des bois. A l'entrée de la Barguillière s'élance l'élégant clocher de l'antique chapelle de Montgauzy, ancienne maison de campagne des moines de Saint-Volusien, aujourd'hui école normale de garçons. Là s'élevait jadis un sanctuaire dédié à la sainte Vierge, dont la légende attribuait la fondation aux temps Carlovingiens[2].

Au Midi, s'étend une vaste plaine dont les cimes des contreforts de la grande chaîne pyrénéenne ferment l'horizon. Au fond, sur la rive droite de l'Ariège, le pic isolé de Montgailhard, jadis surmonté d'un château-fort détruit par ordre de Richelieu, fait le pendant du rocher de Foix; derrière Montgailhard s'étagent les pentes de la montagne de Saint-Paul, dont une échancrure permet d'entrevoir, dans le lointain, les cimes neigeuses du Saint-Barthélémy. Par sa position géographique, par la façon dont il se dresse au confluent

1. L'altitude de la ville Foix est de 394 mètres.

2. *Mémorial historique* de J.-J. Delescazes, édition Pomiès, p. 82. — *Gallia Christiana*, province de Toulouse, diocèse de Pamiers, t. XIII, p. 153.

Digitized by Google

de l'Ariège & de l'Arget, le rocher de Foix était tout indiqué pour servir à un établissement militaire, où l'art pouvait mettre à profit les ressources offertes par la nature. Dès l'époque romaine, il devait certainement exister en cet endroit un poste fortifié; des monnaies & plusieurs objets de la période impériale, trouvés à diverses époques sur le plateau, en sont la preuve.

Le nom de Foix n'apparaît dans l'histoire qu'à l'occasion du martyre de saint Volusien, archevêque de Tours, qui avait encouru la disgrâce d'Alaric pour s'être montré favorable aux Francs. Exilé à Toulouse, il fut entraîné en 507 par les Wisigoths lorsque, poursuivis par les armées de Clovis, ils s'enfuyaient vers l'Espagne; arrivés au-delà de Varilhes, sur le bord de l'Ariège, ils tranchèrent la tête à leur captif. Le corps de la victime fut transporté à Foix, où il fut déposé dans un oratoire, qui fut l'origine d'une fondation monastique.

## II.

L'histoire du château ne commence qu'avec celle des comtes. Le premier seigneur qui ait porté le titre de comte de Foix est Bernard-Roger, fils de Roger-le-Vieux, comte de Carcassonne. Ce dernier, en 1002 [1], fait un testament par lequel il partage ses domaines entre ses trois fils; à Bernard, il laisse la terre & le château de Foix. C'est le premier document où l'on trouve la preuve authentique de l'existence du monument. Pendant les onzième & douzième siècles, aucun fait ne le signale spécialement à l'attention des chroniqueurs. Durant cette période, les comtes tiennent à faire preuve de leur piété qui se manifeste par des dons aux églises. Ils constituent, au profit de l'abbaye de Saint-Volusien, un vaste domaine autour de la ville & dans la vallée supérieure de l'Ariège. Le 18 janvier 1111 [2], on transfère en grande pompe, dans une nouvelle

1. *Hist. de Languedoc*, t. III, pp. 228-229. — *N. B.* Toutes les citations de l'*Histoire de Languedoc* sont faites d'après l'édition Privat.

2. Lacoudre *Vie de saint Volusien*, éd. Pomiès, pp. 48, 49, 50, 60, 61.

Digitized by Google

église, les reliques du saint patron de la cité, qui reposaient dans une dépendance du château [1].

A la fin du douzième siècle, la ferveur des comtes se ralentit; comme les autres grands seigneurs du Midi, ils adhèrent à l'hérésie albigeoise & encourent les foudres de la cour de Rome. La croisade est prêchée contre les partisans des nouvelles doctrines. Avec les comtes de Toulouse, leurs suzerains & leurs alliés, les comtes de Foix sont les plus énergiques & les plus vaillants soutiens de la cause méridionale. Quand, après la défaite Muret, en 1213, le Languedoc & l'Aquitaine se soumettent aux gens du Nord, quand Raymond VI de Toulouse renonce à la lutte, les comtes de Foix prolongent la résistance; la légende, évoquant leur souvenir, les représente comme les derniers défenseurs de la patrie romane. Victor Balaguer, le grand poète de la Catalogne, a composé une trilogie pour rappeler ces glorieux événements; une des parties du drame se passe au château de Foix, où le comte donne le signal d'une prise d'armes contre les Croisés [2].

C'est en 1210 que Simon de Montfort pénètre pour la première fois dans le pays de Foix [3]; il se rend d'abord à Pamiers pour assister à une conférence où viennent Pierre II, roi d'Aragon, & Raymond VI, comte de Toulouse, en vue de faire cesser les hostilités. Les négociations se rompent, Montfort s'avance vers la ville de Foix, dont il ravage les environs & dont il ordonne l'attaque. La garnison est même obligée de rentrer en ville.

En cette occasion il est le héros d'un haut fait d'armes, à en croire son historien & panégyriste, le moine Pierre de Vaux-Cernay [4]. Pendant la bataille, Simon, suivi d'un seul cheva-

1. *Chroniques romanes des comtes de Foix*, Gadrat, Foix, 1895, p. 17.

2. Victor Balaguer, *Tragedias*, *Lo compte de Foix*, Madrid, Tello, 1882. Le poète donne du château une brillante description qui ne répond pas à la réalité.

3. *Hist. de Languedoc*, t. VI, p. 326.

4. Comes autem Montisfortis dirigens aciem versus Fuxum, ibi ostendit mirabilem probitatem. Veniens siquidem prope castrum, omnes adversarios, qui pro foribus stabant, cum unico milite impetiit &, quod mirum est, omnes intromisit. Qui etiam post ipsos intrasset, nisi pontem castri ante faciem ejus clausissent; sed, cum rediret de castro comes, militem qui eum secutus fuerat, illi de castro, qui undique super

Digitized by Google

lier, se jette sur les ennemis qui se pressent aux abords des portes de la ville; il les poursuit & est sur le point de pénétrer avec eux dans l'enceinte du château lorsque le pont est fermé. Obligé de rétrograder par un chemin étroit & bordé de murailles, Simon voit son compagnon accablé sous les pierres que lancent les défenseurs du château. Les habitants courent aux remparts & couvrent les assaillants d'une telle quantité de projectiles qu'ils les forcent à se retirer en désordre vers Carcassonne[1].

En 1211, Raymond-Roger & le comte de Toulouse sont réunis à Narbonne, où le légat du Saint-Siège essaie de les réconcilier avec l'Eglise romaine. A l'entrevue se trouve encore le roi d'Aragon, qui intervient en faveur du comte de Foix; Simon de Montfort consent à lui accorder la paix, mais à la condition de livrer Pamiers. En outre, le château de Foix doit être confié au roi d'Aragon, autorisé à le remettre aux agents de l'Eglise romaine, si Raymond-Roger n'observe pas la parole donnée[2]. Ne tenant aucun compte de cet engagement, ce prince recommence les hostilités qui ramènent l'armée de la croisade dans le pays où elle procède à un dégât général. La ville de Foix est prise, mais le château n'est pas même attaqué[3]. L'historien anonyme de la guerre des Albigeois constate qu'en 1212 la forteresse est imprenable par suite de sa position & grâce à la bravoure de ses défenseurs : « Los que eran dedins mostravan ben so que sabian far; & quand lodit conte de Montfort vist que autra causa no podia far, va s'en tornar dessa en Pamias...[4]; il renonce à déloger les comtes de Foix & de Toulouse qui s'y étaient réfugiés[5].

muros erant, lapidibus obruerunt. Augusta siquidem erat via & muris undique circumclusa. Destructisque terris vineis & arboribus prope Fuxum comes noster rediit Carcassonam. — *Collection des Historiens de France*; Pierre de Vaux-Cernay, *Histoire des Albigeois*, t. XX, p. 30 E.

1. *Hist. de Languedoc*, t. VI. p. 326.
2. *Ibid.*, t. VI, pp. 344-345.
3. *Ibid.*, p. 367.
4. *Ibid.*, t. VIII, pp. 90-91, *Chronique romane de la guerre des albigeois.*
5. *Ibid.*, t. VI, p. 393.

Digitized by Google

En 1213, Raymond-Roger prend part à la bataille de Muret où périt le roi d'Aragon [1]; après la défaite de ses alliés, le comte de Foix se hâte de rentrer dans ses États, Simon de Montfort le fait poursuivre jusqu'à Foix, dont les faubourgs sont encore brûlés [2].

En 1214, nouvelle conférence du comte de Foix à Narbonne [3] avec le légat Pierre de Bénévent; cette fois le représentant du pape ne veut plus être dupe, &, en conséquence, exige la remise effective du château [4] de Foix, avec l'obligation par le comte de supporter les frais de garde. Quelque temps après, la place, occupée au nom de l'Église romaine, est confiée à l'abbé de Saint-Tibéry. Ce dernier, en s'éloignant du pays, la livre à Simon de Montfort pour la conserver jusqu'à la tenue du concile général [5].

Cette assemblée s'ouvre à Rome dans l'église de Latran au commencement de novembre 1215. La principale question à régler était la pacification du Midi de la France, dont les principaux seigneurs, vaincus par Simon de Montfort, faisaient appel au siège apostolique. Quelques-uns viennent eux-mêmes plaider leur cause & faire valoir leurs droits auprès du pape Innocent III. Parmi eux se trouvent les comtes de Toulouse, de Comminges & de Foix. Ce dernier expose ses griefs, déclare qu'il n'a pas failli à ses promesses, que néanmoins Simon de Montfort n'a pas hésité à prendre subrepticement possession d'une place dont les armes ne lui ont pas ouvert les portes [6]. Raymond-Roger fait alors allusion aux échecs successifs éprouvés par les Croisés devant le rocher de Foix, qui est si fort qu'il se défend par lui-même. L'auteur de la *Chanson de la croisade contre les albigeois* prête ce langage au comte réclamant son château, dont il donne la description [7].

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, p. 428.
2. *Ibid.*, p. 432.
3. *Ibid.*, p. 441.
4. *Ibid.*, p. 442.
5. *Ibid.*, p. 476.
6. *Ibid.*, p. 476.
7. Édition de la *Société de l'Histoire de France* par M. Paul Meyer, t. I, p. 244; V, 3235-3240.

Digitized by Google

Rendel castel de Foich ab lo ric bastiment.
El castels es tant fortz qu'el mezeis se defent;
Ez avia i pa e vi, pro e carn e froment,
Ez aiga clara e dousa jous la rocha pendent,
E ma gentil companha e mot clar garniment[1];
E nol temia perdre per nulh afortiment.

C'est justice qu'il demande; en conséquence, on doit lui rendre ses domaines. A cette réclamation, ses ennemis font des objections qui empêchent le pape de se prononcer. Pour connaître la vérité, il charge deux commissaires de faire une enquête; en attendant une solution, l'abbé de Saint-Tibéry reçoit ordre de reprendre possession du château, & Simon de Montfort de ne point faire la guerre au comte[2]. Dom Vaissète reconnaît que, si la conduite de Raymond-Roger fut loyale, toute autre fut celle de son adversaire. Ce dernier exerça contre lui divers actes d'hostilité, « pour l'obliger à se défendre, pour le rendre odieux au pape & mettre ainsi obstacle à son entière réconciliation avec l'Eglise[3]. »

Simon voulait isoler le comte Raymond de Toulouse; dans ce but, il importait de réduire à l'impuissance son plus fidèle allié, le comte de Foix, dont les États s'étendaient jusqu'aux portes de Carcassonne & de Toulouse & qui pouvait ouvrir aux Aragonais les ports des Pyrénées centrales. Au lieu d'opposer la force à la force, Raymond-Roger s'adresse[4] au pape qui prescrit un supplément d'enquête. Simon de Montfort élude les assignations; s'il n'obtient pas l'autorisation de se faire remettre le château de Foix, au moins il empêche le comte d'y rentrer. Le 27 novembre 1216[5], le pape Hono-

1. « J'ai rendu le château de Foix & ses puissants remparts. Le château est si fort qu'il se défend par lui-même; j'y avais pain & vin, abondance de viande & de froment, eau claire & douce sous la roche, & mes braves compagnons, & force luisantes armures, & je ne craignais pas de le perdre par force. » *Chanson de la croisade contre les albigeois*, t. II, p. 174.
2. *Hist. de Languedoc*, t. VI, p. 476.
3. *Ibid.*, p. 493.
4. *Ibid.*, p. 491.
5. *Ibid.*, p. 499.

Digitized by Google

rius III, malgré les sollicitations dont il est l'objet, ordonne à l'abbé de Saint-Tibéry de faire restituer à son légitime propriétaire le château. C'était pour le comte la récompense de sa soumission aux ordres du légat Pierre de Bénévent[1]. En cas de désobéissance de la part de Raymond-Roger, le château devait être confisqué au profit de l'Église romaine. D'autres conditions étaient encore exigées avant la remise de la place, notamment le payement d'une somme de quinze mille sous melgoriens[2] pour frais de garde.

Les bonnes dispositions de la cour de Rome mettent obstacle aux projets de Simon de Montfort, qui cherche querelle à Raymond-Roger sous prétexte de la violation de la trêve[3]. Au commencement de 1217, il vient mettre le siège devant le château de Montgrenier[4], situé à quelque distance de Foix, où s'était retiré Roger-Bernard, fils du comte. C'est en vain que le père fait appel aux commissaires pontificaux, en vain que ceux-ci se rendent au camp du chef des Croisés pour lui faire des représentations[5]. Simon de Montfort, qui n'a cure de leurs observations, fait occuper la ville de Foix; le château continue de rester en la possession de l'abbé de Saint-Tibéry qui, chaque semaine, réclame quarante livres monnaie de Toulouse pour en assurer la garde. La veille de Pâques, Montgrenier est obligé de capituler; ce résultat consolide la situation des envahisseurs dans la vallée de l'Ariège[6]. C'est seulement en février 1218[7] que Raymond-Roger peut rentrer dans le château de Foix, dont la cour de Rome avait fait le gage & la rançon de sa fidélité. Pierre de Vaux-Cernay s'en prend à l'attitude de l'abbé de Saint-Tibéry : « C'est grâce à sa négligence, dit-il, que ce château a été perdu, que cet autre

1. *Hist. de Languedoc* t. VI, p. 500.
2. *Ibid.*, p. 500.
3. *Ibid.*, p. 500.
4. Montgrenier n'est autre que le château de Montgailhard, situé à une lieue & demie de Foix, en amont, sur la rive droite de l'Ariège. (*Mémorial historique* de J.-J. Delescazes, pp. 28 & 172.)
5. *Hist. de Languedoc*, t. VI, p. 501.
6. *Ibid.*, pp. 500, 502.
7. *Ibid.*, p. 510 & t. VIII, c. 699.

Digitized by Google

Caïn, cet autre Judas, le comte de Foix, s'y est fortifié & en a expulsé la sainte Église[1]. »

Ce prince mourut en mars 1223, après avoir survécu à son allié Raymond VI de Toulouse & à son implacable ennemi, Simon de Montfort, tué au siège de Toulouse en 1218[2]. Le comte de Foix, suivant l'expression de Dom Vaissete[3], » combattit bien moins pour la défense de l'erreur que pour s'empêcher d'être dépossédé de ses biens. » Pendant sa dernière campagne, Simon de Montfort avait prouvé par sa résistance aux instructions des légats du pape que l'intérêt du ciel n'était pas le seul mobile de ses actions.

En 1229, les Méridionaux sont vaincus; Raymond VII de Toulouse signe la paix avec la cour de France. Après une vaine tentative de lutte, Roger-Bernard II, le nouveau comte de Foix, imite cet exemple, &, le 16 juin, à Saint-Jean-de-Verges[4], village situé à une lieue en aval de Foix, fait une soumission sans réserve aux représentants du pape & du roi. La remise du château de Foix est encore exigée comme garantie de l'exécution du traité; le délai d'occupation est fixé à cinq ans; au bout de cette période, il est rendu définitivement à son maître[5].

Pour en faire ressortir l'intérêt, nous avons tenu à dégager ces événements des autres circonstances de la guerre des Albigeois, au milieu desquelles ils sont confondus. Arrivons au fait le plus célèbre que rappelle notre monument, au siège du mois de juin 1272.

1. Pierre de Vaux-Cernay, *Histoire des albigeois.* (*Collection des Historiens de France*, t. XIX, p. 111, E.)
2. *Hist. de Lang.*, t. VI, pp. 516, 517.
3. *Ibid.*, p. 563.
4. *Ibid.*, p. 650.
5. *Ibid.*, p. 530.

Digitized by Google

## III.

Après la mort du comte Alphonse de Poitiers & de sa femme Jeanne de Toulouse, le Languedoc est réuni à la couronne de France. C'est le moment que choisit le comte de Foix, Roger-Bernard III, pour braver l'autorité du suzerain en faisant acte d'indépendance.

En 1272, Géraud de Casaubon, seigneur de Sompuy[1], est en contestation avec Géraud, comte d'Armagnac; il lui refuse l'hommage, prétendant ne le devoir qu'au roi de France. Le comte de Foix prend fait & cause pour son beau-frère[2] &, unissant ses forces aux siennes, s'arroge le château en litige[3]. Les deux comtes sont cités à la cour du roi pour rendre compte de leur conduite; celui d'Armagnac se soumet & obtient son pardon. Telle n'est pas l'attitude de Roger-Bernard; se croyant hors d'atteinte dans ses montagnes, il pousse même l'audace jusqu'à s'attaquer au sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais. Immédiatement, cet officier envahit les terres du vassal rebelle & les fait occuper jusqu'au Pas-de-la-Barre, à une demi-lieue en aval de Foix[4]; c'était la partie qui avait toujours relevé du comté de Toulouse, tandis que le roi d'Aragon prétendait exercer des droits de suzeraineté dans la vallée supérieure de l'Ariège.

Malgré cet acte de vigueur, qui ne devait lui donner aucun doute sur les intentions de ses adversaires, Roger-Bernard refuse de se soumettre. Il était imbu de l'opinion que, dans le

1. Sompuy, château situé en Gascogne, au diocèse d'Auch.

2. Deux filles de Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, s'étaient mariées : l'une, Marguerite, au comte de Foix; l'autre, Marthe, au comte d'Armagnac.

3. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 13.

4. *Ibid.*, pp. 12, 19, 20.

Digitized by Google

pays, on se faisait du château de Foix, regardé comme imprenable :

« El castels es tant fortz qu'el mezeis se defent. »

disait le poète[1].

Un chroniqueur contemporain, Guillaume de Nangis se fait l'écho de cette prétention : « Le comte de Fois, dit-il, sa femme & toute sa mesnie, avec grant foison d'Aubigois estoient tant asseur, si comme leur estoit avis & cuidoient que le chastel ne deust estre pris en nule manière & que bien se tenist contre tous[2]... » La forteresse avait déjà fait ses preuves, par quatre fois elle avait résisté aux attaques de Simon de Montfort, qui n'avait pu s'en emparer, bien qu'il fut maître de la ville[3].

Tout présomptueux qu'il soit, le comte juge prudent d'augmenter ses moyens de défense; la garnison est renforcée d'une troupe d'albigeois; on pourvoit à la clôture des portes, on garnit les tours de machines de guerre & on se dispose à recevoir l'ennemi.

Philippe le Hardi se résolut de faire un exemple en vue d'affermir le pouvoir royal dans les provinces nouvellement réunies à la couronne. Jugeant que sa présence était nécessaire pour réduire un rebelle qui comptait sur la protection du vicomte de Béarn & de Jacques Ier, roi d'Aragon, il vint lui-même prendre la direction de l'expédition. L'armée française était nombreuse; pour la composer, on avait convoqué le ban des vassaux dans toutes les provinces du royaume[4].

La réunion était fixée à Toulouse. La campagne s'ouvre à la fin de mai, les troupes commencent par dévaster le pays. Arrivée à Foix, l'armée dresse ses tentes autour du château dont les abords escarpés lui interdisent l'approche. Le siège menaçait de durer longtemps si on n'avisait aux moyens

1. Voir plus haut, p. 74.

2. *Collection des Historiens de France*, t. XX; Guillaume de Nangis, p. 493.

3. En 1210, 1211, 1212, 1213. Voir plus haut, pp. 71, 72, 73.

4. *Collection des Historiens de France*, t. XXIII, p. 744, on trouve la nomenclature de tous les vassaux convoqués.

Digitized by Google

de faciliter l'attaque en bloquant étroitement les défenseurs. Le roi avait juré « que jamais il ne se partiroit du siège devant qu'il auroit le chastel trébuschié & mis par terre ou que il li seroit rendu[1]. » Après avoir tenu conseil pour examiner quel était le meilleur parti à prendre dans la circonstance, Philippe le Hardi fait réunir un grand nombre d'ouvriers. Ordre leur est donné de couper le pied de la montagne « à piquois, à bêches & à heues ». Les travailleurs se mettent à l'œuvre avec tant d'ardeur qu'ils tranchent la roche de manière à ouvrir une voie grande & large « où la gent à pié & à cheval y povoit passer[2] ».

Devant de pareils préparatifs, le comte de Foix se sent ébranlé dans sa confiance; il comprend que le roi est ferme dans ses desseins; comment pourra-t-il échapper au péril qui le menace? Le roi d'Aragon & le vicomte de Béarn[3] lui conseillent de s'accorder sans retard avec le roi & de le prier de lui pardonner. Philippe le Hardi accueille le messager du comte auquel il enjoint de se rendre à discrétion. Le 5 juin, Roger-Bernard se rend vers son vainqueur, s'agenouille devant lui & requiert merci[4]. Le roi, sans ménagement, le fait garotter & conduire

1. *Collection des Historiens de France*, t. XX; Guillaume de Nangis, p. 493.

2. *Ibid.*

3. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 17.

4. « Le roi & sa gent furent assemblez à Thoulouse, & fut commandé que l'on entrast en la cité au conte de Fois & que l'on despouillast & gastat tout. Ainsi fu fait comme il fu commandé, & alèrent tant qu'il vindrent aus montaingnes. Si les amontèrent & vindrent tout en haut tant qu'il furent bien près du chastiau de Foys. Si tendirent leur tentes & leur paveillons tout entour... Le roi & son ost regardèrent qu'il ne pouoient pas tant aprouchier du chastel si comme il vouldroient. Si s'esmut le roy, qui estoit de grand courage, & jura que jamais ne se partiroit du siège devant ce qu'il auroit le chastel tresbuchié & mis par terre ou que il li seroit rendu. Si se conseilla comment il en pourroit exploiter. Si li fu loé qu'il mandast ouvriers qui trenchassent la roche & qu'il feissent la voie large, si que sa gent peut aler à piè & à cheval. Si commencèrent les ouvriers à trencher la roche & à taire la voie grand & large, si que la gent a pié & à cheval y pouoit passer.

» Quand le conte de Foys vit ce & que le roy estoit si ferme dans son propos, il se conseilla qu'il pourroit faire & comment il pourroit

Digitized by Google

prisonnier à Carcassonne[1] ; la captivité du comte ne dura pas moins d'une année. Avant de quitter le pays, le roi fit dédommager les habitants de Pamiers & ceux du voisinage qui avaient fait leur soumission dès le début; il leur fit distribuer[2] 2,500 livres tournois par Guillaume, abbé de Belleperche.

Une légende[3] s'est formée à propos du siège de Foix : il est trop simple d'attribuer la reddition du château à l'idée que Roger-Bernard s'était faite de son impuissance[4]. On raconte que Philippe le Hardi fit rassembler un grand nombre d'hommes, non pour dégager les abords de la forteresse & ouvrir une voie accessible aux assaillants, mais pour saper le rocher en creusant des galeries & en enlevant de gros blocs. Cette opération devait amener la chute de la forteresse, qui se serait effondrée sous l'effet de la mine. On représente le comte & la garnison s'apercevant, peu à peu, de l'avancement des travaux & finissant par demander grâce dans la crainte d'être engloutis. Cette tradition se perpétue, se reproduit dans chaque notice descriptive. On montre même aux visiteurs crédules, sur les flancs abrupts du rocher, du côté de l'Arget, les traces d'entailles faites par les assiégeants. Rendons justice à M. l'abbé Duclos[5] d'avoir réfuté cette légende, qui ne tient pas debout devant un examen même superficiel. Nous venons de raconter d'après les historiens contemporains à quel genre de travaux

eschiver ce péril. Si li fut loé qu'il s'accordast au roy hastivement; il prit messagers & les envoia au roy & li pria & supplia qu'il li pardonnast son maltalent & qu'il mettoit tous ses biens en sa mercy & qu'il en fist toute sa volonté. Le roy les messagers oy & li manda qu'il venist à luy en telle manière qu'il lui avoit mandé : tantost le conte vint devant le roy & s'agenouilla & li requist mercy. » (*Collection des Historiens de France*, t. XX; Guillaume de Nangis, p. 493.

1. *Hist. de Languedoc*, t. IX, pp. 17 & 19.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. Nous ne savons pas où cette légende a pris naissance; on la trouve reproduite par Dumège dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. II, pp. 232-249. 1834-1835, & ensuite dans Castillon d'Aspet : *Histoire du Comté de Foix*, t. I.

4. Ch.-V. Langlois, *Philippe le Hardi.*

5. *Hist. des Ariégeois*, t. II, p. 45. La gravure qui représente un épisode du siège est en contradiction avec le texte; en effet, on voit les pionniers en train de creuser le rocher.

Digitized by Google

se livra l'armée française, il ne fut nullement question de creuser des galeries dans le rocher; nos lecteurs peuvent s'en convaincre en parcourant les textes que nous donnons en note à titre de pièces justificatives [1].

Le peintre Jolivet, au Salon de 1838, n'a pourtant pas hésité à représenter les troupes de Philippe le Hardi, occupées à saper le rocher où se dresse un château qui ne rappelle que vaguement notre monument [2]. En peinture, comme en histoire, la fantaisie a souvent plus de chance de s'imposer que la vérité [3].

Après la reddition du comte, Pierre de Durban, gouverneur du château, en fit la remise à Godefroy de Roquebertin, délégué du roi d'Aragon qui en prit possession solennellement au nom de son maître. Les opérations donnèrent lieu à l'accomplissement de formalités caractéristiques. Le 7 juin, Pierre de Durban, accompagné du vicomte de Béarn, de religieux, de chevaliers & d'un notaire, sort du château & marche à la rencontre de Godefroy de Roquebertin. Chacun s'assure de l'identité de son interlocuteur & décline l'objet de sa mission [4].

« Je viens, dit le premier, de la part du comte, mon maître,

1. Guillaume de Nangis dans sa chronique latine, qui est plus développée que la version française, donne le détail sur les moyens employés pour pratiquer une voie accessible tout autour du château.

« Quum rex & ejus exercitus prope castrum, propter montem oppositum accedere non valerent... rex misit operarios qui montem celtibus scinderent & juxta pedes montium viam latam equitibus aperirent. Quod opus quum inceptum fuisset & labore continuo talis operis artifices pedem montis abscidissent, comes, videns firmum regis propositum, timuit valde. » (*Collection des Historiens de France*, t. XX, Guillaume de Nangis, p. 492.)

2. *Hist. des Ariégeois*, t. II, p. 46.

3. On peut également citer, comme spécimen de fantaisie en matière historique, la gravure qui se trouve dans *La description de la France* par une société de gens de lettres. (*Comté de Foix*, Paris, 1788, in-f°.) On a eu la prétention de représenter le siège de 1272. Sur un rocher isolé est situé un château à trois tours, les créneaux rappellent plutôt le quinzième que le treizième siècle. Au premier plan paradent des guerriers revêtus d'armures, telles que les chevaliers en portaient aux approches de la Renaissance.

4. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 19.



Digitized by Google

vous remettre le château en commende & en garde pour le roi d'Aragon; tenez, voici les clefs de la première porte. »

Roquebertin les reçoit, pénètre dans l'enceinte & successivement, après la répétition des mêmes formalités, prend possession des différentes parties du château [1].

Le roi d'Aragon ne garde la forteresse en son pouvoir qu'à peine un mois [2]; le 7 juillet elle est livrée à Philippe le Hardi; ce jour-là, Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, & Pierre de Villars, sénéchal royal du pays de Foix, s'y réunissent & rédigent un acte authentique déterminant quelles sont les limites du comté qui venait d'être mis sous sequestre.

Avec le château de Foix, le roi d'Aragon avait reçu en gage ceux de la vallée supérieure de l'Ariège; s'il avait mis de l'empressement à faire l'abandon de Foix, il n'en fut pas de même pour les autres places. Malgré les réclamations qui lui sont adressées, il refuse de faire évacuer le pays, prétendant qu'il relève de sa couronne [3]. Cette prétention a pour résultat de faire prolonger l'emprisonnement du comte; Jacques Ier ne persiste plus dans sa résolution & fait remettre les châteaux aux officiers de Philippe le Hardi. A la fin de l'année 1273, Roger-Bernard recouvre sa liberté, mais ne rentre en pleine possession de ses domaines qu'en 1275 [4].

Cette série de mésaventures ne sert pas de leçon au remuant feudataire; après avoir encouru la disgrâce du roi de France, il s'attire la colère du roi d'Aragon qui venait de lui prêter aide & assistance. Jacques Ier, irrité de le voir intriguer dans les affaires de l'Aragon, le fait arrêter en 1280 [5]; Philippe le Hardi craignant que les États de Roger-Bernard, pendant sa captivité, ne soient exposés à quelque surprise, obtient, en

1. *Hist. de Languedoc*, t. X, *pièce* 8, cc. 107-110, *Remise du château de Foix aux gens du roi d'Aragon*. Nous donnons, en résumant, la traduction de ce document.

2. *Ibid.*, t. IX, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. *Ibid.*, p. 78.

Digitized by Google

1281, de la comtesse[1] le droit de faire garder le château de Foix & quelques autres places de la frontière. Ce n'est que le 26 octobre 1285, que Philippe le Bel donne ordre aux garnisons d'évacuer les places occupées[2]. En agissant ainsi, il témoignait sa reconnaissance au comte, qui s'était montré fidèle allié de la France pendant la guerre entreprise par Philippe le Hardi en Catalogne.

## IV.

A partir du quatorzième siècle, le château n'a plus la même importance politique, car Foix n'est plus l'unique capitale des comtes qui viennent, en héritant du Béarn, de la Bigorre, du Marsan & de grands domaines en Catalogne, d'augmenter leur puissance; ils sont obligés de se transporter & de s'arrêter là où sont engagés leurs intérêts. Pau, Orthez, Lourdes, Tarbes, font tort à Foix.

Cependant quelques faits, enregistrés par les chroniqueurs, méritent d'être signalés à l'attention. Le 4 novembre 1331[3], le comte Gaston II obtient du roi Philippe de Valois l'autorisation de faire incarcérer sa mère Jeanne d'Artois dont il avait à se plaindre[4]. On lui reprochait la façon dont elle avait administré les États & le patrimoine de ses enfants mineurs; on l'accusait de ce qu'étant encore *juvenis & lasciva*[5], elle menait une vie licencieuse & donnait de mauvais exemples. Enfermée d'abord au château de Foix, puis envoyée en 1333 à Orthez, elle est transférée de prison en prison jusqu'en 1343, époque où elle recouvre sa liberté[6].

Pendant la minorité de Gaston Phœbus, le roi de Majorque,

1. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 79.
2. *Ibid.*, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 462.
4. Castillon d'Aspet, *Histoire du Comté de Foix*, t. I, pp. 309 & suiv.
5. *Hist. de Languedoc*, t. X, pièce 200, cc. 573, 580. (*Exposé des griefs contre la comtesse Jeanne d'Artois.*)
6. *Ibid.*, t. IX, p. 549.

Digitized by Google

Jacques, vint chercher un refuge auprès de son cousin; il avait tenté de recouvrer ses Etats que Pierre IV, roi d'Aragon, lui avait enlevés. Arrivé au château de Foix, en novembre 1344, il y reçut un accueil bienveillant & en repartit après avoir obtenu quelques secours [1].

Ce fait prouve que, dans sa jeunesse, Gaston Phœbus résidait dans la ville d'où, comme il le dit plus tard dans une charte octroyée aux Fuxéens, sa famille tirait son origine, son nom & son éclat : *Origo, nomen & honor.* En donnant plus loin la description du château, nous verrons qu'au milieu du quatorzième siècle la tour du centre a été transformée & ornée pour servir d'habitation. Les clefs de voûte portent encore les armoiries de Comminges, qui étaient celles d'Éléonore, mère de Gaston. C'est la confirmation de la légende qui, cette fois, d'accord avec l'histoire & l'archéologie, perpétue le souvenir du séjour de ce comte à Foix.

En 1357, pendant l'automne, Gaston était au château avec son cousin, le fameux captal de Buch, & plusieurs gentilshommes du Midi; ils se préparaient à partir pour la Prusse, afin de répondre à la demande de secours adressée par le Grand-Maître de l'ordre Teutonique à la chevalerie d'Occident [2].

L'année suivante, le comte était revenu de Prusse. C'est à ce moment qu'éclate un curieux conflit entre les habitants de la ville & les agents du seigneur. Désireux de mettre fin aux déprédations d'une troupe de brigands installés dans le voisinage, au château de l'Herm, les Fuxéens s'organisent militairement, &, sous la conduite de leurs consuls, bannière déployée, partent à la conquête de ce repaire. Repoussés par leurs adversaires, ils rentrent en désordre à Foix. Les officiers du comte, qui avaient placé l'Herm sous la sauvegarde de la justice, font arrêter consuls & notables en les accusant d'avoir méconnu l'autorité du comte & les enferment dans le château. Les prisonniers ne se déconcertent pas; ils font parvenir leurs réclamations au prince & invoquent les privilèges de la

1. *Hist. de Languedoc*, t. IX, pp. 554, 555.

2. Pasquier, *Gaston Phœbus en Prusse*, 1357-1358. Foix, Gadrat, 1893.

Digitized by Google

cité violés par leur détention illégale. Entre ses officiers & les habitants de sa bonne ville de Foix, Gaston était embarrassé : les premiers semblaient de connivence avec les brigands; les seconds, en prenant les armes, malgré la défense à eux faite, s'étaient conduits en révoltés. Quel parti prendre? Gaston Phœbus était Gascon, il se tira fort habilement d'affaire; il accorda une amnistie générale, en imposant à tous silence & oubli. Cet épisode prouve que, si parfois le château était une menace pour les habitants, il y avait aussi pour eux un recours possible contre l'arbitraire & que les chartes des privilèges communaux ne restaient pas lettre morte[1]. Les coutumes contenaient des clauses précises garantissant la liberté des citoyens : nul ne pouvait, dans la ville de Foix ou sa juridiction, être arrêté, interrogé, jugé sans l'intervention des consuls. Le pouvoir de ces magistrats s'arrêtait à l'enceinte (*clausura*) du château, où le comte possédait seul le droit de justice. Si les habitants avaient été appelés en cet endroit pour quelque procès, ils auraient pu, en présence des officiers du seigneur, se laisser intimider; il importait d'assurer leur liberté. Aussi était-il spécifié que les habitants, obligés de fournir une caution pour garantir leur comparution en justice, devaient la remettre au représentant du comte, non pas dans le château, mais sur la place publique ou au tribunal de la ville [2].

En 1362, ranimant les anciennes querelles de leurs familles[3], les comtes de Foix & d'Armagnac en étaient venus aux prises à Launac[4]. Gaston Phœbus[5] triomphe de son rival & le fait prisonnier avec un grand nombre de gentilshommes; c'est au château de Foix qu'il donne ordre de les conduire & qu'il fixe le prix de leur mise en liberté. A cette occasion est née

1. *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. II, p. 252 & tirage à part. A. Pasquier, *Episodes de la vie municipale à Foix sous Gaston Phœbus.*

2. F. Pasquier, *Coutumes municipales de Foix sous Gaston Phœbus.* Toulouse, Ed. Privat, 1891, pp. 22, 25, nos 9, 10, 12, 23, 26.

3. *Hist. de Languedoc*, t. IX, pp. 747-750.

4. Launac, dans le diocèse de Toulouse, près de l'Isle-en-Jourdain.

5. *Chroniques romanes des comtes de Foix*, Foix, Gadrat, 1895, pp. 56-59.

Digitized by Google

la légende, dont J.-J. Delescazes [1] s'est fait l'interprête, & d'après laquelle la tour ronde aurait été bâtie avec le produit des rançons. Le style du monument, qui révèle les procédés du quinzième siècle & non du quatorzième, ne s'accorde pas avec cette tradition [2].

Entre les maisons de Foix & d'Armagnac, la paix n'est pas durable; en 1376, les hostilités sont reprises de plus belle [3]; un moment, la fortune semble contraire au vainqueur de Launac. Menaud de Barbazan, capitaine au service du comte d'Armagnac, parcourt tout le pays de Foix jusqu'à Pamiers. Effrayé des progrès de l'ennemi, Gaston Phœbus, qui était alors à Orthez, prescrit au châtelain & aux consuls de Foix de mettre la ville en état de défense [4]. Pouvoir leur est donné de démolir les maisons qui nuiraient à l'établissement de fortifications, de barrer les rues & de faire tout ce qu'exigerait l'intérêt public. Ces précautions deviennent inutiles, grâce à la défaite des Armagnacs près de Montaut [5] dans le pays de Foix.

Le nom de Gaston Phœbus n'évoque pas que des souvenirs glorieux; le personnage véritable, tel que le montre l'histoire, nuit parfois au héros à qui la légendre attribue les plus brillantes qualités. Gaston n'avait qu'un fils; soupçonnant que celui-ci, à l'instigation de son oncle maternel, Charles le Mauvais, roi de Navarre, voulait l'empoisonner, le fit mettre en prison; le jeune prince y mourut en 1381 d'une façon tragique [6].

Suivant Froissart & plusieurs historiens, le fait s'est passé à Orthez; d'après d'autres auteurs qui n'en fournissent pas la preuve, ce serait au château de Foix. M. l'abbé Duclos semble

1. *Mémorial historique*, p. 21.

2. Voir plus bas la description du château au paragraphe de la tour ronde.

3. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 855. — *Chroniques romanes des comtes de Foix*, p. 60.

4. *Livre d'or des Félibres d'Aquitaine*. Foix, Pomiès, 1886, p. 87. — Charte de Gaston Phœbus tirée du cartulaire municipal de Foix.

5. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 855.

6. Froissart a donné un récit de ce fait.

Digitized by Google

s'être rangé à cette opinion & a fait dessiner une gravure où est représentée la scène[1]. Dans une salle de la tour du centre, au château de Foix, on voit un jeune homme à l'air dolent, que soutiennent plusieurs geôliers, au moment où il est en train de défaillir.

La mort de son fils priva Gaston Phœbus d'un héritier direct. En 139 , un cousin, Mathieu de Castelbon, lui succéda ; étant mineur, il fut placé sous la tutelle de sa mère Géraude de Navailles. Le 17 août 1391, le nouveau comte tint cour plénière[2] pour recevoir l'hommage des vassaux & confirmer les chartes des coutumes communales[3] ; la séance eut lieu au château dans une grande salle nouvellement construite[4].

Pour les consuls de Foix la cérémonie d'hommage eut un caractère tout particulier. Provisoirement les consuls avaient été chargés de la garde du château ; au jour indiqué, ils se transportent dans la forteresse dont ils font fermer les portes & attendent le comte ; quand celui-ci se présente, ils l'introduisent à l'intérieur & lui mettent les clefs en mains, comme signe de seigneurie & de possession[5].

A Foix, la première partie du quinzième siècle est marquée par la construction de la tour ronde, preuve que les comtes n'abandonnaient pas le manoir d'où était sortie leur famille & dont ils appréciaient l'importance politique & militaire. Quelques événements d'intérêt local, survenus à cette époque, donnent aux chroniqueurs l'occasion de citer le nom du château dans leur récit.

Le comte Jean Ier, en 1416, prit part aux négociations[6] qui mirent fin au grand schisme d'Occident. L'antipape Be-

1. Abbé Duclos, *Hist. des Ariégeois*, t. V, p. 348.

2. F. Pasquier. *Coutumes de la ville d'Ax*. Foix, Pomiès, 1886, pp. 26-29.

3. *Hist. de Languedoc*. t. IX, p. 962.

4. Voir plus bas la description du château.

5. Archives départementales de l'Ariège, série E, privilèges du Comté de Foix.

6. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 1114. — Flourac, *Hist. de Jean Ier, comte de Foix*, pp. 62-65.

Digitized by Google

noît XIII, Pierre de Luna, comptait au nombre de ses plus fidèles soutiens un certain Jean Carier, originaire du Rouergue, qu'il avait créé cardinal sous le titre de Saint-Etienne *in Cœlio monte*. En 1421, Jean Carier se trouvait au château de Torène en Rouergue, d'où il s'échappa pour rejoindre son protecteur à Péniscola, en Espagne. A la mort de ce dernier, en 1423, il choisit & créa de sa propre autorité un pape qu'il désigna sous le nom de Clément VIII. Il ne publia cette décision qu'en 1429 & en fit part au comte d'Armagnac, partisan obstiné du schisme. En 1433, Jean Carier fut arrêté à Puylaurens, dans l'Albigeois; le comte de Foix se le fit livrer & le renferma au château de Foix où il mourut misérablement; son corps fut enseveli au pied d'un rocher[1].

En 1443, le comte Gaston IV y relégua dans une des tours Marguerite de Comminges, femme de son oncle Mathieu, qui, pour s'en débarrasser, n'avait trouvé rien de mieux que de la remettre à son neveu. Le tort de la vieille dame était de persister à prolonger son existence au grand dépit de ses héritiers. Il ne fallut rien moins que l'intervention du roi de France pour mettre fin à la captivité de l'infortunée princesse[2].

Un document de 1450[3] fait connaître comment à cette époque on pourvoyait à la garde & à l'entretien du château. En vertu du droit féodal autorisant le seigneur à exiger de ses vassaux la corvée & le service du guet, les habitants des villages voisins, notamment ceux de Ganac, Brassac, Serres, Saint-Pierre-de-Rivière, Cos, situés dans la vallée de la Barguillère, étaient tenus de faire *gueyt & manobras al castel de Foix*. Chose singulière, notre texte ne porte pas que les Fuxéens aient été astreints aux mêmes obligations. Au moyen des corvées, les réparations de l'édifice étaient assurées; le guet consistait pour les hommes requis à venir passer un certain temps dans la forteresse pour y renforcer la garnison & y faire le service de

1. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 1115. — *Chroniques romanes des comtes de Foix*, p. 69. En Espagne, Carier était appelé Carilho.

2. *Hist. de Languedoc*, t. IX, p. 1147.

3. F. Pasquier, *Coutumes municipales de Foix sous Gaston Phœbus*, pp. 41-43. *Dénombrement en langue romane de la ville & du consulat de Foix en* 1450.

Digitized by Google

place. Il est à remarquer que ces charges n'étaient pas personnelles, mais réelles[1]; c'est parce qu'il était tenancier de telle maison dans tel village qu'un vassal était soumis à cette prestation. S'il venait à quitter l'immeuble sur lequel pesait la redevance, il en était affranchi.

Aux époques suivantes, nous ne trouvons plus trace ni de la corvée ni du guet. Pendant les guerres de Religion, on constate que la garnison était composée de soldats & non de vassaux réquisitionnés.

La fin du siècle est attristée dans toute la région pyrénéenne par la querelle survenue entre deux branches de la maison de Foix au sujet de la succession de François-Phœbus, décédé en 1483; Jean de Foix, vicomte de Narbonne, invoquant la loi salique, conteste les droits de sa nièce Catherine, femme de Jean d'Albret, sœur du prince défunt.

La division s'introduisit dans le Comté; chaque parti trouve des adhérents qui, les armes à la main, cherchent à faire triompher leurs prétentions. L'évêque de Pamiers, Mathieu d'Artigueloube, se déclare ouvertement l'adversaire de Catherine, qui soutenait son compétiteur à l'évêché, Pascal Dufour; en 1483, il se met un jour résolument à la tête d'une bande armée & porte secours à Jean de Château-Verdun, qui assiégeait le château de Foix pour le vicomte de Narbonne; tous deux, unissant leurs efforts, viennent à bout de la résistance de la forteresse qui capitule[2]. Pendant le règne de Charles VIII, la lutte, continuée avec des alternatives de succès & de revers, se termine à Tarbes, en 1497, par un traité favorable à Catherine & à son mari Jean d'Albret. L'année suivante, par suite de la mort du roi Charles VIII, survient un changement de situation. Jean de Foix, l'oncle & le compétiteur de Catherine, était l'époux de Marie d'Orléans, sœur du nouveau roi de France, Louis XII[3]. L'occasion était trop favorable pour que le vicomte de Narbonne n'essayât pas de faire

1. *Item ha en lodit loc en certz hostals gueyt e manobra al castel de Fois.*

2. *Hist. de Languedoc*, t. XI, p. 134.

3. *Ibid.*, pp. 162-164.

Digitized by Google

annuler le traité de Tarbes. La guerre recommence entre les partis. A l'instigation des agents de la couronne, l'affaire est évoquée devant les Parlements de Toulouse & de Paris, qui donnent gain de cause aux parents du roi. En vertu de décisions judiciaires, le Comté de Foix est mis sous séquestre. Un conseiller, maître des requêtes de l'hôtel, Pierre de La Vernade, est chargé de procéder à l'exécution des sentences & de pourvoir à l'administration du pays en nommant les titulaires des divers offices. Gaspard de Villemur, seigneur de Pailhès, déjà sénéchal du Comté, est désigné comme capitaine du château de Foix. Par letrres patentes données à Blois le 22 février 1510, Louis XII confirme le choix fait par son délégué & prescrit au sénéchal de Toulouse & au juge de Rieux de recevoir le serment du capitaine châtelain. Défense est faite à ceux qui ont la charge au nom de la reine Catherine de s'immiscer désormais dans l'exercice de cette fonction. Ordre est donné au trésorier de payer les gages du nouveau titulaire sur les revenus du Comté de Foix[1]. La querelle de la succession prit fin par la mort de Gaston de Foix, fils de Jean de Narbonne, tué à la bataille de Ravenne, en 1513, où il commandait les troupes de son oncle le roi de France.

## V.

Le Comté de Foix est peu à peu abandonné par ses souverains qui n'y font plus que de courtes apparitions de loin en loin. La venue des princes est une occasion de réjouissances publiques, de cérémonies officielles & aussi de dépenses pour les villes où l'on préparait une entrée solennelle. Au mois d'avril 1535, le roi de Navarre, Henri d'Albret & sa femme Marguerite de Valois, sœur de François Ier, visitent leur comté de Foix. Ils se rendent à Foix où ils sont reçus avec apparat; la ville

1. F. Pasquier, *Donation du fief de Pailhès en 1256 & documents concernant les seigneurs de cette baronnie au seizième siècle*, Foix, Pomiès, 1890. — *Lettres patentes de Louis XII donnant commission de capitaine du château de Foix à Gaspard de Villemur, seigneur de Pailhès*, pp. 17-20.

Digitized by Google

offre à Marguerite une coupe & un plateau d'argent doré, un pavillon de damas portant les armes de la reine & de Foix; le cadeau réservé au roi est d'un usage plus pratique : il consiste en veaux, chevreuils, poulets, barriques de vin blanc & claret, en torches de cire, foin, avoine. Les seigneurs qui faisaient partie du cortège royal, l'évêque d'Oloron, Jacques de Foix, l'évêque de Rodez, Georges d'Armagnac, M. de Pailhès, ne sont pas oubliés [1]. Les habitants de Pamiers ne se montrèrent pas aussi généreux à l'égard de leurs souverains, quand quelque temps après ceux-ci devinrent les hôtes de leur cité [2]; pas de pièces d'orfèvrerie, rien que des objets de consommation.

Au mois de mars précédent, Henri avait donné un exemple de justice susceptible de relever le prestige de l'autorité royale & de concilier les sympathies populaires. Quelques seigneurs de petits fiefs situés aux environs de Varilhes [3], en contestation avec leurs vassaux au sujet de l'exercice des droits féodaux, avaient provoqué plusieurs habitants de cette ville; était surve-

1. Archives municipales de Foix, registre des délibérations de 1535. (Communication de M. Guy Trouillard, archiviste de l'Ariège).

*Délibération du* 11 *février.* — Le conseil décide d'offrir un présent à la reine, « so es de ung plat & una coppa, & un papilho ont sian las armas de la dita dama & de la vila... Foc appunctat que sia feit lo tot al nuho sorta & plus bela que se poyra fe... & que le plat & la coppa sian de argent sobre daurat & lo papilho de damas. »

*Délibération du* 7 *avril.* — « Foc appunctat que sira donat au rey, otro lo present de Madama, III bedels o II cabirols, XII capos, XII crabitz, XXIV^tre^ poletz, VI barricas by blanc & claret, una dotzena de torchas de II libras cascuna, XII cestiers de sibada, XXIIII cargas d'erba. »

Item, es estat remostrat coma mossenher de Oloron be en companha deu Rey, lo cal grandament porta l'afar de la vila au cuer, per vese si ly sera donat re per sa venguda. Es estat appunctat que los messenhers consols ly donen duas barricas de by blanc & claret, VI torchas de I libra & metza cascuna, detz cargas d'erba & sieys cesties de sivada.

... Item per vese si sera donat re à mosseyher de Rodes, lo cal es ung dels principals conselhes de madama, foc appunctat que ly sia donat duas barricas de by blanc & claret, VI torchas cascuna de I libra metza & sieys cesties de sivada.

Item à mossenher de Palhes que ly sia donat una barrica de by, tres cesties de sivada, VI cargas d'erba, duas torchas de I libra metza cascuna.

2. J. de Lahondès, *Annales de Pamiers*, t. I, p. 414.

3. Petite ville située entre Foix & Pamiers.

Digitized by Google

nue une rixe pendant laquelle un syndic avait été tué & plusieurs de ses compagnons blessés. La justice consulaire ouvre une instruction & parvient, non sans peine, à s'emparer des coupables; ceux-ci sont conduits au château de Foix où ils demeurent prisonniers. Le procès est poursuivi non plus par les consuls ou par le procureur royal, mais à l'instigation des captifs qui réclament hautement leur élargissement, ne se gênant pas de déclarer qu'ils tireraient vengeance des habitants de Varilhes. En cette occurrence, les consuls & habitants de cette commune, se joignant à la veuve de la victime, adressent une requête à Henri d'Albret pour lui exposer la situation & en même temps pour lui demander le châtiment des seigneurs dont l'impunité accroîtrait encore l'audace : « Leur attitude, est-il dit dans la supplique, porte surtout atteinte au droit du roi. « *Redounda plus tot à injuria & blasme de vostra real Majestat.* Le prince renvoie l'acte aux officiers du Comté de Foix, en mettant au bas de la pièce l'ordre de donner suite à l'affaire, *de maneyre que aux coulpables sie pene & à totz autres exemple*[1].

Jusqu'aux guerres de Religion nous ne trouvons aucun fait digne d'être signalé qui se soit passé au château de Foix. L'avènement de Jeanne d'Albret & de son mari Antoine de Bourbon, en 1555, marque le commencement d'une période de troubles qui ne cessera que par l'intervention de Richelieu, après un répit de courte durée sous le règne réparateur d'Henri IV. Cette période est l'une des plus attristantes qu'ait jamais traversée le pays de Foix. La lecture des documents donne une singulière idée des contemporains. Dans les deux camps, même violence, même férocité, même mauvaise foi; le plus faible n'a pas de merci à espérer du plus fort, les ruines s'accumulent partout, la guerre pénètre dans les moindres villages, aucun établissement religieux ne reste debout. Les efforts persévérants des évêques & des abbés au dix-septième siècle ne réussissiront pas à faire disparaître les traces des désas-

1. *Bulletin de la Société Ariégeoise*, F. Pasquier, *Requête des consuls & habitants de Varilhes à Henri d'Albret, comte de Foix, roi de Navarre, pour obtenir justice d'une agression*, t. I, pp. 27-35.

Digitized by Google

tres & à rendre leur ancienne splendeur aux institutions relevées. Foix, dans des proportions moindres que Pamiers, ne fut pas épargné.

En 1561, les religionnaires entrent dans la ville; Clément, leur ministre, prêche publiquement dans l'église Saint-Volusien, dont le clergé a été chassé[1]. Comptant sur la trahison pour s'emparer du château, les hérétiques sont déçus dans leurs menées; Sers, le capitaine qui commande la place, est un catholique fidèle, il résiste aux menaces & aux séductions[2].

En 1562, au mois de mai, une bande de huguenots s'introduit dans l'église de Montgausy, située dans la banlieue, en enlève la statue de la Vierge & la traîne ignominieusement le long de la route en se livrant à des manifestations sacrilèges. Les Catholiques ne veulent pas laisser un tel crime impuni; à leur demande, trois conseillers du Parlement de Toulouse arrivent à Foix pour faire le procès des coupables; les principaux sont condamnés à être brûlés ou roués sur le lieu du forfait; une vingtaine d'autres sont pendus devant les murs du château[3].

En 1565, sous la conduite de sa mère, Jeanne d'Albret, le jeune roi de Navarre Henri, vient dans son pays de Foix où il retournera en mai 1578, en avril & novembre 1579, en juin & juillet 1584. A sa seconde visite, il est accompagné de sa femme, la séduisante Marguerite, & fait une entrée solennelle dans la capitale de son comté[4]. D'après les recits de Delescazes & d'après les documents de l'époque, Henri IV ne serait venu qu'en ces circonstances dans le pays de Foix[5].

Un catholique, le sire de Lahisle, est, en 1578, gouverneur de la ville & du château, le roi lui enlève cette charge & la

1. Delescazes, *Mémorial historique*, p. 62, édition Pomiès; Foix, 1894.
2. *Ibid.*, p. 62.
3. *Ibid.*, p. 64-65.
4. *Ibid.*, p. 68 & 98-99.
5. *Recueil des lettres missives d'Henri IV* publié par Berger de Xivrey. (*Documents inédits de l'Histoire de France*), t. II, *pièces justificatives*. Séjours & itinéraires. Une lèttre du 22 mars 1578 au maréchal de Damville est datée de Foix.

Digitized by Google

donne à un huguenot, Brignon [1], qu'assiste comme lieutenant Deing, officier plus fanatique que son chef. Sous l'administration de ces deux agents, ce ne sont qu'alertes, pillages, destructions. Au printemps de 1580, Brignon renforce secrètement la garnison du château en introduisant par une fausse porte des huguenots de la région; le 15 avril, à leur tête, il descend en ville & s'en fait remettre les clefs par les consuls, qu'il réduit à l'impuissance. Cet attentat est le commencement des persécutions contre les catholiques. Le vieux chroniqueur Delescazes a laissé un triste tableau de la dévastation dont l'abbaye fut victime : « Après s'être saisi tant des portes de la ville que de celles de l'abbaye, déjà réduite en sa puissance, Brignon print l'avantage à mesme temps d'enlever toutes les richesses, commoditez & meubles plus précieux rencontrez dans icelle, qu'il fit remectre dans le château, avec les reliques du bienheureux saint Volusien, argenterie, calices, croix, chandeliers, lampes, encensoirs, cloisons de fer & autres ornemens treuvez dans les chapelles particulières des confréries de l'église dudit Foix [2], permettant à la foule d'employer sa force au débris & fracassement pitoyable de tout le reste. »

Le gouverneur du château, suivant l'expression de Lacoudre, ne se mit pas en peine de ce précieux dépôt, prit l'argent de la châsse & jeta les reliques du haut du rocher, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'elles sont devenues [3].

En ce moment, le roi de Navarre était à Montauban; les catholiques de Foix lui envoient une députation pour lui exposer leur triste sort. Cette démarche amène la destitution de Brignon, mais ne modifie pas sensiblement la situation. Deing, son lieutenant, le remplace, & les catholiques sont molestés de plus fort; ils voient un des leurs assassiné en plein jour par un soldat de la garnison. Enfin dans le courant du mois de mai 1581, poussés à bout, ils en arrivent à un tel point d'exaspération qu'ils se soulèvent, attaquent les huguenots, brûlent leur temple, les repoussent du côté du château

1. Delescazes, p. 100.
2. *Ibid.*, pp. 101-102.
3. Lacoudre, *Vie de saint Volusien*, édition Pomiès, Foix, 1893, p. 53.

Digitized by Google

où ils les forcent à chercher refuge. Les protestants du pays ne laissent pas leurs coreligionnaires sans secours. Le 15 mai, à l'entrée de la nuit, neuf cents hérétiques se réunissent sur les bords de l'Arget & tentent l'assaut; après avoir percé les murailles de Fouichet, soutenus par la garnison du château, ils pénètrent dans la ville. Pendant trois heures, un combat s'engage à travers les rues; les deux chefs des catholiques, ennemis mortels l'un de l'autre, ne peuvent s'entendre pour donner des ordres & laissent la confusion se mettre dans leurs troupes. La victoire demeure aux huguenots qui mettent la ville au pillage, chassent les religieux de l'abbaye & en démolissent l'église [1].

A cette époque on constata qu'il était nécessaire d'effectuer des réparations en diverses parties du château & on jugea opportun d'offrir aux hôtes de distinction qui venaient à Foix un logement plus convenable que celui dont les gens s'étaient contentés jusque-là.

En 1576, Brenieu, capitaine du château, un maître des requêtes, Bertrand de Lavalade & un auditeur des comptes, Pierre de Laroque, visitèrent le Comté, avec mission de procéder à la mise en ferme du domaine royal & de s'enquérir des besoins du pays [2]. A Foix, les commissaires requirent un maçon, Antoine Maurin, & un charpentier, Etienne Pollet, pour vérifier l'état de la couverture des trois tours du château. Ces ouvriers adressèrent un rapport où ils consignèrent le résultat de leur examen & donnèrent le devis des travaux à faire tant pour la restauration des couvertures que pour la construction de trois guérites.

Pour la fourniture des ardoises, tuiles, soliveaux, de la chaux, du sable, du fer, ils demandaient 219 livres & 500 livres pour « la façon de la besongne. » Le devis parut trop élevé; « sur quoy a esté advisé de faire diligence de treuver autres entrepreneurs qui facent meilleure condition pour bailler les dites réparations au rabais. » Le document, dont nous venons de donner l'analyse, prouve qu'au seizième siècle les trois tours étaient couvertes; il concorde avec un dessin du

1. Delescazes, *Mémorial historique*, p. 104.

2. Archives départementales des Basses-Pyrénées, B, 1171. Procès-verbal des affermes du Comté de Foix.

Digitized by Google

commencement du dix-septième siècle conservé à la Bibliothèque nationale[1].

Quelques années après, Deing, lieutenant du château, juge à propos de faire « dresser quelque commodité de logis en l'estaige de l'endroit du tinel d'Armaignac »; les dépenses s'élèvent « à la somme de trois cent septante deux escus sol & deux tiers. » Présentée au conseil du roi, la note n'est pas approuvée; on demande à Deing de faire « apparoir de l'ordonnance en vertu de laquelle les dites réparations auroient esté faictes. » Obligé de reconnaître qu'il ne peut obtempérer à cette réquisition, parce qu'il avait agi « en bon & fidelle mesnager à la descoration & fortiffication dudit chasteau, » c'est-à-dire qu'il avait entrepris les travaux sans adjudication ni marché régulier. Dans cette situation il juge à propos de s'adresser directement au roi de Navarre, qui à ce moment se trouvait à Montauban, pour lui représenter « qu'à ses costs, fraiz & despens, il auroit faict bastir une sale & chambre pour la grande commodité & embellissement du chasteau; » cependant il compte bien « de n'estre pas frustré pour ceste impense utile « & nécessaire. » N'obtenant pas la réponse sur laquelle il comptait, il écrit de nouveau au roi dans les termes suivants :

*Au roy de Navarre.*

« SIRE,

« Le sieur Dain[2], commandant en vostre chasteau de Foys en l'absence du sieur de Brenieu, vous remonstre très humblement que, despuis qu'il est en sa charge, il auroit fort considéré la nécessité qu'il estoit de dresser quelque comodité de logis en l'estaige de l'endroit du tinel d'Armaignac, tant pour avoir moyen d'y entretenir plusieurs de ceux qui y viennent voir le dit sieur de Brenieu & le remonstrant, auxquels ne se peut desnier l'ouverture de la porte, que pour tenir en plus grande seuretté le dongeon dudit chasteau, par lequel tout le reste d'icelluy desmeure asseuré & asubjetty; de sorte que despuis

1. Voir le fac-simile de ce dessin dans l'*Album des monuments du Midi :* Château de Foix.

2. Delescazes écrit toujours *Deing*.

Digitized by Google

deux ans ou environ il auroit faist bastir au susdit endroit une sale & chambre, que Vostre Magesté auroit despuis veue, & auroit requis vostre juge maige & conservateur de vostre Domaine d'en vouloir faire la visite avecques experts & stimer les fornitures en ce par le remonstrant faictes. A quoy il auroit esté murement procédé & comme apert par le procès-verbal cy-ataché; les dittes fornitures auroient esté estimées à la somme de trois cens septante deux escus sol & deux tiers. A ceste cause, Sire, plaise à Vostre dite Magesté commander & ordonner luy estre expédié mandement de cette somme & la faire assigner sur la recepte de vostre comté, affin que le supplyant aye moyen de continuer le très humble service qu'il vous a desdié en sa cause propre[1].

« DAIN. »

Le 19 août 1584, le roi prescrit à ses agents du pays de Foix de donner satisfaction à Deing; il déclare avoir reconnu par lui-même pendant son dernier séjour au château que les réparations étaient nécessaires & d'un prix raisonnable.

*De par le roy de Navarre.*

« A nostre amé & féal conseiller, trésorier & receveur général de nos maison & finances, Maistre Macé du Perray, salut.

« Nous voullons, vous mandons & ordonnons que, par Maistre Pierre Bouesdron par nous commis à la recepte généralle de nostre conté de Foix, vous faictes payer, bailler & délivrer comptant à nostre cher & bien amé Pierre Bonnyer, sieur de Dain, lieutenant du sieur de Brenieu, cappitaine & gouverneur de nostre chasteau & ville de Foix, la somme de trois cens soixante six escuz deux tiers, que nous luy avons ordonnée & ordonnons par ces présentes pour plusieurs réparations nécessaires qu'il a faictes faire en nostre dit chasteau, & mesmes y ayant faict bastir une salle & chambre. Lesquelles réparations nous aurions veues dernièrement[2], estant dans nostre dit chasteau, qui nous apparut deuement du pris

1. Arch. des Basses-Pyrénées, B, 2728.

2. D'après l'itinéraire cité plus haut, p. 93, le roi serait venu dans le Comté de Foix en 1584 au commencement de juin, puis à la fin de juillet.



STAATS-BIBLIOTHEK MÜNCHEN

Digitized by Google

d'icelle. Et rapportant par vous le présent mandement tant seullement avec quictance dudit Bonnyer de ladite somme de IIIe LXVI escus II t. sur ce suffisante, icelle sera passée & allouée en la despense de vos comptes, desduite & rabatue de vostre charge & recepte par nos amez & feaulx les auditeurs d'iceulx, auxquelz mandons aincy le faire sans difficulté. Car tel est nostre plaisir. Donné à Montauban, le XIXe jour de août mil cinq cens quatre vingts & quatre[1].

« HENRY. « *Laltier.* »

Malgré la faveur dont il semblait jouir auprès de son maître, Deing, en 1584, est sacrifié pour donner une satisfaction tardive aux catholiques. Henri nomme le capitaine Comte gouverneur de la ville & du château, mais comme compensation, il met à la tête de la province le sire de Lévis d'Audou, chef redoutable des huguenots à qui ses cruautés ont acquis une triste & durable célébrité. La bonne harmonie ne pouvait régner entre les deux rivaux. « Comte, dit Delescazes, sans considération d'aucun parti, entretint tousjours les habitans en paix & concorde jusqu'en l'an 1595[2]. » Au mois de juin de cette année, le sire d'Audou surprend la ville & assiège le capitaine dans le château ; grand émoi & grand embarras des habitants qui ne savent de quel côté se ranger[3].

La querelle s'apaise & le roi, pour ramener le calme, délègue un commissaire général dont l'arrivée marque le début d'une ère de tranquillité. A partir de ce moment, le culte catholique est publiquement rétabli, « &, ajoute Delescazes[4], ce fut donc alors que les catholiques commencèrent à respirer sous la douce domination de leurs nouveaux consuls, lesquels, tant d'un party que d'autre, firent vivre un chacun politiquement. » Cette situation ne se modifia pas tant que vécut Henri IV.

1. Arch. des Basses-Pyrénées, B 2728. — Nous avons reproduit *in extenso* ce document, parce qu'il constate la venue d'Henri IV à Foix en 1584. Le sieur de Brenieu, dont il est question, n'est autre que le Brignon du chroniqueur Delescazes.

2. *Mémorial historique*, p. 115.

3. *Ibid.*, p. 116.

4. *Ibid.*

Digitized by Google

## VI.

Sous Louis XIII, la reprise des hostilités entre les partis remet Foix sur le pied de guerre. En 1621, le gouvernement du château passe des mains du catholique Matherot [1] à celles du protestant Restinclière-Toiras qui, après avoir pris possession de son poste, laisse tous ses pouvoirs à son lieutenant Laroubière [2]. C'était un huguenot fanatique; entrant aussitôt en relations avec ses coreligionnaires qui tenaient la campagne, il complote de leur livrer la place. Averti à temps, Restinclière envoie à Foix son frère, M. de Laforest, qui chasse le traître & établit une garnison catholique [3].

Laforest-Toiras remplace même Restinclière dans le gouvernement de la ville & du château. Delescazes, se faisant l'interprète des catholiques, est prodigue d'éloges envers un administrateur « entretenant un chacun en paix sous l'obéyssance de Sa Majesté & sans aucune oppression, & sous lequel on vit ledit château entièrement remis en son premier lustre [4]. » Aussi quand arrive dans Foix le P. Vilatte, religieux observantin de Toulouse, pour prêcher l'Avent, il se porte dans ledit « château pour rendre ses devoirs & humbles salutations qu'il devoit à une personne de telle condition [1]. » Il y eut controverse publique entre le moine & Aureillard, ministre protestant. Foudroyé par les arguments du Père, le ministre s'avoue vaincu, au grand découragement de ses partisans, dont le nombre était du reste fort restreint. Lui-même prend le parti de quitter la ville. Après son départ, le conseil communal, au mois de mars 1622, vote la destruction du temple calviniste [5]. Laforest approuve la délibération & décide, « attendu que ledit temple est prejudiciable au chasteau & mai-

1. *Mémorial historique,* p. 138.
2. *Ibid.*, p. 138.
3. *Ibid.*, p. 138.
4. *Ibid.*, p. 142.
5. *Ibid.*, p. 143.

Digitized by Google

son du Roy, il seroit mis bas[1] », ce qui fut aussitôt exécuté. En même temps, le gouverneur donne ordre de réparer & de rendre à sa destination première la chapelle du château, « laquelle avoit esté profanée & divertie pendant l'espace de quarante deux ans[2]. » Elle fut bénie & de nouveau dédiée à saint Louis[3] par un vicaire général délégué à cet effet[4].

Après les alertes qui avaient troublé la ville en 1621, il importait de recourir à des mesures de prudence, afin de ne pas être pris au dépourvu. En 1623, Louis XIII charge Aymerie Gaffron, commissaire de l'artillerie, d'envoyer deux canons & des munitions au château de Foix[5]. De Narbonne on expédiera les deux pièces, de Montpellier dix milliers de poudre, & de Carcassonne mille boulets de calibre. L'arrivée du convoi est une occasion de fêtes. Un jour du printemps, Laforest-Toiras se porte au devant de l'artillerie jusqu'à Saint-Jean-de-Verges, « tambour battant & enseignes deployées. » Les consuls & les habitants s'arrêtent à un oratoire voisin de la ville; un des consuls fait une harangue pour remercier le roi & Laforest-Toiras. La compagnie des soldats formant la haie fait une salve de mousqueterie, à laquelle répond la garnison du château : les canons tirent & saluent la ville « de quoi le peuple se seroit grandement réjoui, » les habitants les traînent « avec cordes & à force de bras » sous le couvert de la place[6]. Laforest-Toiras les fait ensuite conduire dans « la

1. *Délibérations municipales de Foix*, 20 mars 1622, f° 570 v°.

2. Delescazes, p. 143.

3. Pour tout ce qui concerne la chapelle, voir plus bas la *Description archéologique*.

4. P. Ant. Brun, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. V. *Les guerres de Religion dans le Pays de Foix sous Louis XIII*.

5. Ces détails sont empruntés à la notice de M. Doublet : *Les incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XIII*. L'auteur a pris la plus grande partie de ses renseignements dans le registre des délibérations municipales de Foix, 1623-24. Voir aussi P.-An. Brun, *Les guerres de Religion dans le pays de Foix*, p. 37.

6. Le couvert de la place devait être ce hangar accolé contre l'église depuis la porte du clocher jusqu'au bras méridional du transept. Ce couvert, comme on le verra plus loin, servait parfois aux assemblées des habitants, qui y étaient convoqués, pour délibérer ou pour enten-

Digitized by Google

basse cour du château » qui devait se trouver au bas du rocher[1]. Deux portails donnaient accès dans cette basse-cour; sur l'un d'eux étaient appliquées les armes du roi « peintes, dorées & taillées en pierre avec ces mots : « *Louys est ma loy.* »

La prise d'armes de 1625 n'a qu'un faible retentissement dans la ville de Foix, qui fut seulement contrainte de fournir des approvisionnements nécessaires au siège du Mas-d'Azil.

En 1627, la révolte, dont le duc de Rohan est le chef, se propage dans le pays de Foix; pendant la nuit du 13 novembre[2], il s'empare par surprise de Pamiers d'où s'enfuient précipitamment l'évêque, les chanoines & les ecclésiastiques qui se réfugient à Varilhes. Le duc envoie sa cavalerie ravager la vallée de la Barguillère aux environs de Foix, dans l'espérance que les traîtres, avec lesquels il entretient des intelligences, lui livreront le château[3]. Son attente est trompée; ne pouvant plus tenter le coup de main qui convenait à son audace, il se retire en Languedoc. L'année suivante, pendant le siège que l'armée royale sous les ordres du prince de Condé & du duc de Montmorency entreprend au mois de mars pour recouvrer Pamiers, Foix reste fidèle & contribue au ravitaillement des assiégeants[4].

Le dimanche 12 novembre 1628, la prise de La Rochelle est l'occasion de grandes réjouissances, dont le programme détaillé est inséré au registre des délibérations municipales de la ville de Foix[5]. C'est du château que le gouverneur, précédé d'un portrait du roi, sort pour aller à l'église abbatiale & prendre part à la fête; « les fauconneaux & couleuvrines du chasteau tonnoient entre temps, puis les deux canons de calibre... les habitans & manans avoient receu l'ordre d'allumer

dre des communications officielles. Toute trace de cette construction a disparu lors des dégagements pratiqués autour de l'église de 1880 à 1884.

1. Cette basse-cour devait être sur l'emplacement de la cour actuelle du palais de justice & de l'espladade qui le précède.

2. Delescazes, pp. 151-152.

3. *Ibid.*, p. 153.

4. *Ibid.*, p. 153.

5. F° 677.

Digitized by Google

dès que le canon du chasteau aura donné ce signal; furent allumés audit chasteau quatorze fanals qui ont duré toute la nuit, savoir quatre à chacune des trois grandes tours & un à chacune des deux petites. En même temps, la ville voyant ledit signal, chacun fist son feu & mit lumière aux fenestres... & tous les lieux dépendans dudit consulat de ladite ville firent aussy leurs feux au commandement qu'ils en avoient eu d'allumer au dernier coup de canon, & en fust allumé au plus haut des montagnes à la veue des anciens rebelles [1]... »

La paix d'Alais, accordée par le roi en 1629 aux protestants vaincus, mit fin aux troubles. Dans les villes du Comté de Foix, il y eut bien encore quelques agitations indiquant que le calme était plus apparent que réel. Si la discorde n'éclatait plus entre huguenots & catholiques, la rivalité se manifestait entre les représentants des divers pouvoirs. En 1635, Lapasse, gouverneur du château, vivait en mauvaise intelligence avec du Ferrier, juge mage de la sénéchaussée, dont le siège n'était pas encore transféré à Pamiers. Un conflit éclate entre ces deux fonctionnaires; les habitants prennent fait & cause dans la querelle; on en vient aux mains, il y a des blessés. Chef de la force armée, Lapasse réduit son adversaire à l'impuissance, le constitue prisonnier dans sa maison & le fait ensuite conduire au château [2]. Après quelques jours de captivité, le juge mage est délivré; le Parlement de Toulouse, pour punir Foix de l'outrage infligé au pouvoir judiciaire, décide que la sénéchaussée sera transférée au village de Montgailhard. Par arrêt du Conseil du 5 mars 1636[3], cette décision est annulée & les choses sont rétablies sur l'ancien pied. La toge, en cette circonstance, fut obligée de s'incliner devant les armes.

Après la ruine des protestants, comme parti politique, après l'abaissement de la haute noblesse frappée dans le duc de Montmorency, la royauté jugea prudent de prendre des mesures en vue d'enlever aux rebelles les moyens de s'organiser &

1. Voir les ouvrages cités de MM. Brun & Doublet.
2. Delescaze, *Mémorial historique*. p. 166.
3. *Ibid.*, p. 166.

Digitized by Google

de se maintenir dans le pays. Les fortifications des villes, les châteaux des seigneurs & même ceux du roi furent condamnés au démantèlement, afin, dit[1] Louis XIII, dans un ordre signé à Toulouse le 28 octobre 1632, « que les factieux ne se puissent prévaloir des dites places pour troubler le repos & la tranquilité de nos sujets ». Des commissaires furent désignés pour surveiller les démolitions. On commença par Mazères, Pamiers, Saverdun, puis on continua par Montaut, Tarascon, Labastide-de-Sérou, Roquefixade, Le Carla[2]. En 1638, le roi, dans le désir de diminuer les charges supportées par la Province, & reconnaissant que les châteaux de Montgailhard & de Mérens étaient inutiles, en prescrivit le rasement[3].

## VII.

A la fin du règne de Louis XIII, dans la vallée de l'Ariège, il ne restait guère plus des antiques forteresses féodales du Moyen Age que le château de Foix. Pourquoi cette exception? On a supposé que, dans la capitale du Comté, le roi avait voulu conserver l'ancien berceau d'une dynastie dont étaient issus les Bourbons & perpétuer les traditions en y maintenant le gouverneur du pays. Semblables considérations de sentiment n'étaient pas dans les idées de l'époque. La paix était à peine rétablie; la prudence commandait de laisser des troupes dans la contrée pour parer à toute éventualité; or, placé dans une ville qui, en 1621 & 1627, avait déjoué les menées des traîtres & s'était montrée fidèle à la cause catholique & royale, le château de Foix était tout désigné pour rester

1. *Mémorial historique*, p. 163. — Le roi était en ce moment à Toulouse pour rétablir l'ordre compromis par la rébellion du duc de Montmorency.

2. *Ibid.*, pp. 164, &c.; voir le mot *démantèlement* à la table analytique pour la nomenclature des places.

3. *Ibid.*, pp. 170-171.

Digitized by Google

debout. On était, en outre, à la veille d'une déclaration de guerre à l'Espagne; il convenait de ne pas dégarnir une frontière où, en dehors de cette forteresse, il ne subsistait plus que les murailles d'Ax, peu capables d'arrêter la marche d'envahisseurs. Ces motifs avaient attiré l'attention de l'autorité royale quand, en octobre 1625, le maréchal de Thémines avait été obligé de lever le siège du Mas-d'Azil. Aussi, le 23 juin 1626[1], Louis XIII signe-t-il à Blois des lettres patentes pour prescrire de réparer & de fortifier le château de Foix. « Considérant l'importance dudit chasteau pour arrester les courses & entreprinses des estrangers & contenir ses subjects dudit pays dans l'obéissance; » le roi « ordonne estre faist fonds de la somme de mille livre par an pour estre employée aux reparations, fortiffications & magasins. » On ne se préoccupe guère, tout d'abord, de se livrer à ce genre de travaux. En vain un arrêt du Conseil d'Etat recommande-t-il de mettre à exécution les ordres du roi. Ce n'est qu'en 1632 qu'on trouve les ouvriers à l'œuvre. Le 28 mars, Laforest-Toiras enjoint de mettre en adjudication l'ouvrage à faire conformément au devis dressé; trois jours après, un sergent délégué par le gouverneur & le procurenr du roi reçoivent « dans la basse-cour du château » les offres des ouvriers. Sur une mise à prix de 1,200 livres, Pierres Joffres & Bertrand Comanay, maîtres maçons de la ville, proposent un rabais de 200 livres & sont déclarés adjudicataires des travaux; le solde leur en est payé l'année suivante après la production d'un procès-verbal de reception « de la besongne[1]. »

Les abords de la forteresse furent pourvus d'ouvrages qui protégaient la porte d'entrée, le logement du gouverneur, & se reliaient aux murailles de la ville. Le devis détaillé donne une idée des travaux dont il décrit le caractère technique au point de vue militaire.

1. Archives des Basses-Pyrénées, B, 1201; — *Chambre des comptes* (ordonnance de Laforest-Toiras).

2. *Ibid.*, pièces de comptabilité.

Digitized by Google

*Estat des réparations & fortifficatioos nécessaires au chasteau de Foix pour estre faictes l'année présente* 1632, *suivant l'ordre du roy & les ordonnances de M. de Laforest-Toyras, gouverneur pour Sa Majesté dudit chasteau & ville de Foix.*

« Premièrement fault tirer une murailhe à pierre, chaux, despuis la première porte dudit chasteau à la droicte jusqu'à la murailhe de la ville, avec trois petites poinctes de bastion distant doutze pas l'une de l'autre, pour deffandre ladite première porte & le logement dudit sieur gouverneur, fondée sur le ferme & solide.

« Laquelle murailhe aura cinq pans d'espesseur au plus bas, quatre pans au milhieu & trois sur le haut, avec flancz & embrazeures en pierre de taille ou brique pour le canon; & aura trente sept cannes de long & trois & demy de hault.

« Plus fauldra combler de terre le vuide desdites trois poinctes de bastion, comme aussi ladite murailhe par le dedans entre icelle & ledit logement, de la haulteur de deux cannes six pans & de largeur trois cannes. Laquelle terre sera prinse de celle qui se tirera desdits fondemens & du dehors de ladite murailhe de ville au plus près, sans y apporter toutes fois aucun presjudice.

« L'entrepreneur sera tenu faire les dites réparations & fortiffications & fournir tous les matériaux & maneubres nécessaires, le tout rendre parachevé dans un mois prochain.

« Fait dans le chasteau dudit Foix le 28e jour de mars 1631.

« LAFOREST-TOIRAS.

« Par mondit sieur[1],

« BARREAU, *secrétaire.* »

Malgré l'intention bien formelle du pouvoir central, démontrée par l'entretien dont elles étaient l'objet, les tours centrales étaient menacées. Dès le rétablissement de la paix, il est question de ne pas les épargner; la population ne se montre

1. Archives des Basses-Pyrénées, pièces de comptabilité.

Digitized by Google

pas favorable à leur existence, les réclamations parties de Foix trouvent de l'écho en haut lieu. Nous empruntons quelques détails à M. Doublet qui, dans deux mémoires[1], a tracé un tableau animé & pittoresque des événements survenus dans la capitale du pays à cette époque.

En 1629, un certain nombre d'habitants se montrent disposés à demander la démolition du château, la suppression de la garnison & le remplacement de Laforest-Toiras; des intrigues sont nouées en vue d'obtenir ce triple résultat. Un complot s'organise; à la tête se trouvent les ennemis du gouverneur, entre autres Jacob Goulhard, lieutenant de la sénéchaussée. Une réunion où prennent part une soixantaine de personnes se tient à l'hôtel de ville; les assistants décident d'envoyer au roi une députation chargée de réclamer la destruction de la forteresse. Le 28 octobre, un autre Goulhard (Jean), capitaine commandant en l'absence de Laforest-Toiras, convoque le Conseil général de la commune sous le couvert de la place. Les quatre consuls, quarante-huit conseillers, cent cinquante personnes répondent à l'appel. Là, en présence de deux notaires chargés de dresser procès-verbal de la délibération, Jean Goulhard dénonce le complot & amène les consuls à faire une rétractation. L'assemblée vote des félicitations à Laforest-Toiras, proclamant que, depuis qu'il est à Foix, tout y va bien; elle constate que le château « était réparé, embelli, fortifié, pourvu, comme il se voit, d'artillerie, armes & munitions de guerre & de vivres nécessaires à une place de frontière si importante & capable d'empêcher les ennemis du roi. » Enfin, on reconnaît que « ladite place est extrêmement nécessaire & très importante tant pour le service du roi que pour la conservation du pays, n'y ayant dans icelui aucune autre place qui puisse résister en cas d'oppression civile ou étrangère. » On rend même hommage à la garnison « qui n'a pas permis à Rohan de prendre la ville & qui ne s'est jamais livrée à des violences envers les habitants. »

1. *Bulletin de la Société ariégeoise*, t. IV, pp. 383-420. La vie militaire à Foix & le rôle du château de 1630 à 1675. — Incidents de la vie mucicipale à Foix sous Louis XIII. » Foix, Gadrat, 1896.

Digitized by Google

Les événements, qui se produisaient fréquemment, donnaient un démenti à ces témoignages de satisfaction décernés aux soldats; la sécurité n'était assurée à aucun des partis. Un jour, sur la place du Mercadal, le sergent-trompette du gouverneur est attaqué, battu & on lui vole son instrument[1]. Un prébendier de l'église est couché en joue par le concierge des prisons du château. D'autres soldats rouent de coups de bâton un huissier & blessent plusieurs habitants au milieu de la place. Le juge mage affirme avoir vu un consul menacé.

Il n'est pas étonnant si, devant de tels excès, le conseil politique, quelques années après, n'a plus la même manière de voir & si, libre d'émettre un avis sans être influencé, il se prononce nettement en faveur d'une mesure susceptible de mettre fin aux malheurs de la ville. Le 4 avril 1634, le Conseil politique est avisé officiellement par Laforest-Toiras que le roi a l'intention de prescrire la démolition de la forteresse. Libre aux conseillers de faire connaître leur avis sur l'opportunité de la mesure. « Si elle vous apporte du domage & que la conservation de la place vous soit plus advantageuse & au service du roy & bien public, c'est à vous d'en faire cognoistre vos raisons par un depputé & par très humbles supplications à Sa Majesté[2]. » Une délibération s'ouvre à ce sujet &, par dix-neuf voix contre trois, le Conseil donne son assentiment au projet. D'après une note trouvée dans les papiers particuliers de Caulet, évêque de Pamiers, que plus tard nous allons voir favorable à la destruction, le château fut sauvé par une manœuvre de Laforest-Toiras. Cet officier aurait transmis au Conseil d'État une requête de prétendus habitants de Foix demandant l'ajournement de la démolition[3].

L'examen de la supplique occasionna des retards qui sauvèrent l'édifice. Quel était le but de Laforest-Toiras? Il craignait sans doute que la disparition du château & de la garnison n'entraînat la suppression de son emploi; de là le zèle qu'il déploya en la circonstance. Foix reste donc place de guerre,

1. G. Doublet, *Incidents de la vie municipale*, octobre 1629.
2. G. Doublet, *La vie militaire*, pp. 385, 386.
3. *Ibid.*, p. 419.

Digitized by Google

&, en conséquence, exposé à tous les inconvénients qu'entraîne la présence de soldats indisciplinés, habitués à mépriser les habitants. M. Doublet a donné un intéressant récit des incidents qui surgirent à la suite de la rivalité entre soldats & citadins[1]. Ne nous occupons pas des pauvres bourgeois, souvent rossés & jamais contents, qui font entendre vainement leurs doléances au gouverneur; ne citons que les faits intéressant directement le château.

En 1635, éclate avec l'Espagne une guerre que terminera, seulement en 1659, le traité des Pyrénées; c'est une période d'agitations, d'alertes. Un jour, on annonce la présence des Espagnols au-dessus de Mérens[2], on équipe à Foix une compagnie pour marcher à la frontière, on remet la place en état de défense. En 1638, naissance du Dauphin qui devait être Louis XIV[3]; c'est une occasion de grandes démonstrations, auxquelles le château s'associe en tirant des salves d'artillerie. Cinq ans après, il en est de même quand on rend les honneurs funèbres à la mémoire de Louis XIII & qu'on salue l'avènement du jeune roi[4].

S'il arrive des prisonniers de guerre, on les loge dans deux chambres de la tour ronde & on les entretient aux frais de la ville qui, pour subvenir à cette dépense, est obligée de contracter un emprunt[5]. Elle doit pourvoir à la plupart des fournitures nécessaires à l'entretien de la troupe. Elle vote 600 livres destinées à remplacer les lits qu'un précédent gouverneur avait emportés[6]. La présence des gens de guerre est une ruine pour la malheureuse cité; tel est le poids qu'elle doit supporter qu'en 1654 elle s'endette de 40,000 livres[7].

En 1659, la veille de Noël, les soldats s'emparent brutalement des charges de bois que les paysans venaient offrir au marché; « de sorte qu'il n'y avait que pleurs de ces pauvres

1. G. Doublet, *La Vie militaire*, pp. 401, 403, 420.
2. *Ibid.*, p. 390.
3. *Ibid.*, p. 391.
4. *Ibid.*, p. 392.
5. *Ibid.*, pp. 392-393.
6. *Ibid.*, p. 399.
7. *Ibid.*, p. 391.

Digitized by Google

paysans par la ville n'ayant seulement moyen d'avoir du pain pour leurs enfants. » Ce procédé était d'autant moins excusable que les soldats ne se gênaient pas pour aller abattre des arbres dans les métairies, sans en demander la permission à personne. En outre, par ordonnance du 21 août 1646 rendue à Fontainebleau, le roi, pour assurer le chauffage de la garnison, avait prescrit que, chaque année, les consuls, prud'hommes & marguilliers des paroisses & villages du consulat devaient faire voiturer & apporter « par chacun audit château par charroi, montures à bast, courvées ou au traineau, ainsi qu'il sera pour le mieux, des forêts de Sa Majesté, la quantité de bois nécessaire & ordonnée[1]. »

L'on comprend avec quel enthousiasme fut accueillie la paix des Pyrénées.

## VIII.

Au lendemain d'une guerre qui avait duré de 1635 à 1659, la ville de Foix recouvre un peu de tranquillité; à peine si, de temps en temps, quelques incidents viennent rompre la monotonie de l'existence quotidienne.

A toutes les époques, la danse a été le plaisir préféré, presque exclusif des Fuxéens; pour eux, c'est le moyen de témoigner leur satisfaction, d'exprimer leur sympathie, &, à l'occasion, de faire acte d'opposition. A ce moment, le siège épiscopal de Pamiers était occupé par François-Etienne de Caulet, prélat d'un caractère énergique, réformateur de son clergé & de ses diocésains[2], résolu à ne jamais reculer quand il croyait sa conscience engagée. Janséniste austère, il avait en horreur la danse qu'il considérait comme une cause de perdition; aussi essayait-il, même en invoquant l'intervention du bras séculier, de réprimer toute tentative d'amusement chorégraphique. A Foix, le lieutenant du gouverneur du château

1. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. IV, *La Vie militaire à Foix*, pp. 419-420.

2. Voir l'ouvrage de M. G. Doublet sur Caulet, *Un prélat janséniste, etc.* Foix, Gadrat, 1895.

Digitized by Google

était M. de la Fleurièque, officier dont les principes étaient contraires à ceux de l'évêque. Caulet lui reprochait de s'opposer au progrès du bien, « par les railleries & les bons mots »[1], surtout d'avoir fait rétablir les dimanches & fêtes « ces danses publiques & scandaleuses de garçons & de filles, qui se faisoient d'une manière dissolue & contraire à la pudeur ».

En 1663, cette rivalité donne lieu à un conflit. Cette année-là, une mission avait duré six semaines; l'évêque avait lui-même prêché l'avent & le carême; la veille de saint Jean-Baptiste, il se rendit à Foix pour administrer, le lendemain, la confirmation; il manifesta le désir que les exercices religieux ne fussent pas empêchés par la pratique des réjouissances mondaines. La Fleurièque n'a cure de cette préoccupation, & malgré les représentations de l'évêque, il fait danser publiquement en pleine rue, au son des flûtes & des tambours, & il « use de menaces assez fortes contre des particuliers qui n'estoient qu'à demi-résolus de danser. » Le soir, sort du château une troupe de garçons, dont la plupart étaient soldats de la garnison, mêlés à des filles; » ils passent insolemment devant la maison où était descendu Caulet, sautant avec accompagnement de musique bruyante; ils poussent en l'air des cris & des huées. En même temps on fait partir du château des coups de mousquet; les danseurs battent des paysans, &, devant la porte du couvent des Capucins, excèdent de coups deux domestiques du prélat. Le lendemain matin 24 juin, jour de la Saint-Jean, le promoteur de l'évêché se plaint aux consuls de ce « qu'aucungs particuliers, par un notable mespris & contravention aux saincts décrets, ordonnances royales & arrests de la cour, veulent danser, ayant envoyé quérir des violons, hautbois & tambours. » Le conseil politique est saisi de l'affaire &, à une voix de majorité, semble se prononcer en faveur de l'évêque. Celui-ci s'en prend directement à l'autorité municipale, & s'appuyant sur les ordonnances de police, somme les consuls d'interdire les bals. Il expose le Saint-Sacrement & cherche à retenir

1. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. V, pp. 89-95, *La danse à Foix, en* 1663. C'est à cet article que nous empruntons le récit du conflit concernant la danse.

Digitized by Google

le peuple à l'église ; peine perdue, dès le soir, les mêmes personnes partent du château avec des flambeaux allumés, se livrent aux mêmes insolences & même à de plus grandes, faisant résonner toute la nuit par les rues les tambours & les flûtes, « mêlés à leurs hurlements & à leurs cris scandaleux. » Le lendemain, dès sept heures du matin, reprise de ces folies à l'instigation de la Fleurièque. « Voilà, écrit Caulet dans un mémoire adressé au Parlement pour dénoncer les faits, voilà les danses publiques rétablies dans Foix, & le Diable se sert de son autorité malheureusement en ce rencontre [1]. »

Si les soldats de la garnison contribuent à donner aux réjouissances populaires un entrain par trop exubérant, s'ils prêtent parfois main-forte pour chassser « les bohémiens infectant les campagnes [2] », ils continuent, comme leurs devanciers, à répandre la discorde dans la cité. En 1671 [3], recommencent les scènes de bourgeois molestés. Dans un cabaret, deux citoyens, en train de se rafraîchir, sont roués de coups. Ils portent plainte aux consuls qui en réfèrent au Conseil : on ne sait trop quel parti prendre, parce que les agresseurs sont des soldats du château « & que la conséquence pourrait être pernicieuse. » Les battus déclarent que leurs vainqueurs « se sont déclarés bien aises de les rencontrer pour les bien frotter, parce qu'ils estoient cause que le vin encherissoit, parce qu'ils le faisoient vendre en gros. » Une députation de conseillers est envoyée à M. de Rieucla, gouverneur du château, qui promet que des excuses seront faites ; à leur sortie de la forteresse, un soldat du nom de Sans-Souci se moque d'eux. Le lendemain, le gouverneur refuse de descendre à l'abbaye de Saint-Volusien pour faire l'enquête ; non seulement le soldat qui s'est montré inconvenant n'est pas puni, mais on ne l'empêche pas de sortir par la ville, armé d'un gros bâton, cherchant, pour l'excéder derechef, l'une de ses victimes de l'avant-veille. On a beau

1. G. Doublet, *ibid.*, *La danse à Foix.*

2. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, « La vie militaire », t. IV, p. 399.

3. *Ibid.* Notre récit n'est qu'un résumé des passages où sont décrites ces scènes.

Digitized by Google

porter connaissance de ces faits à l'Intendant de Montauban, les exactions & les insolences suivent leur cours habituel. C'est pire encore quand passent des gens de guerre. Un jour, un capitaine de chevau-légers insulte le premier consul, lors d'une réquisition de foin & d'avoine, déclare qu'il a traité les Fuxéens « en honnestes gens », que désormais il les traitera en coquins « comme ils estoient tous. » Cité devant le gouverneur, l'officier exprime le regret de n'avoir pas usé du bâton[1].

La reprise des hostilités avec l'Espagne faisait remettre Foix sur le pied de guerre. Les provisions accordées à M. de Gères, en remplacement de Rieucla comme lieutenant de la forteresse, portent que le château est une place utile au service du roi & du pays[2]. En 1672, le roi nomme comme gouverneur de la province le marquis Jean-Roger II de Foix-Rabat. Quand il fit son entrée solennelle à Foix, il y fut magnifiquement reçu; quand ce fut le tour de la marquise, on acheta un quintal de poudre pour les salves à faire en son honneur[3].

A la même époque, Rieucla remet le service à son successeur, M. de Gères, qui lui donne décharge des canons, armes & munitions de guerre[4]. On voit, d'après cet état, qu'il y avait au château deux grosses pièces d'artillerie, quatre moyennes en fonte, neuf petites appelées fauconneaux dont quatre rompues, une soixantaine de mousquets, dix-huit hallebardes & des barricots de poudre, des sacs de balle.

S'il en coûtait à la ville de Foix d'avoir des gens de guerre, soit de passage, soit en permanence, la province n'était pas non plus exempte de charges du même genre. Chaque année, les Etats du pays étaient tenus d'inscrire à leur budget une somme de 1,000 livres destinée à l'entretien de la forteresse. En 1667, une partie du crédit servit à rembourser M. de la Fleurièque, qui avait avancé l'argent nécessaire à la pose

1. G. Doublet, *La vie militaire*, pp. 401-402.
2. *Ibid.*, pp. 402-403.
3. *Ibid.*, p. 403.
4. *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. IV, p. 153.

Digitized by Google

d'une couverture sur la tour ronde, en remplacement de celle détruite par la foudre; il lui fut alloué trente louis d'or à onze livres pièces.

Le vote de cette contribution, ainsi que nous l'avons vu, apparaît pour la première fois en 1626. Le crédit était obligatoire en vertu de lettres patentes signées à Blois le 26 juin de cette année[1], & depuis il avait toujours figuré parmi les dépenses. Les représentants du pays trouvaient l'imposition vexatoire & onéreuse, & lorsque l'occasion se présentait, ils ne manquaient pas de faire entendre une protestatton. Le gouvernement refusait de prêter l'oreille à de semblables réclamations.

La présidence des États du Comté était de droit dévolue à l'évêque de Pamiers. La résistance à l'autorité royale n'effrayait pas Caulet, s'il croyait que son devoir était de ne pas transiger. En ce qui concerne le vote des 1,000 livres, l'évêque prend fait & cause pour ses diocésains dont il veut ménager les ressources; le gouverneur du Comté, le marquis de Foix-Rabat, soutient au contraire la décision de la cour. Maintiendra-t-on le crédit demandé pour le château ou bien les tours seront-elles délaissées? La question est traitée à la session de janvier 1674[2]. On est encore en pleine guerre avec l'Espagne, le moment, observe le gouverneur, est mal choisi pour s'opposer aux ordres de Sa Majesté. Le château, d'après Caulet[3], n'est d'aucune nécessité pour la défense du pays. L'évêque entre à ce propos dans des considérations stratégiques & rappelle que jadis on avait formé le projet de le démolir, « car s'il a esté quelquefois la terreur des meschans, il a esté souvent leur asile[4]. » L'assemblée donne raison à son président &, sous forme de vœu, demande au roi de ne plus faire supporter à la province les frais qu'entraîne l'entretien d'une forteresse deve-

1. Voir plus haut, « Sa Majesté veut & ordonne estre faict fonds de la somme de 1,000 livres par an pour estre employée aux réparations dudit chasteau. »

2. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, « La vie militaire à Foix », t. IV, p. 404.

3. *Ibid.*, pp. 404-405.

4. *Ibid.*, p. 405.



Digitized by Google

nue inutile. Le gouverneur ne tarde pas à prendre sa revanche; à la session suivante, au mois d'août, il annonce que la proposition n'est pas accueillie, & il fait connaître de quelle importance Sa Majesté trouve le château de Foix « pour la conservation de tout le pays & le besoin qu'il a en cette occasion de le tenir en bon état de réparation[1]. » Le vote des 1,000 livres ne passe pas cependant sans hésitation & provoque de nouveau des conflits entre l'évêque & le marquis de Rabat[2], dont les procédés avaient soulevé des mécontentements & des froissements dans la région & même au sein de l'assemblée. Les 1,000 livres sont accordées, &, aux sessions suivantes, on ne rencontre plus trace d'opposition à ce sujet[3]. L'évêque finit par triompher de son adversaire. En 1675, il se rendit à Paris & obtint la déposition du gouverneur, qui fut envoyé à Sisteron, malgré l'énergie dont il avait fait preuve pour assurer la défense du pays & revendiquer les droits de la Couronne.

Ainsi que le fait justement remarquer M. Doublet[4], ce qui témoigne de la bonne idée qu'on se faisait dans le pays des tours de Foix, c'est le dénombrement que les consuls de la ville firent en 1672 devant les commissaires royaux. « Il y a à Foix, disent-ils, un château *très fort* dans lequel le roy tient une garnison et un gouverneur. Les prisons sont dans le château qui appartient à Sa Majesté, & où il y a une garnison payée par le roi; les émolument des prisons[5] sont au concierge, qui est établi par le gouverneur du château. »

## IX.

Au dix-huitième siècle, le château perd peu à peu de son importance militaire & politique. Pendant la guerre de la suc-

1. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, « La vie militaire à Foix, » t. IV, pp. 405-406.
2. *Ibid.*, pp. 407 & 412.
3. *Idid.*, p. 413.
4. *Ibid.*, p. 412.
5. Barrière-Flavy, *Dénombrement du Comté de Foix*, Toulouse, Chauvin, 1889.

Digitized by Google

cession d'Espagne, on ne s'occupe pas d'en faire une place de résistance en cas d'invasion. Deux faits caractéristiques montrent quel était alors l'abandon du monument. Le gouverneur, son lieutenant, le commandant militaire viennent rarement à Foix; le principal officier de la garnison porte le titre de major. Quand arrive quelque personnage de distinction, grand embarras pour ceux à qui incombe le soin de le loger. En 1703[1], le marquis de Ségur, nommé gouverneur en remplacement du marquis de Mirepoix, fait son entrée solennelle avec le cérémonial accoutumé. Le château n'est garni que d'un mobilier insuffisant; aussi est-on obligé d'emprunter des lits & du linge. En 1712[2], même situation. Lorsque l'intendant annonce son arrivée prochaine, le major Dufour s'adrese aux consuls & leur demande de vouloir bien lui prêter « du linge, de la vaisselle d'étain & autres choses, dont il a besoin pour ledit sieur intendant qui va venir loger deux ou trois jours au château. »

En 1717, la vallée de la Barguillère est en proie à une certaine agitation : les habitants des villages du Bosc & de Serres se livrent à des excès de toute nature; ils ravagent les terres de leur voisin, le marquis de Valence, seigneur d'Esplas-de-Sérou; ils se réunissent en armes, commettent des meurtres & des vols. L'intendant de Perpignan se rend à Foix & ordonne aussitôt que toutes les armes seront retirées à la population de ces villages & transportées au château pour être mises sous la garde du major Dufour. La mesure fut si bien exécutée que, huit ans plus tard, les malheureux paysans ne pouvaient plus se défendre contre les loups, ours & sangliers qui infestaient la contrée; aussi adressèrent-ils une requête au gouverneur pour avoir la restitution de leurs armes[3].

Pendant tout le règne de Louis XV, l'existence est assez calme, même monotone dans la capitale du Comté. Il y a tou-

1. G. Doublet, *Incidents de la vie municipale à Foix sous Louis XIV*, Foix, Gadrat, 1895, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 38.

3. Le dossier de cette affaire est aux archives départementales de l'Ariège, série *E.* Le Bosc. Les pièces principales ont été publiées avec une préface dans le t. V du *Bulletin de la Société Ariégeoise.*

Digitized by Google

jours dans le château une garnison, qui devait être encore assez nombreuse, si on en juge d'après certaines mesures prises par l'intendant de la province. En 1720, il donne ordre de faire mettre en état deux moulins à bras établis dans le château [1]. En 1742, deux cents fusils de nouveau calibre sont extraits de la citadelle de Perpignan & envoyés à Foix [2].

La troupe semble vivre en bonne harmonie avec les bourgeois; on est en paix avec l'Espagne, il n'y a plus de gens de guerre à entretenir, plus de réparations à faire aux murailles de la ville qui menacent ruine de tout côté, plus d'alerte pour troubler l'existence paisible des citadins.

En 1770[3], le marquis de Bonnac, commandant militaire de la province, veut célébrer par une grande fête le mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche. Enfant du pays, connaissant les goûts chorégraphiques de la bonne ville de Foix, il offre un bal masqué dans la grande salle du château [4]. Le marquis veut que tout le monde prenne part à la fête; il désire que la ville manifeste son contentement; les particuliers sont engagés à illuminer leurs maisons, la garde bourgeoise est invitée à prendre les armes; on s'occupe de rassembler le plus grand nombre possible de joueurs d'instruments [5].

En 1784, le fils de ce seigneur, revêtu lui aussi de la même fonction, mande aux officiers municipaux de meubler le château à l'occasion de la session des États provinciaux; de ce chef la ville eut à supporter une forte dépense. Semblable charge, qui se reproduisait périodiquement, finissait par devenir onéreuse & donnait lieu à de vives réclamations; aussi les Fuxéens souhaitaient-ils la suppression des Etats comme un soulagement [6].

1. *Archives des Pyrénées-Orientales,* Inventaire C 743, p. 94.
2. *Ibid.,* C 92, p. 12.
3. G. Doublet, *Episodes de la vie municipale à Foix sous Louis XV.* Foix, Gadrat, 1895, p. 42.
4. Cette salle devait se trouver dans le bâtiment qui sert actuellement de palais de justice.
5. G. Doublet : *La vie municipale à Foix sous Louis XV,* p. 43.
6. Archives des Pyrénées-Orientales, série C. *Intendance*, Inventaire C 464, p. 60.

Digitized by Google

Pendant tout le dix-huitième siècle, le château continue de servir de prison. Parmi les détenus, on en compta plusieurs appartenant à de bonnes familles du Languedoc qu'on voulait punir d'incartades ou de méfaits graves. Ce n'était pas à la suite d'un jugement régulier qu'ils étaient enfermés, mais en vertu d'une simple lettre de cachet délivrée, au nom du roi, par un secrétaire d'État. Le procédé était arbitraire, odieux; mais il ne faut pas toujours considérer ceux qui étaient frappés comme des victimes de la pure tyrannie & dignes de quelque intérêt. Ainsi un gentilhomme languedocien avait été condamné aux galères perpétuelles pour un crime de droit commun; le roi lui fit grâce de cette peine &, par une lettre de cachet, le relégua au château de Foix pour le reste de ses jours[1].

## X.

Dès le quinzième siècle, nous trouvons les archives installées à la tour ronde du château. En 1446, Michel du Bernis & Arnaud Esquerrier, l'un notaire, l'autre procureur de Gaston IV, sont chargés d'y aller chercher les titres pour établir que ce n'est pas chose nouvelle si les comtes de Foix s'intitulaient comte « par la grâce de Dieu », & pour répondre victorieusement au roi de France qui leur contestais ce droit[2]. En 1450, Michel du Bernis retourne seul au château pour dresser l'inventaire des titres conservés dans « *los caixos de la Tor Redonda*[3]. »

Les archives traversèrent sans encombre les guerres de Religion & restèrent soigneusement conservées dans la tour ronde, au dernier étage. En 1667[4], la foudre tomba sur l'édifice. Nous avons vu plus haut que le lieutenant du gou-

1. Archives de la Haute-Garonne, Inventaire, C 100-102.

2. Courteault, *Annales du Midi*, « Un archiviste des comtes de Foix au quinzième siècle. » Juillet 1894, p. 297.

3. *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. III, p. 118.

4. G. Doublet, « La vie militaire à Foix. » *Bulletin*, t. IV, p. 402.

Digitized by Google

verneur fit les avances nécessaires à la réparation qui coûta trente louis d'or de onze livres pièces. Ce ne fut même pas sans peine qu'il obtint le remboursement de ses frais.

Si l'on prenait des précautions pour assurer la conservation des collections, on ne s'inquiétait guère d'en assurer le classement. L'importance du dépôt n'était cependant pas contestable, même au point de vue politique. Après la conclusion de la paix des Pyrénées, Colbert fait transporter à Paris plusieurs caisses de titres, pour permettre aux agents du roi de revendiquer en Catalogne les fiefs qui avaient appartenu à la maison de Foix[1]. Les copistes du président Doat transcrivent les documents dont les originaux ne présentaient pas le même intérêt & qu'on pouvait laisser en province.

En 1722, le désordre est à son comble; l'Intendant juge à propos d'intervenir; « Il est honteux, écrit-il à son subdélégué, que le juge mage & les officiers chargés du soin d'un dépôt aussi riche & aussi précieux le négligent comme ils font & laissent les actes dans la confusion & dans le désordre où il se trouve[2]. » En conséquence, il prescrit d'en faire le récolement & l'inventaire, dont la dépense devra être supportée par les Etats. Les ordres de l'Intendant reçurent-ils un commencement d'exécution? nous l'ignorons; toujours est-il qu'en 1760 on reconnaît la nécessité d'entreprendre le travail sur de nouvelles bases. Dans ce but, un crédit est voté par les États de la province; le 8 mars 1760, intervient un mandement du roi prescrivant de faire l'inventaire du dépôt. L'opération est confiée à Sandral, greffier du Parlement de Toulouse, sous la surveillance de Siret, major du château, & d'un syndic des États. Depuis 1752, les clefs des archives étaient entre les mains de Faure de Fiches, juge mage, président du Présidial de Pamiers, & de Charly, procureur du roi au même siège. Pour la circonstance, ordre leur est donné de s'en dessaisir; &, le 14 mai 1760, le major Siret, Jean-Joseph Faure, syndic des États, & le paléographe Sandral, se rendent au château &

1. Les layettes de titres enlevés de Foix se trouvent maintenant à Paris, aux Archives nationales, dans le trésor des chartes, série J.

2. Archives des Pyrénées-Orientales, C 744, p. 95.

Digitized by Google

montent à une chambre de la tour ronde que fermaient deux serrures, dont l'une à cadenas. Les titres étaient dans une armoire à trois clefs. Quand elle fut ouverte, Sandral est invité à entrer en fonctions. Aux termes du mandement royal, il doit « vaquer deux séances par jour, excepté les dimanches & grandes fêtes [1], jusqu'à la perfection de l'ouvrage qui consiste : 1° à faire la vérification de tous les actes, titres & papiers qui se trouveront dans les archives, en en rapportant succinctement la substance, qui sera couchée sur chaque pièce, ainsi que dans l'inventaire; 2° à arranger lesdits actes & papiers suivant la nature des droits de la Couronne, auxquels ils auront quelque rapport, & les biens & pays auxquels ils répondront; 3° à en faire un inventaire général où la substance de chaque acte sera rapporté, avec sa date & un numéro. » Le 28 mai 1761 le travail était terminé & les commissaires signaient avec Sandral le procès-verbal de clôture & d'authenticité [2].

Survient la Révolution; c'était bien du passé qu'il s'agissait alors. L'agrandissement de la prison est nécessaire; l'armoire contenant les vieux parchemins est transportée dans l'abbaye de Saint-Volusien, devenue le siège de l'administration départementale. A Foix, l'époque de la Terreur n'a pas laissé de trop lugubres souvenirs; on ne signale pas non plus la crémation solennelle en place publique d'anciens documents. Echappés aux causes multiples qui accompagnent les guerres & les révolutions, les parchemins des anciens seigneurs ont été anéantis dans l'incendie qui ravagea la préfecture au mois de septembre 1804 [3].

1. Chaque vacation était de trois heures.

2. Ces détails sont tirés des pièces placées en tête de l'inventaire des chartes, *Archives de l'Ariège*.

3. On a conservé deux registres d'inventaire : l'un in-folio de 500 pages, l'autre in-4° de 100 qui a trait uniquement aux affaires d'Espagne.

Digitized by Google

## XI.

Dans une de ses études consacrées à la ville de Foix[1], M. Doublet cherche à prouver que le marquis de Rabat avait raison de demander le maintien du château comme place de guerre, capable de tenir l'ennemi en respect dans le cas d'une invasion par la haute Ariège. Des circonstances analogues à celles où le pays de Foix se trouvait au milieu du règne de Louis XIV se sont reproduites au commencement de notre siècle. Les mêmes appréhensions firent recourir aux mêmes moyens dans le but de parer aux dangers éventuels. Au déclin du premier Empire, les Espagnols franchissent la frontière, brûlent le village de Mérens, rançonnent Ax & poussent leur avant-garde jusqu'à Tarascon[2]. Une invasion plus redoutable était à craindre. On songe à mettre le château en état de défense & à en évacuer les prisonniers; la demande en est adressée, le 15 février 1814, à Chassepot de Chaplaine, préfet de l'Ariège, par le général Lafitte, chargé de la défense du pays. Le maréchal Soult qui, battant en retraite devant l'armée anglaise, s'était replié sur Toulouse, approuve les propositions; des devis sont dressés en conséquence; 4,500 francs sont même mis à la disposition du maire pour faire face à la première dépense de l'approvisionnement. Sur ces entrefaites Napoléon était déchu du trône, la paix rendait inutile la continuation des travaux[3].

Cet essai tenté pour faire jouer un rôle à la forteresse des comtes, en l'employant à la défense nationale, est le dernier fait qui soit digne d'être mentionné dans l'histoire du monu-

1. G. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*. « La vie militaire à Foix », t. IV, p. 414. (Voir plus haut les discussions entre Caulet & le marquis de Foix-Rabat, au sujet de la conservation du château.

2. *Ibid.*, p. 414. Voir aussi Marcailhou d'Aymeric, *Monographie d'Ax*. Toulouse, 1886.

3. *Ibid.*, p. 415, d'après des documents conservés aux archives départementales de l'Ariège, série R[a].

Digitized by Google

ment. Sous la Restauration, l'administration, sans respect des souvenirs qu'il rappelait, enlève à l'édifice une partie de son caractère archéologique en l'agrandissant & en le transformant pour les besoins du service pénitentiaire. Les tendances & les goûts de la bureaucratie se sont manifestés en cette circonstance.

En 1864, la prison fut transférée dans les constructions élevées sur la rive gauche de l'Ariège; les tours servirent provisoirement de dépôt de mendicité. En 1865, le Conseil général de l'Ariège décida que le chateau serait considéré & conservé comme monument historique. C'est à notre époque que reviendra l'honneur de faire disparaître les traces du vandalisme administratif & de rendre au château un aspect rappelant son origine féodale.

Après avoir fait connaître les événements dont le château de Foix reste le témoin, nous allons essayer de donner une description du monument; nous tenons à démontrer qu'il ne forme pas seulement un magnifique décor pour le paysage, mais qu'il mérite de fixer l'attention des archéologues [1].

F. PASQUIER,

*Archiviste de la Haute-Garonne,*
*Secrétaire de la Société Ariégeoise des siences, lettres & arts.*

1. Pour ce qui concerne la restauration du château & les démarches faites à cette occasion, voir, dans un prochain numéro, la partie descriptive du monument.

Digitized by Google

LES LABORATOIRES BACTÉRIOLOGIQUES

# EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

---

**Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique[1].**

## I.

### BARCELONE.

1. — *Laboratoire microbiologique municipal.*

En 1884, la ville de Barcelone se sentant menacée par le choléra qui venait d'éclater à Marseille, mit au concours parmi les médecins une étude sur cette maladie & les moyens de s'en préserver & de la guérir. Le Dr D. J. Ferran, de Tortosa, fut le lauréat de ce concours & comme tel envoyé à Marseille pour y étudier toutes les questions utiles au but poursuivi. Il partagea les travaux des Drs Nicati & Riestch, à l'hôpital du Pharo, &, rentré en Espagne, poursuivit ses études auxquelles il ne tarda pas à donner un cachet personnel & original.

Survint, malgré toutes les précautions internationales décrétées & prises, l'épidémie de 1885 en Espagne, qui fut d'une gravité exceptionnelle. Ferran proposa alors & mit en pratique

1. M. le Dr DUHOURCAU, médecin aux eaux de Cauterets, avait été chargé d'une mission pour étudier les laboratoires bactériologiques de l'Espagne & du Portugal. Nous le remercions d'avoir bien voulu donner à la *Revue des Pyrénées* la primeur de son savant rapport.
(*N. de la R.*)

Digitized by Google

sur une large échelle les inoculations anticholériques auxquelles, après les nombreux rapports médicaux publiés à leur sujet, on ne peut se refuser à reconnaître une action thérapeutique vraie, & par suite une certaine influenco prophylactique !

La campagne anticholérique de Ferran fut jugée si généralement en Catalogne comme ayant été utile & féconde que la municipalité de Barcelone décida de créer un laboratoire tenant à la fois de l'Institut Pasteur & du laboratoire municipal de Paris, & elle en confia la direction au Dr Ferran. Aujourd'hui encore le Laboratoire microbiologique de Barcelone, dont la mission a pour objet d'étudier tout ce qui touche à la santé publique, est le plus important & le plus riche de de la Péninsule ; les travaux qu'il a produits le placent à la hauteur de ses émules de l'étranger !

Sans abandonner ses recherches sur le choléra, auxquelles la campagne & les travaux du Dr Hafkine, dans l'Inde, ont redonné une certaine actualité, le Dr Ferran étudie tout ce qui touche à l'étiologie, à la prophylaxie & à la guérison des maladies microbiennes, le charbon, le rouget, la variole, la diphtérie, la rage, la tuberculose, la syphilis, &c. En outre, avec ses aides il pratique, sur la demande des médecins ou du public, des analyses de substances normales comme les matières alimentaires, ou pathologiques comme des pièces servant à établir un diagnostic difficile.

Le laboratoire municipal de Barcelone est un bel & vaste établissement, sans luxe, mais très bien construit & agencé, entouré de grands espaces où sont installés les services accessoires, écuries, chenils, volières, cages à lapins & à cobayes, & abondamment pourvu de tous les animaux servant aux expériences & recherches auxquelles il est destiné.

Au rez-de-chaussée, un large vestibule donne accès au cabinet du directeur & à une série de salles spacieuses, claires & aérées, ouvertes à tous les travailleurs, destinées à la vaccination antirabique, aux cultures microbiennes, aux recherches micrographiques, aux analyses de chimie biologique, &c... Au premier étage sont de belles pièces réservées à la photographie, avec tous les appareils nécessaires au microbiologiste.

Digitized by Google

Inutile de donner ici la nomenclature de tous les instruments qui garnissent ce laboratoire. Les ressources considérables de la ville de Barcelone, comme l'esprit large & élevé de ses alcaldes & de sa municipalité, assurent le maintien de son organisation à la hauteur de la tâche & du but humanitaires auxquels il est appelé à répondre.

Toute l'instrumentation, de jour en jour plus perfectionnée, qu'emploient les laboratoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, est représentée dans celui de Barcelone & le Dr J. Ferran, pour sa part, s'y montre au niveau de sa mission scientifique. C'est une justice que lui rendent les journaux professionnels & les nombreux confrères d'Espagne que j'ai vus.

Les quelques détails suivants relatifs aux travaux du laboratoire microbiologique de Barcelone suffiront mieux encore à le prouver.

*Choléra.* — Je ne citerai ici que pour mémoire les nombreux rapports & autres travaux publiés un peu partout sur les inoculations anticholériques pratiquées pour la première fois en Espagne, en 1885, avec une culture du bacille virgule en bouillon. La campagne que le Dr Haffkine a entreprise dans l'Inde pour y soigner le choléra par une méthode analogue à celle de Ferran, prouve que ce dernier n'avait pas fait une œuvre vaine. Mais ce que je crois devoir rappeler, c'est qu'avant de recourir à ce procédé, Ferran, dans un travail purement théorique, publié en 1883, donnait l'idée, pour la première fois peut-être, de la sérothérapie. Il affirmait que le sang des individus qui avaient souffert du choléra pouvait bien contenir l'agent préservateur de cette maladie, & il proposait d'essayer, *avec le sérum de leur sang*, la vaccination anticholérique. Huit ans plus tard, le Dr Klemperer réalisait cette idée, & arrivait à vacciner des animaux avec le sang de lapins qui avaient été infectés du choléra ; à ce propos Gutman réclama pour Ferran la priorité de l'idée. Cette réclamation fut, par Klemperer lui-même, reconnue fondée. (*Deutsche Med. Vochenschrift*, 29 sept. & 12 déc. 1892).

En 1886, Ferran publia ses observations sur les propriétés toxiques & immunisantes qu'acquiert le lait des femmes sou-

Digitized by Google

mises à la vaccination contre le choléra, & ces faits furent confirmés par Kestcher devant la *Société de Biologie,* le 29 octobre 1892, à Paris.

*Diphtérie.* — En 1883, Klebs & Lœffler découvrirent le microbe diphtérique, dont Roux & Yersin, de 1888 à 1890, établirent nettement la spécificité. Au congrès de Buda-Pesth, Roux attribuait à Carl Frankel le mérite de la découverte de la vaccination des animaux contre la diphtérie. Mais les travaux de ce dernier datent de décembre 1890, tandis que Ferran, dans une note publiée au mois d'avril précédent, (*Note sur la vaccination contre l'empoisonnement diphtérique aigu expérimental,* Barcelone, avril 1890) avait déjà fait ressortir les avantages de la bactériothérapie contre ce redoutable mal. Une Commission de l'Académie de médecine & chirurgie de Barcelone contrôla la vérité des faits exposés dans cette note. Le procédé que Ferran recommandait pour convertir le virus diphtérique en vaccin est le même que Frœnkel a employé, & ce savant s'est fait un devoir, en rendant compte de ses essais de sérothérapie antidiphtérique, d'attribuer la priorité de ces expériences au microbiologiste catalan.

Puis Behring & Kitasato, avec le sérum sanguin, Ehrlich avec le lait des animaux vaccinés contre la diphtérie, démontrèrent la possibilité de guérir & de prévenir cette maladie. A Roux était destiné le grand honneur de faire passer ces vérités dans la pratique, de transformer une découverte qui était hier un rêve scientifique en une belle & consolante réalité. Au laboratoire microbiologique de Barcelone, on prépare aujourd'hui le sérum antidiphtérique sur une grande échelle, en s'entourant de toutes les précautions recommandées par Roux. J'ai assisté à la saignée d'un beau cheval injecté près d'un mois auparavant, & j'ai constaté à ce sujet l'ingéniosité des médecins du laboratoire qui ont construit une bascule spéciale pour y tenir le cheval couché & immobilisé pendant sa saignée. Le sang obtenu est ensuite, cela va sans dire, porté dans un timbre à glace & traité comme il convient pour être distribué à toute l'Espagne dans des tubes scellés à la lampe & contenant chacun 10 c. c. Le laboratoire microbiologique de Barcelone accompagne ses tubes d'instructions pratiques

Digitized by Google

pour leur emploi, où se remarque cette particularité que pour établir le diagnostic de la diphtérie, au lieu de tubes stérilisés pour l'ensemencement il recommande l'inoculation d'un pigeon, animal qui se contagionne & réagit admirablement en peu de temps! Pour cela, on produit sur la muqueuse buccale de l'oiseau, dans une certaine étendue, une érosion sur laquelle on frotte avec un lambeau de fausse membrane, &, douze heures après, apparaissent des plaques diphtériques qui durent assez pour permettre une étude soutenue du cas & assurer le diagnostic. Il suffit d'envoyer le pigeon vivant au laboratoire.

Les statistiques obtenues avec le sérum antidiphtérique de Ferran établissent sa puissance à l'égal des sérums préparés ailleurs. Ce sérum est employé aussi avec avantage comme prophylactique en inoculations sur les personnes saines exposées à la contagion. Contre les diphtéries avec associations microbiennes, le laboratoire étudie, comme beaucoup d'autres, la préparation d'un sérum spécial pour neutraliser les poisons des streptocoques & autres microbes associés. Le succès de ces recherches permettrait de lutter plus avantageusement contre la diphtérie!

*Vaccines artificielles pour prévenir les maladies épizootiques.* — A l'exemple de Pasteur dont il est un fervent adepte, Ferran prépare dans son laboratoire des vaccins contre le charbon symptômatique, le sang de rate, la pneumo-entérite & le rouget des porcs. Il a rédigé des instructions très claires pour faciliter au public le diagnostic de ces épizooties & même la distinction entre les deux dernières maladies du porc. Il indique aussi la manière de les traiter. Les services qu'il a rendus sur ce terrain l'ont fait appeler à Majorque par la municipalité de Palma, pour élucider la nature & diriger le traitement d'une épizootie qui décimait les troupeaux de porcs dans l'île & qui n'était autre que le rouget. Ferran a publié à ce propos un très intéressant travail.

*Vaccine humaine.* — Pas n'est besoin d'ajouter que le laboratoire municipal de Barcelone possède un service de vaccine contre la variole parfaitement organisé & auquel recourt un nombreux public de clients ou de médecins.

*Levûres pour l'amélioration des vins.* — Il y a même (&

Digitized by Google

cela s'explique dans un pays vinicole comme l'Espagne), un service spécial consacré à la culture de levûres sélectionnées pour l'amélioration des vins dans lesquels il est bon de faire prédominer telle espèce ou telle variété de ferment alcoolique.

*Tuberculose.* — Convaincu de la valeur considérable de *la sérothérapie* dans les maladies microbiennes, J. Ferran a étudié aussi le sérum antituberculeux, & c'est à la fois sur des chevaux, des ânes, des mulets & des chèvres qu'il l'a préparé. Ses expériences physiologiques sur les lapins lui ont démontré que ce sérum s'oppose souvent aussi au développement de la tuberculose ou retarde sur l'animal infecté déjà la marche ordinaire de la maladie. Il considère le cobaye comme un médiocre réactif & un sujet peu propre à ces expériences. Cliniquement, Ferran & ses collaborateurs ont pu constater que le sérum antituberculeux produit des résultats supérieurs à ceux des remèdes classiques, du moins dans les premières périodes de la maladie. Chez les albuminuriques son emploi est contre-indiqué. Conservé dans des tubes fermés à la lampe, le sérum, pour être utilisable, doit rester limpide & transparent. La dose & le mode d'emploi varient selon les cas & un peu selon les indications qu'en déduit le médecin. L'état fébrile du patient doit rendre circonspect.

Dans les cas où le bacille de Koch se trouve associé à d'autres microbes, le sérum tuberculeux employé seul a peu d'action. On l'aide alors en injectant concurremment du sérum antisuppuratif, obtenu d'animaux de même espèce, qu'on inocule avec des cultures de streptocoque, microbe le plus fréquemment rencontré avec le bacille de la tuberculose.

Ferran conseille, comme mesure prophylactique, de pratiquer la vaccination antituberculeuse chez les personnes qui sont plus particulièrement exposées à la contagion; cinq à six injections, faites une tous les dix jours, avec 5 c. c. de sérum lui paraissent suffire pour assurer une solide immunité. L'obtention de ces sérums antituberculeux & antisuppuratifs n'est pas chose facile. A force de persévérance, Ferran est parvenu récemment, assure-t-il, à obtenir un sérum qui guérit la tuberculose chez le cochon d'Inde. Mais devant les difficultés qu'il éprouve à préparer ce sérum comme il le désire, en se confor-

Digitized by Google

mant aux procédés de Behring & de Roux, il a entrepris de chercher le remède de la tuberculose par des voies nouvelles & originales, & les résultats qu'il a obtenus sont des plus encourageants, car jusqu'à présent ils lui paraissent supérieurs à ceux fournis par les meilleurs sérums.

*Rage.* — C'est dans le traitement de la rage que le directeur du laboratoire municipal de Barcelone a le plus montré d'ardeur & d'originalité. Depuis plusieurs années déjà, il a publié sur ce sujet des *Etudes* considérables. Ses recherches pour découvrir le microbe spécifique lui ont paru, à plusieurs reprises, couronnées de succès, mais la question reste encore à juger.

Dans ses inoculations antirabiques, c'est à la méthode intensive seule & même à la méthode suprà-intensive que Ferran a recours, comme Pasteur; il se base sur ce fait expérimental que l'injection dans le tissu sous-cutané, de fortes doses de virus rabique de lapin de série, immunise en règle générale, tue rarement, & il explique ainsi ce fait en apparence paradoxal : l'immunité serait due à une substance chimique contenue dans les cellules nerveuses des animaux morts de la rage, & l'infection serait due par ailleurs à un microbe encore mal connu qui, en végétant dans le tissu nerveux, produit cette substance.

Quand on injecte une petite quantité d'émulsion virulente, on introduit dans l'organisme le microbe qui, en se multipliant, arrive *avec le temps* à envahir & intoxiquer les centres nerveux. Grâce à cet intervalle relativement long, nécessaire pour la multiplication du microbe, une vaccination du sujet inoculé est possible. En injectant sous la peau une grande quantité d'émulsion, on introduit une forte quantité de substance vaccinante qui se répand de suite dans l'organisme & immunise les centres nerveux avant que le microbe ait eu le temps de les empoisonner. Au contraire, les petites doses d'émulsion ne portant pas avec elles une quantité suffisante du principe préservateur, mais contenant des germes virulents, tuent & ne vaccinent pas. La vaccine contre la rage agit donc comme une vaccine chimique, surtout lorsqu'on s'assure que les germes vivants sont immobilisés au siège de

Digitized by Google

l'injection. C'est dans le but d'obtenir cette immobilisation que J. Ferran a modifié la méthode pasteurienne antirabique, & la proportion, très diminuée depuis, de ses insuccès (ceux-ci étant presque nuls aujourd'hui), semble lui donner raison. Au mérite d'une efficacité supérieure, sa méthode joint donc celui d'être inoffensive &, de plus, de pouvoir être appliquée partout & par tous les médecins.

Voici en quoi elle consiste : la pulpe encéphalique du lapin de série qui vient de mourir est enlevée de la boîte crânienne avec toutes les précautions antiseptiques voulues. Elle est placée dans un petit mortier préalablement stérilisé & triturée avec du sable fin stérilisé aussi. Peu à peu on ajoute de l'eau stérilisée dans la proportion de seize fois le poids de la pulpe, en remuant circulairement avec le pilon & sans effort, puis on laisse en repos durant trente à quarante secondes & on décante dans un verre conique l'émulsion dont le sable s'est séparé. Celui-ci a pour rôle de désagréger mécaniquement le tissu nerveux pour obtenir une émulsion très fine & uniforme.

L'émulsion s'injecte aussitôt décantée. Ferran se sert d'une seringue de 2 c. c., à aiguille courte & large, bien désinfectée, avant & après chaque opération, au moyen d'eau phéniquée à 3 %. Les instruments, les mains de l'opérateur, la peau du patient étant bien aseptisés, il injecte les 2 c. c. dans un pli du tissu cellulaire sous-cutané de la région abdominale ou des parois de la poitrine, & non pas plus profondément; séance tenante, il répète deux à trois fois cette injection en autant de points différents, injectant ainsi 6 à 10 c. c. le même jour & au même moment, & il fait cette opération pendant cinq jours consécutifs. Si la gravité du cas l'exige, il prolonge la vaccination en injectant 30 autres c. c. d'émulsion, & lorsqu'il a affaire à des sujets mordus à découvert, il pratique une seconde vaccination cinq à dix jours après la première.

Les enfants supportent très bien la même dose que les adultes. Les effets immédiats sont peu intenses & les accidents nuls. L'opérateur a plus à veiller sur lui que sur le patient:

Le vaccin antirabique exige environ quinze jours pour



Digitized by Google

produire son effet. Après dix jours d'attente depuis la morsure, le succès devient de moins en moins probable. Il existe quelques rares cas où la période d'inoculation a été de vingt jours, mais il est plus prudent de commencer le traitement au plus tôt avant le dixième jour.

Dans une première période allant du 9 mai 1887 au 30 avril 1894, avec sa première méthode simplement intensive, sur mille quatre cent soixante personnes inoculées, Ferran a compté neuf morts, soit une mortalité de 0,83 °/₀. Depuis le mois de mai 1894, il a vacciné par sa nouvelle méthode superintensive plus de huit cents sujets mordus, sans avoir observé le moindre accident. On peut donc dire que cette méthode est inoffensive.

Son pouvoir préservateur a été constant, sauf chez une femme (Obs. n° 186) qui mourut de rage furieuse, d'après le certificat du médecin qui l'assista. Depuis lors, Ferran a porté la dose d'émulsion injectée à 10 centimètres cubes par jour & n'a plus eu à déplorer d'autre mort. Il n'hésiterait pas à augmenter encore cette dose si un nouveau cas malheureux se présentait. La clinique seule & non le laboratoire peut arriver à déterminer la dose nécessaire pour assurer toujours le succès.

La loi en vertu de laquelle les doses massives préservent & ne tuent pas se réalise régulièrement chez l'homme & le chien, mais non chez les lapins; Ferran est arrivé par sa méthode à vacciner sûrement le lapin. En effet, si on injecte à cet animal, dans le tissu cellulaire sous-cutané, 2 centimètres cubes d'émulsion à six ou sept reprises, il se trouve vacciné, car après une vingtaine de jours on tentera en vain de le tuer par l'inoculation dans la cornée d'un virus de série qui tue à coup sûr les lapins témoins. C'est là, pour Ferran, une preuve certaine de la supériorité de sa méthode, démontrée d'ailleurs aussi par la statistique.

Digitized by Google

### 2. — *Laboratoire chimique & microbiologique de l'hôpital des enfants pauvres.*

Quoique le plus riche à tous égards des Instituts bactériologiques d'Espagne, le laboratoire municipal de Barcelone n'est pas le seul de ce genre existant dans cette ville intelligente & généreuse.

Quand j'y arrivai, en mai dernier, un autre laboratoire venait d'être créé dans l'hôpital des enfants pauvres fondé depuis peu par le Dr F. Vidal Solarés. Cet hôpital, destiné à l'enfance, devait naturellement avoir un service antidiphtérique, & le Dr Solarès, jaloux d'être à la hauteur de ce qu'il avait vu en Farnce où il a fait ses études médicales, a voulu avoir ses chevaux & son laboratoire. Celui-ci fonctionne sous la direction d'un médecin, d'un chimiste & d'un vétérinaire. De date trop récente pour être largement muni d'appareils, il en possède cependant assez pour répondre déjà aux buts qu'il doit remplir, à savoir la préparation du sérum antidiphtérique & des vaccines sanctionnées par la science, & les analyses chimiques, micrographiques & bactériologiques propres à assurer un diagnostic rationnel.

D'autres recherches scientifiques y occupent l'attention des travailleurs. Ainsi, en ce moment, il s'y poursuit une étude sur « l'atténuation & l'exaltation des virus dans les cas de symbiose microbienne. » La thérapeurique y est aussi l'objet d'expérimentations suivies : le Dr Vidal Solarès a entrepris, — & le succès a déjà couronné ses efforts, — d'étudier l'action physiothérapeutique du sérum normal du cheval, tant dans les athrepsies infantiles, suite d'une alimentation lactée défectueuse ou de troubles gastro-intestinaux, que dans les cas de misère organique provenant du scrofulisme ou y menant, ou bien occasionnée par diverses maladies infectieuses. D'autres expériences, pour étudier l'action physiopathologique du sérum normal de cheval, sont commencées sur des animaux &, comme les précédentes, elles ne tarderont pas à être mises au jour.

Digitized by Google

### 3. — *Autres laboratoires privés.*

Plusieurs praticiens distingués de Barcelone ont fondé de leur côté & pour leur compte personnel des laboratoires cliniques, où la bactériologie est plus ou moins en honneur. Tel est notamment celui du Dr Pi y Gibert, où j'ai vu des appareils de culture, des étuves, etc., à côté de microscopes & autres instruments destinés à des analyses physiques ou chimiques ayant trait à la médecine.

Les laboratoires particuliers des professeurs Fargas & Cardenal, que ces deux habiles chirurgiens ont organisés dans leurs maisons de santé, ont surtout pour objet, en plus des analyses chimiques ou bactérioscopiques courantes, l'étude micrographique des tumeurs & autres pièces pathologiques que la chirurgie leur fournit en abondance. J'ai vu là, en effet, des collections remarquables qui font le plus grand honneur aux deux grands opérateurs catalans. Un autre laboratoire, plus spécialement chimique & médical, & très bien organisé, est celui du Dr D. P. Ezquerdo, dont la réputation de savant clinicien est des mieux établies.

On peut voir par ces quelques notes que Barcelone a le droit d'être fière des installations qui s'y sont crées jusqu'à ce jour.

## II.

## MADRID.

### 1. — *Institut sérothérapique.*

Au mois de septembre 1894, le Dr J. Robert visitait l'Institut Pasteur ainsi que les services de l'hôpital des Enfants malades & de l'hôpital Trousseau où était utilisé le sérum antidiphtérique de Roux, son ancien camarade d'études. Dans une longue lettre insérée dans le nº 440 de la *Revista de medicina y cirugia practicas* du 22 octobre 1894, notre compatriote donne un compte détaillé de tout ce qu'il a vu, emploi

Digitized by Google

& effets du sérum, sa préparation & celle de la toxine destinée à traiter les chevaux, dont il emporta un flacon à Madrid. A l'Institut Pasteur, il s'était rencontré avec le Dr Vicente Llorente, de Madrid, qui, après avoir vu Behring à Berlin, venait aussi voir Roux à Paris. Désirant tous deux faire profiter l'Espagne des conquêtes scientifiques dont ils venaient de constater les merveilleux résultats, ils unirent intelligemment leurs efforts & leurs moyens, & à peine rentrés à Madrid, achetèrent deux beaux chevaux & les injectèrent, le 12 octobre, avec la toxine diphtérique de Roux qui leur avait été donnée à l'Institut Pasteur. Puis, en attendant que leur sérum pût être obtenu, pour mettre leurs confrères & le public au courant de ce qu'ils avaient vu & de ce qu'ils comptaient faire à fin d'utiliser la nouvelle méthode de curation de la diphtérie, ils donnèrent deux conférences, l'une à la Société Gynécologique espagnole, l'autre au Collège des médecins de Madrid; ils les publièrent ensuite dans les *Anales de Obstetricia* & autres journaux du pays.

Le 20 décembre, le Dr J. Robert pratiqua la première saignée à ses chevaux, puis prépara son sérum avec lequel il put confirmer les assertions de son condisciple Roux & obtenir des résultats probants. Aidés par la presse médicale & politique, le Dr Llorente & lui purent installer confortablement leur Institut sérothérapique dans un hôtel de la rue des Rosiers (6, C. Rosales), où ils ont organisé un laboratoire bactériologique pourvu de tout ce qui est nécessaire à un service digne d'une grande capitale comme Madrid. Leur généreuse tentative n'a pas tardé à éveiller l'attention des pouvoirs publics, & S. M. la Reine d'Espagne, qui, déjà poussée par son cœur de mère, avait suivi avec une curiosité émue les progrès de l'œuvre de Behring & de Roux, vint leur apporter son aide & sa protection en acceptant d'abord la présidence du Comité des Dames de Madrid, formé en vue de faire distribuer gratuitement aux pauvres leur sérum antidiphtérique, & puis en leur donnant deux superbes chevaux de race de ses écuries.

A la suite de la reine, les infantes royales, le corps diplomatique, à la tête duquel se mit l'ambassadeur de France, M. le marquis de Reversaux, la noblesse & les grandes familles

Digitized by Google

d'Espagne se sont fait un honneur d'apporter leur concours à cette œuvre humanitaire ; aujourd'hui l'Institut sérothérapique de Madrid fournit aux médecins espagnols les moyens d'assurer leur diagnostic de la diphtérie & de combattre cette maladie si rédoutée!

L'Institut sérothérapique de Madrid est installé dans les conditions les meilleures qui se puissent désirer pour répondre à son but. Formé d'un hôtel spacieux & confortable, quoique sans luxe, fort bien entretenu, il est précédé d'un petit jardin donnant sur la rue, & au fond duquel ont été construites, dans un pavillon spécial, des écuries modèles où étaient réunis, au moment de ma visite, cinq superbes chevaux, dont deux offerts par la Reine, tous ayant déjà fourni du sérum antidiphtérique & en état excellent pour en fournir d'autre. A côté des écuries sont les compartiments réservés aux cobayes, lapins, chiens & autres animaux utilisés dans l'établissement. Sur le frontispice de ce pavillon se lisent les noms de Pasteur, le créateur de la bactériologie, de Koch, Lœfler, Behring, de Roux, Yersin, Klebs. Kitasato, dont les travaux ont fait arriver cette science si loin! Juste hommage rendu aux nobles savants qui luttent avec tant de bonheur contre la maladie.

L'hôtel possède deux étages. Au rez-de-chaussée, réservé à la direction & à ses dépendances, se trouve le cabinet d'histologie pathologique. Au premier étage est le laboratoire proprement dit, abondamment pourvu de tous les appareils spéciaux & du matériel scientifique le plus complet pour l'étude de la bactériologie & ses applications médicales. A côté de la pièce principale est une salle réservée aux étuves, avec tous les modèles connus, celle de Koch & celle de Rohrbeck pour la préparation des tubes de culture, une étuve sèche pour la stérilisation à 200°, la grande étuve à courant d'air continu pour l'obtention rapide des toxines, à laquelle le Dr Zubiaurre avait apporté une intelligente modification, & bien d'autres appareils que je crois inutile d'énumérer davantage. Puis vient la chambre où se prépare le sérum, avec la glacière où, une fois séparé du caillot sanguin, il filtre à travers l'appareil de Wiessneg, pour être ensuite distribué en tubes de 20 c. c., dans lesquels il forme un liquide citrin d'une limpidité par-

Digitized by Google

faite. Près de là est la salle où sont maintenus en observation les cochons d'Inde qui servent à contrôler la puissance & la valeur du sérum.

Quelques jours avant ma visite, les Drs Robert, Llorente & Zubiaurre avaient célébré l'inauguration de leur Institut, fête à laquelle ils avaient convoqué la haute société de Madrid & leurs confrères de la capitale, dont un grand nombre avaient répondu à leur appel. M. l'ambassadeur de France avait, en l'honneur de son compatriote, assisté à la cérémonie !

Grâce à l'initiative d'un Français, médecin, Madrid est doté aujourd'hui d'une fondation qui lui permet de n'être plus tributaire, à ce point de vue, de l'étranger.

A la date du 15 mai 1895, quarante-cinq malades avaient été soignés par le sérum de l'Institut de Madrid : quatre d'entre eux seulement étaient morts, ce qui prouve, mieux que toute autre considération, la valeur curative du sérum délivré par cet établissement.

Au Congrès médical de Bordeaux, le Dr Robert a pu communiquer sa statistique, s'élevant alors à soixante-neuf cas.

Ses derniers chiffres, publiés dans la *Revista de medicina y cirujia* du 15 octobre, portent les cas de diphtérie soignés par son sérum à 74, avec 11 décès, parmi lesquels 5 survenus dans les vingt-quatre premières heures. La mortalité a été de 32 % dans les croups vrais & seulement 2,33 % dans les angines. On voit que les résultats obtenus sont des plus consolants.

### 2. — *Laboratoire d'histologie normale, d'anatomie pathologique & de bactériologie de la Faculté.*

A la suite de la création, à la Faculté de médecine de Madrid, d'une chaire d'histologie normale & d'anatomie pathologique, le Dr A. Maestre de San Juan, premier titulaire de cette chaire, fonda, en 1875, un laboratoire correspondant. Dix ans plus tard, cette chaire ayant été dédoublée en celle d'histologie & d'histochimie d'une part & celle d'anatomie pathologique de l'autre, l'étude de la bactériologie fut rattachée à cette dernière & rapportée aux cours de la troisième année d'études. Dans ce laboratoire d'anatomie pathologique

Digitized by Google

& de bactériologie, le professeur, aidé par un assistant nommé au concours & par un élève interne, se livra pendant plusieurs années à trois sortes de travaux : 1° analyses de tumeurs, d'urines & de crachats pour les cliniques de la Faculté ; 2° préparations d'histologie normale & pathologique pour les démonstrations des cours; 3° enseignement pratique de la micrographie aux élèves. — Il n'y eut pas durant quelques années de travaux originaux de bactériologie; mais on y contrôla, à différentes époques, les travaux bactériologiques de Koch sur la tuberculose, ceux de Eberth sur la fièvre typhoïde, ceux de Lœfler & de Roux sur la diphtérie, ceux de Koch, Nicati & Riestch, Ferran, Pfeiffer, Gamaléia, &c., sur le choléra. Mais la pauvreté des ressources du laboratoire & le peu d'enthousiasme pour les études expérimentales en Espagne furent cause qu'il ne s'y fit pas de recherches nouvelles, & qu'on se limita à contrôler les faits les plus importants de l'anatomie pathologique & de la bactériologie, ou à fournir, par des analyses chimiques & microscopiques, des données aux cliniciens pour assurer leurs diagnostics. Anjourd'hui que ce laboratoire est entre les mains & sous la direction du savant Dr D. S. Ramon y Cajal, dont les services d'anatomie, portant plus spécialement sur les centres nerveux, sont connus du monde entier, ses principaux travaux consistent en analyses de produits remis par lés professeurs de clinique médicale ou chirurgicale & d'accouchements!

L'étroitesse du local & le peu de ressources de toute sorte consacré à l'enseignement micrographique ont obligé, l'an dernier, le professeur Ramon y Cajal à demander au gouvernement la construction d'un laboratoire nouveau, qu'on s'est décidé à placer à un étage élevé au-dessus de la salle actuelle de dissection. La construction en a coûté 60,000 francs, & les appareils & accessoires nécessaires qui viennent d'être achetés ne coûteront pas moins de 15,000 francs. Le matériel bactériologique a été complété & actuellement, à ce que m'assurait le professeur Ramon y Cajal, — car l'installation n'était pas achevée au moment où mon aimable confrère me faisait les honneurs de son laboratoire, — on peut dire que ce laboratoire possède tout ce qui existe de mieux en fait de microscopes

Digitized by Google

comme des accessoires voulus pour les travaux de micrographie & bactériologie. Étuves de Roux & de Rohrbeck, microscopes de Zeiss, de trois ou quatre grands modèles, avec toute la série apochromatique, microtomes de Roi, Thomas Jung, Becker, Reichert, appareils de culture & de stérilisation, &c.

Le nouveau local, vaste, aéré & très clair, a été partagé (en raison des multiples services qu'il doit assurer, car il continue à être un laboratoire d'histologie, d'anatomie pathologique & de bactériologie), en plusieurs départements très commodes & bien disposés, comprenant : 1° trois laboratoires particuliers, pour le directeur, pour son assistant, pour l'interne; 2° le grand laboratoire des élèves, pourvu d'une vaste salle pouvant donner place à plus de soixante, sinon même à cent travailleurs, partagés en plusieurs tables, avec eau, gaz, &c.; 3° un cabinet de lecture & une bibliothèque avec les revues d'histologie & de bactériologie les plus importantes du pays & de l'étranger; 4° une salle renfermant tous les appareils de bactériologie, de préparation & de stérilisation de cultures; 5° une autre salle spéciale pour les cultures, avec étuves où sont maintenus vivants tous les microbes pathogènes; 6° une salle pour les animaux sujets d'expérience; 7° deux salles pour la photographie ordinaire & pour la photomicrographie; 8° un petit musée local; 9° enfin un cabinet particulier pour être mis à la disposition des travailleurs du dehors ou étrangers!

Après sa complète installation, le laboratoire du professeur Ramon y Cajal pourra subir avantageusement la comparaison avec ceux de bien d'autres Universités étrangères. Ce qui lui manque, c'est d'abord un personnel en nombre suffisant pour assurer les multiples services auxquels le laboratoire de la Faculté doit répondre, puis une dotation suffisante pour permettre des recherches scientifiques, car c'est à peine si l'entretien du matériel est assuré!

Aussi son laborieux directeur, qui voudrait en faire un centre de recherches scientifiques tant en bactériologie qu'en histologie, a-t-il demandé au ministère (& il faut espérer qu'il l'obtiendra), une allocation régulière de 6,000 francs pour payer les frais des recherches bactériologiques & un nouvel aide qui en serait spécialement chargé. De la sorte, ce labo-

Digitized by Google

ratoire répondra au double but que remplissent les institutions analogues à l'étranger : l'enseignement pratique & l'encouragement à des recherches expérimentales nouvelles jusqu'à présent trop négligées en Espagne. Déjà le professeur Ramon y Cajal cherche à former à tous les détails de la technique bactériologique quelques médecins qui se sentent du goût pour cette nouvelle science, & des élèves chez lesquels il a reconnu des aptitudes spéciales. Si jusqu'ici le laboratoire de la Faculté de médecine de Madrid n'a pas produit de travaux neufs de bactériologie, espérons que sous la vigoureuse impulsion & la direction habile du professeur Ramon y Cajal, il ne tardera pas à se signaler par quelque importante découverte, de la valeur de celles que son directeur a faites dans l'anatomie des centres nerveux, & qu'il se mettra bientôt à la hauteur de ses congénères de France, d'Angleterre, d'Allemagne & d'ailleurs !

### 3. — *Laboratoire de San Juan de Dios.*

Quoique dépendant d'un des plus anciens hôpitaux de Madrid, exclusivement affecté aux maladies cutanées & syphilitiques, le laboratoire que dirige le savant Dr D. J. Mendoza, est peut-être le mieux outillé & le plus actif de la capitale espagnole au point de vue de la bactériologie. Naturellement les études micrographiques y sont en grand honneur à cause du genre spécial d'affections qu'on y soigne. Les connaissances étendues de son directeur en microbiologie l'ont fait désigner pour étudier plus particulièrement les questions d'hygiène publique, où les microbes jouent un si grand rôle, & les maladies contagieuses ou épidémiques qui prêtent si souvent encore à de vives controverses.

Installé dans un local insuffisant, en forme de long boyau, le laboratoire de San Juan de Dios est néanmoins muni de l'appareil indispensable aux études bactériologiques, & celles-ci s'y poursuivent assez régulièrement. Mais les mêmes conditions qui empêchent le laboratoire de la Faculté de produire des travaux neufs & originaux se retrouvent ici, plus accusées peut-être, & ont par suite la même fâcheuse influence.

Un grand & bel hôpital a été construit aux portes de Ma-

Digitized by Google

drid, près de la *Plaza de Toros*, pour remplacer l'antique couvent où achève de rendre des services l'hôpital de San Juan de Dios, & je suis resté surpris, quand le Dr Mendoza m'en a fait aimablement visiter tous les détails, que depuis plusieurs années qu'il semble terminé, ce nouvel & confortable asile de souffrance demeure inoccupé & inutile. Là de belles salles, grandes & claires, ont été réservées pour le laboratoire de chimie, histologie & bactériologie, dont le Dr Mendoza prépare l'organisation, où il ne manquera pas de produire quelque travail personnel & de donner le jour à quelque intéressante découverte.

### 4. — *Laboratoire de l'hôpital militaire.*

Le dernier laboratoire que j'ai visité à Madrid, qui n'est pas le dernier pour son importance, est celui de l'hôpital militaire, placé sous la haute direction de l'Inspecteur général de santé, le Dr D. L. Garcia Camison, qui m'en a gracieusement facilité l'accès.

Les travaux chimiques & micrographiques y sont confiés aux Drs D. R. Alba Lopez & J. Alabern. La bactériologie y trouve naturellement sa place, & l'instrumentation, de même que la compétence des médecins qui s'en servent, permet d'y étudier toutes les questions afférentes à cette science nouvelle, qui parfois ont tant d'importance pour l'hygiène & la santé du soldat.

Le laboratoire militaire se ressent encore du commencement d'incendie qui faillit le détruire, il y a quelques années, & qui lui a fait perdre de précieuses collections de pièces anatomo-pathologiques, en même temps que de nombreux instruments. Ces dernières pertes ont du moins pu être à peu près réparées, & l'outillage pour l'étude de la microbiologie est assez complet.

La collection de la *Gaceta de sanidad militar* prouve que les médecins de l'armée espagnole ne restent pas inactifs & que le laboratoire de leur hôpital produit des travaux utiles.

Un service dont l'organisation m'a frappé est celui de la vaccine, & après avoir considéré combien ingénieusement était

Digitized by Google

faite la distribution du vaccin frais envoyé à tous les corps militaires de l'Espagne & de ses colonies, j'ai visité l'étable où sont entretenues avec un soin méticuleux les génisses vaccinifères. Sous ce rapport, ce service n'a rien à envier à celui des pays voisins.

## III.

## LISBONNE.

### 1. — *Institut royal bactériologique.*

Installé dans les dépendances du grand hôpital San José, qui est l'hôpital clinique de la Faculté, l'Institut bactériologique de Lisbonne a été créé en 1892, sous l'impulsion surtout de la reine de Portugal, une princesse de France, comme l'on sait, & par le ministère José Dias Ferreira. Il a été réorganisé en 1895 sous le ministère Joao Castello Branco.

Il a pour buts principaux — : 1° la pratique des vaccinations antirabiques d'après la méthode Pasteur; 2° la préparation du sérum antitoxique pour le traitement de la diphtérie, du tétanos & des autres maladies microbiennes; 3° la fabrication des vaccins animaux; 4° l'étude de toutes les maladies infecto-contagieuses qui règnent le plus communément dans le pays, & celle des épidémies qui s'y présentent; 5° les analyses bactériologiques demandées par le Ministère de l'Intérieur ou par la Délégation de santé de Lisbonne; 6° l'enseignement de la bactériologie.

C'est dire que le Laboratoire bactériologique de Lisbonne est outillé & organisé très convenablement pour assurer ces divers services.

Confié à la savante direction du Dr Camara Pestana, élève de la Faculté de Paris & de l'Institut Pasteur, qui a pour assistant le Dr Annibal Bettencourt & pour auxiliaire le Dr Moraes Sarmento, tous deux à la hauteur de leur mission, l'Institut bactériologique de Lisbonne comprend une grande & belle salle de laboratoire microbiologique avec un assortiment complet d'étuves, de stérilisateurs, de microscopes, etc., & des

Digitized by Google

dépendances très suffisantes pour les services de la diphtérie, de la rage, du charbon, du tétanos, & pour les analyses bactériologiques des eaux ou autres matières diverses. Il possède aussi de beaux chevaux, à l'un desquels j'ai vu pratiquer très simplement une saignée pour obtenir du sérum antidiphtérique. L'animal était tenu debout, en laisse serrée par un valet d'écurie, & il ne broncha pas pendant qu'on lui enfonçait le trocart dans la veine jugulaire & qu'on recueillait son sang.

Le Dr Camara Pestana recourt plus volontiers à l'âne, pour avoir le sérum antidiphtérique; son Institut en possède plusieurs de belle race & en d'excellentes conditions, tout comme il est muni des autres animaux nécessaires à la marche régulière des travaux de l'établissement.

Deux services de clinique sont annexés à l'Institut : celui de la *diphtérie* & celui de la *rage*.

### *Service antidiphtérique.*

Ce service a commencé à fonctionner en janvier 1895. Depuis le mois de mars, on y a ajouté un service pour le diagnostic de la diphtérie. On fournit à tous les médecins un tube de fer-blanc contenant un tube à essai stérilisé & une baguette en verre, à l'extrémité de laquelle est enroulé un petit tampon de ouate. Deux imprimés accompagnent le tout : l'un pour y inscrire le nom & la demeure du malade, les nom & demeure du médecin, & le diagnostic provisoire de la maladie; l'autre portant les instructions nécessaires pour la récolte des produits à analyser.

Vingt-quatre heures après, le résultat de l'examen est envoyé au médecin, & dans le cas où l'on a trouvé le bacille de Lœfler, la Délégation (ou Conseil) de santé est immédiatement prévenue.

434 examens ont été pratiqués jusqu'à fin octobre dernier, & le bacille de Lœfler a été trouvé dans un peu moins de la moitié des cas.

Le sérum est fourni gratuitement non seulement pour Lisbonne, mais aussi pour la province & les îles portugaises.

Le Dr Camara Pestana emploie le sérum d'âne de préfé-

Digitized by Google

rence à celui de n'importe quel autre animal, pour les raisons suivantes :

1° Économie plus grande ;

2° L'âne est moins sujet aux maladies & n'a que très exceptionnellement la morve chronique ;

3° Il est plus docile que le cheval ;

4° Le caillot du sang d'âne est beaucoup plus rétractile que celui du sang de cheval, d'où une plus grande quantité de sérum, qui est absolument incolore par suite de l'absence complète d'hémoglobine ;

5° Le pouvoir antitoxique du sérum dès la première saignée est supérieur à 100 unités de Behring ;

6° Ce n'est que très exceptionnellement que l'on observe des éruptions chez les malades injectés de ce sérum.

Le procédé d'immunisation qu'emploie le Dr Camara Pestana diffère de la technique décrite par Roux : le médecin portugais remplace le temps qui dans la méthode de Roux correspond à la première période de l'immunisation, par une injection de 40 c. c. de sérum antidiphtérique & le lendemain il injecte 50 c. c. de toxine ; puis, tous les huit jours, il injecte 100, 150, 200, 250 c. c., de façon que, après un mois & demi, l'animal est immunisé & son sérum doué d'un grand pouvoir antitoxique.

Le Dr Camara Pestana préfère employer des doses toujours croissantes de toxine, parce que son expérience lui a démontré que le pouvoir antitoxique du sérum est d'autant plus élevé que les réactions déterminées chez les animaux injectés sont plus fortes.

Ce procédé est le même que son auteur avait déjà employé en 1891 pour immuniser les animaux contre le tétanos, & qu'il a fait connaître dans son travail intitulé : « *Le tétanos ; contribution à l'étude de son étiologie, de sa pathogénie & de son traitement* — 1892. »

### *Service contre la rage.*

Ce service fonctionne d'après la méthode de l'Institut Pasteur, exactement suivie & appliquée. Ses statistiques donnent les résultats suivants :

Digitized by Google

En 1893, sur un total général de 367 personnes traitées, la première série A comprenait 65 sujets mordus par des animaux dont la rage fut reconnue expérimentalement; — la seconde série B en compta 18 mordus par des animaux reconnus enragés après examen vétérinaire; — la troisième série C compta 284 personnes mordues par des animaux suspects de rage. — Les animaux mordeurs furent : — des chiens, 312 fois; — des chats, 44 fois; — le loup, 1 fois; — le mouton, 1 fois; — le porc, 1 fois; — l'homme, 2 fois. — Il y eut un accident de laboratoire & trois vaccinations préventives. — Avec ce total de cas, dans cette année 1893, la mortalité fut de 0,80 *pour cent.*

En 1894, il y eut un total de 419 cas, dont 140 dans la série A, — 0 dans la série B, — 279 dans la série C. La mortalité a été de 0,71 *pour cent.*

En 1895, jusqu'au 30 septembre, il y a eu 412 personnes traitées, dont 98 de la première série A & 314 de la troisième série C. Les animaux mordeurs ont été : des chiens, 374 fois; — des chats, 33 fois; — des ânes, 2 fois; — des chevaux, 2 fois; — le porc, 1 fois. — La mortalité a été encore plus faible & a atteint à peine le chiffre de 0,24 *pour cent.*

On voit que ces statistiques font honneur au directeur de de l'Institut bactériologique de Lisbonne & à ses aides.

La moyenne de la mortalité par la rage des personnes traitées dans cet Institut atteint aujourd'hui, comme on peut le calculer, la proportion de 0,58 *pour cent.*

### *Service de l'analyse des eaux.*

Ce service est intéressant à plus d'un titre. Après avoir fait l'analyse bactériologique de toutes les eaux qui alimentent Lisbonne, le laboratoire de bactériologie a mis de côté toutes celles qu'il a trouvées mauvaises hygiéniquement de par cette analyse. Il a fait aussi l'examen direct des sources du bassin hydrographique de la ville.

Maintenant il pratique, tous les mois, l'examen bactériologique des eaux qui entrent dans la ville, & il en envoie les résultats à la Délégation de santé.

C'est au moyen de ces analyses que l'on a reconnu les points

Digitized by Google

de la canalisation des eaux où se faisaient de fâcheuses infiltrations, & qu'on a pu prendre de suite des mesures pour y remédier.

Sur ce terrain, le Dr Camara Pestana est intelligemment aidé par le Dr Annibal Bettencourt, qui, en 1893, a étudié spécialement le *bacille typhique & le bacille coli.*

Lui-même a traité de l'*étiologie de la fièvre typhoïde*, dont il a décrit « deux petites épidémies avec démonstration du bacille typhique dans l'eau. » (In *Revista de medecina y de cirujia*, numéro du 1er janvier 1895).

A eux deux, ils ont suivi de près & discuté l'épidémie cholérique de Lisbonne, & ils ont publié leur « contribution à l'étude bactériologique de cette épidémie, » dans la même *Revista*, nº du 10 mai 1894.

Au Congrès de Rome, ils ont, par l'intermédiaire du professeur Souza Martins, présenté « Un cas de syringomyélie, avec démonstration du bacille de la lèpre dans la cavité médullaire syringomyélique. » Vu les cas de lèpre si fréquents à Lisbonne, il est permis d'espérer que l'Institut du Dr Camara Pestana nous fournira un jour une étude sérieuse & complète de cette maladie, heureusement fort rare hors de la péninsule ibérique.

Le Dr Moraes Sarmento a publié, de son côté, un travail intéressant sur « l'Epidémie de Lisbonne en 1894. »

Enfin, un élève distingué de l'Institut bactériologique, le Dr C.-J. dos Santos Pinto Junior, a fait imprimer, cette année, une thèse remarquable sur la « Sérothérapie en général & spécialement contre la diphtérie. »

### 2. — *Laboratoire de bactériologie de l'hôpital de la Marine.*

Grâce à l'initiative de M. le Dr M. Rodriguez d'Oliveira, inspecteur de la Santé à Lisbonne, grâce au zèle avec lequel cette initiative fut secondée par M. le Dr J. Cezario de Lacerda, directeur de l'hôpital de la Marine, un laboratoire de bactériologie a été créé & installé dans cet hôpital en 1893, & il a commencé à fonctionner dès 1894, avec l'aide active & intelligente du Dr Silva Telles, qui en est le chef.

Ce laboratoire a surtout pour but de servir aux examens cli-

Digitized by Google

niques & aux investigations séméiologiques. En conséquence, des analyses de crachats, de pus, d'urines, &c., s'y pratiquent journellement, selon les exigences des services de l'hôpital.

Plusieurs études de bactériologie y ont été exécutées selon les circonstances.

Des expériences sur l'action antiseptique de certaines substances, — des études sur le bacille fort discuté de l'épidémie cholérique de 1894, à Lisbonne, — y ont été réalisées par plusieurs médecins de la marine portugaise.

Le matériel du laboratoire, assez réduit au début, surtout eu égard aux tendances & aux besoins actuels de la bactériologie, a été augmenté, cette année, par le ministre de la marine, M. Ferreira d'Almeida, & dans un bref délai il ne tardera pas, à ce que m'a affirmé son sympathique directeur, à être mis au niveau qu'il doit tenir.

En ce moment, des recherches sérieuses sont entreprises dans ce laboratoire sur le bacille de la tuberculose & sur les agents de l'impaludisme, en raison de leur importance dans la morbidité des marins portugais.

En Portugal, avec l'hôpital de la Faculté, l'hôpital de la Marine est le seul à posséder un laboratoire de bactériologie annexé aux services de la clinique.

Un service de désinfection hospitalière a été ajouté à ses diverses attributions, & il s'exerce sous le contrôle du médecin chargé des travaux bactériologiques.

## IV.

## PORTO.

### *Laboratoire municipal de bactériologie.*

En 1892, la ville de Porto, qui possédait déjà depuis quelques années un excellent laboratoire de chimie, pour rechercher les falsifications alimentaires, a institué un *service municipal d'hygiène*, ayant pour but la surveillance sanitaire incombant à la municipalité & l'étude des questions hygiéniques intéressant la ville.



Digitized by Google

La direction de ce service a été confiée à M. le Dr Ricardo Jorge, auteur d'ouvrages très appréciés sur les eaux minérales & sur l'hygiène sociale (dont un, entre autres, visait l'assainissement de Porto, 1888), & actuellement professeur d'hygiène à l'Ecole de médecine. Dans ses attributions rentrent : — la *démographie sanitaire,* qui fournit le sujet d'un *Bulletin mensuel,* statistique des décès, maladies infectieuses, &c...; — la *vaccination animale* gratuite, qui est pratiquée deux fois par semaine en séance publique & parfois à domicile dans les foyers épidémiques; — le *poste de désinfection*, très bien aménagé, muni des appareils Geneste & Hetscher, & de voitures de désinfection, avec une escouade de serviçe permanent; — enfin, le *laboratoire de bactériologie* destiné aux recherches des microbes de l'eau, de l'air, &c., à l'étude des maladies zymotiques & aux applications de la microbiologie à l'hygiène, au diagnostic & à la thérapeutique.

Ce laboratoire a occupé jusqu'ici seulement deux pièces du local consacré au service de l'hygiène; mais la ville, convaincue de l'utilité de ses travaux, le faisait agrandir lors de mon passage, en mai 1895.

La pièce destinée aux animaux en expérience était achevée & l'on préparait des salles pour la micrographie, pour les étuves de culture, pour les diverses manipulations, stérilisations, &c., & une chambre noire pour la photographie.

Le laboratoire est muni de tout l'outillage technique voulu, microscopes Zeiss, autoclaves Chamberland, étuves d'Arsonval & de Roux, appareils microphotographiques, &c.

Son budget annuel s'élève à 9,000 francs, non compris les appointements du directeur. Celui-ci a pour aides un médecin assistant & un élève de quatrième année.

Le laboratoire est fréquenté par des élèves qui y trouvent des sujets de thèses & aussi par des médecins. Il sert aux démonstrations pratiques du cours d'hygiène professé par le directeur. On y fait les analyses bactériologiques de l'air toutes les semaines. Depuis janvier 1895, le *Bulletin du laboratoire* les a toutes publiées, & l'on y voit que les variations bactérimétriques de l'atmosphère de Porto obéissent aux lois énoncées par P. Miquel. Le Dr Arantes Pereira a fait des premiers

Digitized by Google

travaux sur l'air de Porto le sujet de sa thèse, en 1894 (*Analyses microbiologiques de l'air*).

Les analyses des eaux portent d'abord sur l'eau d'alimentation de la ville, fournie par la rivière Souza & canalisée sous pression ; c'est une eau assez pure en microbes. Sa teneur bactérimétrique par quinzaine est publiée dans le *Bulletin*.

On y analyse aussi d'autres eaux de sources ou de puits consommées à Porto malgré leur impureté. On n'y a pas encore trouvé le bacille d'Eberth ; mais le colibacille se retrouve dans l'eau de puits.

Dans l'eau de Souza, outre la flore vulgaire des eaux, le Dr Ricardo Jorge a étudié des *colonies éberthiformes* de coccus & de bacilles, & a découvert un nouveau bacille courbe très intéressant, qu'il a dénommé *Vibrio aquatilis portugalensis*. Les formes de ce vibrion varient avec les milieux de culture : très court dans le bouillon, en diplobacille, il s'allonge & s'incurve dans l'agar ; dans la gélatine il se tord en S & forme des spirilles. Il ne liquéfie pas la gélatine, mais y forme des colonies proéminentes, sinueuses & sillonnées, semblables aux *montagnes de Gaffki* du bacille typhique. Comme ce dernier, il se développe sur la pomme de terre en couche mince & luisante, & il vit dans les milieux acides. Il est mobile & pourvu de cils. Il n'a pas d'action pathogénique sur les cobayes. Ce vibrion se rapproche un peu des bacilles similityphiques. En fait, il appartient aux vibrions cholériformes, de la série vibrionnienne des eaux qu'on a décrite dernièrement & qui jouissent d'une si grande importance aujourd'hui.

Pendant l'épidémie de Lisbonne, en 1894, le Dr Ricardo Jorge fut envoyé dans la capitale pour y étudier sur place cette épidémie qu'il a regardée comme un *choléra européisé*, un choléra fruste, & il étaie son opinion sur la découverte par M. le Dr Camara Pestana d'un vibrion à caractères effacés dans lequel il voit un échelon de dégénérescence du vibrion cholérique. Le Dr Ricardo Jorge a publié, sur les résultats de sa mission spéciale, un livre intitulé : *l'Épidémie de Lisbonne en* 1894 ; *impressions d'une mission sanitaire* (1895).

Au Laboratoire municipal de Porto, on pratique aussi les

Digitized by Google

examens des produits pathologiques requis par le diagnostic & particulièrement la recherche des bacilles de Koch.

Le principal service, qui a été de suite apprécié des médecins & du public, est le *service antidiphtérique*, institué après la célèbre communication du Dr Roux. Dès la fin de novembre 1894, on a organisé le diagnostic bactériologique de la diphtérie, & jusqu'à la fin de juillet suivant, on a examiné quatre-vingt-treize cas, dont quarante-neuf ont été reconnus diphtériques.

Dans les premières applications sérothérapiques à Porto, on a utilisé le sérum de Behring & de Roux, puis celui préparé par M. Camara Pestana. Mais on a bientôt essayé d'y obtenir le sérum par la méthode de Roux. Le Dr Ricardo Jorge a immunisé deux chevaux du service de la ville : le premier a succombé à la suite d'une paralysie progressive ayant débuté par une paraplégie; le second supporta très bien les injections toxiques & les manœuvres de la saignée. Son sérum fut recueilli pour la première fois en avril 1895, & essayé après comparaison de son pouvoir antitoxique avec celui du sérum de Roux.

On a injecté, jusqu'à la fin de juillet, quarante-trois diphtériques, dont treize sont morts, ce qui donne une mortalité de 32.5 %; mais ce pourcentage se réduit à un chiffre inférieur si on en exclut les cas assez nombreux de malades *in extremis* qui ont succombé dans les douze premières heures après l'injection. Il faut remarquer aussi que trente-cinq des cas étaient des *croups* ou des angines à complications laryngées ou laryngo-bronchiques.

Le *Bulletin mensuel* donne une statistique de ce service antidiphtérique. Un élève & collaborateur distingué du Dr Ricardo Jorge, M. le Dr Clemente Pinto, a passé cette année, à Porto, sa thèse sous le titre : *A Sorotherapia em geral e em especial a da diphteria*. Cette thèse a remporté le prix Nobre à la Faculté de médecine.

Lors de ma visite à son laboratoire, le Dr Ricardo Jorge étudiait un bacille pyoseptique & chromogène trouvé dans le jetage d'un cheval atteint de morve. Il se préparait à faire des recherches originales sur la tuberculose & sa sérothérapie.

Digitized by Google

Dès l'an prochain, il compte publier un *Annuaire* de son service, dont une section sera consacrée à la bactériologie.

Le Laboratoire municipal de Porto est en rapports constants avec l'Institut royal bactériologique de Lisbonne, & tous deux font le plus grand honneur au Portugal & à la science!

## V.

## COÏMBRE.

### *Laboratoire bactériologique*

Fondé par le professeur Dr Augusto Rocha, qui avait fait plusieurs voyages en France & en Allemagne, le Laboratoire bactériologique de Coïmbre est installé dans de belles salles très éclairées de la vieille Faculté & dominant la ville. Muni d'appareils assez complets pour les cultures des microbes, pour leur étude micrographique, ou pour en prendre des photomicrographies, il est dirigé par un Français, M. Lapierre, chargé de ce service, & qui, comme l'avait fait le zélé fondateur, enseigne théoriquement & pratiquement tout ce qui touche à la bactériologie. De nombreux élèves profitent de cet enseignement resté encore dans les limites d'un cours, mais qui ne tardera pas à passer à la période des travaux originaux.

Situé entre ceux de Lisbonne & de Porto, & dans une ville relativement moins importante, le Laboratoire de Coïmbre ne peut évidemment pas aspirer à jouer, au point de vue utilitaire & pratique, un rôle aussi considérable que ses deux voisins, mais on peut compter que des recherches nouvelles ne manqueront pas de s'y produire.

## VI.

## VALENCE.

### 1. — *Laboratoire de l'École de médecine.*

Valence possède une École de médecine & un superbe hôpital où ne manquent pas les occasions & moyens de faire pro-

Digitized by Google

gresser l'art de guérir. Aussi, sous la savante direction des Drs Casanova, Candela & Magraner, entre autres, l'École a-t-elle été dotée d'un musée anatomique dont les collections sont déjà remarquables, & d'un laboratoire bien outillé où la nouvelle science fondée par Pasteur est régulièrement enseignée & cultivée. Le laboratoire chimique & microbiologique de la Faculté est très convenablement installé dans une vaste salle aérée & fort claire, muni d'une instrumentation suffisante pour permettre un enseignement complet & des recherches originales. Il est de fondation trop récente pour que des travaux neufs aient eu le temps de s'y produire.

### 2. — *Laboratoire municipal.*

Mais cette création a excité l'émulation dans l'intelligente municipalité de Valence qui, elle aussi, a voulu avoir son laboratoire chimique & microbiologique pour veiller à l'hygiène de la ville & rendre aux particuliers les services que trouve la population dans ces laboratoires. La direction en est confiée au Dr Fuster, que j'ai trouvé à l'œuvre, au milieu des embarras d'une organisation nouvelle, dans un local en train d'être remanié complètement. L'outillage sera à la hauteur de ce que peut faire une cité commerçante & active qui est une des premières d'Espagne.

### 3. — *Institut opératoire du Dr D. M. Candela.*

A quelque distance de la ville, au milieu de la splendide huerta de Valence plantée d'orangers & de grenadiers, le professeur de chirurgie de l'Ecole a créé une maison de santé, où, en vue de ses opérations, il a réuni toutes les conditions d'hygiène & de confort qui se puissent désirer. Cet Institut n'a rien à envier à ceux des Drs Cardenal & Fargas, à Barcelone; au contraire, ce qu'il présente de particulier, c'est qu'il possède un pavillon luxueux, séparé, pour l'enseignement du maître, avec amphithéâtre, salle de conférences, musée & laboratoire où le Dr M. Candela se propose de réunir toute l'instrumentation utile pour des recherches histologiques, micrograa-

Digitized by Google

phiques, pour des cultures microbiennes, pour des expériences physiologiques, thérapeutiques, &c...

La construction étant en cours au moment où le sympathique chirurgien m'en faisait les honneurs, je ne puis relater ici que les louables projets dont il m'a fait part. Si jusqu'ici cet Institut n'a pas produit de travaux spéciaux, il ne peut manquer de se signaler un jour par quelque particularité nouvelle, car les matériaux cueillis ou à recueillir ne lui manqueront pas.

## VII.

## SÉVILLE.

### *Laboratoire histo-chimïque du Dr L. Murga.*

A Séville, il existe une Ecole de médecine libre & de grands hôpitaux que j'ai visités. Mais il n'y a là aucun laboratoire de bactériologie. Les sujets intéressants ne manqueraient pourtant pas, & parmi eux l'étude de la lèpre pourrait y être faite avec grand profit, car Séville possède un hôpital spécial où j'ai trouvé, après treize ans que je lui avais fait une première visite, encore une vingtaine de lépreux!

Ce qui n'a pas été fait officiellement à Séville, un intelligent médecin a tenu à le faire pour son compte personnel. Le Dr Leopoldo Murga n'a pas craint de fonder à ses frais, dans sa maison (calle de Zaragona, n° 9), un laboratoire très bien monté, où il s'occupe d'analyses chimiques, histologiques & bactériologiques, qui rendent de grands services à ces contrées du sud de l'Espagne. Aussi est-il l'expert le plus accrédité auprès des tribunaux, & ses expertises légales sont-elles nombreuses chaque année!

En 1885, il fut délégué par la province de Séville pour aller étudier la vaccination anticholérique du Dr J. Ferran, à Valence plus particulièrement, & son rapport ne fut pas un des moins remarquables ni des moins autorisés. Le Dr Murga conclut nettement en faveur du *cholérisateur* catalan, dont il est resté un des meilleurs amis.

Cinq ans plus tard, il contribua à l'étude officielle du sous-

Digitized by Google

sol de Séville, dont on lui confia l'examen bactériologique pour répondre à un mémoire du Dr Martinez Torres relatif à l'hygiène publique de l'Andalousie.

Durant les étés de 1888 & 1890, il fut chargé par la municipalité sévillane de faire, chaque semaine, l'étude bactériologique des eaux du Guadalquivir & des eaux potables alimentant la cité, qu'on accusait d'avoir occasionné quelques cas de choléra dans la région.

Le Dr L. Murga est un des fervents adeptes de la sérothérapie. Espérons qu'il nous donnera un jour quelque étude personnelle sur ce sujet palpitant d'actualité, & plus spécialement sur la lèpre, qu'il est plus à même que d'autres d'étudier à fond, avec toutes les facilités désirables.

Il a traité quelques cas de rage, à Séville, d'après la méthode de J. Ferran & avec des moelles de lapins inoculés & morts à Barcelone, que celui-ci lui envoie selon ses besoins. Les résultats ont été des plus heureux & concordent avec ceux que Ferran obtient lui-même sur place à Barcelone. Ce fait est intéressant à signaler & il peut être gros de conséquences!

## VIII.

### SALAMANQUE.

*Laboratoires de la Faculté & du Dr D. A. Nuñez.*

L'antique Faculté de Salamanque, jadis si justement renommée, n'a pas voulu rester en retard sur ses émules d'Espagne & de Portugal. A l'instigation de son doyen, le Dr D. J. L. Muñoz, qui était aussi l'alcalde de la ville, aidé en cela par tous ses collègues, un matériel scientifique assez complet a été acquis pour pratiquer & enseigner l'étude de la bactériologie. Malheureusement enserrée dans ses étroites limites, la vieille école manque d'espace pour organiser ses laboratoires, & son matériel restant ainsi inutilisé, elle se trouve privée de l'enseignement pratique de cette science nouvelle. Les recherches micrographiques & bactériologiques y sont pourtant en honneur, à telles enseignes qu'un jeune médecin sorti de ses

Digitized by Google

cours, le Dr D. Arturo Nuñez Garcia, a pu fonder pour son compte un laboratoire d'analyses qu'il met à la disposition de ses confrères, pour toutes les recherches pathologiques sur les urines & autres liquides de l'organisme, sur les tumeurs, les crachats, les membranes diphtériques, &c... Le laboratoire de la Faculté ne tardera pas à donner aux élèves les moyens de compléter leur instruction par la pratique des cultures microbiennes & l'examen de tout ce qui se rattache aux infiniment petits.

## IX.

## SARAGOSSE.

### *Laboratoire de l'École de médecine.*

C'est par Saragosse que j'ai terminé mes visites aux laboratoires de bactériologie de la Péninsule. La noble capitale d'Aragon n'a pas voulu rester en arrière des capitales de la Castille & de la Catalogne. Pendant qu'un de ses fils, le Dr Julian Calleja, était directeur général de l'Instruction publique en Espagne, & sous son active impulsion, elle a fait reconstruire à ses portes une splendide Université dont l'École de médecine & l'hôpital clinique sont les principaux monuments. Tout y est à la hauteur de la science moderne & de l'importance de l'enseignement qui s'y doit donner.

Sous la savante direction d'un anatomo-pathologiste distingué, le Dr D. Luis del Rio, le laboratoire chimique & bactériologique a été organisé de façon à assurer l'enseignement de la chimie biologique, de l'anatomie pathologique & de la microbiologie dans leurs rapports avec la clinique. L'instrumentation en est perfectionnée de jour en jour, & si des travaux originaux ne s'y sont pas encore produits, du moins peut-on y admirer une collection de pièces anatomiques & surtout de préparations micrographiques auxquelles le professeur D. L. del Rio s'est particulièrement appliqué.

C'est sur ce terrain plutôt que sur la bactériologie pure qu'il a produit de remarquables travaux, entre autres un *Traité* vraiment pratique du microscope & de ses applications

Digitized by Google

à la médecine, traité dont on ne saurait trop louer la réelle valeur.

Espérons qu'avant longtemps microbiologie & sérothérapie seront en aussi grand honneur à Saragosse que dans les autres grands centres scientifiques d'Espagne & de Portugal!

## CONCLUSIONS.

En résumé, la nouvelle science créée par Pasteur & ses élèves a trouvé en Espagne & en Portugal des adeptes fervents, & chaque grande ville, chaque École de médecine s'est efforcée de la mettre à la portée de ceux qu'elle pouvait ou devait intéresser.

Madrid & Barcelone, Lisbonne & Porto se sont surtout montrées à la hauteur des progrès de l'esprit humain dans les applications pratiques qu'il a su tirer des découvertes pasteuriennes.

J'ai fait voir quelle importance ont acquis les Laboratoires ou Instituts créés dans ces intelligentes & actives cités, & je conclus, avec une sincère satisfaction & non sans une secrète fierté, que nos voisins & amis d'au delà des Pyrénées, nos frères de race latine, Espagnols & Portugais, ont compris la valeur de la science des microbes & su tirer d'elle tout le parti qu'elle méritait.

Puissions-nous toujours marcher ainsi unis & confiants dans la voie du progrès & de la civilisation, dans une paix moralisatrice & bienfaisante, dans laquelle seule réside le bonheur des peuples & des individus!

Dr DUHOURCAU (de Cauterets).

Digitized by Google

# VARIÉTÉS

## UNE GRANDE INDUSTRIE DANS LE BAS-QUERCY

### LES CHAPEAUX DE PAILLE DE SEPTFONDS ET DE CAUSSADE

Le Tarn-&-Garonne, un de nos départements les plus petits, n'en offre pas moins des aspects variés & des ressources fort nombreuses. Venu tard, car il ne fut constitué qu'en 1808, il donne pour son compte raison à cette théorie, si souvent erronée, qui attribue l'origine de nos départements à un découpage artificiel : c'est un assemblage de lambeaux empruntés à des régions différentes. Trois vieux pays, distraits eux-mêmes de trois provinces, ont contribué à sa création ; trois formes en représentent le relief ; trois grandes périodes géologiques en ont composé le sol ; trois rivières considérables le parcourent.

Placé sur les confins de la Guienne, de la Gascogne & du Languedoc, il a pris à chacune de ces provinces un pays : à la Guienne, la majeure partie du Bas-Quercy[1] ; à la Gascogne, la majeure partie de la Lomagne ; au Languedoc, le prolongement nord-ouest du Toulousain. De fortes ondulations entrecoupées de vallées profondes, des plateaux nettement étalés que les rivières ont déchirés, des plaines larges & grasses concourent, & souvent à la fois pour une même portée de vue, à la variété du paysage. Tantôt la pierre dure affleure ; tantôt, & le plus souvent, la couche des dépôts récents ou meubles est si épaisse que la brique & le pisé fournissent les matériaux usuels de construction. Au nord-ouest & au sud-ouest, le Tarn-&-Garonne est piqueté de collines tertiaires ; au nord-est

1. Plus quelques lambeaux de l'Agenais & du Rouergue.

Digitized by Google

s'épanouissent les tables calcaires de la période secondaire, extrémité des causses du Quercy, & trouées de poches phosphatées; au centre & au sud s'intercalent les vastes étendues des alluvions quaternaires, qui se relient à celles du Toulousain. La Garonne, le Tarn, l'Aveyron arrosent cette belle plaine; par sa direction de l'est à l'ouest, que continuent, après le confluent, le Tarn, puis la Garonne, l'Aveyron est l'axe du département. Le Tarn avait depuis longtemps quitté les plateaux calcaires; l'Aveyron, au contraire, les retrouve & s'y engage juste à son entrée dans le département, sur les limites ou près des limites duquel il se tient tant qu'il reste dans le causse. Les gorges de l'Aveyron, que le chemin de fer de Lexos à Montauban descend, abondent en sites aimés du touriste : en face de Saint-Antonin, que son hôtel de ville roman recommande à l'archéologue, se dressent en falaises les hauts rochers d'Anglars; puis les vieux châteaux forts de Penne, dans le département du Tarn, & de Bruniquel, voisins & jadis rivaux, surmontent des éperons qui tombent à pic sur la rivière. Plus bas, déjà en plaine, sur un tertre dont l'Aveyron baigne le pied, le bourg de Négrepelisse rappelle un des derniers & des plus sanglants épisodes des guerres de religion.

A la variété des aspects correspond la variété des produits. Au point de vue agricole, le Tarn-&-Garonne pourrait être defini : une miniature de la France; & l'on sait combien la terre de France est riche en aptitudes. Sauf l'olivier & l'oranger réservés à d'autres climats, il n'est guère de culture française qui ne se retrouve dans ce petit département. Le tabac, qui prospère dans deux départements limitrophes, n'est exclu de celui-ci que pour des raisons administratives. Quant à la betterave à sucre, ce qui lui manque ici, ce n'est pas un sol limoneux, c'est le débouché d'usines où elle serait traitée. La vigne a beaucoup souffert des attaques du phylloxera, mais l'œuvre de reconstitution est commencée[1] & plusieurs beaux domaines servent d'exemple & de preuve à qui veut rétablir ou défendre ses cépages. Dans le Tarn-&-Garonne, comme dans

1. Voir, dans le *Bulletin* de la Société de géographie commerciale de Bordeaux (année 1893, p. 13), un article de M. P. Lestrade sur *La reconstitution de la vigne dans le Tarn-&-Garonne.*

Digitized by Google

tout notre Midi, l'année 1893, avec ses splendides récoltes, a consacré l'ère définitive de la renaissance vinicole. La principale ressource agricole du département, ce sont les céréales, en première ligne le blé & le maïs ; une même terre est le plus souvent semée en blé tous les deux ans, & la population rurale, sobre, vaillante, dure à la fatigue, demeure attachée avec amour aux pratiques qu'elle tient de ses ancêtres. La culture traditionnelle des grains & des légumes secs se complète aujourd'hui par la culture des fruits, dont l'importance est considérable & croissante : les pruneaux, qui ne sont pas localisés dans le seul département de Lot-&-Garonne ; les raisins chasselas, dits de Montauban, qui se sont fait un nom sur le marché de Paris ; les pêches, dont la réputation n'est pas encore en rapport avec le mérite. Les pêches du Tarn-&-Garonne croissent en plein air, sans l'abri de murs ; par l'ampleur de leurs formes, la finesse de leur chair, fondante & sucrée, la saveur exquise de leur goût, elles sont dignes d'être mises au premier rang, & elles sont vraiment trop peu connues sous leur nom, hors de leur pays d'origine, pour que je ne m'efforce pas de leur rendre, à mon tour[1], le témoignage qui leur est dû. C'est sur les pentes qui dominent par la droite le cours du bas Aveyron, dans la commune de l'Honor-de-Cos, que ce fruit délicieux est cultivé avec le plus d'intensité. De cette contrée bénie, il va se propageant peu à peu le long des coteaux, en aval & en amont : en aval, jusqu'au-dessous du confluent du Tarn & de la Garonne ; en amont, jusqu'au bassin inférieur de la Lère, gros ruisseau aux goujons énormes, qui s'unit à l'Aveyron. Aux produits de la terre, il faut ajouter l'élevage ; le paysan du Tarn-&-Garonne apprend de plus en plus à compenser par le bétail, qui se vend bien, la dépression persistante du prix du blé. N'oublions pas la basse-cour ; elle est, comme dans la plaine de Toulouse, un des éléments assez notables de l'exploitation rurale. Donnons enfin une mention aux rivières, car elles sont poissonneuses : dans l'Aveyron notamment, les grosses carpes abondent ; & le cabot qui, en été,

1. Le *Bulletin* de la Société de géographie de Bordeaux (1894, p. 179) a publié une notice de M. P. Lestrade sur *Les pêches du Tarn-&-Garonne.*

Digitized by Google

se cueille, pour ainsi dire, à la surface de l'eau, d'un coup rapide, à la *flisque*, y pullule. La persévérance du pêcheur à la ligne trouve ici sa récompense.

En somme, le Tarn-&-Garonne est, par excellence, un département agricole. L'industrie la plus répandue, la minoterie, dérive immédiatement du sol. Les agglomérations principales sont à peu près toutes des marchés des produits de la campagne. Même la grande ville du Bas-Quercy & du département, Montauban, est avant tout un marché de céréales, de bétail, de fruits. Sans doute Montauban réunit un assez grand nombre d'industries, comme il s'en rencontre presque forcément dans une ville de 30,000 habitants : filature de la soie, fabrication des tissus à bluter, des serges, des savons, tannerie, chapellerie, &c. Mais le groupe industriel caractéristique du Bas-Quercy n'est pas là. Pour le trouver, il faut aller plus au nord, sur les confins du causse & surtout sur le causse.

*
* *

Au nord-est de Montauban s'allonge, en ligne absolument droite, sur 22 kilomètres, jusqu'à Caussade, une route magnifique, trop large aujourd'hui pour le roulage, car la voie ferrée lui fait cortège, mais de bonne heure appréciée par les vélocipédistes. Elle passe l'Aveyron au pont d'Albias &, trois kilomètres plus loin, franchit sans peine la pente légère sur laquelle est Réalville. Alors, sans quitter la plaine d'alluvions quaternaires, mais par une plaine moins vaste, elle s'engage dans un large couloir dont la Lère dessine le parcours & dont Caussade marque presque le fond. Caussade est, de Montauban à Cahors, l'agglomération principale, la seule de quelque importance[1]; de là partent des routes dans tous les sens.

Prenons celle du nord-est, qui mène à Caylus. Longtemps, elle aussi, elle se maintient droite; mais déjà, très près de Caussade, montées & descentes se succèdent; les haies vives font place aux petits murs de pierre sèche; aux argiles profondes se substitue une couche mince de terre d'un rouge noir,

1. Au dernier recensement, Caussade comptait 2,212 habitants agglomérés; la population totale de la commune était de 3,747 habitants.

Digitized by Google

qui recouvre les assises d'un calcaire dur, imperméable à l'eau, assez semblable au calcaire lithographique, mais avec moins de finesse dans le grain & d'homogénéité dans la pâte. Nous sommes sur le causse, sur le premier gradin du causse. Au fond, à l'est, une ligne inclinée, d'un blanc étincelant, trace la côte raide que la route devra escalader pour monter sur le grand causse, dont les escarpements barrent l'horizon, & de là descendre à Caylus. Sur le premier gradin du causse, assez bas, uni, très large, le long de la route, à sept kilomètres de Caussade, est bâtie Septfonds.

Septfonds est une simple commune du canton dont Caussade est le chef-lieu; elle compte moins d'habitants que Caussade; elle n'est pas, comme elle, un marché très considérable de bétail; elle n'a pas, comme elle, une station de chemin de fer, de grandes avenues & l'air d'une petite ville. Mais c'est là que la fabrication des chapeaux de paille du Bas-Quercy a pris naissance, là qu'elle s'est accrue; c'est de là qu'elle s'est ramifiée sur Caussade; c'est là qu'elle maintient ses plus amples développements. Septfonds est bien la capitale d'une grande industrie.

Non pas que cette industrie soit fort connue. J'ai compulsé pas mal de dictionnaires encyclopédiques, pas mal de grosses géographies, commerciales ou autres; Septfonds n'y est nommée à peu près jamais, pour ne pas dire jamais. Je me garderai de chercher chicane aux auteurs, qui m'ont laissé un sujet intact. Mais, sans parler de Septfonds, j'ai pu constater combien notre chapellerie de paille tenait dans les livres une place mince; & pourtant c'est une industrie bien française, bien vivace[1], maîtresse du marché intérieur, & qui compte, outre le groupe du Bas-Quercy, deux autres groupes considérables, dont je ferai mention vers la fin de ce travail. Un dictionnaire technique en plusieurs forts volumes (5e édition, 1881; je ne veux pas le désigner davantage) exalte la fabrication toscane « qui n'a rien de comparable... avec les chapeaux « grossiers qu'on fait de temps immémorial en France dans

1. L'importance de cette industrie a été nettement démontrée dans les documents & les débats parlementaires qui ont précédé la loi douanière du 11 janvier 1892.

Digitized by Google

« diverses contrées. » Il dit ensuite quelques mots des fabrications suisse & anglaise, & il conclut en ces termes : « Il serait « vivement à désirer qu'on pût développer en France une « semblable industrie. » Ce vœu avait par avance été satisfait.

L'industrie de Septfonds, il est vrai, n'est pas ancienne ; les tout premiers rudiments datent de moins de cent ans, le puissant essor de quarante ans à peine. Elle n'a pas été importée d'une seule pièce, implantée à coups de capitaux. Elle est née du sol, doucement, modestement ; elle a poussé peu à peu, pour s'épanouir aujourd'hui. L'initiatrice fut une simple fille des champs. L'histoire, & Septfonds en conserve pieusement la mémoire, est curieuse & touchante [1].

*
* *

Vers la fin du siècle dernier, une bergère de Septfonds, Pétronille Cantecor, se plaisait, en gardant son troupeau sur le causse, à tresser les végétaux, brins de jonc, brins de paille, que le pays lui fournissait. Après s'être exercée à faire des tresses, elle s'avisa de les assembler & de les coudre pour en composer des chapeaux. Après s'être ainsi instruite elle-même, elle forma des élèves. Bientôt sur le causse, au pacage, à la maison, aux veillées, les femmes tressaient la paille, « comme ailleurs on tricote ou on file. » Un petit commerce de détail commença. L'industrie des chapeaux de paille de Septfonds était fondée. Ceci se passait en 1798.

Industrie assez chétive sans doute, chapeaux sans apprêt & sans grands débouchés. Les premiers chapeaux furent des chapeaux campagnards pour femmes (peut-être ces étonnants échafaudages de paille qui surmontaient naguère la coiffe féminine et dont la tradition achève aujourd'hui de se perdre). Les premiers débouchés furent les petites localités voisines, aux jours de marché. Peu à peu le cercle des affaires s'élargit jusque dans le Rouergue, jusqu'à la grande ville de Toulouse, jusqu'en diverses régions de la France. La tresse de paille de

1. Le *Républicain de Tarn-&-Garonne*, du 7 février 1892, a publié un intéressant article, signé L..., & intitulé : *Origine de l'industrie des chapeaux de paille à Septfonds & Caussade*. J'ai emprunté à ce document presque tous les renseignements historiques.

Digitized by Google

Septfonds, la *tresse plate*, fut recherchée par les manufactures de chapeaux de Grenoble. Le travail se compliquait, les formes se multipliaient. Les maisons de fabrication se multipliaient aussi : le succès était venu &, avec lui, la concurrence.

Pétronille put voir ces changements, car elle est morte pleine de jours, le 26 décembre 1846; elle était née en 1762. Et, plus que personne, elle put s'applaudir de ces progrès, car elle y eut la plus grande part, non seulement par l'initiative première, mais par l'énergie avec laquelle elle sut maintenir & développer l'établissement qu'elle avait créé.

Les descendants de Pétronille ont recueilli, avec son industrie qu'ils continuent à exploiter, l'héritage de ses bienfaisantes hardiesses. Un de ses petits-fils, Fortuné Cantecor, mort en 1890, est au premier rang de ceux qui ont attaché leur nom à la seconde période de l'histoire manufacturière de Septfonds : celle de la grande industrie, de l'introduction de nouvelles matières premières, du perfectionnement & de l'extension de la fabrication. Déjà, dès 1849, à l'aide d'ouvriers & d'ouvrières, appelés de Grenoble, le premier chapeau de paille apprêté, dressé, fini, était sorti de Septfonds.

Cette seconde période, la période actuelle, commence aux approches de 1860. La multiplication des voies ferrées & l'accroissement des débouchés qui en a été la conséquence, la généralisation de l'usage des chapeaux de paille portés aujourd'hui par tout le monde, hommes & femmes, par toutes les classes de la société, à la ville comme à la campagne[1], ont contribué à l'épanouissement de la prospérité de Septfonds. A ces causes s'ajoutent l'emploi des machines, &, avec elles, la facilité plus grande de la production & la variété plus grande des produits. En 1868 apparaissent à Septfonds les machines à presser le chapeau; en 1875, les machines à coudre les tresses; en 1887, les presses à gaz. L'introduction des machines à cou-

1. Dans notre Midi, les chevaux eux-mêmes, surtout ceux des omnibus & des tramways, sont, depuis quelques années, coiffés du chapeau de paille. Innovation d'aspect bizarre, mais bienfaisante : on ne voit plus les chevaux s'abattre brusquement pour ne plus se relever, frappés d'insolation.



Digitized by Google

dre marque une date décisive dans l'histoire des progrès, non seulement de Septfonds, mais de la chapellerie de paille en général. « L'invention des machines à coudre, m'écrit « M. Adrien Coanet, de Nancy, a complètement modifié la « production : l'ouvrière, qui faisait autrefois à la main une « moyenne de 10 à 12 chapeaux par jour, peut produire, à la « machine, une moyenne quotidienne de 40 à 50 chapeaux. » Un autre perfectionnement, qui a l'avantage de diminuer la fatigue de l'ouvrière & d'augmenter le rendement d'un tiers, mais qui n'est pas encore, à Septfonds, d'un usage aussi universel que celui de la machine à coudre, est le remplacement des machines à pédale par des machines à coudre actionnées par moteur.

Aujourd'hui (octobre 1895) Septfonds compte 26 établissements de tout ordre, grands, moyens, petits : les uns occupent 200 à 250 personnes, d'autres 40 à 50, d'autres une douzaine. Le nombre total des ouvriers & ouvrières employés dans Septfonds à la fabrication du chapeau de paille est d'environ 1,200; ce sont les deux tiers de la population totale de la commune. Septfonds reçoit régulièrement la visite des représentants de maisons anglaises, italiennes, suisses, allemandes, qui viennent soumettre à ses fabricants des échantillons de matières premières. Septfonds fournit au commerce toute espèce de chapeaux, de toutes formes, de toutes nuances, de tous prix, depuis le chapeau de copeaux jusqu'à ce coquet petit édifice où s'exerce l'ingéniosité de la modiste. Septfonds livre le chapeau complet, fini, tel qu'il sera porté; elle le coud, elle l'apprête, elle le dresse, elle le garnit; elle se plie à toutes les demandes, à tous les caprices de la mode. Deux choses manquent à son universalité; l'une qu'elle ne peut se procurer sur place, l'autre qu'elle ferait bien d'établir chez elle : la matière première car la tresse du pays, celle de Pétronille, ne joue plus — nous le montrerons tout à l'heure — qu'un rôle absolument subordonné; la teinture de la tresse.

Dès le premier aspect, on voit que Septfonds est prospère & que cette prospérité est récente. Les rues sont régulières, la plupart des maisons sont neuves ou presque neuves, les constructions s'ajoutent aux constructions. Il y a beaucoup d'ai-

Digitized by Google

sance à Septfonds & quelques grosses fortunes; l'acquisition de ce bien-être est l'œuvre immédiate de ceux qui en jouissent; rarement l'origine en remonte à la génération qui précède, très rarement à une génération antérieure. Les chiffres comparés de la population peuvent encore servir de mesure au développement industriel : Septfonds comptait, au commencement du siècle, 800 à 900 habitants; en 1861, 1,203; en 1881, 1,369; au dernier recensement, celui de 1891, le nombre des habitants s'élevait à 1,872[1].

De plus, l'industrie de Septfonds a essaimé. Elle a commencé en 1857 à être importée à Caussade & Caussade est aujourd'hui, avec ses trois fabriques de chapeaux, l'émule de sa voisine. C'en est aussi la succursale, car, sur 600 personnes employées à Caussade, 150 font uniquement la couture de la tresse pour le compte de Septfonds. Un événement prochain confirme cette association intime de Caussade & de Septfonds, avantageuse à toutes deux : un nouveau perfectionnement, un même réseau de lumière électrique, commun à l'une & à l'autre, & dont les fils sont posés, sera bientôt inauguré; la force motrice, destinée à développer l'énergie électrique, est fournie par la Lère, qui passe à Caussade.

Enfin, le groupe Septfonds-Caussade fournit du travail à deux localités peu éloignées, Réalville & Négrepelisse, la première à 7 kilomètres, la seconde à 12 kilomètres de Caussade; une trentaine d'ouvrières à Réalville, vingt-cinq à Négrepelisse sont occupées à coudre la tresse pour en former le chapeau.

*
* *

Voyons à présent comment se fait le chapeau.

Et d'abord, la matière première, la tresse.

Le chapeau dit de paille ne se compose pas toujours de paille. La tresse, cet élément primordial du chapeau, se fabrique en effet avec bien des objets : paille de graminées (blé,

1. D'après un document imprimé en 1735 (*Nouveau Dénombrement du royaume*, etc., Paris, 2 volumes in-4°), Septfonds comprenait alors 22 feux & 85 bélugues; la bélugue, c'est-à-dire l'étincelle, était la centième partie du feu. Le même ouvrage attribue 70 feux 95 bélugues à Caussade; 35 feux à Négrepelisse; 32 feux à Réalville.

Digitized by Google

seigle, riz, &c.), joncs, copeaux de bois, latanier, raphia, rotang, palmiers divers, découpures de toute espèce de végétaux exotiques, fils ouvrés de divers textiles (coton, chanvre, soie). Tantôt elle est faite d'une seule de ces matières, tantôt, & très souvent, elle est mélangée, &, par des combinaisons multiples, se prête au bariolage des couleurs, aux exigences des prix, aux fantaisies de la mode. Elle est, suivant les cas, petite, grande, mince, large, fine, grossière, grège, teinte.

Les tresses ont par suite des origines fort diverses & la majeure partie en est fournie par des régions fort lointaines. La tresse de paille du pays, moins fine que les tresses étrangères, n'entre plus que pour une très faible part, un vingtième, dans la fabrication de Septfonds. Bien que le Tarn-&-Garonne soit un grand producteur de blé, la paille de blé qui sert à faire la tresse du pays ne se récolte que sur le causse, en terrain sec & maigre : elle est plus creuse, plus légère, plus facile à travailler que celle des terres fortes. La confection de la *paillole*, c'est-à-dire de la tresse, est un accessoire des travaux des champs; elle se pratique, soit à la garde des troupeaux, soit à la veillée, comme jadis, & à proximité de Septfonds, dans la zone que jalonnent Lalbenque (département du Lot), Puylaroque, Caylus, Saint-Antonin.

La Suisse et l'Italie fournissent chacune à Septfonds un dixième des tresses. Les tresses suisses viennent du canton d'Argovie, surtout de Wohlen; les tresses italiennes de Toscane (Florence, Prato, &c.). Les quatre cinquièmes des tresses, & la proportion est la même pour la chapellerie de paille du monde entier, sont originaires de l'Extrême-Orient, du Japon, d'où elles sortent par Yokohama et Kobé, & surtout de la Chine, d'où elles sortent par Tientsin, Tchéfou, Changhaï & Canton. Dans le langage commercial de Septfonds, les tresses de Chine s'appellent des *Cantons*. Ces tresses d'ailleurs, nous l'expliquerons bientôt, n'arrivent guère à Septfonds que par l'entremise du marché britannique. Ainsi, pour les chapeaux de paille comme pour les soieries, la Chine est le grand réservoir de la matière première. La tresse étrangère est devenue si indispensable à notre industrie, que notre dernière loi de douanes, au caractère nettement protecteur, a réduit l'ancien

Digitized by Google

tarif sur la tresse & l'a ramené aux proportions d'un droit de statistique [1].

Certains chapeaux de femmes se composent, soit en bordure, soit en totalité, non plus de tresses faites directement avec le végétal brut, mais de tresses de fil de coton ouvré. Ces tresses sont fournies par les passementeries françaises de Saint-Chamond & les fabriques allemandes de Barmen.

Le chapeau de paille cousue se fait tout entier à Septfonds. Le chapeau de paille remmaillée [2] arrive de Toscane cousu, à l'état de cloche, pour être chez nous mis en forme, fini & garni. Enfin, Septfonds reçoit encore, à l'état de cloche & pour lui faire subir les mêmes travaux complémentaires, le chapeau dit de rotin, qui vient de l'île de Java. Ce chapeau est tressé d'une seule pièce & tellement léger & mince qu'il faut, sur les lieux de production, le doubler d'un second chapeau.

La confection du chapeau cousu comporte une série d'opérations.

La tresse est d'abord cousue, en cercles concentriques, à la machine à coudre. C'est le chapeau brut, la cloche. Il est apprêté à la colle de gélatine, puis dégrossi; de là il passe à l'étuve pour y sécher; il est exposé, quand il doit être blanchi, à des émanations de soufre. Vient ensuite le dressage, c'est-à-dire la mise en forme. Le chapeau est au préalable mis au frais; cette opération a une importance particulière : elle s'explique par la même raison qui fait que la repasseuse humecte un peu le linge avant d'y promener le fer. Le chapeau est enfin

1. La loi relative à l'établissement du tarif général des douanes, du 11 janvier 1892, fixe le droit d'entrée sur les « tresses de paille, d'écorce « & de bois blanc, avec ou sans mélange de fils de divers textiles », à 3 francs au tarif général, 2 francs au tarif minimum, les 100 kilogrammes. Auparavant, le droit était de 5 francs.

2. Le chapeau de paille cousue & le chapeau de paille remmaillée sont formés tous deux par la couture concentrique des tresses de paille; mais tandis que, dans le premier, cette couture est faite par superposition des tresses, elle se fait, dans le chapeau de paille remmaillée, par juxtaposition des tresses qui s'engrènent les unes dans les autres, si bien que le chapeau semble d'une seule pièce. C'est le chapeau dit de paille d'Italie. (D'après des notes manuscrites de M. Adrien Coanet.)

Digitized by Google

assujetti à l'action de la presse, autour d'un moule de métal, & il reçoit alors sa forme définitive. Le moule métallique est coulé au creuset dans la fabrique même de chapeaux; le type que chaque moule représente est le procédé, je ne dirai pas le secret, de chaque fabricant.

C'est là le chapeau nu. Il lui reste à recevoir la garniture, ruban, coiffe, cuir. Le ruban vient de Saint-Étienne & de Lyon, la coiffe de ces deux villes & du Puy, le cuir de Carcassonne & de Riom.

La couture de la tresse & la garniture du chapeau sont faites par des femmes, l'apprêt & le dressage par des hommes. Les femmes composent les deux tiers du personnel. Les hommes reçoivent un salaire fixe, les femmes sont payées à la tâche. La moyenne des salaires quotidiens, fort variables d'ailleurs suivant les aptitudes individuelles (il est d'habiles ouvrières qui gagnent jusqu'à 4 & 5 francs par jour), est approximativement de 2 francs pour les femmes, 2 fr. 50 c. pour les hommes.

Ainsi cousu, apprêté, dressé & garni, le chapeau n'a plus qu'à être livré au commerce.

L'époque du placement des produits est absolument distincte de celle de leur fabrication, elle lui est même opposée. L'activité de l'une coïncide avec le chômage de l'autre. Quand la vente commence à se faire, la fabrication commence à se ralentir; quand la vente décline, le travail des ouvriers reprend. En été, & surtout en juillet & en août, l'atelier est vide ou presque vide. Mais alors les voyageurs de commerce attachés aux diverses maisons, se répandent au dehors, soumettent des échantillons au marchand, leur client & sur ces échantillons reçoivent des commandes qui seront exécutées plus tard. En somme le chapeau de paille se fait pendant cette partie de l'année où on ne le porte pas. C'est qde Septfonds travaille beaucoup moins pour les besoins du moment que pour ceux de la saison suivante. Elle ne suit pas la mode, elle la précède, elle la crée. A l'heure qu'il est, Septfonds fabrique les chapeaux que nous porterons l'été prochain.

Le chômage est donc périodique, comme le retour des saisons. Il se reproduit tous les ans à une époque déterminée, il

Digitized by Google

est régulier, prévu, escompté &, par suite, il n'est pas meurtrier. Aux jours du chômage, l'agriculture réclame beaucoup de bras, & le personnel de la fabrique trouve alors aisément à s'employer, notamment à la moisson du blé, au dépiquage des grains. L'industrie de Septfonds demeure ainsi en partie une industrie rurale ; elle présente un caractère mixte, l'union du travail manufacturier & du travail des champs.

Les conditions favorables à la production rurale sont, il est vrai, tout autres que les conditions favorables à la production manufacturière. Les sécheresses prolongées, fatales à l'agriculture, sont une rencontre heureuse pour le débit des chapeaux de paille. Quand le foin manque, le chapeau se vend bien. L'année 1893, si rude pour l'élevage, a récemment confirmé cette loi.

La persistance des temps chauds, où le chapeau de paille est tellement porté qu'il ne pourra plus être conservé pour une autre saison, assure le travail à venir ; elle peut même atténuer la durée du chômage pendant l'arrière-saison d'été, car alors de nouvelles demandes se produisent, & le détaillant, qui a épuisé sa provision, a besoin de se réassortir. Le réassortiment présente encore un autre avantage : il se fait sur commande directe en fabrique, d'après des échantillons déjà anciens, sans que le fabricant ait besoin d'engager de nouveaux frais, de créer de nouveaux types & d'envoyer ses voyageurs à la recherche du client.

En France, l'industrie des chapeaux de paille se répartit en trois groupes, correspondant aux trois divisions régionales de l'*Union des fabricants de chapeaux de paille français*. Ce syndicat, constitué en 1890, aux approches du remaniement du tarif général des douanes, réunit presque tous nos fabricants. Les trois régions où il exerce son action sont :

La région du Midi (Septfonds, Caussade, Montauban), qui a son siège à Septfonds ;

La région de l'Est (Nancy, Lunéville, Épinal, Belfort), qui a son siège à Nancy ;

La région du Sud-Est, qui a son siège à Lyon, & comprend les centres industriels des départements du Rhône (Lyon, Saint-Symphorien-sur-Coise), de l'Isère (Grenoble, la

Digitized by Google

Côte-Saint-André, Saint-Georges-d'Espéranche), Marseille, &c.

Par le nombre d'ouvriers, la production, le chiffre d'affaires, ces trois groupes sont d'importance sensiblement égale. Le groupe de l'Est se distingue des autres par la concentration de la fabrication en huit établissements tous considérables, ce qui permet le perfectionnement de l'outillage, & par une spécialité dont il a de fait le monopole, celle des chapeaux (chapeaux de palmier latanier, chapeaux dits de Panama) tressés d'une seule pièce.

Hors de France, la chapellerie de paille compte parmi ses sièges principaux :

En Italie, la Toscane, avec Florence ;

En Suisse, l'Argovie, avec Wohlen ;

En Angleterre, le comté de Bedford, avec Luton, au nord-est de Londres ;

En Allemagne, la Saxe, avec Dresde ;

En Belgique, Liège.

Le chapeau de paille se fait encore dans de nombreuses contrées, aux degrés les plus différents de civilisation. La Chine occupe, sous ce rapport, le premier rang dans le monde ; on sait d'ailleurs combien sont innombrables les emplois auxquels servent, dans l'Extrême-Orient, les végétaux tressés.

L'industrie des chapeaux de paille est de celles auxquelles, par le goût, l'ingéniosité, le fini, notre pays semble prédestiné. Elle est florissante aujourd'hui chez nous & plus d'une raison donne lieu de penser que sa prospérité ne s'arrêtera pas. Ce qui nous manque, c'est le marché de la matière première, la tresse. La tresse, avons-nous dit, est fournie surtout par l'Extrême-Orient. Or, avant de nous arriver, elle passe en majeure partie par le marché anglais de Luton.

C'est là une situation à laquelle il faut remédier. Déjà des efforts ont été faits & plusieurs maisons françaises, notamment une à Lyon, une autre à Bordeaux, importent directement, entre autres articles, les tresses de Chine & du Japon ; en 1894, près du tiers des tresses de Chine nous sont venues sans passer par l'Angleterre. Dès à présent aussi une partie des tresses subit en France les opérations du blanchiment & de la teinture : dans six fabriques de chapeaux de paille du groupe lorrain, à Lyon

Digitized by Google

& aux environs. La teinture sur place est un des termes du problème du déplacement du marché de la tresse, car le profit de l'importation directe serait perdu si la tresse reçue à l'état grège devait aller se faire blanchir & teindre en Angleterre ou en Suisse. Que des établissements de blanchiment & de teinture soient annexés à chacun de nos trois groupes français de chapeaux de paille, & la difficulté sera près d'être résolue. Affranchissons nos fabriques de l'intermédiaire de l'étranger ; à cette satisfaction d'intérêt matériel & d'intérêt moral tout le monde trouvera son compte, & Bordeaux la première, car Bordeaux est le port désigné du Bas-Quercy.

***

Ma tâche serait inachevée si je ne disais, au risque d'être indiscret, ma profonde gratitude envers ceux qui m'en ont rendu possible l'accomplissement. M. le Dr Noaillac, de Réalmont, M. Nonorgues, notaire à Septfonds, ont facilité ma petite enquête ; ils m'ont entouré des prévenances les plus obligeantes & m'ont valu des relations précieuses. M. Adrien Coanet, de Nancy, à qui j'avais, pour une comparaison, adressé un léger questionnaire, m'a répondu par un document de premier ordre ; j'ai beaucoup pris à son manuscrit & j'aurais eu tout à y prendre. M. Coanet voudra bien, je l'espère, confier au *Bulletin de la Société géographique de Bordeaux* le travail qu'il avait rédigé pour moi & qui mérite d'être connu du public. Que toutes les personnes que je n'ose nommer — il en est dont j'ai visité les fabriques — & qui m'ont assisté, que tous mes correspondants reçoivent l'expression de ma sincère reconnaissance.

J. GEBELIN[1].

1. Le travail ci-dessus est extrait du *Bull. de la Soc. de géogr. de Bordeaux*, 1895, n° 21. Son auteur est le très distingué rédacteur en chef dudit *Bulletin*, professeur à la Faculté des lettres, et il nous pardonnera sans doute d'avoir voulu faire partager à nos amis le plaisir que nous avons eu à le lire.

Digitized by Google

## FORMULES DE CONJURATIONS CONTRE LE MAL

### DANS LES PAYS DE LANGUE D'OC.

Ces formules sont très anciennes, puisque nous en retrouvons une en latin barbare contre la paralysie, le refroidissement & les fièvres dans le manuscrit 13246, f° 253 v° de la Bibliothèque nationale, fonds latin, données par M. Bouchérie, in *Rev. lang. rom.*, t. V, pp. 104-105, 1874, & dont voici la traduction :

+ Devant l'huis du seigneur centurion paralytique est tourmenté (trois fois); + toi, seigneur centurion, délivre un tel de la puissance de la paralysie, — de la puissance de la langueur, — de la puissance de la fièvre, — de la puissance du refroidissement, — des accès de la fièvre quotidienne.

Cette formule est donnée comme antérieure au huitième siècle & l'on en retrouvera une autre dans *Mélusine*, t. V, n° 9, col. 225, 1891, incantation énumérative de la même époque ou à peu près.

La première formule en langue romane contre le mal de tête est, à notre connaissance, la suivante qui se trouve dans la *Scala cœli*, écrite entre les années 1322 & 1330 par Jean Gobil.

*Lo cap ti dol*
*E dolre no ti sol,*
*Dol li venga, que ben ti vol*
*Vai a ta mayre, o fara t'an*
*E trenta diables, ti pourtaran.*

La tête te fait mal
Et n'a pas coutume de te faire mal ;
Qu'il advienne mal à celui qui te veut bien,
Va à ta mère, elle t'accueillera
Et trente diables t'y porteront.

(A. Roqueferrier, in *Rev. lang. rom.*, t. XX, p. 101. 1881.)

Digitized by Google

La seconde, de l'année 1397, c'est-à-dire du quatorzième siècle comme la précédente, se trouvait dans le manuel d'actes de Jean Ornas, notaire à Perpignan, où elle a été relevée par M. Alart & publiée, *loc. cit.*, 2me sér., t. III, p. 10, 1877. Elle est écrite en catalan, idiome très voisin du roman.

*Conjura falsa* alias, *buba negra*

*En vi se Bon mal de Jhu Xe.*
*Ami lo se dix nostre senyor deu Jhu Xe,*
*En te conjur de part de Deu e de mosse Sent Feliu*
*E per les misses que provera dire*
*Que aci no metre branche ni rahitz*
*Mor te mal, que deu t'o dix.*

Et postea dicatur *Pater noster* & *Ave Maria*, & dicantur hæc omnia tribus vicibus.

Conjuration contre la tumeur ou bubon noir,

Ainsi soit-il. Bon mal de Jésus-Christ
A moi me le dit Notre-Seigneur Dieu Jésus-Christ,
Je te conjure de la part de Dieu & de messire Saint Félix
Et par les grâce que repandra Dieu,
Ici ne mets ni branches ni racines,
Meurs, mal, Dieu te le dit.

Ces formulettes deviennent plus nombreuses au dix-septième siècle.

Joubert, *Des Erreurs populaires*, p. 381, 1602, nous en a conservé une contre la maladie de la matrice (*la maire*), qui semble dériver directement de celle que nous venons de faire connaître.

*Maire, maire,*
*Qu'as cinquanto dos rasits*
*E uno mai que l'on nou dits*
*Tiro te d'as coustats*
*Aqui nou son pos tous estats*
*Tiro te de las esquinas,*
*Aqui son pas tan esinas,*
*Tiro te del fond del ventre,*

Digitized by Google

*Aqui nou podes t'estendre,*
*Mai bouto te à l'embounil*
*Là o la Vierjo porto son fil,*
*Cric, croc,*
*Marie tourno t'en al loc.*

Matrice, matrice,
Qui a cinquante-deux racines
Et même une que l'on ne nomme pas,
Tire-toi des côtes,
Là n'est pas ton assiette;
Tire-toi de l'échine,
Là n'est point ton gîte.
Tire-toi du fond du ventre,
Là tu ne peux pas t'étendre;
Mais mets-toi au nombril
Là où la Vierge porte son fils.
Cric, crac,
Matrice reviens à ta place.

Le P. Amilha, dans sa *Bido del parfet chrestia*, Tolose, 1683, nous signale plusieurs *conjurs* que nous n'avons pu encore retrouver, mais qui doivent se rapprocher de ceux donnés par M. Sauvé dans *Mélusine*, t. III, p. 116. Oraisons, conjurations & gardes du pays vosgien.

*As conjurat le foc salvatge*
*Aurios fait de conjurs per gari la couliquo*
*Cervel bas, mal de dents, la luseto ni l'el,*
*O per gari le mal que se porto al poupel.*

As-tu conjuré les dartres du visage (feu sauvage),
As-tu fait des conjurations pour guérir la colique.
Esprit lourd, mal aux dents, la luette ou l'œil
Ou pour guérir le mal qui est au bout du sein.

Elles persistent pendant le dix-huitième siècle.

L'abbé de Sauvages, *Dicton languedocien*, V° Gari, 2e édit., 1785, nous dit :

Digitized by Google

*Gari, gari,*
*Passo per aqui.*
Guéris, guéris,
Passe par ici.

C'est ce qu'on dit aux enfants pour les consoler d'une légère blessure qu'ils se sont fait & pour laquelle ils poussent de hauts cris. En leur disant ces mots, on souffle sur le mal, on le frotte avec la main & ils s'apaisent.

On en retrouve encore quelques-uns de nos jours.

Contre le mal en général.

*Avalisca, avalisca, mau,*
*Vai t'en foro de toun trau.*
Disparais, disparais, mal,
Va-t-en en dehors de ton trou.

(Montel & Lambert, in. *Rev. lang. rom.*, t. IV, p. 567, *Contes & petites compos. pop.*, XV, incantations médicales.)

Contre les flatuosités.

*Petou petou,*
*Sourtis de la vaca caiola.*
Petit pet, petit pet,
Sors de la vache bigarrée.

*Loc. cit.*

Mistral, *Trésor félibrige*, V° *Caiou.* nous apprend que la locution

*Petoun petet,*
*Sorte de la vaco caiolo*

est usitée dans le conte de Petoun-Petet, qui fut avalé par une vache, conte devenu chez nous *Petarlet* ou *le Gran de mil menud.*

Contre le mal de dents (*mal de caissals*).

*Grand Sant Laurens,*
*Ai grand mau de dents,*
*Que podi pas cacha lou pan.*
*— Manjo de soupo, moun efan.*

Digitized by Google

Grand saint Laurens,
J'ai grand mal aux dents.
Je ne puis plus mordre le pain.
Mange de la soupe, mon enfant.

(Montel & Lambert, *loc. cit.*)

*Grand Sant Laurens*
*Garissets me del mal de dents.*

Grand Saint Laurens,
Guérissez-moi du mal de dents.

(*Montesquieu-sur-le-Canal*, Esquive.)

Contre l'éternuement.

*Que Diu le cresco*
*Del naut d'uno desco,*
*Sé n'es pos prou*
*Del naut d'un palhassou*
*Mès se n'es trop.*
*Del naut d'un esclop.*

Que Dieu le fasse augmenter
De la hauteur d'une corbeille.
Si ce n'est point assez
De la hauteur d'un paillasson,
Et si c'est trop
De la hauteur d'un sabot.

Saint-Vincent, près Villefranche (Jean Barlam).

Contre le hoquet.

*Sanglut*
*Goulud*
*Tourno t'en dount es vengut.*

Hoquet,
Goulu,
Reviens d'où tu es venu.

(*Agen. Magen* in Bladé, poés. pop. Gascogne, t. II, p. 348.)

Digitized by Google

*Sanglot,*
*Megot,*
*Vai t-en sul' cop.*

Hoquet
Megot,
Va-t-en sur le champ.

(Lux, canton de Villefranche, Marie Couloumiès.)

*Ai lou sanglout*
*Dieu lou rout,*
*L'ai pos pus*
*Vivo Jesus.*

(Provence, Mistral, *Trésor félibrige*, Ve, Senglout.)

Imitation de la formulette française.

J'ai le hoquet,
Dieu le sait,
Dominus,
Je ne l'ai plus.

*Sangut, bés sangut, tres cops t'aurai*
*Au pus pres de moun vesi-icu le te dounarai.*

Hoquet, double hoquet, je t'aurai trois fois.
Et je le donnerai au plus proche de mes voisins..

(Périgord, Mistral, *loc. cit.*)

Contre le torticoli.

*Torticolis*
*Coumencerisis*
*Garisemisis.*

Torticoli
Qui commencez
Guérissez.

(Odars, canton de Montgiscard, femme X...)

*Per escounjuria las bruladuros, Sent Pierre, Sent Yan s'en vant per camp-e per vio... Quand es auct à found de vio Sent*

Digitized by Google

*Yan que s'arreviro estant, vey un mainatjié flambant : — Mou Diu que haran? Bouheran, pregueram, s'escantira Jesus, Ave Maria!* (*Cau bouha su las brulasous e prega.*)

Contre les brûlures.

Saint Pierre & saint Jean s'en vont par les champs & par la route. Quand ils furent au bout de la route, saint Jean se retourne arrêté debout. Il voit un enfant qui brûle : — Mon Dieu! que ferons-nous? Nous soufflerons, nous prierons, il s'éteindra, Jésus, *Ave Maria.* (Il faut souffler sur les brûlures & prier.)

(Dardy, *Anthol. pop. Albret*, t. II, p. 370, 1891.)

Avec de légères modifications, cette formulette pourrait être ainsi rythmée :

*Sent Pierre e Sent Yan*
*Per camp e per vio s'en van,*
*Quand eston à found de vio Sent Yan*
*Que s'arreviro estant,*
*Vei un mainatjié flambant :*
*— Moun Diu, que haram?*
*Bouheram, pregueram,*
*S'escantira,*
*Jésus*, Ave Maria.

*En d'escounjiura la fiebro.*

*Cau sourti de souo per io porto dam pan e sau que pourterant au broc blanc. A l'arrivado dou pé dou brèsic ou cau atau saluda.*

*Adiu, broc blanc,*
*Que te porti pan e sau*
*E la fiebro per deman.*

*Cau pinça lou pan à la branco hourcudo dou broc blanc, li jita sau per dessus, s'entourna per un autre camin qu'a la vengudo e n'entra pas deguens per la mêmo porto qu'à la sourtido, se gn'a pas qu'uo porto cau entra per la frinesto.*

Digitized by Google

Pour conjurer la fièvre.

Il faut sortir de chez soi par une porte avec du pain & du sel qu'on porte au buisson blanc. En arrivant auprès du buisson blanc, il faut ainsi le saluer :

Adieu, buisson blanc :
Je te porte du pain & du sel
Et la fièvre pour demain.

Il faut piquer le pain à une branche fourchue de l'aubépine, jeter sur lui du sel, s'en retourner par un autre chemin que celui de la venue & ne pas rentrer chez soi par la même porte de la sortie. S'il n'y a qu'une porte, il faut entrer par la fenêtre.

(Dardy, *loc. cit.*, p. 372.)

Contre l'ivrognerie.

Pour empêcher de se soûler, il suffit de prononcer la formule suivante :

*Jupiter his alta*
*Sonuit clementer alo idæ.*

Contre les rhumatismes.

Afin d'enlever ses rhumatismes, le malade n'a qu'à faire frapper trois coups d'un marteau de moulin par le meunier ou la meunière, en disant : *In nomine Patris*, etc.

Ces deux dernières conjurations latines qui nous ramènent à celles du moyen âge ont été recueillies par M. Gil, instituteur à Lacapelle-Segalas (Tarn) & reproduites dans *le Télégramme* de Toulouse, nos des 10 & 11 février 1896.

Dans un prochain article, nous étudierons les autres formules de conjuration.

P. Fagot.



Digitized by Google

# CHRONIQUE FÉLIBRÉENNE

Les précieux encouragements qui nous sont parvenus au sujet de nos précédents articles sur l'*Évolution félibréenne*[1] ne s'adressaient évidemment pas au modeste chroniqueur que nous étions. Seulement, comme nous avions la bonne fortune d'être un des premiers à essayer de coordonner dans un aspect d'ensemble les diverses phases de cette histoire littéraire, notre sujet avait pour beaucoup l'attrait de la nouveauté.

Une fois de plus, les Annales du Félibrige ont démontré que nul n'est prophète dans son pays. Telle a été, en effet, la singularité de ce mouvement que jusqu'en ces dernières années son importance était absolument & systématiquement méconnue par la majeure partie du monde intellectuel français, tandis que depuis longtemps il était l'objet d'une attention soutenue en Espagne[2], en Italie[3], en Angle-

1. Voir *Revue des Pyrénées*, 1894, 1895.

2. Nous avons exposé en son temps l'organisation de la *Maintenance félibréenne* de Catalogne, les visites triomphales des félibres en 1862 & 1893. Parmi les journaux les plus ardents pour la cause félibréenne mentionnons la *Veu de Catalunya* qui se publie à Barcelone sous la direction de M. Verdaguer Callis, neveu du grand poète de l'*Atlantide*. Une des œuvres littéraires les plus importantes de l'année 1895 : *Lo Poema del Cor*, Barcelone, Henrich, a pour auteur M. Theodoro Baro, député aux Cortès pour Figueras & félibre convaincu.

3. Les fêtes littéraires de Florence & celles d'Avignon, les travaux de M. Ascoli & de plusieurs autres philologues éminents en sont la preuve. Dans la *Nuova Sicilia* de M. le Chevalier Portal, à Palerme, la *Chronique du Félibrige*, très documentée, paraît périodiquement. Parmi les plus récents travaux où il est fait mention des félibres : Portal, *Scritti vari di letteratura provenzale moderna*. Palerme, Reber, 1895. — G. Spera, *Saggio di letteratura classica comparata*. Lauria, Rossi, 1895. — Restori, *Histoire de la littérature provençale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Va paraître (en traduction) à Montpellier. Hamelin.

Digitized by Google

terre[1], en Allemagne[2], en Amérique[3] (nous en passons).

A vrai dire le nom de Mistral était assez populaire en France, mais incontestablement bien plus à cause de l'opéra dans lequel Gounod a mis en musique le poème de *Mireille*, qu'à cause du poète lui-même.

Aubanel avait bien quelques admirateurs, mais dans le monde lettré surtout, & là principalement où l'on se pique d'être exotique & *chrysanthème*, en cet endroit où la chapelle consacrée à la *Vénus d'Arles* est voisine de celle en laquelle se brûlent de mystérieux parfums au dieu Ibsen.

Roumanille doit bien quelque chose à Daudet qui a traduit ou fait connaitre pas mal de ses contes.

La trinité félibréenne dénombrée, combien sont-ils qui sont quelque peu connus en dehors de leur région? Peu ou point. Pas même Félix Gras dont quelques-uns ne s'avisent de lire les œuvres, si belles pourtant, que parce qu'on s'aperçoit, en le voyant à la tête du Felibrige, qu'il est vraiment *quelqu'un*. Pas même Fourès, le Tyrtée languedocien. Pas même Roumieux, qui pourtant fut un maître du rire, autant que l'abbé Favre, si ce n'est davantage. Et Mir, & Langlade, & Chastanet...

1. Il nous a été donné par une expérience personnelle de nous convaincre récemment que l'administration du *British Museum* ne néglige rien pour se tenir au courant de la littérature du félibrige. *La Contemporany Review*, de Londres (1894), a publié un article très étendu de miss Cecile Hartog : *Poets of Provence*.

2. L'intérêt porté par les savants allemands à l'étude des langues romanes est trop connu pour que nous y insistions. La *Sonderabruck aus der Zeitschrift*, de Berlin, s'occupe souvent du félibrige. E. Koschwitz vient de publier la *Grammaire historique de la langue des félibres*. Greifswald, Avignon, 1894, dont M. Jeanroy a donné une excellente appréciation critique. (*Annales du Midi*, juillet 1895.)

3. Depuis près de vingt ans existe à New-York une véritable société félibréenne : L'*Abiho*. Une des plus importantes revues américaines, *The Century Illustrated monthly magazine* a en France deux correspondants chargés de renseigner ses lecteurs sur le Félibrige. Ce sont M. & M^me^ Janvier, de New-York. M. Janvier a, d'ailleurs, publié un petit livre fort curieux racontant ses premières excursions sur la terre félibréenne : *An Embassy to Provence*. New-York; 1893. Dans *le Century magazine* (juin 1895), il a donné un superbe compte rendu des fêtes d'Orange de 1894.

Digitized by Google

Il faut le reconnaître. L'article des statuts félibréens qui impose à la Société de se réunir chaque année dans une ville différente du Midi, a été pour beaucoup dans la diffusion récente de la littérature félibréenne. A force d'entendre, à la fin du banquet de Sainte-Estelle, des discours, dont quelques-uns ne sont pas dépourvus d'éloquence, à force d'écouter ces chansons dont quelques-unes, comme celle de *La Coupe*, sont imprégnés d'une puissante & patriotique émotion, à force d'assister à ces réunions poétiques d'où se dégage comme un archaïque & charmant parfum renouvelé de l'époque chevaleresque des troubadours, les citoyens des villes méridionales finissent par s'apercevoir qu'il y a là quelque chose qui n'est point banal, & ceux que n'aveugle point obstinément un *snobisme* irréductible en faveur de la capitale, y trouvent ample matière à réflexions.

Car enfin c'est chose bizarre, surprenante pour les esprits conformés selon les rites de notre sacro-sainte & surannée centralisation, le remue-ménage que produit en certaines cités du Midi l'annonce de l'arrivée des Félibres pour l'annuelle fête de Sainte-Estelle, en laquelle le Capoulié doit porter la coupe, tenir le consistoire des majoraux, présider aux solennités littéraires préparées pour la circonstance. Lorsque les organisateurs de ces fêtes savent s'abstraire des irritantes questions de rivalités locales, toutes les classes de la population se mettent en mouvement, toutes les opinions politiques fraternisent; messieurs les maires mettent leur écharpe neuve, réquisitionnent toutes les pompes municipales & offrent des vins d'honneur dans la Maison de ville; des arcs de triomphe se dressent & les édifices privés se pavoisent. Nous avons vu telles de ces entrées des félibres dans les villes du Midi qui dépassaient, en enthousiasme, des entrées de roi ou de chef d'Etat. Il en fut ainsi à Uzès, à Carcassonne, à Aurillac, à Avignon. Même cette dernière causa tant d'étonnement à Henry Fouquier qu'il lui consacra une de ses meilleures chroniques : « Savez-vous que c'est bien joli de voir une ville sur pied, illuminée, pavoisée, étonnant la vieille cloche papale & envoyant sa jeunesse, les mains pleines de fleurs, au devant de poètes & de lettrés de qui elle n'a rien à attendre! Au ban-

Digitized by Google

quet, Mistral offrit à Roumanille la coupe sainte, présent des poètes catalans, où l'on boit à la ronde en chantant sur un air sacré l'hymne du Midi à l'honneur des poètes[1]... »

Cet étonnement, nous l'avions surpris à différentes reprises chez maint Parisien descendu de là bas, avec le vague espoir d'essayer sur ces *bons provinciaux* les pointes de son esprit boulevardier (?) & s'en retournant quelque peu songeur après avoir constaté l'attitude, de plus en plus catégorique, de ces mêmes provinciaux qui n'entendent aucunement adorer l'actualité plus ou moins cosmopolite que la capitale fait reine pour quelques semaines.

Nous n'exagérons nullement. On dédaigne ce dont on fait peu de cas. Si vraiment tous les lettrés parisiens dédaignaient le félibrige & ses aspirations encore latentes, certains d'entre eux n'auraient point poussé de prétendus cris d'alarme, qui ne sont en réalité que des exclamations de jalousie, & l'un d'eux, non des moindres assurément, mais dont nous tairons le nom par respect pour lui-même, n'aurait point proféré cette ânerie éperdue : « Quiconque cherche la notoriété en dehors de Paris & de la langue française commet un crime de lèse-patrie. »

Poursuivons cette espèce d'enquête sur les fêtes félibréennes. Un de leurs caractères le plus curieux c'est assurément la présence des maires & des préfets. Passe encore pour les préfets, personnages décoratifs, qu'on invite parce qu'il convient de donner cette marque de déférence au représentant du pouvoir central. Ils s'en tirent généralement avec un petit compliment gentiment tourné (certains sont gens d'esprit); mais, en général, ils ne comprennent rien à ce qui se dit, la langue méridionale étant inconnue pour ceux qui sont originaires du Nord; & aussi pour ceux de naissance méridionale, car leurs séjours variés dans les diverses régions de la France leur ont parfaitement fait oublier *la lengo mairalo*.

Mais les maires & toute la cohorte des adjoints & conseillers municipaux, ceux-là comprennent le plus souvent. Or, pour eux comme pour tout personnage élu, le premier

1. *Figaro*, 30 mai 1891.

Digitized by Google

article du *Credo* politique, c'est la crainte de l'électeur. A de très rares exceptions, ils votent avec enthousiasme les crédits demandés pour ces fêtes; en plusieurs cas même, on les a vus faire plus de frais pour Messieurs les Félibres que pour *Monsieur le Ministre*. C'est donc que le corps électoral, l'opinion, si l'on préfère, n'est pas hostile à ces manifestations. Sans doute, la politique est bannie du Félibrige; mais, à chaque instant (& ceci d'une manière sans cesse plus accentuée à mesure que de jeunes générations s'élèvent), les félibres invoquent les souvenirs des anciennes municipalités. Capitouls, consuls, prud'hommes, n'ont point de tenants plus fidèles. Les jeunes félibres rappellent l'époque où les vieux corps consulaires jouissaient d'une splendeur, d'une autonomie, d'une force de résistance que nos modernes lois centralisatrices ne permettent plus aujourd'hui. Et Messieurs les Maires, Messieurs les Adjoints écoutent tout cela, l'entendent, répondent; certains même se piquant d'émulation, usent de la plus pure langue méridionale...

Qui dira pour quelle part tout cela a pu entrer dans le courant déjà marqué en faveur de la décentralisation? Qui dira, si elle continue, ce que peut produire cette évangélisation des hommes de leur race par ces poètes-apôtres?

Mais voilà bien de trop graves questions, & l'entière liberté qui nous est donnée en cette *Revue* doit être un motif pour ne point abuser.

Si donc nous jetons un coup-d'œil sur les manifestations organisées par le Félibrige en ces tout derniers temps, nous rencontrerons d'abord les belles fêtes qui ont lieu en Avignon & en Orange au mois d'août 1894.

Quelle part revient au Félibrige dans ces belles manifestations littéraires? Évidemment on ne saurait nier qu'elle n'ait été considérable. Les annales des représentations dramatiques qui ont été tentées en ce vieux monument romain en sont la preuve[1].

1. Antony Réal fils, *le Théâtre antique d'Orange*. Paris, Lemerre, 1894. — *L'Empereur d'Arles* du félibre majoral Alexis Mouzin (Avignon, Roumanille) a été représenté à Orange par la Comédie Française les 28 & 29 août 1886.

Digitized by Google

Et quand l'*Aioli* revendiquait récemment dans le vieux Palais des Papes d'Avignon, à qui on va rendre, dit-on, sa physionomie première, une salle spéciale aux réunions félibréennes, personne, sauf peut-être quelques esprits préconçus, n'a trouvé la prétention exagérée. Tant il est vrai, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, que de plus en plus le Félibrige symbolise les aspirations méridionales.

On l'a bien vu, au reste, dans l'excursion faite par le Capoulié Félix Gras en mai 1895. La fête de Sainte-Estelle fut célébrée à Brive & à Aurillac. A Brive, la fête fut un peu aristocratique; on aurait dit une de ces réunions du temps jadis qui ont fait donner au Limousin son vieux renom de *francha terra corteza*. A Aurillac, il y eut plus d'expansion. La ville entière se porta à l'arrivée des délégués de Sainte-Estelle, & les joueurs de cornemuse (*los cobretaires*) dont on avait convoqué le ban & l'arrière-ban, donnaient à la fête un prestigieux caractère de saveur locale; mais partout, en Limousin comme en Auvergne, dominait le même sentiment de fraternelle expansion, évocateur des affinités séculaires toujours persistantes entre Provençaux, Languedociens, Gascons, & Arvernes.

De ces affinités, nous aurons encore la preuve si nous parcourons les productions littéraires qui peuvent être regardées comme les meilleures de celles qui ont vu le jour en 1894 & 1895.

Pour l'année 1894, nous mettrons absolument hors de pair *la Glori d'Esclarmoundo* de Marius André, & *Gascounhe* d'Isidore Salles.

*La Glori d'Esclarmoundo*[1], écrite en provençal, est une œuvre lyrique de premier ordre. Elle se distingue, en outre, par une impeccable perfection de forme. Le jeune poète avignonnais a introduit dans la littérature félibréenne les procédés de l'école poétique contemporaine dont la caractéristique est de ne souffrir aucune faiblesse au point de vue de la technique du vers.

Le sujet, un peu symbolique, oscille entre l'expression d'un

1. Avignon, Roumanille, 1894, in-8°.

Digitized by Google

amour très vif au cœur du poète pour une jeune félibresse & de hautes envolées vers l'avenir de la Race & du Verbe.

*Gascounhe*[1], de M. Isidore Salles, est un recueil de poésies d'une toute autre allure. S'il y a de vrais trésors de tendresse pour les choses du pays natal, la verve gasconne n'y perd pas ses droits. C'est ainsi que l'auteur passe en revue toutes les scènes familiales ou rustiques, les souvenirs glorieux, même certaines traditions légendaires de sa région. Il est à remarquer que la langue est très pure & que l'auteur, au contraire de beaucoup de félibres qui empruntent trop souvent des formes étrangères à leur dialecte spécial, se sert uniquement de son idiome particulier.

Le *Rigo-rago agenes*[2] de M. Charles Ratier doit aussi être cité. M. Ratier connaît fort bien son dialecte agenais, & son inspiration poétique ne manque pas de consistance.

N'oublions point *Las Cevenelos*[3] de l'abbé Aberlenc, *La Crau*[4] de Marius Girard; *Marineto* de Lucien Duc[5]; *Pierrot Badaio*[6] de Pierre Bertas...

Deux livres dominent la Chronique littéraire de l'année 1895 : *Lou Terradou* de Prosper Estien & en prose, *Vido d'enfant* de Baptiste Bonnet.

*Lou Terradou*[7] de Prosper Estien est un recueil de sonnets splendidement ciselés. Ce n'est pas sans raison qu'on a donné au poète lauragais le nom de *Heredia du Félibrige*. La forme de ses sonnets est d'une majesté souveraine; mais je lui trouve cela de supérieur au Hérédia français que l'olympienne sérénité dont s'enveloppe ce dernier éclate par moments. Tel de ces morceaux vibre d'une émotion contagieuse; en outre, au dedans de l'artiste, on sent le patriote. Mistral a dit du *Terradou : C'est le Cantique de nos Cantiques*. Il n'y a rien à ajouter à un tel éloge venant de si haut.

1. Paris, Maisonneuve, 1893, in-8°.
2. Agen, Ferran, 1894, in-12.
3. Albi, Martin, 1893.
4. Avignon, Roumanille, 1894, in-8°.
5. Paris, Duc, 1893.
6. Marseille, Marpon, 1893.
7. Carcassonne, Bibliothèque de la *Revue méridionale*, 1825.

Digitized by Google

*Vido d'enfant*[1], de Baptiste Bonnet, est assez connu pour que nous n'y insistions pas. Alphonse Daudet l'a présenté au public lettré qui y a reconnu une des plus exactes peintures de la vie champêtre actuelle, le tout relevé d'une pointe de malice & de bonhomie charmantes.

Allons, il y a encore quelques bonnes valeurs dans la pléiade aux destinées de laquelle préside sainte Estelle.

Gaston JOURDANNE,

Docteur en droit, félibre majoral,
Maître ès jeux de l'Academie des Jeux Floraux

1. Paris, Dentu, 1895.

Digitized by Google

# A PROPOS D'UNE « MATINÉE » FRANCO-ESPAGNOLE

## A TOULOUSE

Le dimanche 15 mars, un public très nombreux se pressait dans la salle du Conservatoire, où les protecteurs, amis & élèves des cours publics d'espagnol offraient une « matinée littéraire & musicale » à M. Enrique de Vedia, consul d'Espagne, nouvellement installé à Toulouse. Le programme était abondant, varié & original. Mandolines, guitares, *bandurrias*, tambours de basque & castagnettes lui donnaient une allure, une saveur toute exotique. Avec un peu d'imagination — & c'est une des choses qui manquent le moins chez nous — on pouvait se croire à Séville, à Grenade ou à Cadix. Et même, je ne suis pas bien sûr qu'ils aient là-bas des *Estudiantinas* de dames, comme nous. Les *jotas*, les *sevillanes*, les *habaneras* ont donc fait entendre tour à tour leurs rythmes joyeux ou voluptueusement allanguis. Les compositeurs d'outre-monts, Chapí, Cereceda, Lucena, Yparraguire fraternisaient harmonieusement avec nos Toulousains, Deffès, Luigini, Guilhot. Le fameux chant Vascongade *l'Arbre de Guernica* s'unissait à notre non moins illustre *Toulousaine*. Basque, patois, castillan formaient une savoureuse & appétissante *olla-podrida*, qui caressait les sens. La sonorité des vers riches en voyelles & du verbe retentissant succédait à l'harmonie des instruments & des chants : *Amant alterna camenae*. Des scènes du beau drame de Castro, *La jeunesse du Cid*, étaient jouées dans la langue originale, — autre genre de musique, — par de jeunes artistes, qui prouvent, comme Rodrigue en personne, que « la valeur n'attend pas le nombre des années. » Mais laissons là le programme; ce n'est pas le compte rendu de la fête que nous écrivons; nous voulions simplement présenter à cette occasion deux remarques suggérées par les allocutions de M. le recteur Perroud, de M. Mérimée & de M. de Vedia. Et la première, c'est que tout ce qui tend à resserrer les liens entre nos voisins

Digitized by Google

& nous doit être accueilli avec empressement & encouragé. Tout compte fait, les amitiés, les sympathies que l'on nous témoigne au dehors ne sont pas tellement nombreuses ni tellement sûres qu'il soit permis d'en négliger aucune. Si nous faisons le tour de nos frontières, il n'est guère qu'un point où nous ne rencontrions pas de regards hostiles ou défiants. Nos intérêts politiques & commerciaux, intellectuels & matériels nous engagent également à suivre avec une attention sympathique ce qui se fait, se dit ou se prépare derrière cette barrière des Pyrénées qui borne si majestueusement notre horizon. Le rôle de notre région, lien naturel & intermédiaire entre les deux pays voisins, est tout tracé : elle gagnera de toutes manières en recherchant, en faisant naître au besoin les occasions de rapprocher davantage des peuples qui, avec des différences très certaines, ont aussi bien des affinités d'esprit, de goûts, de mœurs & de langue.

Et cela nous suggère une seconde réflexion, à savoir que nulle part ailleurs, en France, les organisateurs de cette réunion, presque improvisée au demeurant, n'auraient pu en réunir si aisément les éléments très variés. Et c'est ce que faisait justement remarquer le lendemain le « vieil étudiant » du *Messager de Toulouse*. On parle de décentralisation ; on regrette que l'ardent foyer parisien, que la province s'épuise à entretenir, rejette cette dernière dans l'ombre où elle végète obscurément ; on se flatte de ramener la vie dans les membres de ce grand corps que la paralysie gagne. Ce qu'il y a de fondé dans ces aspirations, un peu vagues, l'avenir le montrera aux sceptiques comme aux enthousiastes. Ce qui paraît clair, c'est que l'une des originalités de Toulouse devrait être de former le trait d'union entre la France & l'Espagne : ses intérêts matériels, sa situation au carrefour des routes & des lignes qui percent les Pyrénées, ses traditions littéraires & artistiques la prédestinent à ce rôle. Prenons un exemple particulier : comment notre Université — puisqu'il paraît que nous en aurons décidément une, — ne ferait-elle pas à la langue, à la littérature espagnoles une place plus large que celle qui leur est si parcimonieusement mesurée ou même absolument refusée ailleurs? L'autre jour, nos trois ordres d'ensei-

Digitized by Google

gnement, supérieur, secondaire & primaire, se sont trouvés spontanément représentés à la fête dont nous parlons; les élèves-maîtres de l'Ecole normale exécutaient des chants espagnols, les élèves du Lycée, sous la direction de M. Mareca, jouaient, avec une pureté d'accent très remarquée, les *Mocedades del Cid;* le professeur de littérature espagnole de la Faculté des lettres présidait la réunion & en faisait ressortir le caractère spécial. Enfin, le professeur, M. Lacaze, qui depuis un quart de siècle a vu défiler dans les cours fondés par lui tant de générations d'étudiants bénévoles, animait tout de son ardeur jamais lasse. A côté des études générales, dont le caractère ne saurait varier, il serait donc bon & il serait facile de réserver à l'étude de l'espagnol, aux trois degrés de l'enseignement public, une place proportionnée à son utilité pratique comme aussi aux aptitudes spéciales de nos jeunes méridionaux. Nous étonnerions-nous de voir les langues allemande ou anglaise plus spécialement encouragées dans les Universités de Nancy ou de Lille? Malheureusement nos règlements ont manqué jusqu'ici de la souplesse nécessaire : notre organisation a dédaigné l'appropriation des forces locales. La machine fonctionne partout de même & lance dans la circulation toujours le même produit, revêtu de la même estampille, de la même marque de fabrique, quelle que soit d'ailleurs sa provenance. Les réformes annoncées vont-elles sur ce point amener quelque progrès? Il est juste de le souhaiter, & il n'est pas défendu de l'espérer.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE PYRÉNÉENNE

## ET MÉRIDIONALE

**La llengua catalana.** — Discurs presidencial llegit en la sessió pública celebrada en l'Ateneu Barcelones, lo 30 de novembre de 1895, per Angel GUIMERA. — Barcelona, tipogr. l'Avenç. 1896.

Le remarquable discours décentralisateur sur la *langue catalane*, lu en séance publique par D. Angel Guimera, président de l'Athénée de Barcelone, a produit un tel effet qu'immédiatement trois cent seize membres de cet Athénée en ont voté l'impression à 20,000 exemplaires. Nous, méridionaux, plus ou moins félibres, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts de nos voisins de Catalogne pour conserver le plus pur possible l'héritage littéraire de leurs aïeux qui sont aussi les nôtres. M. Guimera a soin de nous rappeler qu'au tout début du moyen âge, d'au-delà Marseille (*enlla de Marsella*) jusqu'aux rives de l'Èbre (*á las voras de l'Ebro*), sur les deux versants pyrénéens, il n'y avait que des États frères « mes agermanats y sotinguts los uns pels altres ». Là était parlée la langue mère du catalan qui se parle encore dans nos trois grands États latins : « A Espanya, á Fransa, y á Italia. »

Cette langue policée avec les troubadours & les guerriers qui chevauchaient de Toulouse à Barcelone & d'Espagne en France[1], nous est montrée par l'orateur marchant de front avec l'histoire, grandissant avec elle. Aussi quand les rois d'Ara-

1. Pirineus... se veyan traspassadas per trovadors y guerrers, anants y vinents de las festas de Barcelona á las de Tolosa, y de las de Tolosa á las de Barcelona;... duas capitals vingueren á esser... cort del bén parlar...

Digitized by Google

gon deviennent comtes de Barcelone c'est le catalan qu'on parle à leur cour, c'est en catalan qu'on rédige les lois, c'est en catalan qu'on plaide en justice [1]. La littérature s'est épurée, & les huit provinces d'Espagne, formées par la Catalogne, par les royaumes de Valence & des Baléares, ont conservé cet idiome sinon dans sa pureté primitive, surtout chez les habitants des vallées reculées, du moins avec sa saveur & son originalité particulières.

M. Guimera, jetant un regard jaloux sur la Suède & la Norwège, la Belgique, les pays de la Couronne autrichienne, où plusieurs langues sont parlées officiellement sous un même sceptre, regrette que l'on n'ait point agi de même en Espagne. Il déplore que les juges ne sachent pas le catalan, que le clergé prêche souvent en castillan « *se prescindeix sovint de la llenga catalana.* » (Cependant j'ai toujours entendu prêcher en catalan lors de mes voyages dans les montagnes de la province de Lérida). « Honneur, dit-il, aux évêques de Vich, de la Seu d'Urgel & de Minorque qui recommandent à leur clergé d'user de l'idiome maternel. »

D. Angel Guimera termine par ces paroles du Dante : *Vergonya eterna a aquells que, despreciant son idioma, alaban lo dels altres!* Honte éternelle à ceux qui, méprisant la langue de leurs pères, se servent de celle des autres !

C^te^ DE St-SAUD.

**Forenses y Ciudadanos. — Historia de las disensiones civiles de Mallorca en el siglo XV**, por D. José-Maria QUADRADO, archivero del antiguo Reino. — Mallorca, Amengual y Muntaner, editores, 1895. — In-8°, 418 p.

M. Quadrado, — on le sait de l'autre côté des Pyrénées, — est un des écrivains les plus compétents en questions historiques, concernant spécialement le nord & l'est de l'Espagne. Archiviste de l'ancien royaume des Baléares, il vient, après cinquante années consacrées au dépouillement des vieux parchemins, de prendre une retraite dignement méritée. Au mo-

1. En llengua catalana. 'ls comtes-reyes parlavan en las Corti de tota la Corona aragonesa ; y... 's donavan lleys.....

Digitized by Google

ment de jouir du repos auquel il a droit, il offre aux amateurs d'histoire locale un volume du plus haut intérêt. Dans *Forenses y Ciudadanos*, qu'on ne peut traduire que par *Campagnards & Citadins* ou par *les Extra & Intra muros*, on trouvera une étude sociale très approfondie du peuple de Mayorque au moyen âge. Les problèmes historiques, tout locaux qu'ils soient, quand ils sont traités, comme en ce livre, de main de maître, présentent un intérêt général & offrent des aperçus nouveaux aux chercheurs de notre Midi, qui aiment à connaître ce qu'on appelle le fond des choses. Comme l'auteur a le soin de nous le dire, c'est une chronique plus qu'une histoire qu'il présente, vu la nature des faits qu'il rapporte en détail. Mais combien sont curieux ses premiers chapitres qui nous expliquent les relations des villages & des cités, de la démocratie & de l'aristocratie ! Les causes d'un antagonisme d'abord sourd, puis violent, sont établies clairement, & l'on se rend compte comment la fusion de richesses provenant de la terre & de la mer (commerce) ne pouvait exister.

A Mayorque, comme à Bordeaux au seizième siècle, on était noble, même puissant chevalier, & marchand tout à la fois. Il n'était pas rare de voir les deux fils d'un grand seigneur se qualifier l'un de damoiseau & l'autre de marchand.

Les premiers chapitres sont exclusivement consacrés à l'étude des Baléares & de Mayorque en particulier, au point de vue social, agricole, commercial, judiciaire & politique ; puis viennent des préludes de la crise intestine suivie de la révolte des paysans, avec ses alternatives de succès, de défaites, de soumissions & de massacres. Le peuple n'aimait pas les autorités locales « que osaban hablar de sumision á las leyes », on les considérait comme d'odieux petits tyrans, serviles émissaires du gouverneur Berenguer de Olms, qui avait été nommé en 1425. Et cependant la campagne patienta jusqu'en 1450. Mais cette année la révolte éclata si soudaine & si terrible que « perdió la cabeza mosen Berenguer » ; le gouverneur fut pris d'une peur étrange, narrée d'une façon curieuse à la page 198. Finalement il fut destitué en août 1451, sur les raisons données à la reine régente, à Barcelone, par les envoyés du parti campagnard. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le récit si

Digitized by Google

détaillé, si curieux au point de vue des mœurs, de ces séditions parfois aussi vite apaisées que soulevées, & qui s'étendirent à Minorque, des secours que les Mayorcains donnèrent aux révoltés de Catalogne en 1462, & enfin de l'apaisement qui suivit. Bornons-nous à y renvoyer le lecteur, qui trouvera dans la lecture de ce livre, auquel sont annexées d'importantes pièces justificatives, de quoi vivement l'intéresser & beaucoup l'instruire.

C^te^ DE S^t^-SAUD.

**Les fougères de France**, par C. DE REY-PAILHADE. — Paris, Paul Dupont, 133 pages in-8°, LVI planches.

Il n'existe pas d'ouvrage traitant spécialement des fougères de France, présentant la synthèse des nombreux mémoires publiés sur cette classe de végétaux acotylédonés. On sait d'ailleurs combien sont rares, souvent introuvables ces brochures isolées. M. C. de Rey-Pailhade a donc essayé de combler une lacune sérieuse & son œuvre a reçu des éloges d'un maître, M. D. Clos, l'éminent botaniste de l'Université de Toulouse, correspondant de l'Institut. Les cinquante-six planches sont notamment dignes de louanges; les cent quatre-vingt-treize dessins qu'elles renferment sont excellents & représentent, à quelques exceptions près, tous les genres, toutes les espèces & un grand nombre de variétés.

La flore des Pyrénées a été étudiée non moins bien que les autres régions de la France, peut-être mieux. Les habitats des espèces sont indiqués avec beaucoup de soin.

E. C.

Digitized by Google

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS

**La donation Antoine d'Abbadie à l'Institut, Académie des sciences.** — M. d'Abbadie a fait à l'Académie des sciences un don princier. Il s'est engagé à lui laisser après sa mort une partie de sa belle fortune & son château d'Abbadia, au bord de la mer, entre Saint-Jean-de-Luz & Fontarabie (Basses-Pyrénées).

Dans la séance du 27 janvier 1896, M. A. CORNU, qui occupait le fauteuil de la présidence, en remettant à M. d'Abbadie la médaille Arago qui lui est offerte par l'Académie, s'est exprimé ainsi :

« Très honoré Confrère,

« L'Académie, à laquelle vous avez offert un gage si éclatant de votre dévouement à la science par la donation généreuse que vous lui avez faite, vous adresse l'expression de sa gratitude.

« Elle se plaît à reconnaître, dans la pensée délicate qui vous a guidé, la conséquence naturelle d'une vie consacrée tout entière à la conquête du vrai & du nouveau, le désir ardent de poursuivre votre labeur au delà de la limite imposée aux forces humaines.

« Tour à tour explorateur, astronome, géodésien, physicien, linguiste, numatiste, historien, économiste, vous avez appliqué vos efforts aux problèmes les plus difficiles, aux recherches les plus ardues, sans redouter ni les longs exils dans les régions lointaines, ni les rigueurs des climats meurtriers. Après avoir mené à bonne fin des œuvres si diverses, sentant que bien d'autres resteront inachevées, vous demandez que vos recherches ne soient pas interrompues, & surtout qu'elles soient continuées dans cet esprit de persévérance & de sincérité qui est la règle de votre vie.

« C'est à l'Académie des sciences que vous avez confié cette tâche; elle en comprend tout l'honneur & les devoirs.

« Soyez assuré, cher & très honoré Confrère, que l'Académie se conformera fidèlement à vos intentions; elle veillera à l'exécution scrupuleuse des travaux préparés dans votre observatoire d'Abbadia, en particulier de ce grand catalogue d'étoiles, commencé par vos soins, & de ces études sur la direction & l'intensité de la gravité locale dont vous avez été le promoteur. Vous avez eu déjà la satisfaction de voir vos idées sur la variation possible de la latitude, quoique méconnues à l'ori-



Digitized by Google

gine, devenir aujourd'hui la préoccupation des astronomes; plus tard, quand les causes de ce phénomène seront démêlées, vous aurez le double honneur d'avoir posé le problème & d'avoir concouru puissamment à le résoudre.

« L'Académie sera donc heureuse de s'associer à l'accomplissement de vos vœux ; elle vous offre, en témoignage de sa reconnaissance, cette médaille à l'effigie d'Arago, qu'elle aime à décerner aux savants qui, à l'exemple de l'illustre physicien-astronome, contribuent, comme vous l'avez fait à divers titres, aux progrès de la physique terrestre & astronomique. »

M. D'ABBADIE a répondu :

« Permettez-moi, Monsieur le Président, de remercier à mon tour l'Académie pour avoir exaucé un de mes vœux les plus chers en acceptant un don que j'aurais voulu rendre plus digne d'elle. C'est une grande satisfaction pour moi de laisser en si bonnes mains des travaux commencés & de sentir que mes désirs, confiés à elle, sont en sécurité. »

**Statue de Barbanègre à Pontacq** (Basses-Pyrénées). — La statue du général Barbanègre, l'héroïque défenseur d'Huningue, sera inaugurée incessamment à Pontacq (Basses-Pyrénées), sa ville natale.

Cette statue de bronze est l'œuvre du sculpteur toulousain Marqueste, membre de l'Institut. Le devant du socle représente, en bas-relief, « la sortie d'Huningue », d'après le célèbre tableau de Detaille. Au-dessus sont gravées les dates de la naissance & de la mort de Barbanègre.

**Le nouvel archiviste de l'Ariège.** — Par arrêté en date du 29 janvier, M. le Préfet a nommé archiviste du département de l'Ariège M. Guy Trouillard, archiviste paléographe, élève sortant de l'école des Chartes, en remplacement de M. Félix Pasquier, nommé archiviste de la Haute-Garonne, à Toulouse.

M. Pasquier a dirigé durant quinze ans les archives de l'Ariège; il a rendu ainsi de grands services. Non seulement on lui doit des inventaires volumineux & des travaux personnels importants, mais encore il s'est toujours montré plein de bienveillance pour toutes les personnes qui ont fréquenté le dépôt. Il les a encouragées, il les a aidées de son mieux. Son heureuse influence a favorisé la formation & les progrès si estimables de la Société des lettres, sciences & arts. Les Ariégeois l'ont vu partir avec regret & lui ont manifesté publiquement leur gratitude & leur affection.

**Un Musée à Saint-Girons** (Ariège). — M. le chanoine Duclos, curé de Saint-Eugène de Paris, « inspiré, dit-il, par son grand âge », vient de se dessaisir de sa riche bibliothèque.

Il a offert une caisse de volumes de théologie & de patrologie au grand séminaire de Pamiers.

Digitized by Google

Il a fait don ensuite de la plupart de ses autres ouvrages formant une collection de valeur à Saint-Girons, sa ville natale.

Enfin, il a réservé aussi à Saint-Girons plusieurs toiles d'un grand prix pour être le commencement d'un musée artistique.

Nous applaudissons de grand cœur & nous espérons que la ville de Saint-Girons ne prendra pas modèle sur celle de Foix, qui dédaigne les collections scientifiques & archéologiques.

**Destruction des forêts pyrénéennes, indifférence des autorités.** — Nous trouvons dans la presse régionale les notes suivantes :

*** *Durban.* — 10 hectares environ, dans la forêt syndicale de Durban, sont devenus la proie des flammes. On suppose que le feu a été mis imprudemment par des pâtres qui avaient conduit des bestiaux sur la montagne.

*** *Tarascon.* — Un incendie dont les causes sont inconnues s'est déclaré dans la forêt de Tarascon, au quartier de Courtal d'Amont. Grâce aux prompts secours apportés par la population, on a pu se rendre maître du feu; 17 cepées essence hêtre & 1 hectare environ de bois ont été complètement brûlés.

*** *Luchon.* — Jeudi 6 février, à six heures du soir, on a vu tout à coup la montagne de Cazaril s'illuminer de plusieurs feux gigantesques qui ont jeté l'émoi dans notre population. Les flammes, s'élevant à une grande hauteur, étaient visibles de tous les points de la vallée situés au sud de Luchon. C'était un coup d'œil féerique.

Renseignements pris, les milliers de curieux qui contemplaient ce spectacle inusité ont été entièrement rassurés en apprenant que ces feux avaient été volontairement allumés par des bergers de Cazaril dans le but de convertir en pelouses une partie de leurs forêts.

Qui est le plus coupable de l'incendiaire ou du représentant de l'autorité qui laisse faire, ou du tribunal qui n'ose pas condamner sérieusement les coupables quand *par hasard* on les lui amène?

**Les fortifications de Perpignan.** — On sait que la ville de Perpignan demande depuis longtemps à démolir une partie de son enceinte fortifiée. Jusqu'à présent, la municipalité & l'administration de la guerre n'avaient pu se mettre d'accord. Cette dernière, qui demandait au début une indemnité de 6 millions, avait baissé ses prétentions à 4,500,000 francs.

A la suite d'un voyage fait, en novembre dernier à Perpignan, par M. Cavaignac, ministre de la guerre, le Conseil municipal offrit ferme une somme de 3 millions.

Cette offre vient d'être acceptée. En effet, M. Cavaignac vient d'informer le maire de Perpignan que l'administration de la guerre accepte l'offre de 3 millions faite par la ville pour le déclassement de l'enceinte

Digitized by Google

de Perpignan comprise entre le bastion 13 & la courtine 30, sous la réserve que la ville prendra, en outre, à sa charge la dépense qu'entraînera le dérasement de l'ancienne enceinte, l'Etat se réservant d'ailleurs la propriété des matériaux à provenir de ce dérasement.

Dans ces conditions, les charges de la ville s'élèveraient à 3 millions 350,000 francs. Le Ministre de la Guerre autorise le chef du génie à Perpignan à rouvrir avec la municipalité, en vue de l'établissement d'un projet de convention destiné à préciser les conditions de l'entente à intervenir entre la ville & l'administration de la guerre, & à fournir tous les renseignements nécessaires pour arriver à une prompte solution.

**Un monument patriotique à Perpignan.** — Un comité vient de se former à Perpignan pour l'érection d'un monument commémoratif de la bataille de Peyrestortes, gagnée, le 17 septembre 1793, par l'armée française, sous les ordres du conventionnel Cassanyes, contre l'armée espagnole du général Ricardos. La bataille de Peyrestortes, qui délivra la ville de Perpignan bloquée de toutes parts par les Espagnols, fut une des plus brillantes victoires remportées par les armées de la Révolution.

**La convention franco-espagnole de 1864.** — La Cour d'appel de Pau vient de rendre un arrêt qui intéresse tous les commerçants des régions frontières dans l'espèce suivante :

Un corroyeur espagnol avait expédié de Tolosa, à des commissionnaires français, à Hendaye, des fardeaux de cuir qui arrivèrent avariés. Les destinataires assignèrent alors la Compagnie des chemins de fer du Nord de l'Espagne devant le tribunal de commerce de Bayonne.

Devant cette prétention, la Compagnie déclina la compétence des tribunaux &, battue en première instance, elle a porté son affaire devant la cour, où elle a fait plaider que la convention franco-espagnole de 1864 avait fictivement prolongé la ligne ferrée espagnole jusqu'à Hendaye, & que, par suite, c'était le tribunal de Saint-Sébastien qui devait connaître du procès. Elle ajoutait d'ailleurs que le contrat du procès était intervenu exclusivement entre elle & l'expéditeur, tous deux de nationalité espagnole, ce qui excluait la compétence des tribunaux français.

L'avocat général Guyon, dans ses conclusions, a soutenu que le texte de la convention espagnole n'avait pu rien modifier à la souveraineté territoriale des deux pays, & qu'ensuite elle avait textuellement réservé la compétence des tribunaux espagnols & français pour tous les faits qui pouvaient se produire dans leur ressort. L'honorable magistrat a ajouté que l'expéditeur ayant traité avec la Compagnie dans l'intérêt d'un commerçant français, celui-ci avait contre elle une action personnelle & directe pour l'exécution du contrat.

Digitized by Google

Or, aux termes de l'article 15 du Code civil, les Français peuvent traduire les étrangers devant les tribunaux français même pour des obligations contractées en pays étrangers; par suite l'exception d'incompétence était inadmissible.

La cour, conformément à ces conclusions, a débouté la Compagnie de son exception d'incompétence. La Compagnie s'est pourvue en cassation contre cet arrêt.

**Les commerçants dans les villes d'eaux.** — Une décision que vient de rendre le Conseil d'Etat présente un sérieux intérêt pour les commerçants des villes d'eaux. On sait que chaque année, pendant la saison, des négociants viennent s'installer dans des baraques de planches & font parfois une sérieuse concurrence aux marchands de la localité.

Dans ces conditions, doivent-ils payer l'intégralité de la patent , ou peuvent-ils bénéficier du dégrèvement de moitié que la loi a accordé aux marchands qui vendent sous échoppe ou en étalage ?

Le Conseil d'Etat a décidé qu'il faut s'inspirer des circonstances, & qu'un marchand installé temporairement dans une baraque de planche n'est pas nécessairement un marchand vendant « sous échoppe ou en étalage. » Tout dépend de l'importance de l'installation, & la haute assemblée a déclaré imposable à l'intégralité du droit un négociant en bijoux qui avait loué à Royan, pour une période de cinq ans, moyennant 800 francs par an, un emplacement où il faisait édifier chaque année une boutique de planche pendant la saison des bains.

**Chemin de fer transpyrénéen.** — Le Conseil général des Hautes-Pyrénées a tenu une session extraordinaire, sous la présidence de M. Abadie. Cette session était motivée par la demande faite par la Compagnie concessionnaire de la ligne à traction électrique Pierrefitte-Cauterets-Luz, de céder son entreprise à une nouvelle Compagnie fondée au capital de 2 millions.

Après avoir entendu les explications données par le préfet & pris connaissance des renseignements sur la solvabilité & l'honorabilité des membres du Conseil d'administration de la nouvelle Compagnie, le Conseil général a approuvé la cession demandée.

M. Soucaze, ancien députe des Hautes-Pyrénées, avant la clôture de la session, a donné lecture d'un vœu fortement motivé par des considérations techniques tendant à ce que, au moment où la question va être enfin reprise par les gouvernements intéressés, il soit décidé que la ligne internationale transpyrénéenne traversera le département.

L'impression du rapport & du vœu qui en est la conséquence a été voté à l'unanimité.

**Le chemin de fer de Biarritz à Bayonne.** — M Ardoin, directeur de la ligne de chemin de fer de Biarritz à Bayonne, vient de prendre sa retraite & d'être nommé directeur honoraire. M. Ardoin est une

Digitized by Google

personnalité des plus estimées de la région & son nom reste attaché à ce petit chemin de fer qui a rendu & rend de si grands services; il en a été la cheville ouvrière depuis 1876.

Gouverneur de la villa Eugénie, le jeune officier mutilé de Crimée constata l'insuffisance des moyens de locomotion entre Bayonne & Biarritz qui, quoique à une distance de 8 kilomètres, étaient complètement isolées l'une de l'autre, & il chercha à y porter remède. C'est grâce à ses persévérants efforts, & en dépit de nombre d'obstacles, qu'il réussit à ouvrir cette ligne qui a été si profitable au développement des rapports entre les deux villes. S'il a eu la consolation morale d'avoir réalisé son projet, lui seul sait les démarches & les dépenses que sa conception lui a occasionnées. Ses efforts auraient été infructueux s'il n'avait trouvé un puissant auxiliaire en M. Eugène Pereire, qui accorda à cette affaire son puissant patronage. M. Ardoin a pour successeur M. Forsans, ingénieur attaché à la Compagnie depuis environ vingt ans.

**Les archives des notaires. – Concentration des fonds anciens au grand profit de l'histoire de France.** — Le *Journal officiel* rend compte ainsi qu'il suit du rapport fait sur une pétition adressée à la Chambre des députés par la Société des lettres, sciences & arts de l'Aveyrron, qu'il faut féliciter hautement de son initiative.

16e COMMISSION. — *Pétition n°* 1888. — *M. Marfan, rapporteur.*

« La Société des lettres, sciences & arts de l'Aveyron demande que les minutes notariales antérieures à 1789 soient déposées aux archives de chaque département.

« *Motifs de la Commission.* — Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on reconnaît l'utilité de la conservation des minutes notariales. Déjà l'administration romaine avait créé des dépôts pour les recueillir.

« En France, les notaires n'apparurent qu'au quatorzième siècle. La vénalité des charges amena dans plusieurs lieux la disparition des titres qu'ils gardaient. Les héritiers des notaires décédés entendaient s'approprier les minutes & se réserver le droit exclusif d'en délivrer les expéditions. Plusieurs grandes villes cherchèrent à faire prévaloir des règles d'ordre & de préservation. Bordeaux, Rouen, Toulouse obtinrent l'autorisation de créer des dépôts spéciaux de registres & de minutes, dont elles confièrent la garde à un préposé nommé par les notaires.

« La Révolution modifia l'organisation du notariat. Les lois qu'elle édicta portaient que les documents de cette provenance devaient être remis aux notaires publics de création nouvelle. Mais elles ne durent pas être complètement exécutées, puisque les archives départementales sont demeurées en possession de nombreuses collections de minutes & de registres. Il demeure encore des titres anciens gardés par des notaires en exercice. Nous ne comprenons pas l'utilité de cette conser-

Digitized by Google

vation, puisque la plupart de ces documents sont antérieurs au dix-septième siècle &, par conséquent, illisibles pour leurs détenteurs.

Le ministère des notaires était au moyen âge beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Leurs actes embrassaient toutes les conventions publiques ou privées; ils constituaient un titre pour les intéressés, & l'on peut dire sans exagération qu'ils reflèteraient presque en entier l'histoire administrative & sociale d'une localité. Aussi les chercheurs contemporains y font des fouilles fructueuses. Nous avons pu nous-mêmes trouver dans les documents de cette nature la transcription de faits très intéressants pour une histoire locale remontant à 1454. Ces documents ont été extraits d'une vieille étude & sont la propriété d'une famille qui les garde à titre de curiosité.

Plusieurs Conseils généraux ont formulé le vœu qu'une loi prescrivît aux notaires de faire le dépôt de leurs minutes dans un établissement spécial, après un laps de temps déterminé. L'établissement est tout indiqué. Les archives départementales sont, par destination, le lieu qui doit les recueillir & les conserver. Il est plus facile de fixer le point de départ de celles qui devaient être versées au dépôt. Quelques assemblées ont indiqué la date de 1750. Toutes celles qui seraient antérieures à cette époque devraient être obligatoirement versées aux archives départementales. Nous croyons qu'on pourrait la rapprocher un peu plus de la nôtre & fixer celle de 1790.

« Quoi qu'il en soit, il y a dans les minutes notariales une source de richesse historique qu'il est utile de soustraire aux ravages du temps & à la négligence des hommes. La circulaire de 1840 ne donne ni aux préfets ni aux archivistes le droit de prendre & de verser aux archivistes les documents dont la conservation présente un caractère d'intérêt général. Il leur est recommandé (circulaire du 6 mai 1876) de les recueillir soit en acquérant, soit en provoquant la cession volontaire.

« Nous ne pouvons méconnaître l'importance de ces restrictions, qui ont pour but de sauvegarder la propriété individuelle; mais nous ne saurions les appliquer à des documents qui ont constitué des actes publics, qui sont gardés indûment par des particuliers ou qui dépérissent abandonnés dans les poussières des notariats au détriment de l'histoire nationale.

« Nous adressons cette intéressante pétition à M. le Ministre de l'Intérieur, avec prière de faire étudier la question qu'elle soulève & de provoquer une mesure législative qui permette de verser dans les archives départementales les minutes notariales antérieures à une date préalablement fixée. — (Renvoi au ministère de l'intérieur.) »

A Toulouse, grâce à la bonne volonté de M. le premier président Fabreguettes, un local à la cour a été consacré au fond des archives notariées, & déjà plusieurs notaires y ont versé leurs minutes, sans aliéner bien entendu leur propriété. Déjà de très importantes découvertes ont été effectuées au cours du classement provisoire.

Digitized by Google

**Appel aux botanistes du Sud-Ouest.** — La Société botanique & entomologique du Gers a pris l'initiative de fonder une Société pour l'échange des plantes, sous la direction de M. L. Duffort.

Le but de cette Société est de donner aux jeunes botanistes de la région la facilité de pouvoir se former un herbier de plusieurs centaines de plantes bien déterminées, & de rendre populaire l'étude de la botanique.

Il existe plusieurs Sociétés de ce genre en France & à l'étranger qui rendent de grands services.

Comme dans toutes les Sociétés similaires, le nombre des membres est absolument restreint. Le nombre de plantes à fournir est fixé d'avance & l'on n'a pas le choix des espèces. Cependant, au début & pendant plusieurs années, on aura pour ainsi dire le choix des espèces, puisqu'on commencera par les communes; plus tard, les jeunes botanistes se seront fortifiés suffisamment pour ne plus rencontrer de difficultés dans la détermination des espèces.

Les personnes qui auraient besoin de renseignements complémentaires pourraient s'adresser par écrit à l'un des membres du Comité ou se rendre aux herborisations de la Société botanique du Gers, qui commenceront prochainement.

Les adhésions, les cotisations, &c., doivent être adressées au président de la Société.

**La sardine sur nos côtes.** — La sardine, qui avait complètement fait défaut l'année dernière sur les côtes de Gascogne, est heureusement réapparue.

L'abondance de ce poisson a pour résultat l'avilissement des prix qui n'excèdent pas 4 à 5 francs le mille. On peut évaluer la pêche de certaines journées à un million de sardines expédiées sur tous les points de la France.

**Société d'apiculture dans l'Aveyron.** — Les premiers adhérents sont au nombre d'une quarantaine, ce qui permet de penser que l'œuvre est sérieuse & prospèrera. C'est M. l'abbé Volpélier, curé de Verlac, qui a eu l'heureuse idée de cette association. Le bureau est ainsi composé :

Président : M. C. Serpantié, de Saint-Geniez;

Vice-Présidents : M. Raynal, curé de Cabanès; M. Chastan, curé de Magrin.

Secrétaire : M. Bessière, curé du Piboul.

Pro-Secrétaire : M. Malet, à Laguiole.

Trésorier : M. Volpélier, curé de Verlac.

---

*Le Gérant :* GARRIGOU.

---

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat rue Saint-Rome, 39. — 4421

Digitized by Google

# ARTICLES ORIGINAUX

## TOULOUSE CAPITALE

« La grande Mademoiselle, » Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dont Mme de Sévigné a immortalisé le romanesque mariage, fit un séjour prolongé à Toulouse, du 14 octobre au 28 décembre 1659, à la suite d'Anne d'Autriche, lorsque la cour se rendait à l'île des Faisans. Elle a résumé ses impressions en quelques lignes curieuses :

« Toulouse est une très belle ville sur la Garonne, qui, par sa grandeur & par la quantité de peuples qui vont & viennent dans les rues firent qu'elle me parut avoir plus de l'air de Paris que pas une de toutes celles que j'ai vues. Ordinairement toutes les grandes villes des provinces ont des quartiers déserts où l'on ne voit ni peuple, ni boutiques, & celle-là est fort remplie de l'un & de l'autre. On y voit quantité de carrosses, à cause du Parlement qui est un des premiers de France. »

« Avoir plus de l'air de Paris que pas une des grandes villes de province, » certes, voilà une louange qui aurait touché le cœur des orateurs capitulaires habitués, dans les épîtres de leur chancellerie, à qualifier Toulouse de seconde ville de France. Songez qu'à l'époque où la fantasque princesse écrivait ces notes de voyage, Toulouse, enserrée dans ses vieux remparts,



Digitized by Google

sanglée dans sa ceinture de tours, n'avait ni ses quais, ni son Esplanade, ni son Jardin-Royal, ni ses allées Lafayette, ni ses boulevards, ni son avenue de Saint-Cyprien, ni sa Patte-d'Oie, ni même une petite place devant son hôtel de ville, ni ses percées modernes qui lui donnent, de ci, de là, une apparence parisienne. Malgré tout ce qui lui manquait, la vieille ville avait frappé l'imagination de la princesse, par la vie, par le mouvement, par l'animation, par le fourmillement d'un centre populeux où le passage du cortège royal avait fait affluer des foules de toute provenance.

« La quantité de peuples qui vont & viennent dans les rues, » n'est-ce pas, à douze siècles d'intervalle, une traduction familière du passage si souvent reproduit de l'*Ordre des nobles Villes,* d'Ausone :

*Innumeris cultam populis...*
Je ne t'oublierai point, Toulouse éducatrice,
Ni tes remparts de brique à l'immense contour,
Ni le fleuve qui bat tes flancs d'une eau rapide;
Antique rendez-vous de peuples innombrables,
Les neiges de Pyrène & les pins Cévenols
Font descendre chez toi l'Aquitain & l'Ibère. .

Ce rendez-vous de races, cette affluence de population, qui au quatrième & au dix-septième siècles saisissaient, comme un trait caractéristique de Toulouse, l'esprit observateur du poète bordelais & de la princesse française, sont un fait historique d'une haute ancienneté & dont la constatation se renouvelle sous des formes variées, à bien des époques différentes.

L'assiette de Toulouse n'est pas celle d'une place forte, mais d'une capitale de région. Placée au centre de l'isthme, bâtie pour la paix & les transactions tranquilles, au débouché des vallées pyrénéennes, de la Montagne-Noire, des hautes collines du Quercy, du Périgord, du Rouergue, elle a joué son rôle naturel de point de concentration & de rendez-vous ethnique, toutes les fois qu'une période de sécurité assez longue lui a permis d'exercer sur les peuples environnants son attraction hospitalière & facile.

Ce rendez-vous ethnique date de loin. Si l'on avait pris soin

Digitized by Google

de recueillir & de conserver dans un dépôt unique les innombrables monnaies d'argent & de bronze que la périodicité des travaux agricoles ne cesse pas de ramener à la lumière depuis des siècles, sur cet étroit plateau de Vieille-Toulouse, où fut incontestablement le berceau de la cité, on aurait constitué le musée numismatique le plus intéressant & le plus expressif. Quelle mosaïque de types, d'emblèmes, de figures, traduisant sous une forme saisissante la rencontre de races qui se produisait journellement sur la rive droite de la Garonne, en aval du confluent de l'Ariège! Les profils purs & délicats des dieux de l'Olympe hellénique s'y mêlent aux parodies inconscientes des imitations locales, aux silhouettes monstrueuses des idoles phéniciennes, aux enseignes guerrières des tribus gauloises, aux images déjà menaçantes de Rome & de ses quadriges triomphaux; toutes les régions occidentales du bassin de la Méditerranée sont représentées dans ce fouillis de monnaies où se rencontrent, côte à côte, le profil de l'Hercule tyrien, coiffé de la tête de lion, les images de Cérès & de Diane de la Sicile carthaginoise, le Mercure des Longostalètes, les types helléniques de Marseille, d'Ampurias, le dieu grotesque des îles Baléares, le poisson de Cadix, la louve de Lérida, les cavaliers porteurs de palmes de Tarragone, le taureau couronné de Narbonne, le cheval libre des Ibères, les sangliers, les loups, les oiseaux de proie des tribus celtiques. Le rapprochement de ces divinités, de ces effigies de chefs obscurs, de ces bêtes symboliques, de ces emblèmes de villes, de races ou de clans, sortant de terre à chaque défoncement ou à chaque grande pluie, après des siècles d'enfouissement, en dit très long sur l'intensité de la vie, l'activité des rapports & des échanges dans la cité rudimentaire & supplée fort éloquemment au silence des historiens, quelle que soit l'hypothèse adoptée pour expliquer cette étrange accumulation, destruction brutale, cachettes improvisées pendant la terreur d'une invasion, ou dépôt d'offrandes religieuses aux divinités des fontaines.

Comment s'étonner, d'après la notoriété que des relations aussi lointaines assuraient, dès ces époques reculées, à la ville de Toulouse, que certains exploits orientaux de bandes gauloises, de provenance un peu indécise, aient été attribués aux

Digitized by Google

Tolosates par plusieurs écrivains de l'antiquité? Il n'est pas démontré que ce soient précisément des Tectosages toulousains qui aient pillé le temple de Delphes; mais ce qui l'est, c'est qu'au moment où Trogue Pompée écrivait l'histoire de ces merveilleuses pérégrinations, Toulouse personnifiait assez bien la Gaule méridionale pour que son nom se présentât de lui-même sous la plume de l'annaliste latin. Ainsi, malgré l'inexactitude possible du fait, la seule existence de la tradition est une preuve incontestable de l'importance que la renommée de Toulouse avait prise, dès le premier siècle de notre ère, dans l'esprit des écrivains de la Grèce & de l'Italie.

Dans la hiérarchie administrative de l'Empire romain, Toulouse n'a jamais atteint officiellement un rang élevé. La proximité de Narbonne, qui avait, aux yeux des conquérants, des droits historiques supérieurs, puisqu'elle était la première colonie sérieuse fondée au delà du Rhône dans une pensée de conquête, ne permettait pas à Toulouse d'aspirer à la dignité métropolitaine, condition analogue, du reste, à celle de Paris; les traditions de l'édifice romain ont été si puissantes que Toulouse, malgré son développement & sa grandeur réelles, devait demeurer simple évêché jusqu'au quatorzième siècle. (L'archevêché de Paris ne date que de 1622.) Pendant tout l'empire, Toulouse ne fut donc autre chose qu'un chef-lieu de *civitas;* mais cette *civitas*, au moins depuis la réorganisation d'Auguste, avait une vaste étendue. Elle se déployait, sur les deux rives de la Garonne, depuis l'embouchure du Salat jusqu'à celle du Tarn, sur une longueur de cent quatre-vingt-dix kilomètres, &, de l'ouest à l'est, depuis les collines de la Gimone jusqu'au pic de Nore, dans la Montagne-Noire, embrassant les pays qui ont formé plus tard les diocèses de Toulouse, de Lombez, Bas-Montauban, Lavaur, Saint-Papoul, Mirepoix, Pamiers & Rieux, soit une partie considérable des départements de la Haute-Garonne, du Gers, de Tarn-&-Garonne, du Tarn, de l'Aude & de l'Ariège. Ce territoire, dans la variété de ses aspects, présentait pourtant une grande unité; il encadrait à merveille, avec ses amorces pyrénéennes & cévenoles & son extension de larges & fécondes plaines, la grande cité pacifique, destinée à s'épanouir, sous un régime d'ordre & de sécu-

Digitized by Google

rité provinciale & à rayonner sur toute la Gaule du midi.

Dans l'immensité de l'Empire romain, l'histoire d'une ville gauloise tient naturellement peu de place : quelques mentions rapides d'écrivains grecs & latins sont, avec les vestiges matériels de ce lointain passé, les seuls témoignages persistants. Les vestiges matériels ont peu d'importance : la continuité de la vie sur un même point est une cause puissante de destruction; en outre, la rareté de la pierre & du marbre dans le bassin alluvial de Toulouse a condamné à des dissémination & à des transformations infinies les ruines des édifices romains qui n'avaient pas été construits en brique; il n'en faut pas davantage pour expliquer la pénurie vraiment remarquable de débris architecturaux, après la double épreuve des invasions barbares & des exploitations locales.

Quant aux témoignages des écrivains, ils sont rares & concis, mais expressifs; ils ont trait à la situation de la ville dans des plaines largement ouvertes & abondantes en blé (César), à l'activité de son commerce d'entrepôt & de son *portage* entre les deux mers (Strabon), à son opulence (Pomponius Méla), à l'éclat de sa culture littéraire (Martial). C'est ce dernier écrivain, né en Tarragonaise, c'est-à-dire en un pays lié à Toulouse par des relations séculaires, qui a lancé dans la circulation, dès le premier siècle de notre ère, l'épithète de Palladienne, si fréquemment rappelée depuis dans la littérature académique.

La romanisation de Toulouse paraît avoir été rapide & complète. Faute d'historiens gaulois, nous ignorerons toujours de quelle manière la première occupation romaine y a été reçue; il est probable qu'une infiltration assez importante d'éléments latins s'y était produite, à cause de la richesse agricole de la contrée, & que cette richesse même, avec les influences un peu amollissantes d'un beau soleil & d'un climat tempéré, avait entamé l'énergie des anciennes bandes volkes; car, à l'exception du coup de main exécuté lors de l'invasion des Cimbres & si rudement châtié par le proconsul Quintus Servilius Cæpio, il ne reste aucune trace de lutte contre les légions; au moment de la conquête des Gaules, Toulouse fournit même à César une excellente cavalerie, ce qui prouve que la capitale

Digitized by Google

garonnaise, déjà pleinement résignée à la domination de Rome, ne songeait point à lier sa cause à celle des derniers champions de l'indépendance gauloise.

Tous les monuments trahissent cette romanisation : les hasards de la vie ont fait qu'un certain nombre d'enfants de Toulouse aient laissé leurs noms, sur des points très divers de l'Empire, associés au nom de leur ville ; ils seraient nés sur les bords du Tibre qu'ils ne s'appelleraient pas autrement. Ainsi Quintus Trebellius Rufus, devenu archonte éponyme à Athènes, flamine du culte de Drusus l'Ancien & honoré de statues & d'inscriptions laudatives par décret de l'Aéropage ; Caïus Julius Priscus, soldat de la quatrième légion, mort à Mayence ; Lucius Valerius Marinus, soldat de la deuxième légion, mort à Nimègue ; Caïus Fabricius Proximus, mort à Rome ; Caïus Cornelius Taurus, doté d'un cheval public, mort à Pesaro.

Toulouse conservait, au commencement du cinquième siècle, une importance urbaine assez grande pour que le chef wisigoth Wallia en fît la capitale de son royaume, découpé dans la préfecture des Gaules, avec le consentement forcé de l'empereur Honorius (419). Ce royaume, qui comprenait d'abord les pays situés entre Toulouse & l'Océan, s'étendit, par conquête au delà des Pyrénées &, en-deçà jusqu'au pied des murs de Narbonne. Vingt ans plus tard, les Romains prenaient l'offensive, & les Huns auxiliaires venaient assiéger Toulouse au nom de l'empereur Valentinien III. Théodoric vainqueur lui arracha par traité la concession de l'Aquitaine troisième ou Novempopulanie. Malgré la gravité des évènements publics, l'enseignement des humanités florissait à Toulouse. Le rhéteur Avitus, maître de grammaire & d'éloquence des fils de Théodoric, prit assez d'empire sur l'esprit de ses élèves pour que l'un deux, devenu roi sous le nom de Théodoric II, le fît proclamer empereur après l'assassinat de Valentinien. Le professeur de Toulouse, qui fut beau-père de Sidoine Apollinaire, a gouverné l'Empire pendant un an & demi, avec le Suève Ricimer pour chef des armées. L'humeur conquérante de Théodoric II grandit le royaume de Toulouse ; il s'avança jusqu'au Rhône en 459, se saisit de Narbonne

Digitized by Google

en 462 &, s'étendit jusqu'au bassin de la Loire, où Egidius, maître de la milice des Gaules, l'arrêta auprès d'Orléans. En 472, l'Aquitaine première est annexée au royaume de Toulouse qui englobe, trois ans après, toute l'Auvergne. Sous Euric, l'Espagne entière est soumise, sauf les montagnes de Galice où les Suèves se sont retranchés; Arles, Marseille, la Provence sont annexées. On sait, par beaucoup de témoignages, notamment par les lettres de Sidoine Apollinaire, élevé lui-même à Toulouse, quel fut l'éclat de la vie romaine & de la culture académique dans la vieille ville. C'est probablement cette période de royauté éphémère qui a donné lieu à toutes les légendes magnifiques dont l'histoire romanesque de Toulouse est peuplée. Cette monarchie, qui semblait répudier ses origines germaniques pour continuer la grandeur romaine & qui s'étendait depuis le bassin de la Loire & les Alpes-Maritimes jusqu'au détroit de Gibraltar, portait en elle-même un élément de dissolution, l'arianisme. En se faisant catholique après la bataille de Tolbiac, Clovis trouva le secret qui devait lui livrer la Gaule méridionale : douze ans après, il entrait triomphalement à Toulouse dont la primauté royale disparaissait. Le royaume de Toulouse avait duré quatre-vingt-neuf ans (419-508), marqués par le règne de sept princes, Wallia, Théodoric Ier, Thorismond, Théodoric II, Euric, Alaric II, Gésalic, dont quatre moururent de mort violente, deux sur le champ de bataille, à Châlons & à Vouillé, & deux sous les coups de leurs propres frères.

Sous les Wisigoths, Toulouse avait été une capitale romaine & une capitale brillante, malgré les drames de famille & les persécutions religieuses; un centre d'études & de travail juridique : d'importants recueils de législation en sont sortis.

La conquête des Francs, demeurés barbares, malgré le baptême de Clovis, causa la déchéance politique de Toulouse & fit cesser le va-&-vient pittoresque de peuples d'origine, de costume, de langues si diverses, dont Sidoine Apollinaire nous a laissé une vive peinture. C'est une période de décadence, d'humiliation & de misère.

Alors fut consommée la ruine des édifices romains, ruine si

Digitized by Google

complète, que rien ne rappelle plus à Toulouse l'existence d'une splendeur architecturale affirmée par les historiens & que les débris de sculptures ou d'inscriptions échappés à l'anéantissement y sont d'une insignifiance invraisemblable. La ville subit en ce moment, comme toutes les grandes cités des Gaules, un phénomène de contraction, elle se resserra dans une enceinte restreinte, & toutes les campagnes fertiles des environs où s'étaient multipliées, depuis la paix romaine, les maisons de plaisance, les exploitations rurales, les bains, les salles pavées de mosaïques & décorées de sculptures, les aqueducs, les amphithéâtres, devinrent désertes & se hérissèrent de broussailles; les solitudes de la grande Lande & des Ardennes hautes & basses l'environnèrent d'une zone triste & sauvage.

On aurait beaucoup de peine à évaluer avec quelque précision l'importance de l'afflux germanique introduit dans la population de Toulouse par la conquête de Clovis & les événements subséquents. La persistance du dialecte roman méridional, beaucoup plus imprégné de latin que la langue d'oil, semble indiquer que cet élément franconien fut sensiblement dilué dans le fond gaulois romanisé qui avait survécu à l'occupation wisigothique, au moins en ce qui regarde les couches populaires. D'autre part, il est impossible de ne pas être frappé du nombre & de la valeur des infiltrations ultra-rhénanes dans la coutume de Toulouse & aussi de quelques circonstances particulières très expressives. Peut-on négliger, par exemple, ce fait curieux que beaucoup de saints du nord de la France ont imposé leur vocable aux anciens sanctuaires de Toulouse?

Saint Remi, évêque de Reims; saint Loup, évêque de Troyes; saint Romain, évêque de Rouen; saint Quentin, martyr de Touraine; sainte Radegonde, reine mérovingienne, qui ont eu des églises sur divers points de la ville, & qui ont laissé leurs noms à des rues, n'appartiennent pas à l'hagiographie méridionale. Si les zônes inférieures de la population furent peu entamées, il est donc probable que l'état-major reçut une empreinte puissante & durable de la domination germanique.

Ressuscité en 628, à la mort de Clotaire II, en faveur de

Digitized by Google

Caribert qui chercha à se donner une sorte de naturalisation méridionale en épousant la fille du duc des Vascons, renouant ainsi les vieilles liaisons ibériennes de Toulouse, le royaume d'Aquitaine sombrait, au bout de trois ans, par la mort du prince; c'est seulement sous le titre de ducs de Toulouse que ses deux fils continuaient, dans le Midi, la dynastie mérovingienne, destinée à jeter un dernier éclat, près d'un siècle après, lors de la grande bataille où le duc Eudes refoula l'invasion arabe.

Les rapports de Toulouse avec l'Espagne musulmane ne furent pas constamment hostiles. Le mariage d'une fille du duc Eudes avec Abou-Neza, gouverneur révolté de Celtibérie, indique un rapprochement qui, selon toute apparence, ne dut pas être restreint aux familles des deux époux. A la faveur de cette pacification momentanée, Toulouse qui avait été si activement fréquentée avant & après la conquête romaine par les populations du versant méridional des Pyrénées, se trouva en contact avec le race brillante & guerrière dont la civilisation devait laisser au-delà des monts d'impérissables souvenirs. Ce fut un élément de plus dans les coefficients ethnographiques de Toulouse où s'étaient déjà combinés les Ibères primitifs, les Volkes conquérants, les Romains, les Wisigoths & les Francs.

Les longues luttes mérovingiennes d'Aquitaine contre la nouvelle dynastie franque, en isolant le pays & interrompant les communications, ne contribuèrent pas à grandir la primauté régionale de Toulouse; mais dans la reconstitution générale de l'empire par Charlemagne, la vieille cité romaine ne fut point oubliée.

Quand le restaurateur de l'organisation impériale & de la culture intellectuelle voulut faire sacrer par le pape Adrien Ier ses deux fils avec des titres royaux, le second de ces princes, âgé de trois ans, fut couronné roi d'Aquitaine, & Toulouse vit reparaître, peu de temps après, à la suite du fils de l'empereur, monté sur un cheval approprié à sa taille, tout le personnel d'une cour franque. Sous la puissante impulsion du grand empereur, les princes, ses enfants, ne pouvaient être des rois fainéants, & leur existence s'écoulait dans une perpé-

Digitized by Google

tuelle mobilité : les campagnes contre les Lombards, contre les Saxons, contre les Bavarois, contre les Musulmans, privaient fréquemment la capitale garonnaise de la présence du souverain; mais elle demeurait sa place d'armes, son point de concentration, le lieu de rendez-vous de ses fidèles : évêques, abbés, chefs militaires, grammairiens; la Monnaie y frappait des espèces à son monogramme & à celui du prince royal; cette période brillante, marquée par d'heureuses expéditions au-delà des Pyrénées, par la conquête de Barcelone & de Pampelune, doit compter pour une assez large part dans le développement du prestige historique de Toulouse; en associant le nom de la vieille cité à celui de Charlemagne, elle lui donnait comme un reflet du rayonnement de cette grande figure, si majestueusement isolée au milieu des ténèbres du neuvième siècle, & elle jetait dans les imaginations, avec tant d'autres souvenirs antérieurs, tirés des auteurs classiques, le germe de ces légendes extraordinaires que l'on rencontre à tout instant chez les vieux écrivains méridionaux, & qui seraient incompréhensibles, si l'on n'en démêlait pas, à travers les temps, les origines effectives & réelles.

La faiblesse des héritiers de Charlemagne fit tout écrouler. Le régime féodal, dont le principe était le morcellement de la souveraineté & la confusion des prérogatives & des devoirs de la puissance publique avec la propriété individuelle & héréditaire, devait être nécessairement funeste à une ville de libre expansion dont la paix romaine avait fait la fortune. Aussi n'est-il pas douteux que les conséquences en furent très dures pour Toulouse. L'histoire de cette période est pauvre en documents; mais ce qui en reste nous montre combien la vie s'était resserrée & obscurcie dans la cité palladienne; elle était livrée aux luttes sanglantes des petits dynastes qui s'y bâtissaient des forteresses urbaines, des maisons à tours, & qui la divisaient par leurs ligues & confédérations perpétuelles, suppléant à l'action d'une justice publique absente, en montant à cheval avec leurs amis pour aller venger leurs injures, couper les vignes, ravager les moissons, enlever les troupeaux de leurs ennemis privés. Le désert s'était fait tour autour de la ville dont les maisons de plaisance couvraient auparavant les envi-

Digitized by Google

rons; ce territoire n'était plus qu'un champ clos où les gens de Toulouse & ceux des petites villes voisines, Auvillars, Corbarieu, Verfeil, Villemur, Rabastens, Gaillac, Saint-Paul, Montbrun, Maurens, Auterive, Saverdun, Giscaro, Aubiet, Blanquefort & bien d'autres, chevauchaient incessamment en sens contraire, se faisant le plus de mal possible, s'enlevant des otages. On devine ce que pouvaient devenir, au milieu d'une pareille anarchie, les anciennes aptitudes de Toulouse au rôle de capitale & ses attractions traditionnelles. La création arbitraire de péages innombrables qui interrompaient la circulation sur toutes les routes ajoutait à l'isolement de la ville. Aussi les premiers efforts de la population, au moment de l'éveil communal du douzième siècle, eurent-ils pour objet de rompre ce réseau douanier qui l'enlaçait & l'appauvrissait, & c'est par l'abandon des droits de péage que les comtes de Toulouse, d'origine franque, ont commencé à nouer des liens durables avec le pays, à s'y naturaliser & à y constituer, avec l'action du temps, une sorte de dynastie nationale, accommodante & populaire, assez franchement acceptée pour que le nom de Raymond soit devenu synonyme de maître juste & d'administateur.

Les comtes de Toulouse eurent l'intelligence de comprendre que la possession de cette capitale historique devait les mettre hors de pair, que les limites du comté primitif, l'antique *civitas*, du Salat au Tarn, n'étaient pas en proportion avec le rôle auquel ils avaient droit de prétendre & que, maîtres de ce Château-Narbonnais où avaient siégé les rois wisigoths & carlovingiens, ils pouvaient prétendre à de grandes destinées. De là leur politique à la fois habile & guerrière, leurs grandes alliances avec les maisons royales de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Castille, de Sicile, leurs accroissements de territoire en Quercy, en Agenais, en Rouergue, en Provence. Par ses guerres & ses mariages, la maison de Saint-Gilles parvint à se constituer une puissance prépondérante dans le midi, préparant inconsciemment l'unité française par des annexions méthodiques & progressives. Un fait philologique peu remarqué met en vive lumière le prestige persistant du nom de Toulouse. Dans tous les autres grands fiefs du royaume, le nom

Digitized by Google

du chef-lieu s'est effacé devant un titre plus générique. Le maître de Rennes s'est appelé duc de Bretagne, le maître de Rouen, duc de Normandie; le maître de Dijon, duc de Bourgogne; le maître de Troyes, comte de Champagne; le maître de Bordeaux, duc de Guienne; le maître de Clermont, comte d'Auvergne; le maître d'Aix, comte de Provence, seul, le maître de la Narbonnaise première, de la Septimanie, de la Gothie, a gardé le titre immuable de comte de Toulouse & même quand il a ajouté à son protocole les qualifications de marquis de Provence & de duc de Narbonne, c'est toujours comme comte de Toulouse qu'il apparaît sous la plume des chroniqueurs comme sous celle des poètes.

Le rôle éclatant de Raymond de Saint-Gilles dans la première croisade, sa participation personnelle à la prise de Jérusalem, sa fin romanesque en Orient, ses incessantes chevauchées, autour du Château-Pèlerin qu'il avait construit, la création de son comté de Tripoli, où une dynastie de princes français perpétua l'illustration de la croix aux douze pommeaux, n'ont pas peu contribué à grandir dans l'imagination des peuples le renom de la vieille ville & à l'encadrer d'une auréole légendaire dont peu de cités contemporaines ont égalé le rayonnement.

La guerre des albigeois elle-même, malgré ses terribles catastrophes & le désastre suprême qui la termine, n'a pas amoindri ce prestige. La *Canso de la crosada*, pleine du récit de ses malheurs, popularisa, dans tous les pays de langue romane, l'histoire de la résistance des derniers Raymonds & le souvenir tragique de la pierre « bien dirigée » qui vint, par un beau jour de mai, fracasser, au pied des remparts de Toulouse, le crâne de Simon de Montfort.

On peut dire que le traité de 1229, avec toutes ses conséquences politiques, militaires & sociales, consomma la ruine de la capitale féodale; car les années qui suivirent, jusqu'à la mort du comte Alphonse de France, ne furent guère qu'une lente & méthodique préparation à l'incorporation du grand fief dans le domaine royal.

Le frère de saint Louis, la comtesse Jeanne elle-même, malgré son origine, ne firent à Toulouse que de très rares appari-

Digitized by Google

tions; perpétuellement confinés dans des châteaux français, au nord de la Loire, à Longpont, à Vincennes, à Corbeil, ils ne se faisaient représenter, au siège du comté, que par de hauts fonctionnaires, les sénéchaux, officiers de guerre & de justice, réunissant encore tous les pouvoirs, à la mode féodale, & par les commissaires spéciaux qui venaient, par intervalles, à travers la France, régler quelque controverse épineuse ou réclamer des subsides pour la Terre-Sainte.

La ville, si fière de ses murailles, de ses tours, de ses créneaux qui la décoraient de leur dentelure guerrière, *dentelhs batalhers*, comme dit le poète de la *Canso*, avait d'ailleurs subi le dernier outrage en vertu des conditions acceptées par le comte pénitent au parvis de Notre-Dame : démolition des remparts, interdiction de les relever, comblement des fossés, rasement des tours. C'était une véritable dégradation militaire.

Mais, au moment même où les sujets de Raymond VII dévoraient en silence cette humiliation, des forces nouvelles allaient se produire qui, dans un ordre d'idées tout à fait différent, devaient rendre à Toulouse une primauté imprévue & en faire une capitale intellectuelle & doctrinale peut-être plus célèbre encore.

L'église catholique, tout en maudissant la cité perverse, *civitas Tolosa, tota dolosa*, qui concentra momentanément le foyer de l'hérésie albigeoise & du *faiditisme*, n'avait eu garde de méconnaître les merveilleux avantages de son assiette régionale, & en dispersant, par les procédés les plus violents, les cendres mal éteintes de ce foyer de manichéisme, elle eut la volonté d'y substituer un foyer d'orthodoxie & d'enseignement & elle y reussit. En moins de cent ans, Toulouse devint une capitale religieuse & universitaire. La plupart des grands ordres monastiques & militaires ont eu à Toulouse un établissement considérable & en ont fait le chef-lieu de circonscriptions territoriales souvent très étendues.

La rue de l'Inquisition, aujourd'hui englobée dans la place Saint-Michel, a vu fonder en 1215, par saint Dominique, le premier couvent de Frères-Prêcheurs, bientôt transféré, grâce au développement rapide de l'Ordre, sur un emplacement plus vaste où s'éleva, de 1229 à 1385 le magnifique ensemble du

Digitized by Google

monastère des Jacobins, église, chapitre, cloître, réfectoire, masse imposante dont les grandes lignes, le vaisseau flanqué de contreforts, le pinacle aux fines colonnettes, la haute tour octogone en brique brute sont une des caractéristiques de l'horizon toulousain.

La province dominicaine de Toulouse devint une des huit vastes divisions géographiques primitives, entre lesquelles les grands prédicateurs de l'orthodoxie catholique partagèrent l'Europe. (Espagne, — Toulouse, — France, — Provence, — Lombardie, — Rome, — Allemagne, — Angleterre.)

Elle s'étendit de l'Océan à l'Aude & des Pyrénées aux montagnes du Limousin & comprit les couvents de Carcassonne, Pamiers, Rieux, Saint-Gaudens, Castres, Albi, Rodez, Figeac, Limoges, Brive, Périgueux, Bergerac, Cahors, Montauban, Auvillars, Agen, Bordeaux, Saint-Emilion, Bayonne, Saint-Sever, Orthez, Morlas, Condom, Lectoure.

La province franciscaine de Toulouse, la province Carmélite, la province Augustine, embrassèrent aussi de vastes territoires.

Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, établis dans l'ancienne église de Saint-Remy, voisine de Dalbade, dès les origines de l'ordre, firent de Toulouse le siège d'un grand prieuré, compris avec celui de Saint-Gilles dans la langue de Provence, & constituant une des six principales divisions territoriales de la France entière. (Saint-Gilles, Toulouse, Auvergne, France, Aquitaine, Champagne.)

La province hospitalière de Toulouse, très étendue, comprit un nombre variable mais toujours important de commanderies, éparpillées des Pyrénées aux montagnes du Limousin & de l'Océan aux premiers contreforts des Cévennes.

Le quatorzième siècle est la période la plus brillante de la royauté scolaire qui, mieux que tout autre coefficient, par la dispersion à travers l'Europe de générations d'étudiants instruits autour de ses chaires, a singulièrement diffusé la notoriété de Toulouse.

C'est le moment où Pierre de Martres proclame Toulouse « cité magnifique, brillante comme un astre, arrosée des sour-

Digitized by Google

ces de l'un & l'autre droit, populeuse, opulente & rayonnant sur le monde entier. »

Les gloires de l'enseignement oral sont, comme celles du barreau & du théâtre, d'une durée fatalement éphémère. Si elles impressionnent profondément l'auditoire sans cesse renouvelé qui les crée & en porte au loin la renommée, elles s'évaporent sans laisser de trace, aussitôt que les voix s'éteignent; de plusieurs centaines de professeurs qui ont enseigné à Toulouse avec éclat, il ne reste que des noms.

Il se produisit, à cette époque, pour la diffusion de la science, pour la libérale distribution du patrimoine doctrinal & de la culture intelleetuelle aux déshérités de la fortune, un engouement qui n'est pas sans analogie, réserve faite des différences de temps & de mœurs, avec l'entraînement dont nous avons été témoins sur la fin de notre siècle. Il y eut même générosité d'inspiration, même préoccupation de justice sociale & aussi même imprévoyance & même imprudence dans la prodigalité. Tous ces fondateurs de collèges, qui voulaient faire participer au festin universitaire de Toulouse les étudiants pauvres des plus âpres cantons du Limousin, du Quercy, du Rouergue, des Pyrénées, croyaient travailler au développement de la foi, des vertus chrétiennes, de la charité, de la paix universelle. Ils arrachèrent sans doute à l'obscurité des champs nombre d'intelligences brillantes destinées à faire grande fortune dans l'Église, dans la magistrature, dans la politique; mais d'inévitables mécomptes s'attachent toujours aux plus nobles projets humains; des ambitions surexcitées, des activités éveillées sans emploi, des déclassements non tempérés par la solidité de caractères personnels fortement trempés, entraînèrent pour l'âge qui suivit de bien redoutables conséquences : il en sortit le sophisme, c'est-à-dire le trouble des consciences &, sous prétexte de division religieuse, la révolte & la guerre.

Nulle part le spectacle de cet entraînement ne fut plus complet, plus saisissant qu'à Toulouse. La vieille cité fut bien réellement, du quatorzième au seizième siècle, une capitale d'enseignement. C'était la résidence favorite des parcheminiers, des calligraphes, des enlumineurs de manuscrits, des relieurs de livres, de toutes les industries qui se rattachent aux travaux

Digitized by Google

scolaires. L'innombrable population d'étudiants qui remplissait la ville, groupée en nations, divisées quelquefois entre elles par d'ardentes rivalités, avait des exigences de vivre & de couvert qui faisaient surgir de tous côtés les hôtelleries. La nécessité de surveiller ces établissements, d'empêcher les exactions des vendeurs, les légèretés des acheteurs, contraignait le corps municipal & les diverses autorités judiciaires de la ville à une incessante intervention. Les capitouls en vinrent à créer des enseignes privilégiées d'hôtellerie qui constituaient une propriété viagère, délivrée après enquête de bonne vie & mœurs & de catholicité, favorisées d'avantages particuliers & soumises à un contrôle permanent de police.

Quelques-unes de ces enseignes, la Pomme, les Balances, le Vieux-Raisin, le Cheval-Blanc, ont laissé, jusqu'à nos jours, leurs noms à des quartiers de Toulouse. D'autres, le Chapeau-Rouge, le Faucon, l'Écu-de-Toulouse, le Château-de-Milan, ne se retrouvent que dans les vieux papiers de l'hôtel de ville.

Mais la vie dans ces auberges, même les plus modestes, entraînait une depense trop lourde pour l'escarcelle de beaucoup de jeunes gens, arrivés en simple équipage, du fond de quelque pauvre paroisse. Ce fut pour mettre ceux-là à l'abri des soucis matériels de l'existence, que furent établis, aux frais de bienfaiteurs plus ou moins magnifiques, les nombreux collèges de boursiers qui s'élevèrent, comme par enchantement dans tous les quartiers de la ville, dont le plus grand nombre a disparu, emportés par les incessantes métamorphoses de la vie urbaine, mais dont quelques-uns découpent encore leur silhouette imposante dans le périmètre du quartier séculaire des Etudes.

Toutes les régions tributaires de l'enseignement universitaire de Toulouse trouvèrent des bienfaiteurs pour préparer à leurs écoliers des résidences sûres, solides & saines où il leur était assuré, au sortir des écoles de théologie, de droit ou d'humanités, une table régulièrement servie, un dortoir spacieux, des promenoirs couverts pour les jours de pluie.

Le fondateur du collège de Narbonne, Gaubert, archevêque d'Arles, a très heureusement exprimé, dans le préambule de

Digitized by Google

son testament, l'idée générale qui présidait à ces créations.

« Parmi les œuvres louables, dit-il, qui ont le plus de crédit aux yeux de Dieu & qui ouvrent le plus sûr chemin d'obtenir sa miséricorde, nous n'en connaissons pas de meilleures que de secourir charitablement & d'aider en leurs nécessités les écoliers pauvres qui désirent travailler & acquérir la science pour se rendre plus aptes au service de Dieu & de sa sainte Eglise, à la gestion des affaires publiques & autres honnêtes occupations. »

La plupart des créateurs de ces établissements furent de hauts dignitaires ecclésiastiques, rattachés à Toulouse par le souvenir de leurs propres études, de leurs débuts dans la clérícature ou l'enseignement & des bénéfices ou des offices qu'ils y avaient occupés. Le pape Innocent VI, le cardinal Audouin Aubert, le cardinal Pierre de Monteruc, le cardinal Taleirand de Périgord, le cardinal Pierre de Foix, l'archevêque de Narbonne, Gaubert; Guillaume du Puy, évêque de Mirepoix, Arnaud de Verdale, évêque de Maguelonne, Bernard de Montaigu, abbé de Moissac, Guillaume de Montlezun, abbé du Moutier-Neuf de Poitiers, & d'autres encore achetèrent des maisons, des métairies, des rentes, donnèrent des prieurés & des cures pour assurer une résidence & une dotation aux écoliers de leur pays d'origine & du pays toulousain, ainsi qu'à un petit nombre d'élus de toute provenance.

Le collège de Vidal Gautier (1243) ouvrait ses portes aux étudiants des diocèses de Toulouse, Carcassonne, Elne, Narbonne, Béziers, Rodez, Albi, Cahors, Agen, Lectoure, Comminges & Couserans. Les écoliers du Limousin avaient Saint-Martial; ceux du Périgord, Saint-Front; ceux de Carcassonne, Saint-Nazaire & Celse : ceux de Mirepoix, Saint-Nicolas; ceux de Pampelune, Sainte-Catherine; le collège de Foix était réservé à la population scolaire des vastes domaines de la maison de Grailly : comtés de Foix, de Nébouzan, de Castelbon, vicomtés de Narbonne, de Villemur & de Lautrec, diocèses de Tarbes, de Dax, de Lescar, d'Oléron, vallée d'Andorre. Il y avait aussi des maisons spéciales fondées pour les jeunes religieux, étudiants des grandes abbayes de Saint-Sernin (Saint-Raymond), de Grandselve (Saint-Bernard); de



Digitized by Google

Moissac (Saint-Pierre), de Boulbonne, dont il ne reste qu'un nom de rue.

Un grand nombre d'anciennes maisons historiques de Toulouse, habitées par les familles de chevalerie qui avaient figuré dans les guerres du treizième & du quatorzième siècle & qui se trouvaient ruinées comme la majeure partie de la noblesse d'Europe à la même époque, se trouvèrent ainsi transformées en collèges. L'hôtel des Maurand devint le collège de Périgord, l'hôtel des Escalquens, le collége de Maguelonne, l'hôtel des Morlas, le collége Saint-Martial, l'hôtel des Aurival, le collège Sainte-Catherine.

Cet entraînement fut si énergique, si général, que, dans une plainte adressée au Parlement de Paris sur la diminution inquiétante du produit des contributions, les Capitouls purent se croire autorisés à dire que tous les domaines de l'ancienne noblesse & de la riche bourgeoisie étaient passés aux gens de main-morte & que la ville en demeurait sans ressources.

Des documents très spéciaux conservés à Toulouse nous révèlent le nombre étonnant de gens du pays toulousain qui, à cette époque, étaient capables d'écrire en latin : latin peu cicéronien sans doute, mais qui, tel quel, avait nécessité des études bien différentes de l'idée qu'on se fait de la culture intellectuelle du temps.

Les écrivains locaux du quinzième siècle, qui ne doutaient de rien, ont raconté sans scrupule que l'empereur Antonin, entre autres faveurs accordées à la ville de Toulouse, dotée par lui de son Capitole, aurait donné à ses Capitouls le droit d'instituer des notaires publics, avec faculté d'instrumenter officiellement dans tout l'univers, *ubicumque terrarum.* Il serait difficile de citer le rescrit impérial d'où est sorti ce singulier privilège, exercé seulement depuis la seconde moitié du treizième siècle. Mais, l'empereur Antonin à part, ce privilège a eu sa réalité; & jusqu'au moment où l'impitoyable critique des conseillers de François Ier a fait disparaître pour jamais cette usurpation spéciale des droits régaliens, les diplômes de notaires publics que délivraient les Capitouls de Toulouse, à la suite d'examens plus ou moins sérieux, avaient

Digitized by Google

acquis assez de crédit, dans un rayon géographique très étendu, pour que chaque année, des centaines de clercs vinssent briguer cette investiture au Consistoire, arrivant qui de Quercy, qui de Gascogne, qui de Périgord, qui de Limousin, qui de Poitou, qui de Touraine, qui de Bretagne & de Normandie. Il y a jusqu'à des Espagnols, jusqu'à des Italiens, jusqu'à des Allemands qui ont sollicité la faveur d'inscrire dans leur protocole la formule classique, notaire d'autorité des seigneurs du Chapitre de Toulouse, *auctoritate dominorum de Capitulo Tolose* en prêtant le serment traditionnel sur l'image de la Passion & en traçant, avec mille raffinements de calligraphie, leur signet authentique sur le vélin du registre municipal. Il n'est pas douteux que le grand renom universitaire de Toulouse avait donné naissance à cette coutume & en entretenait la durée. La plus grande efflorescence du notariat capitulaire coïncide en effet avec l'ère de prospérité des études & la fondation de grands collèges. Mais quel jour imprévu ne jette pas sur la vie toulousaine du moyen âge cet incessant va & vient de gens de toute origine, dont quelques-uns appartiennent aux diocèses les plus éloignés!

Sur cent quarante-sept notaires admis par les Capitouls en onze sessions de l'année 1328, soixante & un proviennent du diocèse de Toulouse : le reste se partage, comme origine, entre vingt-quatre diocèses : il y en a douze du diocèse de Rieux, dix de Cahors, sept de Rodez, six de Lombez, six de Lavaur, six de Clermont, cinq de Limoges, quatre de Carcassonne, quatre de Saint-Papoul, trois de Montauban, trois de Mirepoix, trois de Pamiers, deux de Comminges, deux de Tarbes, deux de Périgueux, deux de Narbonne, deux de Lescar, un d'Auch, un de Lectoure, un de Béziers, un de Mende, un de Saint-Flour, un de Saint-Paul-Trois-Châteaux, un de Chartres.

Il résulta de la diffusion de l'enseiguement à Toulouse & des facilités données aux étudiants pauvres d'y conquérir les grades universitaires & d'arriver par là à la possession des bénéfices & des offices, une poussée sociale d'une rare intensité. Nulle part, le rêve de castes immobiles dans le moyen âge français, tel que se le figurent les ignorants sur la foi

Digitized by Google

d'historiens infidèles, n'a reçu plus éclatant démenti. Toulouse a été, sans contredit, un des laboratoires où l'accession de ce qu'on appelle aujourd'hui les nouvelles couches sociales à la fortune, au pouvoir, aux distinctions honorifiques, s'est opérée avec le plus de continuité & de rapidité. Il a fallu une méconnaissance absolue de la réalité & une façon bien superficielle d'écrire l'histoire pour que tant de gens aient pu croire le contraire & le croient encore. Il faut dire que trop souvent, les bénéficiaires de ce prodigieux avancement social ont contribué eux-mêmes à accréditer l'erreur qui leur a coûté si cher en 1793. C'est un travers commun aux familles sorties, par leur mérite & leurs services, de l'obscurité initiale, de vouloir donner le change sur leurs origines; & comme les pauvres diables qui font généralement le métier de généalogiste ont peu de scrupules historiques, on a précisément travaillé, avec une maladresse insigne, à obscurcir une notion dont la diffusion eût été, au contraire, une garantie de paix sociale.

J'ai raconté ailleurs comment les précieuses enluminures héraldiques des Annales manuscrites de Toulouse ont été, en divers temps, altérées par des faussaires pour assurer à des maisons devenues considérables au dix-septième siècle, des aïeux qui n'avaient jamais existé. Étrange puérilité! Conçoit-on de grands magistrats, des familles recommandées par plusieurs générations de juges honorables, de savants docteurs, d'écrivains utiles, mettant leur vanité à désavouer les vrais ancêtres, les prédécesseurs patients & obscurs, qui dans l'humilité du comptoir ou la poudre du greffe, ont lentement préparé la fortune, la dignité, la puissance de leurs descendants?

Combien le mensonge social dont nous parlons n'a-t-il pas coûté cher! Beaucoup de violences de la Révolution auraient été sûrement épargnées à la France, au moment du déchaînement des passions, si une grande partie de la nation n'avait pas cru, sur la foi de théoriciens systématiques, que la noblesse française de 1789 était composée de Francs conquérants & oppresseurs, tandis que la bourgeoisie & le peuple représentaient les vieux Gaulois conquis & opprimés. Cette conception de la société française est bien la plus absurde &

Digitized by Google

la plus anti-historique qu'il fût possible d'imaginer. Bien fin serait l'anthropologiste qui, dans les veines de nos contemporains, réaliserait l'analyse qualitative des globules de sang conquérant & de sang conquis. Et c'est pourtant sur ce faux exposé d'une inégalité d'origine entièrement imaginaire que se sont allumées tant de haines & enracinés tant de préjugés.

Toulouse attachait un grand prix à son titre de ville royale, c'est-à-dire de ville d'Etat, soustraite aux aventures & aux caprices de seigneurs particuliers; elle ne négligea aucune occasion, en protestant de son attachement à la couronne, de désavouer toute tentative d'aliénation du domaine. C'était l'impérissable souvenir de la paix romaine qui la hantait. Mais la royauté française du quatorzième siècle, avec les cruelles péripéties de sa politique, fut loin de lui garantir, en sécurité & en liberté d'expansion la récompense qu'elle espérait de sa fidélité. La guerre de Cent-Ans fut particulièrement douloureuse pour Toulouse, bien qu'aucune des journées historiques de cette sanglante période n'ait eu pour théâtre son territoire. Le pays royal du Toulousain se trouvait alors enveloppé de fiefs vassaux de l'Angleterre & de villes qui, pour échapper à des dévastations quotidiennes, signaient des accords particuliers avec les chefs de bandes guerroyant pour les Anglais. Il y eut un moment où un demi-cercle de fortes places, échelonnées depuis l'Albigeois & le Quercy jusqu'à la Gascogne, enserra la ville & interrompit toutes ses communications. Les châteaux de Penne, d'Ambres, de Cuq, de Castelculier, de Marmande, de Port-Sainte-Marie, de Lourdes, de Magnoac, de Trie, de Mauvesin, de Capvern, tinrent longtemps une grande place dans les préoccupations du pays. Cette période marqua un nouveau temps d'arrêt dans le développement métropolitain de Toulouse, qui dut sacrifier volontairement tous ses faubourgs & prolongements extérieurs lors de l'expédition du prince de Galles & se renfermer dans une enceinte précipitamment rétablie.

Après la libération définitive de la Guienne, le pays respira; mais les conséquences de la lutte séculaire eurent de longs retentissements.

L'installation du Parlement de Toulouse, en 1444, c'est-

Digitized by Google

à-dire d'un tribunal supérieur d'appel, si fréquentement réclamé des peuples de Languedoc depuis l'incorporation du comté de Toulouse au domaine royal, fut à la fois le prix d'une fidélité démontrée par de lourds sacrifices & une consécration éclatante des droits historiques de Toulouse. Ce Parlement eut, à l'origine, avant la création du Parlement de Bordeaux, un immense ressort, comprenant tout le pays situé entre l'Océan, la Dordogne, le Rhône, la Méditerranée & les Pyrénées. Même avec les réductions qui résultèrent de la concession d'une cour similaire aux nouveaux Français de la Guienne, ce fut encore une très vaste circonscription judiciaire; la présence de ce tribunal qui attirait à Toulouse les plaideurs des sénéchaussées de Languedoc, de Vélay, de Vivarais, de Rouergue, de Quercy, de Gascogne, de Bigorre, de Foix, exerça une action considérable sur les destinées de la ville qui, après avoir été tour à tour une capitale féodale, religieuse, universitaire, se développa sous la nouvelle forme de capitale judiciaire. Les résultats sociaux de cet établissement furent des plus nombreux & des plus variés : attraction exercée sur tous les hommes de travail des provinces voisines, qui commencèrent à considérer les sièges fleurdelisés du palais comme la plus haute récompense de leur carrière & qui ne tardèrent pas à constituer, par la suite des temps, une aristocratie nouvelle, enrichie des dépouilles de la noblesse de chevalerie à peu près éteinte & de l'opulente bourgeoisie commerciale ruinée par les guerres ou par les transformations économiques; recrutement d'une grosse armée d'avocats, de procureurs, de praticiens, vivant auprès & à portée de la barre & trouvant leurs moyens d'existence dans les incessants conflits d'intérêts que l'incertitude de l'ancienne législation & la complication infinie de la propriété féodale, sans oublier les habitudes formalistes & procédurières chères à la race, faisaient naître à tout propos & de tous côtés. De là, une physionomie nouvelle, très particulière, très mouvementée; une intensité de vie judiciaire extrême qui eut aussi, comme jadis la vie religieuse & la vie universitaire, ses abus & ses excès & ne manqua pas de lasser plus d'une fois la patience des autres éléments de la population.

La Réforme a porté une terrible atteinte à la primauté régio-

Digitized by Google

nale de Toulouse. Les nouvelles doctrines s'y étaient propagées avec beaucoup de rapidité & d'éclat, grâce précisément au mouvement perpétuel de circulation qu'y produisait la population universitaire & aux incessants arrivages d'Allemagne, des Pays-Bas & de Suisse. L'importance de Toulouse attira l'attention des chefs du parti politique qui espérait exploiter la révolution religieuse à son profit comme les princes allemands; ils tentèrent un grand coup, en 1562, pour y établir une métro pole protestante. L'entreprise échoua & fut noyée dans le sang; mais alors commença, pour ne se terminer qu'à la reconnaissance définitive d'Henri IV, une période lamentable, à peine entrecoupée de quelques trêves. Etat de guerre constant, désordres dans les rues, insécurité des personnes & des biens, proscriptions, ruine des familles, interruption du commerce, diminution progressive de la clientèle universitaire, suspension de tous travaux d'édilité, les ressources de la ville étant épuisées & bien au-delà par les dépenses militaires & les exigences générales du royaume. Les effets de cette décadence se sont prolongés longtemps après la fin officielle des guerres de religion. Les écoliers & les commerçants qui avaient désappris la route de Toulouse ne renoncèrent pas aux nouvelles directions qu'ils avaient prises & l'éclipse douloureuse déterminée par la catastrophe de 1562 laissa de telles ténèbres, que Toulouse profita médiocrement de la politique restauratrice d'Henri IV.

Le contraste entre les grandes traditions d'un passé que l'on invoquait sans cesse en les amplifiant, & la médiocrité d'un présent qu'on avait seul sous les yeux, commença, dès cette époque, à développer chez les étrangers cette impression de scepticisme ironique qu'éveille encore assez fréquemment le nom de Toulouse, qui est, au fond, parfaitement injuste & qui n'en a pas moins, en bien des occasions, sous le gouvernement de gens superficiels & peu éclairés, entraîné pour la ville des conséquences réelles tout à fait fâcheuses. Il faut tenir compte de cette impression & aussi d'une espèce de défaveur politique résultant de circonstances particulières pour comprendre certains dénis de justice dont la ville a souffert à différentes reprises.

Deux faits graves, dans le courant du dix-septième siècle,

Digitized by Google

contribuèrent puissamment à compromettre la primauté régionale de Toulouse & en précipitèrent la décadence qui fut très sensible durant tout le grand règne. Nous voulons parler de l'installation des bureaux de l'Intendance provinciale à Montpellier & de l'immobilisation des assemblées annuelles d'états dans la même ville.

Ces faits, d'une importance capitale, eurent des causes identiques, dont la principale était encore l'éternel contre-coup des troubles religieux du seizième siècle. Lorsque l'autorité ministérielle, de plus en plus envahissante, prit entièrement la direction des affaires provinciales & se donna, sous le titre ambigu de Commissaires départis, d'Intendants de justice, police & finance de Languedoc, des agents permanents, chargés de tirer parti de l'organisme représentatif & d'en faire un instrument économique & docile de gouvernement, il semblait naturel que cet agent eût sa résidence dans la capitale de la province, & de fait, il en fut ainsi pendant quelques années, ou, du moins, un des deux intendants de Languedoc y résida. Mais la Province, telle qu'elle se trouvait alors constituée, par l'effet de démembrements de diverses dates & de circonstances politiques variées, était fort mal faite. Le grand comté de Toulouse de Raymond V, avec ses dépendances naturelles de Rouergue, de Quercy, d'Agenais, les *partes tholosane* de Louis IX, avec la vaste sénéchaussée de Toulouse, débordant, sur la rive gauche de la Garonne jusqu'aux lignes de collines de la Gimone, répondaient beaucoup mieux aux exigences du rayonnement de Toulouse, qu'une province qui finissait à Roques, à trois lieues de la ville, du côté de Comminges, & qui s'étendait démesurément le long du Rhône jusqu'à Serrières & le long de la Loire jusqu'à Monistrol. Les foyers d'agitation protestante qui n'avaient pas cessé d'exister depuis les premières prises d'armes dans le Castrais, dans les Cévennes, dans le Vivarais demandaient une surveillance plus prochaine, plus immédiate; puis il y avait à Toulouse la vieille histoire des privilèges municipaux, l'immunité de garnison royale, que le gouvernement, malgré sa toute-puissance, ne voulait pas heurter, parce qu'il en retirait, à d'assez fréquents intervalles, par des menaces de suppression habilement sus-

Digitized by Google

pendues, des avantages financiers sérieux; le formalisme du Parlement qui s'obstinait à ignorer, en apparence, l'existence même du commissaire départi, parce que ce fonctionnaire n'était pas soumis à la nécessité de faire enregistrer ses provisions.

La conséquence de cette décision fut de concentrer à Montpellier le centre même de l'administration provinciale, avec son état-major, son personnel & ses archives, & de réduire la vieille métropole méridionale à un simple bureau de subdélégation. La vanité du Parlement & du corps municipal pouvait y trouver son compte, au point de vue de la puérile satisfaction des préséances; mais, de fait, la vie réelle, l'activité pratique, le mouvement moderne se retiraient de plus en plus. Outre les raisons d'État que nous venons d'indiquer, il y avait à la cour & dans le haut personnel de l'administration royale des impressions persistantes, défavorables à Toulouse. Les emportements de son Parlement ligueur, ses violences retentissantes, sa soumission au duc de Mayenne, sa résistance prolongée à la reconnaissance d'Heuri IV ne rendaient pas Toulouse *urbs grata*. M. de Bâville qui a personnifié avec éclat, durant un quart de siècle (1685-1718) l'administration royale en Languedoc, esprit supérieur & lucide, montre peu de sympathie pour le personnel capitulaire; les mesquineries vaniteuses des capitouls lui étaient insupportables. « Vous ne me parlez que de vos portraits », leur écrit-il un jour dans un accès d'impatience, & ce ton d'humeur est la caractéristique ordinaire de ses relations avec la municipalité. Nicolas de Lamoignon était, avant tout, épris d'ordre, de régularité, de bonne administration, de comptes rigoureux. Les procédés d'une ville que les malheurs de la guerre civile avaient criblée de dettes & qui ne donnait jamais satisfaction à ses créanciers, l'égoïsme étroit d'une petite bourgeoisie qui dépensait sans compter pour faire confirmer son privilège personnel d'anoblissement & qui ne trouvait d'argent, ni pour paver les rues, ni pour les éclairer, ni pour enlever la boue, qui négligeait les travaux les plus essentiels & gaspillait ses finances en petites réparations insignifiantes, afin de se ménager le plaisir délicat de poser en tous lieux des plaques de marbre

Digitized by Google

armoriées, choquaient profondément ce tempérament de magistrat laborieux, pénétré jusqu'à la moelle des vieilles doctrines de l'administration exacte & de l'amour du bien public.

Bâville s'est expliqué sur ce point dans son *Mémoire historique*. Il est un des premiers publicistes qui ont pris à partie l'anoblissement capitulaire & qui lui ont attribué la décadence de Toulouse, thèse fort en faveur au dix-huitième siècle & l'une des causes principales de la réforme administrative de 1775. On connaît ce passage fréquemment cité du célèbre intendant :

« Il n'y a point de ville dans le royaume mieux située que Toulouse pour le commerce & les manufactures; les vivres y sont à bon marché, les eaux bonnes pour la teinture : elle est à une égale distance de deux mers; elle a, par la rivière de l'Ariège, tout ce que produit le pays de Foix, le fer, l'acier & tout ce qu'il faut pour bâtir; par la rivière de Garonne, tout ce qui vient des Pyrénées & du voisinage, le bois, le marbre & la pierre. Le canal de la jonction des mers, qui finit en cet endroit, semble fait exprès pour lui apporter toutes les commodités & toute l'abondance que l'on peut retirer de l'Océan & de la Méditerranée. Cependant il n'y a presque point de commerce; le génie des habitants ne les y porte pas, ils n'y peuvent souffrir les étrangers; les couvents des religieux & religieuses y occupent la moitié de la ville; le privilège du Capitoulat, qui donne la noblesse, éloigne encore l'agrandissement du commerce, aussi bien que le Parlement; tous les enfants de gros marchands ayment mieux suivre la profession de nobles ou entrer en charge que de continuer le commerce de leurs pères. »

L'immobilisation des états de la province à Montpellier a été une conséquence dé l'installation de l'intendant. Avant le dix-septième siècle, on pratiquait l'ancienne coutume fédérale de réunir les assemblées d'états dans des villes différentes; la dernière session tenue à Toulouse le fut en 1659, dans le grand réfectoire des Augustins, dont les nouvelles salles du Musée occupent aujourd'hui la place.

Les affaires traitées aux états devenant de plus en plus nombreuses & compliquées, & donnant lieu à beaucoup d'écri-

Digitized by Google

tures, il parut naturel de renoncer à des déplacements périodiques, & la coutume s'établit de convoquer annuellement les députés des trois ordres dans la ville où l'intendant avait ses bureaux & ses archives. Cela revenait à faire de Montpellier, outre le siège permanent de l'administration royale, le lieu de rendez-vous de tout le haut personnel politique des vingt-deux diocèses &, en réalité, la capitale administrative de la Province. La chose ne passa point sans protestation ; à diverses reprises, les députés de Toulouse eurent mission de réclamer le retour à l'ancienne coutume, l'honneur de recevoir, à tour de rôle, Messieurs des états-généraux ; mais ces requêtes demeurèrent sans résultat. Les nouvelles institutions, les nouveaux pouvoirs acquéraient de jour en jour une prépondérance croissante ; on laissait à Toulouse son Parlement, la majesté décorative de ses Capitouls, juges des causes civiles & criminelles, on respectait le vieux titre de sénéchal, autrefois si redouté, & désormais réduit à n'être plus qu'une sorte d'office honorifique ; mais toute l'intrigue de la Province était ourdie à Versailles & à Montpellier.

Au point de vue purement local, la décadence ne paraissait pas moins sensible. Le niveau social du personnel capitulaire avait beaucoup baissé. Le temps n'était plus où les héritiers des familles de chevalerie, seigneurs de terres importantes, les capitaines de la guerre de Cent-Ans, pourvus de titres de cour auprès du roi de France ou du Dauphin, venaient siéger sur les bancs du Consistoire, à côté de gros marchands enrichis par des relations étendues avec l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne & les Pays-Bas, & rappelant presque, par leur richesse & leur goût des arts, leurs confrères privilégiés de Venise & de Gênes. Depuis que la multiplicité des charges de judicature & de finances offrait un large débouché à la jeunesse universitaire, le chaperon municipal ne tentait plus que des ambitions subalternes ; on le recherchait surtout comme un expédient économique & rapide pour acquérir la noblesse héréditaire, &, à la mesquinerie du mobile correspondait, d'une façon déplorable, la mesquinerie de l'administration. Comme la préoccupation exclusive de ces avocats au Parlement, de ces procureurs, formés dans la poudre du greffe,

Digitized by Google

de ces commerçants à faible envergure échappés de leurs boutiques, était d'assurer à leur progéniture une place dans cette aristocratie de convention que la complaisance fiscale de la monarchie avait laissé pulluler, l'intérêt particulier primait & effaçait tout. Plus de trace de patriotisme urbain : l'amour de la ville, le désir de la faire briller au-dessus des autres, qui a fait éclore tant de merveilles dans les Républiques municipales d'Italie, n'existait plus ou ne se traduisait que par de vaniteuses puérilités; & il y avait une telle disproportion entre des prétentions surannées & des réalités humiliantes, que les observateurs étrangers en étaient choqués & finissaient par ne plus croire aux splendeurs, pourtant historiques, d'une ville si profondément déchue. C'est le moment où un Picard intelligent, agent de Colbert dans le midi, Louis de Froidour, seigneur de Serizy, écrivait sans sourciller, à propos de je ne sais quelles toiles médiocres, rencontrées quelque part dans un village, cette phrase qui fera bondir nos contemporains : « Nous vîmes là quelques ouvrages d'une fort mauvaise peinture &, pour tout dire en un mot, tolozaine. »

Heureusement pour Toulouse, il y eut alors un homme d'esprit, Germain Lafaille, avocat de Castelnaudary, syndic de la ville pendant cinquante-cinq ans (1655-1711), défenseur retors des privilèges municipaux, mais bon écrivain & d'une largeur de vues bien supérieure à celle de ses collègues, qui, par la publication de ses *Annales de la ville de Toulouse*, œuvre d'une critique insuffisante, mais d'une certaine ampleur & d'une lecture agréable, réagit à propos dans l'opinion du monde lettré contre l'oubli où glissait de plus en plus la ville des Raymond.

C'est Lafaille qui a remis en lumière tous les grands souvenirs de Toulouse, depuis les Tectosages & la fondation d'Ancyre & qui a ressuscité une gloire depuis longtemps obscurcie. En des temps moins malheureux au point de vue financier, Lafaille qui possédait au plus haut degré cet amour & cette vanité de sa ville dont nous signalions tout à l'heure la décadence, aurait réalisé de grandes choses : & nul mieux que lui, n'eût contribué à rendre à Toulouse, dans les apparences extérieures, sa dignité de capitale.

Digitized by Google

Deux créations dont l'honneur lui revient exclusivement, témoignent encore de son initiative.

C'est lui qui, avec l'appui de son protecteur, le président Fieubet, fit consacrer une des galeries de l'hôtel de ville à la mémoire des illustres Toulousains & chargea le sculpteur Marc Arcis d'exécuter en terre-cuite, — faute d'argent pour avoir du marbre, — vingt-huit bustes de personnages recommandables à des titres divers, depuis Arborius Magnus & le rhéteur Statius Ursulus, jusqu'à Goudelin & au Père Maignan.

Ce fut, dans l'ordre des mêmes idées, qu'il institua la galerie de peinture de l'hôtel de ville, destinée à conserver le souvenir visible des épisodes les plus marquants de l'histoire locale, véritable musée municipal dont les premières pages furent demandées à Jouvenet, à Coypel, à Bon Boulogne & dont les de Troy & les Rivalz complétèrent, peu à peu, l'imposante série.

Lafaille eut aussi une influence décisive sur la transformation de la compagnie un peu vague & incohérente des Jeux Floraux en Académie royale.

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les conditions de la vie urbaine se modifiant de tous côtés, & une part plus grande étant faite de jour en jour aux exigences du public, en fait de viabilité, de lumière, d'espace, d'agréments extérieurs livrés à la jouissance commune, Montpellier, grâce à la présence de l'Intendant & à celle des états provinciaux, fut la première ville de Languedoc appelée à subir d'heureuses transformations. La munificence de la Province la dota de la vaste & majestueuse promenade du Peyrou, où la beauté du site & la grandeur des lignes se combinèrent pour produire un heureux effet.

Toulouse, réduite à son cours du bord de l'eau & à sa promenade du rempart, plantée d'ormes séculaires, faisait fort piètre mine en comparaison de ces splendeurs, lorsque l'Intendant Le Nain, au cours d'une session des états, chargea Antoine Garipuy, ingénieur de la sénéchaussée, de dresser un projet d'embellissement d'ensemble digne d'une capitale de province.

Digitized by Google

L'ingénieur, efficacement secondé par l'initiative de l'Académie royale de sculpture, peinture & architecture qui prenait très vivement à cœur les ouvrages d'édilité, étudia une série de vingt-trois projets qui comprenaient la régularisation de la place de l'hôtel de ville, l'alignement du quartier Saint-Cyprien, l'établissement d'une vaste promenade plantée d'ormeaux, à l'extérieur de la ville, entre la porte Saint-Étienne & la porte du Château, la création d'un jardin public (le Jardin-Royal) entre le couvent des Carmes déchaussés & l'oratoire du Crucifix, la construction des quais de la Garonne, & le placage de boutiques de location le long des murs de clôture des communautés religieuses dont l'austère nudité attristait démesurément certains quartiers. Ce vaste programme, dont la dépense prévue s'élevait à deux millions, épouvanta l'intendant & ne put être entrepris en son entier. Mais ce fut le point de départ des travaux d'embellissement qui se sont accomplis à diverses époques & qui ne sont pas encore terminés.

La construction de la façade de l'hôtel de ville dans une cité de vieilles traditions municipales comme Toulouse était un beau thème d'architecture, mais un thème difficile, à cause des parties anciennes de l'édifice que l'on avait à conserver & qui appartenaient, le Grand Consistoire au quinzième siècle, la Tour des Archives & l'Arsenal au seizième, la cour d'Henri IV & les galeries au dix-septième. La pensée de combiner dans une alliance pittoresque ces éléments de style varié, aurait pu séduire, de notre temps, un artiste archéologue; mais en 1751, le mode classique régnait sans partage & les idées de l'Académie des Arts, souveraine régulatrice de l'œuvre, étaient absolument exclusives. On en jugera par cet aphorisme qu'insérait M. de Mondran en tête d'un chapitre de son Mémoire sur les embellissements de Toulouse :

« Les portails des églises étant tous placés sur les rues, il conviendroit de les rebâtir dans un meilleur goût & de faire oublier à nos concitoyens, autant qu'on le pourroit, l'ordre gothique dans lequel ils sont presque tous bâtis.

« Le moyen de faire naître dans cette ville le goût de la bonne architecture, c'est de présenter aux yeux du public des

Digitized by Google

morceaux d'architecture construits selon les règles des anciens. »

Sur le flanc oriental de Toulouse, entre la porte du Château-Narbonnais, le chemin de Montaudran, le canal & la porte Saint Étienne, s'étendait, en dehors de l'enceinte percée de deux ouvertures & flanquée de neuf tours, un vaste terrain découvert où étaient disséminées des constructions rurales, quelques maisons de plaisance, des jardins & des enclos de quelques communautés religieuses. Ce vaste périmètre fut choisi pour y établir une promenade publique, dans le goût noble & régulier qui régnait alors. L'ensemble du projet se composa d'un ovale central autour duquel rayonnèrent six avenues symétriques, aboutissant l'une à la porte Saint-Étienne, l'autre à la porte du Château, avec une amorce médiane pénétrant en ville dans la direction de la rue Ninau, la quatrième finissant au chemin de Montaudran & les deux dernières aboutissant au canal où devaient être creusés deux bassins circulaires qui n'ont pas été exécutés. Le graveur François Baour publia, aux frais de la ville, en 1751, un plan très soigné de ce projet, où figurent aussi, dessinés par M. de Savignac, les croquis d'une porte triomphale pour l'entrée de ville de Saint-Étienne, de l'invention du chevalier Rivals, avec décoration de colonnes, de statues & de trophées de guerre, deux autres entrées monumentales, non moins richement ornées, pour la porte Saint-Michel & la porte Montoulieu, & des élévations de maisons, d'une ordonnance uniforme pour les façades en bordure autour de l'ovale & le long des allées. Faute d'argent, toute la partie architecturale & décorative resta en projet, mais les grandes lignes de la « promenade publique », telle que l'avait conçue l'Académie des Arts, furent respectées. Adoptée par le Conseil de ville le 17 décembre 1752, la promenade de l'Esplanade permit aux Capitouls, pendant deux hivers de grande misère, d'ouvrir des chantiers où furent occupées utilement de nombreuses équipes de manouvriers.

Outre Antoine Garipuy, directeur général de l'ouvrage, les ingénieurs employés à l'établissement de cette promenade, demeurée un des points les plus agréables & les plus fréquentés de Toulouse, furent MM. Dufour & Saget.

Digitized by Google

Il a fallu, du reste, bien des années, pour la réalisation à peu près complète, au point de vue du nivellement & des plantations, du projet de l'Académie des Arts. L'extrémité de l'allée Saint-Étienne n'a été dégagée qu'en 1842, l'allée Saint-Michel était encore obstruée en 1846, à l'entrée du faubourg, par d'assez vilaines constructions & le prolongement de cette allée jusqu'à la Garonne, que le maréchal de Richelieu signalait, en 1754, comme un ouvrage des plus urgents, n'a été exécuté qu'en 1882. Ainsi les plus grands changements dans la politique & dans l'administration se sont accomplis avant l'achèvement d'une œuvre entreprise depuis cent cinquante ans.

Le Jardin-Royal, créé sur le terre-plein d'un bastion établi au seizième siècle pour la défense, & où existait, au siècle suivant, un jeu de mail, appartient comme le Grand-Rond au projet de l'Académie des Arts. En 1751, l'usage de fermer les portes de la ville à dix heures du soir existait encore; par les chaudes nuits d'été, on était donc réduit à chercher la fraîcheur sur des places étroites & brûlantes, sous peine de ne pouvoir rentrer à domicile avant le jour. C'est pour obvier à cet inconvénient que l'Académie conçut la pensée d'ouvrir un jardin public accessible à toute heure; elle en traça les allées qui furent plantées de tilleuls de Hollande & y disposa des perrons d'accès & des terrasses afin d'avoir « une vue étendue tant sur la rivière & sur le canal que sur la plaine de Mongiscard. »

Quelques années après l'exécution de ces travaux, les états de la Province que gagnait de plus en plus le goût des belles œuvres d'édilité & qui soignaient avec une attention particulière les lignes de poste des diverses sénéchaussées & les avenues des villes, exercèrent une influence particulièrement heureuse sur la voirie de la ville de Toulouse & entreprirent une série de transformations qui l'auraient complètement métamorphosée si les événements de la fin du siècle, en les brisant, avec toutes les autres forces organisées du passé, n'avaient pas laissé leurs entreprises en suspens pour bien des années.

C'est à l'intervention des états de la Province que Toulouse doit ses quais de la rive droite, du Pont-Neuf jusqu'au moulin du Bazacle, avec les ports de la Daurade & de Saint-

Digitized by Google

Pierre. Dès 1765, la commission des travaux publics du Haut-Languedoc avait eu à rechercher les causes d'une lézarde qui s'était produite dans la deuxième pile du pont & des affouillements signalés sous les autres arches. Les états ordonnèrent l'année suivante la construction du quai de la Daurade, d'une digue entre le pont & l'île de Tounis & le rehaussement du Cours; ces ouvrages languissaient, lorsque la Chambre de Commerce adressa un mémoire à l'Assemblée provinciale pour obtenir la création d'un port & d'un quai. La navigation de la Garonne était encore assez active & les négociants se plaignaient de n'avoir pas à l'intérieur de la ville des points de débarquement commodes. Les états décidèrent alors (7 décembre 1782) l'exécution d'un plan d'ensemble préparé par M. de Saget & combiné avec celui du nouveau canal de l'Embouchure établi pour permettre aux barques d'éviter le barrage du Bazacle. Tous ces travaux furent conçus avec la grandeur & la noble simplicité qui caractérisaient les ouvrages de la Province. La décadence complète de la navigation fluviale & les événements ont empêché la construction des façades uniformes qui devaient border la rivière le long des quais.

Une autre entreprise considérable des états fut la création des belles avenues du faubourg Saint-Cyprien. Avant la construction du Pont-Neuf. la communication de Toulouse avec les routes de Gascogne se faisait par le pont de la Daurade, la rue Saint-Nicolas & la porte de l'Ile, porte qui manquait de largeur & dont la courbe du Ravelin gênait les abords. Quand le pont fut édifié, un changement de direction s'imposa : une rue tracée dans l'axe du pont fut ouverte jusqu'à la place du Chairedon ; mais à partir de ce point, la circulation, devenue de plus en plus active, empruntait toujours la rue Saint-Nicolas. Les Etats jugèrent qu'une entrée de ville anssi mesquine & irrégulière était indigne de la capitale de la Province & confiérent à M. de Saget le soin d'étudier une disposition plus conforme à leurs vues.

Le résultat de cette opération à laquelle la ville participa fut l'établissement d'une large voie dans l'axe du pont, ouvrant à travers la ligne des remparts une porte spacieuse entre



Digitized by Google

deux places symétriques, formant à 100 toises de distance un rond-point où s'embranchent, en patte d'oie, les routes de Cugnaux, de Lombez & d'Auch, & prolongée jusqu'au-dessus de la fontaine de Purpan. Les états adoptèrent ce projet dans leur séance du 24 février 1776, sur le rapport de l'évêque de Nimes. L'archevêque de Narbonne, président de l'assemblée, s'était lui-même transporté sur les lieux, en compagnie des capitouls & des commissaires, pour s'assurer de la convenance & de la facilité d'exécutiou du projet.

Des travaux analogues étaient en préparation sur toutes les autres avenues de la ville qui auraient subi des transformations semblables, si la crise politique de la fin du siècle, en amenant la brusque rupture du faisceau provincial, n'était venue condamner le corps municipal, réduit à ses propres forces, à une longue impuissance.

Au nombre des projets de l'Assemblée provinciale qui n'ont pas même reçu un commencement d'exécution, on peut citer le canal de navigation de Portet à Toulouse, étudié en 1772 par M. de Saget, comme complément du canal de Brienne, afin de permettre aux embarcations descendant par la Garonne supérieure d'éviter le barrage du moulin du Château & d'atteindre directement les ports de l'intérieur & le bassin de l'Embouchure. Ce canal devait emprunter les eaux de la Garonne à Portet, en face du confluent de l'Ariège, & les amener immédiatement au-dessus du pont de Toulouse, en rachetant, par cinq bassins d'écluses, une pente de trente pieds. Un arrêt du Conseil d'Etat accorda même pour cet objet une somme de 50,000 livres par an. (7 août 1772.)

L'esprit systématique & niveleur des législateurs de la Révolution porta un coup terrible à Toulouse capitale. La suppression des Provinces & des Parlements imposait à tous les anciens centres de vie régionale une déchéance ruineuse. La ville des rois d'Aquitaine fut une des plus rudement frappées. Elle n'était pas atteinte seulement dans son orgueil & ses traditions les plus chères, mais dans ses intérêts matériels & positifs, dans les coefficients essentiels de sa fortune publique & privée. Devenir un quatre-vingt-troisième du territoire français, au même titre que Gap ou Mende, quand on a dominé

Digitized by Google

sur un quart ou un cinquième du royaume, la chute est dure. On s'en aperçut vite à Toulouse, & aux illusions enthousiastes qui avaient salué d'abord l'aurore de la régénération française, succédèrent des alarmes trop justifiées.

Il faut lire le Mémoire adressé au nom de la ville « à Nos Seigneurs de l'Assemblée nationale » lors des premiers bruits de destruction des anciens ressorts administratifs & judiciaires, pour comprendre la gravité de la métamorphose.

« Déjà nous voyons, écrivaient les membres du Conseil général, que, par la nouvelle division du royaume, les liens antiques qui unissaient toute la Province vont être rompus, & que, dans ce nouvel ordre de choses, notre cité perdra nécessairement plusieurs des avantages dont elle jouissoit depuis une longue suite de siècles.

« La réforme inévitable dans l'administration de la justice nous fait redouter encore de plus grands malheurs. Nous ne verrons plus cette affluence d'étrangers qui vivifiaient notre commerce & qui faisaient parmi nous circuler l'abondance. Plusieurs familles transporteront hors de nos murs le siège de leur fortune, peut-être seront-elles forcées d'aller gémir au loin sur la perte de leur état, & que deviendra cette classe intéressante de citoyens qui ne vit que des fruits de son industrie?... »

Puis, rappelant le mouvement d'allégresse qui avait secoué Toulouse, comme toute la France, quand le monarque avait rassemblé autour de son trône les représentants de la Nation, les députés ajoutaient : « Aurions-nous formé de vaines espérances? Verrions-nous cette ville déserte, l'industrie éteinte, nos ressources anéanties, nos droits abolis, les impôts accrus & la misère la plus extrême ronger les débris de notre ancienne splendeur? »

Dans une réunion du Conseil général renforcé, tenue au Grand Consistoire le 26 novembre 1789, le syndic de la ville résuma énergiquement ces doléances :

« Ne dissimulez pas à la Nation, dit-il, que vous êtes à la veille de succomber sous le poids accablant de vos vertus patriotiques.

« Ne lui dissimulez pas que cette ville autrefois si célèbre

Digitized by Google

par son amour pour les sciences touche au terme de son anéantissement, de sa dissolution.

« Ne lui dissimulez pas que, par sa situation, plus que par le génie de ses habitants, placée entre Bordeaux & Marseille, qui absorbent le commerce maritime à l'entrée des deux mers, son commerce intérieur sera, comme il le fut toujours, borné à des opérations purement locales, de détail, de commission ou d'entrepôt qu'elle partage avec une foule de villes intermédiaires, que ses principales ressources, ses principaux, ses uniques moyens d'industrie & d'existence sont fondés sur le grand concours d'étrangers que la poursuite des procès & des études y attirent; que la destruction du Parlement, entraînant dans sa chute celle de l'Université, la dépopulation deviendra d'autant plus sensible que déjà les familles les plus distinguées & les plus favorisées de la fortune, frappées de terreur & de découragement, ont été fixer ailleurs leur résidence; que, si toutes ces émigrations n'étoient promptement arrêtées, si toutes ces pertes n'étoient avantageusement réparées, on ne verroit bientôt plus de cette cité recommandable qu'un squelette desséché & un désert aride... »

Vaines récriminations! Il fallait que le système fût appliqué, & il le fut. Des coups successifs anéantirent tout ce qui consacrait la primauté de Toulouse dans le Midi.

En 1793, la décapitalisation de Toulouse était un fait accompli. Toures les institutions anciennes étant supprimées, ainsi que tout l'organisme si péniblement élaboré pendant des siècles d'efforts, de luttes, de tâtonnements, d'expériences; il ne restair plus que le néant, avec une machine électorale en mouvement perpétuel.

Rien de curieux comme de parcourir l'*Almanach national* de l'an II. On dirait que la France provinciale n'existe plus. En dehors de la Convention, des ministères placés sous ses ordres, & de cet autre gouvernement qu'on appelle la municipalité de Paris, c'est à peine s'il reste quelques pages pour les départements.

Un tribunal criminel siégeant à Toulouse, composé, comme éléments fixes, d'un président, d'un accusateur public & d'un greffier, & un tribunal de district, composé d'un président, de

Digitized by Google

trois juges & d'un commissaire national, voilà tout ce qui représente, dans l'ancienne capitale du Languedoc, le corps imposant de la Cour souveraine de Parlement. Ajoutez-y le receveur des domaines nationaux & le directeur de la Monnaie, occupé, sans relâche, à fondre le métal de cloche, & vous aurez tout le personnel gouvernemental attribué à Toulouse dans le tableau général des fonctionnaires de la République. Il était impossible d'imaginer une pulvérisation plus complète. Au milieu de ce vide bruissaient les clubs & grondaient les commissaires de la Convention dont les missions extraordinaires ne chômaient pas un instant.

Malgré ce parti-pris d'annihilation, il y eut un fait supérieur à la volonté des hommes qui, sous une forme nouvelle & bien inattendue, vint restituer indirectement, en dépit de la manie égalitaire, une sorte de primauté à la ville de Toulouse. Ce fut le fait stratégique. Les nécessités de la guerre qui ne sont pas à la merci des fabricants de constitutions ne permettaient point aux forces de la République, alors engagée dans sa lutte contre l'Europe, de se passer d'une place d'armes, à la fois à portée & à distance suffisante des Pyrénées. De sorte que la bonne ville de Toulouse qui, durant des siècles, s'était targuée du privilège de n'avoir pas de garnison royale & qui, même sous Louis XV, affectait de ne loger les troupes de passage qu'à Saint-Cyprien, afin de sauvegarder le principe de l'immunité municipale, se trouva subitement encombrée de soldats, de munitionnaires, d'agents des vivres & des fourrages, de fabricants de matériel, & de tout le personnel mêlé & cupide qui exploite le séjour des armées.

A part les concentrations imposées par la force des choses, le système de la mosaïque départementale, fondé sur un principe d'irréalisable égalité, prévalait toujours dans l'administration française. Ainsi, quand on essaya de créer, sur les ruines de tous les établissements d'instruction publique, l'organisation mort-née des Écoles centrales, il ne fut pas fait de différence entre Toulouse, Foix ou Privas.

L'esprit généralisateur du Premier Consul, malgré l'importance qu'il attachait à ne pas heurter trop vite les tendances dominantes, commença de faire justice de ces exagérations, &,

Digitized by Google

dans son œuvre de reconstruction limitée, il réalisa les premières dérogations à la thèse du morcellement géométrique. La division départementale persiste; mais des ressorts spéciaux, groupant plusieurs départements ensemble, sont établis, & les grandes villes reprennent une sorte de primauté relative.

Dans l'ordre ecclésiastique, Toulouse redevient siège d'archevêché avec les évêchés de Cahors, Montpellier, Carcassonne, Agen & Bayonne pour suffragants.

Dans l'ordre militaire, elle est le chef-lieu de la dixième division, comprenant l'Aude, les Pyrénées-Orientales, l'Ariège, la Haute-Garonne, les Hautes-Pyrénées & le Gers.

Au point de vue de l'administration générale des forêts, elle est le centre de la treizième conservation d'où dépendent les département de la Haute-Garonne, du Tarn & de l'Ariège.

Quelque timide & borné que soit ce mouvement de réaction contre la pulvérisation révolutionnaire, il n'en est pas moins sensible & ira de plus en plus en s'accentuant.

Bonaparte avait trop de largeur dans l'esprit & un sentiment trop réaliste des choses pour se soumettre aveuglément aux étroitesses de la géométrie égalitaire. Il comprenait qu'il était absurde de mettre sur le même pied les grandes métropoles & les petits chefs-lieux de département; que, si la vie urbaine s'était développée durant des siècles avec une intensité & une persistance particulières sur certains points déterminés, cette prétendue offense à l'égalité résultait d'un ensemble de conditions & de circonstances, & que le phénomène s'était développé de lui-même & comme fatalement, avec la précision & la rigueur des lois naturelles. Bien loin de lutter contre ces résultats, il se préoccupait au contraire d'en tirer parti & d'y accommoder sa politique.

Quand la surabondance des œuvres d'art rassemblées à Paris par les victoires des armées de Belgique, d'Allemagne & d'Italie permit de faire participer la province à la jouissance de ces dépouilles opimes, le bon sens du gouvernement écarta la pensée d'un éparpillement mécanique entre les départements. Le rapport présenté aux Consuls par le ministre Chaptal, le

Digitized by Google

31 août 1801, expose, avec une parfaite justesse, la nécessité de favoriser un petit nombre de centres régionaux.

« L'habitant de nos départements, dit-il, a aussi une part sacrée dans le partage du fruit de nos conquêtes & dans l'héritage des œuvres de nos artistes français...

« Cependant, les monuments de la peinture ne peuvent pas être disséminés au hasard sur les divers points de la France. Pour que ces collections soient profitables à l'art, il faut ne les former que là où les connaissances déjà acquises pourront leur donner de la valeur, & où une population nombreuse & des dispositions naturelles feront présager des succès dans la formation des élèves... »

Dans le premier projet de répartition qui fut élaboré à cette occasion, le gouvernement dotait seulement quatre capitales régionales : Bruxelles, Lyon, Toulouse & Bordeaux. Des influences diverses modifièrent cette disposition & augmentèrent, dans des proportions notables, le nombre des cités bénéficiaires; mais, malgré ce changement qui amoindrissait fortement son lot, Toulouse fut vraiment traitée en capitale.

C'est de cette largesse & d'une autre, accomplie dix ans plus tard, que proviennent les toiles les plus précieuses du Musée, & il suffit de rappeler le *Christ* de Rubens, le *Job* de Crayer, le *Saint Antoine* de Van Dyck, le *Saint Augustin* & le *Saint Jean* du Pérugin, les *Saints Protecteurs de Modène* du Guerchin, l'*Apollon* d'Annibal Carrache, la *Chapelle du Saint-Esprit* de Philippe de Champaigne, la *Prise du cerf* d'Oudry, & tant d'autres belles pages, pour reconnaître que les titres historiques de Toulouse ne pouvaient être plus noblement constatés. Quel contraste entre cette magnificence éclairée & les distributions bureaucratiques de peinture accomplies, en des temps plus voisins de nous, sous la pression des intérêts privés & des influences de camaraderie! Combien de générations ne faudra-t-il pas au régime actuel de concessions ministérielles pour que le Musée, encombré de mètres de toiles quelconques, obtienne l'équivalent des deux envois de 1801 & de 1811?

Malheureusement, les grandes pensées de Napoléon devaient être obscurcies par la fumée des champs de bataille, & deux

Digitized by Google

années à peine après la réception des dernières libéralités impériales, Toulouse assistait au duel suprême de l'armée d'Espagne & des forces alliées.

Il faut compter au nombre des actes de Napoléon qui ont contribué à relever le prestige métropolitain de Toulouse, la reconstitution des Académies qui avaient toutes sombré dans la tourmente de 1793. Au moment de la Révolution, les trois Académies royales, celle des Jeux Floraux, celle des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres & celle de Peinture, Sculpture & Architecture, qui avaient beaucoup de membres communs, possédaient, dans leurs rangs, l'élite intellectuelle & sociale de la province. Cette composition même & les attaches naturelles qu'elles avaient à l'ancien régime, quoiqu'un grand nombre de leurs membres eussent exprimé, en mainte occasion, des opinions libérales nuancées parfois d'un esprit philosophique assez accusé, les avaient mises en défaveur. Suspendues de fait par la dispersion ou la mort d'un grand nombre d'académiciens dont plusieurs portèrent la tête sur l'échafaud, soit comme membres de la Chambre des vacations du Parlement, soit comme prévenus d'aristocratie ou de fédéralisme, les Académies avaient vu leurs séances interdites par une suppression formelle, tandis que leurs biens, résultat de largesses individuelles ou des libéralités de la Province & de la ville, étaient confisqués sans autre forme de procès.

Quand le règne de la brutalité clubiste fut passé, les survivants des anciennes Sociétés littéraires & scientifiques, à la faveur du mouvement général de délivrance & de réveil qui se produisait, essayèrent timidement de se reconstituer.

Le premier préfet de Toulouse, Richard, de la Sarthe, ancien commissaire de la Convention près l'armée de Sambre-&-Meuse & l'un des principaux instigateurs de la razzia de tableaux opérée dans les églises de la Belgique, était naturellement disposé, par ses goûts & ses relations, à servir les idées de restauration du nouveau gouvernement. Il s'y prêta de fort bonne grâce & les Académies se reconstituèrent. L'Académie des Jeux Floraux retrouva dans l'hôtel de ville la place d'honneur que les lettres patentes de Louis XIV lui avaient assignée.

L'Académie des Sciences, moins heureuse, ne put rentrer en

Digitized by Google

son hôtel de la Sénéchaussée, aliéné comme bien national; mais elle obtint la restitution de son médaillier, formé, au cours du dix-huitième siècle par l'antiquaire Clément-Martin de Saint-Amans & elle reçut l'hospitalité dans une dépendance des bâtiments municipaux qui avait servi de résidence à l'Académie des Arts & qui était agrémentée d'un jardin, englobé aujourd'hui, avec le sol des bâtiments démolis, dans le square de l'hôtel de ville.

Les publications de l'Académie des Jeux Floraux ont été reprises en 1807 & celles de l'Académie des sciences en 1827.

Quant à l'Académie des Arts, que sa division en associés ordinaires & associés artistes rendait particulièrement suspecte aux susceptibilités égalitaires de l'opinion, les tentatives faites pour la ressusciter demeurèrent sans résultat.

Pendant son séjour à Toulouse, du 25 au 28 juillet 1808, l'empereur fut entretenu de divers importants projets d'édilité qui préoccupaient alors la population. Le décret du 27 juillet conféra à la ville la propriété de biens nationaux considérables, le couvent des Augustins, définitivement consacré au Musée & à l'Ecole des Arts, l'enclos des Carmes déchaussés, occupé par le Jardin botanique & le Cabinet d'histoire naturelle, les bâtiments de l'Observatoire & de la Bibliothèque, le Couvent des dames de Saint-Sernin pour l'établissement de prisons, le Couvent de Salenques pour l'établissement de casernes, l'ancienne église Sainte-Anne, condamnée à disparaître pour l'élargissement de la porte Saint-Etienne & le percement d'une rue nouvelle.

Le même décret, en abandonnant à la ville les terrains & matériaux des remparts & des fossés, à charge d'y établir une promenade publique & d'y supprimer, dans le plus bref délai, les cloaques existants, consacra le principe d'une transformation qui devait renouveler, de la façon la plus heureuse, l'aspect des abords de Toulouse & donner lieu, dans la suite, à la création de vastes quartiers extérieurs.

Les largesses impériales furent complétées, en 1810, par deux décrets qui donnèrent à la ville, à la charge d'entretien, les anciens couvents de Notre-Dame-du-Sac (Hôpital militaire), des Jacobins, des Cordeliers (Magasin à fourrages), des Dames

Digitized by Google

de Saint-Sernin (Lits militaires), de Saint-Antoine-du-T (Manutention de vivres), le bâtiment des Hauts-Murats (Prison militaire), les Séminaires de la Mission & de Saint-Charles & la Caserne Calvet.

Les lourdes charges occasionnées par la guerre & la privation des contingents financiers de la Province ne permirent pas à la municipalité de reprendre, malgré l'impulsion restauratrice du gouvernement, les grandes œuvres d'édilité que la Révolution avait interrompues. Il fut cependant projeté & même commencé quelques travaux importants. La commune obtint la cassation des soumissions faites pour l'aliénation du collège Saint-Martial dont la saillie encombrait la place de l'Hôtel-de-Ville & l'autorisation d'aligner cette place & de construire sur les trois côtés des façades uniformes avec galeries couvertes, dans le goût de la rue de Rivoli : les bâtiments de la Chancellerie, abandonnés par l'État, permirent de pratiquer une rue de la Porte-Saint-Etienne à la Porte-Montoulieu : deux places furent créées sur le terrain occupé par les couvents des Trinitaires & des Grands-Carmes. Enfin la ville, revenant au projet des Capitouls de 1775 pour le dégagement des routes de Paris & du Rouergue à la porte Villeneuve, ébaucha le projet d'une place régulière, de forme ovale qui, longtemps déserte & négligée, ne servit d'abord qu'aux exécutions publiques & qui est devenue un des points les plus animés & les plus riants de Toulouse, la place Lafayette.

A la période tourmentée & violente des deux Restaurations se rattache l'éclosion d'un rêve assez extraordinaire pour avoir pu être traité de roman & dont pourtant il paraît bien difficile de contester absolument la réalité, grâce à la concordance de témoignages contemporains, d'origine & d'inspiration très variée. Nous voulons parler du projet étrange de constituer en plein dix-neuvième siècle un royaume d'Aquitaine, plus ou moins fidèlement calqué sur le plan du royaume carolingien, avec Toulouse pour capitale, & le duc d'Angoulême pour roi. Le sentiment de l'unité française, si patiemment & si vigoureusement développée au cours des siècles par l'ancienne monarchie, est tellement puissant chez nous que l'idée saugrenue d'un démembrement du territoire ne mérite pas même l'hon-

Digitized by Google

neur d'une discussion. Mais, pour comprendre qu'elle ait pu naître & trouver quelques partisans, il convient de se replacer en esprit dans le milieu tout à fait spécial où elle a germé. Si l'on veut bien se rappeler que, dans une période de vingt & un ans, la France avait vu passer les saturnales de 1793, les pompes impériales & les effusions bourboniennes de 1814, on conviendra que peu d'évènements pouvaient être repoussés, *à priori*, comme invraisemblables. Le premier quart du siècle avait vu sortir du néant nombre d'États éphémères ; la volonté napoléonienne a créé beaucoup de royaumes & si quelques-uns, tels que le royaume d'Italie, le royaume d'Etrurie, le royaume de Hanovre n'ont pas survécu au conquérant ou ont été emportés plus tard par les grandes commotions européennes, les royaumes de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, perpétuent encore, dans l'Allemagne redevenue impériale, les souvenirs d'Austerlitz!

Dresde, Munich, Stuttgard ont une population inférieure à celle de Toulouse & la mémoire de leurs princes-électeurs, à titre d'argument historique, pouvait être brillamment balancée par celle des rois goths, du fils de Charlemagne & du héros de la première croisade.

La question du démembrement de la France avait été sérieusement débattue dans les conseils de l'Europe en armes, sous le coup de l'exaspération & de la terreur qu'avait éveillées le retour de l'île d'Elbe. La nombreuse clientèle de l'ancien régime qu'effrayaient les tendances de Paris, de l'est & du nord de la France, s'était donc réfugiée dans la pensée de faire la part du feu, d'abandonner à l'esprit de perdition les pays de la Loire, de la Seine, du haut Rhône & du Rhin & d'établir au Midi une sorte d'oasis bien pensante, sorte de serre chaude réservée à la culture de toutes les exagérations d'un royalisme & d'un catholicisme de convention, quelque chose comme les Deux-Siciles sous Ferdinand, ou l'Espagne du *rey neto*. Grâce à l'immense bouleversement de toutes choses, à la dislocation sociale universelle, aux ténèbres où les grands évènements avaient plongé la vie privée de beaucoup de Français, ténèbres favorables aux métamorphoses, il ne manquait pas d'aventuriers à qui devait sourire l'espérance de

Digitized by Google

se rendre nécessaires & de jouer un rôle dans une petite cour bourbonienne où fleurirait un régime combiné de religion, de police & d'esprit troubadour. Cette chimère a sans contredit hanté l'imagination d'un état-major passablement mêlé, sous les ordres duquel se trouvaient des hommes de main d'un dévouement & d'une vigueur à toute épreuve. Heureusement pour la paix publique, ce rêve, qui a donné lieu à quelques épisodes sanglants, ne fut pas de longue durée; la raison & le patriotisme des conseillers du roi Louis XVIII en firent justice & le rétablissement de la paix en Europe acheva de dissiper ces vapeurs malsaines. La résurrection du royaume des Wisigoths demeura dans l'histoire une aventure romanesque, bien caractéristique du détraquement des intelligences sous le coup de nos grandes catastrophes gouvernementales.

Au point de vue matériel, le gouvernement de la Restauration a laissé des traces importantes à Toulouse. Son œuvre capitale d'édilité fut la suppression des remparts & l'établissement de boulevards extérieurs sur le terrain des anciennes lices & des fossés. L'enceinte de Toulouse, qui comprenait, au dix-septième siècle, une courtine percée de treize portes & flanquée de quarante-six tours circulaires coiffées en poivrière, ne remontait pas à la belle époque des fortifications; le spécimen qui en a été conservé le long de l'Arsenal, sur le boulevard Saint-Pierre où l'on s'est contenté de combler les fossés, ne donne pas lieu de regretter la destruction d'une clôture assez basse, depuis longtemps inutile au point de vue militaire & qui paralysait, sans compensation, le développement de la ville, maintenant au dehors une bordure de fossés irréguliers, pleins d'eau croupissante, &, à l'intérieur, une zone de ruelles obscures, étroites & malsaines. Grâce aux beaux travaux de 1752, la vie urbaine avait déjà débordé, sur le flanc sud-est de l'enceinte, entre le palais du Parlement & la porte Saint-Étienne; l'extrémité de l'allée qui se terminait à la hauteur de l'abside de la cathédrale marquait déjà l'amorce d'une grande ligne de plantations, destinée à envelopper tout le pourtour de Toulouse jusqu'à la Garonne.

L'enceinte était aussi ébrêchée à la porte Villeneuve. La

Digitized by Google

démolition des remparts fut commencée en 1819, &, en 1824, le plan d'ensemble des boulevards fut approuvé.

Le chemin étroit, sinueux & fortement remblayé qui reliait la porte Villeneuve à la berge du Canal, au pied des coteaux du Calvinet, était assiduement fréquenté pendant les beaux jours, par les promeneurs qui se répandaient ensuite le long du Canal, vers le pont de l'Embouchure ou le pont des Demoiselles. Cette active circulation qui n'était pas sans danger avait inspiré au Conseil municipal, dès 1812, sous l'administration de M. de Malaret, la pensée de remplacer ce chemin par une large avenue plantée dans l'axe de la porte. Le plan fut tracé par M. Virebent & les estimations faites; mais les évènements généraux suspendirent tout. La Restauration recueillit ce legs de l'administration impériale, comme bien d'autres, & la formation d'une allée de soixante mètres, à quatre rangées d'arbres, fut résolue. La nouvelle promenade, appelée tour à tour allée Villeneuve, allée Lafayette, allée Louis-Napoléon, a repris en 1870 sa seconde dénomination & heureusement rattachée à l'ensemble des boulevards par deux avenues symétriques, encadrée partout de quartiers neufs, ne rappelle plus les terrains vagues & les jardins potagers du temps jadis.

La place importante qu'avaient prise quelques enfants de Toulouse dans les conseils des rois Louis XVIII & Charles X autorisait certaines espérances de relèvement provincial que la révolution de 1830 dissipa.

La politique du nouveau gouvernement se montra, en somme, assez peu favorable à Toulouse que ses souvenirs ligueurs & ses emportements royalistes de 1815 rendaient suspecte à la cause libérale; d'ailleurs, la mode étant à une sorte de rajeunissement plus ou moins édulcoré des théories de la Révolution, tout ce qui pouvait ressembler à une reconstruction quelconque du passé était accueilli avec défiance. En dépit du mouvement industriel qui se produisait partout, le règne de Louis-Philippe a pu s'achever sans que le pays toulousain entendît le sifflet d'une locomotive.

Le 16 novembre 1837, une ordonnance royale vint frapper Toulouse dans une de ses prérogatives séculaires, en ordon-

Digitized by Google

nant la suppression de son hôtel des Monnaies. Cette mesure, présentée à la signature du roi par le ministre des finances Laplagne, atteignait également les villes de Bayonne, Perpignan, Limoges, La Rochelle & Nantes, & faisait disparaître un des plus anciens témoignages de la primauté régionale de Toulouse.

La ville avait été plusieurs fois menacée de perdre sa Monnaie au dix-huitième siècle : un arrêt du Conseil de 1706 la supprima; les réclamations du pays le firent rapporter le 27 novembre suivant. Il y eut récidive en 1757 (arrêt du 30 octobre). Alors encore, les instances du Parlement, de la Chambre de Commerce & du Corps municipal obtinrent grâce. L'affaire fut remise en question en 1772. M. de Brassalières, chef du Consistoire, présenta à ce sujet de chaleureuses protestations. Il fit valoir que, du 1er janvier 1764 au 31 décembre 1771, la Monnaie de Toulouse avait émis des espèces pour plus de dix millions de livres, que la spéculation sur les monnaies étrangères rapportait aux négociants plus de 80,000 livres par an.

« Tarir cette branche de commerce avec l'Espagne, dit-il, c'est à peu près l'anéantir. Les Espagnols apportaient avec empressement leur or à notre Monnaie, multipliaient ainsi les espèces dans le haut Languedoc, exportaient les étoffes de nos manufactures, faisaient valoir nos productions & nos troupeaux. La suppression de la Monnaie va non seulement diminuer les espèces & la circulation, mais encore éteindre notre commerce & ruiner nos propriétés... Cette destruction frappe non seulement sur notre ville, sur le Languedoc, la province de Foix, de Couserans & le Comminges, mais même sur le Quercy, le Rouergue & une partie de l'Auvergne qui apportaient chez nous leurs denrées pour les échanger avec l'or d'Espagne fabriqué dans notre Monnaie. »

Toutes les influences futent mises en œuvre pour parer le coup; les députés de la ville à la cour eurent des instructions spéciales dans le même sens, & l'édit redouté ne fut pas rendu.

La Monnaie de Toulouse avait même résisté au radicalisme centraliste de la Révolution & s'était vue maintenir par le

Digitized by Google

gouvernement consulaire (10 prairial an XI) au nombre des seize ateliers monétaires de France, y compris Bruxelles, Genève & Turin.

Le perfectionnement de l'outillage, devenu de plus en plus compliqué & rapide, fut, sans doute, avec la tendance moderne à tout centraliser dans la capitale, la principale cause de la suppresion prononcée en 1837.

Ainsi disparut l'atelier monétaire de Toulouse qui était un des plus anciens de France & dont l'existence est prouvée par des monuments, au moins depuis le cinquième siècle, sans parler des émissions antérieures dont la constatation est difficile, soit avant la conquête romaine, soit après la conquête & pendant la période impériale.

Certaines pièces d'Anastase frappées par le roi Alaric II portent, au revers, les initiales TO, marque spéciale de l'atelier de Tolosa. Les mots TOLOSA CIVI ont figuré, pendant plusieurs siècles, sur des monnaies carlovingiennes, féodales & royales, & n'ont disparu définitivement que sous Philippe III. Le point secret de cet atelier fut placé sous la cinquième lettre de la légende depuis Charles VI (11 septembre 1389), &, depuis 1540, les pièces frappées à Toulouse furent marquées de la lettre M.

Les premières années du second empire ont vu s'accomplir une transformation économique d'une portée incalculable : le rattachement de Toulouse au réseau des chemins de fer français. Reliée en premier lieu à Bordeaux, puis à Cette, puis aux Pyrénées, puis à la France centrale, Toulouse a fini par devenir le nœud d'un grand nombre de lignes qui contribueront certainement à lui rendre, sous une forme nouvelle & encore indécise, son rôle traditionnel de capitale provinciale.

La création des grands commandements militaires, dont le périmètre a varié, mais dont le principe persiste, a été une dérogation nouvelle au système de la mosaïque. L'année 1854 vit faire un pas important, dans l'ordre universitaire, au relèvement de Toulouse comme centre provincial. On en était encore au régime bizarre des rectorats départementaux imaginés en 1848, quand M. Fortoul soutint au Corps législatif un projet de réorganisation des Académies.

Digitized by Google

Hippolyte Fortoul, qui avait professé à Toulouse de la façon la plus brillante, de 1841 à 1846, l'histoire des lettres françaises depuis la Renaissance & qui s'était montré sincèrement épris des souvenirs méridionaux, tailla dans la carte de France, pour la vieille cité universitaire, une belle & large circonscription, composée de huit départements (Ariège, Aveyron, Haute-Garonne, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Tarn & Tarn-&-Garonne).

Il y aurait injustice, dans cette rapide histoire de la primauté régionale de Toulouse, à ne pas donner un souvenir particulier à M. Laferrière, inspecteur général de l'enseignement du droit, délégué à l'administration de l'Académie. Cet homme distingué, qui appartenait à l'Institut, & qui a laissé un nom dans notre littérature juridique, est un des rares hauts fonctionnaires, qui, appelés à Toulouse par les hasards de la carrière administrative, ont pris à cœur les intérêts de la ville, se sont émus de ses souvenirs, de ses traditions, de ses espérances, & ont rêvé de lui rendre dans le présent ou dans l'avenir, quelques rayons de l'auréole du passé.

Personne n'a parlé de Toulouse avec une compréhension plus sympathique de ses grandeurs réelles, de son rôle historique & de sa destinée spéciale dans la patrie française.

M. Laferrière fut nommé à Toulouse le jour même où était signé à Pau le décret constituant les nouvelles circonscriptions académiques. Le 16 novembre suivant, présidant la séance solennelle de rentrée des Facultés, l'éminent jurisconsulte prononça un grand discours où était nettement affirmé un programme de relèvement provincial. « La loi du 14 janvier 1854, qui a créé les seize Académies, doit être, dit-il, dans l'ordre de l'Université, ce que les lois de 1800 & de 1810, sur les Cours impériales, ont été dans l'ordre de la magistrature,... une rénovation qui lie, avec une prudence enseignée par l'histoire, le présent au passé. » Le premier de tous, depuis bien des années, l'orateur officiel osa prononcer le nom d'*Université de Toulouse*, qu'il alla même jusqu'à faire graver en lettres d'or, sur le portail du rectorat. Il rappella avec bonheur ce passage des lettres patentes de François Ier accordant à l'Universite de Toulouse le privilège de faire des che-

Digitized by Google

valiers : « Les provinces & monarchies ne peuvent plus être décorées que par les sciences, loyautés & vertus; & nous voulons attraire en l'Université de Toulouse nombre de personnes désirans vertu & savoir. »

M. Laferrière ajoutait : « Sur tous les points de ce territoire vraiment provincial, qui a donné à la France tant d'hommes supérieurs dans l'Eglise, l'armée, la magistrature, le professorat, peuvent se produire, de la circonférence au centre, avec honneur & confiance dans leurs destinées, des hommes animés du noble désir de la science & de la réputation... » Il termina par un chaleureux appel à la jeunesse : « Jeunes gens du Midi, pourquoi chercheriez-vous au dehors des ressources d'instruction que le gouvernement veut rendre aussi complète dans l'Université de Toulouse que dans la capitale de l'Empire? Restez-y par sentiment, je dirai même par devoir de patriotisme. Le patriotisme provincial, cette vertu des anciens âges, a fait autrefois des merveilles, surtout dans cette belle province du Languedoc; il peut enfanter encore de grandes choses. Suivez son inspiration; restez fidèles aux écoles de votre pays. »

M. Laferrière s'associa chaleureusement au mouvement d'opinion qui s'était produit alors à Toulouse, sous l'inspiration de quelques membres de l'enseignement supérieur, secondés par des publicistes dévoués, pour faire cesser la dégradation méthodique & progressive d'un des plus beaux édifices religieux de Toulouse, le grand couvent des Jacobins, transformé depuis 1792 en caserne d'artillerie. Après la véhémente philippique du comte de Montalembert contre la capitale du vandalisme, pas un archéologue ou littérateur de marque n'était passé à Toulouse sans donner sa note dans un concert d'anathèmes contre le génie militaire & ses aménagements, En dernière analyse, l'usage guerrier de la nef, des chapelles, du cloître, des bâtiments conventuels des Frères Prêcheurs. les avait préservés de la ruine, de la destruction totale, comme tant d'autres domaines nationaux livrés en curée aux impitoyables licences de la propriété privée; mais à quel prix! Le vaisseau majestueux de la grande église, si imposante avec sa rangée médiane de piliers couronnés de nervures qui s'épa-



Digitized by Google

nouissent en gerbes comme le bouquet d'un palmier, avait été coupé transversalement de planchers pour faire des chambrées; &, chaque jour, au retour de la manœuvre, on ne voyait pas sans effroi les lourds chevaux des batteries s'engouffrer au milieu des frêles colonnettes de la salle capitulaire. Le moment était critique, le ministère de la guerre ayant approuvé des projets de réparations, d'une dépense considérable qui, en consolidant la caserne & les écuries, devaient encore aggraver le mal & achever de désespérer les artistes. Alors naquit la pensée de reprendre à l'armée cette ancienne résidence académique, jadis illustrée par le tombeau de l'Ange de l'École & d'en faire le siège d'une Sorbonne toulousaine où seraient réunies toutes les Facultés, y compris la Faculté de théologie, dont M. Laferrière, au nom du Ministre, croyait pouvoir alors promettre la reconstitution, pour compléter, dans la métropole méridionale, le faisceau du haut enseignement.

Les négociations entamées avec le Ministère de la guerre furent vivement poussées, &, sur l'engagement pris par la ville de concourir à l'édification d'un nouveau quartier d'artillerie contigu à la caserne Lascroses, l'enclos entier des Dominicains fut mis à la disposition de la municipalité. Malheureusement l'idée grandiose qui avait été la cause déterminante de ce contrat, devait être abandonnée & le majestueux édifice dont on avait rêvé de faire une Sorbonne fut plus modestement destiné à accroître, dans des proportions invraisemblables, les dépendances du Lycée.

Un des promoteurs les plus ardents de la revendication des Jacobins, M. Félix Lacointa, ancien professeur d'éloquence à l'École de Sorèze, humaniste passionné & chaleureux, créa à la même époque sous le titre de *Revue de l'Académie de Toulouse*, un recueil bi-mensuel qui a duré quatorze ans, de 1855 à 1869, & qui était destiné, dans la pensée de son créateur, à rendre sensible le mouvement intellectuel espéré de la réorganisation académique.

En parcourant les feuilles de cette publication qui perdit quelques années plus tard sa clientèle universitaire sans la compenser d'autre part, on y retrouve les travaux de beaucoup de professeurs & de littérateurs distingués, tous plus ou moins

Digitized by Google

complices d'un beau rêve de résurrection provinciale demeuré, en fin de compte, sans réalisation.

Les grands travaux d'édilité accomplis à Toulouse pendant le dix-huitième siècle & la première moitié du dix-neuvième étaient à peu près exclusivement consacrés à l'embellissement ou même à la formation de quartiers neufs développés autour de la vieille enceinte & englobant les deux noyaux primitifs de la cité & du bourg dans un encadrement d'avenues ou de voies spacieuses; mais le bloc de l'ancienne ville demeurait irréductible, avec son réseau de voies sinueuses, étroites, mal pavées, abris peut-être appréciables contre les violences du vent d'autan & les ardeurs du soleil de juillet, mais instruments de circulation bien insuffisants pour le mouvement quotidien que l'accroissement de la population & l'apport continuel des chemins de fer, progressivement complétés, augmentait de jour en jour dans des proportions imprévues. Le changement qui s'est produit dans la situation économique des campagnes, où personne ne marche plus à pied & où les attelages de toute nature, depuis le fourgon attelé de fortes bêtes jusqu'à la « jardinière » élémentaire traînée par une haridelle mal harnachée, contribuait à causer beaucoup d'encombrement dans les rues, surtout aux jours de marché & de fête. De là naquit nécessairement la pensée de percer de part en part ces îlots de maisons, ces « moulons » traditionnels des capitoulats du temps passé, désormais incapables de suffire aux nécessités d'une vie plus active, plus extérieure & plus remuante.

Comme les chemins de fer étaient le motif déterminant des innovations réclamées, la première pensée qui se présenta fut le percement d'une rue orientée du sud-ouest au nord-ouest, entre le Pont-Neuf & la gare; mais cette idée fut abandonnée, & reprenant un projet de percement perpendiculaire qui avait été déjà discuté au dix-huitième siècle, M. l'ingénieur Maguès traça les deux grandes voies de l'est à l'ouest & du nord au sud dont l'exécution fut interrompue par la catastrophe de 1870 & qui, reprises en partie, depuis cette date cruellement historique en ont retenu les noms douloureux d'Alsace-Lorraine & de Metz.

Digitized by Google

Saluées, lors de leur création, par les critiques les plus violentes, ces deux lignes de circulation urbaine, très animées, très vivantes, ont conquis, depuis, la faveur du public & contribuent, au même titre que les belles créations des états de Languedoc & des anciennes municipalités, le Grand-Rond, les avenues de Saint-Cyprien, les boulevards, à donner à Toulouse sa physionomie de grande ville moderne, ce qui ne veut pas dire de ville originale ; car, plus la civilisation contemporaine se diffuse, plus les chances d'originalité disparaissent.

La prédestination géographique de Toulouse au rôle de capitale & la continuité historique de ce rôle ne pouvaient manquer d'entraîner, au physique ainsi qu'au moral, certaines conséquences inévitables. Naturellement, la diversité d'origine des populations, leur mélange, leur juxtaposition, leur va-&-vient incessant seront toujours incompatibles avec l'originalité. Des qualités, des défauts, des aptitudes contraires, en se rencontrant, se neutralisent. Il n'y a pas de capitale originale.

Dans l'ordre physique, on chercherait vainement un type toulousain ; la mauvaise habitude qui a régné pendant quelque temps dans le pays, de serrer immodérément avec des bandages, le crâne des enfants nouveau-nés, avait déterminé une déformation désignée sous le nom de tête toulousaine ; mais ce fait fortuit qui a disparu avec la malheureuse pratique d'où il tirait son origine, ne saurait être considéré comme un trait de race.

Un graveur de beaucoup d'esprit, du dix-huitième siècle, Foulquier, a exécuté à l'eau-forte, d'une pointe très élégante & très alerte, une collection de types toulousains qui forme une amusante mosaïque de visages. Ces portraits charmants, enlevés d'après nature, sont assez fidèles pour désespérer le pédantisme anthropologique. Il y a de tout dans ce musée en miniature ; des visages pleins & charnus qui trahissent la souche auvergnate, des minois fûtés qui arrivent en ligne droite du Béarn, des faces rondes à pommettes saillantes où la Gascogne a laissé son estampille, des nez romains trahissant le Bas-Languedoc, des lèvres fortes & des cheveux crépus hérités des aïeux ibères, sans négliger les coefficients anglais & germani-

Digitized by Google

ques évoquant le souvenir des antiques migrations. Et au-dessus des variétés plastiques fournies par la nature, le grand effacement égalitaire des modes parisiennes, copiées déjà, avec une prédilection remarquable, par toutes ces dames, ces bourgeoises, ces soubrettes, ces marquis, ces gens de loi, ces casse-noisette, dans l'attifement des coiffures, dans l'arrangement des cheveux, dans le port de la barbe, dans les airs de tête.

Au point de vue moral, même complication, même neutralisation. Il serait impossible de définir le caractère toulousain. Trop d'éléments disparates s'y sont combinés, d'après un dosage d'une infinie variété, trop d'influences extérieures sont venues, à travers les siècles & viennent encore chaque jour, modifier, altérer, estomper le fond primitif. La solidité laborieuse de l'Auvergne, la ténacité rouergate, la légèreté, la mobilité languedocienne, le sensualisme provençal, l'esprit d'ordre & de parcimonie du Quercy & de la haute montagne, la finesse, la vantardise & l'impudence gasconnes, la bonhomie & la simplicité albigeoises, la souplesse & la bonne grâce un peu féline du Béarn, se sont dilués & fondus à la faveur de tant de croisements qu'un observateur impartial sera dans l'impuissance absolue de démêler un trait commun & fixe au milieu des innombrables variations de la personnalité. Il faudrait pour déchiffrer l'énigme des atavismes posséder sur chaque sujet des données généalogiques d'une précision & d'une certitude irréalisables.

Nous ne parlons pas du type grotesque de Toulousain du Palais-Royal & des petits journaux de Paris, qui parle des bords de la Garonne, qui dit *sandis* & *cadédis* comme au temps de M. de Crac : cet échantillon antédiluvien est depuis longtemps de pure convention & sonne aussi faux que la pratique de Polichinelle. C'est un passe-temps de commis-voyageur arriéré. Il n'y a pas plus de vérité ethnique & sincère dans le genre factice que se sont donné quelques provinciaux parisianisés appartenant au monde de l'art, du théâtre ou du journalisme, affectant, par pose, une certaine grossièreté de convention, des locutions bizarres prétendues de terroir & qui font miroiter à distance quelques excentricités saugrenues, destinées à grandir leur auréole dans certains milieux badauds. Ce pur

Digitized by Google

cabotinage, qui n'est qu'une forme de la réclame, n'a rien de commun avec la réalité.

Toutes les grandes villes doivent en prendre leur parti. Dans notre monde moderne, avec des communications de plus en plus rapides & faciles, il s'établit fatalement, par la force inéluctable des choses, une sorte de cosmopolitisme large & indulgent contre lequel toutes les tentatives de résurrections particularistes doivent échouer. Il est intéressant, il est convenable de demander au passé tout ce qu'il a d'instructif, d'utile, de bienfaisant, d'anoblissant pour l'âme humaine. C'est une musique apaisante & douce qui éveille des émotions salutaires, évoque des souvenirs précieux, & produit d'agréables diversions. Mais la tendance à l'égalisation du grand courant humain est trop forte pour que rien puisse l'entraver. Le rêve d'isoler au milieu de ce large courant le filet d'eau des petites fontaines est follement chimérique. Tout se confond & s'unit dans la vaste mer.

ROSCHACH.

Digitized by Google

# LE RÉALISME ET LA FANTAISIE

## DANS GOUDELIN

Pierre Goudelin est un classique. On a parfois fait l'éloge de ses poésies, mais d'une façon assez générale[1]. Ces poésies soulèvent au fond beaucoup de questions littéraires, presque toutes intéressantes, & que la critique cependant laisse un peu dormir. Je me contenterai de rechercher ici jusqu'à quel point ce classique a eu le sens de la réalité, & quelle dose de fantaisie il a mise dans son lyrisme; ce sera voir comment se sont fondues & conciliées chez lui deux tendances opposées. Quoique le *Ramelet Moundi* mérite d'être examiné sous bien d'autres aspects, cette seule étude peut déjà conduire à quelques conclusions sur l'œuvre & sur la structure d'esprit de son auteur.

### I.

Le sens du mot *réalisme* a été faussé en partie & rétréci par nos querelles littéraires de cette fin de siècle. Il est devenu l'étiquette d'une école qui, par une prétention assez peu justifié, entend le faire sien & l'appliquer seulement à des peintures basses ou triviales. Mais il reprendra sans doute quelque jour un sens plus large & plus compréhensif; c'est déjà

1. Voir notamment le chapitre consacré à Goudelin par le Dr Noulet dans son *Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France aux seizième & dix-septième siècles* (paru dans la *Revue de Toulouse* 1858-1859). Voir aussi G. Jourdanne, *Eloge de P. Goudelin;* Carcassonne, 1893 (Bibliothèque de la *Revue Méridionale*).

Digitized by Google

celui qu'il faut lui donner lorsqu'il s'agit de juger un poète lyrique du dix-septième siècle.

Goudelin a-t-il été réaliste ? Oui, assurément ; & plus d'une fois d'abord dans le choix de ses sujets & de ses personnages. Il n'y a qu'à ouvrir le *Ramelet* pour en trouver la preuve. Nous y rencontrons, par exemple, des personnages champêtres : je n'irai pas jusqu'à dire que ces bergers soient absolument dans la nature ; évidemment, leur rusticité n'est ni crue, ni complète ; quoique moins fades, ils ont cependant quelques liens de parenté avec ceux de l'*Astrée*, qui devaient plus tard devenir ceux de Florian. Du moins Goudelin — tout grand admirateur qu'il fût des anciens, & connaissant à fond Virgile, — a-t-il su éviter de faire des bergers trop antiques, qui se seraient livrés à des luttes de poésie & auraient reçu pour prix des coupes ciselées. Bien que ses personnages soient moins frustes qu'aux champs, il y a après tout quelque vérité dans sa bergère Liris (*la pastouro Liris*), qui se lève à l'aube du jour, qui lace son corset éclairée par un gai rayon de soleil[1], puis descend dans son parterre pour y cueillir « la violette de Mars. » Toute la pièce où elle est en scène est pleine de fraîcheur, & le naturel, — le réalisme, si l'on veut, — n'en est pas absent.

Mais Goudelin était avant tout un citadin. C'est pour cela qu'on trouve dans son œuvre les gens observés dans la rue, dans les faubourgs, ceux qu'il a pu coudoyer chaque jour ; il découpe leurs silhouettes d'un trait, d'un mot souvent, par exemple dans ces épigrammes, qui ne sont point cependant ce qu'il a fait de meilleur, épigrammes innocentes & sans fiel, mais un peu triviales, lorsqu'elles ne sont pas trop plates. On y trouve tout un petit monde de personnages, qu'il a affublés de noms grotesques & qui sont de sa connaissance, qui

1. L'expression de Goudelin est à la fois pittoresque & précieuse : *Al punt que le Soulel, en plegan la bouneto, — Pencheno soun pel d'or sul naut des tucoulets.* Voir d'ailleurs tout ce *Chant royal*, qui est au début de la troisième *Floureto* (édit. Noulet, p. 153). Nos citations se réfèreront toujours à cette édition qui peut être considérée comme définitive : *Œuvres de Pierre Goudelin*, &c., par le Dr J.-B. Noulet. Toulouse, Ed. Privat, 1887.

Digitized by Google

reviennent à chaque instant, & qu'il interpelle familièrement : ces gens s'appellent *Cucois*, *Gingi*, *Peyrot*, *Tarlimbaut*, & il y a aussi des femmes, *la Ranquino*, *Dono Jouano*, & bien d'autres[1]. D'ailleurs, une des pièces les plus complètes qu'il ait faites en ce genre — pièce de longue haleine, — c'est la « chanson de table », qui se trouve dans la seconde *Fleurette*, la description du cabaret de campagne tenu par *Tocosson* & sa femme *Dono Roubiago*. Sous une forme amusante & pittoresque, on entrevoit là tout un coin de la banlieue de Toulouse au dix-septième siècle, coin que Goudelin devait connaître & avoir observé de près, où on peut le soupçonner de s'être attablé lui-même plus d'une fois. Aussi, comme les types sont pris sur le vif! comme ils sont vrais, comme ils ont été tous *vus*, ces encaveurs, ces fendeurs de bois, ces marchandes de beurre! Et la scène se trouvant mise en chanson, le poète leur a prêté des mots exacts, des expressions du cru, il leur a fait parler leur langage :

Hè! lèau, l'Hoste, fazan brindes
Et fripen quicom de bou.
Qu'un aucat & dous pouls d'Indes
Me soun gays dins le gipou...

Le tribal me douno peno;
Nou demandi que cartet,
May que, dins la tasso pleno,
Posco fa nada croustet[2].

Au chœur des buveurs succède la dispute de la fin, ce que nos auteurs contemporains appelleraient « le coup de tor-

1. Il y a dans ces noms de fantaisie, comme dans certaines parties de l'œuvre de Goudelin, des souvenirs empruntés au rabelaisien Claude Odde de Triors, qui avait publié au seizième siècle *Les joyeuses recherches de la langue tolosaine* (réimpr. par G. Brunet, Paris, Téchener, 1847).

2. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 123. — « Allons vite, l'hôte! Portons des santés, & frippons quelque chose de bon. Une oie & deux coqs d'Inde me réjouissent la panse .. Le travail donne trop de peine. Je ne demande qu'un quart de vin, pourvu que je puisse faire nager une croûte dans ma tasse pleine! »

Digitized by Google

chon. » L'hôtesse saisit un des clients au collet, puis se prend aux cheveux avec la marchande de beurre, & ces femmes se traitent de *foulasso,* d'*ibrougnasso*, de *sacopautras*. Bref, une vraie scène de guinguette, &, pour être écrite en toulousain du dix-septième siècle, n'est-ce pas bien là du réalisme dans le sens qu'on affecte aujourd'hui de donner au mot?

Il y a plus. Ce réalisme d'expression, il n'est guère de pages du *Ramelet* — je n'excepte même pas les plus quintessenciées — où l'on ne soit exposé à en rencontrer des traces. Et, à vrai dire, on pouvait s'y attendre « *a priori.* » Il ne doit pas nous étonner, étant donnée la langue dont s'est servi Goudelin. L'originalité de sa tentative consista précisément à élever au rang de langue poétique un idiome tout populaire; cela, sans le défigurer ni l'appauvrir, en le prenant tel qu'il était, avec ses alliances de mots hardies & ses métaphores risquées, en le nettoyant seulement de ses scories. Dans une telle langue, il y avait forcément beaucoup d'expressions crues ou triviales. Goudelin — & c'est peut-être là son mérite — ne les a ni recherchées à outrance, ni évitées par une sorte de délicatesse mal placée. Il a bien pris son idiome *moundi* tel qu'il l'entendait parler autour de lui, & a su y mouler sa pensée. Je ne dis pas que çà & là il n'ait un peu ciselé; ce n'est pas pour rien qu'il était artiste & lettré, qu'il avait étudié soigneusement les latins, les poètes français & italiens. Mais, à l'occasion, tous les souvenirs classiques disparaissent, font place à la libre expression du cru, & c'est alors que Goudelin est bien réaliste.

Cela perce un peu partout; quelquefois d'une façon inopinée & au moment où l'on s'y attendait le moins. Ainsi, dans une de ses chansons de table, la plus distinguée sans doute qu'il ait écrite, toute ornée d'images ingénieuses & de souvenirs mythologiques, il ne se retient pas vers la fin, il veut conclure, presque à froid, par un hoquet d'ivresse :

> La sèrp fuch la flou des razins.
> Ane dounc! que le flascou trote
> Dinquio que le palmou gargote[1]!

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 179. — « Le serpent fuit la fleur de la

Digitized by Google

A plus forte raison trouverait-on beaucoup d'expressions analogues dans les autres chansons de cette catégorie, celles où le très grand laisser-aller descend jusqu'à la trivialité. Même dans ces *Chansons d'Amour*, dans ces petites sérénades qui, par l'accord du rythme avec la pensée, ont quelque chose de gracieux & d'ailé[1], l'expression réaliste trouve vite place. On le conçoit quand le poète prend un ton satirique pour raconter quelque mésaventure, celle qui lui arriva par exemple le soir où il fut coiffé d'un baquet d'eau de morue :

> Sentigui que m'abion coufat
> Un grazal d'aygo de merlusso[2].

Ici l'expression triviale est à sa place. Mais lors même que la pièce est plus grave, plus amoureuse, Goudelin ne retient pas toujours le mot qui semble une raillerie à l'adresse de ses propres sentiments, & voici comme il se dépeindra levant la tête, par une nuit claire, sous le balcon de sa belle :

> Et lèbi le cap per la beze
> Coumo qui cèrco un estournut[3].

Il n'y a pas à dire, l'attitude est vraie, bien fixée d'un seul trait; mais comme ce trait, par son ironie, nous ramène sur terre & fait fuir l'idéal à tire d'aile !

Dans ce style, on ne rencontre pas seulement, & à foison, des images populaires. Goudelin ne se contentait pas de savoir les diverses expressions, les dictons, les proverbes en usage de son temps & dans sa province; il connaissait encore les amusements, les jeux enfantins, les superstitions de la campagne & de la ville. Il portait tout cela dans une tête bien faite.

vigne. Allons donc ! que le flacon circule jusqu'à ce que nos gosiers gargouillent ! »

1. Voir, par exemple, la très jolie chanson de sérénade de la page 120 : *Façan l'aleto*, etc.

2. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 31. — « Et je lève la tête pour la voir, comme qui cherche à éternuer. »

Digitized by Google

Bref, il était encyclopédique, & c'est à cette condition qu'un homme peut reproduire son temps & nous donner à distance la sensation d'une réalité pleinement saisie. Dans cette sphère des connaissances locales, au milieu de ce monde — restreint, je veux bien, — mais vrai cependant & complet en son genre, qui donc s'est jamais mû plus à l'aise que lui? Aucun détail qui n'arrive dans ses vers sans effort, a point nommé, lorsqu'il en a besoin. Il ne procède pas par ces longues énumérations, par ces entassements qui sont chers à la verve exubérante & puissante d'un Rabelais; mais, à tout prendre, que de choses chez lui cependant, & qui risqueraient de rester lettre close, si les commentateurs — Doujat en tête dès le dix-septième siècle — n'avaient pris soin de nous les expliquer par le menu[1]!

Arrivons au réalisme descriptif, celui qui précisément semble être l'effort suprême de l'école contemporaine & de plus d'un auteur de nos jours. Qu'est-il chez Goudelin? D'abord, étant poète, il a souvent réussi à nous donner en peu de mots une sensation vraie des choses, & s'il a employé peu de mots, c'est qu'il a su bien les choisir. Quoiqu'il n'ait eu en général qu'un sentiment assez moyen de la nature & qu'on le trouve parfois chez lui réduit aux proportions d'une partie de campagne ou d'un goûter sur l'herbe[2]; quoique, par ailleurs, il ait un peu affadi les choses, se soit complaisamment promené dans des parterres trop rectangulaires, où ne croissaient guère que les fleurs destinées aux Jeux de Clémence Isaure — le souci & l'œillet, la violette & la jacinthe, — cependant il nous communique, à l'occasion, une impression juste. Que doit-on penser, par exemple, de ces trois vers :

Daban que la Sor del Soulel,
Darrè la niboul amagado,
Tire sa courneto argentado[3]?

1. Voir, entre autres exemples, l'expression *fa crabo es crabo* & son explication. (*Œuvres de P. Goudelin*, p. 47.)

2. Voir notamment la pièce intitulée *Intrado de May*, ib., p. 104.

3. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 10. — « Avant que la sœur du soleil, cachée derrière la nue, en fasse sortir son croissant d'argent. »

Digitized by Google

N'y a-t-il pas ici quelque chose de bien vu? Nulle description de ces nuages amoncelés, de leur forme, de leur couleur; point d'épithètes, sauf *argentado*. Et pourtant, malgré cette sobriété, ou plutôt à cause de cette sobriété, n'éprouvons-nous pas à notre tour la sensation de cette lune qui émerge, émerge doucement, montre à peine le bout de son croissant, & joue en quelque sorte à cache-cache avec nous? Il y a tout cela dans les trois vers de Goudelin. Le réalisme ne perd peut-être rien à être poétique, & même un peu spirituel. Ailleurs, pour nous montrer ce qu'est l'homme, & combien fragile son existence, le poète appellera à son aide toutes les métaphores connues, l'ombre, la poussière, la fumée, les bulles qui se jouent à la surface de l'eau, mais il terminera par une comparaison plus frappante que les autres, & qui est bien à lui :

Petit mouli de prat, à la sasou primaygo,
Qu'es adesaro flou, & dins un pauc sera
Un flouquet de bourrils que le bent desfara [1].

Il y a une justesse & une simplicité parfaites dans cette comparaison de la brièveté de la vie humaine avec la bourre légère des fleurs des champs que le vent disperse au loin. Saisir ainsi l'aspect mobile & fuyant des choses, c'est avoir le don du pittoresque, c'est être réaliste, au sens large du mot.

Dans bien des passages, du reste, Goudelin n'a pas reculé lui non plus devant la description d'une laideur ou d'une difformité quelle qu'elle fût. Au milieu d'une description de tempête, il introduira par exemple le petit drame de la mouche saisie par l'araignée :

Atal la mousco ba dejouts uno teaulado,
O countro uno paret gandi se la trumado;
Mès talèau que se crey seguro dins le jas,
La tararaigno sort doun nou se tracho pas
Que li'stroupo les pès & le cap li rougaigno [2].

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 135. — « C'est le petit *minon* des champs, à la saison printanière, qui maintenant est une fleur, & sera bientôt un flocon cotonneux, qu'éparpillera le souffle du vent. »

2. *Ibid.*, p. 45. — « Alors la mouche va sous un toit ou contre un mur

Digitized by Google

Il n'a point reculé davantage devant la peinture des effets lugubres de la mort, devant les vers qui rongent le cadavre & se repaissent de notre chair en putréfaction. C'est, à vrai dire, une image chère aux prédicateurs de toutes les époques, & il peut bien la leur avoir empruntée :

Nou fourègui pas à l'oustal
Que le cor me dissèc atal :
Coussi las gens ne ban d'augido!
Coussi touts leguenan al clot,
Oun, sur un cos beouze de bido,
Les bèrms fan al tiro qui pot!
Fils ingrats de nostro misèro,
Per bous nous engraissan la car,
Et croumpan le bouci plus car
An de bous fa milhouno chèro[1].

Il y a, à côté de cela, des descriptions beaucoup plus étendues, où Goudelin s'est efforcé de saisir la réalité, de retracer le milieu où il vivait & les spectacles qu'il eut sous les yeux. Je ne dis pas qu'il y ait toujours réussi. Ainsi, lui qui aimait d'un amour si filial sa cité de Toulouse, avec un respect & une sorte de dévotion, il est certain qu'il n'est point arrivé à nous la faire voir, à nous en donner quelque idée nette & précise dans ces stances adressées aux Capitouls, que contient la troisième *Fleurette*[2]. Le poète a été ce jour-là d'une rare sécheresse, d'une indigence complète. Il a procédé par énumération & catalogué des monuments, mais sans rien évoquer. Si nous n'avions pas d'autres documents sur la Toulouse du dix-septième siècle, nous serions fort empêchés de la reconstruire, en

pour se garer de la tempête. Mais quand elle se croit en sûreté dans ce gîte, voici l'araignée qui sort de la retraite où rien ne la trahissait, qui lui enlace les pattes & lui ronge la tête. »

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 287. — « Je ne fus pas plus tôt à la maison que je me dis en moi-même : Comme les gens s'en vont vite! Comme nous glissons tous vers le tombeau, où sur ce corps devenu cadavre les vers jouent à tire-qui-peut! Fils ingrats de notre misère, c'est pour vous que nous engraissons notre chair, & que nous achetons les plus fins morceaux, afin de vous préparer meilleure chère! »

2. Voir *ibid.*, p. 162.

Digitized by Google

dépit de plusieurs expressions comme *merbeillo* & *miraculous*, qui ne disent rien par elles-mêmes. Goudelin pourtant savait décrire; il l'a prouvé en célébrant par exemple la *Fountèno Mounrabé*, ce domaine de plaisance appartenant au président de Bertier, & qui fut, de son temps, considéré comme une sorte de Versailles toulousain. Fontaine monumentale avec une immense vasque circulaire, statues de Mercure aux pieds ailés, de Téthys sur son dauphin entourée de nymphes & de tritons, le poète a tout vu, il en a été émerveillé, & a voulu que quelque chose de son étonnement, parfois un peu naïf, allât jusqu'à la postérité la plus reculée. Sans doute, là encore son énumération est trop longue, trop minutieuse; il ne nous fait grâce ni d'un piédestal, ni d'une moulure, ni même du *fier mounard*, le singe qui croque une pomme. Malgré tout, cette description mythologique se tient, & nous laisse quelque idée de l'ensemble. Puis, elle est coupée d'une si jolie strophe, très inattendue, celle où entrent en scène les belles filles des environs, qui sont chatouillées par la pluie fine de la fontaine & ont un rire effaré en sentant leurs jambes mouillées! Ceci est du réalisme encore, mais du réalisme gracieux :

Jouts uno razo de bint passes,
Uno douts inbisiblo cour,
Oun las filhetos d'alentour
Se senten baigna les debasses;
Achetos! ay! ça fan apèy,
Nous beci frescos per tout ouèy.
Entretan, à tant de fountetos
Le col fa solbre sous coulets,
Et le se ne pren à goutetos
Per enperla sous tucoulets[1].

C'est encore à un réalisme de ce genre qu'il visait au fond, lorsque, prenant pour modèles les femmes qui avaient posé

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 158. — « Sous une allée de vingt pas, une source invisible serpente, & les filles des environs s'y sentent mouiller les jambes. « Ouf! aïe! font-elles ensuite, nous voilà rafraîchies pour le reste du jour. » Pendant ce temps, le long de tous ces jets d'eau, leur colerette a mouillé ses dentelles, & la gorge aussi en a reçu quelques gouttelettes pour emperler les seins. »

Digitized by Google

devant lui, les « mignonnes Toulousaines » (*las toustounetos Moundinos*), Goudelin traçait un idéal de beauté, notamment dans les deux longues pièces intitulées *Description de Beauté* & *Beauté de fantaisie*[1]. Il y a quelque uniformité dans ces pièces, il faut bien le dire : qui a lu la première connaît déjà plus ou moins l'autre. Quoique l'expression soit variée & parfois ingénieuse, les procédés descriptifs sont identiques; l'ordre même, dans lequel sont énumérés les divers traits, est sensiblement le même. Pour peindre une jolie femme, le poète commence par la chevelure, dont il énumère les boucles & les frisons; puis il passe au front, qui doit offrir un ovale parfait; viennent ensuite les yeux voilés dans leur éclat, & le nez — un nez bien troussé (*coutinaud*), sur lequel l'Amour avec son arc est en général juché; — enfin la bouche & le menton ont leur tour : aucun détail dont il soit fait grâce.

Aquel bisatget animat
En obalo sera fourmat.
Fresc & biu de sas coulouretos,
Coumo las rosos bermeilletos
Que l'Albo as pels ensafranats
Semeno pel cèl à manats.
De soun pel uno escauto fino
Oundejara debès l'esquino...
. . . . . .
Le nas paressera de costo
Liz, lounguet, & faytet en costo,
Ount cent poulits Cupidounets
Faran cent tours dan les penets[2]...

Mais, à vrai dire, y a-t-il bien du réalisme dans ces descriptions? Ce qui pourrait nous empêcher d'en voir là, ce n'est

1. Voir *Mascarado d'un orb & de sa guido per uno descripciu de Beautat* (p. 15) & *Beautat fantaziado* (p. 55).

2. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 58. — « Ce beau visage expressif sera d'un ovale régulier. Il sortira frais & vif de sa collerette, comme ces roses vermeilles que l'Aurore aux cheveux de safran sème à poignées dans le ciel. De sa chevelure l'écheveau fin tombera ondoyant sur les épaules... A côté apparaîtra un nez lisse, long & aquilin, sur lequel cent petits Cupidons viendront gambader à petits pas. »

Digitized by Google

point le titre de la seconde pièce, car la beauté « de fantaisie », rêvée par le poète, a toutes les allures des Toulousaines célébrées dans la première. Ce qui nous arrête, c'est ce je ne sais quoi de convenu, d'un peu apprêté, de trop uniforme : nous y trouvons beaucoup d'expressions telles que les lis & les roses des joues, le corail des lèvres. Tout cela sans doute choquait moins à l'époque de Goudelin qu'à la nôtre; on n'avait pas encore fait de tous ces mots l'effrayante consommation qui peu à peu les a rendus insipides & fait tomber dans le plein domaine de la banalité; néanmoins j'avoue qu'il y en a trop.

Certaines écoles littéraires de nos jours refuseraient d'ailleurs *a priori* de voir du réalisme dans de tels vers, pour cette seule raison qu'il s'agit d'y peindre un objet esthétique, non point quelque chose de difforme ou de trivial. A cela il y aurait une réponse à faire. C'est que Goudelin, à côté de sa première pièce (*Description de Beauté*), en a précisément placé une autre, qui en est la contre-partie, l'envers en quelque sorte. Il y a là un jeu que les poètes se sont quelquefois proposé par une sorte de gageure, & c'est ainsi qu'au seizième siècle Marot, après avoir fait le célèbre blason du *Beau Tetin*, si admiré, si imité des contemporains, en a composé un sur le *Laid Tetin*. La pièce de Goudelin, intitulée *Description de Laideur*, procède d'une inspiration analogue. Il semble qu'après avoir idéalisé la femme, tracé son portrait à l'aide de toutes les comparaisons tirées de l'éclat des fleurs & des joyaux, il ait éprouvé le besoin de se démentir lui-même & de se donner une contradiction violente. Il n'y a rien épargné, ni mots crus, ni métaphores grotesques; il s'en est donné à cœur joie, & cette fois-ci les plus décidés de nos *naturalistes* auraient sans doute de quoi être satisfaits. C'est un Satyre qui raille un amant d'être en extase devant sa maîtresse, & de comparer à la rose épanouie une *lagaigno blazido* (plante jaune flétrie); il se charge de lui peindre en trois mots le visage de sa bergère :

Soun froun semblo un teoule canal,
Liz coumo un rouet de petrinal,
Et nau pels li fourmon las silhos
Arrengats coumo un joc de quilhos.



Digitized by Google

L'un deis èls fa un prigoun clot,
Coumo un picharrou sense pot;
L'autre tray d'esclairou deforo
Coumo un gat qu'es à la demoro...

Sous pots soun dous broundèls de pa;
Sas dens, le maladan las a,
Et de sa grand bouco d'armari
Sort un sou coumo un calibari[1].

Il y a évidemment beaucoup de trivialité dans ces vers, mais on sent qu'elle est voulue, & l'excès même le prouve. Dès lors, ce n'est plus seulement le réalisme de cette pièce qui doit peut-être nous frapper, surtout si nous la comparons aux précédentes, dont elle est la contre-partie. Il s'en dégage, semble-t-il, une pensée philosophique qui domine le reste & mérite d'attirer l'attention. Car, s'il est un besoin bien humain, c'est celui que nous éprouvons tous, à un moment donné, de regarder les choses, non plus par leur beau côté, mais par leur envers. Et même est-ce bien leur envers? Les choses sont-elles en elles-mêmes belles ou laides? N'est-ce point affaire d'appréciation, & sujette à plus d'un doute, puisque nos appréciations n'ont rien d'absolu? L'idée que nous nous faisons de la beauté, par exemple, ne dépend-elle pas du biais par où nous regardons les choses, & de certaines habitudes intellectuelles héréditaires ou acquises? La question fondamentale de l'esthétique se trouve ainsi soulevée : mais Goudelin ne doit pas avoir regardé si loin. Cependant, qu'est-il donc ce Satyre qui vient ôter au berger les illusions caressées sur la beauté de sa maîtresse & cherche à l'en dégoûter? N'est-ce pas cette pensée secrète, ce « Satyre intérieur », que tous nous portons plus ou moins en nous, & qui essaye, à certaines heures, de

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 24. — « Son front ressemble à la tuile d'une gouttière : il est lisse comme le rouet d'une arquebuse. Et neuf poils en tout forment ses sourcils, arrangés comme un jeu de quilles. L'un de ses yeux fait un trou profond, comme une cruche sans rebords; l'autre jette une lueur en dehors, comme celui d'un chat qui est à l'affût... Ses lèvres sont deux quignons de pain. Ses dents! l'arracheur les a prises, & de sa bouche, grande comme une armoire, sort une voix qui est un charivari. »

Digitized by Google

nous désenchanter, de nous faire renier nos dieux, & trouver ridicule aujourd'hui l'objet de notre admiration d'hier? Seulement, l'homme résiste & veut parfois conserver ses illusions quand même : de là le coup de bâton final que le berger, dans la pièce, donne au Satyre, & qui l'étend mort. Il ne faut pas craindre de répéter que tout cela est assez philosophique. Et à côté du réalisme, — car il y en a, ne fût-ce que dans l'expression, dans les trivialités accumulées à plaisir, — il y a aussi un grain de cette fantaisie qui est un des traits caractéristiques, & non le moindre, de l'esprit de Goudelin.

## II.

Pour examiner ce qu'est dans son œuvre la fantaisie, il faudrait peut-être d'abord donner du mot lui-même une définition, si celle-là n'était une des plus difficiles qu'on puisse se proposer. N'insistons pas sur l'opposition qu'il y a entre la raison & l'imagination : cette dernière, dont le rôle a vraiment été trop amoindri par Boileau, reste bien la faculté maîtresse du poète. Mais imagination & fantaisie ne sont pas la même chose, quoique les deux mots aient été autrefois synonymes dans notre langue, à une époque où les nuances intellectuelles étaient mal fixées. Depuis le seizième siècle, la fantaisie est devenue pour nous quelque chose de spécial ; nous la faisons toujours rentrer dans la catégorie des facultés imaginatives, mais nous la définirions volontiers « une imagination déréglée », librement abandonnée à elle-même & à tous ses caprices.

La fantaisie entraîne l'homme hors des limites de la réalité toutes les fois que ces limites lui paraissent trop étroites ; elle le pousse à combiner des éléments encore réels, mais pour créer des chimères & se lancer en plein rêve. Elle devient alors chez lui, soit une imagination grossissante, soit une faculté éminemment poétique. Si l'on est Rabelais, c'est grâce à la fantaisie, qu'on forge une épopée gigantesque & bouffonne, toute pleine de trivialités & de trouvailles de génie. Si l'on

Digitized by Google

est Shakespeare, on aboutit à ce rêve final, qui s'appelle *la Tempête*, à cette île habitée par Miranda & le magicien Prospero, toute peuplée de sylphes & d'esprits aériens, on aboutit à la grande lutte d'Ariel contre Caliban. Mais c'est là une fantaisie qui n'est à la portée que de quelques génies souverains. Il en est une autre qui, dans son désordre aimable, est moins puissante, qui se trouve « à mi-côte », qui a encore son charme, & comme une ironie légère, une sorte de raillerie contre les platitudes de la vie ou le terre-à-terre quotidien. C'est sous cette dernière forme que nous rencontrons chez Goudelin la fantaisie, pleine de belle humeur ou de verve moqueuse : il a tout l'à-propos d'un homme d'esprit qui craindrait de trop prendre les choses au sérieux. On pourrait le constater déjà dans ses chansons d'amour : il s'y est souvent montré fantaisiste, & parfois d'une façon exquise ; cela prouve de reste que, malgré quelques expressions convenues, comme *l'amourous martiri*, les sentiments du cœur ont été pour lui chose assez légère & n'ont rien eu de bien profond. Dégagé de ton, libre d'allure lorsqu'il parle pour son propre compte, il le sera à plus forte raison quand il ne se met pas lui-même en scène, & nous représente les épisodes éternels de la comédie amoureuse. Il en est un fort joli, où la bergère Liris donne sans pitié la réplique, avec une coquetterie railleuse, au pâtre Janouti, trop épris de ses charmes :

J. Ay! per ayma mourirè lèau!
L. Obe belèau?
J. Sense belèau, bèlo pastouro.
L. Counto-me coussi ba toun joc?
J. Moun cor, alucat à tout' houro,
Nou bol pas escanti le foc.
L. Que te fa mal, paure douillet?
J. Le souleillet!
L. Un ta bèl astre t'impourtuno?...
J. Moun soulel, se bos tout sabe,
L. J'au boli be.
J. Es toun bèl èl embelinayre...'

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 117. — « J. Hélas! d'amour je vais mourir bientôt! — L. Oh! peut-être. — J. Non, sans *peut-être*, belle

Digitized by Google

Rien de plus alerte que ce petit dialogue, où demandes & réponses s'entrecroisent, se suivent avec un prolongement d'écho moqueur, & qui n'est pas exempt non plus de cette préciosité villageoise où s'est parfois complu Goudelin. La préciosité, nous la retrouverions encore dans un sonnet qu'il a fait sur le retour du printemps, composé cependant sur le tard, car il est seulement dans la *Fleurette Nouvelle :*

L'hibèr, coussi quicom, nous mostro les talous,
Floro noubèlomen s'abilho de berduro ;
Dins un loc enritchit de musc & de coulous,
Le Taillur del Printens ly prenguèc la mesuro [1]...

Je m'imagine que dans la chambre bleue d'Arthénice, surtout vers la fin, & si les idiomes provinciaux n'en avaient été rigoureusement bannis [2], on se serait pâmé d'aise & récrié d'admiration devant ce « Tailleur du Printemps qui prend mesure à Flore. » Oui, cela est précieux, sans doute ; mais sous toutes ces expressions trop quintessenciées perce cependant je ne sais quelle ingéniosité & quel grain de fantaisie.

Nombreuses aussi sont les pièces de Goudelin qui cadrent exactement avec la définition esquissée précédemment. La fantaisie n'est souvent qu'un rêve fait dans des limites qui sont encore celles de la réalité, d'une réalité arrangée au gré de nos désirs : elle peut donc être raisonnable jusqu'à un certain point. Cette fantaisie se meut dans la sphère du possible : c'est

bergère. — L. Conte-moi donc un peu ton cas ? — J. Mon cœur, enflammé sans cesse, ne veut pas que ce feu s'éteigne. — L. Qui te fait mal, pauvre douillet ? — J. Le soleil ! — L. Un si bel astre t'importune ?... — J. Mon soleil, si tu veux tout savoir... — L. Je le veux bien. — J. C'est ton bel œil embobelineur. »

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 283. — « L'hiver enfin nous montre les talons ; Flore s'habille de verdure nouvelle : dans un lieu enrichi de musc & de couleurs, le Tailleur du Printemps lui a pris mesure. »

2. Il est cependant piquant de constater qu'un peu plus tard Pellisson, l'ami de Conrart & de Mlle de Scudéry, né à Béziers, à vrai dire, collectionnait les productions de la muse méridionale. P. Borel, dans son *Trésor des recherches* (au mot *glouper*) cite une très jolie pièce anonyme, en patois de Cahors (l'Amoureux transi), qui lui avait été communiquée par Pellisson.

Digitized by Google

celle des *imaginatifs*, classe plus répandue qu'on ne croit, gens qui s'en vont rêvant, grands constructeurs de châteaux en Espagne. Tous plus ou moins la possèdent; mais les poètes surtout en sont doués, & seuls en tout cas savent pleinement la traduire. Déjà nous avons vu plus haut que Goudelin, sur le moment, n'ayant pas de maîtresse, ou n'ayant pas du moins celle qu'il désirait, a tracé dans sa *Beautat fantaziado* le portrait de la femme qu'il eût voulu aimer. Quoique doué d'une ambition médiocre, insoucieux de sa fortune jusqu'à l'incurie, il s'est cependant à certaines heures, — celles sans doute où son petit patrimoine commençait à s'écorner, — fait une sorte d'idéal de l'existence qu'il eût voulu mener librement, existence large, indépendante. Oh! cet idéal n'a rien de fort relevé, il ne se perd pas dans les nuages : c'est tout simplement le plan d'une vie telle que pouvait la souhaiter un jeune seigneur du temps de Louis XIII, à la condition d'être peu courtisan & d'habiter le midi. Dans sa jolie pièce intitulée *Castel en l'ayre*[1], le poète suppose qu'il a rencontré un sac de 5 ou 6,000 pistoles, « épaisses comme des roulettes »; il revêt alors un habit de satin & se fait faire un manteau neuf de vingt écus la « cane »[2]. Les gants parfumés répondent à l'habit, & le voilà qui parade & se pavane dans les rues (celles de Toulouse évidemment), avec des flots de rubans « à la guimbarde » retombant de tous côtés sur ses souliers déchiquetés : il est si reluisant d'or que toutes les belles sont à ses trousses, « le sollicitant d'amour. » Mais lui, leur fait froide mine & tourne le dos; il veut être bien sûr qu'elles « vont mourir, s'il n'en a pas pitié. » Ce début du rêve de Goudelin n'a vraiment rien d'excessif; mais ce qui est joliment tracé, c'est l'attitude conquérante & dédaigneuse qu'il prend au milieu de ces femmes férues d'amour, ne leur accordant qu'à bon escient l'aumône d'un regard. Le reste n'est pas moins raisonnable. Un jeune seigneur si bien taillé ne peut s'amollir dans l'oisiveté & songer uniquement à Vénus; Mars l'appelle : il monte donc sur un genêt d'Espagne, &, le pistolet au poing, se met

1. Voir *Œuvres de P. Goudelin*, p. 168.
2. Mesure qui équivaut à 2 mètres.

Digitized by Google

à crier en rase campagne : *Pics & patacs!* Ses combats, à vrai dire, n'ont rien de fort héroïque; ce sont, semble-t-il, ceux d'un ruffian, d'un pillard de grand chemin, qui songe avant tout à détrousser les bourgeois & à les alléger de leurs écus d'or. Puis, le coup une fois fait, il en a vite assez du métier des armes; il retourne à ses amusements & aux belles amoureuses, il se livre dans un bal à des voltes & à des cabrioles. Enfin, par une dernière transformation, nous le voyons changer d'allures, avec l'âge probablement, & devenir posé, faire une fin. Le voilà installé, seigneur campagnard, dans un petit château dont les caves sont garnies de bon vin, où la broche tourne & où l'on fait grande chère en compagnie du voisinage :

. . . . . Un brabe castèl
Garnit de bi, blad & pastèl.
Biro lebrauts à la pendilho,
Boun cambajou sur la grezilho,
Callos à l'ast & perdigals
Per nous escura les cayssals :
Biro saluts, descapelados,
Baylets, carrossos atelados;
Amay que tendrè grabitat
Dan les moussurs de qualitat [1].

Mais comme il a un dénouement brusque & inattendu ce rêve de bombance, de train campagnard large & fastueux!

Aco's, l'amic, so qu'yeu pensabi
Mentretan que me permenabi,
Quand un trounc que nou bezio pas
Me pensèc fa toumba de nas [2].

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 170. — « Un bon castel, garni de vin, de blé, de pastel. En avant! les levrauts au croc, le bon jambon sur le gril, les cailles à la broche & les perdreaux pour nous écurer les dents! En avant, les saluts, les coups de chapeau, les valets, les carrosses attelés — pendant que je serai très grave au milieu des gens de qualité. »

2. *Ibid.*, p. 171. — « Voilà, l'ami, ce que je rêvais tout en me promenant, lorsqu'une souche, que je ne voyais pas, faillit me faire tomber sur le nez. »

Digitized by Google

La souche, c'est la réalité à laquelle nous venons nous heurter : il y a là l'éternelle fable du « pot au lait », celui que Perrette finit toujours par laisser tomber à terre. Et pour inévitable, pour banale presque que soit cette conclusion, la pièce n'en est pas moins curieuse : elle nous apprend l'existence qu'eût choisie Goudelin si rien n'avait entravé dans le monde sa liberté d'allures. C'est un idéal qui n'a rien évidemment de bien transcendantal, & il n'y a pas oublié, vers la fin, ces repas plantureux, arrosés de bons vins, pour lesquels il eut un goût de plus en plus décidé à mesure qu'il vieillissait. On aurait à noter aussi que la pièce est très savamment agencée, comprenant trois tableaux successifs qui s'enchaînent bien, mais qui ont chacun leur caractère & forment autant de divisions naturelles. Même en décrivant un rêve, le poète n'a rien voulu abandonner au hasard, il est resté maître de son sujet & l'a ordonné d'une façon raisonnable : cet art est sûr de lui & ne vagabonde pas.

Parfois cependant Goudelin s'est aussi permis ce vagabondage; il s'est lancé dans le champ d'une fantaisie plus libre encore, celle qui n'est plus seulement l'adaptation de la réalité à nos désirs, mais qui saute par-dessus toutes les barrières & laisse à l'esprit la bride aussi large que possible. Cette fantaisie-là procède par une accumulation d'invraisemblances & d'impossibilités; elle suppose, en général, une sorte de contraste entre la bouffonnerie du fond & le ton sérieux, presque convaincu, avec laquelle on la débite. Elle renferme toujours une ironie légère, une pointe de raillerie; mais elle peut offrir des nuances distinctes suivant le tempérament des divers peuples : au nord, elle sera l'*humour,* tantôt mélancolique, tantôt satirique; au sud, dans les pays de soleil, elle suppose un épanouissement plus large. Goudelin est du midi; ni Gascon tout à fait, ni Provençal, mais il y a chez lui de l'un & de l'autre : sa fantaisie tient de la gasconnade, elle se rattache aussi à cette puissance constructive que nous trouvons encore aujourd'hui dans les amusantes balivernes écrites en français par certains méridionaux.

La pièce la plus complète qu'il ait composée dans ce genre subalterne c'est, si je ne me trompe, cette sorte de coq-à-l'âne

Digitized by Google

intitulé *Lettre de l'Extravagant au Curieux*[1], où il s'agit d'une poignée de nouvelles, toutes invraisemblables, qui s'enfilent sans lien d'aucune sorte, mais sont débitées avec verve & belle humeur. On y sent l'homme habitué à composer des prologues de ballets & des cartels de mascarades, ingénieux en dépit de son apparente trivialité : c'est un boniment de foire, mais le pître a un incontestable talent, presque du génie ; il y a de l'esprit, parfois même de la poésie au fond de sa gausserie. Pour tout dire, cependant, la pièce n'a plus autant de sel pour nous qu'elle dut en avoir pour les contemporains & surtout pour les compatriotes de Goudelin : ce genre d'esprit, qui est léger comme de la crème fouettée, rancit toujours un peu avec l'âge. De plus, la fantaisie y est essentiellement locale : c'est une raillerie de citadin, de Toulousain, à l'adresse des petits villages, des cours d'eau minuscules qui se trouvent aux environs de la ville. Un singe, un *mounard*, fièrement monté sur un âne (*l'aleȝan du Baȝacle*) est venu transmettre au poète toutes ces informations, d'abord celles qui concernent le pays fantastique de *Pampaligosse* & aussi « le port de mer » de *Fonsegrives*, tout autrement connu des Toulousains, surtout de ceux qui pêchent à la ligne. Nouvelles sur nouvelles, il en pleut de partout, & quelques-unes sont alarmantes. Voici, par exemple, ce que l'on dit du côté de *Pech-David* :

Que les grils & les parpaillols,
Pla mountats sur d'escaragols,
Cèrcon le ga de la ribièro
Per bouta foc à la payssièro[2].

Puis, du côté de l'Hers, il s'est aussi produit d'étranges évènements :

A l'Ers pescon ambe uno desco ;
Hièr mèmos prenguèren per ouèy
Un balenat de cart & mièy,

1. Voir *Œuvres de P. Goudelin*, p. 171.

2. *Ibid.*, p. 172. — « On dit que les grillons & les papillons, montés sur des escargots, cherchent le gué de la rivière pour mettre le feu à la chaussée du moulin. »

Digitized by Google

Que s'èro batut à de malos,
Tout soulet, countro dos cigalos,
Doun le pauret, d'un aureilhal,
Abio perdut la den ùlhal;
Mès tabe, d'uno mourdassado,
El n'abio l'uno desoussado,
L'autro se cruchic un ginoul
Countro une fèillo de fenoul[1].

Enfin, le cercle des informations s'élargit, il en arrive de tous les points de la France, des grandes villes par exemple comme Paris, Lyon ou Bordeaux; mais celles-là ne sont plus données avec la même verve ni la même complaisance. Dans le reste, beaucoup de détails nous laissent froids, parce que nous ne les comprenons à distance qu'à l'aide d'un commentaire ; mais on ne saurait nier qu'il y ait là de l'entrain, & nous pouvons du moins nous figurer l'effet de toutes ces allusions sur des gens à qui elles étaient familières. N'est-il pas même plus d'un trait que nous saisissons encore de primesaut, & la grâce poétique ne soutient-elle pas dans quelques parties toute cette fantaisie? Une ironie humoristique & légère a fait éclore cette armée des grillons & des papillons qui s'avance montée sur des escargots & va mettre le feu à la chaussée du moulin, au risque de faire griller les goujons de la rivière. Que dire du combat de la jeune baleine contre deux cigales? Que dire surtout de cette cigale qui s'est cassé le genou contre une feuille de fenouil, sinon que ces futilités ont leur charme & qu'on y sent la touche discrète du poète? Un des mérites de tous ces traits, c'est d'être sobrement indiqués, jetés en passant avec une certaine négligence : l'auteur a eu le bon goût d'éviter les longues descriptions, qui risqueraient d'alourdir & de tout gâter. On pourrait relever beaucoup de fantaisies analogues, beaucoup même de facéties plus burlesques dans ces Parades

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 173. — « On pêche dans l'Hers avec des corbeilles. Hier, on y a pris pour aujourd'hui un baléneau d'un quart & demi qui s'était battu vaillamment tout seul contre deux cigales, — & le pauvret, d'un coup donné sur l'oreille, avait perdu la dent de l'œil. Mais aussi, d'une morsure, il avait désossé une des cigales; & l'autre s'était brisé le genou contre une feuille de fenouil. »

Digitized by Google

de Carnaval que Goudelin a écrites en prose : ce sont les poignées de gros sel qu'il jette à la foule, tandis qu'à côté, presque sans transition, il raffine pour les délicats & aboutit à la préciosité. Mais à quoi bon sortir de ses poésies? Fantaisiste, il l'est non seulement de parti pris & dans des pièces préméditées, — cela ne serait pas décisif & n'indiquerait pas un tour d'esprit ordinaire, — il l'est encore dans mille traits épars, semés çà & là, quelquefois avec profusion; il l'est, lorsqu'il dit de sa maîtresse :

> Sa mistoufleto ma fadejo de moun cor
> Coumo yeu d'un parrat que sap fa l'escaleto[1].

Il l'est à plus forte raison dans le début si pittoresque du sonnet, où, pour nous dire qu'il fait nuit, il évoque devant nos yeux le conciliabule des oiseaux de mauvais augure :

> Hier, tant que le caüs, le chot & la cabèco
> Trataon à l'escur de lours menuts affas,
> Et que la tristo Nèit, per moustra sous lugras,
> Del gran calel del cèl amagabo la mèco....[2]

Ainsi vivacité moqueuse, épanouissement du rire, pointe d'ironie parfois étincelante, nous trouvons tout cela au fond de cette œuvre prise dans son ensemble; nous y trouvons un homme qui a vu les choses par un biais très original, qui songe à s'amuser lui & ses lecteurs. La satire n'y est jamais amère; pour un peu particulière & locale qu'elle soit, elle n'en est pas moins parfaite en son genre. La fantaisie de Goudelin n'est pas la fantaisie puissante & créatrice de Rabelais, celle qui produit des héros démesurés, les fait vivre & agir, les soutient au milieu des épisodes multiples d'une épopée; mais elle est aimable & légère, n'a rien de froid ni de guindé. Il serait

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 134. — « Sa main délicate s'amuse avec mon cœur, comme je fais d'un passereau qui sait grimper sur les doigts. »

2. *Ibid.*, p. 37. — « Hier, tandis que le chat-huant, le hibou & la chouette traitaient, dans l'obscurité, de leurs menues affaires, — pendant que la triste Nuit, pour montrer ses étoiles, de la grande lampe du ciel avait obscurci la mèche... »

Digitized by Google

plus équitable de lui comparer les productions qu'a laissées le dix-septième siècle dans la poésie dite burlesque, par exemple cette *Enéide travestie* de Scarron, qui a été considérée comme le chef-d'œuvre du genre, & qui ne supporte plus guère la lecture. Et que dire alors de productions comme celles de Bergoing de Narbonne & de quelques autres poètes du midi, qui ont voulu en patoisant marcher sur les traces de Scarron? C'est lorsqu'on prend ces points de comparaison que Goudelin s'en trouve grandi, qu'il en paraît plus original, & qu'on goûte pleinement tout ce qu'il y a de libre & de personnel dans sa manière.

## III.

Voilà donc d'une part le vif sentiment de la réalité qu'a eu le poète toulousain; voilà comment il a saisi, su rendre l'aspect vrai des choses & de la vie. Voilà, d'autre part, comment est venue se jouer dans ses conceptions cette humeur fantaisiste qui, tout compte fait, l'emporte ordinairement & déborde même au milieu des peintures exactes. N'y a-t-il point dans l'œuvre de Goudelin certaines pièces qui soient comme la synthèse de ces deux tendances de son esprit, où réalisme & fantaisie se trouvent mêlés & combinés dans des proportions à peu près égales? On pourrait l'affirmer *à priori*; les exemples à l'appui ne feraient point défaut. Mais je n'en veux ici alléguer qu'un, le plus probant, semble-t-il, qu'on puisse choisir, car il s'agit d'une pièce de quelque étendue, où, grâce à cette heureuse combinaison entre des éléments empruntés à la réalité & les traits de sa verve native, le poète a créé un type bien vivant. Cette pièce est celle du *Croquant*[1]. Je n'en vois guère dans tout le *Ramelet moundi* qui soit plus achevée dans son genre que celle-ci; &, s'il faut dire ma pensée tout entière, je ne crois pas que la grande ode héroïque sur la mort de Henri IV, par laquelle s'ouvre le recueil, — cette ode si louée des contemporains, toujours citée depuis, & à laquelle reste uni en quelque sorte le nom de Goudelin, — puisse lui

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 110.

Digitized by Google

être comparée. Mais, après tout, c'est peut-être là affaire de goût personnel.

La pièce du *Croquant* a un fondement réel. La dénomination de *croquants* se trouve déjà au moyen âge, par exemple chez Froissard, & appliquée aux vilains ; au seizième siècle, elle fut spécialement donnée aux paysans qui, vers 1594, s'étaient révoltés dans les provinces de l'Ouest, le Limousin, l'Angoumois, la Saintonge[1]. A la fin du dix-septième siècle, le mot n'avait plus qu'un sens vague & affaibli ; il était devenu un terme mondain, méprisant, pour désigner un homme de valeur nulle. Sous Louis XIII, au contraire, le terme conservait encore beaucoup de sa force originelle[2] : il s'appliquait à ces soldats d'occasion, qui subsistaient à côté des armées régulières, même après Henri IV, & ne disparurent complètement que du temps de Louvois. Etranges soldats, en vérité, & qui pullulaient en temps de guerre, sortes de mercenaires qui sortaient on ne sait d'où, obéissaient à des chefs quand il leur plaisait. Parfois, ils rendaient de vagues services aux armées en campagne ; le plus souvent, ils s'en détachaient pour aller au pillage & à la maraude. Absents des champs de bataille & des endroits où se donnaient les coups sérieux, ils erraient en revanche dans les campagnes dont ils étaient le fléau, ils pressuraient le paysan, buvaient le vin de ses caves & caressaient les filles d'auberge. Généralement, ils se réunissaient, formant de petits groupes de cinq ou six, vrais pillards & routiers de grands chemins ; parfois ils étaient isolés, surtout dans le Midi, attestant une sorte de désorganisation & commettant des abus que le pouvoir central était impuissant à réprimer.

C'est un de ces soldats maraudeurs qu'a vu un jour Goudelin. Oh ! comme il l'a bien vu & avec quelle netteté de contours ! Aussi nous le fait-il voir. Il décrit son costume avec un art parfait, sans prolixité, mais d'une façon complète. C'est le réaliste qui note tous les détails avec précision & donne

1. Voir le récit de cette petite guerre des *Croquants* dans Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, liv. III.

2. C'est encore un peu avec ce sens que La Fontaine emploie le mot, lorsqu'il dit : « *Ce croquant, par hasard avoit une arbalète* (Fables, II, 8).

Digitized by Google

à chaque chose son nom exact. Mais le fantaisiste lui non plus ne perd pas ses droits, il perce dans les traits spirituels dont toute la description est assaisonnée. Le Croquant, ce Croquant anonyme (*sense noum*), a d'abord un pourpoint rouge & un haut-de-chausses déchiqueté, pris à crédit chez quelque fripier. Il a aussi du clinquant, luisant comme la tresse d'une gouge (*coumo le trenèl d'uno goujo*); n'oublions pas ce clinquant, ces lamelles d'or ou de cuivre dont on rehausse les vêtements pour les faire briller, & qui ont à elles seules la valeur d'une date. Au début du dix-septième siècle, tout est au clinquant, & contre lui Henri IV a fait inutilement trois édits. Le costume est complété par un manteau trop court, ridé, « froncé comme un œuf. » Pauvre manteau lamentable! usé, rapé, montrant à nu la trame du tissu, la corde, à tel point qu'il amène une historiette & un jeu de mots :

> Un joun espauric dous pinsous
> A forço de moustra la cordo[1]!

A côté de la défroque proprement dite, il y a le harnachement de guerre, l'armement de bric-à-brac, qui rappelle un peu celui de Don Quichotte, cuirasse d'occasion & plat à barbe servant de bassinet. Ici, cependant, la note est plus moderne, toujours d'une parfaite exactitude. Le Croquant de Goudelin a un poignard presque sérieux ; en revanche, c'est un lardoir, une broche de cuisine, qui lui sert de rapière, battant les talons; quant à son arquebuse, elle est impropre au service, ce qui ne l'empêche pas de posséder tous les accessoires d'usage, la poire à poudre, les balles, une mèche d'une longueur démesurée & le paquet de bourre. L'accoutrement est complet, & c'est cet accoutrement minutieusement décrit qui dispense le poète d'entrer dans d'autres détails sur le physique de son héros. Cela suffit amplement pour qu'il se dresse en pied devant nous. La carapace une fois connue, nous pouvons nous représenter sans peine l'animal qui l'habite & qui

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 111. — « Un jour il mit en fuite deux voleurs, à force de montrer la corde. »

Digitized by Google

l'anime. Pour ma part, je me le figure de stature médiocre, ni trop sec, ni trop osseux, les jambes maigres cependant, & d'épaisses moustaches en croc; avec cela de gros yeux & un nez bourgeonné s'épanouissant au milieu d'une trogne fleurie. Le grand dessinateur Callot, précisément à la même époque, nous a laissé de ces types de soudarts, de routiers pillards, au manteau troué & à la longue rapière ; cela nous aide peut-être à nous figurer le Croquant. Mais, par elle-même l'évocation de Goudelin est assez puissante.

D'ailleurs, si le poète, lorsqu'il s'agit de description pure, se trouve dans un état d'infériorité relative vis-à-vis du peintre ou du dessinateur, il prend sa revanche d'un autre côté. Le dessinateur, fût-il un homme de génie comme Callot, ne peut nous donner d'un type, d'une figure, qu'une vision rapide & en quelque sorte unique : il doit condenser dans l'attitude qu'il lui prête & dans l'expression de sa physionomie, tout un monde de pensées, de renseignements sur les antécédents, la vie, le caractère du personnage. Il est resserré dans d'étroites limites. Le poète est plus à l'aise : il ne dispose, à vrai dire, pour figurer l'extérieur, ni de couleurs, ni tout au moins d'ombres & de lumières; il n'a que des mots. Mais il reprend vite l'avantage, puisqu'il peut faire ensuite agir & parler son personnage, nous traduire sa façon de penser & de sentir. Il dispose du temps; il peut nous montrer le type en scène, évoluant au milieu des circonstances qui serviront à le caractériser. C'est ainsi qu'a procédé Goudelin. Après avoir dépeint l'accoutrement équivoque du soldat maraudeur, il nous fait voir son allure de bravache, de fanfaron qui se pavane sous les oripeaux & le clinquant rouillé. Mais il nous fait pénétrer encore plus avant dans l'âme de ce héros d'occasion par le discours qu'il lui prête; le routier monte sur un tertre, d'où l'on peut dominer la ville, & il verse un pleur, du coin de l'œil, adressant avec une sorte de solennité comique ses adieux à Toulouse :

Helas! que faran sense mi
Las estatjantos de l'Ampiro?
Adissiats, hostes, per un tens...
Et bous aus, qu'aro me quitats,

Digitized by Google

Coumpaignous, pla bous meritats
De beze les tristes auratges
De qualque guèrro à l'abeni,
Perque nou sabèts reteni
Le soulel des brabes couratges[1].

Cela nous fait involontairement songer aux héros véritables de l'antiquité, à Enée surtout quittant Troie, & embrassant d'un long regard sa patrie... *Atque locos ubi Troja fuit.* Cependant la note n'est point forcée & le travestissement reste dans les limites permises : l'effet comique naît précisément d'une sorte de disproportion entre le ton qui est pompeux & le fond des idées. Les regrets qu'exprime le Croquant devaient aller d'abord aux filles d'une vertu facile (les habitantes de la rue de l'Empire), puis aux cabaretiers, en compagnie desquels il avait coutume de rosser le guet : cela nous édifie sur les lieux où il fréquente. Et il fallait bien aussi cette sorte de malédiction à l'adresse de ceux qui ne l'ont pas estimé à sa juste valeur & qui ont laissé s'éloigner un tel foudre de guerre.

Après un tel discours, l'homme nous est plus familier déjà, connu d'une façon plus intime. Mais, pour le connaître complètement, il ne sera pas mauvais non plus de le voir un peu à l'œuvre & de juger ce dont il est capable avec son grand courage ; bref, le poète nous le doit sur un champ de bataille, puisqu'il s'agit d'un soldat. Ce champ de bataille n'est ni très éloigné, ni bien terrible ; il est digne du Croquant, naturellement : c'est une auberge, aux portes de la ville, à Saint-Agne, c'est-à-dire à la première étape. Les scènes qui s'y déroulent sont héroïco-comiques. Le soir, Goudelin nous montre son héros attablé, dans le silence d'un grand coup de fourchette, curant proprement une tête de veau, & passant du vin rouge au blanc : la trogne peu à peu s'enlumine & devient incandescente comme un charbon.

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 112. — « Hélas! que vont faire sans moi les habitantes de l'Empire ? Adieu, cabaretiers, pour un temps!... Et vous, qui maintenant me lâchez, compagnons, vous méritez bien d'essuyer les cruels orages de quelque guerre à venir, puisque vous ne savez pas retenir parmi vous le soleil des braves. »

Digitized by Google

Assietat sus un cap de banc,
Del rouge tiro dins le blanc...
El fazèc ta bèl & ta bou
Que s'enflambèc coumo un carbou
Et s'endroumic sus uno caysso[1].

Mais c'est au matin qu'a lieu la grande bataille, quand il s'agit de payer l'écot de la veille. C'est alors que de terribles jurons font trembler l'*oustal* sur ses fondements :

Ah! Mort-d'un-Turc! ah! Capdenou!
Panon aci las gens d'aunou,
Al loc de lour fa bouno chèro :
Ça! morblu! tenèts-me le bras,
O tout l'oustal secouti ras
Dan le canou de ma coulèro[2].

Et sous le vent de cette colère soufflant en tempête, effroi du cuisinier, du marmiton; par une gradation savante, grand effroi du chien lui-même (*le gous que meno l'ast*), qui meurt de peur au fond du tambour de bois, d'où il faisait virer la broche. Entre temps, le Croquant est sorti d'un air très noble, en retroussant sa moustache & en fourrant quelques gâteaux dans ses poches.

Nous ne le suivrons pas. Après l'avoir ainsi couronné de laurier, de celui qu'on emploie à la cuisine bien entendu (*d'aquel que rodo la cousino*), Goudelin conduit son héros faire la guerre aux poules dans des fermes avoisinantes; puis il l'embarque sur un vaisseau pour des expéditions plus lointaines, contre Venise & le Grand-Turc, — ce qui est peut-être lui faire beaucoup d'honneur. Toute cette fin du *Croquant* me paraît un peu vague & froide. Qu'importe, si les trois quarts au moins de la pièce sont irréprochables? Et il

1. *Œuvres de P. Goudelin*, p. 113. — « Assis sur un bout de banc, du vin rouge il passe au blanc... Il fit si bien qu'il s'enflamma comme un charbon, & s'endormit sur une caisse. »

2. *Ibid.*, p. 113. — « Ah! mort-d'un-Turc! ah! Capdenou! on vole ici les gens d'honneur, au lieu de leur faire grande chère. Ça, morbleu! retenez-moi le bras, où je renverse toute la maison de fond en comble avec le canon de ma colère! »



Digitized by Google

n'y a pas à dire, ce Croquant a de la vie & du relief. « Soldat fanfaron » d'une classe subalterne, malandrin anonyme évoquant le souvenir des compositions de Callot, il est quelqu'un par lui-même, il est inoubliable pour qui l'a vu une fois dans son accoutrement & ses attitudes de matamore : il vit, il est un type. C'est le grand point.

Ainsi, une fois au moins, grâce à cette alliance féconde du réalisme & de la fantaisie, Goudelin a créé un type, lui qui était avant tout poète lyrique. Car il était lyrique, & il doit le rester pour nous, en dépit de ce surnom d'*Homère du Languedoc*, donné par je ne sais qui, & qui l'écraserait s'il n'était parfaitement ridicule. On n'est pas Homère, ni même Virgile pour avoir risqué quelques images antiques, & comparé dans une strophe Henri IV au lion qui sème le carnage dans une bergerie; on le serait à trop bon compte. Il faut absolument écarter cette dénomination; elle ne saurait lui être appliquée que par ceux qui parlent de Goudelin sans avoir lu son œuvre. Sous prétexte de le grandir, on en arriverait à faire oublier ce qu'il y a de sève native & d'originalité dans son génie.

La vérité, c'est qu'il y a eu deux hommes dans Goudelin, & cette distinction est nécessaire pour bien le comprendre & le définir. Il y avait en lui un lettré délicat, bon humaniste, artiste raffiné, l'homme qui connaissait à fond Virgile, l'antiquité classique & les poètes italiens modernes; qui les a imités quelquefois, mais aurait pu les imiter davantage, tant il avait l'esprit meublé de leurs idées générales & de leurs images brillantes : c'est là ce que l'éducation l'avait fait, & aussi l'époque où il a vécu. Puis, à côté, subsistait le bon bourgeois de Toulouse, tenant de près au peuple par son origine, par ses goûts, par la simplicité familière de sa vie; l'homme d'une nature un peu fruste, d'une verve presque populacière, aimant le gros sel & le gros rire, se complaisant au milieu des facéties goguenardes de Carmentran. Bref, deux hommes en un seul, & il en est résulté un poète exquis; car, d'ordinaire, ces deux tendances ne se sont pas juxtaposées, elles se sont fondues & ont produit des œuvres à la fois pleines de verve & de distinction, offrant une unité parfaite. D'autre part, c'est bien vers le lyrisme que le portait son génie naturel, vers la

Digitized by Google

poésie toute subjective où l'homme se raconte & s'expose non sans une certaine complaisance, apparaît avec ses goûts, ses préférences & sa façon personnelle de sentir. Il importe seulement de donner au mot de poésie lyrique un sens aussi large que possible. On est porté de nos jours à croire qu'elle doit forcément traduire un état d'âme maladif, des particularités aiguës, des impressions extrêmes. C'est vraiment trop restreindre la définition. La poésie lyrique peut être gaie & souriante, pourquoi non? & c'est bien ainsi qu'elle se présente en général chez Goudelin. C'est dans un cadre aimable & léger qu'il a su faire entrer ce qu'il y avait en lui de besoins réalistes & en même temps de fantaisie. Nous avons vu que son réalisme descriptif consiste en un mélange de peintures champêtres & d'impressions de faubourg, prises davantage encore sur le vif : c'est la part du poète populaire. Puis, à côté de cela, nous trouvons des raffinements mythologiques, une complaisance sans bornes pour décrire par exemple la Fontaine de Montrabé & ses statues allégoriques : c'est la part du savant & du lettré. Quant à la fantaisie, elle se subordonne encore mieux à cette faculté lyrique dont était doué Goudelin, & c'est là que nous retrouvons tout entier le méridional qu'il était, méridional tempéré, mixte en quelque sorte, — ni le Provençal qui va jusqu'à croire lui-même à ses propres inventions, ni le Gascon qui se préoccupe trop d'y faire croire les autres. Sa fantaisie est ailée & moqueuse, doucement ironique, & voilà tout : c'est celle d'un homme qui songe à s'amuser, lui & ses lecteurs. Ajoutons qu'il a toujours su donner une grâce parfaite aux contours, car sa faculté maîtresse est de voir nettement les choses, & à cette vision nette correspond une grâce ingénue dans l'expression.

L'homme ne peut pas toujours être gai, soit; mais il n'est pas forcé non plus de toujours rimer : qui l'y oblige? Et alors, pour faire œuvre en quelque sorte de poète, il doit attendre d'être en joie & de belle humeur; il ne doit pas ennuyer les autres par un visage maussade ou des pensées moroses : il y a une sorte de politesse qui consiste à ne se montrer que sous des allures riantes & avec une gaîté en fleur. C'est bien ainsi qu'a procédé Goudelin, &, si je ne me trompe pas, si

Digitized by Google

mon impression est juste, c'est bien là ce qu'il y a au fond de ses poésies, ce qui en constitue la philosophie & ce qui en fait l'agrément. Malgré quelques écarts apparents, quelques expressions qui dépassent & détonnent, sentent plus le cabaret que la bonne compagnie, les éclats eux-mêmes de sa verve ont toujours une certaine mesure : ni trop haut, ni trop bas, il est toujours dans les régions tempérées. En définitive, les qualités de son cœur (plus aimables sans doute que profondes), & d'autre part les qualités de son esprit, sont bien d'accord entre elles. Il y a une harmonie secrète entre sa façon de sentir & sa façon de penser : tout concourt à faire de son œuvre une lecture, je ne dis pas fortifiante, mais du moins saine, & dont la franchise est de bon aloi. Tout concourt aussi à nous représenter le poète comme un « équilibré. » Il y a équilibre entre sa verve native, un peu grosse, & la culture acquise, presque raffinée de son esprit; équilibre entre ce besoin de réalisme qui lui fait faire des descriptions exactes, & cette fantaisie qui l'entraîne dans des régions imaginaires, sans qu'il risque de s'y perdre; équilibre enfin entre la grâce parfois un peu mièvre & l'exubérance méridionale, le penchant à la satire railleuse. Goudelin est un *méridional équilibré :* ce serait peut-être en somme la formule dernière de son génie, tout nous y conduirait, comme à la plus compréhensive & à la plus équitable.

Cette harmonie des facultés maîtresses se trouve d'ailleurs parfaitement d'accord avec « l'état d'esprit classique », qui fut celui de son époque, & dont il a senti le rayonnement. A sa façon, Goudelin est un classique, aussi classique que Malherbe, quoique plus poète que lui. Il a lui aussi fixé une langue, & qui est non moins parfaite dans son genre, toutes proportions gardées. Il a fondé quelque chose & posé les bases d'une tradition. Les poètes méridionaux de notre siècle ne s'y sont pas trompés : les Jasmin, les Roumanille, les Mistral n'ont jamais parlé de Pierre Goudelin qu'avec une nuance de respect & d'admiration. Ils l'ont considéré comme un ancêtre, comme un classique, & se sont relevés de lui.

E. Bourciez.

Digitized by Google

# LES FOUILLES DE MARTRES-TOLOSANE

(1826-1840-1890)

Avec une planche hors texte.

Les fouilles de 1826 & de 1840, décrites par leurs auteurs, Dumège [1], Vitry & Chambert [2], ont été magistralement résumées par M. Roschach dans la notice qui précède la description des monuments figurés provenant de ces fouilles [3]. A la suite de ces travaux, on admettait que les vastes substructions de Martres, & les sculptures que le hasard y avait fait découvrir, appartenaient à une magnifique villa, élevée au deuxième siècle, & détruite par les Barbares au quatrième ou au cinquième, ou dans une insurrection de Bagaudes, à la fin du troisième siècle. Rien, en effet, — ni dans le site du lieu, ni dans les substructions du palais gallo-romain de Dumège, des Thermes de Vitry & Chambert, & des bâtiments voisins figurés au plan de Dumège, ni dans les sculptures de tout ordre : statues, statuettes, bas-reliefs, bustes, décorations architectoniques, attribuées en partie à un temple consacré plus particulièrement à Hercule, — n'était au-dessus de la magnificence des villas dont Stace, Pline le Jeune, Martial, Ausone & Sidoine

1. *Recherches sur Calagurris des Convenæ.* — *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse*, t. II, 2e partie (années 1823 à 1827).

2. *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. V, p. 159.

3. Roschach, *Catalogue du Musée de Toulouse*, pp. 15 & suiv. 1865.

Digitized by Google

Apollinaire nous ont laissé les descriptions, sans parler des villas impériales de Tibur & de Salone.

Cependant, les fouilles faites par Lebègue en 1890, tout en apportant de précieux compléments aux monuments figurés déjà découverts, sont venues jeter certaines obscurités sur la nature des constructions rencontrées dans les fouilles antérieures[1] : 1° Des constructions voisines du palais gallo romain n'auraient pas été retrouvées. 2° Les fouilles de Dumège, incontestablement les plus fructueuses, s'étaient arrêtées à 1 mètre au-dessous du sol ; en poussant jusqu'à 4 & 5 mètres, on a trouvé des constructions d'âges différents. 3° La question de Martres-Ville s'est posée à nouveau : Lebègue ne peut expliquer l'étendue des ruines que par l'existence d'une ville ; MM. Perrot & de Lasteyrie ont parlé d'un Burgus[2], le premier état de transformation d'une villa en ville. 4° Enfin, la « carrière de statues », suivant l'expression de Dumège, est devenue dans le mémoire de Lebègue, avec certaines réserves, il est vrai, le magasin d'un atelier de sculpture, où une école d'art local aurait exploité les marbres des montagnes voisines pour les besoins des villes du bassin sous-pyrénéen.

Hâtons-nous de dire que Lebègue considérait ces premières fouilles comme un simple travail de reconnaissance, qui devait précéder des études plus méthodiques & plus complètes, que la mort est venue empêcher !

Dans cet état de la question, il nous a semblé qu'avant de pratiquer de nouvelles fouilles, il y avait intérêt à faire une sorte d'arrêté de compte des résultats déjà obtenus, soit dans les constructions relevées, soit dans les monuments figurés, avec leur degré de certitude, & les interprétations auxquelles elles donnent lieu. La conclusion de cette étude devait être la direction à donner aux nouvelles fouilles, & les résultats que l'on en peut attendre. L'installation des collections d'Antiques dans les nouvelles salles du Musée de Toulouse, en rappro-

1. Lebègue, *Notice sur les fouilles de Martres-Tolosane*, in *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, n° 3, 1891. — *Martres-Tolosane*, in *Revue des Pyrénées*, t. III, 1891, 3e trim.

2. *Revue archéologique*, 1891, 2e sem. — *Rapport sur les fouilles de Martres.*

Digitized by Google

chant pour la première fois les fragments d'une même composition provenant de fouilles différentes, offrait du reste l'occasion de précisions & d'interprétations nouvelles. C'est l'origine du présent travail, qui nous a paru devoir intéresser tout particulièrement les lecteurs d'une Revue dans laquelle a déjà paru la relation des fouilles faites à Martres en 1890-91.

## PREMIÈRE PARTIE.

### RÉSULTATS DÉFINITIVEMENT ACQUIS.

Nous supposons que le lecteur a sous les yeux : les planches I & II du tome second, 2e partie, des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse* (années 1823 à 1827); les planches du volume des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France* (1841-1847); le plan parcellaire de la commune de Martres; le catalogue du Musée de Toulouse, de M. Roschach, de 1865; enfin, le mémoire publié en 1891 par M. Lebègue dans le *Bulletin archéologique du Comité des monuments historiques*. Les résultats qui peuvent être considérés comme acquis sont les suivants.

### *1. — Constructions.*

GRAND RECTANGLE DUMÈGE [1]. — *Substructions*. — Dumège a découvert un grand rectangle de 50 mètres de long sur 20 mètres de large, formé par des fondations auxquelles le plan donne $1^m50$ d'épaisseur sur trois côtés, & 1 mètre seulement sur le petit côté du fond. C'est au milieu de ce rectangle, dans un carré de 20 mètres sur 10 mètres, qu'ont été trouvés, à moins de 1 mètre de profondeur, la plupart des statues, bustes & bas-reliefs. Très limité pour la dépense, Lebègue s'est presque borné à fouiller ce petit carré sur une profondeur de 4 à 5 mètres. Il a rencontré des fondations d'âges différents,

1. Champ Saboulard, parcelle n° 276.

Digitized by Google

notamment celles d'un édicule de 6m30 de côté, dont le niveau n'est pas indiqué dans son mémoire.

*Murs d'élévation.* — Lebègue a rencontré des fragments de murs d'élévation, ayant vraisemblablement appartenu au grand bâtiment, & caractérisés par l'*opus reticulatum*, qui revêt une âme en maçonnerie de moellons irréguliers.

*Aire du grand bâtiment.* — Le seul renseignement a été donné par Dumège. L'excavation produite sous le passage d'un attelage de labour, au fond de laquelle on a trouvé, en 1826, un grand nombre de bustes & de statues, était pavée d'une mosaïque à grains bleus, située à om60 environ du terrain actuel. Il est probable que la mosaïque formait l'aire du grand bâtiment en cet endroit.

*Bouleversements du sol.* — Le Mémoire de Dumège ne nous apprend rien sur l'état du sol à l'intérieur du grand rectangle, dans les parties où le terre-plein a été fouillé pour en extraire la riche moisson de sculptures. Lebègue parle de murs & de sculptures rencontrés à différentes profondeurs, soit dans l'intérieur du grand rectangle, soit sur les bords immédiats, mais sans rien préciser. Nous devons à l'obligeance de M. Ferré, qui a surveillé les fouilles de 1890, la communication d'un certain nombre de coupes relevées par lui, qui fournissent des indications sur les bouleversements du terre-plein de la grande construction :

1° Trois coupes parallèles au petit côté du rectangle, situées à 12 mètres, 17 mètres & 24 mètres du mur du fond, montrent de larges poches ayant jusqu'à 4 mètres de profondeur & reposant en partie sur les alluvions quaternaires. Ces poches sont remplies de blocs de murs & de moellons détachés de murs, au milieu desquels on a trouvé des fragments de sculptures, bustes, statues, bas-reliefs ou ornements d'architecture. Le tout est recouvert de graviers remaniés au-dessus desquels s'étend la couche de terre végétale de 60 centimètres.

2° Une coupe de 30 mètres de long, relevée le long du grand côté Est du rectangle, à l'extérieur, a révélé les accidents suivants : aux deux extrémités de la coupe, on voit le terrain naturel, comprenant, à partir du sol, la terre végétale, om60; de la terre argileuse, om70; du sable fin, om80; une autre

Digitized by Google

couche non dénommée, &, enfin, les alluvions quaternaires à $3^m50$ environ. Or, sur une longueur de 15 mètres, au milieu de cette coupe, le terrain naturel a été enlevé jusqu'aux alluvions quaternaires; la cavité à bords verticaux ainsi formée est remplie de débris qui se classent ainsi : au fond une première couche de $0^m60$ d'epaisseur, composée de moellons, parmi lesquels on a trouvé une colonne & de nombreux fragments de sculptures, bustes & bas-reliefs; au-dessus de cette couche, occupant en longueur la moitié de la fouille, un pan de mur d'élévation, de 8 mètres de longueur sur 3 mètres de large & $1^m20$ (?) d'épaisseur, est couché horizontalement; au-dessus, enfin, un mélange de moellons, mortiers, enduits, & de nombreux débris de sculptures & de marbres. Le tout est recouvert par la terre végétale.

*Décorations architectoniques.* — Avec les bustes, statues, etc., il a été trouvé des colonnes[1] & des chapiteaux, des pilastres & des bases & chapiteaux de pilastres, des fragments d'entablement, des plaques de marbres divers, ayant servi de revêtements, des carrelages de marbre, des débris de mosaïques & de tuiles de couvertures, & des antéfixes de terre cuite. Les colonnes de marbre ont $0^m40$ & $0^m36$ de diamètre, répondant à des hauteurs de $4^m80$ & $3^m60$, non compris le piédestal & l'entablement. On a retiré également des colonnettes de sertine de $0^m12$ de diamètre; un chapiteau corinthien de $0^m20$ de diamètre. Les pilastres de marbre, avec cadre & champ profondément fouillé & décoré de rinceaux, ont des largeurs de $0^m99$, $0^m64$, $0^m44$ & $0^m35$, répondant à des hauteurs de 10 mètres, $6^m4$, $4^m4$ & $3^m5$.

Nous sommes obligé de dire qu'en dehors de l'importance du ou des bâtiments qui répondaient à ces fondations, les fouilles de 1826 & de 1890 ne fournissent aucune indication précise sur la destination des constructions du grand rectangle.

RECTANGLE DES THERMES. — Les fouilles faites en 1840 par

1. Cinq fragments au Musée de Toulouse; un fragment supportant la croix de la fontaine de Saint-Vidian; deux fragments dans la Garonne, à la hauteur du grand rectangle; un fragment dans une rue de la ville de Martres.

Digitized by Google

Vitry & Chambert s'étendent sur les parcelles 286 & 287, à 70 mètres à l'Est du grand rectangle Dumège. L'exactitude du plan des fondations relevé par ces architectes n'est contestée par personne, non plus que la destination de la partie Nord qui renfermait les différentes pièces de grands Thermes. La piscine du *Frigidarium* & les revêtements de marbre des gradins étaient en place; on a également retrouvé le bassin du *Laconicum* avec les conduites qui l'alimentaient, & les mosaïques de quelques salles [1]. En dehors de fragments de parois stuquées peintes, on ne paraît pas avoir rencontré de murs d'élévation dans ces fouilles superficielles.

Les fouilles n'ont du reste apporté qu'un faible contingent de monuments figurés : un torse de jeune homme dans la salle à gauche du *Frigidarium*, une Naïade dans l'hémicycle, un fragment de bas-relief, & un chapiteau de pilastre corinthien.

PARCELLES nos 279 & 280. — La parcelle 279, qui appartient à la Société archéologique du midi de la France, forme une bande étroite de 15 mètres, située entre le grand rectangle Dumège & les Thermes. Elle a été fouillée à nouveau par Lebègue. Autant qu'on en peut juger par une description un peu confuse, on aurait retrouvé des fondations de $0^m90$ d'épaisseur, & un chemin, compris entre deux murailles parallèles, se dirigeant au Nord, que Dumège avait déjà indiqué, en le plaçant sur la limite Ouest de la parcelle. Comme découvertes architecturales, des fragments de frises & un chapiteau corinthien inachevé de $0^m59$ de largeur.

Une coupe relevée par M. Ferré dans cette parcelle, parallèlement à la direction du grand côté du rectangle, à 20 mètres à l'Est, montre que le sol de cette parcelle a été également bouleversé. Dans l'excavation faite dans le terrain naturel, presque jusqu'aux alluvions quaternaires, on a rencontré des pans de murs & des couches de mortier & de moellons, mais pas de sculptures.

Deux autres coupes parallèles faites dans la parcelle no 280, contiguë de la précédente, à l'Est, ont également montré le

1. *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, t. V.

Digitized by Google

terrain bouleversé, avec des pans de murs, des moellons & des débris d'enduits.

PARCELLES Nos 276, 277, 1170, 274 (CHIRAGAN). — Dumège a trouvé dans les parties qui entourent le grand rectangle une série de fondations disposées sur deux alignements perpendiculaires, parallèles aux côtés Nord & Est du rectangle (voir le plan II de Dumège). Par les dallages en mosaïques & les hypocaustes rencontrées, on doit rapporter à des habitations particulières un certain nombre de constructions en bordure sur les deux alignements en question.

SUBSTRUCTIONS ÉPARSES DANS LE GRAND TRIANGLE FORMÉ PAR LA GARONNE, LES CHEMINS DE LA RIVIÈRE, DE MOULLIAS & DE PEYREGAUD, & LE RUISSEAU ALLANT DU PORTAIL AU MOULIN DE MARTRES. (Pl. I de Dumège). — Sur de nombreux points de cette surface de 40 hectares, on trouve des substructions antiques, & de grands espaces recouverts de débris de tuiles, de marbres & de mosaïques. Sans parler des fondations voisines du grand Rectangle & des Thermes, le plan I de Dumège signale dix-sept substructions, dont quelques-unes atteignent 40, 50 & 90 mètres de longueur. Les fouilles faites en 1895, par M. Ferré, pour le compte de la Société archéologique du Midi, dans le quartier du Moulin (parcelles 381, 383, 386), ont fait retrouver sept nouvelles substructions, dont trois sont des fondations de bâtiments. Dans ces fouilles de surface, il n'a été trouvé que trois monuments figurés : un masque de théâtre, dans la parcelle 381, un petit génie du sommeil & un fragment de pilastre. Ajoutons que ces nombreuses substructions n'ont donné jusqu'ici aucune indication sur la destination des constructions dont elles faisaient partie ; un bâtiment formé d'une série de petites pièces accolées, découvert en 1895, a été attribué à un atelier[1].

1. Nous ne connaissions pas le travail publié par M. Lécrivain (*Mém. de la Soc. arch. du midi de la France*, 1893), pour lequel il a été fait usage de notes & plans inédits sur les deux dernières fouilles, déposés aux archives de la Société, qui éclairent un certain nombre de points obscurs du Mémoire de Lebègue, notamment sur les construc-

Digitized by Google

Enfin, M. Ferré a des raisons de croire qu'il existe dans l'angle Sud-Ouest de la parcelle n° 290, contiguë de celles fouillées par Vitry & Chambert, une fondation semi-circulaire de 18 mètres de diamètre.

### 2. — *Monuments figurés.*

La plus grande partie des monuments figurés : médaillons, statues, bas-reliefs, bustes, ont été trouvés dans un espace de 100 mètres carrés au milieu du grand rectangle Dumège, ou sur ses bords immédiats, dans les fouilles de 1890. Nous n'aurons donc à indiquer le gisement que pour les objets qui n'ont pas été trouvés dans cet endroit. Le lecteur ayant sous les yeux les descriptions du catalogue de M. Roschach, nous nous bornerons à signaler en détail les nouveaux points acquis depuis la publication de cet excellent ouvrage.

Bustes en haut-relief, encadrés par des médaillons. — Six médaillons complets ou presque complets, une tête, quatre médaillons sans tête, forment un ensemble de onze médaillons, de diamètres, variant de $0^m75$ à $0^m95$, qui représentent des divinités. Le costume ou les attributs figurés font reconnaître, dans les pièces complètes : Vénus, Minerve, Cybèle, Esculape, Hygie, Mithra, le dieu Perse, & la tête de Vulcain. Les quatre torses sans tête appartiennent, deux à des dieux, deux à des déesses.

Les têtes des médaillons rappellent comme types les figures de l'autel des douze grands dieux de Stabies. (De Clarac, t. II, pl. 171, fig. 18.) C'est la même figuration de convention froide & banale des dieux gréco-romains, avec une facture toujours habile, moins soignée cependant que celle de l'autel de Stabies, & qui sent la décadence du deuxième siècle.

La forme des médaillons & le fort relief des figures montrent

tions signalées par ce dernier au milieu & sur les côtés du grand rectangle Dumège. Toutefois, ce travail fort intéressant ne paraît pas modifier ce que nous avons écrit, la plupart des nouvelles constructions relevées par Lebègue étant d'époques postérieures aux côtés du grand rectangle.

Digitized by Google

que, comme à la porte de Mars de Reims, ils faisaient partie d'une décoration architectonique, & devaient être encastrés dans un mur, où ils étaient retenus par des crampons placés sur les bords du cadre, à une hauteur de 7 à 8 mètres au-dessus du sol.

STATUES ET STATUETTES. — Les statues, grandeur nature, sont au nombre de quatre :

1) Une *Isis* en costume de prêtresse, hauteur $1^m75$. Le costume, de marbre gris, rappelle celui de la *Prêtresse d'Isis* du Musée de Palerme; tandis que la coiffure boursouflée de la déesse est celle du bas-relief du Musée de Naples[1]. La sculpture très fruste de la partie postérieure montre que la statue devait être placée dans une niche.

2) Un *Harpocrate*, hauteur $1^m30$, avec une corne d'abondance au bras gauche, & portant l'index de la main droite à la bouche, dont le dessin a été publié. (DE CLARAC, t. IV, pl. 763, n° 1878.) De Clarac jugeait cette statue comme la réplique « d'un ouvrage grec d'une grande estime. » Achevée dans toutes ses parties, elle pouvait être placée sur un piédestal, comme celle de l'Isium de Pompéi.

3) Une femme entièrement vêtue, sans tête, qui rappelle la *Vénus* de l'Hermès triple de la collection Chablais à Rome. (DE CLARAC, t. IV, pl. 613, n° 1367.)

4) Le torse d'adolescent trouvé dans les Thermes, qui pouvait représenter un Bacchus ou un Adonis.

Les statuettes & figurines, variant de 1 mètre à $0^m35$ de hauteur, comprennent :

Un torse trop fruste pour être rapporté à une représentation connue :

Une *Naïade* couchée, trouvée dans les Thermes. (*Mém. de la Soc. archéol. du midi de la France*, t. V, pl. XII.)

Deux *Minerve* sans tête. L'une d'elles, hauteur $0^m70$, est incontestablement une réduction de la *Minerve*, dite de Velletri, du Louvre : mêmes costume & particularités des drape-

1. *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie : Sérapis, Isis, Harpocrate & Anubis*, &c., par Georges Lafaye, 1883.

Digitized by Google

ries à plis multiples; la ceinture du péplum est ici plus simple, en raison de la réduction de l'échelle dans la statuette de Martres.

Deux torses d'*Hercule*, de $1^m40$ & $0^m50$ de hauteur, rappelant l'*Hercule* de Glycon.

Une *Vénus* pudique, nue, sans tête, de facture médiocre, hauteur $0^m90$, paraît être la copie d'une *Vénus* marine du Louvre. (De Clarac, t. IV, pl. 610, n° 1316.)

Une statuette de femme vêtue, hauteur $0^m40$, qui rappelle la statue, grandeur nature, trouvée dans les fouilles de 1890.

Un *Esculape*, $0^m70$, sans tête, dessiné par de Clarac (t. IV, pl. 548, n° 1167).

Une *Hygie*, de type connu, hauteur $0^m35$. Une autre *Hygie*, de $0^m40$ de hauteur, d'un travail barbare, ne compte guère que quatre têtes dans la longueur du corps.

Une *Isis* romaine, réduction de l'*Isis* du Louvre, n° 871 du Catalogue.

Un *Satyre*, fragment d'une réduction du groupe de *Pan & d'Olympos* du Musée de Florence.

Un torse nu avec ceinture, rappelant le *Pêcheur* du Musée Pie Clémentin. (De Clarac, t. V, pl. 879, n° 2244.)

Bas-reliefs. — *Travaux d'Hercule.* — Les travaux d'Hercule forment une série de bas-reliefs encadrés, de 1 mètre de largeur sur $1^m50$ de hauteur environ, qui reposent sur un large empattement, ménagé à la partie inférieure du cadre & découpé à la demande des pieds ou des attributs des personnages. Les sept bas-reliefs complets, ou à peu près, sont, en suivant l'ordre ordinaire des travaux : *L'Hydre de Lerne*, *le Sanglier d'Erymanthe*, *les Oiseaux du lac Stymphale*, *l'Amazone Hippolyte*, *les Chevaux de Diomède*, *les Écuries d'Augias*, *le Monstre Géryon*. Les autres travaux sont représentés seulement par des fragments.

A noter une particularité intéressante de cette série des travaux d'Hercule. Contrairement aux compositions des métopes d'Olympie, où le héros est représenté barbu & dans l'âge mûr, où à celle de sarcophages du troisième siècle (Duruy, t. VI, p. 180), où le héros est sans barbe, les reliefs de Martres

Digitized by Google

représentent Hercule à des âges qui croissent avec la progression de ses travaux : imberbe pour le premier travail, *le Lion de Némée*, il devient barbu au *Lac Stymphale*, & vieillit manifestement jusqu'au *Monstre Géryon*. Pareille progression se rencontre sur les bas-reliefs d'un sarcophage de l'époque gréco-romaine déposé au Musée national d'Athènes.

Les compositions des travaux d'Hercule rappellent des types connus de la statuaire ou de la peinture grecque & romaine. La tête d'Hercule combattant le *Lion de Némée* ne permet pas de douter que le sujet dans son entier reproduisait une peinture de Pompéi dessinée par Lenormant dans ses *Peintures antiques* (t. II, pl. LII). Le *Sanglier d'Erymanthe*, avec Eurysthée dont la tête émerge de sa cuve d'airain, rappelle une autre peinture de Pompéi (LENORMANT, t. II, pl. LIII). L'*Amazone Hippolyte*, par le vêtement, la position à cheval & le geste, se rapporte à certaine héroïne de la frise du *Combat d'Amazones* du temple d'Apollon à Phigalie (OVERBECK, *Histoire de la plastique grecque*, t. I, pl. 449). Dans les *Chevaux de Diomède*, la figure sacrifiée de Diomède, coiffée du bonnet phrygien, rappelle nombre de figures de barbares de reliefs du temps de Trajan (OVERBECK, t. II, pl. 443). La main gauche de Diomède placée sur la cuisse d'Hercule se retrouve sur le groupe du Musée Pie-Clémentin (DE CLARAC, t. V, pl. 797, n° 2001); tandis que le héros, vu de dos avec les jambes écartées, rappelle par le mouvement, le modelé & certain détail, le torse du vieux géant luttant contre Zeus dans la frise de l'autel de Pergame (OVERBECK, t. II, fig. 132 A). Dans *le Monstre Géryon*, nous signalerons, avec le même rappel comme mouvement des bas-reliefs de Pergame, cette particularité que Géryon, vêtu en général romain, a les trois têtes coiffées d'un casque en forme de mitre, comme dans une sculpture du Musée d'Athènes; tandis que dans un groupe connu (DE CLARAC, t. V, pl. 800, n° 2000), le monstre a les têtes coiffées du casque romain.

Les bas-reliefs des travaux d'Hercule se rapportent incontestablement à l'art du deuxième siècle par les traditions de la composition & par l'exécution. Les reliefs portent, du reste, une autre indication de l'époque à laquelle ils ont été faits. La

Digitized by Google

barbe & les cheveux d'Hercule vieilli sont traités de la même manière que ceux des bustes de l'époque des Antonins & des Sévères, dont il sera question plus loin.

Nous ne devons pas quitter ces bas-reliefs sans indiquer certaines particularités qui indiquent la manière dont ils étaient placés comme décoration. Les dimensions des bas-reliefs complets ne sont pas les mêmes : *Hydre*, $0^{m}90 \times 1^{m}41$; *Érymanthe*, $0^{m}88 \times 1^{m}44$; *Hippolyte*, $0^{m}90 \times 1^{m}45$; *Géryon*, $1^{m}04 \times 1^{m}52$. Cela permet d'affirmer que ces reliefs n'étaient pas destinés à être employés comme métopes ou comme frises, mais qu'ils devaient être logés dans des niches peu profondes, ménagées sur une muraille, pour produire une décoration analogue aux tableaux-fresques de Pompéi. Comme il n'y a pas de déformation voulue des dimensions de certaines parties des personnages, ces niches devaient être placées à une petite hauteur au-dessus du sol.

*Sérapis.* — Hauteur, $1^{m}80$. Il manque une partie des jambes. Le dieu est représenté avec ses attributs de divinité solaire, la corne d'abondance, & de divinité infernale, Cerbère; il porte sur sa tête le modius, est vêtu d'une tunique & drapé d'un manteau descendant de l'épaule gauche. Par la figure, le costume & les attributs, la composition se rapporte aux représentations connues de Pluton (De Clarac, t. IV, pl. 757 & 758). Les draperies rigides & gauchement symétriques, le travail exagéré de la barbe & des cheveux, les prunelles profondément évidées, permettent d'attribuer le travail au deuxième siècle. La statue était manifestement destinée à être placée dans une niche.

Suivent maintenant les fragments d'une série de bas-reliefs de marbre de dimensions variant de $0^{m}70$ à $0^{m}30$, à deux ou trois personnages, presque tous encadrés sur trois côtés, & dont l'empattement de la base, découpé à la demande des pieds des personnages, est fouillé en gorgerin sur sa tranche verticale. Cette disposition montre que ces reliefs étaient placés dans de petites niches ménagées sur des surfaces murales, ou sur des tables adossées à la muraille.

1) *Le Dieu & le Philosophe.* — Fragment de $0^{m}60$ de hauteur sur $0^{m}25$ de largeur. Au-dessous d'un dieu barbu en-

Digitized by Google

gainé, & le long de la gaine, un vieillard chauve, barbu, à face socratique. Le vieillard, la poitrine nue & recouvert du manteau de philosophe, semble incliné vers un personnage absent. La tête du dieu, à la fois diadémée & ceinte d'une vitta ou d'un lemniscus, porte, assez en arrière du front & sur la chevelure, un attribut, que de Clarac a pris pour une corne d'Ammon, & qui pourrait n'être que l'extrémité du bandeau servant de diadème, retenu par la vitta, & se perdant dans la chevelure. Le bas-relief représenterait Jupiter ou Esculape, avec un philosophe ou un médecin célèbre.

2) *Un Phrygien à côté de deux jambes nues.* — Hauteur, $o^m45$; largeur, $o^m5o$. Le Phrygien est complet sauf les bras. Sa taille est de moins de moitié de celle du personnage, probablement nu, dont il ne reste que les extrémités des jambes. En examinant en détail le costume de la petite figure, on retrouve toutes les parties de celui de Mithra, ou d'un de ses assesseurs, dans les nombreux monuments connus : haut bonnet phrygien, candys ou chlamyde tombant sur les épaules, pantalon grossier à stries transversales de la Planche II de l'Atlas des *Recherches sur Mithra*, de Lajard. Le Dadophore est adossé à un gros tronc d'arbre, qui peut être celui d'un cyprès pyramidal. Les deux jambes nues appartiendraient au dieu Sol, qui se rencontre sur nombre de monuments mithriaques.

3) A un bas-relief semblable doit être rapportée, selon nous, une statuette avec costume phrygien, sans tête ni bras, trouvée dans les fouilles de 1840, & désignée par M. de Castellane sous le nom de *Jeune Barbare* (*Mém. de la Soc. Arch. du Midi de la France*, t. V, pl. VIII). Les jambes sont croisées; le bras droit était levé, tenant sans doute le flambeau de l'assesseur de Mithra.

4) Une femme sans tête, agenouillée, hauteur $o^m15$, nue jusqu'à la ceinture, le bras droit porté transversalement vers le sein gauche dans un geste d'humilité ou de foi ; à côté, les deux pieds nus d'un personnage, à une échelle deux ou trois fois plus grande que la femme; derrière la femme, un gros tronc d'arbre. On a pensé à Psyché aux pieds de l'Amour; les deux reliefs mythriaques décrits plus haut conduiraient



Digitized by Google

à y voir un myste femme aux pieds de Sol ou de Mithra.

5) Nous rapportons également au culte Mithriaque un bas-relief de 45 centimètres environ de diamètre, représentant une Luna encadrée dans un croissant. La pièce provient des fouilles de 1826; le marbre est malheuseusement perdu, mais il en existe un moulage chez un propriétaire de Martres. Par la figure & l'ajustement de la chevelure, ce buste rappelle le médaillon de Luna placé à l'angle droit supérieur du relief représentant Mithra Tauroctone, encastré dans le mur de la cour du Belvédère au Vatican (LAJARD, *Recherches sur Mithra*, pl. LXXVIII, t. II, fig. 38).

6) La partie inférieure d'un bas-relief, hauteur $0^m16$, largeur $0^m30$ (*Mém. de la Soc. Arch. du Midi de la France*, t. II, pl. XI), montre un homme vêtu d'une tunique, accroupi près de la fente d'un rocher; derrière, tournées vers le rocher, les jambes d'un personnage vêtu d'un manteau; à l'extrémité, un troisième personnage vu de face.

7) Un fragment composé d'une tête sans face, avec le thorax & les deux épaules d'un personnage nu, qui devait avoir $0^m60$ de hauteur. La couronne végétale plaquée sur les cheveux présente une particularité curieuse : elle est formée d'une sorte de lien arrondi, duquel se détachent, de distance en distance, de petites tiges terminées en pointes que l'artiste a recourbées de manière à venir toucher la tige inférieure, formant ainsi des sortes d'anses de chaque côté du lien central.

8) Enfin, une halte de satyres, dans un cadre de $0^m35$ de côté, assez finement traitée. Les deux satyres, l'un mâle, l'autre femelle, sont assis vis-à-vis l'un de l'autre : le satyre élève la main pour cueillir une figue sur l'arbre qui l'abrite. De tous les reliefs de Martres, c'est le seul prêtant à une interprétation lascive.

9) Un certain nombre de fragments ne donnent aucune indication sur la composition à laquelle ils appartenaient.

BUSTES. — 1) L'œuvre la plus remarquable de toutes celles trouvées à Martres est une tête de Vénus ou de Diane, appelée la *Vénus de Martres*, dans laquelle de Clarac voit « une

Digitized by Google

réplique faite aux meilleurs temps de l'art romain, d'un des représentants de cette famille de chefs-d'œuvre grecs, auxquels appartenaient la Vénus de Milo & la Vénus d'Arles. » L'œuvre peut donc être rapportée au premier siècle de l'Empire; d'ailleurs, rien ne dit que cette tête ne fit pas partie d'une statue.

2) Un buste de Bacchus, qui appartenait peut-être à une statue, d'une facture un peu lâche. Une deuxième tête de Bacchus, grandeur nature, partie inférieure de la face mutilée, qui a appartenu à une statue. Avec sa couronne de pampres & de raisins, & la physionomie conservée par le front & les yeux, cette tête rappelle celle du marbre grec du Musée Chiaramonti (De Clarac, t. IV, pl. 686, n° 1613).

3) Une Ariadne, aux vêtements de couleur, rappelle, par sa physionomie spirituelle & le fini de l'exécution, les meilleures productions de l'art gréco-romain.

4) Une tête d'Hercule plus grande que nature rappelle, par l'expression de la figure, une peinture de Pompéi (Lenormant, t. II, pl. 59).

5) Une tête d'Auguste, le front ceint de la couronne civique, comme dans le buste de Munich. « Cette belle tête qui reflète, dit M. Roschach, les traits connus du caractère du personnage, & que l'on peut rapprocher des meilleurs bustes connus », est certainement un travail du premier siècle.

6) Suivent, parmi les pièces reconnues jusqu'ici, une série de douze empereurs, de Trajan à Gallien, savoir : Trajan (4 bustes), Adrien, Antonin & Marc-Aurèle (2 bustes), Commode, Didius Julianus, Septime-Sévère, Caracalla, Alexandre Sévère, Pupien, Philippe, Gallien; les premiers sont héroïsés, les autres sont en costume militaire. Les ajustements, la manière dont les cheveux & la barbe sont traités, enfin, la valeur du travail généralement décroissante, ne permettent pas de douter que ces bustes ont été faits du vivant des empereurs. Il manque neuf empereurs, ayant régné en tout vingt ans, pour avoir la série complète des maîtres de l'Empire romain pendant cette période de cent soixante-seize ans.

D'autres bustes appartiennent à des membres des familles impériales; on a reconnu Annius Vérus, le fils de Marc-

Digitized by Google

Aurèle, & Lucius, son gendre, qui partageait avec lui le titre d'Auguste.

7) Six bustes se rapportent à différentes époques du haut empire; quelques-uns représentent des empereurs, parmi lesquels on croit reconnaître Elagabal. Les autres têtes, d'une étonnante vulgarité, sont d'une exécution très frustre ou grossière.

8) Douze bustes de femmes, que les divers ajustements de la chevelure rapportent aux époques des Césars, des Antonins & des Sévères. La plupart de ces bustes représentent des membres des familles impériales & pourront être reconnus.

9) Trois délicieuses têtes d'enfants, pleines d'expression, qui, par le travail de la chevelure, se rapportent à l'époque des Antonins ou des Sévères, plutôt à la dernière.

10) Lebègue a trouvé dans ses fouilles profondes des fragments de douze têtes différentes d'hommes & de femmes particulièrement mutilées. La forme de la coiffure de l'une des femmes & l'exécution de la barbe & des cheveux de deux têtes d'hommes, permettent d'attribuer ces bustes à l'époque des Sévères ou des empereurs illyriens.

ORNEMENTS D'ARCHITECTURE. — 1) *Pilastres & chapiteaux.* — L'ornementation des neuf fragments de pilastres de marbre, de largeur variant de 1 mètre à $0^{m}42$, présente les caractères suivants : encadrement avec plate-bande & doucine ornées de crochets & de palmettes; le champ est décoré par des rinceaux plus ou moins compliqués de grandes feuilles d'acanthe, de volutes alternativement renversées avec fleur centrale, qui, d'après deux fragments terminaux inférieurs, sortent d'un pied touffu de la même plante, comme cela se rencontre dans les sculptures de nombre d'édifices de Pompéi, de Nimes, &c. Dans un seul fragment, l'acanthe est remplacée par du lierre avec feuilles & baies.

Les pilastres à rinceaux d'acanthe rappellent ceux de diverses constructions gréco-romaines; mais l'artiste leur a donné un caractère tout spécial en semant de figures d'oiseaux, de reptiles, de batraciens, d'insectes, exécutées à des échelles très différentes, les petits tympans laissés entre les

Digitized by Google

volutes, &, faisant ainsi passer dans la sculpture d'ornement, des motifs empruntés aux fresques murales de Pompéi.

Un chapiteau de pilastre corinthien, à trois rangs de feuilles d'acanthe épineuse, trouvé dans les fouilles des Thermes.

Un pilastre corinthien, sur lequel, au lieu de la feuille centrale du tailloir, on voit une figure cornue, sortant d'une touffe de feuilles d'acanthe, qui paraît être un masque latinisé de l'Hathor des colonnes du temple de Dendérah.

2) *Neuf masques tragiques & comiques* de beau style, réunis par deux & quatre figures sur une même plaque de marbre, & qui devaient orner comme appliques une frise ou un tympan. Une plaque semblable, comprenant cinq à six masques tragiques, disposés également en deux registres, se trouve au Musée national d'Athènes. L'un des masques a été trouvé à 150 mètres à l'est des Thermes, dans la propriété Manent.

3) *Cinq masques bachiques* isolés, également de marbre, servaient, comme les précédents, de figures d'applique sur des revêtements de marbre.

4) *Mosaïques à dessins rouge & noir sur fond clair.* — Les deux seules mosaïques conservées sont des caissons contenant des rosaces formées de feuilles de laurier ou de lierre, encadrés de larges bandeaux avec des figures géométriques.

5) *Antéfixes de terre cuite à faces humaines nimbées.*

Inscriptions et Médailles. — Une seule inscription funéraire, gravée sur marbre & bien encadrée, trouvée dans l'ancien cimetière de Martres, près de la voie romaine. Cette inscription, qui rapproche des noms indigènes & des noms latins, offre une particularité à noter : le défunt a pour prénoms celui du fils Marc-Aurèle, Annius Verus.

Sur une dalle épaisse de 18 centimètres de marbre veiné de gris, extraite de la parcelle n° 283, & déposée dans la cour d'une maison de Martres, on voit les trois lettres SSC. La hauteur des lettres va en diminuant de 55 millimètres, le premier S, à 45 millimètres, le C, comme celle de la surface lisse trapézienne très allongée sur laquelle elles sont tracées. La forme des lettres est bonne ; l'exécution par écailles enlevées, assez fruste.

Digitized by Google

On a trouvé à Martres des monnaies de Vespasien, de Trajan, de Volusien, de Postumus, des deux Victorinus, de Probus, de Dioclétien & de Constantin. Le cinq avant-dernières comprennent une période de cinquante ans de l'anarchie militaire & des princes illyriens, de 251 à 305.

En résumant cette étude des monuments figurés de Martres, nous pouvons dire que toutes les sculptures, médaillons, statues & statuettes, bas-reliefs, ornements d'architecture, sont la reproduction, la réduction ou l'imitation de types connus de l'art grec ou gréco-romain, qui ornaient avec profusion les monuments publics & les riches habitations élevées du premier au troisième siècle, dans toutes les parties du monde romain, des rives de l'Euphrate aux montagnes de la Calédonie. Il faut donc écarter l'hypothèse que l'on serait en présence de productions d'un art local : on ne peut, en effet, saisir aucun caractère spécial, ni dans la composition des figures. ni dans l'exécution.

Cette conclusion conduit à poser les conclusions suivantes : où & par qui ont été faites ces sculptures nombreuses & variées, &, tout d'abord, quels matériaux a-t-on employés? Deux expertises ont montré, qu'à part la Vénus & l'Auguste, pour lesquels il y a doute, les sculptures de Martres ont été exécutées avec des matériaux provenant des Pyrénées : marbre blanc de Saint-Béat, plus ou moins fin, pour toutes les statues, bas-reliefs, médaillons, bustes. Le marbre gris du corps de la grande statue d'Isis est du marbre de Montoussé (vallée de la Neste); le vêtement coloré de l'Ariadne est formé d'une stalagmite zébrée, provenant vraisemblablement d'une grotte des Pyrénées, ainsi que la stalagmite diaphane des vêtements d'un buste brisé. Quant aux ornements d'achitecture, les grands pilastres, chapiteaux, &c., sont de marbre blanc de Saint-Béat à grain grossier; deux colonnes effritées sont de marbre gris de Montoussé, d'autres de marbre griotte rosé de Cierp; les plinthes, revêtements, encadrements, carrelages, appartenant à des décorations intérieures polychrômes, sont en marbre griottes rouges & verts de Cierp ou de la Barousse, près de Saint-Béat; il y a des plaques de Brèche Dorée & de Noir

Digitized by Google

antique de l'Ariège. Les matériaux étrangers à la région sont représentés par la Brèche Violette d'Italie formant les vêtements & l'armure d'un buste sans tête; le Gris d'Italie, ou le marbre gris blanc de Cierp, pour les vêtements d'un buste brisé; un encadrement de Vert antique & deux colonnettes d'une serpentine venant de l'Aveyron ou des Alpes. Les carrières des Pyrénées qui ont concouru à la décoration de Martres sont toutes comprises dans un rayon de 60 à 70 kilomètres.

Il n'est pas douteux, d'un autre côté, que toute la décoration architecturale, qui comprend des pilastres pesant jusqu'à trois tonnes & les grandes figures d'Isis, de Sérapis & les travaux d'Hercule, ont été faites sur place. Il faut donc admettre que si Martres n'était pas une cité, des artistes & des praticiens sont venus de centres plus importants pour décorer ses édifices, absolument comme ces ouvriers grecs nomades qui ont laissé leurs noms sur les mosaïques des villas des environs de Nimes.

Rien, du reste, n'autorise à supposer que les marbres découverts à Martres auraient formé le magasin d'un atelier de sculpture placé près des carrières pyrénéennes, pour approvisionner les villes & les villas de la région. La nature des sujets est, nous l'avons vu, limitée à celle répondant à la décoration d'un ou deux édifices; un même sujet n'est pas reproduit plusieurs fois, à l'exception de quelques bustes impériaux; on n'a trouvé ni des ébauches à différents degrés d'avancement, ni les débris ordinaires des ateliers de sculpture.

Nous devons enfin parler de la mutilation des sculptures de Martres. Les statues, statuettes, bustes, bas-reliefs, ornements d'architecture sont brisés en de nombreux morceaux. Sauf le buste héroïsé de Trajan & une petite Isis, toutes ont subi la décollation & l'enlèvement des parties saillantes, bras, jambes, attributs; neuf têtes d'homme, trois têtes de femme, la tête du personnage principal d'un bas-relief, semblent avoir été tout particulièrement mutilées : enlèvement de la face, tête scalpée, tête fendue en plusieurs morceaux. C'est l'état dans lequel ont été retrouvées à Rome, à différentes époques, la plupart des statues qui ornent les musées de l'Europe; c'est

Digitized by Google

souvent dans un état de mutilation semblable que se présentent les sculptures provenant des fouilles faites depuis vingt ans sur l'emplacement des grands sanctuaires de la Grèce : Délos, Olympie, Eleusis, Delphes, Epidaure. Entre autres pièces mutilées, on voit au musée de Delphes, une tête barbue dont le front est balafré d'une profonde saignée, pratiquée pour placer le coin qui devait briser la tête en plusieurs morceaux.

## DEUXIÈME PARTIE.

### CE QU'ÉTAIT MARTRES : VILLE, BURGUS OU VILLA. — ÉPOQUES DE LA CONSTRUCTION ET DE LA DESTRUCTION. — NOUVELLES FOUILLES A FAIRE.

Toutes les hypothèses plausibles ont été faites successivement sur l'origine des grandes substructions de Martres & des sculptures qui y ont été trouvées.

Dès 1826, Dumège, frappé de l'étendue sur laquelle on rencontre des ruines, retrouvait la *Calagurris* des *Convenae*, dans un lieu qui ne répond pas aux distances indiquées par l'Itinéraire d'Antonin. Il oubliait que Martres n'est pas dans le pays des Convenae, mais bien sur le territoire de la *Civitas Tolosa*. Selon lui, le grand rectangle était occupé par un palais gallo-romain, orné, suivant le goût du temps, de toutes les sculptures que l'on a rencontrées. Pour expliquer les nombreuses pièces se rapportant au mythe d'Hercule, il y aurait eu, près du palais, un temple de l'Hercule latin, ayant peut-être remplacé une divinité gauloise. La destinée fatale de nombre de villes pendant les périodes troublées des quatrième & cinquième siècles, expliquerait, à défaut de témoignages historiques, la disparition de ce centre habité.

La découverte, en 1840, des fondations de grands Thermes, à 100 mètres à l'ouest du palais gallo-romain, s'ajoutant aux doutes que l'hypothèse de Dumège avait déjà soulevés, ont fait abandonner l'idée que les substructions de Martres appartenaient à une ville. On s'est rappelé les magnificences

Digitized by Google

des villas dont parlent les écrivains & les poètes du premier au cinquième siècle, & l'on a vu, dans les deux espaces fouillés, deux, peut-être trois, des grands éléments d'une villa : le *Prætorium* avec sa glyptothèque, les *Thermes*, peut-être le *Sacellum*, &, dans les alignements voisins de constructions moins importantes, des installations accessoires de ces grandes résidences, disséminées le long de portiques. La villa ne pouvait subsister sans défenses que pendant la grande « paix romaine » ; elle aurait été détruite dans les troubles des Bagaudes à la fin du troisième siècle, ou dans les invasions barbares des quatrième & cinquième siècles, ou même par les Sarrasins d'Espagne, débordant à travers les monts, au huitième siècle, les sculptures religieuses ou les bustes d'empereurs ayant pu exciter également la rage des Barbares ou celle des chrétiens.

Ces hypothèses ont été reprises par MM. Perrot & de Lasteyrie dans leur Rapport sur les fouilles de 1890. Ils ont exprimé l'opinion que la villa pouvait être déjà transformée en *Burgus;* &, pour expliquer l'accumulation sur un même point de tant d'images de dieux & d'empereurs, ils ont rappelé un des résultats des fouilles faites en 1862 par M. de Vogué, dans l'île de Chypre, notamment sur l'emplacement des deux plus anciens sanctuaires, Golgos & Idalium, à savoir « l'existence à une petite distance de la ville ou du sanctuaire, de dépôts souterrains renfermant les restes de la décoration de la ville ou du sanctuaire : idoles, portraits, symboles, tous mutilés à dessein[1]. »

Ces hypothèses ne paraissent pas tenir un compte suffisant de tous les éléments donnés par les fouilles de Martres; c'est pour cette raison que nous devons les examiner à nouveau, en indiquant la direction à donner aux nouvelles fouilles pour lever les doutes que cet examen laissera subsister.

### *1. — Le grand rectangle Dumège.*

Bien que les images des dieux aient servi aussi bien à la décoration des temples qu'à celle des monuments publics & des

1. Lettre de M. de Vogué, *Revue archéologique*, t. VI, p. 244, 1862.

Digitized by Google

maisons particulières, la première idée à laquelle ont conduit les bas-reliefs & les statues de dieux trouvés à Martres, c'est que l'on était sur les ruines d'un temple, peut-être d'un temple d'Hercule. Examinons cette hypothèse en serrant de plus près les faits révélés par les fouilles.

INDICATIONS DONNÉES PAR LES SUBSTRUCTIONS. — D'après la planche II de Dumège, les substructions forment un rectangle de 53 mètres sur 23 mètres hors-œuvre, dont les côtés sont orientés vers les quatre points cardinaux, comme ceux de tous les temples antiques. Un mur médian divise le rectangle en deux pièces de 30 mètres & de 20 mètres de profondeur; le mur de tête Sud est interrompu en son milieu.

En supposant que les substructions ne soient pas celles du péribole d'un temple dont les fondations n'ont pas été retrouvées, elles pourraient représenter le périmètre d'un de ces temples élevés sur divers points de l'Empire, notamment sous Adrien, Antonin & Septime-Sévère, & qui ont pour caractère d'être généralement plus grands que les temples grecs & pompéiens, & d'une forme rappelant celle de la basilique, avec cette modification qu'à l'intérieur les colonnes sont remplacées par des contreforts des murs latéraux, réunis par des arcs.

Le plan d'un de ces édifices a été relevé, il y a quarante ans, par MM. Mignard & Coutant, dans les ruines d'une ville gallo-romaine assise sur la colline de Vertaut, dans la Côte-d'Or[1]. Le monument a hors œuvre 40 mètres sur 12 mètres. Il se composait d'une salle principale de 28 mètres de long, précédée d'une pièce, ou plutôt d'une terrasse, de 16 mètres de long. La salle principale était divisée par des contreforts formant cinq travées. Dans la travée médiane & dans la pièce du fond, les fondations dessinent trois niches arrondies inégales. Cette disposition, l'orientation des côtés du rectangle des fondations, enfin, la découverte d'une statue de Mercure (?) de bon style, ne permettent pas de douter que le monument ne fût un temple.

1. *Mémoires de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*, 1856. Les auteurs ont donné à cette ville le nom de *Landunum;* mais l'identification des deux localités n'est rien moins que certaine.

Digitized by Google

A Martres, les contreforts latéraux ou les niches n'ont pas été signalés; mais ils peuvent avoir été méconnus par Dumège dans des fouilles où la recherche des sculptures enfouies a tenu la première place. L'interruption du mur de tête sud répondrait à l'emplacement de l'escalier permettant d'accéder à la terrasse; enfin, l'annexe de droite du grand rectangle de Martres se retrouve au temple de Vertaut, qui en possède une deuxième symétrique du côté gauche, Il y a donc, réserve faite des dimensions plus grandes à Martres, de fortes analogies entre les substructions du temple de Vertaut & celles de Martres.

INDICATIONS DONNÉES PAR LES ORNEMENTS ARCHITECTONIQUES. — Les débris d'ornements architectoniques donnent des indications sur les dispositions intérieures du bâtiment. Entre autres pièces, il a été trouvé, avec des colonnes ou des chapitaux de $0^m40$, $0^m36$ & $0^m20$ de diamètre, des fragments de pilastres encadrés de quatre largeurs différentes : $0^m99$, $0^m64$, $0^m44$ & $0^m33$. Un pilastre de $0^m99$ peut avoir supporté, soit un baldaquin terminal de 10 mètres de hauteur sous l'architrave, abritant des niches de divinités, comme au temple de Diane, à Nimes, soit un arc de 12 à 14 mètres de portée, comme à Saint-Laurent-hors-les-Murs, à Rome. Des pilastres de $0^m63$ & $0^m44$ peuvent avoir revêtu, sur deux ordres superposés formant une façade intérieure de 14 à 15 mètres de hauteur, les têtes de contreforts à retrouver sur les longs côtés du grand rectangle de fondations. Les petits pilastres de $0^m34$, les colonnes de $0^m40$, $0^m35$ & $0^m20$, peuvent avoir servi à décorer l'encadrement des niches du baldaquin ou de celles des travées des façades latérales intérieures. Il manquerait, bien entendu, une grande partie des éléments de la décoration intérieure.

INDICATIONS DONNÉES PAR LE MOBILIER ICONIQUE. — Les statues, bas-reliefs & bustes fournissent des indications plus précises sur la destination du monument, si l'on suppose que la plupart de ces sculptures lui appartenaient, & le poids de certaines pièces rend probable qu'après leur destruction, elles

Digitized by Google

sont restées en place. Ce mobilier se compose de sculptures nettement religieuses, d'autres qui, bien qu'empruntées à la mythologie, ont pu décorer des édifices profanes, & de bustes d'empereurs ou d'inconnus.

*a*) Les sculptures nettement religieuses comprennent des médaillons en haut-relief, des statues, des statuettes & des ex-voto.

*Médaillons des grands dieux.* — Les onze médaillons présentent des variantes importantes pour la date de la décoration architectonique à laquelle ils concouraient. On trouve, en effet, avec un certain nombre de dieux du Panthéon gréco-romain : 1° Esculape & Hygie, élevés d'un degré, ce qui pourrait indiquer que le monument a été construit vers l'époque où le pieux Antonin restaurait & augmentait le sanctuaire d'Epidaure; 2° Cybèle, la bonne déesse, dont le culte était fort répandu au deuxième siècle; 3° Apollon ne figurant pas dans la série, il est permis de croire qu'il a été remplacé par Mithra, le précurseur Mède, très reconnaissable dans un médaillon, & dont le culte, introduit secrètement a Rome depuis longtemps, était devenu public au deuxième siècle.

Sur quelle partie de la construction cette série de médaillons était-elle posée? On peut admettre qu'avec leur fort relief, ces figures, qui regardent les mortels de haut en bas, étaient placées à 7 ou 8 mètres de hauteur, en deux séries de six, sur chacun des murs latéraux de l'édifice. Si le temple était disposé comme celui de Landunum, elles décoraient les tympans des arcs; si les murs étaient ornés de deux ordres de pilastres corinthiens superposés, elles étaient fixées dans les entre-colonnements supérieurs, au-dessus des niches ménagées dans l'étage inférieur.

*Divinités égyptiennes.* — La grande statue d'Isis, le haut-relief de Sérapis de même taille, la statue d'Harpocrate étaient, nous l'avons vu, destinées à être placés, les deux premières, dans des niches, celle d'Harpocrate sur un piédestal, comme à l'Isium de Pompéi. Une tête singulière, empruntée à la fois à l'homme & au chien, paraît provenir d'une petite statue

Digitized by Google

d'Anubis, quoique s'écartant du type habituel qui représente le dieu avec une tête de chien à museau effilé.

On trouve donc à Martres trois au moins des divinités empruntées à l'Égypte, sous la forme qu'elles avaient reçue en entrant dans le Panthéon gréco-romain. Les documents épigraphiques montrent, d'autre part, que le culte des divinités égyptiennes s'était très répandu en Gaule[1]. Il est donc loisible d'admettre que les trois images étaient placées dans un temple élevé sous les Antonins, au plus tard sous Septime-Sévère, qui favorisait tout particulièrement le culte des divinités égyptiennes.

*Ex-voto.* — Le relief du petit Phrygien représente, selon nous, Mithra ou l'un de ses Dadophores, à côté d'une statue nue de Sol dont il ne reste que les jambes. Il se rapporterait donc au culte mithriaque, avec la forme qu'il avait prise sous les empereurs syriens. Nous rapportons au même culte le petit Barbare trouvé en 1840 dans les fouilles des Thermes.

Le relief représentant Ammon ou Esculape, engainé, avec un philosophe ou un médecin, est certainement un ex-voto, ainsi que les deux reliefs très mutilés, à plusieurs figures, qui rappellent par la disposition des personnages, des ex-voto grecs à la Bonne Déesse ou à Esculape.

En résumé, les représentations essentiellement religieuses trouvées dans les substructions, sont favorables à l'hypothèse que les ruines seraient celles d'un temple dont les médaillons d'une série de grands dieux auraient orné à l'intérieur les entre-colonnements de l'étage architectonique supérieur : les statues d'Isis & de Sérapis, les niches principales; Harpocrate, un piédestal; tandis que les ex-voto auraient été disséminés dans de petites niches ou sur des bancs élevés.

*b*) Nous avons maintenant à parler des sculptures qui pouvaient concourir également à la décoration d'un temple, d'un édifice public ou d'une riche habitation privée, comme les reliefs des travaux d'Hercule, le buste de la Vénus, la tête d'Hercule & les petites statues & figurines.

1. On a trouvé un autel votif d'Isis à Boulogne, à 25 kilomètres de Martres. — Orelli, *Mém. de la Soc. des antiq. de France*, t. II, p. 76.

Digitized by Google

1° Les travaux d'Hercule datent incontestablement des Antonins ou des Sévères. Ils se rapportent, nous l'avons vu, par la composition & par l'exécution, à nombre d'œuvres de la même époque, & sont peut-être un des produits de la renaissance provoquée par le goût éclairé d'Hadrien; l'œuvre serait ainsi contemporaine de l'époque probable de la construction du temple. Par le nombre des sujets, les dimensions, les sujétions manifestes d'un encastrement dans les murs à une petite hauteur au-dessus du sol, on arrive à penser que ces reliefs étaient logés dans des niches, pratiquées entre les pilastres ou les colonnes de l'étage inférieur, pour la décoration des murs latéraux du temple, remplissant le même office que les tableaux-fresques du péribole du temple d'Isis à Pompéi, par exemple. La décoration sculpturale des murs latéraux aurait donc compris dans les entre-colonnements : au premier étage, un médaillon; à l'étage inférieur, l'un des travaux d'Hercule.

Il ne serait pas besoin de recourir à l'hypothèse d'un temple d'Hercule, pas même de l'Hercule gaulois, — si l'interprétation de l'inscription de Saint-Elix-Theux (Gers) par Herzog est exacte[1], — pour expliquer la présence de ces bas-reliefs dans le temple de Martres. Le temple de Zeus à Olympie, le Parthénon, le temple d'Artémis à Éphèse ont montré depuis longtemps de quelle faveur jouissait le mythe du héros pour la décoration de ces monuments. Il serait également inutile de rappeler que le temple de Martres a été élevé dans un siècle où un empereur avait pris le demi dieu pour modèle.

2° La présence d'un buste de la Vénus Cnidienne & d'une tête d'Hercule plus grande que nature, — qui ont peut-être appartenu à des statues, — ne doivent pas étonner dans un temple consacré à d'autres divinités, quand on se rappelle tous les marbres qui ornaient les sanctuaires, à l'intérieur comme à l'extérieur du temple. Il en est de même des bustes de Bacchus & d'Ariadne, & des comparses du cortège du dieu indien.

Quant aux petites statues, statuettes & figurines de mar-

1. Herzog, *Galliae Narbonensis Historia*, Inscription n° 282.

Digitized by Google

bre : Esculape, Hygie, Isis, Vénus pudique, Minerve, Hercule, si les dernières fouilles faites à Pompéi nous les montrent formant le mobilier de l'atrium de la riche demeure des *Vettii*, leur présence à l'état d'ex-voto dans un temple n'a rien qui doive surprendre, surtout aux époques de syncrétisme des deuxième & troisième siècles.

*c*) *Bustes d'empereurs & d'inconnus.* — La série des bustes impériaux comprend, avec celui d'Auguste, le fondateur de l'empire, douze empereurs ayant régné ensemble cent cinquante-six ans, de Trajan à Gallien ; les plus anciens, Trajan & Hadrien en héros, les autres, en costume militaire. Il n'est pas douteux que ces bustes ont été faits du vivant des empereurs, & qu'ils ont été réunis à Martres sous les différents règnes. Pour expliquer cette accumulation, on a invoqué la persistance du goût des images impériales chez les propriétaires qui se sont succédé dans une villa, ou bien l'obligation d'avoir ces images dans le lieu de réunion d'un sénat municipal.

Et cependant, la présence de ces bustes peut s'expliquer plus simplement, en remarquant que les empereurs représentés ont été *divi*, & qu'à ce titre ils avaient accès dans tous les temples, quand ils n'avaient pas un temple spécial « le Cæsareum. » La grande lacune entre Auguste & Trajan serait due à ce qu'entre eux, deux empereurs seulement, Claude & Nerva ont été *divi*. En faisant cette hypothèse, nous admettons, il est vrai, que, contrairement aux habitudes religieuses des époques antérieures, de simples bustes ont pu représenter des empereurs *divi* dans les temples des deuxième & troisième siècles.

Une partie des bustes restés anonymes représentent des empereurs. De nouvelles déterminations en feraient-elles sortir un empereur *non divus*, que l'opinion donnée plus haut n'en serait pas infirmée : l'empereur qui, de son vivant, était l'objet d'une adoration, ayant pu être placé dans un temple. Les bustes non reconnus comprennent douze bustes de femme, parmi lesquelles, bien certainement, nombre de *divae*, qui, à ce titre, avaient place dans les temples. Enfin, les bustes qui ne se rapportent pas à des empereurs, peuvent être les images de membres des « maisons divines ». comme en témoignent

Digitized by Google

les bustes reconnus d'Annius Verus & de Lucius Verus, ou bien des bienfaiteurs du temple.

Les conclusions qui se dégagent de cette longue analyse sont les suivantes :

1° Le grand rectangle Dumège formerait les substructions d'un temple limité probablement à la salle A, & précédé d'une grande terrasse avec escalier. Le temple était du modèle des édifices construits sous les Antonins & les Sévères en divers lieux, se rapprochant plutôt de la basilique que de celle des temples gréco-romains. L'épaisseur des fondations indique que le bâtiment n'était pas recouvert par une voûte.

La décoration intérieure, qui comprenait des colonnes & des pilastres, pouvait être la suivante : au fond, les niches des divinités principales à l'époque de la construction, comme au temple de Diane, à Nimes. Ces niches, abritées sous un baldaquin décoré par les riches pilastres retrouvés, qui rappellent ceux de l'Arc des Orfèvres élevé à Rome par Alexandre Sévère, ou bien logées dans une travée terminale séparée du reste du vaisseau par un arc reposant sur de grands pilastres de 1 mètre de largeur. Les murs latéraux du temple, divisés par des colonnes ou des pilastres en sept travées, de 3 à 4 mètres de largeur, dont les entre-colonnements étaient ornés par les médaillons de grands dieux & les travaux d'Hercule.

2° Le temple n'était pas consacré à une divinité particulière, du moins dans sa forme définitive ; c'était un Panthéon renfermant tous les dieux successivement en faveur dans cette période de l'histoire du paganisme, comme en témoignent les médaillons de onze grands dieux, les statues des divinités égyptiennes, les statues ou bustes de dieux greco-romains, & peut-être les nombreux bustes d'empereurs *divi*, ou de membres des maisons divines.

Ce n'est pas la première fois que l'on trouverait réalisée en Gaule l'idée du Panthéon d'Agrippa, avec toutes les adjonctions des premier & deuxième siècles. Simon Bartel a décrit en 1636[1]

1. Simon Bartel, *Historia, Nomenclatura, Praesulum S. Regiensis Ecclesiae* (1636), pp. 33 & suiv.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

un temple romain, existant encore à Riez en Provence, que sa forme, sa décoration, des restes de statues & des inscriptions rapportaient manifestement à un Panthéon. Un sanctuaire consacré à tous les dieux, répondant parfaitement au syncrétisme d'alors, peut avoir été le caractère général des temples bâtis à cette époque dans les différentes parties de l'empire romain, & notamment dans les Gaules.

Toutefois, pour appuyer cette hypothèse que le grand rectangle de Martres est formé par les substructions d'un temple, de nouvelles fouilles sont nécessaires :

1° Les substructions du rectangle doivent être découvertes à nouveau pour rechercher les contreforts latéraux, les traces de niches & de colonnes ou de pilastres, & arriver, s'il est possible, à des précisions plus grandes sur l'annexe de droite qui figure au plan Dumège.

2° Des sondages profonds sur chacun des quatre côtés du rectangle diront si, comme Lebègue semble l'indiquer, les murs reposent sur des constructions antérieures, & de quel âge.

3° Il y aurait lieu de rechercher l'édicule rencontré par Lebègue dans l'angle Nord-Ouest du grand rectangle pour établir l'âge de cette construction [1].

## 2. — *Ville ou Burgus.*

Ce qui caractérise la ville ou le burgus, c'est d'être entourés de murs d'une épaisseur souvent assez faible, $0^m80$ à Landunum, & qui, pour cette raison, ne peuvent être différenciés des fondations de constructions importantes que par de longs alignements & la présence de tours de distance en distance. Or, en examinant le plan de Dumège, on remarque de chaque côté du chemin de Moullias, sur une distance de 300 mètres, quatre lignes dites *restes de fondations de vieux murs*

1. D'après le plan de M. Ferré, publié dans le mémoire de M. Lécrivain (*Bull. Soc. arch. du midi de la France*, 1895), l'édicule en question & nombre de constructions relevées par Lebègue dans le grand rectangle & aux environs, seraient postérieures aux substructions de Dumège.



Digitized by Google

*antiques*, d'une longueur totale de 170 mètres ; l'épaisseur de ces fondations n'est pas donnée. A 200 mètres plus loin, se dirigeant vers la rivière, on voit 90 mètres de *vieux murs démolis continus*. Enfin, le long du ruisseau du Moulin se trouve figuré un alignement de 40 mètres de *substructions antiques*, avec fondations de parties carrées en saillie, de 7 mètres de côté.

Jusqu'à ce que des fouilles spéciales aient prononcé sur la nature de ces constructions, il est permis de les attribuer à un mur de ville. Si donc l'on réunit par la pensée ces fractions d'enceinte, en englobant toutes les substructions éparses dans les quartiers de Saint-Nicolas & de l'Estrade, on arrive à reconstituer entre lesdits quartiers, le chemin de Moullias, la Métairie de Garonne & la Rivière, l'assiette d'une ville à périmètre triangulaire qui aurait 40 hectares de superficie, la moitié de celle de Pompéi, & dont la population pouvait atteindre 15,000 âmes. Sur nombre de points de cet espace (*voir le même plan*), on rencontre des substructions ; le sol est jonché sur de grandes étendues, notamment dans les quartiers de Chiragan & du Moulin (*fouilles de* 1895), de débris de tuiles de couverture, de mosaïques & de revêtements de marbre. Mais, à l'exception de deux alignements de 60 mètres de long, contigus au grand rectangle Dumège, au nord & à l'ouest, les maisons d'habitation & les rues sont encore à trouver. Dans les deux alignements en question, la maison gallo-romaine se présente au rez-de-chaussée avec deux ou quatre pièces carrées de 4 à 8 mètres de côté, sous lesquelles se trouvent des hypocaustes pour le chauffage. Ces dispositions sont analogues aux fondations de maisons retrouvées à Landunum.

De nouvelles fouilles de surface dans le prolongement des alignements en question, & dans les grandes pièces de Chiragan & de la Métairie de Garonne, peuvent seules dire si les constructions contemporaines des deux édifices étaient continues dans le grand périmètre attribué à une ville. Les lacunes que l'on pourrait rencontrer dans ce vaste espace s'expliqueraient par ce fait que les fondations de maisons peu importantes ont pu, mieux que les fondations des deux grands édifices, être exploités en carrière pour les constructions du village actuel de Martres.

Digitized by Google

S'il y a eu ville ou burgus, nous posséderions donc deux des monuments publics : un *temple* du dernier modèle adopté par les nouveaux venus du Grand Empire unitaire ; des *thermes* occupant une surface quatre à cinq fois plus grande que celle des bains publics de la Ire Région de Pompéi, & à coup sûr plus luxueusement installés ; enfin, les *masques de théâtre* trouvés dans le grand rectangle & dans le champ Manent indiquent l'existence de ce troisième édifice de toute ville romaine.

En résumé, de nouvelles fouilles sont nécessaires pour confirmer l'hypothèse de l'existence d'une ville gallo-romaine importante, dont la position & le nom auraient disparu, comme celle de la colline de Vertaut, dans la Côte-d'Or. Des sondages le long des alignements de substructions signalés dans Chiragan, sur les bords de la rivière, au bas du grand rectangle, & enfin le long du ruisseau du Moulin, feront connaître si ces substructions doivent être attribuées au mur d'enceinte d'une ville ou d'un burgus. Des fouilles de surface dans Chiragan & la Métairie de Garonne, & en prolongation des alignements signalés par Dumège & Lebègue dans les environs du grand rectangle, diront si, dans ce vaste périmètre, les habitations étaient continues. Les nouvelles recherches conduiront peut-être à retrouver les autres monuments publics de la ville gallo-romaine, & la voie des tombeaux avec des inscriptions révélatrices qui ont fait défaut jusqu'ici.

### *3. — Villa.*

Les historiens & les poètes nous ont laissé des descriptions plus ou moins complètes de quelques-unes des villas de grands propriétaires, pour la plupart sénateurs de villes ou de l'Empire, qui existaient dans toutes les provinces du premier au cinquième siècle. Ces demeures, souvent somptueuses, qui comprenaient toutes, la ou les maisons d'habitation, des thermes d'été & d'hiver, souvent un théâtre, un temple, une grande ferme (*villa rustica*), se rapportent à deux types principaux, suivant la forme de la maison d'habitation. Au premier siècle, notamment dans la villa de Toscane de Pline le Jeune,

Digitized by Google

les différentes pièces de l'habitation sont réparties dans une série de pavillons, réunis quelquefois par des portiques, suivant la disposition usitée de nos jours encore dans nombre d'habitations de campagne des pays musulmans du bassin de la Méditerranée ; c'était le modèle le plus simple que préférait Auguste, d'après Suétone. Dans le second type, qui paraît avoir été souvent employé en Gaule, & qui du reste était plus favorable à la défense dans les temps troublés du troisième au cinquième siècle, presque tous les appartements du propriétaire, salle à manger, salles de jeu, bibliothèque, chambres à coucher, étaient réunis dans un bâtiment central avec de hauts murs, appelé le *Prætorium*, auquel se liaient, par des portiques ou galeries, des constructions accessoires, celles destinées aux travaux des esclaves par exemple. C'est le modèle des villas décrites par Sidoine Apollinaire : la sienne, à Avitacum, près de Vienne, dans l'Isère ; celle de son ami Ferreolus, sur les bords du Gardon ; celle de Pontius Leontius, au confluent de la Dordogne & de la Garonne ; enfin, la villa Octaviana de Consentius, près de Narbonne.

C'est à ce dernier type que l'on paraît avoir rapporté les ruines de Martres : 1° Les Thermes, par leurs dimensions & leur forme « plus grands que ceux d'une ville », rappellent ceux de la villa de Pontius Léontius. 2° Le grand rectangle de substructions Dumège, avec la hauteur de murs qu'il est permis de lui assigner, ne dépasserait pas la superficie de nombre de *prætoria ;* mais l'absence de divisions intérieures du même âge que les fondations du rectangle, la destination purement religieuse d'une partie du mobilier iconique retrouvé dans les ruines, ne sont pas favorables à cette hypothèse. Il est vrai qu'une série de travaux d'Hercule, aujourd'hui déposée dans un Musée de Rome, ont été trouvés dans les ruines d'une villa voisine de celle de Pline, dans le Laurentin. 3° Nous ajoutons que si les petites substructions retrouvées sur deux alignements contigus au grand bâtiment, au Nord & à l'Ouest, peuvent être rapportées aux parties accessoires de la villa, l'existence des ruines romaines nombreuses, sur un rectangle de douze hectares, formant les quartiers du Moulin, de Saint-Nicolas & de l'Estrade, à l'Est & au Nord des deux grands

Digitized by Google

édifices, ne peut guère rappeler la *villa rustica* de l'habitation seigneuriale, si elles sont du même âge que celles du grand rectangle.

Quoi qu'il en soit, les résultats des fouilles demandés plus haut pour vérifier si Martres a été une ville gallo-romaine, ayant péri dans les luttes qui ont agité les derniers siècles de l'Empire & l'établissement des royaumes barbares, permettraient d'écarter définitivement l'hypothèse de la villa, si la continuité de fondations contemporaines de celles des deux grands édifices venait à être établie dans les quartiers de Chiragan, du Moulin, de Saint-Nicolas & de l'Estrade.

### 4. — *Époques de la construction et de la destruction des édifices de Martres.*

Quelle que soit l'hypothèse admise, ville ou villa, nous allons résumer les indications que les monuments retrouvés & les faits historiques peuvent donner sur les époques de la construction & de la destruction de ce centre habité.

CONSTRUCTIONS ANTÉRIEURES ET POSTÉRIEURES AU GRAND RECTANGLE DUMÈGE. — Les fouilles profondes faites en 1890 par Lebègue sur le cinquième de la superficie du grand rectangle, rapportées d'une manière confuse dans son mémoire, ne donnent pas sur ce point important les indications que l'on aurait dû attendre. Cependant, jusqu'à plus ample informé, nous admettrons qu'il y a eu sur cet emplacement des constructions antérieures & postérieures aux substructions nettement romaines. La question d'une *Ilioupersis* ayant précédé les constructions romaines est donc à reprendre dans les nouvelles fouilles.

CONSTRUCTION DU GRAND BATIMENT RECTANGULAIRE ET DES THERMES. — 1° Les substructions ne donnent pas d'indication sur l'époque de la construction. Les murs d'élévation retrouvés en 1890 ne disent rien non plus : leur face intérieure serait formée par l'*opus reticulatum* recouvert de stuc, qui, pendant

Digitized by Google

plusieurs siècles, a caractérisé, dans certaines provinces du moins, les constructions romaines.

La forme des bâtiments donne déjà, nous l'avons vu, des indications sur l'époque de la construction. Dans l'hypothèse où le grand rectangle répondrait à un temple précédé d'une terrasse, la forme & les dimensions de l'édifice, les dispositions architectoniques intérieures avec pilastres & colonnes, les ornements riches mais un peu lourds & raides des pilastres & chapiteaux, sans compter les fantaisies ajoutées par l'artiste aux modèles classiques, rappellent l'époque des Antonins, au plus tard celle des Sévères.

Les *Thermes* sont, d'après le chapiteau corinthien retrouvé, de la même époque. Nous ajoutons que d'après la forme des fondations du *Frigidarium*, on est tenté de voir cette salle recouverte d'une coupole demi-circulaire, rappelant celle des thermes de Caracalla, ce qui serait une nouvelle indication de l'époque de la construction.

2° Le *mobilier iconique* retrouvé dans le grand rectangle, notamment les reliefs d'Hercule & les médaillons des dieux, rappellent par la correction des traditions dans la composition, & par l'exécution relativement bonne & soignée quoique un peu banale, la dernière renaissance de l'art antique sous les Antonins.

3° Enfin, la série des bustes impériaux peut apporter ici un témoignage : après Auguste, fondateur de l'Empire, dont la place était marquée dans tous les temples ou les glyptothèques officielles, ce sont les Antonins qui apparaissent, bien qu'entre eux & Auguste il y ait eu quelques *divi*.

DESTRUCTION DU GRAND BATIMENT RECTANGULAIRE. — Comme nombre d'autres centres habités, Martres a pu périr violemment ou lentement; violemment, elle aurait été détruite dans les invasions barbares des quatrième & cinquième siècles, ou dans les luttes intestines dont cette partie de la Gaule a été le théâtre aux mêmes époques. La destruction a pu aussi se faire lentement par le déplacement du centre habité, pour des causes qui nous échappent, au profit de villes voisines. Les indi-

Digitized by Google

cations que donnent les fouilles sur ce point important de l'histoire de Martres sont les suivantes :

1° Les fouilles de 1890 ont montré des murs d'élévation renversés & enfouis profondément au-dessous de l'ancien sol, ce qui paraît indiquer une destruction violente. La coupe du terrain, sur le côté Est du grand rectangle, apporte une indication importante sur la manière dont cette destruction violente aurait été faite. On a retrouvé, en effet, longeant le grand mur, une tranchée de 15 mètres de longueur & de $3^{m}50$ de profondeur, au fond de laquelle se trouve couché sur des moellons & des fragments de sculpture, un pan de mur d'élévation de 8 mètres de longueur sur 3 mètres de hauteur. Ces débris rappellent tout naturellement le procédé employé dans l'antiquité pour faire tomber les murs de villes ou de constructions importantes : les murs étaient minés sur une certaine longueur, & se renversaient dans la fouille, quand les étançons qui les soutenaient étaient consumés; or, on a trouvé des débris de charbon dans les fouilles du grand rectangle.

2° De son côté, l'état du mobilier iconique présente tous les caractères d'une destruction violente. A quelques exceptions près, la Vénus & l'Ariadne, — & rien ne dit que la tête de Vénus n'ait pas appartenu à une statue, — toutes les images pouvant se rapporter au culte : médaillons, bas-reliefs, ex-voto, statues, sont brisées & les personnages décapités. Les bustes impériaux, presque tous décapités, ont souffert, mais généralement moins que les sculptures religieuses. Toutefois, douze têtes d'hommes ou de femmes, représentant sans doute des empereurs ou des membres des maisons divines, ont été particulièrement mutilés. Un des bustes de femme, qui a perdu la face, a une coiffure usitée sous Dioclétien, & portée notamment par sa fille, la femme de Valérius Galère, qui a payé de sa vie sous Constantin sa haine contre les chrétiens; enfin, la barbe plaquée sur le cou d'un buste d'homme & sa forte moustache se rapporteraient assez bien à la figure de Julien l'Apostat du palais des Thermes, à Paris.

3° Les deux statues trouvées dans les Thermes, un torse de jeune homme & une Naïade, sont également brisées; mais toutes les fondations de cet édifice paraissent en place. Il est

Digitized by Google

donc probable que ce monument n'a pas été détruit violemment comme le grand rectangle Dumège.

Il nous reste maintenant à rapprocher ces résultats des grands faits conservés par l'histoire pour formuler des hypothèses sur les circonstances dans lesquelles s'est accomplie l'œuvre de destruction violente manifestée dans les fouilles faites jusqu'à ce jour.

Ce ne sont pas les troubles ou les guerres qui manquent du milieu du troisième au septième siècle, pour expliquer la destruction d'une ville dans cette partie de la Gaule; ni sous les empereurs gaulois : Postumus, Victorinus, Tetricus, dont les monnaies ont été trouvées à Martres; ni sous Probus (276-282), qui vit une invasion franque regagner le Rhin par l'Espagne & la Gaule, après avoir ravagé l'Asie-Mineure, Athènes, Syracuse & Carthage, & les Francs & les Saxons débarquer sur les côtes de l'Océan. Comme troubles intérieurs, on compte : sous Dioclétien, l'insurrection des Bagaudes, dont une tradition fait une insurrection chrétienne & l'ère des martyrs; sous Constantin, la revanche prise par les chrétiens sur les temples païens; sous Constance, Gallus & Julien, la réaction païenne dans les Gaules; enfin, la destruction méthodique de tous les édifices & objets du culte païen par les apôtres des Gaules, à partir de son abolition sous Théodose. On a invoqué aussi des luttes locales pour l'établissement du royaume des Wisigoths, & même avec les Sarrasins maîtres de l'Espagne au huitième siècle.

Il ne semble pas qu'il soit besoin de descendre aussi loin dans l'histoire. En rapprochant le nom de Martres (*ville des Martyrs*) des destructions violentes qu'attestent les ruines du grand rectangle & l'état des sculptures retrouvées, l'hypothèse la plus plausible serait d'attribuer aux chrétiens la destruction d'un temple & des images qui l'ornaient; à l'appui, il faudrait placer la mutilation, qui paraît intentionnelle, de bustes d'hommes & de femmes, semblant se rapporter aux portraits d'empereurs Illyriens ou Constantiniens, ou de membres de leur famille, auxquels les persécutions étaient attribuées. Remarquons que les murs du temple de Martres auraient été renversés par le procédé employé par l'évêque Marcellus, pour

Digitized by Google

détruire un temple de Jupiter, particulièrement bien construit, dans le diocèse d'Apamée, en Syrie [1].

En rapprochant de cette dernière hypothèse tous les faits relevés au cours des trois fouilles, & que nous allons résumer, la démonstration que le grand rectangle Dumège formait les substructions d'un temple détruit à la fin du quatrième siècle, est bien près d'être complète :

1° Les fondations rectangulaires vues par Dumège en 1826, sans doute démantelées depuis à la surface par les propriétaires du champ, sur lesquelles s'élevaient peut-être les murs que l'on voyait encore à la fin du siècle dernier, rappellent celles du temple de Landunum. D'autre part, l'une des coupes de M. Ferré montre ces substructions renversées par la mine sur une partie de l'un des grands côtés, comme au temple de Jupiter détruit dans le diocèse d'Apamée, à la fin du quatrième siècle.

2° Dans l'intérieur de ce grand rectangle, des excavations poussées jusqu'à $3^{m}50$ de profondeur, remplies de pans de murs, de moellons & de mortiers désagrégés, au milieu desquels ont été retrouvés les statues, bustes, bas-reliefs, ornements d'architecture. Bien qu'une surface sept ou huit fois plus grande que le rectangle Dumège ait été fouillée jusqu'ici, c'est là seulement qu'ont été trouvés la presque totalité des monuments figurés.

3° Une partie de ces sculptures, nettement religieuses, formait, sans conteste, la décoration & le mobilier iconique d'un temple ou d'un sanctuaire; les reliefs d'Hercule, les bustes d'empereurs, etc., pouvaient trouver place dans le temple, soit comme décoration, soit dans le mobilier du culte proprement dit. Les masques de théâtre seuls semblent ne pas rentrer dans l'ornementation de cet édifice.

Toutes les sculptures, y compris les décorations architecturales, sont brisées en de nombreux morceaux & mutilées

1. Théodoret, L. V, c. 21, cité par Gibbon, *Hist. de la décadence des Romains*, trad. franç., t. VII, p. 26.

Digitized by Google

intentionnellement, comme celles retrouvées près de sanctuaires détruits, notamment en Grèce & dans l'île de Chypre.

4° A côté de ce terre-plein si bouleversé, les fouilles de 1840 ont fait, au contraire, apparaître toutes en place, & sans bouleversement du sol, les fondations de Thermes occupant une surface double de celle du grand rectangle, au milieu desquelles, d'ailleurs, il n'a été trouvé que deux monuments figurés peu importants. Il y a donc lieu de penser que le grand rectangle seul a été détruit violemment.

Si cette interprétation si plausible des résultats des fouilles du grand rectangle, ne paraît pas à l'abri de toute objection, c'est une raison de plus pour interroger à nouveau les ruines de Martres. En admettant que la « carrière de statues », formée par les destructeurs du temple, doive être considérée comme épuisée, il n'en est pas de même des renseignements que pourront fournir sur ce centre habité de la *Civitas Tolosa*, des fouilles de surface méthodiquement conduites, en faisant retrouver, comme à Landunum, les autres monuments de la ville ou de la villa, & en jetant un jour plus grand sur la destruction violente du rectangle Dumège & des constructions qui l'entourent.

### 5. — *Nouvelles fouilles à faire.*

Il reste maintenant à traiter la question des voies & moyens nécessaires pour exécuter les nouvelles fouilles.

Les fouilles de 1826 ont coûté 30,000 francs; celles de 1840, 3,000 francs; celles de 1890, 7,000 francs; au total, 40,000 francs. Plus de la moitié de la somme a servi à indemniser les propriétaires des champs fouillés & à payer la portion de la propriété des sculptures qui leur appartenait. Les fouilles proprement dites ont coûté une quinzaine de mille francs environ.

Comme les nouvelles fouilles n'ont pas pour objet d'exploiter une riche « carrière de statues » appartenant par moitié aux propriétaires du sol, mais simplement d'éclairer les points restés obscurs dans la destination des monuments, & de décider s'il existait à Martres une ville ou une villa, nous estimons, tout en réservant les fouilles spéciales auxquelles on

Digitized by Google

pourrait être conduit, que, dans l'etat actuel des propriétés de Chiragan & du Moulin, sur lesquelles la surface plantée en vignes a diminué dans ces dernières années, une somme de 10,000 francs, judicieusement employée, doit suffire pour vider les questions posées dans ce Mémoire, à savoir :

1° La reprise des fouilles du grand rectangle Dumège : mise à découvert des murs, sondages profonds de ces murs ; délimitation des poches situées à l'intérieur du rectangle, & qui sont remplies de pans de murs, de moellons, enduits, &c., au milieu desquels on a trouvé toutes les sculptures retirées de Martres ; recherche de l'âge des substructions indiquées par Lebègue comme enchevêtrées dans celles du grand rectangle.

2° Fouilles de surface pour étendre les deux alignements indiqués par Dumège, au Nord & à l'Ouest du grand rectangle, & étudier certaines parties de Chiragan & du Moulin, particulièrement recouvertes de débris. Ces fouilles, d'une profondeur de $0^{m}50$ à $0^{m}60$, doivent être recouvertes au bout de peu de temps ; elles produiront donc une sorte de labour profond, &, à cause de cela, pourront être faites avec une faible indemnité seulement pour le propriétaire.

3° Sondages le long des alignements de substructions, que l'on suppose appartenir à une enceinte de ville, dans les quartiers de la Métairie de Garonne, de Chiragan & du Moulin.

4° Exploration par tranchées cruciales de buttes existant dans le quartier du Moulin, & qui ont déjà fourni quelques monuments figurés.

5° Incidemment, quelques tranchées parallèles, presque aussitôt recouvertes, dans le terrain compris entre la Garonne & le grand rectangle, en amont de ce rectangle, permettraient de vider la question soulevée par les dernières fouilles, d'érosions provenant de crues extraordinaires très anciennes, qui auraient contribué à bouleverser, du moins à la surface, les substructions du grand rectangle [1].

Il n'est pas douteux que les Pouvoirs publics, qui ont fait

1. Dr Garrigou, *Fouilles de Martres-Tolosane*, in *Revue des Pyrénées*, 1892. Nous devons dire que l'inondation de 1875 s'est arrêtée à 40 mètres du côté Sud du grand rectangle Dumège.

Digitized by Google

les frais des fouilles de 1826, de 1840 & de 1890, n'interviennent encore une fois pour permettre d'éclairer une question archéologique qui intéresse vivement l'histoire de la *Civitas Tolosa*, & qui a déjà fourni des renseignements importants pour l'histoire générale, en révélant pour la première fois, par le mobilier iconique retrouvé, la forme qu'avait prise le culte païen dans les derniers siècles de son existence.

L. JOULIN.

L'iconographie de Martres n'est représentée jusqu'ici que par les dessins au trait d'un certain nombre de statues & figurines, provenant des fouilles de 1826 & de 1840, qui ont été publiés par de Clarac, de 1841 à 1853, dans ses *Musées de sculpture ancienne & moderne*. Nous avons cru devoir compléter notre étude par le dessin photographique de l'une des trois travées de la salle des Antiques du Musée de Toulouse, sur lesquelles sont exposés aujourd'hui très méthodiquement tous les marbres de Martres. Les monuments figurés de diverse nature : Médaillons, masques, bas-reliefs d'Hercule, bustes d'empereurs, statuettes, figurines, &c. se trouvent, en effet, représentés sur les quatre registres de la travée. La légende inscrite sur la planche sera très facilement comprise avec les détails donnés page 292 de la *Revue* & suivantes.

L'échelle du dessin est d'environ 0,03 centimètres pour un mètre.

L. J.

Digitized by Google

# VARIÉTÉS

## Le projet de Canal des Deux-Mers condamné.

Le *Journal officiel* a publié, le 10 mai, le volumineux rapport (41 pages), de la Commission spéciale instituée par le décret du 21 septembre 1894. Voici le résumé final & la conclusion :

« Parvenue au terme de sa longue étude, la Commission ne se dissimule ni l'âpreté des critiques, ni l'amertume des déceptions que ses conclusions vont soulever parmi les intéressés & parmi les enthousiastes. Elle a conscience d'accomplir un devoir patriotique en dissipant les illusions que, depuis de longues années déjà, on entretient dans les régions du Midi & dans la France entière. Elle s'est attachée à tracer un programme raisonnable, à n'appliquer aux dépenses que des estimations aussi réduites que possible, à admettre pour les travaux projetés comme pour le trafic probable les solutions & les hypothèses les plus favorables. Même avec ces données, qui seraient forcément contredites par les faits, elle est arrivée à la conviction que l'entreprise du canal des Deux-Mers, si elle était poursuivie par une société particulière, aboutirait à un désastre financier plus considérable que celui de Panama.

« Il est facile d'exciter les imaginations en faisant miroiter les résultats éventuels d'une entreprise chimérique, en montrant la puissance commerciale des autres nations maritimes abaissée, leur commerce tributaire d'une voie maritime française, l'industrie renaissant dans nos départements du Midi, l'agriculture doublant ses produits, la puissance de notre flotte

Digitized by Google

militaire accrue, le Gibraltar anglais remplacé par un autre Gibraltar français. Il est facile de recruter des partisans à un tel projet par la perspective d'un afflux énorme de capitaux se répandant sur plusieurs départements, d'un chantier de vingt mille ouvriers ouvert pendant quinze ou vingt ans & d'un renchérissement général sur tous les produits. Il est facile, trop d'exemples l'ont montré dans notre pays, d'attirer les fonds de la petite épargne dans une entreprise de proportions colossales, tandis qu'ils osent si difficilement se risquer dans des placements industriels, modestes & sûrs. Et c'est une tâche ingrate, en pareil cas, de ramener à la réalité les exagérations & les chimères. Cette tâche incombe à la Commission ; elle ne saurait y faillir.

« Sans doute, le canal n'est pas théoriquement inexécutable ; mais il ne pourrait être exécuté qu'au prix d'un danger permanent pour les générations futures, d'un sacrifice annuel de plusieurs millions sur l'exploitation & du sacrifice définitif de tout le capital de premier établissement, qui, dans la pensée de la Commission, dépasserait considérablement 2 milliards. Aucune société particulière ne peut entreprendre avec ses seules ressources un pareil travail destiné à n'être jamais rémunérateur. Celle qui parviendrait à réunir des capitaux en vue de cette œuvre serait inévitablement vouée à la faillite. L'Etat seul pourrait songer à y jeter les fonds du budget, s'il y reconnaissait un grand intérêt national. Cet intérêt n'existe pas ou du moins n'apparaît qu'à un degré trop faible pour motiver l'intervention des Pouvoirs publics & la lourde charge qu'il faudrait imposer aux contribuables. En effet, pour ce qui concerne les avantages que le canal procurerait au point de vue de la défense nationale, ils ne seraient évidemment pas en rapport avec une dépense, à fonds perdus, qui varierait au minimum de 2 milliards à 2 milliards 500 millions, suivant que les ressources offertes à la marine de guerre seraient plus ou moins limitées. Quant aux avantages qu'on en pourrait retirer au point de vue du développement commercial & industriel, ils ne peuvent être mis en balance avec les sacrifices d'argent que cette œuvre gigantesque exigerait dans le présent & dont elle grèverait l'avenir.

Digitized by Google

« Par ces motifs, la Commission est d'avis qu'il y a lieu de renoncer en principe à cette voie maritime.

« Sa mission consistait à étudier d'abord le canal en soi. C'est seulement au cas où elle aurait reconnu la possibilité de réaliser cette œuvre, au point de vue pratique & financier, qu'elle devait, d'après le programme tracé par le rapport ministériel du 19 septembre 1894, examiner les différentes demandes de concession & se prononcer sur leur valeur respective. La décision de principe à laquelle elle s'arrête rend inutile un examen détaillé de chacune de ces demandes & des projets qui les accompagnent. C'est seulement si elle avait eu quelque hésitation sur la question préalable qu'elle aurait eu à se livrer à cette étude pour laquelle elle eût jugé, sans doute, nécessaire d'entendre les demandeurs en concession & de les appeler à préciser leurs propositions. Il va de soi, néanmoins, que, dans tout le cours de son étude, elle a eu sous les yeux les projets & les chiffres mis en avant par les promoteurs du canal des Deux-Mers, &, sans se livrer ici à une discussion prématurée, elle peut affirmer qu'elle n'y a trouvé ni des solutions, ni des prévisions de nature à modifier son opinion soit sur les difficultés, soit sur le coût ou le rendement de l'entreprise.

« En résumé :

« Un canal maritime établissant une jonction entre l'Océan & la Méditerranée, par le col de Naurouse, entraînerait une dépense de premier établissement de 2 à 3 milliards pour une voie unique, un mouillage de 8 mètres & des écluses jumelées de 180 mètres de longueur & 25 mètres de largeur (canal commercial), & une dépense de 2 milliards 500 millions à 3 milliards 500 millions pour une double voie, un mouillage de $9^{m}50$ & des écluses de 180 mètres de longueur & 27 mètres de largeur (canal militaire).

« Ce canal ne rendrait que peu de services à la navigation générale.

« Les recettes ne couvriraient pas les dépenses d'exploitation.

« La charge annuelle des capitaux engagés, en les suppo-

Digitized by Google

sant empruntés au taux bien faible de 3,50 %, serait, pour le canal à voie unique estimé, au prix le plus faible de..... 70.000.000 »
auxquels s'ajouteraient les frais d'exploitation..... 23.000.000 »

Total..... 93.000.000 »
d'où à déduire les recettes..... 18.000.090 »

« Le déficit annuel de l'entreprise serait donc au moins de..... 75.000.000 »

« Pour le canal militaire, le déficit serait au moins de 104 millions.

« Le canal maritime ne pourrait pas mettre d'eau à la disposition de l'agriculture ni de l'industrie.

« Les avantages indirects pouvant résulter, pour la région traversée, de l'établissement d'un canal maritime, seraient bien minimes en comparaison des inconvénients de toute nature qu'il présenterait.

CONCLUSION.

« L'entreprise d'un canal maritime entre l'Océan & la Méditerranée ne peut faire l'objet d'aucune concession à des sociétés particulières, & il n'y a pas lieu de consulter par voie d'enquête les populations intéressées au sujet d'un travail pratiquement irréalisable. »

Nous n'espérons pas voir les hommes politiques du Midi accepter ces conclusions loyales & abandonner un projet qui ne fut pour eux qu'un excellent tremplin électoral. Mais un jour notre pays reconnaîtra qu'il a lâché la proie pour l'ombre. Si l'entreprise d'un canal maritime est définitivement condamnée, il est non moins évident que l'on ne fait *rien* pour améliorer le canal actuel & y rendre la circulation plus active. Ce n'est pas en proposant uniquement le rachat des canaux qu'on peut atteindre un but utile. S'il ne s'agit que de déplacer le trafic actuel & de faire bénéficier quelques industriels en obtenant des canaux séparés des tarifs plus avantageux, ce n'est pas la peine. Il ne faut pas oublier que toute atteinte portée aux intérêts des chemins de fer du Midi frappe immédiatement l'État, & il nous paraît que la question, très complexe, mériterait mieux que des articles de journaux. Pour-

Digitized by Google

quoi les Chambres de commerce intéressées ne nommeraient-elles pas une grande Commission, très sérieuse par le choix des personnes compétentes, qui étudieraient toutes les faces de l'affaire, également soucieuses des intérêts de la province & de l'État. Ce serait là le moyen d'éclairer définitivement l'opinion publique & d'imposer une solution équitable. E. C.

Cette note était écrite & même composée lorsque nous avons appris que la *Compagnie du Canal des Deux-Mers* déclare que la Commission extra-parlementaire a jugé & condamné non pas son projet à elle, mais bien celui qui est connu sous le nom de projet Duclerc « enterré en 1880. » Dans cette occurrence, la maison qui n'est pas au coin du quai, en appelle « de la science courte & timorée des ingénieurs officiels, à l'esprit d'initiative & à la hardiesse des ingénieurs libres », & elle a chargé de faire des conférences à ce sujet un homme d'une incontestable autorité..... : M. FRANCISQUE SARCEY!

---

## Le Bolide de Madrid et autres tombés dans le Midi.

De nombreux articles ont été publiés par les journaux sur le bolide de Madrid, c'est la plus jolie collection de bourdes qu'on puisse imaginer. Mais, d'autre part, des savants très autorisés se sont occupés de ce météore. Nous allons reproduire les deux notes communiquées à l'Académie des Sciences & emprunter divers passages à celle de M. Salvador Calderon du *Bulletin de la Société géologique de France*, p. 117, t. XXIV, & à un article de M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum (*Revue scientifique* du 9 mai 1896).

Voici d'abord une *lettre* adressée de Madrid à M. Tisserand, directeur de l'Observatoire, par M. MIGUEL MERINO :

« Le 10 février dernier, à 9 h. 29 m. 30 s. du matin, par un ciel complètement pur & une atmosphère très calme, on a vu tout à coup, à Madrid, une lueur très vive, émanant d'un petit nuage élevé qui paraissait venir du sud-ouest, & se dirigeait lentement vers le nord-nord-est. Une minute trente secondes après, on a entendu une détonation terrifiante suivie d'autres de même intensité, comme s'il s'était produit une dé-



Digitized by Google

charge d'une batterie d'artillerie ou l'explosion d'une poudrière [1].

« Le petit nuage d'où sont venues toutes ces décharges semblait fait de fumée très dense & rougeâtre; son aspect était extraordinaire. Il est demeuré longtemps à l'est du méridien, & à peu de degrés du zénith de l'observatoire, se diluant & s'agrandissant peu à peu, avec une tendance à se diriger vers l'horizon par l'est-sud-est. A 1 h. 30 m. du soir, il n'avait pas encore complètement disparu.

« Le phénomène a été vu sur une très grande étendue de notre territoire, depuis l'île de Maiorque & les côtes de la Méditerranée (Valence, Tarragone, Barcelone, à l'est) jusqu'à la frontière du Portugal (Badajoz), & de la haute Andalousie (province de Jaen) jusqu'à la côte de Guipuzcoa, à peu près du sud au nord. En Catalogne, sur le versant de la Méditerranée, on l'a vu de plusieurs endroits presqu'à la même heure qu'à Madrid, &, en outre, *on a cru* le voir tomber par terre en fragments.

« Mais c'est au centre de l'Espagne (province de Madrid, Guadalajara, Cuenca, Albacete, Ciudad-Real & Tolède), que le phénomène se montra subitement dans toute son épouvantable splendeur. Au nord-est (Galice), au nord (Asturies & Santander), & aussi dans quelques provinces de l'intérieur (Ségovie, Salamanque, Zamora, Léon, Valladolid, son apparition eut lieu sans exciter l'attention de personne que je sache.

« En dehors de Madrid, je ne connais personne en possession d'aucun fragment du bolide. A Madrid & à l'est, tout près de la ville, on a mis certainement la main sur quelques échantillons authentiques, de très petit volume, mais que les heureux possesseurs se réservent soigneusement. L'Observatoire en a deux seulement : un du poids de 17 grammes. l'autre de 52 grammes, qui sont représentés dans les petites pho-

1. M. Salvador CALDERON parle d'une série de « bourdonnements bien différents de ceux du tonnerre par leur sécheresse & leur intensité plus grande & rappelant le bruit d'un boulet de canon roulant sur un pasquet de bois ».

Digitized by Google

tographies que je vous envoie. Le troisième échantillon, du poids de 4 grammes, appartient à une personne inconnue, qui n'a pas voulu nous le céder. »

*C. r. Acad. Sc.*, n° 11 (16 mars 1896.)

GÉOLOGIE COMPARÉE. — *Examen sommaire de la météorite tombée à Madrid le 10 février 1896.* — Note de M. Stanislas MEUNIER.

« Dès le 20 février, & grâce à l'obligeance de M. Mac-Pherson, j'étais en possession d'un échantillon de la météorite tombée à Vallecas, près de Madrid, le 10 février; malgré ses faibles dimensions, il est suffisant pour une détermination lithologique complète, dont je puis indiquer le résultat.

« La substance de la météorite contraste, par sa teinte d'un gris très clair, avec la nuance foncée de la croûte qui recouvre le fragment de plusieurs côtés. Cette croûte varie nettement suivant les régions, & ses caractères dans les différents points permettent de distinguer la face du fragment, qui se trouvait en avant pendant le trajet atmosphérique, & celle qui se trouvait en arrière : dans la première, la croûte est d'un noir roussâtre avec des reflets un peu mordorés très remarquables; elle est relativement mince. Dans la seconde, la croûte, qui est plus épaisse, est d'un noir profond.

« Au travers de la roche météoritique, se montrent des veines tout à fait noires & parfois épaisses de plus de 2 millimètres; ces veines s'anastomosent entre elles, se bifurquent & çà & là se perdent insensiblement dans la masse.

« La densité du fragment, prise à la température de 16°, a été trouvée égale à 3,598.

« Différents essais, faits sur une très petite quantité de poussière, soit à l'aide de chalumeau & de quelques réactifs, soit au moyen de la liqueur lourde de M. Thoulet, soit enfin au microscope, ont permis de reconnaître la coexistence de granules métalliques, très magnétiques, formés de fer nickelé, avec du sulfure de fer (troïlite), de péridot facilement attaquable aux acides, des minéraux feldspathiques tricliniques très mâclés & de pyroxène magnésien. La réaction du chrome a été nettement obtenue avec de tout petits grains noirs, faciles à isoler.

Digitized by Google

« Ces divers caractères coïncident avec ceux de la roche appelée *Chantonnite* & tout spécialement avec ceux des échantillons tombés le 3 février 1882 à Mocs, en Transylvanie, & le 8 avril 1887, à Lalitpur, dans les Indes.

« La chantonnite est l'une des roches météoritiques qui témoignent le mieux des conditions complexes qui se sont succédé dans le cours de la formation des masses cosmiqnes. Elle a mérité, comme j'y ai insisté antérieurement, d'être comprise dans la catégorie des roches métamorphiques on peut l'imiter exactement par l'application convenable de la chaleur sur des météorites toutes blanches, c'est-à-dire non veinées de noir, des types dits *Lucéite* & *Aumalite*[1]. »

[*C. r. Acad. Sc.*, nº 10 (9 mars 1896.)]

Voici maintenant un extrait de l'article du même professeur, de M. STANISLAS MEUNIER : *A propos du récent bolide de Madrid* :

« Dès le lendemain du phénomène, un témoin oculaire, un des meilleurs géologues de la péninsule, mon ami M. Mac-Pherson, m'écrivait une lettre dont j'extrais ce qui suit :

« Le phénomène, dit-il, a été très intéressant. Mon impres-« sion personnelle a été la suivante : en entrant au jardin à « 9 heures & demie du matin, par un ciel pur & un soleil « brillant donnant de face, j'ai été ébloui par un éclair qui « a fait que les ardoises qui sont de chaque côté de mon « escalier ont brillé d'un blanc d'argent éblouissant, éclip-« sant tout à fait le soleil. Une minute & demie après, j'ai « entendu un bruit sec comme un coup de fouet gigantesque, « immédiatement après, un roulement immense qui s'est pro-

1. M. Salvador CALDERON dit que les échantillons qu'il a simplement vus appartiennent, par leurs caractères extérieurs, au groupe des chondrites cristallines. La pâte est gris-clair, homogène à l'œil nu, avec de petits grains un peu plus foncés, quelques-unes de couleur verdâtre & des points métalliques brillants, les plus visibles ayant l'aspect de la pyrrhotine. Une croûte noire & terne, avec de bourrelets & des ridcs, couvre la surface externe, comme il arrive ordinairement dans les météorites pierreux.

Digitized by Google

« longé, sans diminuer d'intensité, pendant deux ou trois « minutes. » (Voir notre note ci-dessus, p. 330.)

« La soudaineté du phénomène, que rien n'avait pu faire prévoir, quoi qu'on en dise quelquefois, détermina une vraie panique, & celle-ci, comme trop souvent, a donné lieu à de graves accidents.

« ...Le phénomène se passe à une hauteur considérable, & l'on a été à même, à l'occasion du bolide du 10 février, d'apprécier — bien que les mesures n'aient pas encore été publiées — par contre-coup, si je puis dire, la hauteur de la conflagration, par l'énorme étendue de pays sur laquelle le phénomène a été sensible.

« ...Le bolide est tombé à Madrid, à Vallecas, à Guadalajara, & on l'a vu, non seulement en Portugal, à Lisbonne, à Caneças, à Vidigueira, comme me l'annonce M. Paul Choffat dans une intéressante lettre dont je le remercie, mais aussi en France, à Lunegarde (Lot), d'où j'ai reçu, quelques jours après le phénomène, une relation très intéressante grâce à l'obligeance de M. Raymond Pons. On peut remarquer que Madrid étant considéré comme le centre du phénomène, sa distance à Lunegarde & à Lisbonne est à peu près la même & est aussi sensiblement égale à la distance qui sépare Gisors (Eure) d'Orgueil (Tarn-&-Garonne), dont le célèbre bolide de 1864 y a été parfaitement observé.

« Il faut d'ailleurs compléter cette remarque par le fait que, vu l'éclat du phénomène & le manque de terme de comparaison, on est exposé à commettre des erreurs de plus d'un genre dans l'évaluation des distances.

« Par exemple, lorsque le bolide d'Orgueil fit son apparition, les personnes qui se promenaient à Paris sur le boulevard Saint-Michel, non loin de l'Observatoire, l'aperçurent dans des conditions telles que l'opinion générale fut que le bolide avait fait explosion dans les environs du Grand-Montrouge, alors qu'il était tombé en réalité à plus de 600 kilomètres. On a raconté de même que, dans le département des Landes, des paysans ont cru voir le dernier bolide à une distance de 500 mètres & à une hauteur de 30 mètres, alors que le phénomène se passait à Madrid!

Digitized by Google

« Les bolides, en traversant l'atmosphère, laissent derrière eux une traînée ou une *queue*, comme on dit vulgairement; & cette queue est composée de produits de désagrégation du météore, modifiés par une combustion plus ou moins complète. La traînée prend des formes extrêmement variées, suivant les cas, & je puis mettre sous vos yeux une photographie représentant le nuage de fumée ou de poussière qui a succédé à l'explosion du bolide de Madrid. M. Mac-Pherson m'informe qu'après l'explosion, on a vu dans le ciel, absolument serein, se détacher ce petit nuage, rouge dans sa partie centrale, bordé d'un liseré blanc pur, & qui s'est maintenu presque immobile dans l'atmosphère; il a été vu au sud de Madrid, à peu près à 70 degrés au-dessus de l'horizon, & l'air était si calme à l'altitude où il se trouvait qu'il a mis quatre ou cinq heures pour se déplacer de 40 degrés environ.

« La quantité de poussière ainsi produite par l'explosion est souvent considérable; vingt-quatre heures après l'explosion du bolide d'Orgueil, l'atmosphère était encore poudreuse, suivant le dire des témoins. Vous savez que, dans un travail célèbre, M. Nordenskjold a montré que l'on peut retrouver dans les neiges des régions inhabitées des particules, des poussières, qui sont sans aucun doute des débris de bolides.

« On conçoit que l'arrivée dans notre atmosphère d'une masse solide avec une vitesse très considérable mesurée rarement, mais évaluée à 20 kilomètres par seconde, doit déterminer dans l'océan aérien un singulier remous. Nous en parlions tout à l'heure comme ayant ébranlé des maisons, brisé des vitres à Madrid & même démoli une masure aux environs de cette ville. Le fait s'est reproduit dans un grand nombre de circonstances.

« Le phénomène de Madrid nous fournit dans la même direction un détail particulier : M. Mac-Pherson, qui est admirablement outillé, possède des baromètres enregistreurs, & il a eu l'idée d'aller voir si le phénomène n'avait pas influencé la courbe tracée sur le cylindre tournant de ses appareils : or il y avait, pour le moment de l'explosion, un soubresaut de cette courbe, qui s'élevait à $1^{mm},5$ au-dessus du

Digitized by Google

tracé normal & s'abaissait de $0^{mm},5$ au-dessous[1]. C'est donc une énorme vague atmosphérique qui a été produite par le bolide.

« A Madrid, il est tombé plusieurs pierres de dimensions très inégales, & qui en vertu d'une sorte de protocole contre lequel je ne proteste pas, ont été distribuées aux autorités d'une façon à peu près conforme aux lois de la hiérarchie. La reine d'Espagne a reçu le plus gros morceau, & je voudrais bien que la présence de la nouvelle météorite au palais royal de Madrid pût amener quelques modifications dans les règlements vraiment draconiens du Musée de cette ville, qui contient une série de très belles météorites & est empêché d'en donner la moindre parcelle aux collections étrangères, même par voie d'échange, contre d'autres spécimens qui l'enrichiraient. Après la reine, c'est M. Canovas del Castillo qui a été le plus favorisé : il a reçu une pierre de 500 grammes, ce qui peut faire penser que l'autre était d'un poids plus considérable; ensuite, c'est le directeur de l'Observatoire, & je ne sais pas l'importance de la pierre qu'il a obtenue[2].

« Pour mon compte, j'ai aussi un échantillon, mais il ne pèse que 3 gr. 49! Tel qu'il est, du reste, il est très intéressant, & je déclare même tout de suite qu'il nous suffit pleinement. Si des marchands, ayant obtenu d'autres échantillons par des procédés à eux connus, se flattaient de nous les faire payer très cher, je les engage à renoncer à leur projet. L'échantillon dont je dispose permet de reconnaître la roche, de la placer à son rang dans la classification générale, de sorte que les autres échantillons qui pourraient nous venir seraient véritablement de luxe.

« Je n'ai pas de détails spéciaux quant à l'arrivée sur le sol des météorites espagnoles. On ne nous a pas raconté jusqu'à présent les divers incidents de la chute. »

1. M. S. CALDERON dit qu'à l'observatoire météorologique on nota une oscillation totale de $2,3^{mm}$ (*N. D. L. R.*)

2. D'après M. S. CALDERON, une personne qui lisait un journal dans une rue de la capitale, tomba évanouie à la chute d'un morceau pesant 125 gramme qui perça le journal; elle fit cadeau de cet échantillon à M. le professeur Solano, du Musée d'histoire naturelle. (*N. D. L. R.*).

Digitized by Google

Nous ajouterons quelques lignes à tous ces détails intéressants fournis par M. S. Meunier. Un mot d'abord sur le bolide de Madrid. Nous avons trouvé dans les journaux du midi de la France des notes racontant que le bolide avait été vu dans l'Aveyron par un chasseur sur les terres de Touloupi, au nord-ouest de Saint-Affrique; dans la Haute-Garonne, à Rieumes, à Poucharramet; dans les Landes, à Sore; dans les Hautes-Pyrénées, à Castelnau-Magnoac, etc. Ces observations sont loin de mériter une égale confiance.

M. Stanislas Meunier parle, en passant, des aérolithes de Montréjeau (Haute-Garonne) & d'Orgueil (Tarn-&-Garonne). Le premier tomba le 9 décembre 1858, à sept heures du matin, aux environs de Montréjeau, près des villages d'Aussun & de Clarac. L'Académie des Sciences de Toulouse chargea aussitôt une Commission composée de MM. Petit, Leymerie, Laroque, Daguin, Brassinne, Édouard Filhol, rapporteur, de recueillir tous les renseignements, d'étudier tous les échantillons & le phénomène dans tous ses détails. Un premier rapport fut publié dans le volume de 1859 des *Mémoires*, série 5e, tome III. M. Filhol seul avait pris la peine de se rendre à Montréjeau pour faire l'enquête; il put recueillir de beaux fragments de l'aérolithe d'Aussun qui furent déposés dans les collections de la Faculté des Sciences & dans celles de l'École de médecine (noyau du Museum actuel) & un petit fragment dans celui de Clarac, dont la destinée nous est inconnue.

L'aérolithe d'Orgueil fut un des plus intéressants de notre siècle. Il traversa le Sud-Ouest, suivant cette direction même, le 14 mai 1864, à huit heures du soir, & sa grande clarté le fit observer sur un grand nombre de points, même à Gisors, au nord de Paris; l'explosion fut entendue dans toute la région située entre Brive, Mont-de-Marsan & Bagnères-de-Bigorre. Un véritable essaim de pierres s'abattit sur les communes de Campsas & d'Orgueil, au sud de Montauban.

L'Académie des Sciences de Toulouse entendit sur ce météore les communications de MM. Laroque & Bianchi, Filhol & Melliés (*Mém.*, t. II, 6e série); l'Académie des Sciences de Paris, celles de MM. Daubrée, Leymerie & autres, qu'on

Digitized by Google

trouvera dans le t. LVIII, pp. 286, 984, 988. M. Daubrée a publié un travail complet sur cette chute de météorites dans les nouvelles archives du Museum, *Mém.*, t. III, avec planches, & M. Leymerie un article dans l'*Illustration du Midi*, 2e année 1864, pp. 190 & 198, avec figure gravée. Le Museum de Toulouse possède un volumineux fragment de cet aérolithe qui est de la variété rarissime dite *charbonneuse*, mais on a pu moins bien le préserver que ceux du Cabinet d'histoire naturelle de Montauban. Il a subi l'action de l'humidité & se trouve tout fragmenté.

Ces bolides ne sont pas les seuls qu'on ait constatés dans notre Midi. La Faculté des Sciences de Toulouse possède depuis longtemps une pierre tombée à Sainte-Livrade, à cinq lieues nord d'Agen en 1814, dans des circonstances que nous ignorons. Le gisement, cette date sont-ils bien exacts? Nous trouvons, en effet, dans un livre intitulé : *Des pierres tombées du ciel, lithologie athmosphérique*, par Joseph Izarn, Paris, 1803, de longs détails sur « les pierres tombées du ciel *à Agen* » le 24 juillet 1790. Mais on constate par la série des documents publiés que les pierres ont été recueillies non pas à Agen où l'on vit passer seulement le « globe de feu » comme à Saint-Sever, Mont-de-Marsan, Tartas & Dax, mais sur les communes de Lagrange de Julliac & de Créon, dans les limites du département des Landes, à quinze lieues au sud-ouest d'Agen.

Une autre pierre, dit Vauquelin dans un mémoire lu à l'Institut national (*Journal des Mines*, 13e vol. 1er sem., p. 309), tomba à Barbotan en juillet 1789. Mais il semble bien que ce soit un fragment du bolide dont il vient d'être parlé, car les localités sont très voisines, & un échantillon récemment acquis par la Faculté des sciences de Toulouse porte bien la date du 14 juillet.

E. C.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE PYRÉNÉENNE

## ET MÉRIDIONALE

---

PÉE LABY. — **Flore des Cryptogames cellulaires des environs de Toulouse.** — Toulouse, Ed. Privat, 1896, 262 pp. 8°.

La région sous-pyrénéenne a été considérée de tout temps, par les botanistes, comme une des plus riches en espèces végétales. On a écrit de nombreux ouvrages sur les *plantes à fleurs*, mais il n'existe que très peu de documents sur les *plantes sans fleurs*, les Cryptogames cellulaires, en particulier, qui comprennent les *Mousses*, les *Hépatites*, les *Champignons*, les *Lichens* & les *Algues*.

C'est donc une bonne fortune pour les naturalistes & particulièrement pour les amateurs de cryptogamie d'apprendre que, dorénavant, ils pourront déterminer facilement ces plantes au moyen de l'ouvrage fort élémentaire que M. Pée-Laby, docteur ès sciences, chef des travaux de botanique de la Faculté des sciences de Toulouse, vient de publier.

A l'examen du titre de ce livre, il semble tout d'abord qu'il ne puisse servir qu'à la détermination des cryptogames des environs de Toulouse. Mais tout le monde sait qu'il n'existe pour ainsi dire pas d'espèces végétales exclusives à un pays. Il n'était donc pas nécessaire à l'auteur de parcourir cette vaste région pour composer son ouvrage. Il lui suffisait de rechercher avec soin tous les cryptogames venant dans un pays déterminé & de les réunir avec précision. C'est ce qu'il a fait en prenant, dans un des bassins sous-pyrénéens, Toulouse comme centre de ses explorations cryptogamiques.

La rédactipn employée est celle d'une *Flore* présentant un

Digitized by Google

très grand nombre de clefs dichotomiques permettant d'arriver sûrement au nom du genre & à celui de l'espèce. Elle est systématiquement débarrassée de la plupart des termes techniques & présente en cela l'immense avantage de pouvoir être lue par les personnes les moins familières avec la botanique.

Une large place est donnée à la description des espèces de champignons comestibles & vénéneux; des caractéres précis permettant de ne plus les confondre.

Simplicité de méthode, lecture facile, sont des mérites qui distinguent cet ouvrage que l'Académie des Sciences de Toulouse a jugé digné, en 1895, d'une de ses plus hautes récompenses. (Grand prix d'histoire naturelle.)

Il n'est pas dans nos habitudes de parler des livres, même des meilleurs, sans faire quelque critique. Elle sera purement matérielle. L'auteur a oublié de nous donner la table des matières. Nous avons bien celle des genres & espèces, mais pas celle des chapitres du livre. Ce n'est, il est vrai, qu'un détail.

Toutes les personnes qui habitent la campagne ou qui s'intéressent à la botanique, les membres des Sociétés d'histoire naturelle, d'agriculture, d'horticulture, & en particulier les instituteurs, les professeurs d'agriculture & de sciences ont tout avantage à se procurer ce volume. Le Conseil général de la Haute-Garonne & le Conseil municipal de la ville de Toulouse ont souscrit à un certain nombre d'exemplaires. On doit leur en savoir gré. C'est une satisfaction pour l'auteur & un service rendu au public.

E. C.

ÉDOUARD HARLÉ. — **Faune malacologique de la brèche d'Es-Taliens, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).**

L'auteur a décrit dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, 1896, p. 44, des mâchoires d'une hyène, du type de l'hyène rayée, qu'il avait découvertes dans des morceaux de brèche extraits jadis, par l'ouvrier Davezac, d'une fente de la montagne, à Es-Taliens, aux environs de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). Il avait reconnu aussi, dans les échantillons d'Es-Taliens, des restes d'un bovidé, de cerf élaphe & d'un petit ruminant. Il avait conclu que ce gise-

Digitized by Google

ment date d'une époque où le climat de cette région était plus chaud que maintenant.

Depuis, en examinant en détail les morceaux de brèche d'Es-Taliens recueillis par Davezac & ceux qu'il a laissés sur place, il a reconnu que le petit ruminant est un cervidé (sans doute un fort chevreuil), & il a trouvé de la fouine, du renard & un *canis* moins grand que le loup. La présence de ce *canis* n'est pas sans intétêt, car il l'a constatée aussi dans les autres gisements de quaternaire chaud des Pyrénées (la brèche de Montoussé (Hautes-Pyrénées) & la grotte de Montsaunés (Haute-Garonne), au lieu du grand loup si commun dans les gisements du quaternaire froid.

Certains morceaux de brèche d'Es-Taliens contiennent des coquilles terrestres. M. Harlé en a soumis de nombreux échantillons de la collection Davezac, de celle de M. Frossard & de la sienne, à l'examen de M. Paul Fagot, bien connu par ses travaux sur les mollusques des Pyrénées. M. Fagot a reconnu que ces échantillons appartiennent aux espèces dont voici la liste par ordre d'abondance, ou peut-être à des espèces extrêmement voisines :

*Hyalinia Vasconica* Locard.
*Helix intersecta* Poiret.
*Pomatias crassilabris* Dupuy.
*Helix nemoralis* Linné.
*Helix hortensis* Müller.
*Helix ericetorum* Müller.
*Helix rotundata* Müller.
*Azeca Nouletiana* Dupuy.
*Pupa Bigorriensis* Charp.
*Bulimus obscurus* Drap.

Tous ces mollusques vivent encore maintenant aux environs de Bagnères-de-Bigorre, mais ils vivent aussi dans des régions plus chaudes. Ils ne permettent donc pas de préciser quel était le climat d'Es-Taliens lorsqu'ils y vivaient.

La faune des mollusques a moins varié que celle des mammifères.

**Roland y Don Gutierre. — Novelitas historicas**, por D. Ramon Alvarez de la Braña. — Leon, imp. Maximino Miñon, 1896. — In-8°, 215 pages, 3 pesetas.

M. Alvarez de la Braña, du corps des archivistes d'Espagne, est conservateur de la Bibliothèque provinciale de Léon. Nul mieux que lui ne connaît l'histoire de cette province; aussi

Digitized by Google

est-ce un vrai régal qu'il offre au public dans les deux nouvelles historiques contenues dans ce volume. La première, qui n'a que huit pages, est une donnée de la légende de notre grand Roland, avec la réponse d'une jeune Navarraise à un archéologue français qui lui demandait, à Roncevaux, la raison de son extase en face d'une pierre : « Ce roc, *señor sabio*, c'est la borne que nul étranger ne doit franchir, c'est la limite de votre terre & de la mienne. » Ce qui prouve que géographie & aspirations sont deux, puisque l'Espagne empiète sur le territoire géographique français, justement en ce lieu.

La seconde nouvelle n'est point nne *novelita*, mais un vrai roman historique, qui nous fait connaître le règne d'Alphonse XI, les vicissitudes de la ville de Léon pendant ces époques troublées, surtout pendant le séjour qu'y fit ce roi. Il débute par un tableau, magistalement traité, de cette ville au début du quatorzième siècle, suivi de tableaux de genre, si je puis ainsi parler, où sous la forme de scènes dans un cabaret ou dans la rue, de rixes sanglantes & de rendez-vous amoureux; la trame se déroule rapidement, faisant entrer le lecteur dans le cœur du sujet, où nous ne pouvons le conduire; car, résumer même brièvement l'intrigue nous mènerait trop loin. Il lira dans le texte les embûches qui entourèrent Alphonse XI, son amour blâmable pour Léonore de Guzman, la révolte du comte Osorio, qui avait groupé autour de lui la noblesse influente du royaume de Léon, la répression qui suivit. A côté de cela, de charmants tableaux de *cours d'amour*, de joutes en l'honneur des dames, nous montrent les galants chevaliers de Castille luttant d'adresse à la chasse pour obtenir en récompense le droit de cueillir une fleur sur le corsage d'une jouvencelle. Les points relatifs à l'histoire locale, aux monuments de Léon, etc., sont tous tirés de documents authentiques dont la source est indiquée en bas de page. En résumé, ce volume est d'une lecture attrayante & instructive.

C^te^ DE SAINT-SAUD.

---

Digitized by Google

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS

## Percée du lac de Caillaouas.

Nous croyons savoir qu'un télégramme conçu à peu près en ces termes a été adressé le 16 juillet courant à M. le Ministre de l'agriculture par les ingénieurs chargés de la construction d'un réservoir au lac Caillaouas :

« MM. Fontès, ingénieur en chef & Malterre, ingénieur ordinaire :

« Lac Caillaouas débouché dans de bonnes conditions, sans acci-« dents ni inondations. Débit : environ 3 m. c. » (par seconde, s'entend).

La construction de ce réservoir fait partie d'un programme de travaux ayant pour but d'augmenter le débit du canal de Sarrancolin. Tout porte à penser que le lac sera vidé cette année & les travaux parachevés en 1897.

## Travaux du Club Alpin français au Canigou.

M. Charles Durier, président du Club Alpin français, accompagné de quelques alpinistes, s'est rendu, à la fin de juin, sur le mont Canigou pour choisir l'emplacement où le Club Alpin français veut faire construire un chalet-hôtel.

Malgré son grand âge & malgré un vent glacial, M. Durier a pu, en se frayant un passage dans la neige, faire l'ascension du Canigou, un des pics les plus élevés des Pyrénées.

M. Durier & ses compagnons ont ensuite, à l'aide de cordes & de pics, gravi le grand mur de rochers inaccessible séparant les vallées de Taurinyo & de Cady. On a décidé de faire sauter à la dynamite cette muraille de rochers, afin que l'on puisse établir un sentier permettant de passer d'une vallée à l'autre sans avoir à gravir le pic du Canigou. La brêche projetée portera le nom de « Brêche Durier » ; elle sera ouverte dans quelques jours.

M. Charles Durier est rentré à Perpignan, où la section du Canigou & les autorités offrent ce soir un grand banquet.

Digitized by Google

## Le bloc erratique de Luchon.

Un bloc de granit, dont le poids est évalué à 8,000 kilogrammes, a été découvert dans le sol d'une prairie aux environs immédiats de Bagnères-de-Luchon. Ce granit a été reconnu pour être celui du fond de la vallée du Lis ; il a donc accompli un trajet de 12 kilomètres dans les flancs du glacier quaternaire. Ni son poids, ni cette distance, ne classent ce bloc parmi les plus intéressants. Néanmoins, sa proximité de la ville balnéaire si fréquentée justifierait parfaitement sa conservation.

## Fête traditionnelle de la défaite des Sarrasins à Martres-Tolosane.

Sus aux Sarrasins ! Depuis plus de onze siècles, tous les ans, ce même cri se fait entendre en souvenir de la délivrance de Martres-Tolosane (H.-G.), alors appelée *Angonia*, & assiégée par l'émir d'Huesca, que le valeureux Vidian, compagnon de Charlemagne, contraignit à repasser les Pyrénées, après lui avoir infligé une sanglante défaite. A cet appel, la population masculine, divisée en deux camps, celui des Chrétiens & celui des Sarrasins, & recouverte d'armures de l'époque, célèbre par des jeux guerriers la fuite de l'ennemi, poussé, la lance dans les reins, jusqu'au delà d'une fontaine sise près de la Garonne & dont les eaux bienfaisantes servirent à laver les blessures des vainqueurs.

Inutile de dire que les *armures de l'époque* sont, comme le reste de l'armement, tout ce qu'il y a de moins historique. Souvent, les magasins du théâtre de Toulouse furent mis à contribution ! Peu importe, la population de la ville, grossie de celle du voisinage, s'amuse énormément & termine la journée par les jeux les plus pacifiques & les plus modernes.

## Les Algues dans le golfe de Gascogne.

Un bon nombre des algues qui vivent sur les rochers découverts à basse mer ne sont pas les mêmes sur les côtes de Bretagne & au fond du golfe de Gascogne. En Bretagne, les grandes algues brunes du groupe des *fucus* & des laminaires sont si abondantes qu'on les utilise comme engrais pour les terres. A Biarritz, au contraire, la plupart d'entre elles font défaut, & les *fucus* ne sont plus représentés que par une variété naine du *fucus platycarpus*, qui disparaît même presque totalement en été ; quand on en trouve d'autres, c'est qu'elles sont rejetées à la côte à la suite d'une tempête & viennent de loin.

Il y avait lieu de se demander si c'est là une question de latitude & si la côte nord de l'Espagne correspond par sa flore algologique à la région de Biarritz ou à la côte de Bretagne.

Digitized by Google

M. Sauvageau, maître de conférences à la Faculté des sciences de Lyon, qui a déjà publié des travaux estimés sur les algues marines, s'est proposé, a dit M. Guignard, dans une communication à l'Académie des sciences, de résoudre la question par une série d'explorations sur la côte nord de l'Espagne. Cette côte, presque partout à pic, est partculièrement inhospitalière & l'herborisation maritime y présente d'assez grandes difficultés. L'auteur y a recueilli sur place toutes les grandes algues brunes qui constituent le goémon de Bretagne & de Normandie, & la conclusion de son travail est que le fond du golfe de Gascogne ayant une physionomie à part, la flore du nord de l'Espagne appartient à la même région naturelle que celle de Bretagne. Tout à fait à l'ouest, à la Corogne, le caractère de la végétation change. M. Sauvageau y a recueilli des laminaires qui n'étaient connues jusqu'ici qu'au sud de l'Espagne, au Maroc & aux Canaries, & le cap Ortegal lui paraît constituer une barrière qui serait la limite septentrionale de la flore hispano-canarienne.

## La Bibliothèque basque de Lucien Bonaparte.

La princesse Louis-Lucien Bonaparte vient d'informer le Conseil d'administration de la bibliothèque de Guildhall (bibliothèque des corporations de la cité de Londres) qu'elle consent à lui céder la célèbre bibliothèque de philologie & de linguistique de feu son mari pour la somme de 150,000 francs, chiffre qui, au dire des experts, est absolument au-dessous de la valeur de la fameuse collection. La bibliothèque renferme plus de 25,000 volumes imprimés & un très grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels une collection unique au monde de manuscrits basques & d'ouvrages sur la langue basque, collection qui, à elle seule, vaut la somme demandée. Les savants professeurs Max Müller, Skeat, Sayce, Rhys & de nombreux autres spécialistes ont exprimé l'opinion que, la bibliothèque ayant été fondée à Londres, il est désirable qu'elle soit à jamais conservée au cœur même de la cité, où elle sera facilement accessible aux personnes s'adonnant à l'étude des sciences linguistiques.

Nous savons avec quel soin sont tenues les collections publiques de l'Angleterre & avec quelle bonne grâce on accueille *tous* les travailleurs. Mais on comprendra que nous exprimions le regret qu'on n'ait pas songé en France à acquérir une bibliothèque aussi précieuse pour une de nos provinces. E. C.

*Le Gérant :* GARRIGOU.

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat rue Saint-Rome, 39. — 4888

Digitized by Google

# ARTICLES ORIGINAUX

## LE CHATEAU NARBONNAIS

### TOULOUSE ROMAINE ET LE PALAIS DU PARLEMENT

CAUSERIE [1].

Quand j'ai commencé à étudier l'archéologie toulousaine, ça été naturellement en lisant les œuvres de Dumège. Je fus bien vite étonné en voyant que d'un ouvrage à l'autre il répétait les mêmes choses, souvent dans les mêmes termes, durant des pages entières. Depuis lors, j'ai reconnu que le procédé ne lui

1. Joseph DE MALAFOSSE, l'auteur de cette belle étude, modestement intitulée Causerie, fut frappé en pleine jeunesse par une maladie fatale & rapide. Il consacra au travail, avec une sorte de fiévreuse ardeur, les moments qu'il dérobait à sa famille & à ses amis. Il put ainsi, au cours des dernières semaines de sa vie, achever deux Mémoires qui s'ajoutent heureusement à ses autres œuvres.

Pour tracer cette dissertation sur le Château Narbonnais & Toulouse romaine, il fit preuve d'une force d'âme admirable, dominant ses cruelles souffrances avec une volonté étonnante, & l'on pourra juger que son intelligence supérieure avec toutes ses qualités rares ne fut jamais plus charmante ni plus vive. Il écrivit ces pages presque uniquement aidé par sa mémoire exceptionnelle, interrompu sans cesse, à toutes les heures du jour & de la nuit; pourtant son texte n'a pas de ratures! Il le termina au moment même où il cessait de pouvoir tenir une plume, & n'avait plus que le désir de consoler les siens & de remplir ses devoirs religieux.

Il lui fut ainsi donné de rendre un ultime & réel service aux sciences historiques, à l'archéologie de notre ville, & de tenir la promesse faite avec sa bonne grâce habituelle à notre Revue reconnaissante. (Voir la *Notice sur Joseph de Malafosse*, par M. Jules de LAHONDÈS, dans les Mémoires de la Société archéologique du Midi.) E. C.



Digitized by Google

était pas spécial. Tout dernièrement encore, j'étais frappé de voir M. Perrot faire une communication à l'Académie des Inscriptions sur les antiquités de la Troade, puis des articles dans le *Journal des Savants*, puis un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur le même sujet, avant de le traiter définitivement dans son volume de l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*.

C'est que les classes de lecteurs sont très différentes suivant que l'on publie dans les intimidants recueils de l'Académie ou dans une *Revue*, & pour répandre des idées dans le public, il faut s'adresser à des publics divers, dès lors forcément se répéter ou à peu près; en résumé, il faut des coups de marteau pour enfoncer un clou.

Ce préambule est pour prévenir les lecteurs que je vais répéter ici ce que j'ai déjà imprimé ailleurs; je suis obligé de temps à autre d'arracher les clous plantés par Dumège, & ils tiennent singulièrement. D'ailleurs, quelques notes éparses dans le *Bulletin de la Société d'archéologie* ne peuvent s'adresser qu'à ceux qui ont le courage de les y chercher. L'occasion de parler un peu plus longuement du Château Narbonnais m'est fournie par les deux intéressants articles de M. de Casteras, qui a pris un peu partout des indications sur le monument, théâtre des histoires qu'il raconte d'un style alerte.

Il y a naturellement beaucoup de Dumège là-dedans. Nous allons essayer de débrouiller le vrai & le faux si bien emmanchés dans les écrits du fécond travailleur qui recueillait tout, puisait à toutes les sources, amplifiait, & finalement inventait pour donner tournure, transformant aisément en faits historiques les légendes les plus controuvées, fournissant au besoin des documents à l'appui.

Nous ferons un peu l'école buissonnière, car les renseignemente sur le château lui-même sont peu de chose.

## I.

Et d'abord, le château était de construction romaine (nous verrons tout à l'heure ce qu'en dit Noguier), pas de doute là-dessus; mais Toulouse a été romaine plus de quatre siècles,

Digitized by Google

il ne serait pas mauvais d'apporter un peu plus de précision dans la date du monument, & pour ce faire, il nous faut avoir une idée de la vie de Toulouse durant ces longues années.

Nons sommes malheureusement bien peu renseignés sur la Toulouse romaine, & il ne faut pas songer à en faire le plan comme on l'a fait naguère d'une façon si complète pour Lyon ou Nimes. Le seul monument dont les ruines soient encore apparentes se trouve justement à une telle distance de la ville actuelle qu'il semble placé là pour nous déconcerter, je veux parler de l'amphithéâtre de Saint-Michel-du-Touch. Son éloignement est tel que plusieurs auteurs ont cru qu'il était destiné aux divertissements d'un quartier à part de notre ville. Mais depuis les fouilles de M. de Sevin il n'est plus permis de douter; c'était bien un édifice digne d'une grande ville : l'arène avait 69 mètres sur 59, la construction au moins 28 mètres de largeur. A Narbonne, notre capitale, l'amphithéatre avait une arène de 75 mètres sur $46^{m}60$; l'épaisseur des constructions était de 23 mètres. Les célèbres arènes de Nimes ont une maçonnerie de $31^{m}50$, une arène de 75 mètres sur 47. Comme l'on voit, les dimensions sont assez voisines. De plus, M. de Sevin a assez bien établi par un fragment d'inscription & les monnaies découvertes dans ses fouilles que la construction remontait au temps de Claude; ce serait donc un des plus anciens de la Gaule. La ville n'avait pas atteint encore une pleine prospérité, la bâtisse est faite avec une extrême économie. Mais pourquoi a-t-on choisi cet emplacement si éloigné? Constatons d'abord que les environs étaient peuplés à cette époque; des ruines de l'église Saint-Michel ont été retirées plusieurs inscriptions, & naguère des travaux faits chez M. Ancely ont amené la découverte d'innombrables fragments de poteries dites samiennes. On devait à l'époque romaine, ainsi que de nos jours, boire ferme auprès de l'hippodrome. Les champs des environs sont remplis de débris de tuiles à crochet & d'amphores. Peut-être les fontaines si abondantes attiraient-elles la population à s'établir dans cette région; mais je donnerais plus volontiers un autre motif. Les bancs rocheux qui forment le gué du Bazacle (*vadaculum*) s'étendent assez

Digitized by Google

loin dans la Garonne; les bateaux pesamment chargés qui arrivaient de Bordeaux & de toute l'Aquitaine ou qui s'y rendaient ne devaient pas pouvoir franchir l'obstacle; embarquement & débarquement ont pu se faire le long de la berge & attirer nécessairement une population nombreuse. Le gué, dont l'usage a précédé tous les ponts, devait être aussi très fréquenté, autre motif pour une agglomération[1].

La même rive gauche avait au siècle dernier les ruines d'un autre monument aussi indispensable aux Romains que l'amphithéâtre : l'aqueduc. Il partait de la Cipière, où Catel a vu le *castellum*, réservoir où se réunissaient les sources des environs, suivait le chemin qui porte encore le nom de *chemin des Arcs*, la rue des Teinturiers, & venait franchir la Garonne sur une série de piles dont certaines sont visibles aux basses eaux, pour déboucher en ville au point où était l'ancienne halle aux poissons.

De nos jours, on a installé les dépotoirs, les fabriques d'engrais chimiques dans cette région pleine de verdure, de sources vives & claires, que les Romains avaient tout de suite su choisir pour y élever leurs villas.

Puisque nous en sommes aux monuments d'édilité, indiquons tout de suite celui qui se dissimule sous la rive droite : le réseau des égouts. En avant de la nouvelle école des Beaux-Arts, on voit un faible courant d'eau déboucher dans la Garonne. En 1887, pendant une pluie diluvienne, il grossit subitement au point de culbuter un bateau-lavoir dans lequel périrent plusieurs personnes. C'est le déversoir du réseau d'égouts romain. On atteint par une ouverture située dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts ce canal dont la direction doit être sous l'ancien marché de la Pierre, puisque M. de Montégut dit qu'on l'y découvrit de son temps & qu'il passait sous la maison professe des Jésuites. Une branche dont l'écoulement est dans le sens de Saint-Sernin, vers le Palais, passe sous les maisons de la rue des Changes, une autre rue Baronie. Les deux premiers sont mentionnés dans le plan Jouvin

1. On voit sur le plan Jouvin de Rochefort un point marqué : Port de Bordeaux, situé non loin de l'Embouchure.

Digitized by Google

de Rochefort. M. Esquié a fait une étude sur les deux derniers. Le radier est à près de 10 mètres au-dessous du sol; la construction est de pierre très soignée. Il y aurait belle matière à étude pour un égouttier archéologue.

*Paulo majora...* Durant cette ère de prospérité, ce siècle de paix des Antonins, qui permit aux cités gauloises de se développer & s'enrichir à l'aise, les édifices de pierre & de marbre succédèrent à ceux de brique. Dans la Provence seule l'ère des César avait vu élever des constructions de ce genre. On les reconnaît à leur superbe appareil de grandes pierres assemblées sans mortier, avec des crampons de fer ou de bronze. Le souvenir ou les restes de trois monuments de ce genre sont conservés à Toulouse.

D'abord le grand temple de marbre, découvert dans la Garonne, en 1609, par suite de la rupture de la chaussée du Bazacle. Catel, qui a vu cette ruine, donne des renseignements bien vagues sur son emplacement « proche le Bazacle. » Le bâtiment était carré, construit en marbre blanc, orné de sculptures; les colonnes de marbre noir avaient 3 mètres de circonférence, ce qui est énorme; leurs chapiteaux étaient ornés de hiboux sculptés. On puisa à même dans cette carrière pour jeter les fondations du quai Saint-Cyprien, prétend Rivals, qui nous a conservé les quelques débris sculptés que l'on voit au Musée. M. de Clary, qui construisait l'hôtel de pierre, prit quelques charretées de marbres précieux, ceux sans doute qui sont encastrés dans la cour. On douterait que l'édifice eût été de marbre si l'on ne voyait encore au Bazacle, au-dessous de la chaussée, quelques blocs roulés par les eaux & portant l'empreinte des goujons de fer qui les scellaient.

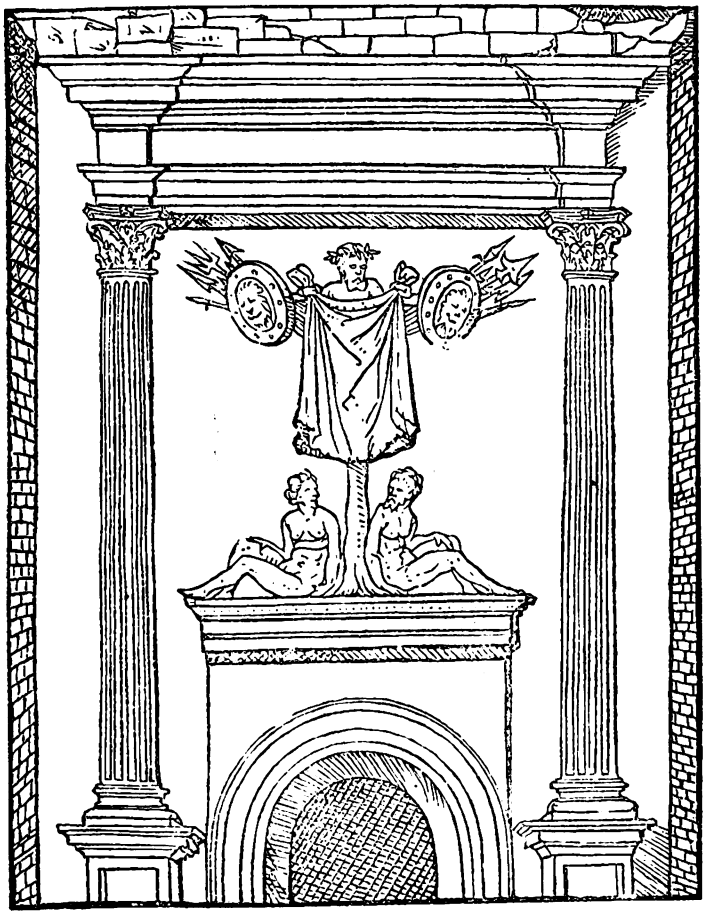
Dans les démolitions de l'église Saint-Jacques on a trouvé, durant notre siècle, deux autres colonnes de marbre noir & des fragments d'architecture en marbre blanc, également cramponnés avec des goujons de fer. Une de ces colonnes est dans le cloître du Musée, mais on a eu soin, pour le pittoresque, de la faire couvrir par des plantes grimpantes.

Un troisième monument nous est révélé par Noguier, c'est du château Narbonnais qu'il s'agit. Le bon historien nous donne le plus de détails qu'il peut sur le monument qu'il a vu

Digitized by Google

détruire en 1555. « La ruine du château, nous dit-il, fut de peu de jours faite pour raison de la pesanteur des grosses pierres, de quoi les murailles d'icelui étaient construites, n'étant d'aucun ciment ni mortier assemblées, mais seulement l'une à l'autre cramponnées. »

Il a pris soin, de plus, de faire dessiner une porte ornée de



UNE PORTE ROMAINE DU CHATEAU NARBONNAIS
(Réduction du dessin pris par Noguier en 1555.)

colonnes & d'un trophée avec captifs, qui paraît être d'une époque relativement bonne, quoiqu'il qualifie cette sculpture de gothique. En quel point du château était-elle? c'est ce que

Digitized by Google

sa description rend malaisé à comprendre, tout ayant été détruit. Cette entrée monumentale n'était pas un arc de triomphe isolé, car il était surmonté d'une « haute muraille de pierre de taille, jointes de même que celles dont piéça avons parlé. » Noguier nous parle aussi de quatre portails *de suite*, ce qui veut dire sans doute accolés, deux donnant sur la place du Salin, deux sur l'enclos du Palais. L'ensemble du bâtiment dominait une cour carrée. Quelle était la destination de cette superbe construction, nous l'ignorons entièrement.

Voilà les trois ruines les plus monumentales dont on ait trouvé trace à Toulouse. Je ferais volontiers des reproches à Catel, qui ayant vu le temple de la Garonne, les débris de sculpture du Château Narbonnais, n'a pas sû, comme son devancier Noguier, nous donner quelques planches qui nous auraient éclairés. Au reste, ce dernier, qui n'a rien d'un historien, semble, au contraire, avoir eu un tempérament d'archéologue; son histoire est fort curieuse à cet égard.

Il faut encore mentionner les ruines d'un édifice circulaire assez énigmatique, mises en partie au jour lors des travaux de la rue de Metz, non loin du pont; elles doivent s'étendre sous la rue Peyrolières, & c'est à elles, sans doute, que cette rue doit ses curieux dénivellements.

A première vue, on eût pensé à un théâtre ou amphithéâtre. M. Esquié, qui seul les a étudiées, croit à un château-d'eau. Dans presque toutes les rues de l'ancien Toulouse, sur tous les points, dès que l'on descend dans les fouilles aux environs de 4 mètres, les débris romains apparaissent; mais nous avons signalé tout ce qu'elles ont révélé d'important.

Durant les trois premiers siècles de notre ère, Toulouse n'a guère fait parler d'elle. Ce devait être surtout un centre de commerce important, grâce à son admirable situation entre la Méditerranée & l'Océan, au point où les marchandises quittent la voie de terre pour descendre le fleuve, au même point aussi où la Garonne & l'Ariège viennent apporter les produits des deux grandes vallées pyrénéennes. Le fleuve était sa vie, sa raison d'être; aussi voyons-nous les monuments plus nombreux dans son voisinage. Le voyageur qui arrivait par la voie venant de Narbonne rencontrait d'abord dans la plaine,

Digitized by Google

au pied des coteaux de Pech-David, au lieu dit le Feretra [1], auprès de l'église actuelle du Calvaire, le grand cimetière déjà établi à l'époque gauloise, auprès du chemin, ainsi qu'était l'usage dans toute l'antiquité. Arrivé près de la ville, il devait franchir un petit cours d'eau devenu plus tard le fossé des remparts. Sur sa droite s'élevait le monument englobé plus tard dans le Château Narbonnais; à sa gauche, un quartier populeux, des rues descendant au port (la construction de la digue du Moulin du Château a fait établir le Port-Garaud au-dessus) où devaient débarquer marbres & bois des Pyrénées; la voie continuait côtoyant la Garonne, comme le font actuellement les rues de la Fonderie, de la Dalbade & des Couteliers; vers la rue de la Madeleine débouchait l'aqueduc & probablement aussi un pont. Plus loin il rencontrait le grand monument circulaire enseveli sous la rue Peyrolières. Au delà, le lacis des rues devient plus compliqué. En avant de la Daurade, le port actuel a remplacé un ancien débarcadère nommé Viviès au moyen âge. C'est sur sa rive (à cinq cents pas de l'église, dit M. de Montégut) que s'élevait le temple splendide, de Pallas sans doute, le temple de marbre orgueil des Toulousains. L'établissement de la digue du Bazacle a bouleversé l'aspect de cette partie de la ville & submergé le rivage ancien.

De là, on voyait sur l'autre rive se succéder d'importantes constructions (Noguier parle de ruines superbes à Borrassol & aux environs) dominées par l'amphithéâtre, qui, planté sur la terrasse de Lardenne, permettait aux spectateurs des hautes précinctions d'embrasser de l'œil le spectacle de la couche étincelante du fleuve, bordé d'édifices & de chantiers animés. Une seconde voie partant du même point, de la porte Narbonnaise plus tard, n'épousait pas la courbe du fleuve; elle continuait à peu près, droite comme à présent, par la rue Pharaon, des Filatiers, des Changes, Saint-Rome & du Taur, où déjà commençait la campagne, puisque l'on y a trouvé des tombeaux; au reste, dans tous ces quartiers neufs ou remaniés récemment, qui s'étendent sur la gauche de cette rue & où Toulouse s'est

1. Dont le nom a survécu dans le mot *Fenetra*.

Digitized by Google

si démesurément accrue, aucune découverte n'a jamais été signalée. Cette artère était importante ; nous avons vu que l'égout en marquait le tracé : c'était la prolongation de la voie venant de Narbonne vers le Quercy & l'Agenais. Sur le reste de la ville nous n'avons que de bien vagues indications. Un cimetière important, situé à Terre-Cabade, semble indiquer une autre voie dans cette direction.

Venons-en au monument le plus connu & le plus étudié, à l'enceinte romaine qui nous ramènera au Château Narbonnais.

Après cette ère de tranquillité, ce siècle des Antonins, unique dans l'histoire de l'humanité, où la Gaule jouit d'une prospérité admirable, les troubles se multiplièrent. Dès 197, Lyon est détruit par Septime-Sévère, de dures répressions s'étendent sur tout le pays ; au troisième siècle, les Germains deviennent menaçants ; en 276, les Francs ravagent précisément la Gaule, soixante villes sont ruinées, puis c'est l'insurrection des Bagaudes. Les temps de vie paisible & désarmée étaient finis, il fallait pourvoir à la sûreté non seulement de la frontière mais de chaque ville.

Un éminent archéologue belge, M. Schuermans, est arrivé à établir qu'une mesure générale, une loi ordonnant d'entourer de remparts les villes de l'empire fut édictée par Dioclétien & Maximien. L'étude de plus de cinquante enceintes fortifiées de la Gaule a révélé le caractère spécial de ces constructions, caractère qui ne peut résulter que d'une disposition de cette loi. A la base du rempart, un énorme massif de pierre renferme, soigneusement protégés, des débris de temples & tombeaux, des inscriptions, fragments de ruines faites par les barbares, ou des édifices sacrifiés à la nouvelle défense. Cette mesure universelle ne peut résulter que d'un article de la loi ordonnant de sauvegarder dans les remparts — *monuments religieux* — les débris des choses saintes ou religieuses, comme temples & tombeaux.

L'appareil au-dessus de ce massif & très caractéristique dans la plupart des cas, c'est celui qui régna au quatrième siècle : petit appareil de pierre cubique avec chaînages de briques, revêtant un massif de blocage. L'enceinte de Toulouse

Digitized by Google

est certainement une des plus vastes de cette époque : trente tours environ, rondes ou demi-circulaires, faisaient saillie sur la courtine. Elle ne présente pas le massif de pierres à la base, pour la bonne raison que dans notre ville de briques, il serait encore impossible de trouver assez de grosses pierres pour fournir pareil socle ; mais nous verrons qu'elle contenait aussi des débris de monuments[1]. L'appareil caractéristique est signalé par tous ceux qui ont décrit le rempart. Un double bandeau de pierres de petit appareil de cinq & six assises, interrompu par un chaînage de briques, régnait partout à la base ; au-dessus, la maçonnerie était parementée de briques seulement. Le massif est formé d'un blocage de cailloux & briques noyés dans un ciment d'une ténacité extraordinaire ; l'épaisseur totale est de 2 mètres.

En prenant le point de départ en aval, les auteurs divers nous apprennent que l'on a rencontré le mur romain à l'angle du quai Saint-Pierre & du Port, du côté de la rue des Blanchers. Là s'ouvrait jadis une porte dite Porte-Peinte. Il traversait l'hôpital militaire actuel, les Jacobins, la place du Capitole, où une porte s'ouvrait à peu près au point où est le kiosque des omnibus : c'était la Porterie, *Porta arietis*, pour les érudits fantaisistes de la Renaissance ; elle donnait issue à la grande voie romaine dont nous avons parlé. Un lambeau de mur a été conservé par les soins de la Société archéologique dans le square du Capitole. Il faut regretter qu'une tour, premier asile du corps municipal toulousain, toute voisine de ce fragment, ait été sacrifiée naguère, comme tant d'autres restes vénérables, à la restauration de notre Capitole ; c'eût été un fort joli spécimen de l'enceinte romaine, car elle était encore fort bien conservée. Le long de la rue du Rempart-Saint-Aubin on trouve encore des vestiges dans les caves ; à partir de ce point, les vieux remparts n'ont cessé d'être employés pour la défense de Toulouse que lors du déclassement ; on les trouve figurés sur tous les anciens plans. Je n'insisterai pas. Près du Jardin-Royal, plusieurs souches de tours sont

1. Quatre fragments conservés au Musée proviennent positivement des destructions de l'enceinte. (Voir Catalogue de 1861.)

Digitized by Google

encore debout; enfin, dans la prison des Hauts-Murats, l'une d'elles subsiste intacte ou à peu près. On suit aisément la muraille dans les caves de la rue des Fleurs, au Palais-de-Justice, au-dessous de la Cour d'assises, où l'on voit deux pans de mur de la tour de l'Aigle dont nous reparlerons, à l'entrée de la grand-chambre. Arrivé à la hauteur du tribunal actuel, le rempart rencontrait le monument dont nous avons parlé & dont Noguier nous a donné une description trop obscure.

L'architecte ne le démolit pas, mais résolut d'employer ces robustes murailles en grand appareil comme forteresse; ainsi fit-on à Tours pour l'amphithéâtre. Nous ignorons l'aspect qu'il présentait avant, mais Noguier nous éclaire un peu mieux sur les défenses qui furent ajoutées; laissons-le parler : « Entre autres choses, ce château avoit deux grosses tours, l'une regardant le midi, l'autre le septentrion, lêquelles démolissant on été trouvées par le dedans fabriquées de terre ferme, de terre cuitte, de cailloux ensemble joints à force de chaux vive (plus durs & plus forts que n'est le fer tiré du creux des fiers rochers) & *de grosses pierres de taille, aiant plus tôt apparaissonce de dépoilles, reliques & vestiges de ruines d'autres batimens que d'avoir été faites à propos.* Leur entredeux était de même que le demeurant, & tellement rempli, que le tout sembloit une plateforme de grande forteresse, comme l'avons veu... » La précision de la description que j'ai soulignée ne laisse aucun doute : les tours du Château Narbonnais avaient à leur base, comme les enceintes contemporaines, les débris des monuments religieux sacrifiés à la construction de l'enceinte ou déjà détruit, & cela nous renseigne sur leur date. Les deux tours étant l'une au nord, l'autre au midi, & leur *entredeux* (je suppose que c'est de la courtine qu'il s'agit) formant avec elles une terrasse, on se rend compte que cet ouvrage de défense ne regardait pas le dehors, comme on l'aurait naturellement supposé, mais était parallèle à la rue de l'Inquisition, une tour menaçant l'extérieur, l'autre la ville. C'est tout ce qui restait au temps de Noguier; mais il est fort probable qu'au temps de sa construction l'ouvrage fut un quadrilatère, d'autant que le chroni-

Digitized by Google

queur nous dit que cette fortification prenait un côté d'une cour carrée.

Voilà donc, si je ne me trompe, l'acte de naissance du Château Narbonnais tiré au clair.

Au-dessous de sa courtine, le rempart reprenait & s'ouvrait aussitôt par la porte Narbonnaise donnant issue à la grande voie. Noguier a vu démolir cette porte, qui était tout contre l'entrée de l'Inquisition. C'est donc une erreur de dire, comme tant d'auteurs le répètent, que le château s'étendait jusqu'à la Garonne. Jamais il n'a été prolongé au delà de la voie d'entrée de la ville, nous le prouverons pour le moyen âge; on n'établit pas un château fort à cheval sur une rue.

Après la porte le rempart continuait; on en voit la tranche dans le mur du couvent des Réparatrices, ancienne Inquisition; au coin de l'escalier du moulin, il faisait un angle droit & courait parallèlement à la Garonne. Un fragment très complet, surmonté de trois fenêtres romanes (figure ci-contre), existait encore dans ce quartier il y a une trentaine d'années. L'habitude était venue de le nommer Château Narbonnais. En réalité, c'est d'un *grenier* du moulin du Château qu'il s'agissait, comme on voit dans les vieux cadastres. Quand on le démolit, les archéologues s'émurent; le fragment fut rétabli au Jardin-des-Plantes avec un soin scrupuleux, une inscription fut préparée. Depuis, un lierre planté au pied a si bien prospéré, qu'appareil, fenêtres, &c., tout est invisible.

Nous ignorons à peu près complètement le tracé du rempart le long de la Garonne. Dans la Fonderie, aujourd'hui Faculté catholique, il a été retrouvé & une statue en a été extraite. C'est une erreur de Dumège de penser qu'il franchissait le fleuve & enveloppait Saint-Cyprien; les fleuves étaient, comme les rivages de mer, un des points faibles que l'on fortifiait avec le plus de soin. Nous verrons pour Saint-Cyprien ce qui avait été construit à cette époque.

Cette énorme construction devait à peine être terminée quand Ausone la célébra dans son poème *De claris urbibus* :

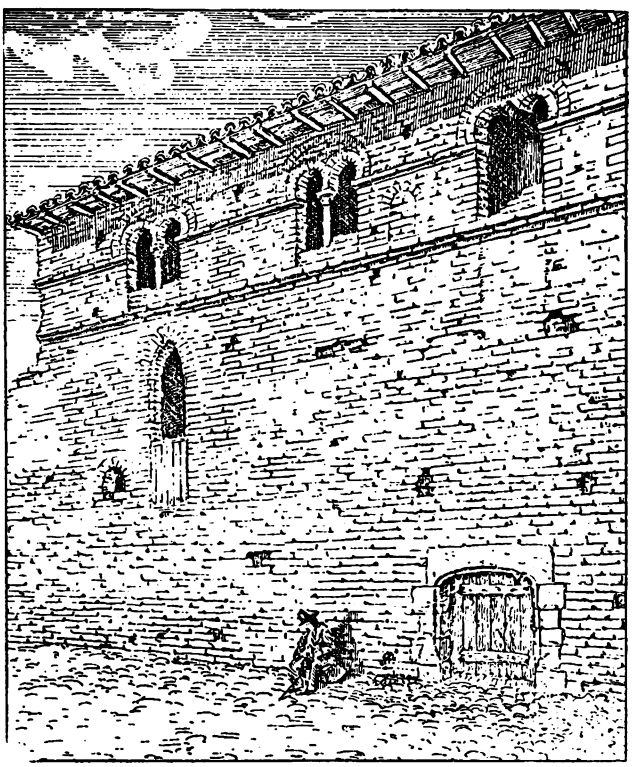
> Non unquam altricem nostri reticebo Tolosam
> Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens.

Digitized by Google

Il ajoute trois vers qui sont restés un logogriphe pour Catel & la plupart des historiens, & auxquels on a donné les explications les plus bizarres :

Quæ modo quadruplices ex se quam effuderit urbes
Non ulla exhaustae sentit dispendia plebis
Quos genuit cunctos gremio complexa columes.

Il me semble que c'est justement à cette construction que fait allusion le poète. Pour grande que soit l'enceinte, elle a



RESTES D'UN GRENIER DU MOULIN DU CHATEAU NARBONNAIS
D'où on a extrait les fenêtres réédifiées au Jardin-des-Plantes.

laissé en dehors quatre faubourgs ou quartiers dignes du nom de ville, mais qui font toujours partie de la cité ; de là ces phrases alambiquées & l'épithète de *Quintuplicem Tolosam* donnée dans l'épître 24 à Paulin. Quant à chercher où étaient ces

Digitized by Google

quatre faubourgs, ce qui a donné lieu à force rêveries, ce n'est point notre affaire.

Quand il en vient à parler de cette belle enceinte, dans ses *Institutions toulousaines*, Dumège se livre à sa folle imagination; il baptise des tours : de *Car*, de *Num César;* il fait d'elles & de la tour de l'Aigle la prison de martyrs chrétiens; une girouette en forme d'aigle, que vit Noguier, devient l'aigle romaine, & pour comble, il fait décapiter dans les cachots les otages remis par les Toulousains à Simon de Montfort. Il avait cependant la Chanson de la Croisade en main, il la cite assez compendieusement, & pouvait vérifier que personne ne fut décapité.

« On croit, dit-il, & ceci ne paraît pas douteux, que le *Château Narbonnais*, après avoir servi d'habitation aux magistrats romains, devint le palais des trois dynasties des rois de Toulouse & plus tard celui des ducs d'Aquitaine... »

Cette phrase un peu dubitative est passée sous la forme d'affirmation dans bien des auteurs postérieurs.

Voyons un peu ce qu'il y a de fondé.

Les magistrats romains, procurateurs ou gouverneurs de la province, ne résidaient pas à Toulouse mais bien à Narbonne; ils passaient une fois par an dans la *civitas*, rendaient la justice, levaient les impôts, revisaient les actes des autorités locales; le tout devait se passer au Forum ou dans quelque basilique, tout comme à Rome.

Je n'ai vu nulle part que chaque *civitas* ait élevé un monument pour loger cet inspecteur durant quelques jours. La forteresse élevée au troisième siècle dut servir au logement d'une garnison, je suppose. Quant au monument antérieur, faut-il y voir le Capitole, comme on l'a voulu? Ce sont les actes du martyre de saint Sernin qui nous révèlent l'existence d'un Capitole, sans que nous ayons d'autres renseignements à son sujet. Mais justement la tradition la plus vénérable fait arrêter à l'église du Taur l'animal furieux, parti du Capitole. Le trajet à travers toute une ville est impossible. Catel met le Capitole juste en face du monument actuel, mais l'hypothèse est sans fondement. C'est, ce me semble, vers la Daurade qu'il faudrait chercher ce monument. Un fait semble fournir un

Digitized by Google

vague indice : le capitoulat de la Daurade, sans raison apparente, a toujours eu le pas sur les autres; il y a peut-être là la trace d'une prééminence attachée au siège de l'autorité locale.

Les rois wisigoths prirent-ils la forteresse pour palais, je ne le crois pas du tout Si l'on veut bien juger de ce qu'était le château *romain* on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le plan du Palais de Justice, qu'a publié M. Duboul dans *La fin du Parlement de Toulouse*. Sur l'emplacement du tribunal actuel, à peu près, on voit un carré assez régulier coupé en deux par la rue Neuve, limité par la rue de l'Inquisition, la place du Palais, les constructions du Parlement & la cours du Palais; des maisons louées à divers occupaient ce local, c'est l'emplacement exact de ce qu'a vu démolir Noguier de la construction primitive.

Il y a, certes, place pour une belle forteresse, mais à l'époque romaine on ne confondait pas forteresse & palais.

Les rois barbares, wisigoths, francs, ou autres s'assimilaient vite à la vie luxueuse des Romains; pour eux, pour leurs nombreux fidèles il fallait les larges espaces des villas somptueuses; ils n'allaient pas échanger leur plantureuse existence errante contre une vie resserrée entre des remparts. Qu'on se souvienne du palais de Théodoric à Ravenne, de l'installation des Mérovingiens au palais des Thermes; jusqu'à la fin, les Carolingiens ont vécu dans les vastes villas. Catel, qui avait le coup d'œil le plus sûr, a tout de suite reconnu combien le Château Narbonnais convenait peu à de puissants rois, & avec sa connaissance approfondie des antiquités locales a songé, ce qui est bien plus probable, à ce vaste ensemble de ruines qui occupait une grande partie de Saint-Cyprien & que l'on nommait château de Peyrolade. De la porte de Peyrolade à celle de Taillefer, il y avait l'espace d'une petite ville. C'est sur les anciens plans, & spécialement sur le plan manuscrit de 1690 qui se trouve aux archives de la ville, que l'on peut apprécier ce que devait être ce château, où trois ordres religieux se taillèrent de larges enclos. L'aqueduc le traversait & y laissait une partie de ses eaux pour alimenter des thermes, d'où le nom de Peyrolade (*peyrol*, chaudron) resté à toute la construction. Le nom encore subsistant de la rue de la Laque n'évoque pas le souvenir du vernis oriental, mais bien de quel-

Digitized by Google

que réservoir ou étang. *Etiam periere ruinæ.* Mais il nous reste un dessin de la porte dite de Taillefer, & les vieux plans portent l'indication des ruines. Pour ce que nous pouvons en savoir, la construction serait très convenablement datée de l'époque wisigothe; elle est, en effet, en petit appareil avec chaînage de briques. Je ne parlerai pas des rêveries de Noguier & Chabanel sur la fille du roi Marcellus & sur la reine Pédauque transformée en Ranachilde, bien plus intéressantes cependant que les folles divagations de Dumège sur la nymphe Austris, car elles sont un effort pour interpréter la tenace tradition populaire attachant le nom de la reine Pédauque à toutes les constructions romaines de cette région.

Cette légende n'est pas méprisable, & le Château Narbonnais n'offre rien de pareil. L'installation des rois wisigoths dans cette sorte de petite ville où leur cour bariolée de sénateurs romains & de guerriers barbares pouvait tenir à l'aise, où tous les délices de la civilisation pouvaient s'étaler dans de vastes jardins, tandis qu'auprès la forêt de Lardenne leur offrait le plaisir favori de la chasse, n'a rien que de très vraisemblable; d'autant qu'il ne faut pas oublier qu'ariens ils campaient en pays catholique & hostile; lors d'un siège, le Château Narbonnais pouvait devenir un traquenard entre l'ennemi extérieur & une insurrection. Ici, la ville maintenue par une forte garnison, ayant une sorte de seconde cité à eux, ils pouvaient vivre en plus de sécurité. Ai-je besoin de citer les Mérovingiens établis de même hors l'île de Paris dans le palais des Thermes? Les rois & ducs d'Aquitaine, si mon hypothèse est vraie, différaient assez peu de mœurs avec eux pour continuer à jouir de leur installation.

Mais quand donc alors le Château Narbonnais est-il devenu la résidence souveraine, le siège du pouvoir? Tout simplement à l'époque où l'on s'est mis à habiter des châteaux, dans ces années noires du neuvième & dixième siècles, où l'on ne pouvait avoir de sommeil tranquille qu'à l'abri d'épaisses murailles, où un nouveau danger, normand, hongrois, comte rival, surgissait chaque jour, au temps, en un mot, où est née la féodalité, où la terre de France s'est hérissée de châteaux, & le mot palais est devenu vide de sens.

Digitized by Google

Le premier hôte seigneurial du Château Narbonnais a bien pu être le premier comte de la ville, Frédélon ; j'ignore quel est l'acte le plus ancien daté du Château Narbonnais. Mais on comprend aisément l'importance que prit durant ces siècles troublés où la campagne se désertait, où la population s'étouffait partout à l'abri des murailles des villes, la robuste forteresse, construite, comme on ne le savait plus faire, en blocs de pierre énormes, avec cette haute terrasse flanquée de ses deux

SCEAU DE RAYMOND VII, COMTE DE TOULOUSE.

tours d'où les machines pouvaient battre les dehors, la ville & la Garonne. La série des comtes qui se succédèrent sur le trône, on peut le dire, de Toulouse dut rendre logeables, augmenter les fortifications ; mais les documents nous font absolument défaut à ce sujet, & c'est à l'agonie de ce pouvoir qu'il nous faut arriver pour étudier le château tel qu'en ont hérité les rois de France. Il est pour le poète de la croisade contre les Albigeois « le plus fort château qui se vît en plaine. »

Il figure sur le sceau des derniers comtes où l'on voit un personnage assis tenant d'une main le glaive, de l'autre un



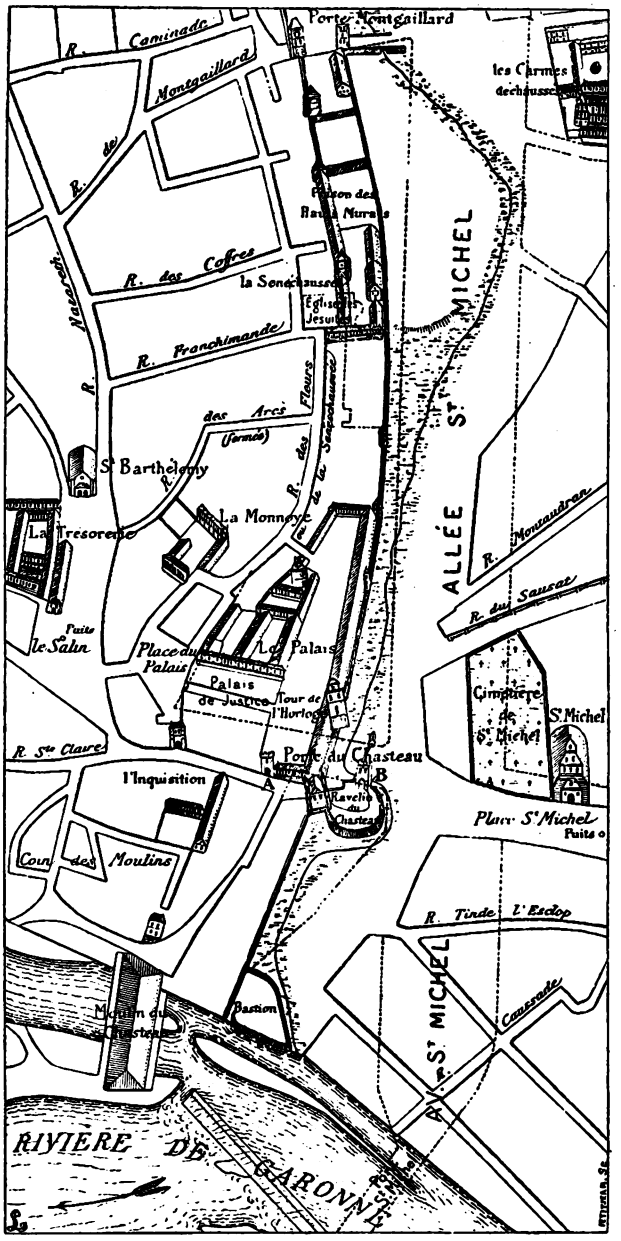
Digitized by Google

château; il figure aussi sur le sceau de la communauté de Toulouse où il symbolise la cité, en pendant avec Saint-Sernin symbolisant le bourg. Mais ces représentations héraldiques ne peuvent être employées comme documents.

Au treizième siècle, après les prospères années du gouvernement comtal, Toulouse s'est augmentée d'un bourg populeux formé autour de Saint-Sernin & de Saint-Pierre-des-Cuisines. La nouvelle ville a son enceinte fortifiée qui n'est qu'en pisé & qui se soude à celle de la cité au Bazacle & auprès de la place Lafayette actuelle. Une importante modification a été apportée à la défense romaine. En avant, une seconde ligne a été tracée couverte par un fossé profond, par une muraille peu forte probablement; palissade certainement dans une partie du parcours; de fortes barbacanes s'arrondissent en avant de nombreuses portes; entre la muraille & le premier retranchement s'étendent les lices, vastes espaces libres où peuvent se masser de nombreux combattants. De la porte Montgaillard à la porte Narbonnaise, les lices étaient une dépendance du château; il s'agrandissait ainsi d'une énorme *baïle*, comme l'on disait alors, où toute une petite armée pouvait camper, entasser ses provisions, fourrages & vivres. Il est probable que vers le dehors le second mur était plus puissant que pour le reste de l'enceinte. Quant au mur romain ou *sarrazinois*, comme s'exprime la chanson, de la porte Montgaillard au château, il comptait quatre tours : l'une dans les Hauts-Murats, qui existe encore, deux assez espacées, & toute voisine du Château cette tour de l'Aigle qui joue un tel rôle dans les ouvrages de Dumège. Il ne paraît pas que sur la plus grande partie de ce rempart les comtes aient songé à le doubler d'une défense vers la ville. Cependant, il semble bien qu'à partir du coin où la rue des Fleurs fait un coude brusque, les bâtiments du château primitif aient été agrandis.

Si l'on suit sur les vieux plans le tracé de la ruelle des Arcs *fermée* qui débouchait à ce point, de la place du Salin, de la rue du Crucifix & de l'Inquisition, on dessine un assez vaste demi-cercle qui s'ouvrait par trois rues. L'une, sur la rue de l'Inquisition, avait encore, il n'y a pas cinquante ans, une porte gothique du quatorzième siècle qui avait dû succéder à une

Digitized by Google




**RÉDUCTION D'UNE PARTIE DU PLAN MANUSCRIT DE JOUVIN**
(ARCHIVES DE TOULOUSE)

Sur laquelle on a indiqué l'emplacement actuel du Palais de Justice, de ses abords, & de l'allée Saint-Michel.

A, *porte Narbonnaise.* — B, *entrée de la Barbacane.*

Digitized by Google

plus ancienne; l'autre ouverture était directement en face de la porte du château; la troisième était à ce coude de la rue des Fleurs dont je parle. La première portait le nom de rue du *Bocal*, si souvent employé dans la Chanson de la Croisade pour indiquer un passage fortifié. Je crois reconnaître dans cet espace assez vaste où fut construite la Monnaie & que les maisons particulières envahirent peu à peu, comme elles firent plus tard du Palais lui-même, une première cour défendue par une enceinte peu importante, indispensable au château pour être raisonnablement éloigné des maisons.

Du côté de la porte Narbonnaise, le château n'était pas plus étendu qu'à l'époque romaine. Malgré ce que l'on a dit nous en avons la preuve par ce fait que lorsque saint Dominique vint à Toulouse, il s'établit chez Pierre Cellani dont la maison touchait le rempart; or, cette maison devint l'Inquisition, où l'on voit encore la cellule de saint Dominique, & elle est juste de l'autre côté de la rue & de la porte qui existait à cette époque.

Voilà ce que nous savons sur le château tel qu'il fut livré en 1215 à Montfort avec le comté de Toulouse. Aussitôt maître de la place, Montfort fit raser les remparts de la ville, les tours des particuliers, & s'efforça de rendre sa forteresse plus redoutable aux Toulousains qu'aux dehors de la ville. Guillaume de Puylaurens nous donne des détails précieux : « Il fit vider les tours qui étaient emplies de terre comme elles le sont de nouveau, ouvrir une porte vers l'Orient pour pouvoir entrer & sortir sans passer par la ville. Il fit dresser du côté de la ville d'énormes fossés & les arma de palissades & chevaux de frise. » Aussi lors de l'insurrection de 1217, les Toulousains furent-ils obligés d'établir une nouvelle enceinte fort en arrière. « Ils se barricadèrent en face du château, dit le même Puylaurens, avec des palissades, d'énormes poutres, creusèrent des fossés, depuis la pointe du Tourret jusqu'à la pointe Saint-Jacques. » Le Tourret ou Tourril était une tour située à l'angle du rempart, au coin de l'escalier du Moulin du Château. La pointe Saint-Jacques doit s'entendre de l'extrémité de la rue de ce nom, tout proche la porte Montoulieu. On voit quel large espace le château tenait en respect. La construction

Digitized by Google

en terrasse déroutait les soldats de Montfort habitués aux multiples étages, aux escaliers compliqués, aux meurtrières des châteaux du Nord. On dut essayer de modifier les murailles romaines d'après les principes de fortification de l'époque.

J'ai conté longuement déjà ce siège mémorable[1]. Le poète de la croisade ne nous donne que bien peu de renseignements sur la forteresse : il nous apprend que la tour qui regardait la ville se nommait *Ferraude*, il nous parle souvent de la *grande salle au riche pavage* où se tenait le conseil, de la large porte d'entrée, & c'est tout. Lors de leur retraite, les croisés mirent le feu au château, mais il fut vite éteint. On se mit rapidement à réparer les dégâts du siège, les tours furent terrassées à nouveau, & en 1219, Toulouse repoussait les assauts des croisés menés par Louis, fils de France.

Par le traité de Paris, Raymond VII livra le château pour dix ans au roi de France, s'il y voulait tenir garnison. L'infortuné comte dut être peu tenté de faire embellir ou fortifier cette résidence dont il n'avait qu'une précaire jouissance.

J'ignore si son successeur Alphonse de Poitiers entreprit les travaux qui étaient en cours en 1282, mais Catel nous apprend qu'à cette date le roi acheta aux juifs leur cimetière pour agrandir son château. C'est à cette époque que j'attribuerais volontiers la reconstruction des remparts extérieurs. Dans un jardin mitoyen des Hauts-Murats on voit sa face ouest; elle est percée d'une grande porte ogivale dont les claveaux supérieurs seuls émargent de terre; ils ont bien le caractère du treizième siècle; il paraît que la partie supérieure de l'épaisse muraille renferme un chemin de ronde. Le rempart court uniforme le long des Hauts-Murats, au pied des terrasses des maisons élevées sur l'emplacement de la sénéchaussée. Au point où commence le Palais de Justice il s'infléchissait, & il est dissimulé derrière des maisons s'il n'est entièrement détruit; il était renforcé de dix puissants contreforts massifs, carrés, semblables à des tours pleines, assez inégalement es-

1. Le siège de Toulouse par Simon de Montfort, *Revue des Pyrénées*, t. IV.

Digitized by Google

pacés, dont le sommet devait être destiné à recevoir des hourdages en saillie. Assez près de la porte Narbonnaise une grosse tour carrée s'éleva qui, plus tard, fut surmontée d'un petit dôme à huit pans & devint la tour de l'horloge. Quant à la porte Narbonnaise, à l'entrée de la barbacane, un grand arceau flanqué de deux tours barlongues vint doubler sa défense, car la porte romaine fut conservée plus loin. La rue entre deux portes existait encore au seizième siècle.

Les dehors ainsi protégés, il ne paraît pas que les précautions de Montfort furent renouvelées vers la ville.

C'est sans doute à cette époque que les lices furent coupées de murs transversaux. Un premier limita la prison des Hauts-Murats, où Catel nous dit qu'on enferma les hérétiques, un second limita le château proprement dit d'avec le long espace qui devint la sénéchaussée.

Sur la rue entre deux portes, au coin jouxtant la porte extérieure, fut élevée la maison de garde ou conciergerie : à quelle époque, je ne sais; à côté s'ouvrait une porte donnant sur la longue cour, elle était située juste contre le vieux bâtiment.

En 1271, à la mort d'Alphonse de Poitiers, Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, hissa la bannière fleurdelisée au sommet des tours, & reçut les hommages de tous les vassaux réunis dans l'acte connu du *Saisimentum*, dans le *Palais royal du Château Narbonnais*. C'est alors que le château prend réellement ce titre. Le même sort que le Palais des rois de France l'attendait. Avec l'autorité royale la justice royale s'y introduisit, s'y installa, s'y étala & envahit définitivement tout. Le château n'existait bientôt plus que de nom; aux *fervestus* succédaient les *Chicaneaux*.

Justice du sénéchal, on tailla pour celui-ci un bel emplacement entre les Hauts-Murats & le château, ainsi que je l'ai dit, & là s'éleva le logis de la Sénéchaussée, au bout de la rue Darquier actuelle, longtemps rue de la Sénéchaussée. Justice du viguier, pour celui-ci aussi un logis plus proche du Palais; le viguier en était gouverneur. Sur l'emplacement de la cour actuelle, la place se nomma toujours place de la Viguerie. Justice du juge d'appeaux, justice du juge ordinaire.

Pour ces différents tribunaux, une grande salle fut cons-

Digitized by Google

truite proche la tour de l'Aigle; elle porta le nom de *Salle neuve* & servit indistinctement aux séances des diverses justices. C'est là qu'en 1307 furent amenés les Templiers de Toulouse; ils étaient encore détenus en 1313 dans la prison de la Salle neuve.

Vraisemblablement la tour de l'Aigle, & je crois que c'est ici le lieu de parler de cette tour, que Dumège voulait rendre légendaire; voici le passage de Noguier: « L'édifice du château s'allait niveler & ajouter à une tour ronde bâtie de terre cuite, nommée la tour de l'Aigle, d'autant qu'à son coupeau, une aigle de plomb girouettait à la faveur du vent, & fut (pour sa forteresse) emploiee à servir de prisons, étant faite à la manière d'un lambic ou chapelle de plomb.... Cette tour de l'Aigle, pour plus grande seureté, fut doublée & renforcée de grosses membrures de chêne, de suite affichées à gros clous & chevilles, cimentées comme une doue : ce qui la rendait de beaucoup plus farouche aux prisonnieres, étant destinée pour les maléfices sujets à mort; de sorte que le vulgaire en fit un proverbe d'horreur à quelqu'un, en lui souhaitant la tour de l'Aigle pour sa demeure. Elle èt encore debout, bien que son somet ait été brulé, lorsqu'on la purgeait des infections, villenies & puantises, mêlées parmi les pailles céans encloses pour le repos des prisonniers. »

Si la tour des Hauts-Murats peut être un jour restaurée comme monument historique, elle nous consolera de la perte de celle de l'Aigle, car sa forme est identique & sa destination aussi. Elles ont dû toutes deux devenir prisons à la même époque. M. Fons a été fort occupé d'une sentence rendue en 1316, *in camera putei*. Cette salle du puits l'a intrigué; un compte de travaux faits au château au quinzième siècle & publié naguère dans les *Annales du Midi* nous a éclairés. Il y est question du puits du château, & la salle en question devait en être voisine; c'est l'explication la plus obvie. Le compte nous donne aussi le nom d'une tour, la tour Gailharde, il nous parle encore de la chapelle. Il devait y en avoir une au temps des comtes, mais dans les bâtiments du château même : Pierre de Vaux-Cernay parle de l'acharnement des Toulousains à envoyer des projectiles sur la chapelle à l'heure de l'office.

Digitized by Google

Une autre sans doute fut édifiée en même temps que la Sénéchaussée & la Salle neuve; elle est figurée très nettement sur le plan de Toulouse de 1630 dit plan oblong. Catel cite un acte s'exprimant ainsi : « in capellis aulæ novæ regiæ. » Elle était située tout auprès de cette Salle neuve; elle avait disparu lors de la confection du plan du Palais publié par M. Duboul dans son livre sur *la Fin du Parlement de Toulouse*. Sur le plan l'on indique comme *chapelle des Comtes* l'étage inférieur de la porte Narbonnaise, suivant ce préjugé, sans doute très répandu à Toulouse, que toute voûte gothique a abrité une chapelle.

De loin en loin le vieux château reprenait vie : piaffements de chevaux, sonneries de trompettes, fêtes, c'était le roi qui venait en sa bonne ville & s'installait dans son palais. Charles VII est le dernier qui y ait tenu sa cour; encore logea-t-il à la Sénéchaussée.

Quand, en 1346, la menace de l'invasion anglaise fit autoriser les Toulousains à reconstruire leurs remparts, les fortifications du château durent être aussi réparées; en tout cas, la porte qui a survécu jusqu'à nos jours, en face de l'Inquisition, était pareille à toutes celles de la ville. Toutefois, la défense du château, au moins devers la ville, devait être fort négligée; un événement dramatique nous en est la preuve. Le 9 mai 1357, durant cette année troublée où sévissait la Jacquerie, à la suite de la levée d'un impôt, la foule s'ameuta & vint assaillir le comte Jean d'Armagnac, lieutenant du roi, dans le palais : les portes furent enfoncées, le château mis au pillage, incendié, le comte fut assiégé dans une tour avec sa suite & obligé de se sauver dans la campagne.

C'est la dernière fois que le château remplit son rôle de forteresse & le remplit mal, comme l'on voit.

Lorsque le Parlement s'installa, en 1444, il se contenta de l'antique Salle neuve; mais, après le rétablissement définitif, le besoin impérieux d'un établissement plus convenable fit entreprendre, en 1492, la construction de la grand'Chambre, heureusement conservée dans la destruction universelle du château; d'autres bâtiments furent aussi élevés sans doute, annexes indispensables.

Digitized by Google

L'architecte de la grand'salle a élevé un monument bien toulousain; il s'est inspiré des robustes constructions des Jacobins & des Cordeliers. La seule façade qui soit visible est formée de cinq grandes arcades gothiques; mais les fenêtres qui s'ouvrent au-dessous ne sont pas en ogive, elles sont hautes, quadrangulaires & devaient comporter doubles meneaux. La haute charpente est construite suivant le procédé courant au quinzième siècle, dit chevron formant ferme. Une toute pareille se voit au château de Pinsaguel; la couverture est de tuilettes qui devaient sans doute être vernies de couleurs variées. A l'intérieur, la salle, de dimensions étonnantes, est couverte par un parquet sans poutres maîtresses, formé de cent quatre-vingt-deux caissons. Dans sa décoration toute flamboyante, dont le greffier Lacombe a laissé une description un peu vague, cette grand'salle devait être, ainsi qu'il le dit, une des plus belles de France. On y accédait par un perron qui fut orné à la Renaissance d'un petit dôme carré à quatre pans surmonté d'un vase en plomb doré.

Des autres bâtiments élevés de ci de là, au hasard, nous ne dirons rien. Petit à petit le Parlement chassait les autres justices, s'emparait de leur logis; on élevait sans plan général une salle, un greffe devenu nécessaire.

Cependant la vieille bâtisse romaine s'en allait en ruines, menaçant la vie des passants. Une grosse partie s'écroula, nous dit Noguier, vers l'heure de midi, & par miracle personne ne se trouvait auprès. Un édit d'Henri II, de 1549, autorisa la démolition & la levée de sommes nécessaires pour une reconstruction.

La première partie du programme fut exécutée en 1555 par Nicolas Bachelier, & c'est cette démolition qui nous a valu les détails si précieux donnés par Noguier; mais, hélas! la seconde resta en suspens. C'est grand dommage; nos hôtels de la Renaissance nous apprennent comme l'on construisait en 1555, & si le projet avait été mené à bonne fin, Toulouse aurait un monument qui permettrait de ne rien regretter des ruines romaines. C'était M. de Mansencal qui était premier président, & son magnifique hôtel fait regretter que le Parlement n'ait pû être relevé par l'architecte qui conçut cette demeure sévère

Digitized by Google

& noble en même temps. Mais les temps devinrent durs après la lutte de 1561 où le Parlement joua un tel rôle. Les essais de reconstruction effrayèrent la population toulousaine qui craignait de voir Mansencal élever une bastille; par deux fois des émeutes, en 1563, vinrent saccager les travaux commencés, la viguerie où s'était réfugié l'architecte fut même démolie par la foule.

Cependant, sur la rue de l'Inquisition existait le soubassement d'un gros mur de pierre décoré de pilastres. Une commission de la Société archéologique, présidée par M. Azémar de Mongravier y reconnut une œuvre de la Renaissance. MM. Dumège & Fons soutiennent au contraire qu'il était romain & que, lors des travaux du tribunal en 1845, on trouva qu'il se reliait aux substructions romaines qui furent découvertes. Il est bien regrettable qu'aucun plan de ces fondations n'ait été levé alors.

Le projet de reconstruction hanta toute la fin du seizième siècle, & le commencement du suivant; le président de Verdun fit élever un portail solennel d'assez bon goût, mais ce fut tout. Une plaie ignoble rongeait le Palais : l'établissement de boutiques privilégiées dans les espaces libres. Le mal datait de loin puisque Catel cite le vénérable Guillelmus de Cunéo qui vivait vers 1350 & qui en parle déjà. Le désir de bénéfices qu'on en retirait laissa petit à petit tout envahir; en 1576, on céda tout l'espace libre créé par la démolition du vieux château en ménageant au milieu une rue dite rue Neuve.

A la fin du siècle dernier, un mémoire de l'Académie d'architecture de Toulouse fait une description désolante de ce labyrinthe confus de cours humides, couloirs sombres, salles croulantes sentant le moisi, boutiques vermoulues qui étaient le logis du second Parlement de France.

La lecture de cette intéressante brochure eût épargné à M. de Casteras une jolie description de la salle des Pas-Perdus, car elle débute en nous apprenant que le Palais de Toulouse n'en a jamais eu & que le manque de cette pièce indispensable oblige les avocats à séjourner dans les cabarets du voisinage. L'hôtel du Cerf-Volant, si propice pour assister aux exécutions, était tout voisin & devait compter une bonne clien-

Digitized by Google

tèle basochienne. L'Académie d'architecture soumettait un projet de reconstruction totale que la Révolution fit vite oublier.

Je n'ajouterai que deux mots sur deux importants ornements du Palais conservés avec adresse dans la nouvelle reconstruction : le plafond de la chambre dorée & celui des travaux d'Hercule, tous deux de bois sculpté. Le premier, doré à profusion, est formé de neuf caissons contenant des personnages sculptés en haut relief. C'est, nous apprend le Traité de l'Audience, l'œuvre du président Berthier de Montrabe (de 1632 à 1653); le travail a bien le cachet, en effet, du style ronflant à la mode sur la fin du règne de Louis XIII & la Régence. Mais voici une difficulté dans un compte de réparation de 1561 (*Archives départementales* C. 334) : il est déjà question de la *chambre dorée;* une autre difficulté archéologique va nous donner la solution de la question. Quand on étudie ce plafond on est frappé du contraste entre la sobre décoration des quatre solives & l'exubérance de celle des caissons ; les poutres sont décorées simplement de fleurs de lis ayant la forme du quinzième siècle & non celle du dix-septième, alternant avec des arbres. Que viennent faire ces arbres? Voici la solution que je propose : le solivage date du quinzième siècle, il fut fait sous Bernard Lauret, président de 1472 à 1505, en même temps que la grand'Chambre, au chevet de laquelle était justement la chambre du Conseil; les armes de Lauret étaient justement un laurier de sinople. Je pense que M. de Berthier conserva la grosse charpente & ne refit que les caissons. Quant au plafond d'Hercule, il date à peu près de la même époque. C'est un travail assez faible, ainsi qu'une cheminée conservée dans la même pièce & qui représente Louis XIV adolescent rendant le jugement de Salomon.

Pour conserver à ce travail le caractère d'une causerie, je n'ai indiqué aucune référence, je ne donnerai pas non plus la bibliographie du sujet, qui serait un peu forte, mais je puis essayer quelque chose de plus neuf : une iconographie. Bien maigre sera-t-elle, on en pourra tirer pourtant quelque profit.

Digitized by Google

Impressum Tholose industria Magistri Johānis Magni Johānis In angulo vie portarietis commorantis Anno domini. Millesimo. Quingentesimo. xv. Die. xiij. Mensis Julij.

Laus. Deo.

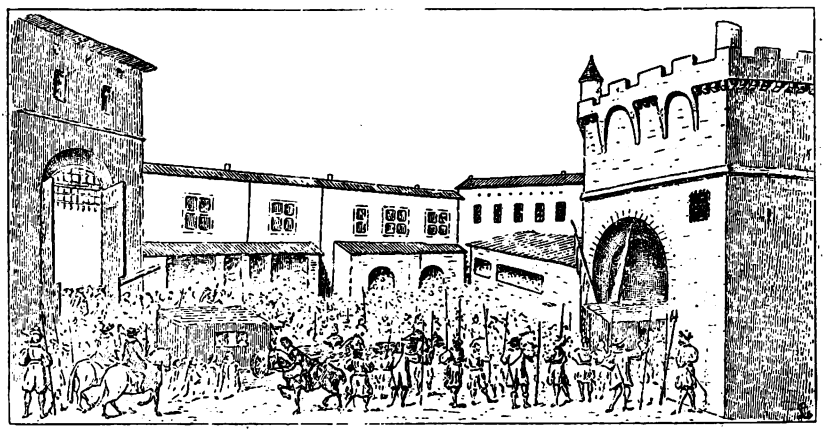
REPRODUCTION DE LA PREMIÈRE PAGE DES *Gesta Tholosanorum*.

Digitized by Google

1° En tête des *Gesta Tholosanorum* 1515 est un panorama naïf de Toulouse reproduit ci-dessus; le Château Narbonnais y est figuré par la tour de l'Aigle, deux autres tours, un mur crénelé. L'exactitude relative de la représentation des autres monuments nous garantit celle-ci. Sur une miniature des Annales de la ville, de la même année, représentant les arcs du pont de Tounis, on voit la même tour du château. A la fin du volume des *Gesta*, une autre planche représente une séance à la grand'Chambre, inaugurée cette année même.

2° Noguier nous a conservé le dessin du portail romain découvert dans la démolition du château (*figure ci-dessus*, p. 350).

3° Dans le tome I de Durosoy, deux planches sont consacrées aux débris romains conservés encore au dix-huitième siècle dans le Palais.



ENTRÉE DE LOUIS XIII A TOULOUSE.

*Entrée de la Barbacane.* *La porte Narbonnaise.*

4° Dans les Annales, une miniature de Chalette, représentant l'entrée du roi Louis XIII, donne une idée de la barbacane & de la porte Narbonnaise (*figure ci-dessus*).

5° En tête d'un rare ouvrage de physique, *la Mécométrie de l'Eymant*, est une minuscule vue de Toulouse prise de Pech-David; c'est la seule que je connaisse : au premier plan, on distingue la porte & le rempart du Palais avec les fortes

Digitized by Google

saillies que faisaient les gros contreforts carrés dont j'ai parlé ; la tour de l'horloge est très reconnaissable (*figure ci-dessous*).

VUE DE TOULOUSE PRISE D'AMONT EN 1601.

6° Je dois à M. le baron Desazars la précieuse indication suivante : Dans le tableau de Laurent Cammas fils, Louis XVI rappelant les Parlements (Catalogue des tableaux du Musée de Toulouse, 1864, n° 293), le fond de la toile est rempli par la vue du Palais ; on distingue la porte du Président de Verdun, la tour de l'horloge & de longs bâtiments moroses plus laids encore que la bâtisse actuelle.

7° M. Duboul a publié dans *La fin du Parlement de Toulouse* un plan du Palais déposé aux archives & un dessin du plafond d'Hercule.

8° Aux archives de la ville, un grand plan manuscrit de 1680, qui dut servir à Jouvin de Rochefort pour dresser son édition gravée, donne une vue cavalière du Palais qui permet de saisir assez de détails (*reproduit ci-dessus* p. 363).

Joseph DE MALAFOSSE,
Membre résident de la Société archéologique du Midi.

Digitized by Google

# CHATEAU DE FOIX

## SECONDE PARTIE

---

### I.

### DESCRIPTION ARCHÉOLOGIQUE[1]

Le monument a subi trop de transformations pendant le cours des siècles pour qu'il soit possible de déterminer avec exactitude l'œuvre de chaque époque dans les diverses parties. L'appareil n'est pas d'un grand secours pour aider à la solution du problème. Dans le bâtiment central, la composition des assises varie d'un étage à l'autre; la pierre se mêle à la brique; le quartier taillé alterne avec le moellon piqué.

On parvient actuellement au château par un chemin, dont les rampes se développent au Nord sur les flancs abrupts du rocher; cette voie d'accès a été établie vers 1825, au moment où on a élevé de nouveaux bâtiments pour le service de l'administration pénitentiaire. Après avoir franchi un guichet de style néo-gothique dans le goût de 1830, le chemin, dont la pente devient de plus en plus raide, débouche sur un plateau de forme ovale, presque uni & n'offrant de ressauts que sur les bords. Un mur, refait à diverses époques, soutenait les terres & formait une première enceinte, sur laquelle s'appuyaient plusieurs constructions indépendantes du corps de place; il ne reste plus que des substructions qui ne permettent

1. Voir, dans cette *Revue*, au numéro I de 1896, pp. 68-121, la première partie contenant la notice historique. Pour faciliter les indications des renvois, nous appellerons B ce numéro.

Digitized by Google

de déterminer ni la nature de ces bâtiments, ni la date de leur élévation.

Le monument est orienté du Nord-Est au Sud-Ouest. Sur le grand axe du plateau se dressent deux tours carrées, couronnées de créneaux & de machicoulis; elles sont reliées par un bâtiment à un seul étage supportant une terrasse, que ne déshonorent plus aujourd'hui des constructions parasites. La plus petite tour, dite tour du Nord, est surmontée d'une couverture en ardoises, sur laquelle est planté le beffroi de l'horloge; celle du centre, plus massive, est terminée par une plate-forme; à l'extrémité du plateau s'élance une élégante tour ronde, constituant le donjon [1].

Du donjon se détachent deux murailles qui servaient de dernière enceinte; en s'éloignant du logis central, elles décrivaient la double courbe d'une ellipse & venaient se rejoindre à la tour du Nord. Le long de cette muraille était établi un chemin de ronde, tantôt pratiqué dans l'épaisseur de la maçonnerie, tantôt supporté par une galerie en hourdage, notamment aux abords de la tour ronde.

## II.

A quelle époque remonte la construction des deux tours carrées & du bâtiment qui les unit? Avant de répondre à cette question en recourant aux textes & aux sceaux, essayons d'extirper quelques légendes; semblables aux mauvaises herbes qui se glissent entre les interstices de vieilles pierres, elles repoussent au fur & à mesure qu'on les arrache. Delescazes donne au château une origine des plus anciennes; il le fait dater des Phocéens qui, chassés de leurs pays, seraient venus chercher un refuge dans la vallée de l'Ariège [2].

Plusieurs auteurs [3], sans aller chercher aussi loin, ne craignent pas d'attribuer certaines parties de l'édifice aux temps

1. B, p. 96.
2. *Mémorial historique*, éd. Pomiès, p. 7.
3. Bordes, *Foix, ses tours & son château.*

Digitized by Google

gallo-romains, wisigothiques ou mérovingiens; quelques-uns, plus affirmatifs, précisent le moment de la fondation & la font remonter au règne du roi Dagobert[1]. Sur quels textes, sur quelles traditions s'est formée cette opinion? On se garde bien de le dire. Pas le moindre caractère architectonique ne fournit un argument sérieux aux auteurs qui prétendent voir les traces d'une construction rappelant l'époque romaine ou celle des conquérants barbares. Les rangées irrégulières de briques, que l'on distingue dans les tours carrées, ne sont pas une preuve à l'appui de cette thèse. En effet, la disposition & les dimensions des matériaux ne rappellent en aucune façon les procédés des architectes romains ou de leurs imitateurs. Ces briques ont été placées, suivant les circonstances, dans les murs pour réparer les brèches ouvertes à différentes époques. A s'en rapporter à une autre légende, les fondateurs de la forteresse ne seraient autres que les Sarrasins. Si au commencement du huitième siècle, au moment où ils envahissaient le Midi de la Gaule, les Arabes ont causé de grandes ruines, il est à supposer qu'ils n'ont guère songé à édifier des monuments durables & ayant un style particulier; leur domination a été trop éphémère.

Sortons de la fantaisie & abordons la question des origines d'après des données plus certaines.

C'est en 1002, avons-nous dit plus haut[2], qu'apparaît pour la première fois, dans une charte, le nom du château de Foix; le comte Bernard de Carcassonne le mentionne dans son testament. Après le dixième siècle, au moment où la féodalité s'implante plus solidement sur le sol, où les seigneurs cherchent à se fortifier dans leur fief pour se soustraire à l'autorité du suzerain, un système nouveau de défense s'organise dans la région des Pyrénées centrales. Généralement, la forteresse ne consiste, suivant l'importance de la place, qu'en une ou deux tours s'élevant sur une hauteur, dont on protège les abords par un mur d'enceinte continue; tel est le plan qui, dès l'origine, aura dû être adopté à Foix.

1. Nous ne nous ferions pas l'écho de cette singulière légende, si elle n'était pas reproduite dans les anciennes éditions du *Guide Joanne*.

2. B, p. 70.



Digitized by Google

A quelle époque fut posée la première pierre? Nous l'ignorons. Au treizième siècle, un bâtiment existait entre les deux tours; plusieurs sceaux des comtes, dont le plus ancien remonte à 1215 & le plus récent à 1241, représentent, sur un monticule baigné par un ruisseau, un château composé de deux tours carrées que réunit un bâtiment d'un seul étage; des fenêtres cintrées s'ouvrent dans les tours; une plate-forme crénelée règne sur toutes les parties de la construction [1].

Au milieu du quatorzième siècle, on a modifié l'aspect du château sans porter atteinte au plan général. On a touché aux tours pour les rendre plus habitables & aussi pour mettre le système de défense en rapport avec les progrès de l'art militaire. La tour du Nord se trouvant sans doute trop faible pour opposer une résistance suffisante aux coups de la sape, on eut l'idée d'en doubler les murailles. Les baies cintrées du premier mur, encore distinctes à l'intérieur, ont été aveuglées par la maçonnerie du revêtement extérieur; au-dessus des constructions primitives, on a exhaussé le mur complémentaire pour recevoir les corbeaux des machicoulis. Dans l'épaisseur de la muraille faisant face au Nord-Est, est creusé un étroit couloir qui, à chaque extrémité, débouche actuellement dans le vide; le visiteur se demande à quoi pouvait servir cette galerie, que l'imagination de guides fantaisistes transforme en un couloir menant aux oubliettes. C'était une voie de pénétration qui continuait à l'intérieur le chemin de ronde & établissait des communications entre les logis flanquant de chaque côté le pied de cette tour. Sur les substructions de la seconde enceinte existant vers l'Ouest, on distingue encore la trace du chemin de ronde qui devait sortir de la tour. Quant au chapeau d'ardoises recouvrant le dernier étage & dont celui rétabli il y a quelques années est une exacte reproduction, il ne remonte pas au delà du quinzième siècle & doit être contemporain de la tour ronde. Le campanile, légèrement posé sur un des rampants du toit, est une œuvre toute moderne,

1. Archives nationales. Ces sceaux ont été reproduits dans diverses publications, notamment dans les *Archives historiques de Gascogne* (*Sceaux Gascons*) & dans le *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. III.

Digitized by Google

qui sert de logement à la sonnerie d'une horloge sans cadran. Le rez-de-chaussée seul avait une voûte; les autres étages, séparés par des planchers, communiquaient par des échelles; on ne pénétrait à l'intérieur que par la porte de la terrasse.

Aucun doute ne peut s'élever sur l'époque des remaniements pratiqués dans la tour du centre. Il suffit de constater quelles sont les armoiries sculptées, aux deux clefs de voûte de la salle du premier étage, sur un écusson quadrilobé : les unes sont les pals de Foix, unis aux vaches de Béarn depuis l'époque où la Maison de Foix hérita de la Maison de Moncade, c'est-à-dire depuis la fin du treizième siècle; les autres figurent les quatre cotelles ou amendes de Comminges, qui appartenaient à la princesse Éléonore de Comminges, femme du comte Gaston II, mère de Gaston Phébus. Roger-Bernard III, Gaston Ier, son fils, Gaston II, son petit-fils, ont porté les armes unies de Foix & de Béarn. Si on ne considérait que ces blasons, on ne saurait au juste auquel de ces trois princes attribuer les travaux de remaniement. L'ornementation des écussons qui garnissent les différentes clefs de voûte étant identique, il est logique d'admettre que l'écusson de Foix-Béarn a été sculpté en même temps que celui de Comminges. Les changements apportés à l'intérieur & à l'extérieur de la tour remonteraient donc au règne de Gaston II après son mariage avec Éléonore de Comminges, ou au plus tard à la régence de cette princesse, tutrice de son fils Gaston Phébus, c'est-à-dire antérieurement à 1350.

Par suite des transformations que le parement extérieur a subies, il est difficile, voire même impossible, de déterminer ce qui reste des constructions primitives.

La tour se divise en trois étages. Au rez-de-chaussée, une salle obscure devait servir de magasin plutôt que de cachot; l'on n'y pénétrait que par un trou pratiqué dans la partie supérieure de la voûte. C'est à une époque toute récente qu'on a ménagé la porte aboutissant à la salle basse du château & la fenêtre ouvrant sur la cour du donjon. Le premier étage est de plain-pied avec la terrasse du bâtiment central. A ce niveau, dans l'angle de l'Est, s'élève, en formant légèrement saillie, une tourelle de forme carrée dans laquelle se développe un

Digitized by Google

étroit escalier, précédé d'un palier où débouchent trois portes : l'une devait recevoir l'échelle de bois, aujourd'hui remplacée par un escalier de pierre. C'était encore le système d'entrée adopté pour les donjons & les corps de logis dans les forteresses du moyen âge; en cas de danger, on supprimait l'échelle & les assaillants restaient exposés aux coups plongeants des défenseurs. La seconde porte donne accès à la terrasse, la troisième à la salle intérieure.

Cette pièce est éclairée par deux fenêtres carrées : l'une à l'Est, l'autre au Sud-Ouest; la voûte qui la recouvre est à deux travées; les arcs retombent sur des chapiteaux représentant des têtes grotesques; les clefs portent les armoiries qui nous ont servi à fixer l'époque de la construction. Cette description peut s'appliquer au second étage [1], où il convient de noter deux particularités qu'explique seule la connaissance des anciennes dispositions de l'édifice à l'extérieur. Dans le mur du Nord-Ouest s'ouvrent au niveau du carrelage deux baies à cintre brisé; l'une est remplie par une série de gradins descendant jusqu'à la paroi extérieure du mur, tandis que dans l'autre les gradins sont ascendants & aboutissent à une lucarne. Quelle était la destination de ces ouvertures plus hautes que larges? le problème semble avoir été résolu lors des derniers travaux de restauration. La lucarne permettait d'observer la campagne s'étendant au delà de l'Arget; le passage qui plonge aujourd'hui dans le vide conduisait, par une échelle, à un logis dont la partie inférieure était voûtée, ainsi que le prouvent les amorces reposant sur la tour & sur la seconde enceinte.

Dans l'escalier menant du premier au second étage de la tour est percée une baie disposée au-dessus de celle où s'appliquait l'échelle d'accès. Dans quel but avait-on ménagé ce passage affectant la forme d'une porte & non d'une fenêtre? Un tableau, qui semble dater du dix-huitième siècle [2], représente une construction placée sur la terrasse; elle en couvre à peine le quart de la surface, le toit en appentis s'appuie sur la

1. Au second étage, il n'y a pas d'écusson aux clefs de voûte.

2. Ce tableau est la propriété de M. le docteur Dresch, président de la Société Ariégeoise, qui l'a mis obligeamment à notre disposition.

Digitized by Google

tour. Une galerie, qui part de cette baie, met en communication la tour avec le logis[1].

Comment se terminait la tour? Par une plate-forme ou par une toiture? Récemment, on a mis à découvert, sous le dallage moderne, un fragment de gargouille représentant, suivant les traditions du Moyen Age, une tête de monstre. C'est une indication suffisante pour admettre que primitivement une toiture en charpente n'existait pas sur cette surface, à l'exception pourtant de la tourelle d'escalier qu'il était nécessaire de protéger contre les intempéries. Comment concilier ce système avec deux documents du seizième siècle où il est question de la couverture des trois tours? Nous avons vu[2] que trois commissaires enquêteurs dans le Comté avaient requis un maçon, Antoine Maurin, & un charpentier, Etienne Pollet, pour vérifier quel était l'état des toitures en question. Les experts adressèrent un rapport & présentèrent un devis de restauration qui ne fut pas accepté, tant les conditions en paraissaient onéreuses; on chercha des entrepreneurs à meilleur compte[3]. Du reste, ces documents s'accordent avec le dessin du seizième siècle conservé à la Bibliothèque nationale, où l'on voit les trois tours coiffées d'un toit aux rampants relevés, comme le prescrivent les principes de l'architecture adoptés depuis le milieu du quatorzième siècle. En ce cas, il y a lieu de supposer que les deux tours carrées, terminées en terrasse, ainsi que les montrent les sceaux du treizième siècle, auraient reçu, au quinzième siècle, peut-être à l'époque où l'on construisit la tour ronde, une toiture analogue à celle de leur nouvelle voisine.

Le bâtiment central, qui relie les deux tours, n'a jamais eu qu'un rez-de-chaussée jusqu'au moment où l'administration a jugé à propos, vers 1825, d'y élever un étage pour agrandir la prison. A l'intérieur & à l'extérieur, l'édifice fut trans-

1. Quand on a réparé le revêtement extérieur du mur Nord de la tour du centre, on a retrouvé les traces du conduit de la cheminée qui desservait ce logis.

2. B, 95.

3. Archives des Basses-Pyrénées, B 1171, *Chambre des Comptes.*

Digitized by Google

formé dans son aspect comme dans ses dispositions; la salle fut partagée en plusieurs dortoirs ouvrant sur un corridor; au milieu on disposa une chapelle, dont le chœur fut placé dans une abside semi-circulaire flanquant la façade de l'Ouest.

Quand on a préparé les travaux de restauration, on a eu recours aux sceaux des comtes de Foix; l'exactitude de la figuration sigillographique a été reconnue. Le tableau du dix-huitième siècle, un autre représentant la fête célébrée à Foix en 1815 à l'occasion du retour des Bourbons, plusieurs gravures anciennes ne montrent entre les deux tours qu'une terrasse à peine chargée de constructions légères. Le devis de transformation, dressé en 1825, prévoyait l'enlèvement des dalles du pavage; on en a découvert, en outre, des fragments, ainsi que les débris d'un chenal destiné à l'écoulement des eaux pluviales. Les trous de hourdage ont été retrouvés au moment des démolitions; il en a été de même pour les amorces des créneaux taillés directement dans la surélévation des murs de chaque façade.

La salle ménagée sous la terrasse est voûtée en berceau plein; elle devait servir de casemate ou de magasin à la garnison en temps de siège. De chaque côté, quelques lucarnes plus hautes que larges, ébrasées à l'intérieur & cintrées au sommet, éclairaient ce triste local, dont le sol n'a été qu'imparfaitement nivelé. Dans la façade qui regarde la ville, l'administration pénitentiaire a fait ouvrir de larges fenêtres carrées qn'on a provisoirement conservées. La voûte, dans la partie supérieure, semble avoir été refaite à une époque relativement récente, car les retombées recouvrent en divers endroits les embrasures des lucarnes.

## III.

Primitivement, l'entrée principale n'était pas, comme aujourd'hui, du côté de la ville; sur ce point, il ne devait y avoir qu'une poterne débouchant par un sentier sur les dépendances de la forteresse au pied du rocher. On accédait au château par une rampe qui avait son point de départ au bord de

Digitized by Google

l'Arget, suivait les ressauts du mamelon & s'arrêtait devant une porte pratiquée, vers le Sud-Ouest, dans une barbacane carrée. Le chemin qui longe le ruisseau n'était pas sans défense; une tour oblongue, bâtie à l'extrémité d'un rocher, surplombait la route, coupant ainsi le passage, surveillant les alentours de la forteresse & protégeant les mouvements de la garnison, soit pour tenter une sortie, soit pour aller à l'eau [1].

La barbacane, placée à mi-côte du rocher, défendait les abords de l'enceinte au point le plus faible & servait de passage à un chemin pavé, qui passait sous une autre porte en tournant brusquement à angle droit, de façon à ce que les assaillants fussent pris de flanc par les défenseurs postés derrière le mur de la première enceinte. Plusieurs paliers partageaient la montée, dont la déclivité était très prononcée; un grand espace découvert s'offrait entre la seconde porte & la tour du centre; une fois la barbacane en son pouvoir, l'ennemi ne trouvait plus devant lui un ouvrage capable de lui opposer une résistance sérieuse. D'un autre côté, si le massif central de la forteresse venait à être emporté, la garnison n'avait plus de refuge pour la résistance suprême. Il était donc nécessaire, surtout vers l'Ouest, d'élever un donjon « par lequel tout le reste d'icellui chasteau demeure asseuré & assubjetty [2]. » Telle est, ce nous semble, la cause à laquelle la tour ronde doit sa construction.

Haute de 42 mètres, la tour ronde est remarquable par l'harmonie de ses proportions & par son élégance; fièrement campée à l'extrémité du rocher qui lui sert de base, elle domine la ville, profilant sa silhouette sur l'horizon avec sa couronne de créneaux; elle se présente de divers côtes sous les aspects les plus pittoresques, surtout quand le soleil fait ressortir les teintes de la pierre, variables suivant les effets de lumière; elle contribue à donner au paysage fuxéen un caractère particulier,

1. Cette tour existe encore; une maisonnette a été récemment appliquée contre la façade postérieure.

2. Voir B, p. 96, d'après un document de 1584 conservé aux Archives des Basses-Pyrénées, B 2728. *Chambre des Comptes.*

Digitized by Google

même un peu théâtral, & que Michelet appelait fantastique [1].

On en attribue la fondation à Gaston Phébus. D'après une ancienne tradition, ce prince aurait pourvu à la dépense en y affectant la rançon à lui payée par les chevaliers du parti d'Armagnac, qu'il avait faits prisonniers à la bataille de Launac en 1362 [2]. A notre avis, cette tour n'est pas l'œuvre du plus brillant & du plus célèbre de nos comtes, à qui, non sans raison, on a fait la réputation d'avoir élevé de nombreux & splendides monuments. Si on examine le style de l'édifice, si l'on observe le système de pénétration des nervures, le profil des moulures, l'accolade surmontant la porte du rez-de-chaussée, on a la preuve que c'est une bâtisse, non du quatorzième, mais de la première moitié du quinzième siècle. Elle existait en 1446, il n'y a aucun doute sur ce point; il suffit, pour s'en convaincre, de consulter le registre de la Réformation du pays de Foix à cette date. Les consuls déclarent que Monseigneur le comte possède dans la ville, assis sur un rocher, un château où il y a « tres belas tors, la una apres l'autra, où n'a una redona e doas cayradas [3]. » En outre, une mention, portée sur l'inventaire des titres de la Maison de Foix, relate qu'en 1450 la tour ronde servait déjà d'archives [4]. Dans les archives municipales de Pamiers, M. de Lahondès [5] a découvert un document où il est question d'un ouvrier qui à Foix, en 1447, venait de construire une tour au château. Faute de renseignements plus précis, on ne peut faire une supposition au sujet de la tour ronde.

Les consoles des machicoulis, qui forment quatre assises en retrait successif l'une sur l'autre, sont identiques dans les trois tours. On aura profité de la construction du donjon pour refaire le crénelage de toute la forteresse.

1. *Histoire de France*, édition Lacroix, 1877, t. II, p. 35; Doublet, *La vie militaire à Foix*, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. IV, p. 420.

2. Voir B, pp. 85-86.

3. Archives départementales de l'Ariège, registre de la Réformation de 1446, série E, fol. 1.

4. Archives des Basses-Pyrénées, B 392, f° 45.

5. *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. III, p. 118-119, le texte du document est reproduit dans le *Bulletin*.

Digitized by Google

La tour ronde se divise en six étages, composés chacun d'une chambre hexagonale voûtée, ouvrant sur un escalier qui, vers le Nord-Ouest, déroule ses spirales dans le massif de la maçonnerie. La voûte comprend six sections, séparées par des arcs qui pénètrent brusquement dans la muraille ; chaque chambre est éclairée par une vaste fenêtre que coupent en croix deux meneaux ornés de moulures ; un épais grillage, dont les barreaux entrecroisés forment saillie, protègent les ouvertures. Dans la profondeur de l'embrasure sont taillés des bancs de pierre ; une vaste cheminée à la hotte aplatie est disposée de façon à recevoir des troncs d'arbre entiers. Dans un angle se dissimule une petite porte aboutissant à un réduit bien aménagé [1], que l'on serait heureux de rencontrer dans la plupart des maisons modernes de Foix [2].

Deux portes, l'une au-dessus de l'autre, donnent accès dans la tour ronde ; la première, au rez-de-chaussée, est surmontée d'un arc en accolade. La chambre de l'étage inférieur, presque obscure, dont nous allons essayer plus loin de déterminer l'usage, communiquait par un escalier de bois avec le premier étage où commençaient les marches en pierre. La seconde porte s'ouvre à quelques mètres au-dessus du sol ; elle n'était abordable que par les galeries supportées par des hourdages dont on aperçoit encore la trace. Ces galeries, qui devaient se réunir sur un palier commun, rejoignaient de chaque côté le mur de la seconde enceinte ; en cas d'attaque, il était facile de renverser ce système d'ouvrages en bois & d'isoler complètement le donjon. C'était un nouveau siège à entreprendre par les assaillants arrêtés devant cette masse de pierres. Les assises inférieures, disposées en talus, étaient à l'épreuve des premiers coups de la sape, & l'élévation des ouvertures rendait impossible toute tentative d'escalade. Un archéologue a eu la patience de relever, de la base au sommet, quelques marques des appareilleurs, encore visibles sur les pierres ; il a reconnu qu'elles sont partout identiques,

1. Le déversoir se faisait par une ouverture pratiquée au pied de la tour.

2. Dans un coin de la tour du centre on a retrouvé un retrait du même genre.

Digitized by Google

c'est la preuve que le monument est l'œuvre d'une même époque.

La plate-forme, depuis la nuit du 8 au 9 septembre 1867, est débarrassée d'une toiture conique, qui reposait lourdement sur les créneaux. Cette nuit-là on simulait, à l'occasion de la fête locale, l'attaque du château qui, pendant le bouquet du feu d'artifice, devait paraître embrasé. La représentation réussit au delà de toute prévision : des étincelles pénétrèrent dans la charpente vermoulue & allumèrent un violent incendie; les tons roussâtres qu'offrent les parois extérieures de plusieurs créneaux rappellent le souvenir de cet événement. Juste deux siècles auparavant, en 1667 [1], la foudre était tombée sur la tour ronde. C'était probablement, à cette époque, en procédant à la réparation des dégâts, qu'on avait surmonté l'édifice d'un affreux chapeau; les remaniements opérés au commencement de notre siècle en avaient rendu l'effet encore plus disgracieux. Il avait dû remplacer la toiture en poivrière remontant sans doute au quinzième siècle [2].

La disparition du chapeau a permis à la tour de se montrer avec les proportions dont il modifiait l'harmonie. Lorsque la Commission des monuments historiques a préparé le projet de restauration, il a été question d'élever une toiture d'ardoises dans le style du quinzième siècle. Quoiqu'on n'ait pas à redouter le rétablissement d'une charpente analogue à celle dont l'incendie a fait justice, l'opinion publique s'est émue, & le projet semble d'autant mieux abandonné que les crédits font quelque peu défaut. Il serait sans doute préférable d'employer les sommes disponibles à compléter sur d'autres points les travaux de restauration & de consolidation.

Au Sud, la tour ronde est soutenue par un arc qui a la forme d'une gigantesque arche de pont, coupée par le milieu; en cet endroit, le terrain est en pente, &, pour retenir le poids de la maçonnerie entraînée par la déclivité du sol, on a opposé la résistance de cet arc agissant en sens contraire.

En même temps que de dépôt d'archives [3], la tour servait aussi

1. Voir B, p. 112.
2. Voir plus haut, p. 381.
3. Voir B, pp. 117-119.

Digitized by Google

de prison. Au dernier étage, était le dépôt précieux des documents historiques; dans les chambres inférieures, sur les parois des embrasures, on distingue encore des inscriptions datées, rappelant le séjour des détenus ou des soldats; quelques-unes[1] remontent au commencement du dix-septième siècle. On en a notamment déchiffré une dans la chambre du quatrième étage, à gauche de la porte, à un mètre environ au-dessus du sol. Un visiteur en a fait le relevé, qui a été reproduit dans l'*Intermédiaire des chercheurs & des curieux*[2]; elle est en l'honneur d'Henri IV :

HENRI IV DIT LE
GRAND ROI DE
FRANCE AYANT
ESTÉ LE PLUS VAYL
IANT DES ROIS.

L'irrégularité & les ressauts dans la forme des lettres dénotent l'inexpérience du graveur, qui a dû employer la pointe d'un couteau ou d'une dague; la pierre, qui est en grès à gros grains, rendait difficile le tracé des caractères. A différentes époques, les parois des murs à chaque étage ont été barbouillées d'un badigeon à la chaux, tantôt jaune, tantôt blanc; aussi la plupart des inscriptions ont-elles été recouvertes au grand profit de la morale & sans préjudice pour la science épigraphique.

## IV.

Nous avons constaté en diverses circonstances qu'il est question de la chapelle du château. Si, pour rechercher ce qui s'y rattache, nous consultons les textes, nous trouvons qu'il existait deux locaux consacrés à l'exercice du culte. En 1096, le comte Roger III, prêt à partir pour la Terre-Sainte, invoque l'assistance de saint Volusien & fait vœu que, s'il revenait sain &

1. *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres & Arts*, t. IV, p. 371.
2. Numéro du 20 mai 1894.

Digitized by Google

sauf de cette expédition, il ferait bâtir une église. Lacoudre ajoute qu'il institua d'avance, « en son château de Foix, deux chapelains, dont les bénéfices subsistent encore[1], pour célébrer journellement la sainte messe dans les *deux chapelles* qui y sont, à son intention & pour la conservation de sa personne[2]. » Le même auteur, en racontant la destruction de la châsse de saint Volusien lors de l'occupation de la ville par les Huguenots en 1580, relate qu'elle avait été portée « à la chapelle, au bas de la tour ronde du château. » C'est ce sanctuaire, comme nous l'avons dit plus haut[3], que Laforest-Toiras rendit au culte en 1622. « Le gouverneur[4] a fait réparer & mettre en son ancien état la chapelle qui est au-devant du donjon. » Elle était dédiée à saint Louis; ce serait une preuve que la construction n'est pas antérieure à la fin du treizième siècle, époque où fut canonisé ce roi. Les comtes, qui se rattachaient à ce prince par Jeanne d'Artois, son arrière-petite-nièce & femme de Gaston Ier, avaient sans doute désiré avoir dans leur château patrimonial une chapelle placée sous le vocable du monarque, leur parent, proclamé saint.

Il semble qu'il n'y a pas de doute, après les indications fournies par Lacoudre & les délibérations municipales, sur l'emplacement de cette chapelle. Elle devait occuper l'étage inférieur de la tour ronde, dont l'aménagement & la décoration ne semblent pas destinés à un cachot. La salle, qu'éclaire une étroite fenêtre de forme carrée, est rectangulaire, couverte d'une voûte surbaissée; les assises sont de pierres appareillées. Contre le mur de l'Est est appliqué un bloc de maçonnerie s'élevant à hauteur d'appui; à côté est creusée une niche sous une arcature dont les courbes supérieures se rejoignent en accolade. N'était-ce pas là, avec sa crédence, l'autel qu'on avait orienté suivant

1. Au dix-huitième siècle, il y avait encore au château des chapelains dont les noms figurent dans divers documents. (Voir *passim* l'Inventaire des Archives de l'Ariège, série B, *Plumitifs du dix-huitième siècle.*)

2. Lacoudre, *Vie de saint Volusien,* p. 49.

3. Voir B, pp. 99-110.

4. *Délibérations municipales de Foix*, 20 mars 1622, f° 570 v°.

Digitized by Google

les prescriptions liturgiques? Les Huguenots, en profanant les reliques de saint Volusien, avaient peut-être, par raffinement d'impiété, choisi cet endroit où, d'après la tradition, le corps du patron de Foix avait reposé avant d'être transporté dans l'église abbatiale[1]. Dans les temps modernes, la salle fut transformée en cachot & la porte condamnée par l'accumulation des remblais au pied de la tour; elle vient d'être dégagée & rouverte à la suite des derniers travaux de restauration. C'est peut-être au moment où l'étage inférieur du donjon fut consacré au culte que saint Louis en devint le patron.

Quant à la seconde chapelle, aussi fondée par Roger III, on ne peut en préciser l'emplacement, que ne rappellent ni les textes, ni les traditions; on ne sait si elle était sur le plateau du rocher ou dans tout autre endroit. Dans les dépendances où s'élève le Palais-de-Justice & qui servaient autrefois de résidence au gouverneur, il y avait une chapelle; quand la Révolution éclata, les ornements en furent inventoriés & confisqués comme biens nationaux[2]. On ne peut conjecturer si elle datait du Moyen Age ou si elle avait été construite au dix-huitième siècle avec le palais.

(*A suivre*).

F. PASQUIER,

Archiviste de la Haute-Garonne
Secrétaire de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres & Arts.

1. Voir B. p. 94, Pasquier & Courteault, *Chroniques romanes des comtes de Foix*, p. 17.

2. Archives départementales de l'Ariège, série Q : estimation des biens nationaux, *district & ville de Foix*.

Digitized by Google

# JACINTO VERDAGUER

Mme de Staël a cru pouvoir dire qu'il était trop tard pour faire, en France, une épopée, comme si l'époque de l'inspiration & la date du poème importent au génie. Il est vrai que les poètes épiques n'ont pas été heureux autour de nous, en notre siècle. L'*Atlantiade* de Lemercier, l'*Enfant prodigue* de Campenon, la *Divine épopée* de Soumet, la *Franciade* de Viennet, & seront lettres mortes pour la postérité. Lettres mortes aussi seront en Espagne : l'*Araucana* de Alonzo de Ercilla, le *Maure abandonné* du duc de Rivas, *Grenade* de Zorilla, *Christophe Colomb* de Campoamor, ces poèmes, bien que traités avec talent, manquant des qualités maîtresses exigées dans l'épopée. Est-ce une raison d'abdiquer nos espérances, & ne devons-nous pas nous inscrire en faux contre l'affirmation de Mme de Staël, affirmation qui ne saurait pas plus s'appliquer à notre pays qu'aux autres contrées de l'Europe? Il est évident que cette femme célèbre a confondu « l'apparence des choses avec la réalité[1]. » Elle s'est abusée, comme la scolastique elle-même; elle a oublié que « la poésie épique, s'inspirant avant tout de l'idée d'harmonie & de Providence, a été justement appelée la poésie de la Providence ou le jugement divin de l'histoire[2]; elle a encore oublié que nous ne saurions retomber *dans une idolâtrie morte*, « que ce n'est pas l'idole mais le Dieu dont l'épopée a besoin[3]. » Mieux vaut croire, avec le

1. Edgar Quinet.
2. Tolra de Bordas.
3. Edgar Quinet.

Digitized by Google

patriotisme peut-être enthousiaste de Léon Gautier, que « la France est la plus épique des nations. » C'est une pensée consolante pleine de promesses pour l'avenir.

En attendant la réalisation de ces promesses, avec ce don d'admiration que nous n'avons pas perdu, nous savons applaudir chez les autres ce que nous ne possédons pas. Témoin l'accueil qui a été fait, il y a quelque dix ans, à l'*Atlantide* du poète catalan don Jacinto Verdaguer[1] par des lettrés comme Jules Simon, Jules Claretie, Léon Say, Mistral, Jules Lermina, Tolra de Bordas, Stéphen Liégeard & une foule d'autres. C'est que Verdaguer n'appartient pas au groupe des *malfaiteurs littéraires* qu'accommode de la belle manière le R. P. Cornut, en un livre réputé *féroce;* il est de la race des poètes épiques qui marquent dans l'histoire des peuples. Déjà, en 1865 — il avait vingt ans à peine — il obtenait l'amaranthe d'or aux Jeux floraux de Barcelone, récemment rétablis[2]. Devant les succès renouvelés du jeune prêtre, — il était entré dans les ordres & avait été couronné neuf fois par la docte assemblée, — Mistral laissa échapper cette parole : *Tu Marcellus eris.* Ce n'était pas un présage téméraire. La réputation du lauréat commençait à grandir. Le savant catalaniste Mila y Fontanals disait des *Idylles & chants mystiques* qui venaient de paraître : « L'auteur a rassemblé dans ce délicieux petit volume les plus suaves fleurs d'un jardin qu'on croirait habité par les séraphins. » Des juges très éclairés affirmaient d'autre part que ce charmant livre renferme des poésies destinées à devenir classiques.

Cet éloge pourra paraître excessif à ceux qui considèrent le catalan comme un *patois*. Ceux-là ignorent que si les Catalans se montrent fiers de leur titre d'Espagnols, ils ont l'orgueil de penser que Barcelone fut le premier siège de la monarchie visigothe, & que la prédominance donnée, à diverses époques, à leur pays par les événements ne saurait pas plus être effacée des cœurs que de l'histoire. Pour eux, la Catalo-

1. Né à Riudeperas, petit village près de Vich, de parents aisés, le 17 avril 1845.

2. Fondés à Barcelone en 1390, rétablis en 1859.

Digitized by Google

gne n'est pas une *province*, mais une *nation;* aussi la langue qu'ont parlée leurs pères, considérée comme la souche des langues néo-latines, & qu'on retrouve, sans altérations notables, dans le *serment de Strasbourg* (843), leur est-elle chère à juste titre. Il ne faut donc pas s'étonner si Verdaguer a adopté cette langue pour écrire ses vers. Mais de quel charme il l'a enveloppée, & comme il a su la parer d'atours de grande dame!

Jusque-là il n'avait fait que l'essai de son talent. Les lectures des anciennes chroniques d'Espagne, de Catalogne & d'un livre ascétique de Nieremberg où il trouva « le récit d'un de ces grands châtiments dont Dieu se sert pour flageller la terre », c'est-à-dire « l'engloutissement du continent, que naturalistes & géologues considèrent comme couché au fond de l'Atlantique », ces lectures exaltèrent sa pensée, lui montrèrent les infinies ressources d'un pareil sujet. Peu à peu cette légende *mythologico-géologique* s'épanouit dans son esprit en une épopée merveilleuse qui l'éblouit & le terrifia, car il en redoutait les écueils & les pièges. Las de lutter & de souffrir de cette lutte, il prit enfin son vol *à la garde de Dieu*, quitta ses chères montagnes pour la mer & s'engagea à titre d'aumônier sur un transatlantique appartenant à celui qui devait être son Mécène, don Antonio Lopez y Bru [1]. A peine sur l'Océan, plus d'hésitation, « l'horizon poétique s'élargit devant lui comme un ciel qui se dégage & s'illumine; » il n'eut qu'un désir : réaliser sa puissante idée. Écoutons-le :

Je vis « Cadix, la ville aux blanches tours; Abyla & Calpe, debout comme deux géants que la mer aurait violemment séparés pour se faire un passage entre leurs pieds de marbre. Je demandai au Mongo & au cap Finistère leurs légendes déjà oubliées comme les peuples qui les dictèrent; au Bétis & à la Guadiana, les souvenirs des contrées englouties qui formaient

1. Don Antonio Lopez, « armateur & financier, fondateur de la Compagnie Transatlantique, & le créateur, peut-on dire, de la marine marchande à vapeur espagnole, directeur de plusieurs sociétés importantes de banque & de crédit dont il fut l'âme & dont il assura la prospérité, créé marquis de Comillas (sa ville natale) par le roi Alphonse XII, & Grand d'Espagne, mort à Barcelone en 1883 ». (Note du traducteur francais Justin Pépratx.)

Digitized by Google

autrefois le prolongement de leurs bassins verdoyants & de leurs ceintures argentées. Je priai devant les cendres vénérées de Colomb, qui, après nous avoir dotés d'un continent, de sa tombe délaissée[1] semble garder la perle des Antilles. Je côtoyai les Açores & les autres îles atlantiques qui, semblables à des pilastres d'un grand pont écroulé, montrent encore leur front marqué de la foudre des vengeances divines. Dans tout cet espace que reconstituait mon imagination, je me figurais voir les Atlantes soulevant ces roches & ces récifs & les lançant contre le ciel; j'entendais leurs hurlements; je les voyais gravir ces sommets & puis rouler au fond des abîmes avec les débris de leur tour pélasgique. Faut-il le dire? Mon poème s'acheva de lui-même comme un de ces coquillages que la mer rejette sur le sable après l'avoir longtemps poli & roulé[2]», & l'*Atlantide* sortit « ruisselante des eaux qui la submergèrent avec ses géants & ses Hespérides[3]. »

Le spectacle de la destruction de ce continent est saisissant de grandeur & de vérité. Le poète, on le comprend bien vite, possède l'art de la composition; comme toute œuvre d'art, son œuvre est bien construite & admirablement proportionnée. Unite d'inspiration, subordination du détail particulier à l'idée générale, présence constante de cette idée à travers les péripéties de l'action, sentiment, observation, secret de la forme, il possède tout, sait mettre dans la parole toute la pensée & éviter l'*excès du plus qui, presque toujours, dénote la fertilité irréfléchie qu'on reproche à nos vieux écrivains du moyen âge*[4]. Sa fertilité, à lui, est de la richesse. Enfant de la nature « qu'il a respirée & aimée depuis l'enfance, » il ne pouvait que passer maître dans le genre descriptif; aussi l'*Atlantide* peut-elle être classée parmi les épopées *artificielles*, bien que son caractère la rapproche encore plus des épopées *naturelles*, la légende y jouant un grand rôle & y oc-

1. La mémoire de Colomb n'avait pas encore été honorée comme de nos jours.

2. Jacinto Verdaguer, prologue de *l'Atlantide*.

3. Tolra de Bordas, *Essai sur l'Atlantide*.

4. Gaston Paris.



Digitized by Google

cupant la première place. Quoi qu'il en soit, dans ce poème auquel l'Espagne s'est empressée de donner le titre de *poème national,* l'inspiration ruisselle à pleins bords. « Depuis Milton (dans le *Paradis perdu*), écrit Mistral, & Lamartine (dans *la Chute d'un ange*), personne n'avait traité des traditions primitives du monde avec tant de grandeur & une telle puissance. » Le poète, en restant lui-même, semble procéder « à la fois de Michel-Ange, de Lucrèce & de Milton, de Dante & de Camoëns. Nul encore, après Homère & Hésiode, n'avait osé dérouler ces scènes hardies & majestueuses », serties comme les facettes d'un diamant, dans les dix chants dont se compose l'œuvre.

Verdaguer n'a donc pas raison lorsqu'il s'écrie, dans la préface, avec l'exagération d'une modestie qui n'est point jouée : « Ah ! si l'aigle m'avait prêté ses ailes, si j'avais possédé la chaîne d'or de l'inspiration des grands poètes, de ces perles, si malheureusement tombées dans mes mains inhabiles, j'aurais fait à ma chère patrie un collier de sultane, & de ces fleurs & d'autres encore mieux choisies, j'aurais couronné son front de reine..... »

« On a reproché à *l'Atlantiade* de Lemercier de n'être qu'un roman de physique où s'est perdu beaucoup de talent[1]. » Semblable reproche ne saurait s'adresser à *l'Atlantide :* les connaissances scientifiques dont fait preuve Verdaguer sont autant en son *honneur que l'inspiration poétique elle-même.* Jamais poète ne sut mieux rester fidèle à son sujet, ni répondre plus magistralement à la grandeur de sa tâche.

La traduction d'un fragment de ces pages donnera une faible idée de leur valeur littéraire & artistique.

« Vois-tu, dit le vieux solitaire au jeune Colomb[2], vois-tu cette immense mer que la terre entoure d'un pôle à l'autre? Ce fut autrefois le riant jardin des Hespérides. Le Teyde vomit encore des débris de ses dépouilles en faisant entendre de lugubres gémissements comme un monstre qui garde un champ

1. *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1840. (Article de M. Labitte.)

2. Christophe Colomb est le confident de ce récit épique qui doit décider de sa destinée.

Digitized by Google

de mort. Ici combattaient les Titans, là s'élevaient des cités florissantes; partout on n'entendait que cantiques de vierges & concerts d'oiseaux. Aujourd'hui ses palais de marbre servent de demeure aux phoques de la plaine liquide, & les vastes prairies s'enguirlandent d'algues marines. C'était le continent hespérique... Sur ces contrées régnait Atlas qui sut, le premier, en reportant sur une sphère de jaspe les signes de la voûte céleste, expliquer les révolutions mystérieuses & périodiques du soleil & des astres les plus éloignés... Ses fils eurent sa taille gigantesque & sa force musculaire; mais leur cœur fut aussi fragile qu'un verre de cristal, car, non contents d'avoir ravagé des royaumes & renversé des trônes, ils s'imaginèrent, les insensés, pouvoir occuper le trône de Dieu lui-même... Mais une nuit, on entendit gronder le tonnerre & la mer mugir; on vit l'Europe trembler comme une forêt agitée par Borée & se réveiller tout à coup sans retrouver ce monde frère dont la disparition la glaçait d'épouvante. — Alors, savourant le souvenir encore tiède de leurs embrassements, cette contrée veuve semblait lui dire : « O Atlantide, « où es-tu? Hier encore je m'endormais à tes côtés, & aujour- « d'hui mes bras, glacés de terreur, te cherchent sans pouvoir « te trouver; — où es-tu? » Hélas! à l'endroit où cette terre séduisante attirait tous les cœurs, ce fut la mer qui répondit : « Je l'ai dévorée cette nuit; place à mes flots! Je veux m'éten- « dre pour toujours au milieu des terres, & malheur à « celles-ci, si je me lève encore pour élargir mon lit! » Le Tout-Puissant a appesanti sur elle son bras vengeur, & la mer a avalé son cadavre comme elle eût fait d'une gorgée d'eau. le Teyde seul est demeuré debout; on dirait le doigt d'une main de fer qui semble dire en indiquant l'abîme : l'Atlantide était ici!... »

L'apparition de cette œuvre maîtresse, qualifiée bientôt par une foule de lettrés du surnom, ambitieux peut-être, d'*Iliade espagnole*, fut le couronnement de la renaissance poétique en Catalogne, & devint, pour Verdaguer, la source d'éclatants & universels triomphes.

La célébrité de ce poème « traversa vite les mers. » Tandis que Buenos-Ayres en publiait une édition, New-York « ou-

Digitized by Google

vrait un concours pour le dessin allégorique de ces chants merveilleux; l'empereur du Brésil, Pierre d'Alcantara, allait féliciter le poète dans sa demeure de Barcelone; le pape Léon XIII, par une attention toute particulière, lui remettait « une belle médaille » & le priait de lui envoyer *l'Atlantide* dont *l'Athenæum* de Londres & la *Revue générale* de Bruxelles donnaient un flatteur compte rendu. Le R. P. Martinov, savant jésuite russe, écrivait à don Jacinto Verdaguer une lettre élogieuse & enrichissait de cette épopée « tous les collèges de la Compagnie de Jésus. » En France, l'élan fut plus tardif, peut-être parce que l'étude de la langue & de la littérature catalane & espagnole est, par nous, *injustement* négligée. Mais après Mistral, qui, dans une lettre enthousiaste, le sacrait grand poète, le comte de Puymaigre, Mgr Tolra de Bordas, &c, présentaient enfin au public de lumineuses appréciations, & il se trouva bientôt dans notre pays[1], comme en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, des traducteurs assez courageux pour interpréter, en vers ou en prose, la plupart avec son allure & sa physionomie, l'épopée catalane.

Cette unanimité dans l'éloge ne saurait surprendre personne, pas même ceux qui trouvent que la langue dont s'est servi l'auteur de *l'Atlantide* manque de fixité. On a pu dire de Milton que « si sa poésie offre plus de vigueur & de hardiesse que de grâce & d'harmonie, c'est qu'il employait, comme Lucrèce, un idiome qui n'avait pas atteint sa perfection. » Chez Verdaguer, remarque un éminent critique « la marche est plus régulière, le mouvement plus égal, l'inspiration plus soutenue, les images plus conformes au sujet, les tableaux plus proportionnés & moins disparates... » Il colore tout avec une richesse, une hardiesse, qui éblouit, étonne & captive. Mais il ne se contente pas, comme le peintre, d'exprimer l'extérieur des êtres & des choses; il en voit l'âme; il la fait vibrer avec une intensité si profonde que le lecteur est saisi d'admiration, d'horreur, d'effroi, d'émotions cruelles ou douces devant les grandes scènes qu'il évoque & auxquelles il communique la lumière, la chaleur & la vie.

1. Traduction française en prose d'Albert Savine, en vers de Justin Pépratx.

Digitized by Google

A cette *fleur de sa jeunesse,* Verdaguer joignit, quelques années plus tard, *le Canigou*, poème de moindre envergure, plus humain, d'un intérêt aussi prodigieux, d'une facture aussi magistrale, d'une harmonie rythmique aussi riche & aussi sonore. L'idée dominante de ce poème est, de même que dans *l'Atlantide*, une idée de rénovation & de renaissance. C'est une histoire mi-réelle, mi-légendaire & fictive, dans laquelle l'élément descriptif & l'élément narratif sont combinés avec un égal bonheur, une supériorité hors de pair. Ce sujet épisodique, qui se déroule dans un coin de terre secondaire, n'est pas plus une grande épopée qu'une simple légende, c'est plutôt un poème à la fois patriotique & philosophique. Dans *l'Atlantide*, le poète chante « la naissance allégorique & légendaire de sa chère Espagne » ; dans *le Canigou*, il évoque la formidable lutte entre le patriotisme national & la tyrannie musulmane, entre le dogme chrétien, les mythes & les hérésies, en des CHANTS aux allures diverses, dont quelques-uns sonnent comme des clairons de combat, tandis que d'autres produisent l'effet inattendu d'une *chanson de geste* ou de quelque hymne triomphal que Dante & le Tasse eussent envié. Scènes chevaleresques, fictions naïves, descriptions saisissantes sont rendues avec une vigueur, une fougue belliqueuse, une fraîcheur virginale & champêtre, une vérité telle que cette œuvre pourrait servir de guide à l'étranger, tant Verdaguer a étudié dans ses moindres détails la chaîne pyrénéenne.

Il serait instructif & curieux de faire la genèse de ces deux chefs-d'œuvre, de suivre pas à pas l'auteur dans ses découvertes, dans ses études, dans sa course à travers les monts, comme dans ses lointains voyages en Terre-Sainte & sur l'Océan ; mieux vaut abandonner ces voies glorieuses, s'occuper de suite des phases douloureuses qui nous ont valu ses dernières conceptions, phases qu'il qualifie du nom de *passion* & qui ont pris en Espagne *les proportions d'un événement national.*

Si les éclatants succès de *l'Atlantide*, du *Canigou*, de *Patrie*, des *Idylles & Chants mystiques*, du *Songe de saint Jean*, de *Nazareth*, de *Bethléem*, &c., ont fait une auréole au poète & l'ont marqué pour la postérité, ils lui ont créé aussi des hostilités sourdes & cachées d'autant plus redoutables qu'elles s'enve-

Digitized by Google

loppaient de mystère, se couvraient d'un masque hypocrite & aiguisaient dans l'ombre les traits de la calomnie pour bien mettre en précepte les doctrines de Basile. La popularité, l'estime & la renommée dont jouissait Verdaguer irritaient quelques-uns de ceux-là même qui l'encensaient le plus, qui paraissaient avoir le plus grand souci de sa gloire, & venaient à lui la main tendue sans apparence de réserve, la bouche pleine de caresses, l'envie au fond de l'âme. Son incontestable supériorité ils la lui auraient pardonnée, peut-être, mais ils ne pouvaient le voir disposer des sommes qu'à titre d'aumônier il était chargé depuis longues années de distribuer aux pauvres, par le fils du seigneur Lopez, le marquis de Comillas, dont il avait été le soutien, l'ami dévoué aux dures heures de l'épreuve & du deuil [1]. Grâce à cet argent & à son talent, Verdaguer devenait une double puissance qui portait ombrage à plus d'un dont la jalousie se glissait « comme un aspic entre les fleurs [2] », & qui ne devaient reculer devant aucun moyen pour perdre l'humble & trop confiant prêtre, l'écraser « comme un grain de blé sous la meule [3]. »

La faveur, dont il avait joui jusque-là dans la famille de Comillas sembla pour certains avoir décidé de son mérite. Dès que cette faveur lui fut retirée, il parut à ceux-là même qui l'avaient le plus adulé, digne de l'iniquité de leurs actes. Ceux qui doutaient encore de la justice des attaques dirigées contre lui se faisaient un appui de leurs doutes, sans nul désir de les éclaircir. Les plus à craindre étaient ceux qui cherchaient à plaider une cause qu'ils ne voulaient pas gagner, qui ménageaient en apparence l'aumônier pour mieux l'annihiler en réalité, qui faisaient le geste indifférent de Pilate en donnant le baiser de Judas, en étalant une tendresse menteuse sous les dehors de laquelle il était difficile de deviner « les motifs vils & bas qui les guidaient [4].

1. A la mort du frère aîné du marquis, d'une sœur nouvellement mariée, de don Antonio Lopez lui-même que le chagrin avait conduit à la tombe.

2. Défense de Verdaguer présentée par lui-même.

3. *Ibidem.*

4. *Ibidem.*

Digitized by Google

C'est ainsi qu'un lâche intérêt uni à la jalousie la plus perfide sacrifiait la vérité, allait confisquer Verdaguer à la gloire & le rayer sans pitié du monde.

Pour obtenir ce résultat, ce n'était pas trop de l'attaquer comme homme, comme prêtre, comme poète. Le prêtre n'était qu'un spirite marqué au front par l'hérésie, un rêveur de réformes religieuses, un illuminé, un possédé digne des flammes de l'Inquisition. On renouvelait contre le poète le procès gagné avant lui par Camoëns, le Tasse, Chateaubriand, comme s'il était de ceux qui font entendre le « NON SERVIAM », ou même le « NON EST DEUS », comme si dans ses deux grands poèmes, où

« Le profane au divin avec art se marie, »

il n'avait pas ingénieusement enchaîné *les réalités du christianisme* aux *mythes* & aux *traditions* du monde classique[1]. L'homme n'était qu'un prodigue, un de ces êtres qui, sous prétexte de bien & de charité, ruineraient Golconde, mais ne se ruineraient pas eux-mêmes, au contraire, car ils trouveraient pas mal de compères qui les aideraient à se faire « une barbe d'or[2] ».

Ces affirmations, savamment insinuées à l'abri des *on-dit*, n'avaient pu encore déterminer le marquis de Comillas[3] à reti-

1. Platon a fait de *l'Atlantide* un *tableau idéal* renfermant une sorte de *fiction politique ;* Bacon, dans son *Atlantide nouvelle*, restée inachevée, *décrit le rôle, la mission d'une académie parfaite* en une *fiction littéraire & philosophique ;* Verdaguer, lui, présente en poète, avec la plus exacte vérité, *l'action d'une théogénie* éclatante de lumière. Dieu châtie le crime des fils d'Hyspéris en anéantissant l'*Atlantide païenne*, & Colomb, le messager qu'il a choisi, va faire de l'Espagne une *Atlantide nouvelle* « dont l'empire s'étendra sur les deux hémisphères A L'OMBRE DE LA CROIX. Même idée de rénovation & de renaissance dans *le Canigou*, triomphe du *dogme chrétien sur les mythes & les hérésies*. Ici comme là, LA PATRIE & LA FOI paraissent être les cordes mêmes de sa lyre.

2. Défense de Verdaguer présentée par lui-même. Il sortait de cette maison plus pauvre qu'il n'y était entré.

3. Attaché à la cour de Madrid avec sa jeune femme, à la suite de la visite à Barcelone de la reine Marie-Christine (1888).

Digitized by Google

rer sa confiance à l'aumônier. On porta le dernier coup à ses hésitations en dénaturant les sages conseils donnés à la marquise dans une lettre dont le poète a heureusement conservé la copie. Dans cette lettre, l'abbé faisait une peinture poignante *de la triste situation des classes déshéritées;* il montrait *les mauvaises herbes de l'anarchie & du socialisme* qui allaient s'étendant chaque jour *comme tache d'huile*, menaçant de *couvrir sous peu & de stériliser les champs des pauvres avec les ruines des palais des riches.* « Vous êtes jeune & active, concluait-il, vous trouverez dans l'exercice de la charité un travail digne de votre activité & de votre jeunesse. Dieu ne vous a pas donné de fils pour que vous deveniez la mère des pauvres. Et comme il n'y a pas de meilleur prédicateur que le bon exemple », il exaltait en poète la mission qu'elle pouvait remplir en se consacrant à la vie de charité *autant que sa position pouvait le lui permettre.*

Quoi de répréhensible à ces exhortations généreuses adressées à une femme sensible & pieuse? Si ce zèle apostolique était trouvé excessif, pourquoi ne pas y voir une fantaisie poétique? Il n'en fut rien. A partir de ce jour, l'aumônier, sans se l'expliquer, *sentit* ébranlé dans cette maison le crédit dont il avait joui jusque-là. Il en souffrit comme d'un malaise, mais ne s'en préoccupa point, parce qu'il se savait sans reproche & que la dignité de sa vie le mettait, semblait-il, au-dessus du soupçon autant que de l'attaque. Il comptait sans les passions déchaînées à son insu contre lui. Le marquis de Comillas aurait pu lui retirer, avec la déférence courtoise qui lui était due, le poste de confiance que Verdaguer n'avait point sollicité. Il fallait davantage à ses ennemis qu'il gênait, il fallait faire disparaître le gêneur, lui enlever la possibilité de se servir d'une notoriété devenue embarrassante. On parvint au résultat désiré par un machiavélisme raffiné & avec une hypocrisie de procédés telle que la calomnie devait passer aux yeux des moins prévenus pour une incontestable vérité.

La conjuration éclata, les conjurés gardant le masque & l'anonyme, en mai 1893, au sortir de la fête des Jeux floraux barcelonais, dans un dîner offert par la marquise douairière de Comillas à quelques personnages, parmi lesquels le *capoulié*

Digitized by Google

Félix Gras, l'évêque de Vich & Verdaguer. Molière n'eût pas mieux organisé cette scène de haute comédie. Pendant le repas, on prodigua au poète l'intérêt le plus tendre. Les confessions, l'hôpital, les pauvres, les malades absorbaient trop son temps, altéraient sa santé, lui enlevaient le loisir de travailler pour l'avenir, pour la gloire. Il était pâle, défait, il préoccupait admirateurs & amis ; un peu de repos lui était nécessaire... Il voulut protester ; on le fit taire avec des cajoleries où perçait une grande commisération. L'évêque de Vich devint pressant, lui offrit, *pour quelques mois*, une chambre en son palais épiscopal. L'air des montagnes natales serait pour lui le meilleur des cordiaux. Le calme dont il y jouirait faciliterait, avec les méditations poétiques, l'inspiration qui paraissait l'abandonner, & rendrait à son cerveau fatigué la douceur exaltée des productions heureuses.....

Ce repos forcé dont il n'avait nul besoin ne souriait guère au chapelain. Chacun s'employa si bien à le persuader que le lendemain, bon gré mal gré, il prenait le train de Vich, un simple sac de voyage à la main, sans se douter qu'il se dirigeait vers l'exil. Ce départ permit à ses ennemis de lancer sans crainte contre lui plus d'insultes que d'accusations. Les suppositions malveillantes circulèrent comme une rumeur venue on ne sait d'où & que rien n'arrête. L'aumônier était parti, donc il était coupable. Coupable de quoi ? Les *on-dit* allaient grand train sans souci de la vraisemblance. S'il fuyait la maison des Comillas comme on fuit son péché, c'est qu'en lui la banqueroute de l'honneur était complète. Les plus avisés branlaient la tête, affirmaient d'un air désolé qu'il était fou, groupaient, à l'appui de leurs dires, de prétendus actes de démence, commentaient ses paroles, documentaient à leur façon les calomnies.

A peine installé à Vich, le malheureux comprit l'horreur de la situation qui lui était faite & dut bien vite chercher un refuge dans le sanctuaire de *la Gleva*. S'il ne protesta pas d'abord avec énergie, s'il ne chercha pas à se défendre, à se venger, à recouvrer la faveur perdue, à se rebeller contre l'outrage, c'est qu'il manquait de la volonté nécessaire à une pareille entreprise, c'est que les trahisons, les défections dont il

Digitized by Google

était victime, l'avaient atteint aux forces les plus vives de l'âme, & que son infinie délicatesse répugnait à un tel éclat. De plus, il ne pouvait se résoudre à croire que ce qu'il devait plus tard appeler sa *passion* aurait de nombreuses & douloureuses étapes avant qu'il eût atteint le sommet du Calvaire, & lui ferait pousser, en ses pénibles angoisses, le *sitio* déchirant, le *Eli, Eli, lamma Sabacthâni*, tombés des lèvres mourantes du *Maître* qu'il n'avait cessé ni d'implorer, ni de bénir.

Les ennemis ne se lassaient pas. D'un bout des Pyrénées à l'autre, à Madrid, à Valence, à Barcelone, partout éclatait ce mot : « Està loco! està loco! » sans qu'il fût possible de deviner qui, le premier, l'avait poussé, tant les précautions de l'anonymat étaient merveilleusement prises. « Està loco! » Verdaguer ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par cette épithète menteuse. Il se tâtait le front, il consultait sa pensée pour s'assurer si les ténèbres de cette folie dans lesquels on cherchait à l'étouffer laissaient son esprit bien portant. Il le trouvait plus vibrant peut-être sous l'acuité de la souffrance qui le poussait au désespoir, mais exaltait sa foi & lui donnait des visions divines. Tout semblait l'abandonner. C'était autour de lui, à part l'outrage, la conspiration du silence. Parents, amis restaient muets ; il était privé de toute consolation, même de celle que lui auraient procurée ses livres. D'où lui viendrait un secours ? Il se le demandait avec la fièvre des condamnés. Il ne pouvait en appeler qu'à Dieu, tant la justice des hommes paraissait peu disposée à l'entendre. Le gouverneur civil de Barcelone, trompé comme tant d'autres, le faisait garder à vue par la police, comme un être dangereux ou malfaisant. L'évêque de Vich, dont on avait aussi surpris la crédulité, lui envoyait une cédule d'admission dans un hôpital destiné aux prêtres malades & lui enlevait, par un arrêt sans précédent qui ne s'explique guère, la licence *in divinis*, s'il quittait Vich pour Barcelone. C'était l'internat à vie. Sur le seuil de l'asile qui lui était ouvert, Verdaguer pouvait lire cette terrible parole de Dante : « Ici on laisse toute espérance. » Ces dernières gouttes de fiel firent déborder le calice d'amertume. Désormais, il se serait cru coupable de ne pas lutter contre les menées de ses ennemis, de ne pas faire

Digitized by Google

un véhément appel à la raison, au cœur du marquis de Comillas, au service duquel, & pour ce service, il avait contracté des dettes restées impayées jusque-là. Traqué, poursuivi comme un prisonnier qui s'évade, il s'enfuit du sanctuaire de *la Gleva*, après deux ans de ce long martyre, & essaya enfin de revendiquer une liberté qui était son bien, que nul n'avait le droit de lui prendre. Désobéissait-il à l'évêque diocésain ? Non, car il s'était rendu à Vich à la suite de sollicitations qui étaient loin de ressembler à un ordre de supérieur à subordonné, plus loin encore d'une mesure disciplinaire dont on n'aurait pu déterminer les motifs.

La vérité allait éclater au grand jour, grâce à quelques amis reconquis ou restés fidèles. Le gouverneur civil, revenu de son erreur, s'empressa de désarmer. Le corps médical de Barcelone, après examen préalable, protesta avec indignation, dans *la Independencia medica* & autres journaux périodiques, contre l'assertion d'un nouveau docteur Sangrado, qui avait osé déclarer le poète atteint du *délire des persécutions*. La presse entière s'émut & révéla au public, dans plus de soixante-dix feuilles appartenant à des partis divers, les dessous, les honteux mobiles de cette campagne. Le frère de la marquise douairière de Comillas, lui-même, don Francisco Bru, dans une brochure toute à la louange du poète dont il vante le désintéressement & la délicatesse, faisait la lumière sur une foule de choses intimes, portait le dernier coup à ces bruits mensongers, tandis que Verdaguer se décidait enfin à plaider ouvertement son procès, à lutter contre l'habileté, le prestige, les influences mis au service de la diffamation & de l'imposture. « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

En même temps que les preuves officielles & officieuses de la calomnie dont Jacinto Verdaguer était victime, paraissaient trois œuvres écrites pendant cette « *noire tempête* : *le Rosaire de l'année*, *le Poème de saint François*, *les Fleurs du Calvaire*[1]. Dans ces *délicieux petits volumes*, on ne pourrait cueillir, comme dans les *poèmes mystiques*[2] « les plus suaves fleurs d'un

1. On nous annonce la traduction en français par M. Justin Pépratx des *Fleurs du Calvaire*, & leur apparition prochaine.

2. A cette œuvre réputée, nous devons joindre, parce qu'elle a la

Digitized by Google

jardin qu'on dirait habité par les séraphins », mais bien les fleurs sanglantes de la souffrance humaine mêlées aux épines du Golgotha. *La douleur est l'arome* de ces frondaisons divines, « une douleur pleine de virilité & d'espérance, & qu'on ne saurait confondre avec la tristesse stérile, avec ce « huitième péché capital[1]. » On y sent saigner le cœur du poète & son esprit resplendir des lumières de la foi. L'épreuve sous laquelle tout autre, peut-être, aurait succombé, sert de pierre de touche à son talent. Dans ces pages chaudes de larmes, l'auteur de l'*Atlantide* & du *Canigou* se retrouve, sans ombre de défaillance, avec une note d'un spiritualisme plus raffiné, plus attendri. Pas un cri de révolte ou de haine dans ces cris sublimes, mais le développement de cette parole : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font! »

Si *la Jérusalem conquise* du Tasse révèle des lacunes dans les facultés mentales du poète & rappelle la pénible époque où cet ouvrage fut composé, nul n'en pourra dire de même des trois œuvres qui nous occupent. L'idée, ciselée comme un joyau précieux, y est toujours nette & vive. Pour l'exprimer, le mot définitif ne fait jamais défaut. Jamais parole de croyant n'eut des vibrations plus profondes & plus justes. Que les ennemis du poète se voilent la face : ces chants valent tous les plaidoyers du monde & ajoutent une nouveau fleuron à *la gloire œcuménique*[2] de Verdaguer. Ses détracteurs ont voulu lui fermer tous les chemins, voilà que tous les chemins vont s'ouvrir devant lui avec un cortège d'hommages[3]. Ils auront beau vouloir entraver cet élan, résister à l'opinion, s'entêter dans le mensonge & la diffamation, ce sera par une sorte de

même fraîcheur, le même coloris, la même poétique, la seconde partie du poème de *Jésus enfant*, datée des premières heures passées par Verdaguer à *la Gleva*. Cette trilogie, traduite dans notre langue, avec un rare bonheur, par M. Justin Pépratx, est vendue à Perpignan pour la construction, dans cette ville, d'une chapelle dédiée à Jésus enfant.

1. Léon Gautier, *les Chansons de geste.*

2. *Ibidem.*

3. Le 19 juin, S. A. R. Louis, archiduc d'Autriche, dans un court séjour à Barcelone, a fait à Verdaguer une visite dans *son retiro* de Vallcarea.

Digitized by Google

suffrage universel que *l'homme, le poète, le prêtre* reprendra sa place au soleil.

L'*Atlantide*, revue fondée, en mai, à Barcelone & dont nous saluons un peu tard l'apparition, annonce la publication dans le *Teatro regional* d'un travail de l'écrivain Aladern sur *Verdaguer revindicat* où il est question de l'*Assomption* du Maître. Cette tentative honore autant celui qui la fait que celui qui en est l'objet. Nous ne savons qu'applaudir des deux mains à une pensée si heureuse. L'*Assomption du Maître!* Expression touchante à laquelle le Maître pourrait ajouter : « emporté par le tourbillon, je suis monté jusqu'aux sommets olympiques, & j'ai mis la main sur les épaules des géants qui, de leurs fronts, touchaient la voûte des cieux. J'ai pris mon vol, & j'ai atteint les siècles reculés & ténébreux de la création : vous qui voulez me juger, si vous avez des ailes, montez!... [1] »

Maurice GAY.

1. L'*Atlantide*.

Digitized by Google

# VARIÉTÉS

## Une Ascension du mont Vallier.

Le massif pyrénéen du mont Vallier se détache nettement, par un temps clair, des autres montagnes de l'Ariège. Sa roche calcaire, de teinte grise, tranche avec toute la gamme verte des prairies & le bleu sombre des sommets d'alentour; ses escarpements & ses parois déchiquetés lui donnent un aspect très majestueux; enfin, le cône légèrement tronqué du pic imposant qui le surmonte (2839 m.) fait, sur divers points de sa base, particulièrement à l'ouest, briller au soleil la neige éternelle.

Le panorama qui s'offre à la vue lorsqu'on l'a gravi est des plus beaux, puisqu'il s'étend au delà du Montcalm & de la Maladetta d'un côté, sur le bassin du Salat & de l'Ariège jusqu'à Toulouse de l'autre, enfin sur l'Espagne.

L'ascension n'est possible que pendant quelques semaines de l'année, vers le mois d'août. Le Cap del Pouech, dont la crête se dresse verticalement entre le Riberot & l'étang de Cruzous jusqu'au sommet du mont Vallier, est inaccessible. Mais en contournant celui-ci, on peut l'escalader soit par la brêche qui s'ouvre vers la vallée de Bethmale & vers le Riberot, soit du côté de Seix, par le col de Cruzous ou par l'échancrure qui existe dans la direction de la vallée d'Aula.

Cette ascension, faite au bon moment, n'est pas des plus difficiles, ni des plus dangereuses; mais elle est assez longue & par suite assez pénible. Elle nécessite une certaine habitude de la montagne, des précautions & du sang-froid, surtout si le temps se gâte. Il semble donc qu'une telle excursion, faci-

Digitized by Google

litée par l'existence du chemin de fer de Toulouse à Saint-Girons, devrait attirer les alpinistes en nombre.

Il n'en est pas ainsi. Quelques excursionnistes, tous les ans, tentent de l'accomplir; la plupart s'arrêtent à moitié chemin du pic, aux premiers mauvais passages.

J'ai vainement cherché des renseignements sur cette ascension dans les volumes du C. A. F. Le *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, de 1886 (n° 4) a donné la relation d'une exploration faite par MM. Trutat, Regnault, le professeur Caralp & l'abbé Cau-Durban. Les trois derniers rédigèrent des comptes rendus à des points de vue différents.

Ils passèrent par la vallée de Bethmale & revinrent par le Riberot; une excursion superbe, qui leur prit quatre jours.

La route directe du mont Vallier est par le Salat & Seix. Or, je ne crois pas qu'il existe un seul compte rendu d'une ascension par cette voie; je ne compte pas, en effet, les guides sommaires dont les renseignements sont très incomplets ou inexacts, quelquefois l'un & l'autre.

Cette lacune, nous l'avons comblée, M. Antoine Huc, ingénieur, directeur de la Compagnie des Salins du Midi à Salies-du-Salat, un de ses amis, M. Lautier, & moi.

*
* *

Après plusieurs renvois successifs, nécessités par le mauvais temps, notre départ avait été définitivement fixé au samedi 22 août.

Hélas! le samedi matin, le soleil s'obstinait à rester voilé & le mont Vallier invisible. Bientôt la pluie recommença à inonder les routes, comme la veille & les jours précédents; le Salat grossissait à vue d'œil.

« Le baromètre tend à remonter, me dit M. Huc; la pluie cessera, je crois; d'ailleurs, nous partons quand même. — Je voulais vous le proposer, lui répondis-je. »

On verra par la suite qu'une fois de plus se justifia, à notre profit, le vieux proverbe classique : la Fortune aime les audacieux.

Digitized by Google

A quatre heures dix-huit du soir, nous partions pleins d'entrain & de confiance.

La ligne du chemin de fer de Boussens à Saint-Girons, le long du Salat, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la décrire. Nous apercevons successivement, après Salies, à gauche, le clocher de Touille & son château ; à droite, les châteaux d'His & de Prat; le long du Salat tumultueux, des papeteries en grand nombre; puis, enfin, Saint-Lizier, la ville épiscopale, s'étageant du bord de l'eau au sommet du rocher, & qui a conservé des vestiges bien connus de son ancienne splendeur.

A cinq heures, nous étions à Saint-Girons où s'arête la voie ferrée.

Seix, où nous devons coucher, se trouve plus loin, à côté de la route d'Aulus, station très fréquentée, malgré son éloignement du chemin de fer, & où les voituriers sont nombreux. Ceux qui ont ramené à Saint-Girons des voyageurs cherchent à profiter de leur retour. Nous eûmes pour monter à Seix (18 kilomètres) un landau à deux chevaux au prix de six francs!

*
* *

La vallée que nous suivons est resserrée par deux montagnes couvertes de bois & de pâturages, qui laissent, sur certains points, tout juste place à la rivière & à la route. Nous passons devant l'établissement qui abrite le matériel servant au « transport de force » de l'usine Pauilhac, située un peu plus loin. Un menu fil de métal accomplit cette merveille.

Nous laissons à gauche le hameau d'Aulot, puis des scieries, des usines à plâtre, l'usine Pauilhac proprement dite où se fabrique le papier Job, le village d'Eycheil, les restes du vieux château d'Encourtiech & enfin, à gauche, l'embranchement de la route qui va par Séguala & par l'important village de Rivernert retrouver, après de très longs détours, la route conduisant à Massat.

A six kilomètres de Saint-Girons, voici Lacourt & ses vieux châteaux. A partir de ce point, la gorge devient plus étroite, l'aspect du paysage change peu; la montagne est seulement, par endroits, moins cultivée & moins boisée.

Digitized by Google

La pluie ne tombe pas, mais le ciel est toujours nuageux & le froid très vif.

Nous arrivons au pont pittoresque de Kercabanac, jeté à la jonction de la route qui va vers Massat (en suivant l'Arac), & de celle qui monte vers Seix, le long du Salat (cette dernière est aussi la route d'Aulus). Ce qui contribue à rendre peu banale l'entrée de ces deux vallées, c'est le petit tunnel creusé par la nature, ou à peu près, dans le rocher, & sous lequel on doit passer.

Nous gagnons Saint-Sernin avec sa curieuse église, puis le village plus important de Soueix. Nous abandonnons à gauche, à l'entrée d'une jolie vallée, la route qui passe à Vic & à Oust. Encore trois kilomètres & nous sommes à Seix à la nuit tombante; nous avons mis une heure trois quarts pour y monter.

Seix, traversée par le Salat, est le chef-lieu d'une commune assez importante, sa population agglomérée atteint le chiffre de mille habitants. Quelques maisons sont construites en marbre, assez commun dans la contrée, mais de qualité inférieure. Le vieux fort de Mirabat domine le village.

Pendant qu'on prépare notre dîner, je vais chez mon ami M. Georges Griess, garde général des forêts, lui serrer la main & prendre ses conseils en l'instruisant de nos projets.

Les personnes présentes se récrient; le docteur, qui est du pays, nous déclare que pour aller au mont Vallier il faut arriver à Seix de manière à pouvoir partir dans l'après-midi. Au surplus, ajoute-t-il, la « cheminée » doit être impraticable après la neige de ces derniers jours.

Tout désappointé, je rentre à l'hôtel Courtade. J'y retrouve mes compagnons causant avec les gens du pays. Là, par exemple, chacun veut nous donner son avis & tous sont contradictoires. Pour les uns, nous ne devons pas hésiter à partir; en deux heures un quart nous serons à la maison forestière, en sept heures en tout nous serons au bout du pic. D'autres, au contraire, déclarent que l'excursion nous prendra un temps beaucoup plus long & qu'il est imprudent de la tenter après tant de pluie & de neige. Les nouvelles que j'apporte donnent plutôt raison à ces derniers; nous décidons tristement d'arrêter là notre excursion.



Digitized by Google

M. Griess vient nous voir après dîner. Il nous amène le guide à tout hasard, un solide garçon répondant au nom de Bernard Allenne & qui exerce la profession sédentaire de tisserand.

Nous convenons que le lendemain, si le temps est passable, nous irons de Seix à Castillon par le port de la Core & la vallée de Bethmale; la route est pittoresque, pas trop longue, pas pénible, & s'il pleut on trouve aisément à s'abriter. S'il fait trop mauvais, nous repartirons directement pour Saint-Girons.

A dix heures, nous reconduisons chez lui le garde général. le vent du sud a chassé les plus gros nuages; des étoiles brillent; la pleine lune éclaire la route qui mène vers le mont Vallier & semble nous dire en clignant de l'œil : « Mais marchez donc! »

Le garde général s'écrie : Le *trou de Madame* se dégage; il fera beau demain.

Notre ami nous explique que le « trou » formé par deux montagnes & ainsi dénommé, indique aux habitants de Seix, avec certitude, les changements de temps.

Le baromètre consulté confirme la prédiction.

Nous prenons la résolution de partir immédiatement, & nous faisons appeler le guide qui était allé se coucher. Il arrive, réfléchit, & nous propose d'emmener son âne. Il explique qu'il ne faut pas tenter de passer par la route dont nous lui avions parlé (le col de Cruzous), car il ne l'a jamais suivie, & l'on ne peut aller à la découverte. Il faut donc se rendre à l'abri forestier & de là aux cabanes de bergers d'Aula. Or, le petit âne connaît cette route, & comme nous devrons revenir par Seix nous retrouverons à Aula ceux de nos effets que nous n'aurons pas emportés sur le mont Vallier.

La proposition est acceptée. Nous chargeons l'âne de pain, de nos gourdes, de nos sacs & de nos manteaux.

A dix heures quarante minutes, après avoir reçu des mains de M. G. Griess la clé de la cabane forestière, nous prenions la route de France en Espagne, le long du Salat.

*
* *

Digitized by Google

A 500 mètres, une bruine légère commence à tomber. Nous marchons quand même ; la pluie cesse, nous ne devions plus la revoir.

Près de 3 kilomètres plus loin, nous traversons la rivière, au village de Conflens-de-Betmajou, village admirablement situé, à la jonction des vallées du Salat & du ruisseau d'Estours. Quelque jour Betmajou, grâce à cette situation, verra grandir son importance lorsque le chemin de fer transpyrénéen, si ardemment désiré par nos populations méridionales & par celles du nord de l'Espagne, sera exécuté. Il passera par Seix, Conflens, Salau & Alos, — c'est-à-dire en suivant le Salat & la Noguera-Pallaresa, conformément au projet si chaleureusement défendu par M. le Dr Bordes-Pagès [1].

Après avoir traversé le Salat, nous passons le torrent d'Estours, tumultueux & très grossi, formé par la réunion des nombreuses cascades qui tombent de la montagne dans le cirque où est bâti l'abri forestier vers lequel nous nous dirigeons.

Nous suivons la rive gauche jusqu'au village de ce nom. Le chemin est étroit & fort détrempé ; les pronostics fâcheux commencent à se réaliser. Un nombre considérable de sources, devenues de gros ruisseaux, coulent en travers de notre route, & la lune, voilée par les nuages, ne nous aide plus à choisir nos pas.

Estours mérite une mention à plusieurs points de vue : d'abord, il marque à peu près exactement la moitié du chemin entre Seix & la cabane forestière ; puis, c'est là que l'on quitte la rive gauche de la rivière.

1. De Salau, dernier village français sur le Salat, à Alos, premier village espagnol, il n'y a, à vol d'oiseau, que 11 kilomètres. Un chemin de fer en franchirait la distance en cinq minutes ; or, aujourd'hui, un colis, une lettre de Salau pour Alos va faire le tour par Toulouse, Perpignan, &c. On comprend sans peine l'utilité d'un chemin de fer reliant, dans cette région, les deux pays voisins & amis. — Un autre projet avait été émis, consistant à faire passer le chemin de fer par Luchon, le Portillon & le val d'Aran ; mais il faut, croyons-nous, s'en tenir au premier, le seul vraiment pratique, soit à raison de l'élévation moindre de la montagne, soit à raison du peu de longueur du tunnel qu'il faudra nécessairement creuser. Que l'on se mette donc à l'œuvre sans retard.

Digitized by Google

Notre guide faisant halte devant une pauvre cabane, pour y emprunter de quoi couvrir son âne en cas de pluie, nous en profitons pour jeter un coup d'œil dans la hutte faite de blocs de schiste posés les uns sur les autres & couverte en partie de chaume, en partie d'ardoises grossières. Le froid y pénètre aisément. C'est là que reposent pêle-mêle tous les membres d'une famille, parents & enfants jouflus, jambes & pieds nus, blottis les uns contre les autres!

Plus nous marchons, plus nous barbottons. En vain notre guide — nouveau Carabas — nous fait-il admirer les champs & les prairies en nous disant : « Ceci est mon champ, ceci est mon pré, » nous ne regardons qu'à nos pieds.

Brusquement le paysage change : au sortir d'un sous-bois, nous n'apercevons plus la belle forêt de hêtres qui couvrait des deux côtés la montagne. Les arbres, tordus, arrachés, déchiquetés, jonchent le sol sur une étendue d'un kilomètre; les flancs de la montagne, jusqu'à une hauteur considérable, laissent voir le rocher nu : ce sont les vestiges terribles d'une avalanche assez récente.

Une dernière épreuve est la traversée du ruisseau de Bibet, devenu un torrent furieux. Appuyés vigoureusement sur nos bâtons, nous prenons nos précautions pour n'être pas entraînés & précipités dans l'eau, & un quart d'heure après, à un tournant, le guide nous dit : « Voilà la cabane! »

La lune, qui avait apparu un instant pour nous laisser voir le spectacle des dégâts de l'avalanche, s'était retirée derrière un gros nuage noir. Nous distinguons vaguement que la cabane est à l'entrée d'un cirque, vaste entonnoir où se rejoignent toutes les eaux de la montagne pour former le torrent d'Estours. Nous approchons : elle est petite & basse, mais solidement établie, également éloignée de la rivière & de la montagne. Une palissade l'entoure; entre la palissade & la maison sont cultivées des pommes de terre : on ne risque donc pas de mourir de faim.

La porte ouverte, après avoir allumé une bougie que nous avions eu soin d'emporter, nous faisons l'inventaire de la demeure : à gauche, une vaste cheminée avec soufflet, une poêle à frire; sur la cheminée, des chandeliers; en face, une

Digitized by Google

table & quelques chaises de paille; dans un coin, un grand lit de fer; dans l'autre, une armoire bien garnie de draps & couvertures; sur l'armoire, des verres, un broc pour l'eau. Le plafond est en bois solide, venu de Toulouse (le bois de hêtre de la montagne étant trop cassant); au-dessus, un grenier avec une provision de fagots. Tout est prévu, & à défaut de luxe, il y a du moins le nécessaire.

Il est deux heures, nous avons donc marché pendant trois heures vingt minutes depuis Seix; & nous allons prendre un peu de repos.

Le guide s'installe avec des chaises, près de la cheminée, non sans avoir bien soigné & couvert son petit âne. Nous nous partageons la garniture du lit : l'un a le sommier, les deux autres le matelas, &, sous les épaisses couvertures, nous nous endormons à peu près.....

Nous sommes subitement réveillés par une exclamation du guide qui s'était levé & avait entr'ouvert la porte. « Temps splendide, le vent vient d'Espagne! »

Nous nous précipitons au dehors. Le spectacle le plus merveilleux qui se puisse imaginer s'offre à nos regards. Le jour paraissait. Le cirque où nous nous trouvions, un peu semblable — mais cent fois plus beau — à celui de la vallée du Lys, était vraiment de proportions grandioses; à la base, de vertes prairies; au milieu, des bois; au sommet, une couronne neigeuse. Tout autour, descendaient avec fracas d'innombrables cascades tumultueuses. Sur la montagne, gambadaient joyeusement des chevaux en liberté, des moutons, des chèvres qu'on laisse ainsi errer nuit & jour à l'aventure.

Après d'agréables mais très froides ablutions, nous procédons au déjeuner & nous rebouclons nos sacs; il est déjà cinq heures vingt-cinq minutes; en route! Un sentier, marqué d'ailleurs sur la carte, nous conduit d'abord droit devant nous dans la vallée, puis, en serpentant, au sommet du cirque.

Nous avons à traverser l'une des plus grandes cascades; mais nous nous mouillons gaiement à la vue du ciel bleu. Quand nous arrivons au plateau, l'ascension a duré seulement une heure dix minutes. Nous nous arrêtons à la seconde des deux cabanes d'Aula, où campent pendant l'été les dix intrépides

Digitized by Google

bergers propriétaires du bétail qui vagabonde dans la montagne.

En nous retournant pour regarder le chemin parcouru, nous voyons à nos pieds la cabane forestière, & au loin, devant nous, jusqu'au Salat, s'étend l'étroite vallée d'Estours, que nous avons suivie pendant la nuit. A notre droite & un peu en arrière est le port d'Aula, qui conduit en Espagne. Enfin, à gauche, se développent les assises du mont Vallier, dont nous apercevons les glaces au-dessous des crêtes grisâtres, aux arêtes nettement accusées.

Dans la cabane, réduit bas & obscur, dix grands garçons solides n'ont pour se coucher que des dalles de schiste recouvertes d'une sorte de paillasse emplie de racines de rhododendrons sauvages fort abondants sur la montagne. Près de la porte, une petite excavation où flambent des morceaux de hêtres & des racines sert de foyer; un simple trou horizontal percé au-dessus, dans le mur, est insuffisant pour assurer le « tirage », aussi est-il nécessaire, quand la fumée est trop étouffante, d'ouvrir la porte tant que le feu brûle. Çà & là pendent des peaux de mouton qui exhalent une odeur *sui generis :* ce sont les couvertures de ces messieurs.

Les ustensiles dont ils se servent sont aussi rudimentaires que l'habitation : des escabeaux de bois, à trois pieds très bas, voilà les sièges; puis, des récipients appelés *sancho*, creusés au feu & au couteau dans des troncs d'arbres & d'une forme bizarre mais très pratique, sont utilisés pour recevoir le lait pendant la traite, tout en permettant au berger qui trait de s'asseoir sur ledit *sancho* tant que dure cette opération; enfin, des écuelles de bois d'une forme très primitive.

Les dix bergers sont célibataires; ils vivent là en commun; cinq d'entre eux, à tour de rôle, descendent le samedi soir pour entendre la messe le dimanche matin.

Ils n'ont d'autre nourriture que du lait, du fromage qu'ils fabriquent, du pain qu'ils apportent chaque semaine & qu'ils arrosent avec l'eau du torrent.

Notre arrêt à Aula dure jusqu'à sept heures. Nous buvons d'excellent lait de vache, gracieusement offert, puis nous nous disposons à partir. Notre guide maintenant perd ce titre &

Digitized by Google

reste au second rang, car il n'a jamais dépassé les cabanes d'Aula; nous lui adjoignons un chef de file, le berger Bertrand Rieu, dit *Berduc*, qui s'est montré d'une complaisance parfaite. D'après lui nous pouvons monter, malgré la neige tombée l'avant-veille; mais il est indispensable, dit-il, d'emporter fort peu de choses pour n'être pas gênés dans nos mouvements.

Cette fois l'ascension véritable commence.

Il s'agit de contourner le mont Vallier & d'atteindre les glaciers de l'ouest que nous apercevons bientôt.

*
* *

La montée est rude, mais elle est agrémentée par la flore charmante qui nous entoure : au lieu des orties qui couvraient auparavant les chemins & que l'on utilise pour la nourriture des porcs, nous marchons sur de blanches pâquerettes, des violettes simples mais d'aussi belle dimension que nos violettes toulousaines; voici des rhododendrons d'un rouge vif, des anémones, des bleuets, des myosotis, des gentianes & autres plantes médicinales que notre berger paraît distinguer fort bien.

Chemin faisant, nous admirons la crête qui sert, sur ce point, de frontière entre la France & l'Espagne dont nous sommes à ce moment très rapprochés. Les bergers prennent soin d'empêcher les troupeaux de la franchir, car ils s'exposeraient à des représailles & à des difficultés de la part des bergers de l'autre versant. Il importe d'ajouter, du reste, qu'un très bon esprit anime les uns & les autres.

Nous passons près d'un petit mamelon où la terre paraît fraîchement remuée.

— « Nous avons enterré là, dit le berger, une vache qui s'est tuée tout récemment en tombant de la montagne. »

— « Mais pourquoi ne l'avez-vous pas mangée! »

Et, naïvement, le berger répond :

— « Oh! elle aurait duré trop longtemps, & puis nous ne nous en soucions pas! »

Pendant que l'homme nous raconte tout ce qu'il sait sur le pays, nous faisons sans nous en douter beaucoup de chemin, d'autant plus que nous grimpons depuis une heure à une vive

Digitized by Google

allure. A un tournant, nous avons le plaisir de voir la neige & de la traverser.

Nous arrivons enfin au *pas de la neitch*, à un vrai glacier. La neige est amoncelée entre deux gorges; elle forme un pont absolument sûr, car son épaisseur est considérable. Au-dessous coule un ruisseau qui va se perdre sous la neige sans que l'on puisse savoir où il aboutit.

Le berger-guide marche en tête : il porte des jambières de laine & des sabots à bec long & recourbé. Il frappe, en avançant, des coups secs si vigoureux avec son sabot que la neige glacée s'écrase sous son pied & laisse pour les nôtres une place nette & profonde. Le *pas de la neitch* est rapidement franchi & le guide nous annonce le *pouts de peiro blanco*, où aura lieu le déjeuner. Nous montons avec entrain, mais le *pouts* n'apparaît pas. Enfin, nous y voilà. Nous avons mis depuis Aula, pour y arriver, une heure vingt-cinq minutes, alors que d'habitude il faut deux heures environ. La plupart des touristes bornent là l'ascension, ayant eu le plaisir de fouler un glacier; il en est même qui ne dépassent pas le *pas de la neitch*.

Installés confortablement nous débouclons le sac, & tout en causant nous examinons le paysage &, avant tout, le chemin par lequel va se continuer notre ascension, car nous nous trouvons au pied de la fameuse « cheminée » dont on a si souvent parlé.

Qu'on s'imagine un passage, d'ailleurs assez large, très en pente, entre deux rochers perpendiculaires. La plus grande partie est recouverte d'un glacier uniforme tellement rapide, qu'au moindre faux pas on ferait une épouvantable chute dans le vide. Il faut donc l'éviter & suivre ce que l'on appelle le gravier, c'est-à-dire des fragments de rocher qui s'éboulent sous les pas. Cette montée, toujours scabreuse, est quelquefois rendue dangereuse lorsque la neige couvre légèrement le gravier, pas assez pour le fixer, mais très suffisante pour le rendre glissant : c'était justement le cas.

Heureusement, du *pouts de peiro blanco* on n'aperçoit que la première partie de la cheminée, la plus courte & la plus aisée, & que l'on aborde sans crainte; mais quand on se croit au

Digitized by Google

bout & que le guide vous a aidé à vous hisser entre deux dalles qui marquent nettement le chemin, on voit alors que l'on n'a parcouru que l'entrée de la « cheminée » & qu'il reste à en escalader la partie la plus escarpée & la plus difficile.

Le *pouts* où nous déjeunons consiste en une source abondante qui jaillit du rocher & tombe aussitôt au fond d'un puits naturel d'une surprenante profondeur; on peut suivre du regard la masse écumante entre le rocher & la muraille de neige. Le guide, avec mille précautions, va chercher de l'eau à cette cascade merveilleuse mais terrifiante, & nous suivons ses pas.

Le déjeuner terminé, nous jetons aux échos *la Toulousaine*, les refrains de nos faubourgs, & nous repartons. Nous traversons en zig-zag un champ de glace qui surplombe le ravin, ayant en face de nous la montagne uniformément blanche, éblouissante. Enfin, nous voici arrivés à la « cheminée. » Nous observons sur la neige de fraîches traces d'izard. Nous sommes, en effet, dans la région pyrénéenne où restent encore les plus nombreux spécimens de ces élégants animaux dont la race tend à disparaître : chaque année, d'après le guide, lorsque l'izard descend un peu plus bas, un chasseur de Conflens vient se poster au-dessus des cabanes d'Aula &, à la fin de la campagne, il en inscrit une vingtaine à son tableau. L'izard se vend ici vingt-cinq francs environ.

Nous avons franchi la première partie de la cheminée & nous gravissons la seconde sans mot dire. M. Huc est toujours en avant & marche avec une sûreté qui fait l'étonnement des guides.

La petite caravane atteint ainsi le col supérieur; la partie difficile de l'ascension est terminée, il ne reste plus que le pic à gravir.

La montée jusqu'au haut des neiges a exigé trois heures, halte comprise, depuis les cabanes d'Aula.

Malheureusement, il y a de la brume sur la plaine, & le panorama que l'on devrait découvrir est limité; c'est à peine si l'on distingue, à gauche, l'étang Long au-dessus de la vallée du Riberot; une partie de la vallée de Bethmale, vers Castillon; à droite, le lac glacé de Cruzous.

Digitized by Google

En une heure un quart, une heure & demie au plus, on atteint le plateau qui forme le sommet du pic.

Notre berger affirme que de là on peut nettement distinguer les ponts de Toulouse quand le temps est parfaitement clair; seulement, voilà : il y a toujours du brouillard!

Les guides que vous lirez vous raconteront qu'on voit sur le haut du mont Vallier des pierres blanches, arrondies, ayant chacune une vague forme de brebis : c'est le troupeau d'un pâtre blasphémateur qui aurait été ainsi, d'après la légende, changé en rochers.

De même ils vous diront que c'est un évêque de Saint-Lizier qui aurait, d'après la tradition, planté la croix blanche érigée au haut du pic.

J'apporte, à mon tour, l'histoire d'une croix, telle qu'elle m'a été contée.

Il n'y a pas bien longtemps, une longue caravane de prêtres faisait à grand'peine l'ascension du mont Vallier avec une croix qu'il s'agissait d'y planter. Quand on fut arrivé au bout & qu'on eut tout disposé, un des prêtres, armé d'un énorme marteau, s'apprêta à frapper sur la croix pour l'enfoncer & l'assujettir d'une manière complète & définitive; mais le marteau lui échappa des mains & roula dans l'abîme.

Le narrateur ajoute : « Les prêtres n'insistèrent pas davantage, car ils virent dans cet incident une défense du ciel d'ériger là cette croix! »

Je hasarde une explication plus simple : Si les prêtres sont repartis sans planter la croix, c'est peut-être, tout simplement, parce qu'ils n'avaient plus de marteau!

*
* *

Je ne raconterai pas notre descente puisqu'elle s'effectua par le même chemin. Je dirai seulement qu'elle eut lieu très rapidement & sans encombre; après le *pouts de peiro blanco*, ce fut une vraie dégringolade très fatigante.

Aux cabanes d'Aula nous chargeâmes de nouveau le *bouricot* de Seix. La descente recommença, mais moins vertigineuse. Il n'était pas encore quatre heures quand nous arrivions à l'abri forestier, où nous avions projeté de prendre, jusqu'au

Digitized by Google

lendemain, un repos bien gagné; mais nous nous décidâmes à repartir pour Seix.

Vers sept heures, nous arrivions à l'hôtel Courtade. Notre excursion était terminée.

Nous marchions depuis la veille onze heures du soir, c'est-à-dire depuis vingt heures, sauf deux heures de repos véritable à l'abri forestier & quelques haltes pour les repas. Nous avions effectué d'une seule traite plus de trente kilomètres en montagne dans la boue, l'eau & la neige.

Et nous étions assez dispos après dîner pour frêter une cariole & redescendre à Saint-Girons où nous couchâmes enfin. Le lendemain lundi nous rentrions chez nous par le premier train.

Léon CREISSELS.

---

## AUX PYRÉNÉES.

### AX-LES-THERMES & SES ENVIRONS [1].

— D'ou êtes-vous?
— *Soun de la Bilo d'Ax!*
— Où allez-vous!
— *Bau à la Bilo d'Ax!*

Jamais un paysan de l'Ariège ne dira : Je suis d'Ax, comme on dit je suis de Béziers ou de Carcassonne... — *de la ville d'Ax!*... Et vraiment, pour le touriste qui d'un chemin de montagne, celui de Prades ou du Fort... pour n'en citer que

1. L'auteur des pages que l'on va lire & que nous avons empruntées à la *Revue Méridionale* a succombé le 4 juillet dernier aux atteintes d'une subite pneumonie. C'était la femme de notre collaborateur & ami Raoul LAFAGETTE, ainsi frappé du deuil le plus cruel & le plus inattendu. Madame Lafagette, mère de famille accomplie, était vraiment la compagne idéale d'un homme livré comme le poète des Pyrénées aux plus nobles occupations. Qu'il veuille bien agréer toutes nos sympathies. *N. D. L. R.*

Digitized by Google

deux, embrasse à vol d'oiseau la cité blanche aux toits d'ardoises, c'est bien une petite ville & non un bourg ou un village, qui se déploie ou plutôt s'allonge au pied des derniers contreforts pyrénéens.

Je dis *s'allonge*, car la rue principale, celle de l'arrivée qui fait suite à la route de la Gare, monte en suivant l'Ariège jusqu'aux vieux platanes du Couloubret[1], que viennent clore en pan coupé les trois portiques blancs de l'église Saint-Udaut.

Tout près, vers la droite, l'ancien bassin des Ladres, où l'eau sulfureuse bouillonne & fume. Les ménagères y trempent leurs lessives & viennent y peler leurs cochons.

De là, par la ruelle du Coustou, on gagne le Teich[2] & son parc, autour desquels court, écumeux & turbulent, le gave d'Orlu.

Très amusante, très originale & d'aspect moyen âge cette petite rue du Coustou, rue de la Fraternité devrait-on dire, avec sa fontaine minuscule, presque invisible & à ras de terre, dans une niche creusée au mur d'un jardin. C'est la fontaine des pauvres (car la Compagnie des Bains n'a pas encore osé taxer son mince filet d'eau bienfaisante), la fontaine des malades, qui en content merveille, toujours courtisée, entourée de buveurs & de gargariseurs.

En face des jardins, une rangée de maisons modestes, habitations d'artisans ou de boutiquiers, qui pour la saison se transforment en guinguettes, cabarets, tables d'hôte à l'usage du petit monde. Rien d'amusant comme d'y flâner le soir, à l'heure où l'on soupe! Tous les rez-de-chaussée s'éclairent, car on ne clôt point les volets... à quoi bon?... n'est-on pas en famille?... & autour des tables rondes, carrées ou longues, placées à la diable dans un local trop étroit, se rangent les dîneurs de tout âge & de tout sexe, tailladant la *ravaille*[3] ou le *pistolet*[4] & se servant à même les plats la soupe aux choux & le *saupiquet* traditionnel qu'arrose un vin de Narbonne, vendu au détail dans la rue même à 35 centimes le litre.

1. Le plus ancien des établissements thermaux.
2. Le plus important des établissements.
3 & 4. Noms de pains du pays.

Digitized by Google

Et autour de ces tables d'hôte, dans ces intérieurs plébéiens, modestes toujours, presque pauvres parfois, des velléités d'ornementation naïve, de semblants de draperies aux fenêtres basses, une file de tomates décoratives au chambranle de la cheminée, des bols de faïence à grosses fleurs multicolores, rangés sur les rayons de sapin brut.

En face de ces maisons animées & bruyantes, tout contre les murs des jardins couronnés de pampres & de grappes ambrées, sont des bancs hospitaliers où chacun s'assied & peut observer à loisir le défilé des promeneurs & baigneurs du Teich. Trop étroite pour les voitures, accueillante aux seuls piétons, on y circule en paix. Un marchand de curbelets s'est fixé à l'entrée; un maréchal-ferrant, un peu plus loin, vend des cannes de montagne. Dans un angle en retour s'égosille un perroquet « : *Vite! vite! le Café de Cocotte!* » Par les fenêtres les voisines s'interrogent, se racontent les effets de la cure, se confient leurs misères de santé & les lassitudes de leurs insomnies; de gros employés loustics, en rupture... de tabouret, disent parfois le mot pour rire, tout en remplissant leur coco ou leur timbale... Les enfants trouvent que c'est mauvais : les mères quoiqu'hésitant un peu, donnent l'exemple... Certains pères, bouffis d'importance, hument la vapeur soufrée en connaisseurs & indiquent la façon de boire.

« Il faut laisser déborder l'eau, encore, encore... pour que le soufre « dépose au fond du verre... » Et puis (ici le sourcil olympien se relève, le geste s'amplifie), il boit!... & après avoir bu, d'un coup d'œil il interroge sa femme & l'enfant attentifs...

« Hein ?... vous avez vu comme on s'y prend ? Je connais ça, moi! » Des ouvriers, en veston de dimanche, boivent tant & plus, le plus leur semble le mieux, car devant rester peu de jours ils veulent compenser la brièveté du temps par le nombre des verrées. Et la petite source bienfaisante coule sans cesse, minuscule & muette, au bas du vieux mur couronné de pampres, tandis que pauvres & riches, vieux & jeunes, grands & petits l'entourent, la courtisent, l'adulent, lui demandent la santé qui s'épuise, la force qui défaille, & avec elles jeunesse, ou du moins gaieté!

Digitized by Google

Autour d'Ax beaucoup d'excursions à faire, de jolies promenades aussi. Et d'abord Orlu, naguère visité pour sa cascade, aujourd'hui à cause du poignant souvenir des avalanches; la ferme de Laurens aux portes de la ville; les Bazerques un peu plus loin sur la route de Mérens.

Je me souviens de la mélancolie envahissante qui peu à peu rompit la causerie & nous fit gravir en silence l'étroite sente pavée de cailloux, bordé de ronces, d'acacias & de peupliers;... & un peu plus loin la prairie où reposait à mi-côte la ferme détruite.

Par une nuit d'hiver, insoucieux de la neige qui tombait sans trêve & s'amassait sournoise & muette, les durs paysans accoutumés aux frimas s'endormirent confiants & paisibles... Soudain, en pleine sécurité de sommeil, en pleine nuit, le fléau se déchaîne, l'affreux écrasement se produit... De cette métairie rien ne demeure qu'un amas informe d'où s'échappent les cris de détresse poussés par

Les sœurs pleurant & les deux vieux parents! [1].

Aujourd'hui les débris de paille, de poutres sortant de trous béants, un amas d'ardoises triées & rangées avec ordre sous un pommier voisin, une fourche les pointes on l'air, désespérée, menaçante, farouche, semblant montrer le ciel, auteur de ce désastre, & le poursuivre de sa rancune d'outil brisé devenu inutile... voilà ce qui reste de la ferme de Laurens !

La montagne n'a gardé aucune trace de ce fléau. Près des bâtiments écroulés, de grands arbres intacts frémissant de toutes leurs feuilles sous la brise d'été... Le soleil dore les assises d'une métairie nouvelle construite plus bas, presqu'au bord de l'Ariège, non plus cette Ariège enfant, torrent resserré & capricieux qui s'en vient de Mérens, mais déjà la rivière adolescente, plus large, ressemblant à un jeune poulain lâché & bondissant qui secoue parmi les pierres & les blocs arrondis sa naissante crinière.

A Orlu, même impression de tristesse & d'abandon dans le

1. Poème de l'*Avalanche*, par Raoul Lafagette.

Digitized by Google

village brûlé de soleil, en grimpant la ruelle tortueuse qui mène au lieu du sinistre. Qui croirait, à voir la pente douce, couverte d'herbe rase, si inoffensive en apparence, de ce fatal *Coumel Beilhut*... que la mort brutale & sans merci vint de là?...

Le fond de la vallée est clos par un admirable décor de montagnes : *les Dents d'Orlu*. En bas, dans la plaine élargie, le torrent du même nom s'étale en nappe paisible que le courant presque insensible plisse d'écailles étincelantes & miroitantes, frisson lumineux qui jette sur les cailloux blancs un idéal réseau d'or ou d'argent.

Ces roches d'Orlu, aux dentelures si pittoresques, on les voit de presque partout... Elles forment aux cascatelles *du Castelet* un fond de tableau incomparable. Encore une jolie promenade, bien près d'Ax, en passant par le village de Savignac & devant le petit manoir douzième siècle qu'habitaient les châtelains de ce nom.

Dans une direction opposée, & plus loin, il faut voir les gorges de Mérens qui s'en vont vers l'Espagne où l'on pénètre par le col de Puymaurens. Elles n'ont ni l'étroitesse de couloir ni la sauvagerie superbe des gorges de l'Aude, mais vues sous un ciel d'orage, tandis qu'au loin grondait un tonnerre sans éclat, au roulement continu, elles avaient, quand je les vis, un air sombre & farouche, non pas la mélancolie résignée des solitudes vertes, des lacs dormants, des bois profonds, mais l'immobilité & la menace taciturne des roches fauves à formes monstrueuses; & le sourd grondement de la foudre semblait en ce moment le verbe expressif & nécessaire de ces bêtes d'Apocalypse.

Plus on s'avance, d'ailleurs, plus la nature s'ensauvage : les broussailles même disparaissent pour laisser le roc en son âpre nudité. Au village de Mérens rien que des pierres, un soleil ardent sur la poussière grise. L'Ariège y roule sans murmurer. Dans l'air pas un vol d'oiseau. Là bas, dans la direction de Puycerda, c'est l'Hospitalet. A droite un pic idéal teinté d'argent; à gauche un maigre talus au-dessus duquel se poursuivent de jeunes taureaux.

Cette aridité, cette nudité brûlée de soleil, ce silence de

Digitized by Google

l'eau, de l'air, des pierres, m'amenèrent, par l'effet même du contraste, à évoquer d'autres sites : les frais vallonnements de la basse Ariège aux abords du Carla-Bayle. Je me souvins d'une promenade faite au printemps à travers les jeunes blés très verts & les sillons bruns dont l'argile grasse & lustrée semble taillée en biseau par le soc des charrues. Venaient ensuite des prés, puis des taillis traversés d'eaux vives, quelques châteaux demi-voilés d'ormeaux séculaires, des métairies, & sur la route le salut cordial des paysans : *Bounjoun Madamo & la coumpagno!* Ils sont heureux les cultivateurs en ce riche pays; satisfaits de tout & de Dieu, si l'on en juge par le nombre des Croix érigées aux carrefours & des bonnes Vierges placées au fond de niches.

Sur la place des villages, les mâts de cocagne enrubannés & les tréteaux disent la danse du dimanche. Un dais fleuri devant la petite porte d'une maison d'ouvrier, raconte les joies d'hyménée. C'est, nous dit-on, la porte d'une nouvelle mariée. Nous sentons vivement la poésie naïve de cette coutume rustique, & c'est d'un sourire attendri que nous saluons l'arceau fleuri qui chante par ses lilas & ses roses la joie de vivre, d'être jeune & d'aimer! L'humble logis s'ennoblit, se transforme, l'étroit corridor devient le vestibule d'un temple, la petite porte basse conduit au sanctuaire, le dieu est là!

Mais revenons vers les cimes.

Beaucoup de paysages verdoyants ou sévères se groupent autour de la station thermale d'Ax. J'écarte les ascensions pénibles des pics du Tarbesou & du Saint-Barthélemy, que je n'ai point faites, pour ne parler que du Saquet, d'où la vue s'étend sur les crêtes de l'Andorre.

Ce fut par une fraîche matinée de septembre que nous y montâmes en famille, tous sur des ânes *à la file* comme des muletiers de *Pics & Vallées :*

Sur l'étroit & scabreux sentier
A la file
Se profile
Le long troupeau du muletier[1].

1. *Pics & Vallées*, par Raoul Lafagette.

Digitized by Google

Un ciel gris tourterelle, à peine teinté de rose vers l'Orient, un petit vent froid préludant au lever du soleil, & au-dessous du chemin en lacet la cloche de Saint-Udaut tintant allègrement l'Angélus du réveil aux citadins endormis. Des fumées commencent à flotter au-dessus des toits d'ardoise, tandis que là-bas, presque à hauteur des nuages, sur l'ancien roc de la citadelle rongé d'années, bronzé de soleil, la statue de Notre-Dame d'Ax étend ses mains blanches pour bénir.

Nous montons; les pics fourchus d'Orlu se montrent, très noirs dans le ciel qui blanchit peu à peu. A un tournant, la gorge de Savignac aux pentes boisées dévale sous nos pieds, & le murmure chantant d'un ru monte des sous-bois pleins d'ombre. Plus loin & plus haut, le Saint-Barthélemy se découvre, déploie sa stature de colosse, ses larges flancs, ses épaules blanchies par une carrière de talc. Nouveau détour, surprise nouvelle. Nous voici au plateau de Bonnasque, vaste & circulaire, hérissé à perte de vue de fougères & d'ajoncs au milieu desquels de larges pierres plates évoquent le souvenir des sacrifices païens. Et un peu au delà, dans l'espace, groupées en rondes de fées, les montagnes d'Andorre tracent un cercle magique autour du plateau solitaire. Pas un souffle n'y joue à cette heure de midi, les fougères & les ajoncs immobiles semblent dormir sous la chaude caresse du soleil.

Combien mélancolique, mystérieux & sauvage ne doit-il pas être aux heures de nuit, quand les nuages bas rasent les pierres plates, ou quand au clair d'étoiles son immensité solitaire se peuple soudain de formes bizarres, d'êtres minuscules, tout un peuple d'elfes légers & clandestins, que dérobe à présent la montagne en ses replis inconnus!

On prend à droite un sentier montant à travers une forêt de sapins millénaires, aïeuls blanchis & barbus, survivants des vieux âges! Beaucoup, hélas! en ce temps de lucre, sont déjà tombés ou tomberont sous la hache! Les uns gisent à terre comme des cadavres qui se décharnent; d'autres déjà marqués au cœur, quoique pleins de vie & de force, inconscients de leur mort prochaine, lèvent superbement le front en gravissant la pente raide; d'autres encore, qu'a sauvés leur grand âge & leur débilité de vieillards cacochymes, ont dans



Digitized by Google

leur immobilité drapée de pendeloques grises l'aspect de spectres blafards... Les jeunes, au contraire, s'accrochent frénétiquement au sol comme pour prendre d'assaut la montagne, vigoureux daus leur parure sombre qu'égaient à la base les airelles d'un bleu violet. Là aussi de jeunes fougères découpent la dentelle de leurs feuilles, près du velours des mousses vierges. Des ruisseaux venus de lacs inconnus dévalent des hauteurs & côtoient le chemin. Le soleil qui brûle la plaine troue de taches lumineuses l'entrecroisement des branches sombres, & quelques troncs droits prennent des teintes de braise. La forêt merveilleuse monte & se prolonge en tournants imprévus, & nous croyons rêver son étrange, son irréelle beauté !

Au milieu des vieux arbres sourit un chalet forestier qui sert d'étape; on s'y repose en déjeunant auprès d'une source glacée, & puis l'ascension recommence, pénible à travers des pins rabougris & malades qui semblent avoir été tordus, vieillis, recourbés avant l'âge, décimés par un vent d'épidémie... Nous en sortons, & voici les rhododrendons lustrés, la réglisse aux feuilles en étoiles, l'herbe rase, sèche & piquante, & enfin quelques débris de moraine qui marquent le sommet du Saquet.

Un grand cycle de montagnes nous enveloppe, point lointain comme à Sauvegarde, mais si proches, au contraire, qu'on se sent dans leur intimité. Les unes, largement assises audessus des vallées, ont des croupes d'un roux brun ou verdâtre velouté; d'autres, aux dentelures tragiques, en pierre nue d'un gris noir, semblent un rempart d'Enfer. Ce sont *Las Puntos del Fourcat.* Leur aspect sinistre contraste avec la silhouette vaporeuse de *La Fount d'argent* qui monte, idéalement légère, dans une buée lumineuse. Et plus loin, plus hautes que les autres, les trois pointes du Montcalm, le roi des Pyrénées d'Ariège, qui semble taillé dans les nuages. Je les contemple, je les admire ces montagnes si calmes, si imposantes & pourtant si changeantes, si délicieusement attirantes! J'ai le sentiment que ce sont des amies, & j'envie le brin d'herbe que le vent pur & frais des hautes altitudes fait frissonner à mes pieds. Poussé parmi les éboulis de pierres sur ce

Digitized by Google

sommet perdu & solitaire, sa petite vie se passe à respirer les brises, à boire la rosée, à recevoir les rayons d'or du soleil & les caresses des nuages flottants. Ignore-t-il les splendeurs de son merveilleux horizon? Qui le sàit?... Sa quiétude ne sera pas troublée, & si haut, la dent des chèvres ne l'atteindra point... peut-être celle d'un isàrd!...

Non, tant que durera la saison douce, l'aube & le crépuscule le retrouveront là, perdu dans son rêve incertain... Puis, par un jour pâle, l'ombre des nuages s'appesantira plus grise, plus lourde, plus profonde... la neige d'hiver tombera silencieuse & légère & l'ensevelira dans sa mante immaculée... Et le brin d'herbe s'endormira sous la couche moelleuse & blanche!

En vérité, n'est-elle pas enviable cette vie sur les altitudes, suivies de ce doux sommeil résigné dans la mort?...

Marie D'ESPAIGNOL-LAFAGETTE.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE PYRÉNÉENNE

## ET MÉRIDIONALE

**Pays et Paysages.** — Emile POUVILLON. — Paris, PLON & NOURRIT, 1895.

Il est intéressant d'aller regarder les tableaux d'un peintre le jour du vernissage ; il l'est peut-être plus encore de les voir dans son atelier, d'étudier les croquis, les ébauches successives d'où sortira l'œuvre définitive. C'est un plaisir de ce genre que nous donne le livre de M. Pouvillon. Ce volume de 268 pages est comme un album où l'écrivain a noté au jour le jour ses impressions de nature & d'art. Il n'y a & il ne doit y avoir d'autre unité dans un pareil ouvrage que celle qui tient à la personnalité de l'auteur, à la couleur très particulière de ses sensations & de ses pensées. Le livre se compose de quatre parties : *Routes de frontières*, — *Terre d'Oc*, — *Dans la rue*, — *Heures de campagne*. La première comprend un certain nombre d'esquisses prises à la frontière espagnole, entre Bayonne & Saint-Sébastien, & à la frontière italienne, entre Monaco & Bordighera. La plupart des tableaux de *Terre d'Oc* ont été peints dans les Pyrénées, dans les environs de Cauterets, quelques-uns sur les bords de la Garonne ou de l'Aveyron. *Dans la rue*, ce sont des croquis faits d'après nature à Montauban ou à Toulouse. *Heures de campagne*, c'est autre chose : ce sont encore des impressions, mais qui s'achèvent en rêveries ; la nature ne sert plus qu'à exciter la pensée de l'auteur, à éveiller son imagination ; il part de la réalité, mais pour s'envoler en pleine fantaisie.

Le titre d'un livre comme celui-là ne peut pas tout dire ; il

Digitized by Google

suffit qu'il indique la tendance générale de l'esprit de l'écrivain. Les pays dont il parle, c'est surtout le Haut-Languedoc & les Pyrénées ; les paysages sont ceux qui sont déjà familiers à ses lecteurs & qui servent de cadre à ses romans. Mais ce qui ailleurs est l'accessoire est ici l'essentiel. Ce n'est pas que la nature fasse oublier l'homme à M. Pouvillon. Quand il nous conte ses délicieuses flâneries d'enfant dans les ramiers de la Garonne, son ami Gervasi, le vannier, est dans un coin du tableau, ainsi que le vieux Toine le vacher, avec sa limousine rayée & son large feutre noir. Quand il nous fait parcourir avec lui le causse d'Anglar, son objet principal est de nous donner l'impression de ce plateau désolé, brûlé par le soleil, battu par le vent, avec ses *abens*, ses *igues* qui se creusent sous les pas du voyageur, ses *grèzes*, ces « champs de pierres duvetés d'herbes pâles » où végètent çà & là un genévrier ou un figuier rabougri ; mais la pauvre cabane de pierres sèches qu'il rencontre en chemin le fait penser aux vieux bergers qui sont venus s'y réfugier « pendant que la bise d'hiver se lamentait en orgues lointaines », & il a gardé le souvenir de l'hospitalité reçue dans une humble maison du causse, où le fermier lui a servi une omelette au jambon arrosée d'un petit vin clairet. Rien chez M. Pouvillon ne rappelle l'austérité gourmée d'un Laprade, son platonisme sans grâce, ses allures de pontife qui, des hauteurs sublimes où il officie, n'aperçoit plus les habitants des vallées & à qui les grands chênes font oublier les hommes. Lorsqu'on est né près de la Garonne, on n'atteint jamais à cette sérénité hautaine, & la beauté des grandes eaux qui coulent vers l'Océan ne vous fait dédaigner ni le pêcheur assis sur le bord, ni la friture qui tout à l'heure va chanter dans la poêle. Rien d'humain ne lui est indifférent ; il s'intéresse aux mineurs d'Aubin & de Cransac, avec leur mine blême, leur dos rond, leur corps flasque, comme aux montagnards de Cauterets, avec « leurs figures incultes, rocheuses, leurs allures graves étoffées dans la toison de bure qui les couvre de la tête aux pieds » ; mais il s'amuse aussi à observer ce monde particulier des stations thermales ou des villes d'hiver, les amazones en béret bleu qui reviennent du lac de Gaube « fripées, lasses, enfiévrées de soleil,

Digitized by Google

avec une vague poésie, comme un reflet de romance dans les yeux », ou bien ces Russes, ces Anglaises, ces Parisiennes, toutes ces hirondelles qui, en novembre, fuient à tire-d'aile vers la Riviera tiède & parfumée, ces flirteuses quasi-professionnelles qui ébauchent un roman pendant l'hiver entre Cannes & Vintimille, pour le continuer par un autre en été à Dieppe, à Luchon ou à San-Moritz.

Pour traiter les sujets dont il s'agit dans *Pays & Paysages*, une qualité est indispensable & elle est plus rare qu'on ne croit : c'est celle que Théophile Gautier se flattait de posséder quand il disait « qu'il voyait le monde extérieur. » Qu'elle manque à des écrivains éminents, c'est ce qu'il est aisé de constater en ouvrant un roman de Paul Bourget & en lisant le *Voyage en Italie* de Taine. Tous les deux se donnent beaucoup de peine pour nous faire voir ce qu'ils nous décrivent.

> Mais je ne sais pour quelle cause
> Nous ne distinguons pas très bien.

Théophile Gautier ou Mérimée en trois lignes nous en disent plus qu'eux en une page. Ce mérite de savoir peindre avec des mots est un de ceux qui frappent le plus dans tout ce qu'a écrit M. Pouvillon. Il est évident qu'il a une sensation vive & nette des choses, & qu'il s'entend à nous la communiquer. Quelques citations sont nécessaires pour faire sentir ce qu'il y a de personnel dans les impressions de l'auteur & dans sa manière de les exprimer.

Premier exemple. — Il s'agit d'un bouquet de roses acheté à Pierrefitte à une petite mendiante :

« Très pâles, brouillardées, mangées de pucerons & de vermine, ces roses ont bien l'air lymphatique des choses d'ici; l'air des vergers saturés d'eau vive, des cabanes à toits de chaume pourris par les pluies & les neiges, l'air des verdures noires & acides des sureaux & des frênes, des herbages à tige trop grosse qui font, une fois coupés, une espèce de foin blanchâtre sans saveur & sans parfum.

« Je vois encore le petit jardinet de paysan où ces roses ont été cueillies, un jardinet clos de grands feuillets d'ardoise,

Digitized by Google

avec des carrés de choux verts, des poiriers à poires vertes & de l'eau à pleines rigoles, sans couleur, sans reflet, de l'eau qui s'épanchait dans une auge de bois verdie de mousse. Des cigales vertes bruissaient plus loin, suspendues aux épis d'un seigle très pâle qui s'efforçait à mûrir... » Il y a là, on le voit, un double élément : d'abord une sensation complexe produite par l'aspect de ces roses à l'air anémié & maladif, ensuite l'association de sensations analogues & plus anciennes qui s'y rattachent, le tout fondu dans une impression d'ensemble où le mot de *vert* revient sans cesse comme la note dominante.

Autre exemple. — L'auteur est à Cauterets, dans une chambre d'hôtel qu'il a habitée déjà il y a bien des années, & tous les détails de l'ameublement lui rappellent les souvenirs d'autrefois, tout ensemble doux & mélancoliques ; puis après sa mémoire, c'est son imagination qui s'éveille & qui à mesure qu'il regarde autour de lui, évoque par contraste d'autres tableaux :

« La chambre!... Le couvre-pieds en lainage, qui fait penser aux filatures du Béarn, aux bâtisses blanches le long des gaves, dans les vallées lentes, entre les collines à plis très doux qui fuient ensommeillées sous les fougères...

« La chambre!... La commode & l'armoire en bois de frêne, jaunes, d'un jaune si clair, si heureux! Et, plus égayant que la couleur du bois, le souvenir de l'arbre, des frênes ajourés, dont les feuillages souples se balancent ainsi que des palmes à l'air vif de la montagne, vrais arbres d'idylle, d'une idylle sauvage qu'accompagnerait l'odeur du lait aigre, &, plus grêle tambourin, le bruissement, dans l'herbe tiède, des sauterelles printanières... »

Cette dernière phrase est particulièrement curieuse en ce qu'elle exprime, avec la nature de la rêverie, logique au fond, capricieuse en apparence, celle de l'esprit de l'auteur, chez qui les images s'appellent les unes les autres sans que leur mobilité & leur diversité fassent tort à l'unité fondamentale de couleur qui les relie. On aura aussi remarqué sans doute quelques expressions dont la bizarrerie & la hardiesse sont sauvées par la sincérité de la sensation qu'elles traduisent & par l'harmonie générale du ton. Quand M. Pouvillon nous parle des

Digitized by Google

« verdures noires & *acides* des sureaux & des frênes », il pense qu'en usant d'une transposition d'images, en appliquant à la sensation de la couleur un mot qui ne se dit que de la sensation du goût, il frappera plus fortement notre esprit & rendra d'une façon plus précise l'impression complexe qu'il a éprouvée. Lorsqu'il nous parle des *vallées lentes* du Béarn, cette expression ne peut se comprendre qu'en lisant la ligne suivante, où il est question des « collines à plis très doux *qui fuient ensommeillées sous les fougères.* » Ces collines qui semblent fuir, lorsque c'est nous qui nous éloignons d'elles, c'est un phénomène que l'observation de tous les jours nous a rendu familier. Les *vallées lentes*, c'est une image toute voisine qui consiste à prêter aux choses que nous regardons le mouvement lent ou rapide & les impressions dont nous sommes nous-mêmes animés.

On dira peut-être que c'est là faire de la critique un peu trop à la loupe, & que nous avons tort de nous attarder à ces minuties, à moins que le reproche ne retombe sur l'auteur, qui aurait abusé du pointillé & du précieux dans l'exécution. Je ne prétends pas que M. Pouvillon soit toujours exempt de ce défaut; il lui arrive de « chercher la petite bête. » Une peinture moins léchée & plus large nous satisferait plus complètement. Mais ce n'est pas le cas pour les exemples que nous avons cités. On ne peut pas lui reprocher de chercher des expressions rares pour rendre des sensations qui le sont également. D'ailleurs, il n'est que juste de remarquer que nous n'avons pas affaire ici à des œuvres d'ensemble, où l'écrivain doit savoir sacrifier le détail à l'effet général, mais à des études qui ont le détail même pour objet. Lorsqu'un peintre fait un croquis d'après nature, l'essentiel est pour lui de rendre avec précision & avec force l'impression fugitive dont il veut fixer le souvenir; plus tard, lorsqu'il utilisera ces matériaux pour composer un tableau, ce sera à lui de voir ce qu'il doit atténuer, supprimer ou transformer pour exprimer convenablement son idée. Les procédés de l'esquisse ne sauraient être ceux de la composition définitive. Lorsque, dans *les Antibel*, M. Pouvillon nous décrit le causse d'Anglar, il n'a garde d'abuser des détails. Là le paysage n'est plus que le cadre de

Digitized by Google

son drame ; ce sont les habitants de ce coin de terre qui l'intéressent & qu'il met au premier plan. Si dans le volume qui nous occupe c'est le contraire, c'est que son objet n'est pas le même & qu'il doit approprier ses procédés à la nature de son ouvrage.

Cet ouvrage, nous l'avons dit, est comme un carnet de notes prises au jour le jour. Il y a là plusieurs morceaux très courts, d'une page, d'une demi-page. Ce sont de simples impressions qu'un écrivain d'autrefois aurait dédaigné de noter & qui doivent bien étonner les lecteurs bourgeois. Ils doivent se demander quel intérêt M. Pouvillon trouve à décrire une musique militaire au Grand-Rond, ou les offices de la Semaine sainte à la cathédrale de Saint-Etienne. Si l'auteur essayait de leur expliquer que le spectacle de la réalité la plus banale, la plus pauvre, a par lui-même son intérêt & son charme, il est probable qu'ils ne comprendraient pas davantage. Un bourgeois cultivé admire la peinture de M. Gérôme, les romans de M. Ohnet & *Mignon* de M. Ambroise Thomas ; il a une horreur instinctive pour les tentatives d'art sincère, pour les romans de Flaubert comme pour les tableaux de Monet. Ce n'est pas pour cette catégorie de lecteurs que travaille M. Pouvillon, mais pour ceux qui aiment à suivre les efforts de l'artiste luttant avec la nature & essayant de nous faire sentir ce que lui-même a éprouvé devant son modèle. Des tentatives de ce genre ne sont pas toujours heureuses. J'aurais mieux aimé que l'auteur sacrifiât quelques études comme *Pêche à la ligne*, *Printemps noir*, *la Valse*, qui n'ont d'autre utilité que d'enfler le volume & de satisfaire l'éditeur, qui sait que pour ses 3 fr. 50 c. l'acheteur veut avoir ses trois cents pages ou à peu près. Les écrivains comme Pierre Loti, qui valent plus par la perfection que par l'abondance, s'en tirent en abusant des blancs & des grandes marges. M. Pouvillon, dont l'inspiration est souvent exquise, mais un peu courte, vide ses tiroirs pour intercaler entre de petits chefs-d'œuvre des morceaux qui sont des bouche-trous. Ce sont là des misères, & je n'en ai parlé que pour marquer à M. Pouvillon le cas que je fais de son talent. Quand on a affaire à un artiste de sa valeur, la critique est l'assaisonnement nécessaire de l'éloge.

Digitized by Google

M. Pouvillon est un réaliste, mais un réaliste mitigé à la façon de son ami M. Alphonse Daudet. Il n'est pas impassible & ne prétend nullement à l'être : au contraire, il a besoin de sensations vives, & pour peindre la nature il faut qu'il ait vibré à son contact. J'ai essayé de montrer comment ses épithètes rendaient non seulement la forme & la couleur des objets, mais les impressions complexes qu'il a ressenties à leur aspect. Ce qui n'est pas moins caractéristique, c'est le rythme suivant lequel il module ses impressions. Ce rythme n'est quelquefois que la traduction directe, l'approximation la plus voisine de la réalité. Exemple. L'auteur est malade, il a la fièvre, & la soif ardente qui le brûle le fait rêver d'eau & de fraîcheur. Il se croit dans un bain & il entend les gouttes d'eau qui tombent du robinet dans la baignoire : *Fli... Flio...* Cette eau le fait penser à la rivière d'où elle vient; & voilà son imagination mise en branle qui remonte avec la rivière de la plaine où elle s'étale vers les montagnes d'où elle est sortie, gave bondissant, cascade étincelante, source s'échappant des glaciers. Et, à mesure qu'il nous décrit les paysages frais & fleuris qu'évoque l'imagination du malade, l'auteur scande sa rêverie par la répétition constante de ce refrain : *Fli... Flio...*, que le fiévreux croit entendre jusqu'au moment où il s'aperçoit que le prétendu bruit de l'eau qui coule n'est que celui de la cuiller d'argent dans le bol de tisane qu'on apporte auprès de son lit. D'autres fois, le rythme de la composition exprime non plus le caractère même de la réalité, mais le sentiment, la pensée qu'elle fait naître dans l'esprit de l'écrivain. Tel est le cas dans le morceau intitulé *Julite :*

« Secoue-toi, Julite, petite Julite de Fontblanque! La plume du lit est chaude, & dans le pré l'herbe est si fraîche, l'herbe nouvelle! Ce n'est pas ton miroir qui brille dans l'obscur de la chambre; c'est le soleil déjà haut qui te fait signe à travers la fente du volet.

« Lève-toi, Julite, petite Julite de Fontblanque!

« Regarde! L'érable, devant ta porte, se hâte de fleurir. Hier encore il était aride & noir, & maintenant le voilà couronné d'or comme un jeune roi.

« Printemps des filles, printemps des fleurs, la saison du

Digitized by Google

bonheur est brève, Julite, petite Julite de Fontblanque ! Dépêche-toi, lace tes souliers, croise le fichu d'indienne sur ta poitrine. Descends ! le printemps s'avance. Vois ! la lune est mince, là-haut, dans le ciel tendre, la vieille lune d'avril. Déjà tes pieds, au bord du chemin, écrasent des violettes mortes & voici s'allumer à la crête des murs le flambeau nuptial des iris.

« Dépêche-toi, la saison t'appelle, Julite, petite Julite de Fontblanque !... »

On voit quel est le mouvement de la pièce, & l'on pressent le développement qui va suivre. Tantôt ce sont les fleurs, les anémones, les iris, qui s'ouvrant au souffle du printemps, semblent dire à la jeune fille d'aimer, tantôt ce sont ses compagnes, ses aînées d'un an ou deux, qui lui conseillent d'user de la saison brève :

» Dépêche-toi, Julite ! Le printemps est court, la mort est prompte. Ne fais pas comme celles qui meurent si tristes de n'avoir pas aimé. Pense à Zabeth, pense à Lise; pense à leurs regrets maintenant, quand la chouette appelle, mystérieuse, au fond du clos noir, sous les cyprès... »

Le lecteur ne se plaindra pas, je pense, de cette citation un peu plus longue que les autres. Il sera sensible, je n'en doute pas, au charme de cette prose légère, ailée, qui volontairement rase la terre, quoiqu'on la sente toujours prête à s'envoler dans le ciel bleu. Aucun morceau, d'ailleurs, ne saurait donner une idée plus nette de ce qu'est le rythme & des effets qu'il peut produire dans de petites compositions comme celles dont nous parlons.

Il y a un dernier trait caractéristique dans *Pays & paysages*. On devinerait, si on ne le savait, que cela a été écrit par un romancier. Je n'en chercherai pas la preuve dans certains morceaux, qui légèrement modifiés ou développés, pourraient trouver place dans une peinture de mœurs mondaines, comme les pages sur Menton, Bordighera, Monte-Carlo, ou bien le fragment intitulé *Diathèses*, & qui est une charge légère & spirituelle d'un cabinet de médecin à la mode dans une ville d'eaux. Je veux parler au contraire de ce qui, dans le volume, ressemble le moins au type romanesque ordinaire, de ces petits poèmes en prose, *Vie & mort d'une gentiane*, *Légende*, *Les*

Digitized by Google

*anémones sont mortes.* La vocation du romancier, du conteur, s'y reconnaît à ce que la simple contemplation ne lui suffit pas; il faut qu'il anime, qu'il fasse vivre ce qu'il regarde. La vue d'une cascade dans les environs de Cauterets lui inspire la gracieuse légende d'une fée, éprise d'un berger de la montagne comme Diane du bel Endymion : Surprise dans ses bras, elle a été métamorphosée en cascade &, pour une chute d'un jour, condamnée à une chute éternelle :

« La cascade, c'est elle. Regardez! Entravée au rocher, — & ce rocher, n'est-ce pas le berger lui-même, le berger sacrilège, pétrifié, changé en granit? — elle glisse, les cheveux au vent, elle plonge, vertigineuse...

« Elle plonge, & les ancolies violettes, les innocentes saxifrages, les fleurs qu'elle aimait pleurent, soulevées autour d'elle, &, secourables, les vapeurs planent au-dessus, l'enveloppent de leur éternel mystère. »

Dans *Vie & mort d'une gentiane,* l'auteur n'a pas usé, comme dans la *Légende* qui précède, de la forme mythologique, & cependant son sujet est celui que la mythologie grecque a si souvent traité, l'alternance des saisons comparée à celle de la vie & de la mort, la nature s'éveillant au printemps & s'endormant en automne d'un sommeil qu'on pourrait croire éternel, quoiqu'il contienne des germes & des présages d'une renaissance nouvelle. La gentiane a dormi tout l'hiver sous la neige; mais voilà que le printemps commence; la neige fond, une lueur pénètre jusqu'à la pauvre fleur ensevelie.

« Et vite, pressée de vivre, la gentiane étire ses feuilles, déclôt ses yeux bleus qui regardent.

« Ce que voient les yeux bleus? Un cirque d'herbe rase; une solitude pastorale emmurée de rochers; & là, baignant dans l'eau froide échappée des moraines, un parterre d'yeux bleus épanouis, toute une prairie de gentianes, quelques-unes, les plus près, fraîches ouvertes, d'autres, plus loin, déjà flétries par le soleil.

« ...La gentiane regarde; elle boit à pleins yeux la lumière matinale, l'air vif chargé de la senteur amère des sapins... »

Mais les printemps & les étés de la montagne sont courts; voici que la fleur frissonne au souffle glacial qui annonce l'hi-

Digitized by Google

ver. Et maintenant c'est la neige qui tombe. « Le mur s'épaissit, la prison se ferme, le sépulcre se clôt sur la fleur vivante. Pauvre gentiane! Tant qu'un peu de jour arrive jusqu'à elle, elle espère encore, elle ne veut pas mourir. Mais elle décroît, la lueur, elle recule, elle s'éteint; les yeux bleus se ferment; la gentiane a vécu. »

*Les anémones sont mortes*. C'est, sous forme d'idylle, une rêverie à demi symbolique faite aux premiers jours du printemps. Les arbres sont sans feuilles, le rossignol sans voix; la terre dort encore.

« Pas d'autre commencement de vie qu'une traînée de blanches anémones écloses d'hier au bord du bois, & quelques touffes de verdure tendre, çà & là, dans le pré, comme si le jeune printemps, — si jeune! — avait, en jouant, posé çà & là son pied sur l'herbe engourdie... »

Deux jeunes paysans, un bouvier, une pastoure, folâtrent dans la prairie; le jeune homme, par manière de jeu, lance au visage de la bergère une poignée d'anémones. La bergère rit à travers les fleurs blanches. Ils entrent dans le bois, les deux amoureux; elle est maintenant assise à l'ombre, tandis qu'il effeuille sur sa robe, sur ses épaules, sur son visage, les chèvrefeuilles & les genêts qu'il a cueillis pour elle..

« Et pendant qu'elle sourit, toute peinte & embaumée de fleurs, la pastoure, un regret lui vient, hélas! un regret tardif; elle pense aux anémones qui fleurissaient au bord du bois, aux blanches, aux virginales anémones.

« Elle se penche, elle cherche autour d'elle, dans l'herbe; &, pendant que ses mains cueillent, pour les laisser retomber aussitôt, les tiges mourantes, les pétales meurtris des tristes fleurs... voici monter du fond du ravin, de l'ombre fraîche, irrespirée, qui remplit les cépées humides, voici venir, comme des soupirs modulés, des soupirs si frêles, si tendres!

« On dirait des voix mystérieuses, des voix de cristal, qui, là-bas, dans l'ombre fraîche, irrespirée, conduisent un deuil, un deuil blanc...

« Les voix disent :

« Les anémones sont mortes! »

Cela n'est-il pas exquis? Comme ce tableau est composé!

Digitized by Google

Comme l'auteur a l'art de faire entendre ce qu'il se contente d'indiquer! Comme il sait être vrai sans être brutal! Comme sa peinture est poétique, sans être fade, soutenue qu'elle est par un fond vigoureux de réalité! La vraie originalité du talent de M. Pouvillon se révèle dans des compositions de ce genre. C'est un Théocrite du dix-neuvième siècle, qui habite Montauban au lieu de Syracuse, & qui écrit en prose française, non plus en vers & en dialecte dorien. C'est un païen comme son ancêtre : la nature immortelle qui nous sourit dans le regard de l'aube matinale, qui maintenant gémit dans les branches pendant les nuits d'hiver, & qui, tout à l'heure, apparaîtra triomphante dans sa robe blanche du mois d'avril, voilà la véritable divinité qu'il adore. Lorsque le christianisme vainqueur détrôna les dieux de l'Olympe, ce parvenu d'hier ne détruisit pas partout les statues & les temples des divinités déchues : sous les traits de Jupiter tonnant, on adora Dieu le Père; on baptisa Bacchus ou Apollon du nom du Christ ou de ses saints. M. Pouvillon n'a rien de la naïveté de ces chrétiens primitifs. Mais il fait un peu comme eux, lorsque dans quelques morceaux de son volume, *Vitrail, En semaine sainte*, il nous entretient soit des pieuses ardeurs d'une autre Bernadette, soit des splendeurs du culte catholique. La religion qui a réhabilité la laideur, & canonisé le bienheureux & repoussant Benoît Labre, peut bien être celle qu'il professe des lèvres & à laquelle son cœur voudrait croire. Mais ce qu'il y a d'intime & d'irréductible dans sa nature se révolte contre la violence qu'il essaie quelquefois de lui faire. Jamais un poète méridional comme lui ne concevra la religion à la façon d'un Pascal, d'un Vincent de Paul ou d'un Calvin. Pas plus que le poisson ne peut respirer dans l'air ou l'oiseau dans l'eau, il ne peut se passer de beauté & d'harmonie. La vie n'est pas pour lui une prison étroite, avec une lucarne ouverte sur le ciel; il lui faut la liberté, le beau soleil qui réjouit notre âme, les larges horizons qui semblent lui donner des ailes. Dans un des plus délicats morceaux de son recueil, il nous parle d'une églantine cueillie dans une haie par un petit enfant, & qui de sa corbeille garnie de dentelles s'envolera tout à l'heure, à travers l'encens, vers l'ostensoir éclatant où se cache un Dieu.

Digitized by Google

C'est une page charmante, & nous ne sommes pas plus insensibles que M. Pouvillon à la beauté du spectacle : les jeunes filles vêtues de blanc, les bannières multicolores, le dais écarlate, disparaissant dans la vieille cathédrale toute grande ouverte, en plein soleil, puis la procession sortant dans toute sa pompe & « déroulant ses ondes d'or & d'argent sur les marbres du parvis ». Tout cela est à merveille; mais lorsque Sophocle & Périclès regardaient s'avancer, sous le ciel bleu de l'Attique, la blanche théorie des Panathénées, l'émotion tout artistique qu'ils ressentaient ne ressemblait-elle pas beaucoup à celle que M. Pouvillon a éprouvée à la porte de la cathédrale de Montauban?

Il me serait facile d'insister & de multiplier les exemples si je ne craignais de fatiguer le lecteur en m'acharnant à démontrer l'évidence. Oui (& cela éclate à chaque page de son volume), M. Pouvillon appartient, par toutes les fibres de sa nature, par ce qu'il y a de plus intime & de plus personnel dans son talent, à cette race méridionale, chez qui l'adoration de la beauté est la religion instinctive & sincère. Il est né sur cette terre encore toute romaine, sous ce ciel clément qui prêta sa lumière aux jeux & aux chants des troubadours, dans ce pays où sortent des rangs du peuple les Mercié, les Falguière, les Jean-Paul Laurens. Aussi, bien que son talent n'ait rien de provincial & doive seulement au terroir natal ce bouquet qu'on apprécie à Paris, les lecteurs lettrés de notre région, plus voisins de lui par la race, par les habitudes de leur esprit & la nature de leur imagination, sont sans doute ceux qui peuvent le mieux, sinon comprendre, du moins sentir l'originalité & le charme de ses écrits.

Antoine BENOIST.

**Paul DOGNON. — Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc, du treizième siècle aux guerres de religion.**

En attendant qu'un écrivain compétent consacre au livre récent de M. Dognon l'étude approfondie qu'il mérite, nous nous reprocherions de ne pas signaler aux lecteurs de la *Revue des Pyrénées* un ouvrage qui fait tant d'honneur à son auteur

Digitized by Google

& au pays qui l'a inspiré. On est tout d'abord frappé, en le lisant, de l'étendue & de la profondeur des recherches qu'il suppose. Dépouiller non seulement toutes les pièces originales qui se rapportent à une période de plus de trois siècles dans l'histoire d'une grande région comme le Languedoc, mais encore toutes les publications faites sur ce sujet, soit sous forme de livres, soit sous forme d'articles, de revues, de mémoires lus à des Sociétés savantes, c'est là un travail énorme que ceux-là surtout apprécieront qui savent quelle dose d'attention, de patience, de courage demande une entreprise de ce genre. Mais ce serait donner un idée très fausse & très insuffisante de ce travail magistral que de le présenter comme une simple compilation, un résumé des travaux antérieurs. C'est tout autre chose que M. Dognon a voulu faire, & qu'il a fait. L'esprit vraiment philosophique, large & élevé, dans lequel il a composé son ouvrage, me paraît mériter autant de louanges que la conscience avec laquelle il en amassé les matériaux. Dans cette fin de siècle où la paresse d'esprit se déguise si souvent sous le masque de l'érudition, & où certaines *Revues* dites savantes apprécient un ouvrage d'autant plus qu'il risque moins de nous faire penser, nous sommes particulièrement heureux de signaler un livre qui ne mérite à aucun degré cet éloge, & où les philosophes trouveront autant de profit que les érudits. A. B.

Arthur Osona. — **La República d'Andorra. — Guia itineraria divida en 42 itineraris, y ressenya geográfich histórica de las Valls.** — Barcelona, estampa de Altés, 1896 (2 fr. 50); in-12.

M. Osona, membre infatigable du Centre excursionniste de Catalogne, vient de faire paraître un nouveau volume où, en 190 pages, sont condensés les renseignements les plus précieux tant au point de vue géographique qu'au point de vue historique sur la vallée d'Andorre. Dédié au Conseil général des Vallées par un Catalan enthousiaste, qui les félicite d'avoir « sapigut mantenir incolume sa nacionalitat », & qui soupire pour que la Catalogne recouvre « sa perduda independencia », ce volume est le *vade mecum* obligatoire de celui qui voudra visiter notre *vassale*, car, n'en déplaise à M. Osona,

Digitized by Google

l'Andorre n'a qu'une indépendance très relative. Des gravures, reproductions défectueuses de bons clichés de M. Pagés y Rueda, sont intercalées dans le texte qu'elles agrémentent. Ce texte est divisé : 1° en quarante-deux itinéraires, consciencieusement écrits, à en juger d'après ceux que j'ai suivis, il y a déjà dix ans, dans ces contrées voisines de la France & encore si inconnues; 2° en tableaux démographiques & altimétriques; 3° en détails géographiques, historiques & administratifs qu'une carte, qui manque, complèterait si bien, renfermant cependant quelques erreurs, comme par exemple la mise du pic d'Estats sur notre frontière andorrane, alors qu'il en est éloigné de plusieurs kilomètres; 4° en traductions & reproductions typographiques de chartes concernant l'Andorre; 5° en notes sur les sources thermales des Vallées. En résumé, excellent ouvrage à acquérir par celui qui s'intéresse à ce coin des Pyrénées.

C^te^ DE S^t^-S.

MARCELLIN BOULE. — *Paléontologie.*. — **Le Cadurcotherium.** — (C. R. Acad. sc., Paris, 18 mai 1896, p. 1150.)

En 1873, Paul Gervais décrivit, sous le nom de *Cadurcotherium Cayluxi*, quelques molaires isolées d'un Mammifère fossile provenant des phosphorites de Caylus (Tarn-&-Garonne). Il pensa que l'animal auquel ces débris avaient appartenu devait être voisin des Rhinocéros.

Quelque temps après, Noulet annonça la découverte d'une molaire de *Cadurcotherium* dans l'Oligocène des environs de Moissac.

Les débris du *Cadurcotherium* trouvés depuis cette époque dans les phosphorites du Quercy ont été relativement abondants; mais il s'agissait toujours de dents isolées peu susceptibles de fournir de nouveaux renseignements.

Pendant une excursion que M. Boule fit l'année dernière dans le bassin de Brioude (Haute-Loire), M. Vernière lui parla d'ossements rencontrés par M. Casati dans sa propriété de Bartière, près Bournoncle-Saint-Pierre. M. Vernière voulut bien l'accompagner chez M. Casati, qui mit ces fossiles à sa



Digitized by Google

disposition. Il reconnut une belle mandibule d'*Entelodon magnum*, divers morceaux d'*Acerotherium*, des débris d'une mâchoire de *Cadurcotherium* & de nombreux fragments de Tortues. Tous ces ossements proviennent des arkoses oligocènes; ils nous permettent de synchroniser les dépôts du bassin de Brioude avec ceux du bassin du Puy & notamment avec les calcaires de Rouzon à *Entelodon*, *Acerotherium*, &c.

Quant aux fragments de *Cadurcotherium*, ils appartiennent tous à une mâchoire inférieure qui avait été brisée par la pioche des ouvriers. M. Boule a pu assembler ces débris & obtenir une pièce intéresante.

Ces chantillons ne sauraient permettre d'arriver à la connaissance complète du genre *Cadurcotherium*, mais ils révèlent des caractères nouveaux, en même temps qu'ils suggèrent de singuliers rapprochements.

La mandibule de Bournoncle-Saint-Pierre dénote un animal de la taille d'un petit Rhinocéros. Dans les phosphorites du Quercy, il y a des dents de même grosseur à côté de dents plus volumineuses & de dents plus petites, avec tous les intermédiaires.

De beaux fragments de mandibules du *Cadurcotherium Cayluxi*, appartenant au musée de Montauban & que M. Léenhardt a bien voulu communiquer, présentent les mêmes caractères, tout en dénotant un individu ou une espèce de taille plus forte.

M. Boule ne s'arrête pas à la forme des molaires supérieures, dont on n'a trouvé jusqu'ici que des échantillons isolés ressemblant tout à fait à ceux décrits par Gervais :

« Si, à la lumière des pièces fournies par les phosphorites & du bel échantillon de Bournoncle-Saint-Pierre, nous cherchons à comparer le *Cadurcotherium* avec d'autres Mammifères vivants ou fossiles, notre fragment apparaît d'abord comme un type très particulier & tout à fait isolé. Le plan des molaires est bien celui des molaires des Rhinocéros, mais il n'y a là qu'une analogie superficielle, sans grande signification &, d'ailleurs, même à ce point de vue, les différences sont considérables. Par la réduction de ces incisives, le développement de ses canines,

Digitized by Google

la réduction & la différenciation de ses molaires, l'adaptation de celles-ci à un régime herbivore, le *Cadurcotherium* nous apparaît comme un type déjà très spécialisé, quoiqu'il se trouve dans l'Oligocène inférieur, en compagnie des premiers Rhinocéros.

« Il faut aller dans l'Amérique du Sud pour observer des êtres ayant des affinités certaines avec notre curieux fossile. Dans ces dernières années, les travaux de Burmeister, de MM. Ameghino, Moreno. Mercerat, Lydekker ont multiplié nos connaissances sur les faunes de Mammifères fossiles de l'Amérique du Sud; l'importance & l'étrangeté des découvertes de ces savants ne le cèdent en rien à celles de leurs confrères du Nord.

« Parmi les nombreux Mammifères de la formation éocène (ou oligocène) de Patagonie, plusieurs genres ont une dentition qui rappelle, par certains traits, la dentition du *Cadurcotherium*. Les molaires des *Typotherium*, *Toxodon*, *Toxodontherium*, *Nesodon*, *Homalodontherium* sont pour ainsi dire formées suivant le même style. Mais ce ne sont là encore qu'analogies superficielles. Pour trouver des ressemblances plus profondes, il faut considérer le genre *Astrapotherium* qu'on avait d'abord placé à côté des précédents dans le groupe des Toxodontes, mais que les dernières recherches de M. Ameghino tendent à faire entrer dans le groupe très primitif des Amblypodes, à côté des curieux *Dinoceras* de l'Amérique du Nord.

« Le *Cadurcotherium*, si disparate au milieu des autres Mammifères d'Europe qui ont été ses contemporains, est, jusqu'à présent, le seul trait d'union entre les faunes éocènes de l'Europe & de l'Amérique du Sud. Il est intéressant de constater que ce genre n'a pas été signalé dans les dépôts oligocènes de l'Amérique du Nord, dont les Mammifères offrent les ressemblances les plus étroites avec ceux de l'oligocène de France. »

Digitized by Google

Prince ROLAND BONAPARTE. — **Mesnres des variations de longueur des glaciers de la région française.** — (C. R. Acad. sc. Paris, 18 mai 1896.

Dans une note précédente[1], le prince R. Bonaparte a exposé le but de ses recherches & les principaux résultats obtenus jusqu'en 1891. Depuis cette époque, ses observations se sont étendues jusqu'aux glaciers des Alpes de Savoie & à ceux des Pyrénées. Actuellement, plus de deux cents glaciers sont étudiés par quatre procédés différents dont voici l'énumération, en allant du plus simple au plus composé, du moins précis au plus précis.

*Premier procédé.* — Renseignements recueillis auprès des gens du pays, connaissant bien la région pour l'avoir parcourue souvent : guides, chasseurs, bergers; la plupart de ces renseignements n'ont qu'une faible valeur.

*Deuxième procédé.* — Simples repères placés sur les rochers & dont on mesure annuellement la distance au glacier; la plus grande partie de nos glaciers est ainsi étudiée. Ce procédé est beaucoup plus exact que le précédent, mais il ne donne la crue ou la décrue de la masse glaciaire que sur une ligne, toujours la même. Pour éviter cet inconvénient & afin d'obtenir une plus grande exactitude, nous avons placé plusieurs repères en avant de beaucoup de glaciers, généralement trois, un de chaque côté de la vallée & un sur la ligne du thalweg.

*Troisième procédé.* — Ligne de pierres peintes & numérotées, placées au pied du front du glacier, & dont le plan, relevé géométriquement chaque année, est relié à une base assez éloignée pour ne pas être recouverte par les mouvements de la glace.

Les plans ainsi exécutés existent pour vingt-cinq glaciers.

*Quatrième procédé.* — Plan géométrique complet du glacier; il est appuyé sur une triangulation. Ce plan est refait chaque année; on peut avoir ainsi toutes les variations de la masse glaciaire. Cette étude est facilitée par quatre profils en travers & un profil en long de tout le glacier.

1. *Comptes rendus*, 4 avril 1892.

Digitized by Google

Nous avons ees plans & ces profils pour quatre glaciers.

Les levés exécutés chaque année, entre le mois de juillet & celui de septembre, soit sur le glacier tout entier, soit sur son front seulement, sont toujours reportés sur le même plan, ce qui permet de voir d'un seul coup d'œil les positions successives de la masse terminale du glacier étudié; en joignant par des lignes droites les deux lignes brisées donnant la position du front à une année d'intervalle, on obtient un polygone irrégulier représentant l'espace de terrain sur lequel la glace a fondu, ou bien, au contraire, la surface recouverte par elle.

Cette surface est évaluée sur les plans, en mètres carrés, à l'aide du planimètre Amsler. Un tableau donne ces résultats numériques pour un certain nombre de glaciers auxquels nous avons appliqué, chaque année, depuis 1891, les procédés III & IV; il y en a vingt-sept en tout.

Au cours de la campagne de 1895, trente & un nouveaux glaciers ont été étudiés de la sorte.

Il résulte des renseignements acquis qu'en 1895 les trois quarts des glaciers de la région française étudiés par le prince Roland Bonaparte étaient encore en voie de décrue.

Digitized by Google

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS

## L'Université et l'École des beaux-arts de Toulouse.

On a jusqu'ici vainement essayé d'établir des liens, d'affectueuses & utiles relations entre l'Université & l'Ecole des beaux-arts. Pas un élève de l'Ecole n'a fréquenté le musée de la Faculté des lettres, ni suivi les cours sur l'histoire de l'art, professés successivement par MM. Mâle & Molinier. Cet échec peut-être n'est pas définitif. Nous applaudirons à tous les efforts tentés pour un meilleur résultat. C'est pourquoi nous avons été heureux de voir cette année le Recteur présider la distribution solennelle des prix aux élèves de l'Ecole des beaux-arts & du Conservatoire.

Le malheur est que ces jeunes gens ont un bagage littéraire & même artistique tellement primaire qu'il est fort difficile de faire impression sur leur esprit. M. le Recteur Perroud a-t-il été compris ? Auront-ils retenu quelque chose de son allocution ? Nous l'espérons sans l'affirmer. En tout cas, nous voulons consigner ici au moins une partie de ses paroles ; c'est le seul discours public qu'aura entendu Toulouse l'année du rétablissement des Universités provinciales, le seul, dis-je, dans lequel il a été question de la nôtre :

« Je ne sais vraiment si, parmi les villes qu'éclaire le soleil de France, il en est qui portent un plus rayonnant diadème... Les grands souvenirs de l'Histoire, des Lettres, des Arts, tout s'unit dans cette auréole. Depuis des siècles, vous êtes restés la cité latine, la cité où retentissent les belles paroles & resplendissent les nobles images. Le lieu même choisi par ses fondateurs lui réservait cette destinée. A deux pas du seuil qui sépare les deux mers, adossée aux Pyrénées, couverte par les Cévennes, voyant se dérouler devant elle la plaine opulente où la Garonne promène ses eaux joyeuses, & que les souffles de la montagne ou de l'Océan rafraîchissent de leurs ondées bienfaisantes, votre ville est bien vraiment le centre où toutes nos races méridionales apportent à la nation française un des éléments essentiels de son génie : la joie & le bonheur de vivre !

« Oui, c'est une douceur de vivre ici. On raconte qu'un écrivain français envoyé à Florence en 1859 comme correspondant d'un grand journal parisien, pour y suivre pendant quelque mois les événements de la péninsule, s'y trouvait vingt ans après. Il s'était laissé gagner au charme de la cité toscane. Ici, de même, parmi ceux que les hasards de

Digitized by Google

leur carrière y ont amené jadis, combien n'ont pas été conquis? Plus d'un, — je le sais, — ne s'est éloigné qu'à regret, & plus d'un aussi parmi ceux qui restent sent que d'invisibles liens, où la grâce du présent s'entremêle à la poésie du passé, l'enchaînent à votre cité hospitalière.

« C'est donc là, dans ces larges paysages où l'élégance des lignes est une douceur pour les yeux, que les Arts & les Lettres devaient fleurir à l'envi dès les premiers siècles de votre histoire. Ces marbres romains de Martres-Tolosane, si magistralement classés dans votre nouveau Musée, c'est dans un des plus beaux sites de votre vallée, en face des grandes ouvertures où apparaissent les Pyrénées étincelantes, que vos premiers sculpteurs les ont taillés & dressés. Puis, quand vos célèbres écoles d'éloquence, grandies à l'abri de la paix romaine, eurent été emportées par l'invasion barbare; quand, après six cents ans de tourmente, on put enfin respirer, quelle magnifique floraison d'art & de poésie dans la brillante cour de ces Raymond dont tout ici, même le nom de votre parler populaire, rappelle & maintiendra le souvenir!

« C'est Saint-Sernin qui s'élève; — c'est votre langue qui naît, spirituelle & tendre, subtile & ardente, dans les chansons des troubadours; — c'est l'art de vos sculpteurs qui, dans ces statues qu'abrite aujourd'hui le grand cloître des Augustins, unit déjà la puissante réalité de l'expression à la fierté des lignes; — c'est votre Université qui se fonde au moment même où les Raymond vont disparaître... Puis, vos destins une fois confondus dans ceux de la grande patrie française, vos cœurs réconciliés, en haine de l'Anglais, avec cette monarchie qui a fondé l'unité nationale, c'est chez vous que l'éblouissante Renaissance du seizième siècle déploie ses plus merveilleuses splendeurs. Elles sont encore là, pour la plupart, orgueil de la cité, joie de l'historien & de l'artiste; elles rayonnent dans l'hôtel d'Assézat, — dans l'hôtel de Bernuy, dont nous allons dans quelques jours achever de dégager les restes, — dans tous ces monuments dont vos érudits retrouvent les ouvriers trop peu connus, fondateurs d'une tradition de grand art qui ne connaîtra plus d'éclipse... Du dix-septième siècle à nos jours, c'est une suite non interrompue de sculpteurs, d'architectes, de peintres, de musiciens & de chanteurs, interprètes de l'Art sous toutes ses formes, qui se transmettent le flambeau sacré & continuent avec honneur l'école toulousaine jusqu'au jour où, dans une explosion soudaine de génies, cette école se place à la tête de la grande école française & lui imprime pour longtemps sa marque. »

## L'École d'hydrologie des Pyrénées, deuxième année.

La réouverture à Luchon de l'*Ecole d'hydrologie médicale* a eu lieu cette année avec une certaine solennité, bien légitime, car l'œuvre, tout en étant absolument privée, apparaît comme très importante pour l'avenir de Luchon & pour l'intérêt des malades.

Digitized by Google

L'épreuve de l'an dernier ayant été absolument favorable, l'École a vu grandir les sympathies qui l'avaient d'abord accueillie.

Le Préfet de la Haute-Garonne présidait la séance publique à la mairie, ayant à ses côtés le maire & le premier adjoint de Luchon, le secrétaire général de la Préfecture, le sous-préfet de Saint-Gaudens, M. Compayré, recteur de l'Université de Lyon.

Le Dr Garrigou a rappelé dans quelles conditions & avec quelles espérances il avait créé cette institution.

Le Préfet l'a félicité d'avoir donné un tel exemple d'initiative privée & d'avoir si bien réussi. Il a déclaré que ses rapports très nombreux avec le corps médical français lui avaient depuis longtemps prouvé la nécessité d'une instruction spéciale des docteurs en vue du traitement des malades par l'action des eaux minérales. Le cours de la Faculté de médecine & de pharmacie de Toulouse & ceux de l'École d'hydrologie des Pyrénées se complètent. Il n'est donc pas étonnant qu'avec un corps enseignant aussi distingué que celui dont l'École est composé elle soit en pleine prospérité.

Le maire de Luchon & le Dr Ferras, président du corps médical de Luchon, ont pris ensuite la parole, & toutes ces allocutions ont été fort applaudies.

Voici les noms des professeurs de l'École d'hydrologie : Dr Garrigou, clinique & thérapeutique thermale; Dr Ferras, laryngologie; Dr Racine, chef de clinique, balnéothérapie & hydrothérapie; Dr Barrié, dermatologie; Dr Doît-Lambron, syphiliographie; Dr Destarac, électrothérapie, Dr Audubert, rhinologie & odontologie; Dr de Rey-Pailhade, chimie biologique; Boulade, chimie hydrologique; Foisson, chimie urologique; Rydstrœm, médecin masseur suédois, gymnastique médicale & massage; Saubadie, botanique & excursions botaniques, hydrogéologie. Un laboratoire de chimie & de physique est mis à la disposition de l'Ecole.

Les étudiants qui suivent les cours sont cette année des internes des hôpitaux de Paris, de Lyon, de Nantes, de Montpellier, de Toulouse. Plusieurs docteurs en médecine se sont joints à eux. Les travaux ont duré cinq heures par jour, & les résultats ont été de tous points très satisfaisants. Il convient d'ajouter que les cours sont gratuits.

## L'Escolo de Mount-Segur.

Le félibrige fait d'incontestables progrès. Son action s'étend en profondeur & en surface. Il est maintenant impossible de ne pas le considérer comme une des forces intellectuelles de notre patrie. Parfois, il est vrai, ses manifestations continuent à mériter les sévérités de la critique; mais ces défauts disparaissent dans un ensemble de bonne volonté & d'excellents résultats très originaux, très estimables, très inattendus.

Il y a maintenant un lien entre les nombreux félibres de l'Ariège,

Digitized by Google

del païs de Fouich e del Lauragués. En vérité, le Lauragais est limitrophe du pays de Foix, mais ils ne marchent pas ensemble d'ordinaire.

*L'Escolo de Mount-Segur* publie une Revue messagère des félibres, un fascicule mensuel depuis le 1er juin. Et il n'y a pas, je pense, une publication meilleur marché dans le monde entier : des fascicules de trois feuilles environ (32 + 8 pages), 0 fr. 10 c.! *dous sous!* l'abonnement pour l'année, *trente sous!* L'*Escolo* possède un « estampaire » unique. M. Gadrat a fait ses preuves de désintéressement ou plutôt de sacrifices!

Le 20 septembre, les Jeux Floraux de l'Escolo de Mount-Segur ont été tenus à Foix avec un grand éclat. Le matin, promenade au château par un soleil admirable; après-midi, séance au Casino devant une foule pompeusement parée. Le président Antonin Perbosc fait le discours d'ouverture, brillant, sonore & imagé. Un peu trop d'insistance peut-être, un peu trop d'illusions sur les liens qui rattachent l'École de Mont-Segur aux illustres vaincus de 1244. Qui veut trop prouver ne prouve rien! On peut très équitablement rappeler l'histoire de ce château où périrent une religion & les martyrs albigeois. Mais dire aujourd'hui dans la patrie française que les félibres de l'École de Mont-Segur vont faire vivre l'âme de Raymond de Perelhe & reconquérir la liberté, c'est abuser de l'imagination, du rêve & de la crédulité des auditeurs.

Un des plus distingués auteurs du félibrige méridional, Prosper Estieu, auquel on doit *le Terradou* (le Terroir), déjà célèbre à juste titre, a fait le rapport sur le concours. Quatre-vingt-deux pièces avaient été envoyées, ce qui n'est déjà pas mal!

Le soir, un banquet réunissait les félibres & leurs amis. « Le lendemain, dit l'*Avenir de l'Ariège*, — le plus littéraire des journaux pyrénéens, — les félibres se retrouvent à Lavelanet chez le dévoué capiscol de Mount-Segur, M. Arthur Caussou, qui dirige avec l'autorité d'un érudit le premier pèlerinage à Montségur, château démantelé d'où l'on jouit d'une vue admirable. Les vieux murs étonnés résonnent encore une fois des vieux accents languedociens, & le soir, à Lavelanet, la vaillante troupe se réunit dans les salons du président, où a été tenue une cour d'amour devant un essaim de jeunes & belles dames dont l'amabilité & la grâce n'ont pas peu contribué au succès de cette soirée.

« Ce n'est pas encore fini. Le mardi matin, sous un soleil radieux, l'*Escolo de Mount-Segur* tenait une réunion dans les ruines du château de Raymond de Pérelhe, dont les mânes ont dû tressauter en entendant la poétique apostrophe du majoral Perbosc. On projette déjà les grandes lignes des fêtes futures, &, au milieu des croulantes enceintes historiques, on déclare terminées les fêtes de 1896; puis on se donne rendez-vous « à l'an que ven! »

Digitized by Google

## La statue de Barbanègre à Pontacq.

L'inauguration de la statue de Borbanègre a eu lieu le 26 août, sous la présidence de M. Doux, préfet des Basses-Pyrénées, délégué par M. Barthou, ministre de l'Intérieur.

Le général Varaigne, commandant le 18e corps d'armée, représentait le Ministre de la Guerre.

La statue de Barbanègre a été érigée sur la place de la Mairie, qui porte le nom de place d'Huningue, & où, depuis 1846, se trouvait une fontaine avec cette inscription : « A la mémoire du défenseur d'Huningue. »

Le socle, exécuté par le sculpteur Cross, est de marbre des Pyrénees. La statue, œuvre du sculpteur Marqueste, est de bronze. Le général Barbanègre est debout, tête nue. Il tient son épée dans sa main droite. L'allure est martiale & fière.

Sur la face principale du piédestal, un bas-relief reproduit le tableau de M. Édouard Detaille, du musée du Luxembourg. L'inscription suivante est gravée au-dessous :

BARBANÈGRE (1772-1830). — LES ENFANTS DE PONTACQ.
LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Sur la face gauche, une autre inscription rappelle la déclaration de Barbanègre au général autrichien :

J'AI DES VIVRES, DE LA POUDRE ET DE L'HONNEUR,
JE NE ME RENDRAI PAS (1815).

La face droite évoque les noms des batailles & sièges où Barbanègre s'illustra :

AUSTERLITZ, IÉNA, AUERSTAEDT, EYLAU, ECKMUHL, RATISBONNE, WAGRAM, NEWERK (ILE), MINCK, BOUSSON, SMOLENSK, BORISTHÈNE (PASSAGE DU), STETTIN, HUNINGUE.

Près de là se trouve la maison où naquit Barbanègre. Cette maison appartient aujourd'hui à sa nièce, Mme veuve Laborde-Dabat. Au-dessus de la porte cochère, la date 1766 indique l'année de la construction.

Des discours ont été prononcés par M. Hoô-Paris, maire, & par M. Quintaa, député, qui ont célébré les vertus civiques du général Barbanègre, & par le général Varaigne, qui a rappelé l'héroïsme du défenseur d'Huningue.

## Deux toiles de Murillo à Llivia.

Dans l'enclave espagnole de Llivia, le Dr Charles Salsas est mort subitement de la rupture d'un anévrisme, en revenant de voir un malade.

M. Salsas était un érudit distingué; il possédait chez lui deux belles toiles de Murillo provenant de la vieille église espagnole saccagée jadis

Digitized by Google

par les troupes françaises. De nombreux amateurs & envoyés du musée du Louvre & du musée de Londres avaient vainement, à maintes reprises, offert des sommes considérables à M. Salsas pour l'acquisition de ces deux toiles. M. Salsas avait toujours refusé de s'en dessaisir. Peut-être sa famille consentira-t-elle à vendre ces deux chefs-d'œuvre de Murillo que de nombreuses personnes venaient admirer de fort loin.

### Trois tableaux de Goya au musée de Castres.

Le musée de Castres vient de s'enrichir de trois importants tableaux de Goya, légués à la ville par un peintre languedocien, M. Marcel Briguiboul.

L'un d'eux, de dimensions considérables, $3^m18$ sur $4^m40$, représente une *Réunion des Cortès*. Les premiers plans sont occupés par des députés; le roi, entouré de grands dignitaires, est placé au fond du tableau; sa figure est traitée de façon si sommaire qu'il est impossible de l'identifier. Est-ce Charles IV, Joseph Bonaparte ou Ferdinand VII?

La facture du tableau, d'une part, & l'oubli dans lequel cette œuvre remarquable a été laissée par les contemporains, permettent seulement de supposer que le principal personnage était le roi Joseph, *el rey intruso;* Goya ne se sera pas soucié de faire connaître à ses compatriotes une toile qui rappelait ses excellents rapports avec ce souverain.

Le second tableau est le portrait d'un homme vêtu à la mode de 1810 à 1820. On a cru d'abord que c'était l'image de l'artiste, mais il faut, croyons-nous, écarter cette hypothèse.

La troisième toile est le portrait d'un courtisan de Charles IV, peint entre les années 1780 & 1790, lorsque Goya, premier peintre de la Chambre, était le portraitiste favori du grand monde.

### Les routes des Pyrénées. Le port de la Ténarèse.

M. Henri Courteault, archiviste aux Archives nationales, a donné lecture à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres d'un mémoire de M. Paul Labrouche, archiviste du département des Hautes-Pyrénées, sur le « port » de la Ténarèse.

L'auteur du mémoire établit que — tandis que, de nos jours, la chaîne des Pyrénées n'offre de route carrossable qu'à ses deux extrémités, — il existait, dès l'époque anté-romaine, une grande route centrale des Pyrénées.

Le tracé de cette route, généralement appelée « Ténarèse » — de la dénomination qu'elle portait en Armagnac — n'était fixé d'une manière définitive que jusqu'à la limite du plateau de Lannemezan.

A l'aide de documents d'archives restés jusqu'à ce jour ignorés & de relevés topographiques pris sur les lieux mêmes, M. Labrouche a pu en déterminer la trace à partir de ce plateau jusqu'en Espagne. Cette route qui, par l'Aquitaine, mettait le nord & le centre de la Gaule en relation avec l'Espagne, fut utilisée pendant la conquête romaine &

Digitized by Google

servit de grande voie aux lieutenants de César pour soumettre les populations remuantes du Midi. Délaissée après la conquête, elle resta chemin de voiture, d'accès de plus en plus difficile, durant tout le moyen âge & jusqu'au début du dix-septième siècle. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un des très nombreux chemins muletiers qui traversent la chaîne dans sa partie centrale.

Le *Journal des Débats* ayant rendu compte de cette communication, M. LABROUCHE a écrit au Directeur la lettre suivante :

« Dans votre numéro du 4 courant, vous avez bien voulu mentionner la communication relative à *la grande route centrale des Pyrénées*, que j'ai faite à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, au début de la séance de vendredi dernier.

« Je lis dans ce compte rendu :

« Tandis qu'actuellement la chaîne des Pyrénées n'offre pas de pas-
« sage au centre, mais *un seulement à chacune de ses extrémités...* »

« Cette assertion, bien qu'étrangère à mon mémoire, serait exacte, s'il était spécifié dans la citation que ce qu'on entend par *passage* est une *voie ferrée*. Il en est tout autrement s'il s'agit de *routes carrossables* ou de *chemins muletiers*.

« J'ai eu soin, en étudiant le tracé de la Ténarèse dans la vallée d'Aure, de noter la coexistence de cinq voies transpyrénéennes, dont trois sont portées sur les itinéraires romains & les deux autres, — la Téranèse & la corniche de la Bidassoa, — ne sont relatées que dans les documents postérieurs.

« Je n'ai pas eu à m'occuper des voies nouvelles; mais si j'avais cru devoir en donner l'énumération, j'aurais fait remarquer que, sans vouloir suivre sur ses mille kilomètres de développement la crête géographique des Pyrénées, entre l'Ampourdan & la Galice, il existe de la Méditerranée à l'Océan quatorze routes internationales, dont six inachevées en France ou en Espagne, à savoir :

« 1° De Perpignan à Barcelone, par le port de Perthus (voie romaine);

« 2° De Perpignan à Lérida, par le col de la Perche & la vallée du Sègre (lacune en Espagne);

« 3° De Foix à Barcelone, par les cols de Puy-Morens & de Tosas (croise la deuxième voie à Bourg-Madame);

« 4° De Saint-Girons à Lérida, par le port de Salau (lacune en Espagne; à peu près impraticable en France, dans la partie haute);

« 5° De Montréjeau à Lérida, par le val d'Aran & le pla de Béret (lacune en Espagne; se confond avec la quatrième voie à la descente du port);

« 6° De Luchon à Bosost, par le Portillon (à peu près impraticable dans la partie haute);

« 7° De Pau à Saragosse, par le port d'Anéou (lacune en France);

« 8° D'Oloron à Saragosse, par le Somport (voie romaine);

Digitized by Google

« 9° De Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, par le port d'Haneta & Roncevaux (voie romaine rectifiée);

« 10° De Saint-Jean-Pied-de-Port à Fontarabie, par le col d'Ipéguy (lacune en France);

« 11° De Bayonne à Pampelune, par le col de Maya & le port de Velate (croise la dixième voie à Elizondo);

« 12° De Cambo à Fontarabie, par le col de Lissariéta (lacune en France; croise la onzième voie à Espelette & se confond avec la dixième à Véra);

« 13° De Saint-Jean-de-Luz à Pampelune, par le col d'Ibardin (se confond avec la dixième voie à Véra & avec la onzième à Alugairre);

« 14° De Saint-Jean-de-Luz à Saint-Sébastien, par le pont de Behotre (route de Paris à Madrid, croise la dixième voie à Irun).

« En outre, j'ai indiqué qu'il subsistait dans la partie centrale de la chaîne, — qui n'est plus praticable aux chars depuis l'abandon de la Ténarèse, — un grand nombre de chemins muletiers.

« Je vous serais d'autant plus reconnaissant de vouloir bien rectifier, d'après ces données, la note publiée dans votre estimable journal qu'il est plus difficile de faire revenir les auteurs modernes sur l'opinion reçue qu'« il n'y a que deux routes dans les Pyrénées », alors qu'il en existe huit achevées, dont sept excellentes & six autres amorcées, dont trois, — Sègre, Anéou & Lissariéta, — tracées sur presque tout le parcours en lacune.

« Les meilleures géographies & les cartes récentes ne sont pas au courant à cet égard, ce qui est regrettable, aussi bien au point de vue stratégique qu'au point de vue commercial. »

## Un poète aux Pyrénées.

Armand Silvestre n'est pas de Toulouse, comme on le croit à Paris. Il a seulement passé dans cette ville une partie de sa jeunesse. Il y compte des amis personnels &, comme partout, maints admirateurs. Il y revient toujours avec un visible plaisir & il l'a superbement chantée en prose & en vers. Mais en réalité il est né dans l'Ariège, à Tarascon, & il semble assez infidèle à son berceau. Ce sont les Hautes-Pyrénées, surtout la vallée d'Argelès, qu'il fréquente, & chaque année il exprime avec enthousiasme ses impressions à la vue des splendeurs de la montagne. Voici la page qu'il leur consacra ces vacances dernières :

*Soir dans la montagne.*

Sous un flot de vapeurs d'azur & d'améthiste
Le couchant a laissé les rocs silencieux.
L'âme tiède du soir baigne leur grandeur triste
Et leurs profils hautains se perdent dans les cieux.

Leurs sereines hauteurs, l'une à l'autre enchaînées,
Comme les flots mouvants qu'emporte le reflux,

Digitized by Google

S'effacent, & s'éteint l'ombre des Pyrénées
Que le cor de Roland ne réveillera plus.

Les confuses clartés qui font le crépuscule
Ferment leur aile blanche, & jusqu'à l'horizon
Qui, sous l'œil inquiet, dans le vide recule,
L'ombre mystérieuse a formé sa prison.

Voici l'heure d'angoisse où tout se fond en elle,
Où tout semble mourir en d'inconnus trépas,
Où, se dressant au seuil de la Nuit solennelle,
Les formes ne sont plus qu'une embûche à nos pas...

Mais soudain un croissant a déchiré la nue,
Et, suspendant un pleur de flamme au firmament,
Chaque étoile à son tour au fond des cieux venue,
Chasse un peu de cette ombre & brille lentement.

Un souffle de lumière erre au contour des choses
Et ranime l'esprit dont chacune est hantée :
Et, comme un rayon glisse en des paupières closes,
Sur les cimes des monts s'éveille une clarté.

Ah! comme un vin vermeil qui fait le cœur moins sombre,
Gardez un peu du feu qui, sur vos crêtes, luit,
Montagnes qui tendez vos grandes coupes d'ombre
Au ruissellement d'or des astres de la Nuit.

Armand SILVESTRE.

*Argelès, août 1896.*

---

# NÉCROLOGIE

## Marc MILLAS.

Les personnes qui dans notre Midi toulousain ont consacré leur vie au commerce & à l'industrie, & ont vu la prospérité couronner leurs efforts, s'intéressent peu en général aux affaires publiques & aux besoins généraux du pays. Il y a d'heureuses exceptions, & Marc Millas est justement une d'elles.

Le rôle important qu'il a joué dans la Commission internationale des chemins de fer transpyrénéens justifie à lui seul cette courte note que la *Revue des Pyrénées* doit à sa mémoire, & la publication de son portrait. On sera bien aise un jour, — l'œuvre du percement des

Digitized by Google

MARC MILLAS

Digitized by Google

Pyrénées étant accomplie, — de retrouver & de connaître la physionomie d'un des promoteurs de l'entreprise.

Marc Millas, né à Tarbes le 9 mai 1846, termina ses études à l'Ecole supérieure de commerce de Paris. A Toulouse, il fut bientôt un des notables manufacturiers, &, dès 1881, il faisait partie de la Chambre de commerce. C'est là, qu'en étudiant avec ses collègues l'avenir de notre ville, il acquit la certitude du développement de la richesse publique qu'amènerait la percée de la chaîne des Pyrénées. Ses travaux sur cette question & d'autres attirèrent sur lui l'attention du Ministère des Affaires étrangères qui lui confia diverses missions en 1882, 1883, 1884, & le nommait, le 13 juin 1885, consul de deuxième classe hors cadre, pour lui permettre d'être adjoint à la délégation française dans la Commission mixte des chemins de fer transpyrénéens. Puis, en considération des services rendus & pour lui donner l'autorité nécessaire vis-à-vis du gouvernement espagnol, il fut promu consul de première classe en 1888 & consul général en 1893.

Il fut un des principaux organisateurs de l'Exposition universelle de 1889, à l'inauguration de laquelle il reçut la croix.

Nous n'avons pas à parler ici de sa collaboration aux travaux de la Chambre de commerce, sauf pour mentionner la part très importante qui lui revient dans l'établissement du réseau téléphonique interurbain. Mais nous devons rappeler qu'il fut un des principaux organisateurs de la section pyrénéenne à l'exposition de Toulouse de 1887, section qui fut la plus belle qu'aucune province française présenta jamais, la plus féconde en heureux résultats pour les sciences & les lettres.

Frappé bien avant l'heure, il est de ceux que Toulouse peut regretter vivement.

---

*Le Gérant :* GARRIGOU.

---

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat rue Saint-Rome, 39. — 5114

Digitized by Google

# ARTICLES ORIGINAUX

## UN SEIGNEUR LANGUEDOCIEN

### COMPOSITEUR DE COMÉDIES SOUS LOUIS XIII

Blaise de Montluc, le célèbre capitaine du seizième siècle qu'on surnomma le *Boucher royaliste*, qu'Henri III fit maréchal de France & qui composa de si curieux Mémoires, eut pour petit-fils Adrien de Montluc-Montesquiou, prince de Chabanois, comte de Carmaing[1] & Montluc, baron de Montesquiou & Saint-Félix[2]. Celui-ci[3] fut capitaine de cent hommes d'armes, maréchal de camp, gouverneur & lieutenant-général au pays de Foix à la fin du règne de Henri IV[4], sous Louis XIII & durant les premières années de la minorité de Louis XIV. En 1613[5], le comte de Carmaing fut nommé pour être chevalier des ordres, & ensuite[6] il fit admettre ses preuves. Mais il tomba en disgrâce auprès du cardinal de Richelieu, fut compromis à la Journée des Dupes[7] & plus tard em-

1. Carmaing est le même pays que Caraman, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Villefranche (H.-Gar.).

2. Saint-Félix est aujourd'hui une commune du canton de Revel, même arrondissement.

3. Fils de Fabien de Montluc et d'Anne de Montesquiou. Voir, par exemple, Moréri & La Chenaye-Desbois en leurs articles : *Montesquiou-Montluc.*

4. L'union du pays de Foix à la couronne fut prononcée en 1607.

5. Le 10 mars 1613 (La Chenaye-Desbois.)

6. En 1629 (Moréri); le 16 décembre 1626 sur le rapport du duc de Bellegarde (La Chenaye-Desbois.)

7. La *Journée des Dupes* eut lieu le 11 novembre 1630.



Digitized by Google

bastillé, conserva sa charge de gouverneur que Jaubert de Barrault, comte de Blagnac[1], administra & dont il ne toucha pas en prison le traitement. Carmaing ne reçut point le collier du Saint-Esprit, sortit de la Bastille avant l'avènement de Louis XIV[2], testa le 12 janvier 1643[3], mourut le 22 janvier 1646[4]. Ce grand seigneur languedocien avait épousé, en septembre 1592, Jeanne de Foix, fille d'Odet, comte de Carmaing, & de Jeanne d'Orbessan ; ils n'eurent qu'une fille, Jeanne, qui épousa Charles d'Escoubleau de Sourdis. La Chenaye-Desbois ajoute que les formalités du mariage de Carmaing & de Jeanne de Foix n'avaient pas été observées, qu'ils durent solliciter une dispense de Rome par l'intermédiaire de l'official de Toulouse, & qu'elle fut enregistrée au sénéchal de cette ville le 3 octobre 1598. Le même généalogiste nous apprend que Carmaing avait eu deux bâtards avant son mariage, & qu'ils furent légitimés en mai 1632 : Marc-Antoine de Montluc-Montesquiou, né de Françoise de Rioupéroux, & Jean-Jacques, né d'Anne Guette.

Carmaing fut un personnage considérable, témoin ce que disent de lui Olhagaray, Régnier, Delescazes.

Olhagaray écrit à Mazères, le 25 septembre 1605, la dédicace du second livre de son *Histoire de Foix* & prie Carmaing de l'accepter ; le 5 du même mois, le comte venait d'entrer solennellement à Mazères[5] & le 9 d'être « receu en la tenüe des Estats généraux de Foix[6]. » Olhagaray comble d'éloges le nouveau gouverneur du comté, l'accable de citations grecques

1. Le comte de Blagnac « fit son entrée avec apparat célèbre dans Foix » le 27 août 1636. Voir Delescazes, *Mémorial historique*, rééd. Pasquier. Foix, Pomiès, 1894, p. 168.

2. Richelieu mourut le 4 décembre 1642 & Louis XIII le 14 mai 1643. Dès le mois d'avril, Carmaing était à Toulouse & se proposait de revenir à Foix. (Voir mes *Incidents de la vie municipale à Foix sous Henri IV & Louis XIII*. Foix, Gadrat, 1896.)

3. La Chenaye-Desbois.

4. Agé de soixante-dix-huit ans, dit La Chenaye-Desbois; il serait donc né en 1568.

5. Olhagaray.

6. Delescazes, p. 127. Il prononça alors « doctement », dit Olhagaray, une harangue que l'auteur de l'*Histoire de Foix* développe (pp. 719 & suiv.), « sinon à mesmes termes, du moins en mesme sens. »

Digitized by Google

& latines en prose & en vers, le compare à « un grand Phœbus esclairant l'univers », le proclame « la perle des beaux & judicieux esprits », déclare qu'il dépasse « en doctrine & scavoir les plus scavans du siècle. » C'est un esprit clairvoyant « qui tire la quintessence de toutes choses comme les plus soigneuses avettes des plus belles fleurs sans les flétrir. » Son éloquence est « naïve & nerveuse, & luitte en plein soleil. » Carmaing vit « au coupeau de ces monts estoilés des rayons de la sacrée justice. » C'est pour les Fuxéens « le grand comette que les Grecs appellent *kéleustèn* », & ils sont bien heureux de vivre « sous les ailes d'un si parfaict & relevé chef. » Comme le noble seigneur est apparenté à la maison de Foix, Olhagaray est aise de lui offrir son ouvrage « comme estant des mesches & de lamperons de vostre gloire », car le comte de Carmaing, dit-il, sert « en ceste mer orageuse de phare & d'estoile du nord », & est bien digne de commander « non sur le comté de Foix seulement, mais sur tout ce que l'Océan enserre de ses bras. »

Régnier, le célèbre satirique qui fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609 & mourut à Rouen le 22 octobre 1613, avait pour oncle maternel Desportes, qui mourut le 6 octobre 1606 & a laissé la réputation d'un agréable poète. Desportes avait été le favori d'Anne de Joyeuse, son conseiller intime & une sorte de ministre, & il avait fait attacher son neveu au frère de ce dernier, François de Joyeuse, cardinal-archevêque de Narbonne & protecteur des affaires de France à Rome en 1586. Or, l'un des amis de Desportes était Charles de Lavardin, abbé de Beaulieu à sept ans & évêque du Mans à quinze, fils de Catherine de Carmaing & parent du célèbre Montluc; d'où la dédicace de la satire II de Régnier « à M. le comte de Caramain. » Il commence par louer ce seigneur languedocien & reconnaître qu'il est son obligé :

Comte de qui l'esprit pénètre l'univers,
Soigneus de ma fortune, & facille à mes vers,
Cher soucy de la Muse & sa gloire future,
Dont l'aimable génie & la douce nature
Faict voir inaccessible aus efforts médisans
Que Vertu n'est pas morte en tous les courtisans.

Digitized by Google

Delescazes, comme Olhagaray & Régnier, dit le plus grand bien de Carmaing. C'est un « très illustre & méritant seigneur, assorty de toutes les qualitez qu'on peut désirer en un gouverneur si estroitement lié au service des Fleurs de Liz »; sa valeur, sa prudence, sa fidélité méritent l'admiration, ainsi que « sa grande douceur[1], piété, modération, expérience & autres excellentes vertus... Il nous a tousjours généreusement conservez & garantis de toute sorte d'hostilité, traitant au surplus avec une telle dextérité & singulière prudence les affaires communes[2]. » Ici, Delescazes, si dur ailleurs pour Olhagaray, commet un aimable plagiat & écrit : « *Ainsi que les plus soigneuses avettes*, essorant leur vol sur les plus agréables campagnes madrées & diaprées d'une diversité de fleurs odoriférantes, retirent doucement la liqueur *des plus belles*, *sans toutesfois les flétrir* ny gaster, pareillement cet héroïque seigneur, sans nous incommoder, *tirant seulement la quintessence* du courage des Foixiens, donna par sa terreur plus de sujet aux ennemis de craindre que de nous assaillir....., ce magnifique seigneur qui, en cette épineuse tourmente si orageuse, nous a garantis du naufrage & de la visite de plusieurs hostes estrangers. » Delescazes a la dent dure contre Olhagaray, « soy disant ministre de la parole du Christ, persistant en la malice des autres hérésiarques[3] »; mais, quand il glorifie Carmaing, c'est le geai paré des plumes du paon. Avec les huguenots vaincus, Carmaing se montra, dit encore Delescazes, « père commun d'un peuple désolé, & tascha, par un sage remède, de dissiper les nuages qui offusquoient la veüe des plus hardis..... très doux envers eux & indulgent pour la punition de fautes passées[4]. » Bref, il eut « tousjours ses desseins aussi hauts que son courage & ses projets relevez au-dessus du commun[5]. »

1. Cf. le jugement de Régnier.
2. P. 127 de la réédition Pasquier.
3. P. 89.
4. P. 163. On connaît la manière dont il épargna le château de Léran, sur la prière de la châtelaine, catholique & issue de la famille de Lévis, & cela au moment où le baron de Léran est à la tête des huguenots.
5. P. 147.

Digitized by Google

Ainsi loué par Olhagaray, par Régnier & par Delescazes, Carmaing fut assurément un des meilleurs gouverneurs du pays de Foix[1]; mais ce n'est pas à ce titre que nous parlons de lui : on peut se reporter au *Mémorial historique*. C'est comme littérateur que nous voulons le faire connaître. On cite, en effet, de lui quelques pièces de théâtre : *les Jeux de-l'inconnu*, *l'Infortune des filles de joie*, surtout *la Comédie des Proverbes*. Cette pièce, jouée en 1633, eut un assez grand succès & peut servir à apprécier dans quelle mesure ce fils du Languedoc, gouverneur du comté de Foix sous Louis XIII, fut, comme le disait Mathurin Régnier, le *cher soucy de la Muse*. La première édition parut à Paris, en 1633, chez le libraire Fr. Targa, sous la forme d'un petit in-8°; au cours d'un récent voyage à Paris, nous avons eu en mains la quatrième, publiée à Paris, en 1698, chez Jean Musier, rue du Petit-Pont, à l'image saint Antoine. Nous allons l'analyser & montrer ce qu'était l'œuvre, autrefois la plus remarquée, d'Adrien de Montluc, comte de Carmaing, lieutenant général & gouverneur du pays de Foix de 1605 à 1646[2].

La *Comédie des Proverbes* doit son titre à ce que chacun y parle sans cesse avec des expressions proverbiales, dont quelques-unes ont duré jusqu'à nos jours. Ce n'est donc pas ce que nous appelons aujourd'hui *un proverbe;* mais chaque personnage ne s'exprime que par sentences communes, familières, souvent grossières, quelquefois même difficiles à comprendre. Que ce soit un chef-d'œuvre d'imagination pour le fond & d'esprit pour la forme, nous ne le disons pas : la comédie de Carmaing est d'invention assez banale, & l'interminable défilé de proverbes qui passe sous les yeux du lecteur n'a pas

1. Voir aussi P. Ant. Brun, *Les guerres religieuses dans le pays de Foix sous Louis XIII* (*Bull. de la Soc. ariég.*, t. V, pp. 11, 39, etc...) & mes *Incidents de la vie municipale à Foix sous Henri IV & Louis XIII.*

2. Nous ne disons pas qu'elle ait été composée à Foix, durant les assez rares séjours que Carmaing y fit, & à la faveur des loisirs qu'il pouvait avoir dans le château des anciens comtes. On sait que les gouverneurs de province résidaient peu. A Foix, ils étaient représentés surtout par leurs lieutenants ou par les gouverneurs particuliers de la ville & du château ou même par les lieutenants de ces derniers.

Digitized by Google

de quoi provoquer un grand enthousiasme. Ce n'est pas du Molière, mais une de ces mille pièces qui gardent depuis le seizième siècle le reflet de la comédie italienne & espagnole, qui empruntent l'intrigue, le dialogue, les types & le comique au delà des Alpes & des Pyrénées, qui ont « pour caractère commun l'énormité du comique. On peut se demander comment la société contemporaine de Louis XIII, & qu'on se figure si délicate & si polie, a pris plaisir à de telles œuvres; mais qu'on lise Tallemant, on ne s'étonnera plus[1]. » Corneille a fait jouer sa *Mélite* en 1629 : « On n'avait jamais vu jusque-là que la comedie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs », écrivit-il plus tard dans l'*Examen* de son coup d'essai. Ces *personnages ridicules* que le jeune poète se félicitait de n'avoir pas mis dans sa première comédie, le comte de Carmaing les a placés dans la sienne & sans grande originalité.

Le prologue est fait par *le Dr Thesaurus*. Il prodigue les citations de Pythagore, de Platon, de Socrate, d'Aristote & les phrases latines. Il se dit supérieur à tous : « Il n'y a non plus de comparaison d'eux à moi que d'un écolier à un maître, d'un butor à un épervier, d'un âne à un cheval, d'une fourmi à un éléphant, d'une montaigne à une souris, & parlant par révérence, d'un[2]... à un pain de sucre. » Le docteur se proclame « le tripier d'élite, le pot aux tripes, le prototype de doctrine, l'encyclopédie. » Il rappelle que, « quand les canes vont aux champs, la première va devant » & dit que ses souliers sont percés. « *Vos debetis sepelire*, vous devez scavoir qu'il est aujourd'hui la Saint-Lambert : qui sort de sa place la perd; que la conserve vaut mieux que le résiné; que, si des docteurs de nouvelle impression & de la dernière couvée, ayant chauffé

1. Lanson, *Hist. de la littér. franç.* Paris, Hachette, 1895, pp. 496 & suiv., où l'on trouvera un résumé des travaux de Viollet-le-Duc, des E. Fournier & des V. Fournel. — Cf. Ferdinand Brunetière, *Époques du théâtre français* : « Ah ! Messieurs, certes nos pièces n'étaient pas difficiles, qui s'éclataient de rire & se conjouissaient aux comédies d'alors, à ces traits d'extravagance espagnole & de bouffonnerie italienne. »

2. *Stercus*. — On nous permettra de ne citer qu'en latin certaines facéties d'un goût spécial.

Digitized by Google

leur vert coquin & enfermé leur langue sous la cheminée des médisans, veulent tondre sur œuf & corriger le *Magnificat* à matines », il leur rivera leur clou. Thesaurus termine en citant d'autres proverbes . « A bon chat bon rat... s'ils nous donnent des pois, nous leur donnerons des fèves », & raille ses auditeurs qui, « *motus*, bouche cousue, ressemblent au perroquet de maistre Guillaume qui ne dit mot & n'en pense pas moins[1]. »

La *Comédie des Proverbes* a trois actes. Au premier, nous voyons d'abord un gentilhomme plus noble que riche, *Lidias*, qui aime depuis longtemps *Florinde*, fille du Dr Thesaurus, mais sans espoir de l'épouser, à cause du capitaine *Fierabras*[2] qui la recherche en mariage & a « plus de moyens » que lui. Lidias & son valet *Alaigre* citent force proverbes, tels que : « Tant va la cruche à l'eau... » Ils enlèvent la belle, malgré le valet du *Dr Philippin*, qui est qualifié de « gros soufleur de boudin, mon petit cochon », & qui se désole de voir emmener la jeune fille « roide comme le banc d'un huis. » Il fait le blessé : « Tu n'es pas ladre », lui dit Alaigre, « tu sens bien quand on te pique... Monsieur, nous mangerons du boudin, voilà la grosse bête à bas. — Ce seroit dommage qu'il mourût un vendredi », répond Lidias : « il y auroit bien des tripes perdues. » Philippin en prend son parti & tous quatre se sauvent[3]. — Deux voisins, *Marin* & *Bertrand*, ainsi que l'ap-

1. Voilà déjà les grandes phrases, le latin de cuisine & la vanité des médecins tels que Molière & ses contemporains les mettent sur la scène.

2. Bellemore, dit le capitan matamore, était l'un des principaux acteurs du Marais & avait incarné le type qui reparut alors dans une foule d'ouvrages. Corneille l'a placé dans son *Illusion comique* (1636), mais c'est le seul qu'il ait mis en scène, « & comme qui dirait son *César de Bazan* » (Brunetière). Le Fierabras de Carmaing & le Matamore de Corneille se ressemblent un peu; mais rien n'empêche de préférer ce dernier, aves ses *cadediou* et ses *parbieu*. Le capitaine Fracasse de Théophile Gautier est connu, & l'on a vu récemment que, transformé par M. Émile Bergerat en personnage de théâtre, il n'a pas provoqué l'enthousiasme à l'Odéon.

3. Chacun de ces valets a bien le type du *gracioso* espagnol, abondant en bouffonneries & en turlupinades.

Digitized by Google

prenti du premier, *Clabault*, appellent au secours : « La fille du docteur crie comme un aveugle qui a perdu son bâton... ils sont armés comme des Jacquemarts & montés comme des saints Georges... allez vous frotter le nez au c... de ces gens-là... ils ont fait déjà haut le corps jaquette de gris & vont comme des chats maigres & comme s'ils avoient le feu au c... » Thesaurus revient alors des champs, cite du latin à sa servante *Alison*[1] qu'il qualifie d'indécrotable : « Voilà du latin de cuisine », lui répond-elle, « il n'y a que les marmitons qui l'entendent... si vous soupez dès le matin de peur de[2]... au lit, vous êtes plus avare qu'un usurier. » Alors le docteur apprend que sa fille est enlevée. « Voilà que c'est », dit *Macée* sa femme, « que de laisser les oisons & les bêtes à la maison. — Hélas! » s'écrie le savant homme, « me voilà réduit au bâton blanc & au safran; j'ai perdu la plus belle rose de mon chapeau, moi qui avois une fille belle comme le jour. » — A la scène VII, nous retrouvons les quatre fugitifs en route pour une métairie que Lidias possède à la campagne. L'amoureux jure à la belle qu'il l'aimera « plus que mes petits boyaux », la conservera « comme la prunelle de mon œil » & lui sera fidèle « comme le bon chien à son maître. » Philippin dit qu'il leur est tout dévoué : « Je vous ayme mieux tous deux qu'une bergère ne fait un nid de tourterelles. » A quoi Alaigre répond qu'il fait des comparaisons saugrenues & les « enfile comme crottes de chèvres. » Les deux valets se disputent, parlent de poux & de crottes, de pieds de mouches & de beaux y grégeois. Lidias leur ordonne d'être « camarades comme cochons. — Ne sais-

1. Alison était un acteur de la troupe du Marais, dont le rôle habituel était celui d'une vieille nourrice. En décembre 1634, un ordre de Louis XIII le fit passer à l'hôtel de Bourgogne. On sait que, dans ses deux premières comédies (*Mélite* & *la Veuve*), Corneille avait mis le personnage de la *nourrice*, joué par un homme habillé en femme, ce qui faisait beaucoup rire les spectateurs d'alors. Dans sa troisième comédie, *la Galerie du Palais*, il plaça un personnage de *suivante* qui fut une nouveauté. Carmaing est dans la tradition courante pour le type des servantes que nous retrouvons chez Molière. Son Alison n'est peut-être pas une nourrice, mais elle est de la famille des Dorine, des Martine, des Nicole et des Toinette.

2. *Mingere.*

Digitized by Google

tu pas », dit l'un des valets, « que, qui veut vivre longuement, il faut donner à son c... vent. — Oui, mais pour vivre honnêtement, il ne faut...[1] si puant »; à quoi Lidias leur dit de changer « de note. » On parle alors du capitaine « qui croyoit tenir Florinde comme un...[2] à la main ». La jeune fille le qualifie d'avaleur de charrettes ferrées, de mule & d'âne rouge, de menteur, dit qu'il est blond « comme un pruneau relavé », & que, pour la bourse, il est « sec comme un rebec, plus plat qu'une punaise. — Et plus glorieux qu'un[3]... », ajoute Philippin, « & rebiffé comme la poule à Grosjean. » Enfin, Alaigre parle au violon : « Soufflez, ménétrier, l'épousée vient », & l'acte I finit.

Au deuxième, Fierabras parle à Thesaurus & lui cite de l'espagnol. « Oui, Florinde, qui se marie par amourette, a pour une bonne nuit beaucoup de mauvais jours. » Il dit que le père est plus triste qu'un bonnet de nuit sans coiffe, « plus cojols qu'une chatte qui trouve ses petits morts », & il se proclame « roy des hommes, phénix des vaillans, général des régimens de Tartarie, Moscovie & autres. » Le capitan menace la servante Alison de l'envoyer « à Mortagne ou à Cancale pêcher des huîtres »; à quoi elle lui répond qu'il fait du bruit « comme un cent d'oisons. » Fierabras déclare au docteur qu'il va se venger, qu'il est « bouffi de colère — si constipé », dit Alison en aparté, « qu'il n'en pouvoit...[4] », — qu'il va courir « aux antipodes & dans les entrailles de la terre », que d'un seul bras il tuera les ravisseurs « comme des hannetons », même si ce sont des Samsons, des Hercules, des Polyphèmes, &c... (& à ce propos nous sautons onze noms propres), des Robert le Diable, des Geoffroys à la Grand'-Dent, des Gargantuas. Alison le compare à une corneille qui abat des noix, l'appelle capitaine plante-bourdes; il répète au docteur que ses projets ne sont point « des contes de la cigogne. » — A la scène III reparaissent les amoureux. Lidias dit qu'il est un Richard sans peur, qu'il ne craint « ny loups ny liè-

1. *Pedere.*
2. *Peditum.*
3. *Id.*
4. *Nec mingere nec cacare.*

Digitized by Google

vres s'ils ne volent », qu'il se débarrassera du père & du capitaine. Survient Alaigre qui a vu Fierabras « grave comme une statue de marbre, comme un âne qu'on étrille, comme un Espagnol à qui on donne le chiquin » ; ils se sont disputés, ont échangé des injures telles que « gros bec, preneur de tabac, grimant le père au diable, veau, pourceau. » Les deux valets recommencent à se quereller malgré Lidias. Tous quatre se mettent à l'ombre & goûtent aux provisions que Philippin a apportées. « Vous êtes ici traitée à la fourchette », dit le jeune homme. — « Une pomme mangée avec contentement vaut mieux qu'une perdrix dans le tourment », répond la belle. — « Andouilles de Troyes, saucissons de Boulogne, marrons de Lyon, vin muscat de Frontignan, figues de Marseille », chante l'un des valets. Lidias dit qu'il fait chaud, qu'il y a des mouches, qu'on peut « mettre casaquin bas. — Nous voilà déshabillés le mieux du monde », répond Florinde : « Çà ! jouons un peu à cligne-musette. » Ils s'endorment. Surviennent quatre Bohémiens[1], « le coefre », une vieille, sa fille & « le gagou », poursuivis pour vol par le prévôt. Ils ont peur « que le brimort ne leur chasse les mouches de dessus les épaules au c... d'une charrette », prennent les vêtements que les dormeurs ont retirés, laissent les leurs & s'en vont. Les deux valets se réveillent alors, ne trouvent que « des fripes propres à jouer une farce, riolées, piolées comme la chandelle des Rois », & appellent leurs maîtres. On décide d'aller dans ce costume voir le docteur Thesaurus qui ne les reconnaîtra pas, de lui donner « une cassade », lui dire la bonne aventure & de le faire consentir à recevoir sa fille avec l'époux de son choix. Alaigre dit qu'à la cour du Grand Coefre il a été « marmy matrois, cagoux, polisson & casseur de hannes. » — La scène change : voici Fierabras, qui déplore que « les petits avortons de la nuit, les pygmées » qui lui ont ravi sa belle soient introuvables. « Ha ! que si j'eussé été en

1. Ces Bohémiens, — les *gitanes menteurs* dont parlent les poésies du chanoine de Pamiers, Barthélemy Amilia, — ne sont pas étrangers à l'intéressante corporation des gueux & chenapans de Jacques Callot, dernièrement produits sur la scène de la Porte-Saint-Martin, à Paris, par MM. Caïn & Adenis frères.

Digitized by Google

chair & en os comme saint Amadou, ils n'eussent pas retourné sans vin boire ny bête vendre. »

A l'acte III reparaissent les amoureux & les valets, déguisés tous quatre en Bohémiens. Alaigre dit qu'ils ont tous quatre l'air « de carabins de la comète & d'éveillés qui ne cherchent que chape-chute; Florinde a la mine de ces ficheuses qui ressemble aux balances d'un boucher qui pèsent toutes sortes de viandes, & la voilà troussée comme une poire de chiot. » Elle passera donc pour une bourgeoise du Nil ou d'Alger, Lidias pour un pèlerin de la Mecque; Philippin dira la bonne aventure & Alaigre lui déclare qu'il marche « comme une truie qui va aux vignes. » — Fierabras dit au docteur qu'il n'a rien trouvé. — A la scène III, les faux Bohémiens dansent, & si bien que Macée les trouve beaux; Florinde dit la bonne aventure à son père & à Fierabras, qui tire son épée & déclare que ce glaive « fait fuir dix millions d'hommes plus vite que la foudre. » Florinde lui répond qu'il sera « plus qu'Achille » & qu'il est « déjà mieux que Samson », qu'il a tué des adversaires « de toutes les cochonnées », mais qu'il n'épousera pas celle qu'il aime. Le capitan tombe amoureux de la prétendue Egyptienne, dit qu'une fille sans ami est un printemps sans rose, la prie de l'embrasser « à la pincette », déclare qu'elle est gracieuse « comme une poignée d'orties » & plus farouche que la biche au bois; elle le compare à un perroquet & il se dispute avec les valets. — A la scène IV paraissent *le prévôt & les deux archers* qui poursuivaient les voleurs : « La lune commence à montrer ses cornes », dit le représentant de la police. — A la scène V, Fierabras dispose des musiciens qui donnent une sérénade à « la petite Egyptienne pour qui les soupirs du capitaine sortent plus vite qu'un tonnerre »; mais revoici le prévôt & il se dispute avec le capitan. Lidias reconnaît dans le prévot son frère, lui dit pourquoi ils ont ce costume, l'invite à entrer auprès de Florinde. Fierabras reparaît & se désole : « Le Mars des mortels va faire baiser les pas de cette petite barbouillée à cinq cents monarques & se faire adorer par mille princesses. » Mais le prévôt ramène la fille à son père qui la nomme « sa petite rate, sa petite fressure. » Alaigre déclare à Alison que, pour

Digitized by Google

une servante, elle a « les yeux riants comme une truie brûlée » & qu'il l'aime comme son maître adore Florinde. Le docteur consent à ne plus avoir pour gendre « ce donneur de canards à moitié qui nous promettoit tant de châteaux en Espagne », & Macée consent au mariage de Lidias & de leur fille. Les deux valets se disputent les bonnes grâces d'Alison, qui leur dit qu'ils sont « comme deux loups après une brebis », qu'Alaigre est bâti comme deux œufs & un morceau de fromage, que Philippin est « tout jeune & joyeux », qu'il a « les dents plus longues que la barbe & de la barbe aux yeux. » C'est le valet du docteur qui a le dernier mot : « *Finis coronat tempus*, dit le seigneur Thesaurus; la fin couronne les taupes; tirez le rideau, la farce est jouée. Si vous la trouvez bonne, faites-y une sauce, ou faites rôtir & bouillir & traîner par les cendres, & si n'êtes contents, couchez-vous auprès; les valets de la feste vous remercieront. Bonsoir, mon père & ma mère & la compagnie. »

Telle est la *Comédie des Proverbes*, jouée en 1633 & qui eut plus de succès que les deux autres pièces du même auteur languedocien dont les noms ont été conservés, *les Jeux de l'inconnu* & *l'Infortune des filles de joie*. L'œuvre du noble seigneur languedocien semblera-t elle bien distinguée? Nous ne le pensons pas, & il est fort possible qu'on aime mieux lire les premières comédies de Corneille, celles de Rotrou & de Desmarets de Saint-Sorlin. Telle qu'elle est, la pièce du gouverneur général du comté de Foix sous Louis XIII mérite encore d'être connue. Elle vaut mieux que les farces ou les horreurs de je ne sais quels auteurs, qui indignaient un austère évêque de Pamiers & le poussaient à excommunier les laïques & les prêtres qui y assistaient[1]. Mais elle étonne sous la plume d'un seigneur aussi galant & rafiné que Carmaing. Aux gaillardises de sa comédie, que l'on compare la douceur, la politesse, l'élégance qu'il montre sans cesse, ses belles manières[2], sa tenue si distinguée au carrousel que le duc de Ventadour, lieutenant général du Languedoc, organisa à

1. Voir *Revue des Pyrénées*, 1895, p. 374 et suiv.
2. P. Ant. Brun, *l. c.*, p. 11.

Digitized by Google

Toulouse durant l'été de 1624. Lors de cette fête, où l'on célébrait ce que l'on prenait pour la fin des hostilités avec les protestants, Carmaing commande l'une des quadrilles, dirige certaines de ces entrées « non moins brillantes que mythologiques, mais d'une mythologie spéciale qui alliait à la préciosité italienne l'enflure espagnole [1] »; il court la bague, est vainqueur & fait mettre le prix, « qui estoit une boete de diamans au bout d'une lance, & fit appeler par le sieur des Aymards, maréchal de camp général, une dame qui estoit en une galerie, à laquelle il en fit présent [2]. »

La *Comédie des Proverbes* du brillant seigneur n'a pas cette allure chevaleresque; elle n'entre pas non plus en comparaison avec *le Menteur*, *les Plaideurs*, *Tartuſe* & *les Femmes savantes*. Le petit-fils de Montluc n'a guère mérité les éloges de Régnier & ne paraît ni *la gloire de la Muse* ni son *cher souci*. Toutefois, si les compliments de bienvenue qu'Olhagaray lui adressa & les félicitations que Delescazes lui prodiguait à la fin de sa vie apprennent à apprécier les mérites de l'administration de Carmaing, il n'était pas indifférent de le faire connaître, — sinon admirer, — comme littérateur, du moins par celle de ses œuvres comiques qui a eu le plus de succès sous le règne de Louis XIII.

G. DOUBLET.

1. *Ibid.*, p. 39.
2. *Ibid.*, d'après le *Mercure françois*, X, pp. 359 à 372.

Digitized by Google

# APERÇU HISTORIQUE DE L'HYDROLOGIE

## SCIENCE DES EAUX MINÉRALES

---

### LEÇON D'OUVERTURE DE L'ANNÉE 1896-97

DU COURS D'HYDROLOGIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOULOUSE

MESSIEURS,

Voilà déjà plusieurs années que le cours d'hydrologie existe & se fait régulièrement à la Faculté de médecine & de pharmacie de Toulouse. Pour la septième fois, aujourd'hui, nous voyons se renouveler notre auditoire, &, à chaque étape commençante, nous constatons avec un orgueil, que vous justifiez en ce moment, l'augmentation du nombre des auditeurs qui suivent l'enseignement de l'hydrologie. Ce désir & ce besoin de se familiariser avec une science généralement peu connue, est une réponse topique au scepticisme de ceux qui croyaient, lorsque notre cours a été ouvert pour la première fois, au manque d'intérêt & d'utilité de l'hydrologie.

Les succès de plusieurs d'entre vous, dans les examens, dans les concours, les thèses déjà soutenues devant notre Faculté sur des questions relatives aux eaux minérales & aux eaux potables, celles qui se préparent encore, & parmi lesquelles nous pourrions en citer qui feront le plus grand honneur à la chimie des eaux minérales, sont des résultats trop frappants pour qu'on ose aujourd'hui les méconnaître. Ils ont été, pour votre professeur, un stimulant des plus efficaces, & nous ne saurions dire trop haut à quel point ces succès de vos anciens camarades, maintenant établis, ont compensé les efforts qu'il a fallu faire pour rechercher & pour réunir les éléments épars, qui nous ont permis de constituer la synthèse de cette science.

Digitized by Google

Notre peine n'a pas été inutile, car nous recevons souvent de nos élèves du début, des témoignages écrits qui nous causent une véritable joie. Installés, comme médecins ou comme pharmaciens, dans des localités où ils se trouvent un peu éloignés des centres intellectuels, ils nous écrivent que les leçons sur l'hydrologie leur ont été bien utiles; que grâce aux notions succinctes de l'hydrogéologie & de la chimie hydrologique reçues dans ce cours, ils ont pu rendre déjà des services dans les questions de choix de sources & d'hydraulique. L'un d'eux nous disait, naguère encore, dans une lettre remplie de cœur & de reconnaissance, qu'il oubliait le terre à terre du métier, en relisant les leçons sur la constitution de la croûte solide du globe, sur la formation de l'eau, & en cherchant à appliquer sur le terrain les notions hydrologiques puisées dans nos leçons.

Ces aveux si spontanés & si multiples, Messieurs, ont profondément touché notre amour-propre, &, nous l'avouons, ils nous sont plus précieux que tous autres. Ils nous prouvent, en effet, que nous ne nous illusionnons pas en pensant que l'hydrologie est une science attachante & utile, capable, par la multiplicité des branches scientifiques auxquelles elle emprunte ses lois, d'élever l'esprit de ceux qui la cultivent, &, pour ces motifs, d'avoir de nombreux & de sérieux adeptes.

Tous ceux qui l'envisagent, avec nous, comme une science des plus pratiques pour l'humanité souffrante, voient aujourd'hui avec satisfaction qu'elle tend à être ramenée sur sa véritable voie, celle sur laquelle l'avaient conduite nos illustres prédécesseurs, & sur laquelle doivent la maintenir nos contemporains. Ils le peuvent, grâce aux découvertes chimiques & biologiques les plus récentes, qui viennent donner leur appui à la clinique, source de laquelle s'écoulent sans interruption les plus précieux bienfaits de la médecine pratique & honnête.

Nous allons consacrer cette première leçon à jeter un coup d'œil sur ce qu'était autrefois l'hydrologie, sur ce qu'elle est aujourd'hui, & sur ce qu'elle doit être un jour. Vous saisirez ainsi, Messieurs, le vrai rôle que chacun de vous, médecins & pharmaciens, êtes appelés à jouer dans le développement de

Digitized by Google

cette science, à laquelle nous nous efforcerons de vous intéresser.

Ceci ne sera pas difficile, car vous êtes tous plus ou moins Pyrénéens, & l'hydrologie est une science essentiellement Pyrénéenne. Vous en jugerez bientôt, &, en bons patriotes, vous comprendrez notre attachement à l'étude des eaux minérales. Vous imiterez notre exemple, en les cultivant d'une manière sérieuse, car ce sera continuer les traditions régionales, & travailler en faveur de nos stations si belles & si utiles.

De tout temps, les sources thermales & minérales ont attiré l'attention de l'homme, surtout du montagnard pyrénéen.

Si nous réunissons les faits mis au jour par l'archéologie, nous voyons, que dès les temps les plus reculés, l'homme avait su apprécier les qualités des eaux chaudes naturelles, ainsi que celles des eaux gazeuses potables, dont quelques-unes, de nos jours encore, constituent pour les gourmets une boisson des plus délicates.

A Montesquieu-des-Albères (Pyrénées-Orientales), en opérant le captage d'une source gazeuse d'un goût exquis comme eau de table, nous avons mis à jour un de ces gisements classiques de repas préhistoriques de l'époque de la pierre polie. L'homme de cet âge avait su apprécier, au milieu d'un groupe de sources gazeuzes similaires à celles de Vichy & de Vals, la source dont nous vous parlons, qui se distingue des autres par sa minéralisation insignifiante, & par la finesse de sa saveur. Il venait s'en abreuver, tout en prenant ses repas.

A Ax-les-Thermes, sous trois mètres de profondeur de dépôts glaciaires & alluviens, nous avons également découvert un captage de source sulfurée chaude, monté sur pilotis, captage remontant probablement aux premières époques du bronze ou du fer, dans cette partie de la haute Ariège.

A notre époque, les sauvages du centre de l'Afrique, & bien d'autres probablement, qui représentent par leur industrie les populations préhistoriques de l'âge du fer & du bronze, à leur début, usent des sources thermales pour y soigner leurs maux. Ainsi que Stanley le raconte dans ses mémoires, il a vu les sauvages atteints de maladies de peau, de rhumatismes, se baigner en commun dans un lac d'eau thermo-minérale.

Digitized by Google

Dans divers pays sans civilisation ou peu civilisés, comme en Australie, en Colombie, dans les îles de la Sonde, chez divers peuples des bords du Nil, &c., les malades tourmentés par la fièvre sont plongés dans l'eau froide.

Dans l'Amérique, comme dans la Nouvelle-Zélande, les populations soit à demi-sauvages, soit relativement civilisées, usent largement, soit des eaux naturellement surchauffées, soit des vapeurs qui s'échappent de ces eaux, au pied des geysers.

Dans l'antiquité grecque, les ablutions jouaient un rôle dans la conservation de la santé. Mais, ce furent surtout les Romains qui donnèrent aux stations thermales un développement dont on se doute à peine aujourd'hui. L'art de capter les eaux chaudes, de les aménager, & de les distribuer dans les thermes splendides, prit chez eux une extension extraordinaire. On peut s'en faire une idée exacte en étudiant à fond tous les détails de leurs bâtiments de bains, grandioses, couvrant des surfaces de plusieurs hectares, & d'un luxe exceptionnel.

Baye, cette admirable station, qu'une vogue Européenne avait rendu la reine des villes d'eaux Romaines, située sur les bords du golfe de Naples, était la plus brillante, la plus fréquentée. La vie balnéaire y devint peu à peu une vie de scandales & de débauche. Lancée sur une voie que suivent aujourd'hui des stations où les eaux ne sont qu'un prétexte pour le développement des jouissances de toute sorte & des plaisirs, elle succomba sous le faix de sa splendeur éphémère, & vers la fin de l'Empire, elle n'était plus qu'une ville abandonnée.

Dans les Pyrénées comme dans le centre de la France, les autels votifs dressés par les malades guéris dans les stations thermales étaient très nombreux. On en a retrouvé plusieurs à Bagnères-de-Luchon, à Cadéac, à Bagnères-de-Bigorre; celui qu'un malade reconnaissant avait élevé en l'honneur du dieu Lixion, a permis de rattacher l'origine du nom de la grande station Pyrénéenne à celui de ce dieu bienfaisant.

Après l'époque Romaine, on ne sait plus rien sur les villes d'eaux, qui furent saccagées & détruites par les Barbares.



Digitized by Google

D'après Bascle de Lagrèze (*Histoire religieuse de la Bigorre*), vers l'an 800, Cauterets aurait été une ville florissante.

On trouve, en 945, une dotation faite par Raymond de Bigorre à la maison de Saint-Savin, de la vallée de Cauterets, à la condition d'y bâtir une église sous le vocable de Saint-Savin, & « d'y tenir en estat les logements pour les bains qui étaient en usage avant ce temps aussi bien que maintenant. » (Duhourcau, *Histoire de Cauterets.*) — Au dixième siècle, le nom de Bagnères-de-Luchon indique que cette localité avait des bains.

Vers le onzième siècle, Sanche Abarca, roi d'Aragon, vient rétablir sa santé à Cauterets. — De vieilles chartes de 1260 parlent des bains des lépreux à Ax.

Au seizième siècle, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, la Marguerite des Marguerites, venait à Cauterets avec sa cour, ses poètes & ses musiciens.

Toutes les stations grandissent peu à peu dans les siècles suivants.

Sous Louis XIV, elles sont tout à fait à la mode. De même pendant le règne de Louis XV.

Les grands de la cour & leur suite, se font un devoir d'aller aux eaux. Ils y suivent leurs souverains & y mènent joyeuse vie.

La villégiature balnéaire, comme à l'époque Romaine, devient prétexte pour tous à la débauche.

Le mouvement du seizième siècle prépare les résultats du dix-neuvième. Des effondrements semblables à celui de la splendide Baye, menacent d'insouciantes stations.

Si nous interrogeons le passé, quant aux connaissances scientifiques acquises sur les eaux minérales, nous constatons qu'elles n'ont pu encore ni prendre corps, ni se manifester d'une manière quelconque. C'est l'empirisme le plus complet qui règne dans la médecine thermale.

Science bien primitive, imbue des idées des alchimistes & des empiriques, lorsqu'elle n'était pas entre les mains des magiciens & des sorciers.

Les médecins locaux, les plus instruits de l'époque, savaient que certaines sources guérissaient certains maux mieux que

Digitized by Google

d'autres. Mais l'on voyait arriver, en général, dans les établissements thermaux les plus disparates par la nature de leurs eaux, les malades frappés par un même mal.

C'était le chaos.

Nous verrons que ce chaos est encore la dominante médicale de certaines stations. Bien heureux d'être débarrassés de ces médecins-magiciens, exorciseurs, dont nous avons pu connaître le dernier, exerçant son industrie, il y a trente ans à peine, aux portes de l'une de nos stations pyrénéennes.

Il faut arriver jusqu'au milieu du seizième siècle, pour trouver des observateurs & des praticiens sérieux, qui, par des publications médicales d'une certaine valeur, ont commencé à donner à l'hydrologie une tournure scientifique & surtout médicale.

Le premier ouvrage auquel nous avons pu faire un emprunt, est celui de Jean-Pierre Arlun, 1529, *Commentaires sur l'usage des bains.* Arlun nous fait savoir, dans ce livre, qu'avant lui il y avait des médecins qui s'occupaient de l'administration médicale des bains.

Nous trouvons encore un ouvrage assez curieux, celui de Gauthier d'Andernach, datant de 1565. Il y parle des eaux de Plombières qu'il dit être en Allemagne! Grosse erreur de géographie, indiquant que l'auteur parle d'une station dont il ne connaissait guère que le nom.

C'est surtout aux eaux de Niederbroon qu'est consacrée son œuvre.

De 1565 à 1603 paraissent quelques monographies spéciales, sur de rares sources thermales.

En 1603, Joubert (Laurens) publie un traité des eaux. Il divise les eaux potables en cinq classes : de pluie, de fontaine, de rivière, de puits & marais. Il conclue que celle de puits est la meilleure.

Après lui, 1613 & 1614, Nicolas de la Framboisière & Landrey, s'occupent du même sujet & aussi des eaux médicinales, d'une manière assez amusante pour les hydrologues.

En 1624, Fabry fait connaître les eaux de Miers (Lot), eaux actuellement peu fréquentées, & qui mériteraient un tout autre sort.

Digitized by Google

Jusqu'en 1670, les publications hydrologiques sont nombreuses, & cette année même, Duclos publie une série de travaux & de notes à l'Académie royale des sciences, sur plusieurs eaux minérales de France. Il en fait une division en huit classes; cette division est assez curieuse pour que nous vous la fassions connaître.

1° Eaux chaudes, qui contiennent du sel commun; eaux chaudes, qui contiennent du sel analogue au sel de nitre des anciens; 3° eaux tièdes, insipides, avec ou sans sel; 4° eaux tièdes, aigrettes ou vineuses; 5° eaux froides, insipides, avec sel commun ou sans sel; 6° eaux froides, de saveur ferrugineuse ou austère; 7° eaux froides, de saveur vineuse avec ou sans sel commun; 8° eaux froides, acides & vineuses, qui participent du nitre des anciens.

Il préconise l'emploi des eaux minérales en lavements, manière dont nous avons essayé nous-même de faire absorber ces eaux, afin d'éviter dans certains cas un travail de digestion à l'estomac & aux intestins.

En 1717, Michel Estard fait une dissertation sur les fontaines minérales de France.

En 1734 & années suivantes, Chomel publie un nombre considérable de brochures sur les eaux d'Auvergne & sur celles de Vichy.

Le Monnier produit, en 1753, un *Abrégé des eaux minérales de la France.*

Buchoz donne, en 1771, un *Dictionnaire hydrologique de la France.*

Raulin, en 1774, publie un *Traité des eaux minérales*, & nous lui devons une série de discussions hydrologiques sur les eaux de France & d'Allemagne.

Si nous passons en revue les publications spéciales écrites sur ce sujet, nous trouvons que, de 1558 à 1794, près d'une centaine d'auteurs ont écrit : sur les causes de la chaleur des eaux thermales, — sur les eaux minérales froides, — sur les bains chauds & froids, — sur les bains d'eau simple & de vapeur, — sur la minéralisation des eaux minérales, — sur les méthodes d'analyses des eaux, — même, sur la manière de préparer les eaux minérales artificielles.

Digitized by Google

Au point de vue chimique, les publications que nous avons mentionnées ne pouvaient encore avoir aucune valeur. La chimie était dans l'enfance, presque voisine de l'alchimie.

Mais, de vrais génies médicaux s'étaient révélés, & nous devons nous rapporter maintenant sur l'un d'eux, que nous n'avons pas encore nommé, & dont les premiers travaux hydrologiques : *Lettres sur l'histoire des eaux minérales du Béarn*, constituent un monument précieux pour l'hydrologie pyrénéenne.

Nous restons, quant à nous, convaincu que l'initiative & le talent de l'illustre médecin dont nous allons vous parler maintenant, a été pour beaucoup dans le premier mouvement progressif de la science des eaux minérales.

Il y a cent cinquante ans, environ, que, se basant sur les travaux rudimentaires sans doute, mais remarquables pour l'époque, exécutés par ses prédécesseurs, un Béarnais, c'est-à-dire un Pyrénéen, l'illustre Bordeu, réclamait l'organisation de l'enseignement de l'hydrologie.

Constatant avec tristesse que les eaux minérales étaient devenues peu à peu le rendez-vous des « joueurs, des farceurs, des baladins et des garnements », il écrivait :

« Jamais l'ordre des médecins ne fut si nombreux, si instruit, si vaillant. Nos professeurs enseignent avec autant de zèle que de connaissance, nos écoles sont ouvertes à tout le monde, comme elles l'étaient il y a dix siècles.

« Il y manque l'enseignement public des vertus des eaux & de la manière de les employer en général & et en particulier. On a besoin d'un système complet sur les eaux du royaume, qui peuvent être classées, partagées en sources primitives, principales, subsidiaires, succédanées, simples, composées & distinguées, eu égard au climat où elles se trouvent, aux minéraux qu'elles contiennent, à leur chaleur, à leur abondance, à leurs commodités ou incommodités pour leur administration. »

Il est certain qu'un semblable langage n'était plus en concordance avec celui des médecins qui, jusque-là, n'avaient vu dans les eaux minérales que des médicaments empiriques, ayant chacune son *esprit* particulier, ses propriétés médicales en rapport avec les phases lunaires, ses composés minéraux

Digitized by Google

munis de noms qui ornaient le répertoire archéologique des alchimistes ou des magiciens des temps passés.

En quelques lignes, Bordeu avait montré ce que devait être l'hydrologie nouvelle, dont il ne séparait pas la climatologie, & en lui, nous devons saluer l'initiateur de cette science qui devait attendre cent quarante ans, pour faire, il y a sept ans, son entrée dans l'enseignement officiel.

Quels efforts furent exercés, de 1746 à 1890, pour amener les études des eaux minérales au point où nous avons à vous les présenter?

Cette phase de l'histoire de l'hydrologie va nous occuper quelques instants, mais nous ne vous parlerons que des faits les plus importants.

Bordeu & ses contemporains avaient donné à la clinique médicale, près les stations thermales, une tournure pratique & déjà scientifique. Les observations que ces maîtres nous ont laissées, peuvent encore servir d'exemples pour les médecins spéciaux. Ce sont elles qui nous ont permis de diriger les nôtres dans le sens voulu, pour arriver à fixer la spécialité de la plupart des sources actuellement connues.

Jusqu'en 1740 & 1745, l'étude de la composition des eaux minérales, nous l'avons vu, était sans bases. A peine connaissait-on quelques genres ou classes. Fourcroy les dénommait : les acidules, dans lesquelles l'acide crayeux domine, — les salines, qui tiennent une assez grande quantité de sels en solution, — les hépatiques, qui contiennent un peu de foie de soufre en nature, — les ferrugineuses ou martiales.

Tout cela était bien primitif encore.

Fourcroy, cependant, donne une liste des réactifs à employer dans l'analyse des eaux minérales, & cette liste commence à être assez complète pour l'époque.

Mais il faut arriver à l'année 1756, pour commencer à trouver, avec Chaptal, l'impulsion nouvelle & vraie à donner à la chimie des eaux minérales. Ce fut la Faculté de médecine de Montpellier, déjà célèbre par ses professeurs, qui vit s'accomplir cette première révolution.

En 1785, J.-B.-F. Carrère, inspecteur général des eaux de la province du Roussillon & du comté de Foix, faisait con-

Digitized by Google

naître, dans un catalogue raisonné, des ouvrages publiés sur les eaux minérales en général, & sur celles de la France en particulier. Ce catalogue permettrait de faire un historique complet de la littérature spéciale jusqu'en 1785. Il contient des appréciations judicieuses au sujet de chaque ouvrage cité; il donne le nom de plus de sept cents auteurs ayant écrit sur les eaux minérales, & cite & commente près de deux mille publications sur l'hydrologie générale, régionale & locale. Il publiait également le traité des eaux minérales du Roussillon, & une série de monographies sur diverses sources de la région.

En 1835, Anglada, professeur à la Faculté de Montpellier, donnait encore à l'hydrologie un relief nouveau, en publiant quatre volumes qui ne sauraient être ignorés de ceux qui désirent s'occuper d'études sur les eaux thermales, surtout des eaux Pyrénéennes : *La matière organique des eaux minérales. Traité des eaux minérales du Roussillon.*

Après Anglada, arrivait Fontan, le plus remarquable de tous les hydrologues de la première moitié de notre siècle, qui découvrit : 1° la nature de la sulfuraire des eaux de Luchon, & en fit une conferve; 2° la nature du principe sulfuré de ces mêmes eaux, qu'il montra comme un composé de monosulfure alcalin & d'acide sulfhydrique; 3° certaines des relations qui existent entre la géologie d'une région montagneuse à hauts sommets, & les sources thermales.

En 1852, Filhol écrivait sur les eaux des Pyrénées un volume aujourd'hui introuvable, *le Traité des eaux des Pyrénées*, contenant sans doute quelques erreurs, mais demeurant encore de nos jours un livre classique, auquel à chaque instant, même les plus instruits en hydrologie, sont encore obligés d'avoir recours pour certains renseignements techniques, & pour certaines méthodes de recherche qu'on a mensongèrement déclaré surannées & abandonnées, tandis que, même dans la dernière année de sa vie, Filhol les donnait, avec raison, comme parfaites & seules exactes.

Permettez-moi de vous faire remarquer en passant, Messieurs, que cette transformation de l'hydrologie se faisait grâce à la science de Méridionaux, de Pyrénéens, qui, depuis Bordeu surtout, n'avaient cessé de porter leurs efforts scienti-

Digitized by Google

fiques sur l'immense trésor hydrologique de notre belle chaîne de montagnes, au faîte de laquelle devra toujours planer le drapeau qu'y planta l'illustre Béarnais, & sur lequel il semble avoir inscrit cette devise : C'est ici que doivent se concentrer les savants qui veulent éclairer l'hydrologie française dans toutes les questions qu'elle comporte, & sur tous les genres d'eaux de la création.

Et c'est des Pyrénées, nous l'espérons, que se continueront, grâce à la jeune génération, les traditions des Bordeu, des Anglada, des Fontan & des Filhol.

Il manquait à l'hydrologie le développement d'une de ses branches, celle du captage & de l'aménagement des sources & des établissements thermaux.

C'était encore dans les Pyrénées que devait se faire la première application de l'art de l'ingénieur dans ces deux problèmes. Les stations d'Ussat & de Bagnères-de-Luchon furent, en effet, les points de départ de deux applications restées classiques & dont nous aurons, en temps voulu, à vous entretenir longuement.

M. l'Ingénieur Jules François, attaché aux mines de fer de Vic-de-Sos (Ariège), fut appelé, vers 1836, à Ussat, & puis à Luchon, pour y procéder au captage des sources & à l'aménagement des thermes de ces deux stations. Ces captages sont admirablement conçus, & constituent un type du genre.

Peu après avoir étudié les Pyrénées & ses mines, avec Dufrenoy, Elie de Beaumont, l'illustre créateur de la géologie statigraphique, publiait ses travaux sur l'étude des filons métallifères, auxquels il rattachait les filons aquifères.

Ainsi, dans l'espace de cent ans environ, les Pyrénées avaient vu tour à tour ses médecins, ses chimistes, ses ingénieurs & ses géologues, jeter les bases complètes & sûres de l'hydrologie & de l'hydrogéologie.

Dans d'autres points de la France & à l'étranger, on travaillait également à l'étude & au développement de l'hydrologie. Mais, bien qu'on puisse faire partout des analyses & des aménagements thermaux, ce fut pendant longtemps le nom de Filhol que l'on prononça comme chimiste hydrologue spécial, & ce fut Jules François qu'on appela dans tous les pays,

Digitized by Google

des Pyrénées au Caucase, pour faire les grands travaux de captage & d'aménagements, qu'exigeaient les progrès de la science, & les goûts luxueux de notre époque.

La science des eaux minérales en était à ce point, Messieurs, lorsque, en 1860, nos goûts & des circonstances spéciales nous amenèrent sur la voie battue par les illustres savants dont nous venons de vous donner les noms, & qui, tels que François, Filhol, Daubrée, Elie de Beaumont, Rames & plusieurs autres, furent nos maîtres immédiats.

Nous serons forcé, Messieurs, dans la série de nos leçons, de vous parler de nos travaux personnels en hydrologie scientifique & médicale. Nous le ferons avec toute l'impartialité & la correction voulues, comptant sur la valeur que nos maîtres & nos confrères ont bien voulu faire à ces travaux l'honneur de leur donner pour excuser les citations que nous serons obligé de vous présenter.

Nous avons tenu, en devenant un fervent dans les études des eaux minérales, à ne pas oublier que l'honneur hydrologique Pyrénéen était engagé depuis plus de cent cinquante ans, & qu'il fallait maintenir sur notre région thermale l'attention des médecins, & justifier, par des travaux sérieux, la réputation médicale si bien méritée de nos chères stations.

Il serait injuste de ne pas rendre à chacun ce qui lui est dû, Messieurs, dans la grande œuvre de création de l'hydrologie. Moins bien secondés peut-être, par les circonstances, que les Pyrénéens, il n'existe pas moins une pléiade d'hommes éminents, étrangers à notre région, qui ont prêté à l'hydrologie un concours bien précieux, soit dans le dix-septième & dix-huitième siècles, soit dans le siècle actuel. Nous vous avons déjà parlé des auteurs anciens; citons les plus récents.

En Auvergne, le géologue Le Coq écrivait, en 1838, un ouvrage sur son pays, dans lequel une étude très sérieuse est faite sur les eaux gazeuses, étude dans laquelle il rattache l'existence de ces eaux aux phénomènes volcaniques, dont elles représenteraient, à notre époque, les dernières manifestations. C'est là, le seul grand travail de géologie hydrothermale que nous ayons à citer, à côté de monographies régionales ou locales tout à fait

Digitized by Google

remarquables, ayant rapport à la chimie & à la médecine thermales.

Mais nous avons surtout à vous signaler le mouvement nouveau de progrès que marqua la publication du *Dictionnaire des eaux minérales*, dirigé par le célèbre médecin de Vichy, le Dr Durand-Fardel, ayant pour collaborateurs Lebret, Jules Lefort & Jules François. Dans ce dictionnaire, furent condensés les documents épars de la science hydrologique de tous les pays. — Un pas nouveau à signaler encore, dans la voie du progrès, avec le *Traité des maladies chroniques* de Durand-Fardel, traité dans lequel il indique les stations qui conviennent de préférence à tel ou tel genre d'affection de longue durée.

Dans ses leçons annuelles d'hydrologie médicale, l'éminent hydrologue initie ses auditeurs à la connaissance & au choix des stations.

Disons, sans nous arrêter à des œuvres moins importantes, qu'à l'étranger, Kirchoff & Bunsen, en imaginant les procédés de recherches spectroscopiques, permirent à la chimie des eaux de faire un progrès considérable, dont Bunsen put encore augmenter l'étendue, en mettant dans la pratique des laboratoires son procédé des flammes pour la recherche des métaux volatils.

Les sources thermales ayant été & étant encore de nos jours les véritables véhicules des métaux qui remplissent les filons, il était naturel de chercher dans leurs résidus les métaux de tous les groupes. Et c'est en les y cherchant au moyen de cet admirable appareil qui porte le nom de spectroscope, que Kirchoff & Bunsen ont découvert le cœsium & le rubidium, dans les eaux de Stasfurth, que nous constatons tous les jours dans des quantités de sources, la présence de la lithine, du strontium, du baryum, &c.; que le Coq de Boisbaudran a découvert le Gallium dans les anciens dépôts des eaux de Cauterets, & que les métaux les plus variés réunis en quantité dans certaines sources, y sont mis en évidence, avec une rapidité inouie, au moyen du procédé des flammes de Bunsen.

Tout cela, disent les sceptiques & les ignorants, ne sert de rien au point de vue médical, vu la petite quantité de ces substances qui existe dans les sources. Appréciation impardon-

Digitized by Google

nable, erreur portant avec elle les plus grands dangers, surtout à notre époque où la médecine traitante n'hésite plus à employer comme médicaments, non seulement actifs, mais même dangereux, des substances qui ne s'ordonnent qu'à des dixièmes, & même des vingtièmes de milligramme.

La chimie & la médecine hydrothermales ont réalisé de trop grands progrès pour que, le désir de s'instruire les aidant, les médecins restent aujourd'hui sous la puissance de l'incrédulité à l'égard de l'hydrologie.

Il est une catégorie de membres du corps médical, sans doute, qui ont pour intérêt de faire durer ce scepticisme, & puisque nous vous avons parlé des médecins hydrologues de temps déjà éloignés de nous, permettez-nous de vous présenter le corps médical des eaux minérales, tel qu'il existe au moment actuel.

Il y aura profit pour tous, profit surtout pour la morale professionnelle, à parler de ces médecins. Nous ne devons pas hesiter à le faire.

Pendant un certain nombre d'années, depuis 1850, époque où furent créées les deux œuvres capitales en hydrologie, le *Dictionnaire des eaux minérales* de Durand-Fardel & la *Société d'hydrologie medicale de Paris*, le corps médical français, attentif aux publications & aux monographies locales les plus consciencieuses, publiées par un nombre considérable de médecins exerçant dans les stations thermales, avait confiance dans les eaux qui faisaient la richesse de ces stations. Il ne les connaissait, d'ailleurs, que par les dires de ces confrères bonnêtes, sérieux, observateurs consciencieux, & qui, grâce à ces qualités honorables, acquéraient dans leurs stations respectives, des clientèles considérables & productives.

Alléchés par ces résultats, des médecins sans valeur, mais remplis d'audace, désireux d'aboutir au même but, mais par d'autres moyens, ont peu à peu encombré certaines stations, cherchant à supplanter leurs confrères.

Le corps médical hydrologique s'est ainsi trouvé, avec une rapidité extraordinaire, divisé en deux catégories : les travailleurs, les exploiteurs.

Les travailleurs. Il y en a d'éminents, & vous les reconnaîtrez à des caractères qui ne vous laisseront aucun doute. Leur

Digitized by Google

situation morale parmi leurs confrères, leurs travaux appréciés & récompensés généralement avec justice, leur attitude correcte vis-à-vis de tous, surtout vis-à-vis des autres médecins, leur conduite irréprochable dans les stations où ils exercent.

Les exploiteurs. Ah ! il y en a d'éminents, aussi. Même avec une faible habitude d'observer, votre diagnostic à leur sujet sera vite posé, lorsque vous aurez séjourné quelque peu dans une station où sévit ce fléau.

Les symptômes les plus marqués dans une maladie ne sont pas les plus dangereux, car on peut les attaquer carrément. Les plus redoutables, sont les symptômes larvés. Ceux qui se rattachent à l'épidémie dont nous parlons, sont toujours larvés.

En principe, l'exploiteur est l'ennemi né du travailleur, comme le chat est l'ennemi naturel de la souris. Ce sont les procédés du félin domestique vis-à-vis des rongeurs, que l'exploiteur emploiera envers le travailleur. L'expérience l'apprend.

Il faut anéantir ce dernier, détruire la confiance qu'il peut avoir acquise dans le corps médical qui envoie les malades aux eaux, s'emparer de cette confiance & la tourner à son profit. Voilà la tactique qui est, par eux, la première mise en pratique.

Il faut aussi, dans la localité thermale, attirer à soi les intéressés, qui n'hésitent pas à entrer en marché pour faire échange de bons procédés : rémunération pécuniaire, en retour des malades détournés au détriment du travailleur ou de tout autre, pour être livrés à l'exploiteur.

Votre imagination peut se livrer à toute sorte de conjectures sur ce point, elle restera au-dessous de la vérité.

L'exercice de la médecine thermale est ainsi devenu, pour les gens dont nous parlons, un pur commerce, non seulement dépourvu de toute vue scientifique, mais honteux & dégradant. Ce serait là la mort, à courte échéance, d'une science à peine née, si, avec les honnêtes médecins actuels, une génération nouvelle & réellement morale & instruite, n'était prête à la relever & à empêcher le corps médical d'être déshonoré par des hommes que les Pouvoirs publics devraient flétrir, & que les stations thermales devraient expulser de leur sein, tant est considérable le préjudice qu'ils leur portent.

Digitized by Google

Il ne faudrait pas supposer, cependant, que les médecins honnêtes & savants soient en nombre moins considérables, dans les stations thermales, que ceux dont nous venons de vous parler. Ceux-ci ne sont que l'exception, mais l'exception d'autant plus dangereuse, que le mensonge, la calomnie & l'hypocrisie sont leurs armes, & que c'est par elles qu'ils arrivent, quelquefois, à acquérir des clientèles qui en imposent.

Il était indispensable de donner, au point de vue de la déontologie médicale, les détails qui précèdent, car ceux d'entre vous qui s'occuperont des stations thermales, dans un avenir plus ou moins prochain, sauront maintenant, quelles responsabilités leur incombent vis-à-vis de leurs confrères, vis-à-vis des localités thermales, enfin vis-à-vis du corps médical tout entier & de la science hydrologique, menacés autant que les stations elles-mêmes.

Ils augmenteront, nous en avons l'espérance, l'armée des travailleurs. Aussi c'est à eux, ainsi qu'aux médecins honnêtes, que nous nous adresserons en terminant notre leçon, par l'exposé de ce que devra être la science hydrologique de l'avenir.

A la vouloir complète, & nous ne saurions désirer autre chose, il faut que l'hydrologie repose sur une base dont les divers éléments doivent être empruntés à la géologie générale du globe, à la minéralogie, à la géologie, à la chimie, à la physique, à la zoologie doublée de la bactériologie, à la physiologie, à la médecine, enfin à l'économie politique.

Les travaux publiés à la Société d'hydrologie médicale de Paris, les mémoires couronnés par la Commission des eaux minérales, à l'Académie de médecine, touchent à toutes les questions hydrologiques se rapportant aux sciences précitées.

Vous voyez, Messieurs, quelle étendue a cet enseignement nouveau, & vous devinez, aussi, combien doivent être attachants les points de vue sous lesquels nous avons déjà présenté l'hydrologie à vos prédécesseurs.

Et comme, à notre époque, à chaque science est inhérent un côté philosophique, vous pouvez comprendre quelle portée peut avoir pour notre esprit, la synthèse de tout ce que nous avons à savoir, par rapport à la liaison des causes premières aux effets que nous constaterons, en avançant dans nos études.

Digitized by Google

Le cours d'hydrologie doit donc être divisé en plusieurs parties, de manière à ne porter aucun trouble dans l'ordre naturel de ce que vous avez à apprendre. L'étendue des questions à traiter nous a obligé à diviser le cours en trois sections. Dans la première, qui intéresse à la fois médecins & pharmaciens d'une égale manière, nous avons classé les connaissances géologiques, physiques, zoologiques & les applications pratiques; dans la seconde, à laquelle les médecins trouveront à coup sûr un intérêt direct, surtout après les nouvelles combinaisons d'études pour les élèves de première année, se trouvent comprises la chimie hydrologique & l'analyse des eaux minérales, en même temps que leurs applications thérapeutiques & cliniques. Cette deuxième partie de notre enseignement, durera deux années consécutives.

Au point de vue de leur instruction spéciale, les élèves qui auront suivi nos trois années de cours, auront un fond absolument complet.

Le côté pratique consécutif au cours d'hydrologie, nous a beaucoup préoccupé.

Malheureusement, notre laboratoire de la Faculté, minuscule par rapport à d'autres, ne nous permet pas de vous engager à y suivre les diverses recherches qui y sont entreprises par quelques-uns d'entre vous, ainsi que les travaux que nous pouvons y poursuivre nous-même.

Nous nous efforcerons de suppléer autant que possible à cet inconvénient, au moment où nous parlerons de la chimie hydrologique & des analyses d'eaux.

Les excursions seront multipliées, cette année, autant que nous le pourrons. Voici la liste de celles que nous vous proposons de février à juin :

1° Ussat & Ax;
2° Salies-du-Salat & ses environs;
3° Bagnères-de-Luchon;
4° Bagnères-de-Bigorre & Capvern;
5° Muret & Cazères, pour la question des eaux potables;
6° Toulouse & Portet-Saint-Simon, pour le même sujet;
7° Les autres sources d'eau potable des environs de Toulouse.

Digitized by Google

Nous nommerons, parmi vous, une Commission chargée de l'organisation de ces excursions, que nous exécuterons lorsque la Commission les aura complètement combinées & arrêtées.

Probablement, nous préparerons pour les grandes vacances une grande tournée hydrologique dans les Pyrénées, nous permettant de résumer pratiquement tout ce que vous aurez appris dans le cours.

Ce sera là le moyen de bien graver dans votre esprit les détails de cette science Pyrénéenne, dont vous êtes appelés à devenir les continuateurs, & que vous rendrez utile & prospère, en n'oubliant jamais que la médecine thermale vraiment basée sur la science, est l'ennemie du mercantilisme, &, pardessus tout, doit rester l'esclave de l'honnêteté.

Dr F. GARRIGOU.

Digitized by Google

# CHATEAU DE FOIX

## SECONDE PARTIE

### DESCRIPTION ARCHÉOLOGIQUE[1]

(SUITE)

### V.

A l'extrémité septentrionale du rocher, sur la droite, s'élevait une tour carrée; au ras du sol, la fente d'une voûte effondrée permet de voir une salle; les parois en sont revêtues d'une épaisse couche de ciment rouge, l'on n'y pénétrait que par une étroite ouverture, percée dans la partie supérieure[2]. Placée sur ce point, cette tour défendait les abords de la forteresse, en dominant le chemin qui conduisait aux constructions comprises entre la base du pic & l'enceinte de l'abbaye.

Dès le treizième siècle, les dépendances du château ne pouvaient plus contenir dans l'espace trop restreint du plateau. Nous en avons la preuve dans l'acte passé le 7 juin 1272, lorsque les officiers du comte Roger-Bernard[3] firent aux agents du roi d'Aragon la remise de la place; les représentants des deux parties rédigèrent à cette occasion un procès-verbal dans lequel ils donnèrent une description sommaire du monument. Deux tours étaient spécialement désignées, l'une sous le nom de *tour neuve*, l'autre sous celui de *tour du milieu*[4]. D'après leurs déclarations, les commissaires aragonais franchissent d'abord une porte auprès de laquelle coule une fontaine, puis ils passent devant les maisons où habitait ordinairement la

1. Voir la *Revue* de 1896, n° 1, pp. 68-122, et n° 4, pp. 375-390.

2. Une citerne devait sans doute exister en cet endroit.

3. Voir B, pp. 81-82. (Sous la rubrique B, on désigne les numéros précédents de la *Revue* où ont paru les articles sur le château de Foix.)

2. *Hist. de Languedoc*, t. X, *preuves*, cc. 107-108.

Digitized by Google

comtesse, & atteignent ensuite une autre porte donnant accès dans l'enceinte supérieure.

Gaston Phœbus, pendant la dernière partie de son règne, fit élever une grande salle, un *tinellum*, destiné aux cérémonies officielles, telles que les prestations de serment, les sessions des États de la province. C'est là qu'au mois d'août 1391 se pressaient les représentants des communes du pays venus pour rendre hommage au jeune Mathieu de Castelbon, successeur de son cousin Gaston Phœbus, & faire confirmer les coutumes & privilèges de leurs cités. L'acte d'où est tiré ce renseignement[1] porte que la réception eut lieu *in tinello novo inferiori*. La construction, encore récente, devait remonter à la dernière période du règne précédent. Il ne peut être question de la salle comprise entre les deux tours carrées, dont les baies ressemblent aux petites fenêtres romanes de l'église Saint-Volusien; c'était une casemate disposée plutôt pour servir de magasin & loger des soldats que pour recevoir les États de la province. Autour du château, l'espace fait défaut pour élever un édifice aux vastes proportions; il y a lieu d'admettre que la grande salle, le *tinellum*, se trouvait dans les bâtiments situés sur l'esplanade inférieure du rocher. Si le *tinellum*[2] date de la fin du règne de Gaston Phœbus, si la transformation de la tour du centre remonte au temps de la tutelle de sa mère, on ne peut citer dans le château aucune autre construction rappelant ce prince. Au bas du pic, il ne reste plus de l'époque féodale que les épaisses murailles en quartiers appareillés dominant le chemin de l'Arget & les salles servant d'abri provisoire aux collections du musée départemental. En 1727, les étages supérieurs furent rasés; sur les substructions, suivant le goût du jour, on éleva un palais d'après un plan en équerre, orné d'un fronton grec, preuve que le mauvais goût en fait d'architecture, au moins à Foix, ne date pas du dix-neuvième siècle. Ce palais devait servir de résidence au gouverneur, ou plutôt à son lieutenant & à d'autres officiers. Les États de la province y tenaient

1. Pasquier, *Coutumes municipales d'Ax*. Foix, Pomiès, 1887, acte d'hommage; *Hist. de Lang.*, t. X, *preuves*, c. 1027.

2. *Tinellum*, d'après le glossaire de Ducange, c'était la grande salle des châteaux féodaux où avaient lieu les cérémonies officielles.



Digitized by Google

leurs séances annuelles ; aujourd'hui il est affecté aux divers services de la justice.

## VI.

Le château n'était pas la seule défense de la ville ; elle avait, pour se protéger, une enceinte fortifiée avec des portes & des fossés. Tout ce système se rattachait au château qui formait le point culminant de la résistance. De la barbacane de l'Arget partait, vers le Sud-Ouest, une muraille longeant le cours du ruisseau jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'imprimerie Pomiès ; là, tournant brusquement sur la gauche, vers le Sud, elle atteignait le plateau de Villote & de là suivait une ligne droite jusqu'à l'Ariège. Un fossé protégeait les abords du mur sur tout le côté méridional. Quatre portes donnaient accès dans la ville ; deux étaient percées dans le mur de Villote : l'une, celle de Saint-Jammes, près de la mairie actuelle ; l'autre, celle de Saint-Vincent, non loin de l'Ariège. Presque au confluent de l'Ariège & de l'Arget, devant l'abbaye, se dressait la porte de l'Arget. Enfin, le pont jeté sur l'Ariège aboutissait à une porte, qui devait être disposée comme celle existant encore à Orthez, si l'on s'en rapporte à la description donnée par des documents du dix-septième siècle[1]. Ce fut au quinzième siècle, sous le règne du comte Gaston IV, que furent élevés les portails du pont[2].

Les murailles, de distance en distance, étaient garnies de tours ; les portes en étaient flanquées. L'entretien de ces fortifications était à la charge de la ville, qui parfois trouvait ce fardeau un peu lourd, mais qui cependant ne cessa de le supporter jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Les portes étaient fermées le soir, & la ville, à l'abri de ses remparts, s'endormait tranquille, dans l'assurance de n'être pas inquiétée par les rôdeurs des environs. C'est sous le règne de Louis XV que le mur, du moins du côté de Villote, fut renversé.

1. M. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, t. IV, n° 12, p. 393 : *La vie municipale à Foix au dix-huitième siècle.*

2. Delescazes, *Mémorial historique*, édition Pomiès, p. 119 ; Pasquier & Courteault, *Chroniques romanes des comtes de Foix*, p. 75.

Digitized by Google

En 1741, la porte Saint-Jammes fut démolie, & les matériaux servirent aux travaux d'embellissement de la nouvelle promenade[1]. De l'ancienne enceinte, il ne reste plus que les pans dominant le chemin de l'Arget. Elle consistait dans une muraille de moellons & de cailloux, noyés dans un compact mortier de chaux. Épaisse d'environ un mètre à la base, elle s'élevait à une hauteur d'environ quatre mètres; un chemin de ronde, qui devait reposer sur un hourdage, devait permettre aux défenseurs d'en surveiller les approches & d'en repousser les assaillants. D'après le système de construction, l'enceinte devait être plus moderne que le château; peut-être en remplaçait-elle une plus ancienne. Nous avons vu que lorsque Simon de Montfort, au commencement du treizième siècle, s'approcha de Foix[2], il dut, après avoir brûlé les faubourgs, se retirer devant la résistance des habitants accourus sur les remparts pour renforcer la garnison qui faiblissait[3].

Il est à supposer qu'au début des alertes occasionnées par les guerres de religion & vers le milieu du seizième siècle, on a bâti rapidement un mur autour de la ville pour la mettre à l'abri d'un simple coup de main. En 1581, la construction devait en être terminée; en effet, lorsque les Huguenots du voisinage, accourus au secours de leurs coreligionnaires, arrivèrent devant la ville, ils percèrent la muraille au quartier de *Foixet*[4], sur le bord de l'Arget; c'est sans doute celle dont nous voyons les ruines.

Quant aux ouvrages élevés dans le but de protéger les abords du rocher du côté de la ville & dominant le quartier des Chapeliers, nous croyons qu'ils ne remontent pas au delà du règne de Louis XIII; ils sont sans doute contemporains des fortifications dont Laforest-Toiras entreprit la construction[5].

1. Doublet, *Épisodes de la vie municipale à Foix sous Louis XV*. Foix, Gadrat, 1896. Dans les brochures contenant les incidents de la vie municipale à Foix, sous Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, se trouve le détail de tous les faits relatifs à l'entretien, à la réparation & à la démolition des remparts de la ville.

2. Voir B, p. 72.

3. *Hist. de Languedoc*, t. VI, p. 526.

4 *Mémorial*, p. 101. *Foixet*, aujourd'hui *Fouirhet*.

5. Voir B, pp. 104-105.

Digitized by Google

On distinguait, il n'y a pas longtemps, dans un mur de jardin [1], non loin du palais, la trace de meurtrières arrondies au centre, de manière à laisser passer les mousquets, arquebuses & couleuvrines.

## VII.

Sous la Révolution & le premier Empire, le château servit uniquement de prison. Aux détenus politiques ou de droit commun on adjoignait parfois les Espagnols, que les hasards de la guerre faisaient tomber entre nos mains. En 1811, l'Etat, pour faire face aux dépenses toujours croissantes de la guerre, voulut se décharger de la conservation d'une grande quantité d'édifices auxquels on attribuait un caractère d'intérêt plutôt local que national. Par voie d'un simple décret, l'Empereur donna aux départements les préfectures, palais de justice, prisons, &, à ce titre, les obligea à les entretenir. C'est ainsi que le château des anciens Comtes de Foix de domaine de l'Etat devint propriété départementale.

Sous la Restauration la prison se trouvant insuffisante, on avisa aux moyens de l'agrandir. Les travaux commencèrent sous le règne de Charles X; grâce à l'énergique impulsion donnée dès le début, ils étaient terminés avant la révolution de Juillet. Pour que la postérité n'oubliât pas l'époque de la transformation imposée à la demeure de Gaston Phœbus & connût exactement le nom du Préfet à qui on était redevable de ce chef-d'œuvre, M. de Mortarieu fit poser une plaque commémorative. Cet administrateur était un homme de goût, intelligent; ami des lettres & des sciences, créateur de la Bibliothèque de Foix, fondateur de la Société des arts de l'Ariège, il obtenait des fonds pour rechercher & conserver les antiquités du pays. Cependant, il n'essaya pas de concilier les exigences du service pénitentiaire avec le respect dû à un monument du Moyen Age, qu'il laissa mutiler & déshonorer par l'architecte.

Avec le romantisme, le goût du Moyen Age venait à la mode

1. Maison Baby.

Digitized by Google

& pénétrait peu à peu jusque dans les provinces; c'était une protestation contre les tendances gréco-romaines en littérature comme en art, un retour aux traditions nationales. Une voix éloquente, celle de Montalembert, se fit entendre contre les vandalismes dont les monuments étaient victimes dans le Midi; le château de Foix méritait une mention spéciale & l'obtint. Voici comment s'exprime l'illustre écrivain :

« A Foix, il y a pis que destruction, il y a restauration & même construction. Au milieu d'une noble vallée, resserrée par de hautes montagnes qui préludent aux Pyrénées, on voit un rocher isolé que baignent les ondes rapides de l'Ariège. Au pied de ce rocher, un charmant édifice du quinzième siècle sert encore de palais de justice[1]. Sur son sommet s'élevait le château de ces fameux comtes de Foix, qui luttèrent avec un si indomptable courage contre les rois de France & d'Aragon & qui finirent avec ce Gaston qui eût été le dernier des chevaliers si Bayard ne lui eût survécu. Il reste de ce château trois belles tours, à peu près isolées, d'époques différentes, mais toutes trois antérieures au quinzième siècle. Elles jouissent d'une célébrité proverbiale dans toutes les contrées environnantes. Eh bien! on les a masquées, plâtrées, abîmées par un amas de pierres blanches, en forme de caserne, que l'on a jugé nécessaire à l'exécution du plan qui a transformé ce monument en prison. Pour me servir de l'expression des gens du pays, on a affublé ces vielles tour d'un bonnet de coton[2]. »

Cette protestation eut-elle de l'écho à Paris jusque dans les conseils des administrations centiales, ou la renommée de Gaston Phœbus attira-t-elle l'attention sur le château dont il était originaire? Peu importe; dès que l'on s'occupa de classer les monuments qui, par leurs souvenirs, leurs caractères

1. Il y a quelques légères erreurs dans cette description. C'est l'Arget & non l'Ariège qui coule au pied du rocher. Le palais de justice, auquel on n'a pas touché depuis 1727, n'offrait pas sous la Restauration l'aspect d'un édifice féodal. Le dernier représentant de la maison de Foix n'est pas le héros de Ravenne, qui ne fut pas comte de Foix. Le donjon est du quinzième siècle.

2. Comte de Montalembert, *Le Routier des provinces méridionales*, p. 445. Du vandalisme dans le midi de la France.

Digitized by Google

archéologiques, leurs formes architecturales, étaient dignes d'être protégés contre les destructeurs & aussi contre les restaurateurs, notre édifice fut inscrit sur la liste officielle. Evitant un danger, il allait être exposé à un autre non moins redoutable. Après l'avoir accommodé suivant les besoins & le goût de l'époque, le même architecte, touché sans doute de remords, voulut rendre au château un aspect féodal tel qu'il le comprenait; il proposa sérieusement la construction de créneaux, d'acrotères & un badigeon à couleur antique[1]. Le ministre, à qui on demandait une subvention pour concourir à cette restitution archaïque, répondit, en mars 1841, que les fonds mis à sa disposition devaient recevoir une affectation plus utile & non pas servir à une décoration purement théâtrale[2].

Sur les crédits départementaux, l'architecte avait plus de facilité pour agir à son gré; il ne manqua pas de donner un spécimen de son savoir-faire. Quand il fallut construire le logement du concierge, au haut de la rampe qui part du palais de justice, il éleva en style pseudo-gothique le guichet qui heureusement, de loin, ne fait pas trop mauvais effet dans le paysage. C'est à la même époque que l'on crénela du côté de la ville la muraille d'enceinte, afin de donner l'illusion d'un rempart digne d'un château de Walter Scott. Au-dessus de la porte, on accrocha une plaque de zinc sur laquelle étaient badigeonnées, avec plus ou moins de fidélité, les armes des comtes.

## VIII.

Jusqu'en 1864, rien à signaler dans la situation de l'édifice. Ce fut dans le courant de cette année-là que la prison fut transférée dans les constructions élevées sur la rive gauche de l'Ariège; les locaux servirent provisoirement de dépôt de mendicité, qui fut ensuite établi à Mirepoix dans l'ancien évêché. A partir de ce moment, le château n'avait plus aucune affectation; qu'allait-on en faire? Fallait-il lui trouver une nouvelle destination, le vendre ou le laisser peu à peu dépérir? Il était

1. M. Doublet, *Bulletin de la Société Ariégeoise*, article cité, p. 417.
2. Archives départementales de l'Ariège, Tb., 1-2.

Digitized by Google

nécessaire d'aviser, car un immeuble de cette étendue, avec ses bâtiments, ses jardins & autres dépendances, ne pouvait être complètement livré à l'abandon. Un parti fut vite pris par le Conseil général. Il est à propos de relever un fait tout à l'honneur de notre assemblée départementale, preuve de l'intérêt qu'elle n'a cessé de témoigner à la conservation « d'un monument qui consacre les souvenirs les plus glorieux de l'antique comté », ainsi qu'elle le proclame dans une délibération du mois d'août 1865[1]. Parfois on rencontre des assemblées électives dédaigneuses de tout ce qui rappelle le passé d'une ville ou d'une province ; pour un monument, son antiquité le désigne trop souvent au mépris & à la destruction. Signalons à la reconnaissance des archéologues l'attitude du Conseil général de l'Ariège qui, par sa persévérance, son initiative, ses sacrifices budgétaires a sauvé le manoir de Gaston Phœbus.

Les bourgeois de Foix sous Louis XIII, les représentants de la province sous Louis XIV ne voyant que les inconvénients du moment, réclamaient le démantèlement de la forteresse & essayaient de refuser les subsides nécessaires à son entretien. Alors le gouvernement était obligé d'intervenir & d'imposer d'office les crédits. Au dix-neuvième siècle, changement d'attitude ; le pouvoir central fait la sourde oreille aux demandes réitérées du Conseil général de l'Ariège, qui sollicite la conservation de l'édifice & vote des fonds dans ce but[2].

Dès 1865, on se demande ce que l'on pourra bien faire du château, auquel on veut laisser le caractère de monument historique ; on en réclame même le classement, sans se douter que cette formalité a été remplie près de trente ans auparavant. Il est d'abord question d'affecter plusieurs salles à l'organisation d'un musée départemental[3] ; la tentative échoue. Si les touristes étrangers trouvent par hasard la force pour affronter le soleil ou la pluie en gravissant les rampes menant aux tours, on ne doit pas soumettre à cette épreuve les visiteurs obligés de

1. Procès-verbaux du Conseil général de l'Ariège, 1865, session d'août.

2. *Ibid.*, même session.

3. *Ibid.*, même session.

Digitized by Google

se déplacer, souvent à plusieurs reprises, pour étudier les collections du Musée.

En 1864-1865, des crédits sont votés pour l'entretien du monument; un concierge est placé dans le guichet de l'ancien geôlier. On s'adresse au Ministère des Beaux-Arts qui ne s'empresse pas toujours de donner réponse aux communications qu'on lui envoie. Réduit à ses propres forces, le Conseil général ne se tient pas pour battu; il fait venir de Carcassonne M. Cals, l'architecte qui, sous la direction de Viollet-le-Duc, restaurait les remparts de la cité. Celui-ci, au lieu de produire un projet en rapport avec les ressources disponibles & les besoins de l'édifice, propose un devis de 250,000 francs. Ce n'était pas une restauration mais une réédification hypothétique du monument, non pas tel qu'il avait été à une époque quelconque du Moyen Age, mais tel que l'artiste le concevait, sans invoquer le témoignage de miniatures, de sceaux, de dessins montrant avec plus ou moins d'exactitude l'édifice à une période quelconque de son existence. On rêvait pour Foix ce qui a si bien réussi à Pierrefonds, à Carcassonne, avec cette différence que nous manquons de données pour justifier cette coûteuse entreprise. Le Conseil général fut à bon droit effrayé de ce programme qui, par ses prétentions exagérées, était de nature à décourager les meilleures volontés. Chaque année, les délibérations de l'assemblée départementale se renouvelaient plus pressantes; les appels à l'administration des Beaux-Arts étaient plus énergiques. Malgré des réparations de détail & des allocations assez fortes consacrées à la réfection des maçonneries croulantes, le monument prenait l'aspect d'une ruine: la tour nord s'effondrait, la tour ronde menaçait de perdre sa couronne de créneaux. Livrés à leur propre impulsion, les restaurateurs, à qui manquaient les notions les plus élémentaires d'archéologie, ne furent pas toujours heureux dans leurs tentatives. On s'avisa de garnir d'un parement en moellons unis l'une des faces de la tour centrale, après en avoir fait arracher le revêtement primitif. Le caractère de l'édifice fut modifié & la solidité en fut compromise; le crédit étant insuffisant, on laissa les travaux interrompus.

Enfin, en 1882, M. Paul Bœswilwald, l'architecte qui a rem-

Digitized by Google

placé Viollet-le-Duc à la cité de Carcassonne, fut chargé de préparer un projet de restauration. L'Etat voulut bien tenir compte des sacrifices que s'était imposés le département & de la bonne volonté dont on donnait l'exemple sans se lasser jamais. Le projet fut évalué à 60,000 francs, dont 12,000 furent fournis par le budget départemental de l'Ariège & 48,000 par le Ministère des Beaux-Arts.

Les travaux ont commencé en 1887 sous la direction de M. Della Jogna, architecte départemental. Ainsi que la presse l'a remarqué & que le constatent les Fuxéens, on peut espérer, comme dit M. G. Doublet [1], qu'un jour le château de Roger Bernard & de Gaston Phœbus sera définitivement restauré suivant le désir du Conseil général, interprète du sentiment public.

La restauration avait un double but :

1° Débarrasser le castel féodal de toutes les masures, dont on l'avait entouré & déshonoré, pour en faire un bâtiment pénitentiaire suivant les procédés administratifs de l'époque;

2° Ensuite, après le déblaiement, consolider & conserver ce qui reste des anciennes constructions.

Nous n'avons pas à juger une œuvre encore inachevée & à dire un dernier mot sur une entreprise en cours d'exécution.

La première partie du programme est remplie : des verrues qui avaient poussé sur les tours & le corps de logis, il ne reste plus trace. La tour du Nord a été reprise, assise par assise, travail délicat, heureusement mené à bonne fin, dont le résultat ne laisse pas supposer les difficultés surmontées. La toiture à charpente d'ardoises qui la recouvre a été refaite sur les plans de l'ancienne, telle qu'elle existait encore en 1840, époque où elle fut précipitée par le vent sur le chemin de l'Arget; des gravures, faites dans les premières années du règne de Louis-Philippe, indiquent qu'elle en était la forme, l'architecte n'a eu qu'à faire une reproduction. A la tour du centre, les étages, coupés par des planchers, ont été rendus à leur hauteur primitive.

La terrasse, reliant les deux tours & dont les créneaux

1. Ouvrage cité, p. 418.

Digitized by Google

offrent de près un aspect un peu lourd, est une restitution opérée, comme nous l'avons dit, lorsque l'architecte eut recueilli les renseignements les plus précis sur la situation de l'édifice avant la transformation de 1825. Si nous revenons sur ce détail technique, c'est pour établir que, dans le projet de restauration, on n'a pas cédé à une inspiration fantaisiste, à l'idée de produire un aspect théâtral dans le paysage, mais qu'on s'est appliqué à donner une reconstitution fidèle de l'ancien monument. S'il en est ainsi pour la plate-forme, que n'applique-t-on le même système aux parements extérieurs des deux façades? Vers l'Ouest, on a refait les baies d'ajouration suivant les dispositions retrouvées dans l'épaisseur de la voûte; du côté donnant sur la ville, on a laissé les fenêtres carrées avec leurs grilles de prison. Cependant ces ouvertures, ainsi que l'ont prouvé les sondages dans l'épaisseur de la voûte, étaient identiques aux autres. Veut-on utiliser la salle dont on a réparé la voûte & y laisser pénétrer une lumière que les lucarnes n'assureraient pas dans les mêmes conditions? En attendant une solution, on maintient le *statu quo*, ce qui fait ressembler le local à un atelier en désordre.

Quant à la tour ronde, on en a dégagé la base & découvert la porte inférieure; le crénelage a été consolidé. On a essayé de reconstituer, suivant les traces mises à découvert par les fouilles, le système de défense extérieure aux abords de la poterne; là, on reconnaît les procédés des ingénieurs militaires du Moyen Age pour combiner l'art avec les dispositions du terrain. Ce serait une des restitutions les plus heureuses à entreprendre au point de vue technique, & en même temps on démolirait des bâtisses hideuses qui déparent ce côté du rocher.

Il reste, en outre, à faire disparaître de nombreux tas de décombres, à niveler le sol en divers endroits, à écréter des murs clôturant les préaux de la prison, à nettoyer les salles de la tour ronde, à prendre un parti au sujet de ce qu'il convient de faire de la casemate placée sous la terrasse, & enfin à restaurer la poterne faisant suite à la barbacane. *Pendent interrupta mœnia.* En comparaison de ce qui a été tenté pour

Digitized by Google

arriver au point où on en est, l'achèvement du programme approuvé n'entraîne ni grands frais, ni difficultés insurmontables. Mais qu'on fasse un dernier effort pour ne pas laisser les choses comme elles sont depuis quelques années. La presse s'est faite l'écho de l'opinion publique; si les crédits manquent pour continuer la restauration, il serait convenable de faire œuvre de conservation & de propreté, en ne laissant pas indéfiniment au château l'aspect d'un chantier abandonné; c'est le désir de tous ceux qui ont le respect des monuments historiques, qui s'intéressent au bon emploi des finances publiques & qui tiennent au bon renom de l'administration Ariégeoise.

Nous espérons qu'il sera donné satisfaction à ce vœu légitime. Il serait triste de voir que, par suite de la négligence ou de l'indifférence, le résultat restât incomplet.

Consolidé, protégé contre les injures du temps, défendu contre les entreprises d'administrations trop utilitaires, le château de Foix doit être par excellence le monument historique de la région. C'est faire œuvre de patriotisme que d'assurer à un pays la conservation d'un semblable édifice; il perpétuera le souvenir de Gaston Phœbus & des vaillant comtes de Foix, qui, pendant la guerre de Cent ans, ont contribué à sauver la nationalité française, soit en prêtant le concours de leurs armes, soit en repoussant l'alliance de l'Angleterre. Le château continuera d'évoquer de nobles traditions & de projeter sur la contrée un reflet légendaire.

F. PASQUIER,

Archiviste de la Haute-Garonne,
Secrétaire de la Société Ariégeoise des Sciences,
Lettres & Arts.

Digitized by Google

# VARIÉTÉS

## LES LACS DES ENVIRONS D'AX (Ariège).

Au delà de la rive droite de l'Ariège, les Pyrénées perdent la physionomie de muraille crénelée dont elles présentent justement l'aspect le plus régulier dans la *sierra*, presque rectiligne & de hauteur à peu près constante qui domine la pittoresque vallée. Elles se déchirent & s'irradient en robustes chaînons qui s'échappent d'un vaste plateau où s'étalent les lacs nombreux & vastes. L'ancien pays de Roussillon présente ainsi, de l'ouest à l'est, trois vallées transversales : celles de l'Agly, de la Tet & du Tech. C'est pour les gagner toutes les trois dans cette contrée de conquête récente & de territoires les plus contestés que Marca fit le sacrifice, qu'on n'a cessé de lui reprocher depuis, de la vallée garonnaise d'Aran.

Le traité des Pyrénées devait, en effet, laisser à l'Espagne toutes les vallées situées au delà des monts. La chose était facile à exécuter de l'Océan aux sources de l'Ariège. Entre Saint-Jean-Pied-de-Port & Roncevaux, entre Cauterets & Panticosa, entre Luchon & Venasque, entre Ax & Puycerda, le doute n'était pas possible & la délimitation était facile. Il n'en était pas de même en Roussillon, où se dressaient deux grandes chaînes parallèles, dont l'une, celle du Canigou, portait une cime regardée alors comme l'une des plus hautes de nos montagnes.

Le nœud qui relie ces rayons divergents est la région lacustre la plus importante des Pyrénées. L'Ariège & ses affluents, l'Aude, la Tet & la Sègre, y prennent leurs sour-

Digitized by Google

ces pour s'échapper vers des directions opposées, dans des réservoirs distants à peine de quelques kilomètres. Le plus grand lac de la chaîne, le Lanoux ou plutôt le Lanouz, comme l'écrit M. Belloc, pour plus de conformité avec la prononciation[1], y dort au pied du Carlitte, dans une profonde dépression qu'entourent des cimes grisâtres d'un aspect désolé.

Parmi ceux qui s'étagent autour de lui, le lac de Naguille montre encore, dans un site d'une grandeur sauvage, une des plus vastes nappes d'eau de ces hautes altitudes.

On y arrive par la vallée d'Orlu, couronnée à droite par les longues & nobles pentes d'un grand style où les pâturages verts s'encadrent dans les forêts; à gauche, selon le contraste fréquent des vallées pyrénéennes, celle de Campan, par exemple, par une muraille raide & rocheuse dominée, comme par une tour de défense, par la pyramide aiguë de Brasseil; au fond, par un rempart de roches grises, ambrées par les vapeurs du lointain, fendues au milieu par la brèche qui donne entrée dans le Capcir. On gravit ensuite, à droite, un escarpement presque vertical par des lacets tracés au milieu d'une forêt de hêtres, parure peut-être la plus élégante des monts avec leurs sveltes tiges grises zébrées de blanc & leurs ramures horizontales comme celle des cèdres. A la sortie du fourré, les pentes s'adoucissent; on voit briller sur les roches lisses & luisantes les ondes d'argent de la cascade qui s'échappe du lac, & quatre heures environ après avoir quitté Ax, on atteint son extrémité septentrionale, à l'altitude de 1,854 mètres.

C'est un bel ovale régulier de 1 kilomètre & demi de long sur 500 mètres de large, entouré de sommets imposants & sévères. Au soleil matinal, on aperçoit sur ses petits flots frissonnants, comme sur ceux de la mer, les oppositions des verts intenses & des roses violacés. Les eaux se déversent par un étroit pertuis ouvert dans un muraille rocheuse qui ressemble à une écluse. Il serait donc facile d'élever considérablement par un barrage leur niveau & leur volume, de façon à alimenter le canal d'irrigation de la basse Ariège qui est à l'étude depuis 1801.

1. *Nouvelles explorations lacustres : Pyrénées-Orientales, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées*, par M. E. Belloc. Paris, 1894.

Digitized by Google

La profonde dépression où le lac s'est engouffré (78 mètres environ) a été formée par une large faille ouverte dans une bande de schistes siluriens, courant est-ouest, & resserré dans le granit justement entre les deux extrémités nord & sud de la nappe d'eau.

En remontant le torrent qui tombe dans le lac au sud-est, on atteint en une bonne heure les deux lacs des Peyrisses, enfermés dans les crêtes âpres & solitaires de Beys & de Nabres.

Si de la forge d'Orlu on continue à remonter vers l'est le torrent de l'Oriège, au lieu de prendre au sud la gorge de Gnioles qui monte au Naguille, on peut arriver, en sept heures d'Ax, au lac saisissant de Beys, qu'une crête déchirée sépare des Peyrisses.

Plus haut encore, le petit étang carré de Fauzy, resserré dans un cirque de roches désolées & nues, laisse fuir au nord-ouest l'Oriège naissante. On se croirait perdu à l'extrémité du monde.

Si l'on ne redoute pas une nuit sur la montagne, & on devrait la rechercher, au contraire, si courte que soit la course, car c'est surtout au coucher & au lever du soleil qu'elle offre d'incomparables spectacles, avec des colorations aussi étincelantes & aussi mobiles que des scintillations d'étoiles dont nulle splendeur des plaines ne peut donner l'idée, on peut, en dormant sur les rives du lac de Beys, descendre le lendemain par le col de Lagrave, autour duquel tous ces beaux réservoirs semblent rayonner, sur le grand lac de Lanouz. Mais les rares touristes qui le visitent y accèdent d'ordinaire par une tout autre voie, soit par la gorge de Bésines que l'on prend à la cascade de Salliens, une demi-heure environ avant d'arriver au triste village de l'Hospitalet, soit par le port de Puymaurens, le vallon d'Engarcies & la porteille de Kerfourg, soit enfin par un chemin moins fatigant mais assez long, la route de voiture jusqu'à Porté & la gorge de Fontvive qu'on peut gravir à dos de mulet.

La sombre nappe allongée s'étend, à 2,154 mètres d'altitude, sur une longueur de près de 3 kilomètres ; mais elle est étranglée à son milieu & paraît ainsi, au premier abord,

Digitized by Google

moins grande que d'autres, en réalité plus petites, le Naguille, par exemple, qui présente une large surface arrondie. Elle n'en occupe pas moins une superficie de plus de 100 hectares que n'atteint aucun autre lac des Pyrénées[1].

Le vaste bassin qui l'entoure est aride & morne ; on ne voit pas un arbuste, pas le moindre troupeau. Rien ne bouge dans cette nature qui semble figée. Des savanes grises s'étendent dans toutes les directions, sauf au sud, où les eaux se précipitent par de superbes cascades dans la gorge de Fontvive que ferment à l'est les pentes nues du col Rouge dont le nom indique la couleur. Une maigre verdure frange à peine les ruisseaux qui tombent dans le lac. Les sommets sévères qui entourent l'eau dormante ne montrent que des roches déchirées & stériles, & pendant les sept ou huit mois où les eaux sont immobilisées par la glace, l'affreux silence de ce désert désolé doit donner l'idée d'une planète éteinte d'où toute vie aurait disparu.

Le Carlitte (2,921 mètres), dont on atteint la cime en quatre ou cinq heures, après avoir quitté la cabane du lac[2], est le roi de cette région. Aussi les géographies d'autrefois & peut-être quelques-unes encore le donnent-elles comme le nœud d'où s'élance des Pyrénées, pour courir à travers la France & l'Europe, la chaîne de hauteurs qui sépare les eaux de l'Océan de celles de la Méditerranée. Mais le Carlitte est tout entier dans le versant méditerranéen, & toutes les eaux qui glissent sur ses flancs striés de ravines se dirigent vers la mer d'azur. La ligne divisoire part plutôt de la superbe pyramide du pic Pedrous (2,831 mètres), qui se dresse à l'ouest du Lanouz, ce pic mystérieux sur lequel on a vu, dit-on, l'anneau qui aurait retenu l'arche de Noé, & qui, s'il a été vraiment attaché à la roche altière, était un signe de bornage placé après les guerres carlovingiennes. Le pic Pédrous s'élève, en effet, au sommet

1. Superficie du lac de Gaube, 20 hectares ; du lac d'Oô, 38 hectares ; du lac Caillaouas, 40 hectares ; du lac Orédon, 43 hectares ; du lac de Naguille, 47 hectares ; profondeur extrême du lac Lanouz, $54^{m}88$. Mesures prises par M. E. Belloc.

2. Voir *Une ascension au pic de Carliette*, par M. Marcaillou d'Aymeric, & *Revue des Pyrénées*, t. II, p. 573.

Digitized by Google

de la gorge d'Engarcies, qui appartenait autrefois à l'Andorre.

Du sommet du Carlitte on voit étinceler à l'est, au-dessous de lui, dans un désert que frangent au loin la lisière des forêts de sapins, une quarantaine de petits lacs. Ils s'écoulent dans la Tet & la Sègre, & le Lanouz se déverse aussi dans la Sègre par le torrent de Fontvive, qui se jette dans le ruisseau de Carol au fond de la vallée de ce nom, l'une des plus saisissantes vallées ouvertes par les érosions glaciaires que présentent les Pyrénées.

C'est du Lanouz que descendent à Ax & à Bourg-Madame les truites savoureuses. La qualité de ce poisson recherché est loin d'être la même dans tous les lacs. On ne trouve guère ces truites supérieures qu'au Lanouz, à l'étang de Fontvive, sommeillant entre ses rives verdoyantes, dans le raide vallon qui tombe du Lanouz & au petit étang insignifiant de Rabassoles, au-dessous & au sud-est du Taibésou. A quoi tient cette différence de saveur chez des poissons vivant dans des milieux si semblables en apparence? Probablement à la présence de certains mollusques ou crustacés dont les truites se nourrissent & dont plusieurs ne vivent eux-mêmes que sur quelques plantes déterminées. Les recherches de MM. Marcaillou d'Aymeric, les intrépides botanistes de ces régions qui publieront bientôt la flore des montagnes ariégeoises, ont fait connaître pour la première fois un grand nombre de ces plantes aquatiques.

Abritées ainsi dans ces déserts, les truites des lacs sont peut-être les animaux les plus méfiants & les plus sauvages de la création. Les isards sont familiers en comparaison. Aussi deviennent-elles beaucoup plus difficiles à se laisser prendre vers la fin de l'été. M. E. Belloc, qui a rassemblé un si grand nombre d'observations de topographe, de géologue, de botaniste & de zoologiste sur les lacs des Pyrénées, pense, il est vrai, que les truites, à ce moment, plongent dans les bas-fonds pour trouver des eaux plus fraîches.

Elles sont très prisées aussi les truites du lac du Comte, le premier de ceux qui étoilent à l'ouest de Mérens, sur la rive gauche de l'Ariège, tous les ressauts de la vallée du Mourgouillou.

Digitized by Google

Il faut s'élever de près de 800 mètres à partir de Mérens, déjà à 1,000 mètres d'altitude, pour l'atteindre par un sentier d'abord très raide, mais qui s'adoucit bientôt. En prolongeant la promenade, on peut arriver en deux heures à l'étang allongé du Couart, qui dort dans les roches, puis au cirque qui enferme les deux étangs de l'Albe, ou bien, avant d'arriver au Couart, tourner à l'est vers l'étang Pédourès & redescendre à l'Hospitalet.

Il n'est pas un aspect dans ces courses qui ne soit pittoresque & imposant, varié aussi, plein de grâce au bas des vallées, faisant éprouver vers les sommets les impressions presque terrifiantes des mornes solitudes. Si la nature sourit souvent, elle fait trembler parfois.

Si habitué que l'on soit aux montagnes, on est toujours saisi lorsqu'on aperçoit tout à coup, au milieu des roches bouleversées, la nappe immobile d'un lac endormi, tantôt d'un bleu d'acier si le ciel est pur, tantôt noir & sinistre comme l'Erèbe s'il est assombri.

Mais ces petites mers ont aussi leurs tempêtes, lorsque des rafales de vent, parfois subites, inattendues, venant on ne sait d'où, soulèvent leurs flots bondissants & ébranlent les roches qui semblent mugir d'une voix lugubre.

Tout près des lacs de l'Albe, à l'ouest, mais séparés d'eux par un rempart farouche de rocs hérissés, s'ouvrent, dans un paysage grandiose où tous les charmes de la montagne semblent s'être réunis, les lacs les plus séduisants de l'Ariège, ceux de Fontargente. On y monte, en huit heures d'Ax, par la vallée du Nagear & le col de Beil, ou, des Cabannes, par la vallée d'Aston, à pied ou à dos de mulet.

Comment oublier enfin les lacs légendaires de Tabe, plongés dans l'ombre presque éternelle des deux sommets de cette charmante montagne aux contours élégants & fiers, aux harmonieux contrastes des roches abruptes, des pâturages, des bois & des ruisseaux jaseurs s'échappant des lacs limpides, surtout à l'incommensurable panorama? Les populations ibériennes avaient fait un dieu de ce mont superbe, le plus rapproché des plaines, qui, leur paraissant ainsi le plus élevé, captivait sans cesse leurs regards & semblait leur distribuer à



Digitized by Google

son gré les pluies bienfaisantes ou les orages & les grêles. Le christianisme ne pouvant détruire les superstitions enracinées qui flottent encore autour de sa double tête & surtout sur les ondes sinistres de son lac du Diable, essaya de les transformer en la consacrant à saint Barthélemy, invoqué au moyen âge contre les orages dévastateurs.

Mais si les variations de température causées par le voisinage des montagnes amènent de trop fréquentes grêles dans les contrées sous-pyrénéennes, les désastres seraient encore plus grands si les sommets ne détournaient souvent les orages vers eux comme un colossal paratonnerre.

C'est encore un nouveau motif ajouté à tant d'autres pour bénir ces bienfaisantes enchanteresses.

Il est vrai que si elles attirent les orages, elles se réservent souvent aussi les pluies estivales si désirées. Que de fois les agriculteurs altérés de la plaine voyant un nuage apparaître à l'ouest, vers la fin des brûlantes après-midi d'été, se réjouissent déjà en espérance, mais voient bientôt ce réservoir d'eau céleste se détourner vers le sud, attiré comme par un irrésistible aimant & déverser son trésor sur les sommets de la chaîne.

Les lacs du Saint-Barthélemy ne sont pas les seuls à retenir les légendes sur leurs rives mystérieuses. L'aspect troublant & presque fantastique de ces nappes d'eau perdues dans les roches souveraines ou dans les glaces, leur profondeur menaçante & ignorée, toujours incommensurable d'après les montagnards, frappent leur imagination & les saisit de terreur. C'est ainsi que de sinistres épouvantes entourent encore les étangs de Nohédas, dans les Pyrénées-Orientales. D'antiques croyances plus gracieuses font voguer au crépuscule les fées séductrices dans un vaisseau d'or, sur les ondes cristallines des lacs d'Estoum-Soubiran, dans la haute vallée de Lutour.

Hélas! tous les lacs des Pyrénées sont condamnés à disparaître, & peut-être les générations des deux ou trois siècles qui vont suivre verront les derniers. Situés tous au fond d'un entonnoir, ils sont comblés sans cesse par l'érosion des pentes qui les entourent, par les démolitions des parois rocheuses ravinées par les orages & les avalanches. Les mesures prises d'année en année par M. E. Belloc dans leur profondeur, qui

Digitized by Google

diminue sans cesse, sont inquiétantes. Le reboisement ralentirait ces ruines désastreuses ; mais combien sont lents & difficiles les résultats à atteindre, malgré les efforts de nos ingénieurs & de nos forestiers ! Déjà plusieurs lacs sont remplacés par des marécages ou par des débris accumulés. Se figure-t-on combien devait être superbe le cirque de Gavarnie lorsque ses gigantesques assises & ses glaciers se reflétaient dans le vaste miroir de son lac avec l'écharpe d'argent de la cascade chantante ?

J. DE L.

---

## LES PRÉCURSEURS DU TRANSPYRÉNÉEN

Les rares touristes qui s'aventurent dans l'âpre gorge du Lapez, Haut-Louron, ont sans doute remarqué, au flanc nord-est du pic de Guerreys, une sombre excavation : c'est l'entrée d'un tunnel dont l'origine remonte à la fin du dix-huitième siècle.

Grâce à d'actives recherches dans les archives publiques & privées de la région, nous sommes parvenus à réunir quelques documents qui nous permettront de faire la lumière sur une entreprise dont la hardiesse fait encore, après un siècle, notre étonnement.

L'intendant d'Etigny venait de tracer le magnifique réseau de routes qui sillonnent la Gascogne. Il lui restait encore à mettre en communication cette province avec l'Espagne, sa voisine, car les divers ports ou passages étaient d'un accès toujours difficile, parfois même impossible. Il forma donc le projet de créer une route qui partirait de Saint-Gaudens, capitale du Nébouzan, pour remonter les vallées de la Garonne, de la Neste & de Louron, franchir le port du Lapez & descendre à Barbastro & Saragosse. Cette route offrait pour le pays d'immenses avantages. car elle permettait l'exploitation des vastes forêts & des nombreuses mines du versant espagnol.

Le projet de d'Etigny fut approuvé au Conseil d'Etat le

Digitized by Google

12 février 1764. L'arrêt du Conseil imposait au pays les conditions suivantes : « Attendu que la dépense à faire pour la construction dudit passage ne pourrait être rejetée sur les communautés qui en sont voisines sans les mettre dans l'impossibilité de payer leurs impositions, il sera, pour venir à leur secours, levé pendant douze ans un octroy de cinq livres par chaque char de vin qui passera dans la paroisse de Labarthe-de-Neste, destiné aux vallées & lieu de Hêches, situé vers le port ou frontière d'Espagne. » (Archives des Hautes-Pyrénées, série C, folio 21.)

La crainte d'un nouvel impôt, jointe au danger de nouvelles incursions, souleva les habitants de la vallée d'Aure, qui députèrent, le 14 février de l'année suivante, le sieur Pierre Ladrix, bourgeois d'Arreau, à l'assemblée des Etats des Quatre-Vallées, tenue au grand logis de Garaison, pour repousser le projet comme étant, non seulement inutile, mais encore nuisible aux intérêts du pays.

Il fit, en effet, observer à l'assemblée, qui comptait parmi ses membres noble Pierre Dutrey, syndic général; Bernard Ozun, avocat au Parlement de la ville de Sarrancolin, & Jean Aspe, députés de la ville d'Aure; Jean-Pierre de Lafargue, Florentin de Pic, avocats au Parlement, députés du Magnoac; Louis Soulé, avocat, député de la Barousse, & Jean-Louis Lay, député de la Neste : 1° « Que ledit passage est impossible à faire à cause des escarpements des rochers qui se présentent dans son cours & dont l'entreprise exigeroit la puissance & la richesse du monarque;

2° Qu'il est inutile, la France se trouvant communiquer avec l'Espagne par plusieurs routes assez aisées & en tout temps pratiquables, notamment les ports de Vielse & du Plan, dans la vallée d'Aure, voisins de celui qu'on veut pratiquer, tandis que ce dernier ne pourrait jamais être que difficile les trois quarts de l'année;

3° « Qu'il seroit dangereux de tant multiplier les passages & communications avec le royaume d'Espagne, parce qu'il n'est pas assuré que la liaison qui est aujourd'hui entre la couronne de France & d'Espagne, dure & subsiste toujours; qu'au cas de rupture, ce dernier trouveroit de la facilité pour

Digitized by Google

entrer dans celui de France & notamment dans les Quatre-Vallées; que, par conséquent, en multipliant lesdits passages on affaibliroit la résistance de l'Etat des Vallées contre les incursions que les Espagnols pourroient venir faire sur elles comme en 1710, 1711 & 1712 lors desquelles ils incendièrent les villages du Plan & d'Aragnouet & enlevèrent les troupeaux qui se trouvèrent dans lesdits lieux & montagnes voisines; ils causèrent la même calamité dans le pays & vallée de Luchon, en incendiant la principales ville dudit pays.

4° « Qu'il est contradictoire aux privilèges des Quatre-Vallées, notamment aux lettres patentes de Charles IX du mois de février 1572, portant pour lesdites vallées exemption de toute sorte d'impôts sur le vin, dérogeant à cet égard à un édit de ce même roy qui avait établi un impôt général sur cette denrée.

5° « Qu'il ne sauroit enfin être exécuté sans entraîner la ruine totale des vallées d'Aure & de Neste, en ce qu'il y est dit que pour suppléer à l'impuissance des communautés voisines au dit passage & ne pas les mettre dans l'impossibilité de payer leurs impositions, il convient d'établir un octroy sur le vin qui passe au lieu de Labarthe, en quoy il est remarquable que, par ledit impôt, on tombe dans l'inconvénient qu'on a voulu éviter ou même dans un plus grand en ce que rendant ainsi le vin plus cher on mettroit les habitans des vallées d'Aure & de Neste dans l'impossibilité de se procurer le vin nécessaire à leur subsistance ou de payer les impositions, s'ils veulent s'en priver, le vin étant nécessaire au soutien de leurs forces. »

Les observations présentées à l'Assemblée par le député d'Arreau durent faire modifier en quelque sorte l'arrêt si elles ne réussirent pas à mettre tous les frais de l'entreprise à la charge du trésor royal.

Le projet fut bientôt mis à l'étude. La mort de l'intendant, survenue le 24 août 1767, suspendit un moment ce travail, mais son successeur, Etienne-Louis Journet, le reprit avec activité.

D'après les plans remis en ses mains par les ingénieurs chargés de ce travail, un percement s'imposait. Aussi le nou-

Digitized by Google

vel intendant, avant de faire exécuter les plans, voulut-il avoir l'avis d'un homme expérimenté, M. François Sarrat, ancien inspecteur des mines, à Sarrancolin. Il lui fit demander, par l'entremise de M. de Lassus-Duperron, son subdélégué à Montréjeau, « s'il y avoit possibilité ou impossibilité de faire l'ouverture par souterrain près de la sommitté de la montagne du port du Lapez pour donner communication aizée & plus courte à tout autre port entre la France et l'Espagne », en le priant de vouloir bien y joindre « les éclaircissemens nécessaires avec le détail des dépenses. »

M. Sarrat trouva en MM. Pierre Caydel & Augustin Feynes, maîtres mineurs, deux auxiliaires qui lui permirent, dès le 3 mars 1770, d'envoyer à l'intendant le mémoire suivant[1] :

« Le percement de cette sommitté de montagne, où l'on compte environ 50 toises en longueur tout en rocher fort, n'est nullement impossible; qu'en ce que sur le plan qui en a paru, MM. les Ingénieurs taxent à ce percement deux toises de largeur & autant de hauteur; dans ce cas, il seroit impossible de faire soutenir le rocher de la voûte par sa trop grande largeur & pesanteur, les éboulements y seroient inévitables, à moins que cette ouverture ne fût travaillée à la pointe du marteau qui, avec toute la force d'hommes qu'on y pourroit employer en trente années, ne perceroient pas à cause de la dureté du rocher, ce qu'on ne fera pas. Pour se mettre à l'abry de fâcheux accidents qui arriveroient en donnant cette largeur & cette hauteur sans compter la double dépense que cela occasionneroit, il seroit assez suffisant de ne donner à cette ouverture que sept pieds & demi de largeur & autant de hauteur; cela semble assez large & assez haut pour passer toutes sortes de voitures.

« Cette ouverture doit commencer à se faire du côté d'Espaigne, parce que du côté de France on ne peut placer ni le logement des ouvriers ni la forge pour un forgeron qu'à une heure du travail; ainsi, il faudroit chaque jour ce temps aux ouvriers pour monter & descendre, au lieu que du côté d'Espaigne on peut bâtir le logement tout près de l'ouvrage &

1. *Ex nostris.*

Digitized by Google

à l'abry du mauvais temps, ce qui faciliteroit le travail un ou deux mois de plus chaque saison & même plus si on pratique en même temps la route qui doit y conduire si l'ouverture se fait, car il faut que les outils, meubles & provisions qui sortiront de France aillent passer le port de Plan pour les faire arriver à l'ouvrage, la sommitté du port de Lapez étant impraticable même pour les hommes jusqu'à ce que l'ouverture soit faite, il faudroit prendre le bois pour bâtir le logement, la forge & le chauffage qui se trouve le plus proche de l'endroit.

« On estime qu'il y a 50 toises courantes environ au percement à faire. En donnant sept pieds & demi de hauteur & autant de largeur, chaque toise courante fera une & demie carrée, & en mettant toute la force d'hommes qui peuvent travailler nuit & jour, lesquels doivent être 8 maîtres mineurs & 4 desserveurs pour ôter les décombres, 4 mineurs & 2 desserveurs le jour & autant la nuit, on compte ne pouvoir faire par mois que 4 toises courantes qui font 6 carrées.

« Chaque mineur a besoin par jour plus d'une livre de poudre & autant la nuit, ce qui fait par mois 2 quintaux, plus 2 chandelles le jour à l'exception du premier mois, & encore pour le logis & la forge à 12 sols la livre valant 36 l.

« Le forgeron a besoin coutinuellement d'un ouvrier à raison de 36 l. par mois.

« Il faudra aussi par mois, pour papier à faire des cartouches, soufre et cotton pour allumettes, 10 l.

« Il faudra un homme pour faire le charbon de la forge & procurer du bois de chauffage, 35 l.

« Plus un porteur de vivres avec un cheval, 36 l.

« Plus un quintal d'acier d'Allemagne chaque saison, qui ne doit être compté que de cinq à six mois, 10 l. par mois.

« Plus déchet du pesant des outils, 15 l.

« Dépense des brouettes & autres instruments par mois, 4 l.

Digitized by Google

*Détail des frais par mois :*

| | | |
|---|---|---|
| 1 directeur pour conduire l'ouvrage, administrer la poudre & faire les cartouches, | par mois | 70 l. |
| 8 maîtres mineurs, à 50 l..... | id. | 400 l. |
| 4 desserveurs à 36 l..... | id. | 140 l. |
| 1 forgeron..... | id. | 50 l. |
| 1 assistant..... | id. | 35 l. |
| 2 quintaux de poudre rendus à l'ouvrage.... | id. | 186 l. |
| Chandelles..... | id. | 36 l. |
| Papier, soufre, coton..... | id. | 10 l. |
| Acier..... | id. | 10 l. |
| Déchet d'outils..... | id. | 15 l. |
| Ouvrier pour charbon & bois..... | id. | 35 l. |
| Porteur de vivres..... | id. | 36 l. |
| Total..... | | 1.027 l. |

« La dépense de chaque mois montant à la susdite somme de 1.027 l., chaque toise carrée d'ouverture doit coûter 170 l., sans compter qu'il peut y arriver quelque éboulement & occasionner d'autres frais; de même si les eaux venaient à filtrer, l'ouvrage deviendroit plus coûteux & pour lors il faudroit augmenter les dépenses.

« Comme cet ouvrage ne pourra peut-être finir en deux ans, ne pouvant travailler que cinq ou six mois par an, il sera juste que ceux qui en feront l'entreprise ayent de préférence le travail de l'escarpement des routes que l'on doit pratiquer en France & en Espaigne pour la jonction de l'ouverture de ce port, & cela pour se ménager sa compagnie d'ouvriers afin de les avoir à la rentrée de l'ouvrage.

« On observe de plus que la construction du logement, transport de forge, outils & autres objets devra coûter 600 l.

« Le présent état, fait au juste par nous, François Sarrat, ancien inspecteur des mines, Pierre Caydel & Augustin Feynes, maîtres mineurs à Sarrancolin. »

Ce mémoire était accompagné de la lettre suivante :

« Je vous envoye cy-inclus l'état de ce que vous m'avez demandé concernant le port de Lapez, auquel état Pierre Caydel & Augustin Feynes, maîtres mineurs, ont avec peine

Digitized by Google

accordé leur consentement voyant qu'il n'y a que de simples journées à gagner. J'ay tâché de le donner au plus juste même sans compter bien des inconvénients qui peuvent y survenir. Je ne doute point qu'il n'y aye des gens surpris du coût de cet ouvrage, aussi je défie ceux qui pourront l'être de le faire à moins prix. Si on l'agrée sans diminution, nous en ferons l'entreprise sous les conditions qu'on expliquera.

« F. SARRAT. »

L'ouvrage fut confié à deux entrepreneurs, MM. Joseph Lasserre, bourgeois de Paris, & Georges Théveny, habitant de Narbonne. Ceux-ci se rendirent à Sarrancolin, le 18 juin 1771, & y conclurent avec François Sarrat, Pierre Caydel & Augustin Feynes, le présent traité[1] :

« Entre nous, soubsignés, M. Joseph Lasserre & Georges Théveny, entrepreneurs des ouvrages du Roy, pour l'ouverture du port de Lapez dans la vallée de Loron, & les sieurs François Sarrat, ancien chef inspecteur des mines, Pierre Caydel & Augustin Feynes, maîtres mineurs, habitans de Sarrancolin, sçavoir est que nous dits Sarrat, Caydel & Feynes, nous obligeons envers lesdits sieurs Lasserre et Théveny à travailler à faire l'ouverture dudit port pour autant de temps qu'elle pourra durer & dans les saisons qu'il sera possible de résister, sous les gages, savoir : ceux du sieur Sarrat, à 150 l. par mois, en ce compris l'entretien d'un cheval ou d'un mulet qu'il se procurera, & ceux desdits Caydel & Feynes, à 100 l. par mois chacun, à la charge par lesdits sieurs Lasserre & Théveny de fournir en outre, entre les mains dudit inspecteur, mensuellement les fonds nécessaires pour les ouvriers qu'il aura besoin d'employer à proportion que l'ouvrage l'exigera, auxquels il fixera leurs gages par mois ou par journées, comme aussy lui sera fourni tous les outils nécessaires avec la poudre, charbon, bois à bruller & toute autre chose généralement que l'ouvrage demandera, comme aussi barraques, forge, pailhasses, deux matelas & couvertes pour les lits de tous les ouvriers.

1. *Ex nostris*, fol. 2.

Digitized by Google

« Authorizons ledit s^r Sarrat, inspecteur, pour procurer tout à nos dépens & nous en rendre compte mensuellement & luy faire les fonds qu'il pourra avoir besoin pour pourvoir tant à celui des ouvriers qui y seront employés que pour toutes les autres provisions qui pourroient estre nécessaires à l'absence desdits MM. Lasserre & Théveny, & en cas d'accident pour quelqu'un des trois les mêmes appointements leur seront payés jusques au parfait rétablissement, &, en considération des voyages que lesdits ont faits plusieurs fois au port de Lapez & en Espaigne, leurs gages commenceront à courir du premier du mois courant. En outre, leur sera payé pour gratification à la fin du percement du port 50 louis d'or pour chacun. »

Le journal [1] des recettes & dépenses faites par M. Lasserre sont à raison de la forge de Saint-Jean en Aragon que de l'entreprise du percement de la montagne du port de Lapez, porté à l'article recette :

*Reçu de M. Théveny en argent ou effets :*

| | | |
|---|---|---|
| 1^er mai 1771 | 1.800 l. | |
| 30 mai | 6.316 l. | |
| 16 septembre | 2.238 l. | |
| 15 octobre | 3.309 l. | 105 |
| 1^er février 1772 | 3.000 l. | |
| 14 mars | 600 l. | |
| 20 mars | 435 l. | |
| 20 avril | 240 l. | |
| Total | 17.938 l. | 105 |

Le percement de la montagne fut poussé jusqu'à une profondeur d'environ 80 mètres. Des infiltrations d'eau considérables obligèrent les ouvriers à abandonner ce travail, comme nous l'apprend Ramond [1], [2], qui, dans le cours de ses explorations pyrénéennes, le visita :

1. *Ex nostris*, folio 2.

2. *Voyages & observations faites dans les Pyrénées*, par Ramond de Carbonnières.

A Liège. — M DCCXIII, ch. VIII, pp. 131-132.

Digitized by Google

« On a fait, dit-il, dans le port de Lapez une étrange tentative. Des entrepreneurs avoient conçu l'idée de percer la montagne dans sa hauteur moyenne d'un long couloir qui déboucherait au milieu des forêts de la vallée espagnole de Gistaïn. Le succès de cette entreprise auroit eu pour la vallée de Louron bien des avantages indépendemment de celui que l'on en attendoit; mais elle étoit au-dessus des forces de ceux qui la tentèrent. J'ai vu ce qu'il y a de fait · cela se borne à une galerie horizontale de deux cents pieds de longueur sur une trentaine de largeur & un peu moins de hauteur. Elle est creusée dans des couches de schiste dur dont la situation n'est pas éloignée de la perpendiculaire. Les eaux y filtrent de toutes parts & forment au fond une jolie cascade en sortant de la partie supérieure de la galerie, dont l'excavation se faisant par degrés étoit plus avancée en haut qu'en bas. »

En 1808, Napoléon se rendit à Toulouse, où un ingénieur, M. Janole, lui soumit un plan de communications pyrénéennes qui le frappa vivement. Ce plan comprenait trois grandes routes. La première, partant de Pau, se dirigeait sur Oloron & Urdos en remontant la vallée d'Aspe jusqu'au Somport pour descendre par Canfranc & Jaca vers Saragosse.

La seconde, partant de Toulouse, remontait les vallées de la Garonne, de la Neste, d'Aure, le val de Riou-Majou, franchissait le col d'Ordissette à l'ouest du port de Plan & descendait en Espagne par la haute vallée de la Cinca, d'où elle se dirigeait sur Saragosse.

La troisième, partant encore de Toulouse, remontait la vallée de l'Ariège par Ax & Hospitalet, franchissait le col de Puymaurin & descendait par le val de Carol à Puycerda & dans la vallée de la Sègre.

Des études furent ordonnées aussitôt & des tracés même exécutés sur les points les plus difficiles.

Dès 1837, la route de Somport était en construction & les études définitives pour les routes des vallées de l'Ariège & d'Aure achevées. Relativement à cette dernière, il existait un double projet. Par un premier projet, ainsi que nous l'avons dit, on remontait la vallée d'Aure & le val de Riou-Majou, jusqu'au port de Couarrère, où un tunnel de 2 kilomètres

Digitized by Google

800 mètres traversait la montagne à 500 mètres au-dessous de ce port et à une altitude d'environ 1,400 mètres au-dessus d'Arreau. La route de cette ville jusqu'au tunnel aurait une longueur de 34 kilomètres & des pentes au maximum de 55 millimètres, & la descente en Espagne 9 kilomètres & 400 mètres jusqu'à l'hospice de Gistaïn avec des pentes pareilles.

Par un second projet, on remontait celle du Louron & on allait rejoindre l'ancien tunnel abandonné du Lapez. La longueur de la route était la même, & le tunnel de 2 kilomètres 442 mètres.

Ni l'un ni l'autre de ces deux projets n'ont été réalisés.

F. MARSAN,
Curé de Soulan.

(Extrait du *Bulletin de la Société Ramond.*)

---

## FORMULES DE CONJURATION POUR LES ANIMAUX

### DANS LES PAYS DE LANGUE D'OC

Dans un premier article [1], nous avons fait connaître quelques formules de conjuration contre le mal. Nous étudierons aujourd'hui les formules relatives aux animaux.

### MAMMIFÈRES.

*En d'escounjiura lou renard.*

En d'escounjiura lou rénard, lescounjuriaire diu s'i prengué à tres represos que soun tres jours de hestos annaus, Pascos, l'Assoumpcioun de Nostro Damo e Toutsants. Lou qu'és en d'escounjiura hara vese grand mazau, tambar, pets de fesil bien de matin d'auant jour, à l'entour de l'endreit à escounjiura. L'escounjuriaire s'en anira tout soulet, deuant sourelh leuat, ha lontour dens lou mainé; se pourtara

Digitized by Google

d'amb'et tres tisocs de la hailho de Sant Yan. Lou tour lou hara ta grand que pousqué, pramo que lou tour merco l'endret oun lou renard pouira plus passa. Caldra toutjours tant que lou hesque que tengue la man gaucho en deguens dou tour; virara pas jamais su man dréto. Lou mazan que hent deuant de coumenca es en de ha huge lon renard, pramo que s'ou decheount dens lou tour que hey l'escounjiuraire labets lou renard escanare toute la pouralho.

En tout marcha l'escounjiuraire diu pas jamais espia ni per coustat ni enta darrè. Au prumé endret que trobo oun se croutzon dus camis aqui s'arresto, dam un dous tres tisocs hey dos crouts sou miei de las crouts dou camin ; s'ajouelho labets sus aquero crouts en de dise cinq *Paters* e cinq *Ave Maria*. Après qu'ous a dits se leuo; hey nau pas per deuant & sus la plaço dou darre pas hei no auto crouts : labets de resculos rehe lous nau pas sans se reviras ende tourna à la prumero crouts doun a heit las prieros.

D'aqui partis en de countunia lou tour & en tout parti jito pes dairé d'el lou tisoc d'ount ses servit en de ha la crouts sou camin, & en tout jita lou tisoc sans s'arrevira diu crida :

Renardero, renardot
Nou passes pas aquet tisoc.

Atau diu hese tres cops dauant de claua lou tour oun lou renard pouyra plus entra. Labets l'escounjiuraire diu crida au renard : « Qu'es escounjiurat d'aci, te pouiras retira en tiel mainé chez un tiel : mudo te d'aci, partis! » L'endret que dira l'escounjiuraire cau pas en d'i anague i ana que nado aigo à passa. Labets sera aus de l'endret de se vira lou renard.

Lou qu'a le poudè d'escounjiura s'ou perd quand dits à un aute lou segret, & aquet aute labets que recet lou poudé.

Escounjiura lou renard se pago un parelh de poulos; can tabé jita au renard cabvat lou bos io bero poulo en de que partisque.

*Pour conjurer le renard.*

Pour conjurer le renard, celui qui conjure doit s'y prendre à trois reprises qui sont trois jours de fêtes annuelles : Pâques,

Digitized by Google

l'Assomption de Notre-Dame & la Toussaint. Celui qui est pour conjurer fera faire un grand tapage, bruit, coups de fusil de bien bonne bonne avant le jour, à l'entour de l'endroit à délivrer. Celui qui conjure s'en ira tout seul avant le soleil levé faire le tour dans le domaine; il portera avec lui trois tisons du feu de la Saint-Jean; le tour, il le fera aussi grand qu'il le pourra, parce que le tour marque l'endroit où le renard ne pourra plus passer. Il faudra toujours, pendant qu'il le fera, qu'il tienne la main gauche en dedans de la circonférence; il ne tournera jamais sur la main droite. Le bruit qu'on fait avant d'opérer est pour faire fuir le renard, parce que si on le laissait dans la circonférence que fait celui qui conjure, alors le renard étranglerait toute la volaille.

Tout en marchant, celui qui conjure ne doit jamais regarder ni par côté ni en arrière. Au premier endroit qu'il trouve où se croisent deux chemins il s'arrête. Avec un des trois tisons il fait une croix sur le milieu de la croix de la route; il s'agenouille alors sur cette croix pour réciter cinq *Pater* & cinq *Ave Maria*. Quand il les a récités, il se lève; il fait neuf pas par-devant lui, & sur le plan du dernier pas, il fait une autre croix; alors à reculons il refait les neuf pas sans se retourner pour revenir à la première croix où il a fait les prières.

De là il part pour continuer le tour, &, en partant, il jette derrière lui le tison dont il s'est servi pour faire la croix sur le chemin, & en jetant le tison, sans se retourner du tout, il doit crier :

Renardière, renardot,
Ne passe jamais ce tison!!!

Ainsi il doit faire trois fois avant de fermer la circonférence où le renard ne pourra plus entrer. Alors celui qui conjure doit crier au renard : Tu es banni d'ici; tu pourras te retirer dans tel domaine, chez un tel; pars d'ici, pars! » L'endroit que désignera celui qui conjure, il ne faut pour y aller qu'il y ait un cours d'eau à traverser. Alors ce sera à ceux de l'endroit d'écarter le renard.

Celui qui a le pouvoir de conjurer le perd quand il dit à un autre la formule, & cet autre alors reçoit le pouvoir.

Digitized by Google

Conjurer le renard se paie une paire de poules. Il faut aussi jeter au renard au milieu du bois une belle poule pour qu'il s'éloigne.

(LÉOPOLD DARDY, *Anthol. pop. Albret*, t II, p. 366, 1891.)

*Gousses.*

Per arresta les gousses sense coulié quand seguissoun la lebre, cal se vira cap à l'auta e, sense estre vist, en gaitant le camp ount lous gousses cassoun la lebre se signa en disent :

Coumpagnou Bernat,
Te couparé rasig e nas (*ter*).

Nouvel sinne de croux en disent :

Vilen goussas,
Vilen pendardas (*ter*).

Autre signé de crouts en ferlupan la man dreito :

E tant coun ieu n'auras!!!

Castelnaudary Fourès.

*Chiens.*

Pour arrêter les chiens privés de collier quand ils poursuivent un lièvre, il faut se tourner vers l'autel &, sans être vu, en regardant le champ où les chiens chassent le lièvre, faire le signe de croix en disant :

Compagnon Bernard
Je te couperai racine & nez (*ter*)

Nouveau signe de croix en disant :

Vilain chien
Vilain pendard ! (*ter*)

Troisième signe de croix en léchant la main droite.

Et autant que moi tu en auras!

(FAGOT *folklor Lauragais*, 6e partie, p. 314, 1894.)

Digitized by Google

*Countro lous arrats.*

Arratoun marchant arrat,
M'as minjat un sac de blat,
Ajas traucat doutze camisos
Bint linços, cinquanto toualhos.
Bei t'en, arrat arratoun,
Bei t'en d'aquesto maisoun.

*Contre les rats.*

Petit rat, méchant rat,
Tu m'as mangé un sac de blé,
Tu m'as troué douze chemises,
Vingt draps de lit, cinquante torchons.
Va-t'en rat, petit rat,
Va-t'en de cette maison.

(Commune de Castéras-Lectourois, Gers. — BLADÉ, *litt. pop. Cascogne*, t. II, pp. 352-353, 1882.)

OISEAUX.

Quand ausiretz cantar l'agassa
O le corbas à la ma esquerra
El es senhal de pesto o guerra,
Et, per aco, quand l'ausiretz
A junctas mas, lavetz diretz :
Ausel, Dieu te done pastura
Et may à mi bona aventura.

Quand vous ouirez chanter la pie
Ou le corbeau à votre main gauche
C'est le signal de peste ou de guerre,
Et pour ce motif, quand vous l'ouirez,
A mains jointes alors vous direz :
Oiseau, Dieu te donne la pâture
Et me donne à moi bonne aventure.

(Toulouse, DUCÈDRE. *Las ordonensas & costumat del libre blanc*, 1555, édit. Noulet, p. 35, 1877.)

Digitized by Google

REPTILES.

*Countro la serp.*

Lausert, lausert
Aparo me de la serp;
Quand tournarè de l'oustal
Te balharè un gran de sal.

(Villefranche, FAGOT, *folklore Lauragais*, 2me partie, p. 102, 1891.)

*Contre le serpent.*

Lézard, lézard,
Préserve-moi du serpent,
Quand je reviendrai de la maison
Je te donnerai un grain de sel.

INSECTES.

*Countro las erugas.*

Avalisca, tora!
Defora! defora!
E revengues pas
Que tout ablasiguas.

(Canton de Gignac (Hérault) MONTEL & LAMBERT, *Cont. pop.* in *Rev. langues romanes*, t. IV, 564, 1873.)

*Contre les chenilles.*

Disparais, chenille,
Dehors, dehors,
Et ne revenez pas
Que vous détruisez tout.

Conjuration qui se faisait autrefois, & d'une manière solennelle, aux premiers jours du printemps.

Cette conjuration était connue en 1785, puisqu'elle est mentionnée par M. SAUVAGE, *Dict. languedoc.*, verbo *Abali.*



Digitized by Google

*Countro les pesouls de las poulos.*

Bouta un grapaud viu ; penja un grapaud mort a un bouci de grapaud dins la galiniero.

(Lauragais, environ de Villefranche.)

*Contre les pous des poules.*

Mettre un crapaud vivant, ou suspendre soit un crapaud mort, soit un morceau de crapaud dans la cage à poules.

*Counjur pel' troupel.*

Prene tres bouiches dins tres coumunos le journ de Carnaval. Del tems qu'anats querre les bouiches, cal fa coire un salcissot demest aigo dins le toupi qu'on se servis cado journ.

Trempa les tres bouiches dins l'aigo, ne benasi le troupel et les penja dins l'estable.

*Conjuration pour le troupeau.*

Prendre trois morceaux de buis dans trois communes le jour de carnaval. Pendant qu'on va chercher les buis, on fait cuire un saucisson avec de l'eau dans le pot dont on sert journellement.

Tremper les trois buis dans l'eau, en bénir le troupeau et les suspendre dans l'étable. — Tarascon (Ariège), P. DUNAC.

*Counjur per bioù ou vaco.*

Per empacha uno vaco o un bioù de s'acoura quand soun estadis enrelhadis, prenets un pel de la queto de la bestio enrelhado e l'estacats al cap de la relho.

*Conjuration pour un bœuf ou une vache.*

Pour empêcher une vache ou un bœuf de s'affaisser lorsqu'ils ont été piqués par la pointe du soc en labourant, vous prenez un poil de la queue de la bête blessée & vous l'attachez au bout du soc. — Même provenance.

P. FAGOT.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE PYRÉNÉENNE

## ET MÉRIDIONALE

---

*Pyrénées inconnues.* — **La Cerdagne française,** par Emmanuel Brousse, fils. — Perpignan, 1896. In-8.

La Cerdagne est à peine connue, & cependant bien peu de contrées sont aussi belles & méritent au même degré la visite du touriste. La tranquillité dont on y jouit loin de la fièvre des villes, la salubrité de l'air, la beauté & la variété des sites, gais ou désolés, riants ou grandioses, en font un séjour délicieux dans la saison chaude. M. E. Brousse a jugé qu'il était utile d'en signaler le charme, en un temps où tout le monde voyage pour voyager, sans but & sans besoin.

L'idée était juste; la réalisation en est heureuse. Le livre débute par une étude d'ensemble sur la Cerdagne française, ses limites, son aspect, son système orographique & hydrographique, sa géologie, sa flore, sa faune, son climat, &c. Suit une série d'*itinéraires,* au nombre de douze, où le lecteur est promené dans tous les sens à travers la Cerdagne, & où les descriptions sont entremêlées de renseignements historiques, archéologiques, statistiques & autres. Les indications d'ordre pratique sont rejetées dans un dernier chapitre. On visite aussi, sous la conduite d'un cicerone remarquablement informé, toutes les merveilles qui se cachent dans les vallées de cette contrée ravissante. L'histoire de la Cerdagne méritait plus & mieux qu'un chapitre de la première partie; aussi M. Brousse va-t-il la traiter dans un volume spécial, pour lequel il a eu l'heureuse idée de s'assurer la collaboration d'un érudit comme on n'en trouve plus guère, qui sait beaucoup & qui ne s'en doute pas.

Digitized by Google

Dans le livre qu'il vient de publier, M. Brousse fait preuve de précieuses qualités. Son érudition est de bon aloi, sûre & puisée aux sources; ses jugements sont impartiaux & généralement dégagés de tout préjugé; son émotion est sincère & communicative. Je ne dirai rien de la fidélité des descriptions : nul ne connaît plus à fond la Cerdagne, nul n'en a scruté de plus près ni d'un œil plus attentif la constitution, l'organisme & la vie.

M. Brousse me permettra néanmoins de formuler quelques réserves. Peut-être son livre eût-il gagné à être allégé d'une partie de son appareil scientifique; on pourrait retrancher utilement certaines citations empruntées à des ouvrages sans valeur & sans autorité[1]. De plus, parmi les conclusions de M. Brousse, quelques-unes sont contestables ou même inadmissibles; je n'en retiendrai qu'une. Tout le monde connaît de nom l'église de Planès, dont M. le docteur Sabarthez a donné naguère une excellente monographie. Dans cette monographie, on trouvera l'explication de toutes les formes de ce bizarre monument. M. Sabarthez a, entre autres, prouvé de façon décisive que l'église de Planès n'était pas une ancienne tour transformée en chapelle & dont il resterait le tambour qui enveloppe actuellement la coupole centrale : le choix très défectueux de l'emplacement pour un ouvrage de défense, la minime importance de ce qui aurait été conservé de la tour primitive, le plan triangulaire du tambour, enfin, l'absence de fondations sur les points où la tour aurait été éventrée pour la construction des absidioles, tout cela permet de rejeter avec une entière certitude l'hypothèse d'une origine militaire. Or, M. Brousse revient sur cette hypothèse & lui donne la préférence[2]. Il a été frappé de ce que l'aspect des parties

1. J'ajoute que les citations ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse & qu'il arrive à M. Brousse de ne pas interpréter très fidèlement la pensée des auteurs. Je sais un archéologue qui aurait, de ce chef, quelques observations à présenter.

2. M. Brousse allègue à ce sujet (p. 154) que l'on s'est servi d'une tour pour faire l'abside de l'église à Latour-bas-Elne. C'est le contraire qui s'est passé : on a surélevé l'abside, comme dans nombre d'églises, pour y installer des défenses.

Digitized by Google

hautes de l'église de Planès rappelle les tours de guet pyrénéennes[1], & il semble bien que cette impression ait déterminé son opinion. Il était difficile cependant, dès l'instant que l'on faisait une coupole, de ne pas l'enfermer dans un tambour; il était plus difficile encore d'éviter que ce tambour ressemblât plus ou moins à une tour. Cette ressemblance est tout aussi accentuée dans nombre d'édifices qui ont toujours été affectés au culte, Santa-Fosca de Torcello, près Venise, par exemple, & quantité de mosquées. Ce n'est point par inadvertance que ce terme de *mosquée* vient sous ma plume, non pas, certes, que je songe à reprendre la thèse des archéologues romantiques qui voulaient voir dans la chapelle de Planès l'ouvrage des Arabes; mais, après avoir étudié des mosquées, après avoir constaté dans leur élévation extérieure & dans leur partie des analogies réelles avec l'église dont il est question, je me demande si le constructeur de celle-ci ne s'est pas inspiré des dispositions de celle-là, & si, *dans ce sens*, il n'y a pas quelque part de vérité dans les idées de Jaubert de Passa & d'Henry. Ce ne serait pas la première fois que l'on verrait l'archéologie revenir à son point de départ & les études d'architecture comparée donner en partie raison à l'intuition des créateurs de l'archéologie.

Nous voilà un peu loin du livre de M. Brousse. J'y reviens pour lui souhaiter tout le succès que méritent & l'auteur & la Cerdagne elle-même. J'ai couru la Cerdagne, sac au dos; j'ai humé sur ses crêtes la brise vivifiante, « vierge comme aux premiers jours du monde », sur ses escarpements, les aromes balsamiques des pignadas, à travers ses *calms* immenses, les pénétrantes senteurs du ciste & de la lavande. J'ai contemplé cette petite province par tous les temps & un peu sous tous ses aspects : verte sous le ciel de juin, qui mûrissait ses grands champs de blé & emplissait l'espace de l'odeur des foins & du chant des cigales; sombre sous les orages d'automne, qui noircissaient les pics menaçants & mettaient dans les vallées une poignante mélancolie; blanche sous la neige, qui, depuis le Cambre d'Ase jusques au Cadi, scintillait au

1. P. 152.

Digitized by Google

pâle soleil de nivôse : je ne sais vraiment quand elle est plus attrayante & plus belle.

Ses plateaux rappellent le Nord par la fraîcheur de leur vert intense. Par la limpidité de l'atmosphère, par la magie de la couleur & la splendeur de la lumière, ils appartiennent bien au midi, aux Pyrénées, « filles du feu. » On dirait parfois un morceau du Limousin ou de la Normandie encadré dans un horizon espagnol. La contrée est neuve encore : la nature n'y est pas machinée; les habitants sont hospitaliers & nullement voleurs. On a chance de ne point se heurter à des touristes anglais, de ne pas être rançonné par des hôteliers rapaces. Les montagnes sont abordables, les routes excellentes... & le rancio exquis.

Jehan D'YREYE.

Comte H. RUSSELL : **Histoire et vicissitudes de mes grottes du Vignemale.** (*Bull. Société Ramond*, pp. 231-249, 1896.

Le comte H. Russell est l'un des fondateurs de la Société Ramond, & par l'entremise du *Bulletin* de cette très estimable compagnie, âgée aujourd'hui de trente ans, il nous raconte l'histoire accidentée, orageuse même, de ses grottes du Vignemale. Nul n'aima mieux nos montagnes, nul ne les a parcourues avec plus de noble passion que l'honorable comte, le prince de nos touristes. Les diverses publications qu'il leur a consacrées sont écrites avec cette chaleur & ce charme que possèdent seuls quelques rares privilégiés de la république des lettres. Aussi nous n'avons qu'à féliciter la Société Ramond d'avoir eu la primeur de ces nouvelles pages & à lui demander la permission d'en donner ici un extrait. M. Russell expose d'abord « sans phrases, sans prétention, sans lyrisme », comment il conçut l'idée de creuser des cavernes à de grandes altitudes; pourquoi il choisit le Vignemale, sa cime favorite (3,298 mètres), & quel fut le plan à exécuter; comment on dut se préparer à vaincre les difficultés de l'entreprise, & comment on en poursuivit l'exécution pendant plusieurs années. Mais laissons parler M. Russell :

« Voilà une nuit que je n'oublierai pas! Jamais peut-être, ni au cap Horn, ni même en Sibérie en plein hiver, je n'ai

Digitized by Google

passé une pareille nuit. Nous étions neuf : six ouvriers, deux guides (Henri Passet, Mathieu Haurine) & moi, & nous n'avions ni tente ni un rocher qui pût le moins du monde nous abriter. Nous n'avions que la toile gondronnée sous laquelle mes mineurs s'allongeaient tous les soirs, & que nous attachâmes à de grosses pierres très lourdes sur le col de Cerbillonas, le seul endroit qui ne fût pas couvert par le glacier. Or, ce col est à 3,200 mètres d'altitude, & comme il s'ouvre de l'est à l'ouest, on devine la fureur avec laquelle s'y engouffre le vent d'ouest, c'est-à-dire le vent de l'Atlantique, dans une tempête d'automne & aux approches de l'équinoxe; ou plutôt non, on ne peut pas le deviner. Même un marin ne sait pas ce que c'est qu'une tourmente de septembre au sommet des montagnes. Les rochers vibrent comme dans un tremblement de terre; la grêle & les cailloux fendent l'air comme les obus; la neige vole en spirales & remonte dans les nuages; on est gelé, aveuglé, asphyxié, assourdi, terrifié; on s'affaiblit, on se démoralise & on pense à la mort. La tempête commença vers huit heures; elle dura toute la nuit, & le matin nous nous trouvâmes tous complètement ensevelis sous la neige; nous en portions un poids énorme, & nous eûmes même beaucoup de peine à en sortir. Nous étions bleus, livides & muets; aucun de nous ne put manger. Henri Passet, le plus fort de nous tous, ayant les doigts transis, ne put même pas couper son pain. Quant à moi, je souffris le martyre toute la nuit, & vers minuit, à l'apogée de l'ouragan, quand le Vignemale tremblait comme s'il allait tomber, quand le glacier tonnait, fumait & se soulevait comme une mer en fureur, je voulus me lever pour empêcher mes jambes de se geler. Je parvins à sortir de dessous la grande toile pour marcher, mais ce fut impossible; je fus lancé contre une paroi par les rafales & ne pus pas rester debout. Et la malheureuse toile, qui se tordait dans d'affreuses convulsions, menaçait de partir... Ses cordes criaient & s'agitaient avec un bruit lugubre... A chaque instant, leur rupture nous paraissait imminente... Cette seule pensée nous faisait frissonner... Mais elles tinrent bon & nous sauvèrent la vie!...

« Le lendemain matin, le vent agonisait; il tomba tout à fait au lever du soleil, & nous sortîmes alors de l'éblouissant

Digitized by Google

tombeau de neige où nous étions ensevelis depuis onze mortelles heures. Blêmes, effarés, livides, nous avions l'air de morts qui ressuscitent; nous étions aussi faibles que si on nous avait saignés, & c'est en titubant, parfois même en dormant, & sans mot dire, que nous redescendîmes a Gavarnie, dans un brouillard hideux, glacial & sombre, qui donnait aux crevasses prodigieuses du glacier un aspect plus horrible & barbare que jamais. C'étaient de véritables abîmes tout noirs & bleus, dont la brume nous cachait les contours & souvent l'orifice; en sorte qu'on arrivait aux bords d'un gouffre énorme sans le savoir, & une jambe s'enfonçait dans le vide. Il nous fallut une heure & demie pour sortir du glacier, avec mille précautions, rendues fort difficiles par notre extrême fatigue.

« Ainsi se termina ma triste & inutile campagne de 1881. Le Vignemale profané, indigné, avait fait une défense héroïque; son honneur était sauf. Il s'était même vengé; mais le géant allait bientôt capituler, tout criblé de blessures! Il n'y avait qu'à changer de tactique en profitant de mon désastre.

« Et en effet, l'été suivant (1882), un de mes ouvriers, Pontet, de Gèdre, ayant eu l'idée lumineuse de faire monter une petite forge & du charbon sur mon champ de bataille, une belle enclume fut vite improvisée avec une pierre; l'espoir & le courage revinrent, & la victoire devint dès lors certaine. Le 7 juillet pourtant, un ouragan de neige, qui dura plusieurs jours, força encore mes hommes de fuir avant d'avoir rien fait. Le 10 juillet, ils remontèrent par un temps calme, & trois semaines après je possédais sur le Vignemale une première grotte bien chaude, de 16 mètres cubes, à 3,200 mètres d'altitude, fermée par un bon mur & par une porte en tôle, malheureusement trop mince & très fragile. Dans un travail aussi original, on fut forcé de tâtonner & de passer par de tristes expériences.

« Le 1er août 1882, je pris possession de mon précieux abri, qui m'était cher comme un enfant. Je m'installai dans ma cellule de marbre, dans mon nid d'aigle, en y passant trois jours avec mon ami Swan, un de mes jeunes collègues de l'*Alpine-Club*. C'était déjà un grand progrès que de pouvoir rester trois jours au faîte des Pyrénées, dans des neiges éternelles, sans la

Digitized by Google

moindre privation. Je trouvais cela merveilleux! Pendant des heures entières, nous flânions sur la neige, au plus beau des soleils, & Swan écrivait même des lettres! Bien qu'il gelât terriblement « dehors » pendant la nuit, mon thermomètre ne descendit qu'à 7° centigrades, *sans feu*, & nous dormions comme dans la plaine, peut-être mieux, ensevelis dans du foin. Cette vie sauvage & poétique me fascinait & commençait à m'enivrer... Comme je la regrettai quand l'épuisement des vivres nous força à descendre! Après trois jours splendides, trois jours de paix, de santé merveilleuse & de bonheur sans nuages, voulant tenter un autre genre d'expérience, nous descendîmes par les énormes escarpements du sud, c'est-à-dire par l'Espagne, prenant probablement l'itinéraire suivi en 1834 & 1838 par les premiers ascensionnistes du Grand-Vignemale, & non seulement abandonné depuis, mais tellement oublié, que nous perdîmes deux heures à explorer, bien que nous eûmes trois guides de première classe, Henri Passet, Haurine & Pierre Pujo. Le danger de cette voie, c'est moins l'extrême raideur des pentes que les chutes continuelles de grosses pierres, dont un grand nombre ne tiennent à rien; on en est mitraillé. Mais quelle superbe descente! Ces gigantesques parois, zébrées de neige du haut en bas, bien que brûlées par le soleil torride de l'Aragon, forment un abîme resplendissant de 900 mètres qui brille comme un miroir.

« En 1883, étant remonté avec miss Swan & son frère, je fus navré de ne plus trouver de porte. Elle avait peut-être cédé à la pression irrésistible des neiges, qui l'avaient engloutie. Mais comme le niveau du glacier dominait encore de plusieurs mètres celui de ma caverne, nous fûmes admirablement protégés contre le froid de la nuit par une puissante muraille de glace. Il est singulier de se réchauffer au moyen d'un glacier; mais on sait que les Esquimaux n'ont jamais si chaud que sous leurs huttes de neige.

« Le lendemain, 25 juillet, Swan & sa sœur étant redescendus à Gavarnie, je restai sur le Vignemale avec Haurine & François Salles. Nous retrouvâmes la porte ensevelie sous les neiges & toute percée de trous comme une cible (probablement par la grêle). Je fis monter du foin pour nous servir de

Digitized by Google

lit, & quand nous eûmes démoli la barricade de glace qui nous masquait la vue & la lumière, ma grotte séchée & réchauffée prit un aspect aussi charmant qu'original. Alors je commençai mes longues & délicieuses promenades sur le désert immaculé de neige qui s'étendait à l'est. Je débutai par l'ascension du *Montferrat* (3,223 mètres) en faisant un kilomètre & demi au sud-est sans sortir de la neige. Quand je voulais une vue superbe & infinie sur l'Aragon & la Navarre ensoleillés, je remontais au sud, en un quart d'heure, sur le *Cerbillonas* (3,253 mètres), dôme orgueilleux & solitaire aussi couvert de neige que le mont Blanc. J'y fis un banc & une belle tour. Enivré de lumière, je finis par comprendre le bonheur des Lapons & leur bon caractère. La neige illuminée par le soleil agit sur l'âme, fait oublier la terre & chasse les idées noires.

« Un jour, je reçus la visite de deux aimables Anglais, MM. Mitford & Moir. Puis je me fis un ami d'un nouveau genre dans la personne d'un cher petit pinson des neiges, dont l'affection & la confiance finirent par m'attendrir. Il passait tout son temps à sautiller sur le glacier devant ma porte, à manger avec moi, à me faire des yeux doux, & le matin il arrivait toujours avec le soleil pour me dire bonjour, après avoir couché je ne sais où. L'année suivante, ils étaient trois; je nourrissais toute une famille.

« Moins de deux mois après (17 septembre), je reparus sur le Vignemale avec Haurine & Pierre Pujo, & pour la première fois nous y passâmes quatre jours. C'était ma dixième ascension, & pour moi elle sera mémorable, car le soir du 19 toutes les fureurs de l'équinoxe fondirent sur nous : vent féroce, vraie tourmente, nuages écarlates, clameurs sinistres & trombes de neige, avec un froid terrible & des ténèbres polaires.

« Rien n'y manqua, & ces horreurs durèrent deux jours! Bombardés par le vent & secoués fortement, les précipices eux-mêmes tournés à l'ouest avaient des spasmes, de véritables trépidations & résonnaient comme des bourdons de cathédrales; on les sentait vibrer. Toutefois, je fus bien fier de mon abri, car même *sans feu* nous n'y sentîmes jamais le froid; nous y avions même chaud & pas un souffle n'y pénétra! Les flammes

Digitized by Google

de nos bougies n'eurent pas la moindre oscillation. Ce fut plutôt le manque de vivres que la tempête qui nous chassa le 21 septembre.

« L'été suivant fera époque dans l'histoire du Vignemale, & d'autres que moi s'en souviendront toujours, car c'est alors qu'avec la permission gracieuse de Mgr l'Évêque de Tarbes, trois messes furent célébrées le 12 août dans mon refuge, en présence d'une trentaine de personnes, pour la plupart debout ou agenouillées dehors sur le glacier, dont les neiges, allumées & rougies par l'aurore, flamboyaient & fumaient au soleil matinal. De l'est à l'ouest, la chaîne entière des Pyrénées se déroulait à l'horizon & sous nos pieds, & des cantiques montaient au ciel entre la France & l'Espagne du haut d'une de leurs crêtes les plus sublimes. Je n'ai jamais rien vu de plus grandiose...

« Les célébrants étaient : M. l'abbé Pomès & les zélés missionnaires de Héas, les PP. Pascal Carrère & Cassagnère, dont l'hospitalité est devenue légendaire.

» Ayant décrit ailleurs tous les détails de cette touchante & mémorable cérémonie sans exemple en Europe, je me bornerai ici à la rappeler.

« Cette année-là, je fis deux ascensions au Vignemale (onzième & douzième), & j'y passai *neuf jours* la seconde fois, à 3,200 mètres d'altitude. J'étais donc en progrès... La vie sauvage a tant de charmes! Et puis elle réveillait en moi tant d'immortels souvenirs de mes voyages aux bouts du monde, surtout de mon hiver en Sibérie! Elle me rajeunissait le cœur de vingt-cinq ans & lui rendait toutes ses couleurs!

« Mais par égard pour mon lecteur, je condense mon histoire.

« En 1885, je fais encore deux ascensions au Vignemale, & je suis presque décapité, au-dessus des Oulettes, par une grosse pierre qui frappe le haut de mon chapeau, le rejette sur ma nuque & blesse Haurine au bras. Séjour très triste : brouillard, tempêtes & chutes de neige du 3 au 5 août. Remonté le 21 août, je passe toute la semaine sur le Vignemale : semaine horrible, glaciale & meurtrière, un vrai martyre : grêle, neige, brouillard, tempêtes chroniques & froid d'hiver; je deviens

Digitized by Google

très morose. Dehors, on ne respire que de la neige & on frissonne ; & en rentrant, nous sommes toujours tout blancs ! Mon pauvre abri prend l'aspect désolé d'un cachot.

« Descente très difficile, mais nécessaire (28 août). Chassés par la famine dans un cyclone de neige, mitraillés par la grêle au milieu d'un dédale de crevasses gigantesques, dont les gueules noires & menaçantes s'ouvrent vaguement dans la brume, couverts de givre & de glaçons, nous avons l'air de naufragés des mers polaires. Le vent nous fouette en rugissant, nous asphyxie & nous coupe la parole, & nous rentrons à Gavarnie saturés d'eau & exténués. Mais je n'ai pas perdu mon temps, & je ne regrette rien, puisque je viens d'inaugurer ma seconde grotte, celle des *guides*, au sud & à côté de la première, ce qui me fait déjà 24 mètres cubes (12 mètres carrés) de disponibles. Ce n'est pas trop, car je reçois beaucoup de visiteurs, qui presque tous veulent coucher au Vignemale. Cela m'amuse & m'intéresse. Bientôt deux grottes seront insuffisantes.

« C'est plus ou moins à cette époque (j'oublie l'année exacte...) qu'il arriva un accident fort grave & presque tragique. Étant un jour seul dans ma grotte, je vis soudain paraître sur l'horizon resplendissant des neiges deux jeunes Anglais (MM. Young), blessés, ensanglantés, sans guide, sans corde, & se traînant à peine. Oh ! quel bonheur d'être là pour les aider ! En vérité, je fus tenté de leur sauter au cou ! A quelles tortures, à quelle mort ils venaient d'échapper ! Cela se lisait sur leur figure, dont la pâleur cadavérique était rougie de sang. Ayant glissé, puis roulé sur une paroi de glace presque verticale, dure comme du fer & lisse comme un miroir, au nord du *Montferrat*, ils avaient fait un effroyable plongeon, un saut vertigineux, dans une des ramifications de la fameuse crevasse appelée par excellence « la grande crevasse », la plus belle du Vignemale, dont elle traverse parfois tout le glacier sur une longueur d'un kilomètre. Une fois dedans, ils tombèrent de quinze mètres dans l'abîme & furent miraculeusement arrêtés net par un petit pont de neige très épais & très mou, qui leur sauva la vie ; car sous cette arche fragile & éphémère, qui s'effondra trois jours après, s'ouvrait un autre abîme sans

Digitized by Google

fond, où régnaient des ténèbres éternelles. La Providence, qui veille tout spécialement sur la jeunesse, voulut aussi que leur piolet tombât & les suivît dans la crevasse; sans cela, ils n'en seraient jamais sortis. Mais n'ayant aucun membre de cassé, n'étant que déchirés & très contusionnés, l'aîné parvint à faire un escalier de glace jusqu'au sommet du gouffre, d'où ils sortirent au bout de trois quarts d'heure d'efforts inouïs & dont on n'est capable que lorsqu'on lutte avec la mort. Dans quel état ils arrivèrent devant ma grotte, on le devine... Mais j'arrêtai bien vite le sang avec du rhum & de la neige, infiniment plus froide à ces hauteurs que dans la plaine; je le coagulai, &, malgré une forte fièvre, qui dura toute la nuit, mes pauvres blessés étaient assez guéris le lendemain pour redescendre à Gavarnie avec un de mes guides.

En 1886, je fis ma troisième grotte, dédiée aux *dames*. C'est la meilleure de toutes, mais elle est très petite (8 mètres cubes). Il y fait toujours chaud, même par les froids les plus intenses, & elle est sèche par tous les temps; pas une goutte n'a jamais traversé son plafond. Aussi combien de dames y ont passé la nuit! Pour le moins une douzaine.

« Comme le glacier manifestait déjà, à cette époque, des tendances à monter, je pris la précaution de faire creuser cette troisième grotte à quatre mètres plus haut que ses voisines. Heureuse & salutaire inspiration, comme on va le voir.

« Campagne lugubre cette année-là (19-28 août). La neige commence le 20 août, & il en tombe 80 centimètres en quatre jours par quatre & cinq degrés de froid! Chaque fois que nous sortons de notre prison morose & ténébreuse pour retrouver la liberté, l'air pur & la lumière, la neige se cristallise sur nous en cinq minutes; nous ressemblons à des statues de marbre, nous grelottons, nous sommes tentés de maudire le Vignemale, & le vent souffle avec une telle fureur qu'il faut rentrer immédiatement, sous peine d'être renversé, gelé ou emporté, & peut-être tous les trois! On le voit donc, tout n'était pas couleur de rose à 3,200 mètres d'altitude, & il fallait une forte santé d'abord & puis une vocation spéciale pour y rester. Il y gèle toutes les nuits de l'année!

Digitized by Google

« Mes pinsons, peut-être morts, disparaissent pour toujours.

« En 1887, séjour d'une semaine, la plus brillante & la plus douce que j'aie jamais passée sur le Vignemale : soleil superbe, lumière intense, à peine un nuage & pas de vent. Je suis vraiment heureux, & pouvant faire de l'exercice *ad libitum* dans mon royaume immaculé de neige, nous devenons forts comme des rochers, avec un appétit phénoménal. Il fait si chaud que le niveau des neiges, devant mes portes, baisse d'un mètre en sept jours. Malheureusement, ce n'est qu'accidentel, car le glacier a tant monté depuis deux ans que mes deux premières grottes ne reparaissent qu'un mois plus tard que de coutume.

« L'année suivante, le retard s'accentue ; le glacier monte toujours, & bientôt mes pauvres grottes s'ensevelissent sous les neiges d'une manière permanente, comme des navires qui sombrent au fond des mers. La seule qui soit sortie de son tombeau de glace pendant cinq ans (1889-1894) est celle des *dames*, parce qu'elle domine les autres de plusieurs mètres.

« L'énorme crue du glacier m'ayant forcé de me fixer ailleurs & de beaucoup descendre, je fais creuser l'année suivante (1888) deux autres cavernes, une toute petite pour les bagages & provisions, & l'autre cubant 10 mètres, à l'altitude modeste de 2,400 mètres, au bas du grand glacier d'Ossoue, en plein midi, & à l'abri de l'invasion des neiges. Je trouve le site si merveilleux que je l'appelle *Belle-Vue*. Toutefois, mes grottes d'en haut ayant fini par se débloquer vers la fin de l'été, avant leur éclipse totale de cinq ans, j'y passe encore une semaine avant d'en prendre congé (août 1888).

« Ici se place un événement unique dans l'histoire des Pyrénées. Mes aimables collègues le comte R. de Monts, M. Brulle & M. Bazillac, montés avec M. Pascal, dressent une tente *sur la neige*, juste en face de mes grottes, à 3,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, & me font passer trois journées délicieuses, par un temps idéal, dans un luxe asiatique : tapis, fauteuils, literie, parfums d'Orient, lanternes & vaporisateurs... Jamais, dans mon petit empire de neige, on n'avait vu tant de belles choses, sans compter les cigares, les vins fins & un jam-

Digitized by Google

bon monumental qui aurait pu servir de banc ou de coussin. Les feux ne s'éteignaient que vers minuit; il n'y avait pas un nuage, pas un zéphyr, ni la nuit ni le jour, & pour comble de bonheur, la petite colonie fut bientôt augmentée & charmée par l'arrivée gracieuse & triomphale de Mme Brulle elle-même, qui me fit l'honneur d'une visite, monta au Grand-Vignemale & y resta plus de vingt heures. Un beau tapis multicolore s'étalait sur la neige en avant de la tente, où elle fit son entrée solennelle entre des colonnes de neige & des parterres improvisés de lichens rouges (*Silene acaulis*, *androsace carnea*, &c.), qui donnaient l'illusion d'un jardin transporté au Spitzberg.

« Pendant les cinq années suivantes (1889-1894), la petite grotte des « dames » réparut seule au jour, mais pas avant septembre, trop tard par conséquent pour avoir le temps de sécher; elle devint donc presque aussi inutile que les autres, & tous mes rêves s'évanouirent sous la marée montante des neiges. Comment prévoir un pareil accident? Je craignais le contraire, car dans les jours de sa jeunesse, ma première grotte dominait tant la neige vers la fin de l'été que plusieurs fois elle devint presque inaccessible. Pour y monter, il fallait faire une escalade à pic de plusieurs mètres, & pour en sortir, on était condamné à un bond formidable. Voilà de quoi faire réfléchir ceux qui s'occupent des caprices des glaciers.

« J'étais navré; mais j'eus l'heureuse idée de poursuivre mes travaux commencés à *Belle-Vue*, à 2,400 mètres, & deux étés me suffirent pour y creuser une troisième grotte (soit six en tout), la plus spacieuse de toutes, puisqu'elle a près de 20 mètres cubes. On peut y coucher huit sans la moindre gêne & dix à la rigueur. Mais bien que la douceur relative du climat, la présence d'une bonne source & la proximité de Gavarnie rendissent ma vie infiniment moins dure qu'en haut, où il gelait tous les matins & où je n'avais pas d'autre eau que de la neige fondue, sans parler des énormes difficultés de communication avec le monde inférieur, combien de fois je regrettai ma vie sauvage des hautes régions & mon splendide désert de neige où, malgré les tempêtes, les orages, l'isolement & le froid, j'avais coulé des jours si doux & si tranquilles, à mi-chemin entre la terre & le ciel!

Digitized by Google

« J'avais la nostalgie des neiges, des blancheurs infinies, des nuits mystiques ou orageuses, des horizons sans bornes & vaporeux, & de la liberté des Mohicans & des condors. J'avais perdu tout cela en descendant de 800 mètres, & je pleurais mes cellules aériennes, mes chères grottes disparues .. Mon cœur y remontait toujours, & 2,400 mètres de hauteur me semblaient au niveau de la plaine! Aussi, en 1892, je me fis ébaucher une caverne (*la septième*) à une vingtaine de mètres du sommet du Vignemale, par conséquent la plus élevée de toutes. Mais quel rocher! Pour creuser 8 mètres cubes, quatre hommes déterminés mirent six semaines, & ils couchèrent quarante-deux nuits dans une cabane microscopique en planches, à 3,280 mètres d'altitude, à côté d'un sommet constamment foudroyé. Une nuit, un effroyable orage fondit sur eux, & le tonnerre pulvérisa leurs provisions, dont il ne resta rien! Panique, famine & désespoir... Il devint clair qu'un long séjour là-haut était une utopie, un danger continuel sans un refuge invulnérable, & que la poudre ne me suffirait pas pour creuser une caverne respectable & utile dans ces rochers féroces, qu'un boulet de canon n'aurait pas entamés.

« Il me fallait autre chose. Aussi l'année suivante, m'étant procuré quelques kilogrammes de dynamite, je fis remonter mes quatre ou cinq braves ouvriers, sous la conduite du fils Pontet, de Gèdre, avec le père duquel j'avais traité. Dès lors, tout marcha bien; révolution complète. Avec mon nouvel engin, les rochers les plus durs éclatèrent & quelques pierres furent projetées à 500 mètres de là sur le glacier! Au lieu de six semaines comme l'année précédente, vingt jours suffirent pour me creuser 8 autres mètres cubes, & j'ai la joie de posséder depuis deux ans, à cinq minutes du sommet du Vignemale, soit au niveau de 3,280 mètres, une très belle grotte de plus de 16 mètres cubes, très sèche, en plein midi, & d'où la vue est incommensurable. J'y ai déjà couché deux fois, & la seconde fois (18-19 juillet 1894) avec mon excellent ami le baron Bertrand de Lassus, pour célébrer aussi haut que possible mes « noces d'argent », c'est-à-dire ma vingt-cinquième ascension du Grand-Vignemale. C'est sur l'invitation de ce fervent admirateur de ma montagne (car on me l'a donnée...), qu'en 1893

Digitized by Google

M. le Curé de Gèdre & le R. P. Pascal Carrère étaient venus bénir ma dernière grotte en y disant la messe.

« Voici maintenant, & pour conclure, le résumé de mes travaux sur le Vignemale, ainsi que leur résultat pratique :

« J'ai mis quatorze étés à y creuser sept grottes à différents niveaux : il y en a trois à 2,400 mètres (*Belle-Vue*), trois à 3,200 mètres (celle de *Cerbillonas*), et une près du sommet (le *Paradis*), à 3,280 mètres.

« Leur volume total est de 80 mètres cubes, & comme elles ont toutes la même hauteur (2 mètres), cela leur donne une surface totale de 40 mètres carrés. Elles n'ont pas toutes les mêmes mérites, bien loin de là ; mais les plus hautes sont les meilleures & les plus sèches, surtout la petite grotte des *Dames*. Le *Paradis* est sec, mais froid ; rien d'étonnant, vu sa hauteur. A *Belle-Vue*, la grande grotte est très chaude, & en somme très utile. Il pleut souvent près de la porte, jusqu'à 1 mètre de profondeur, mais pas plus loin, & comme elle a 4 mètres de long, il reste au moins 6 mètres où il fait toujours sec. J'y ai couché par tous les temps, dans des orages épouvantables, & n'ai jamais été mouillé. Je ne saurais, hélas ! en dire autant de la grotte du milieu ! Celle-là est un *fiasco* complet ; sa voûte est pleine de fentes & il y pleut à verse, en vraies cascades. La petite d'à côté ne sert qu'aux provisions & aux bagages. Celle-là n'a pas de porte, mais toutes les autres ont de bonnes portes en tôle, excepté le *Paradis ;* là je n'ai pas osé en mettre, j'ai craint qu'elle n'attirât la foudre, & si je l'avais faite en bois, on me l'aurait brûlée...

» Dans ces divers abris, j'ai maintenant couché plus de cent nuits, dont la majorité à plus de 3,000 mètres.

« J'aurais été suffisamment récompensé de tant d'efforts & consolé de mes tribulations par les spectacles sublimes que si souvent j'ai contemplés du haut des belvédères neigeux du Grand-Vignemale & par le privilège & le plaisir d'y accueillir une foule d'amis & d'étrangers. Mais la plus douce, & je puis dire la plus flatteuse de toutes mes récompenses, m'est venue en 1889, lorsque les six ou sept communes propriétaires de cette superbe montagne me firent l'honneur de m'en donner tout le plus grand glacier & toutes les cîmes, soit environ



Digitized by Google

200 hectares de neiges et de rochers; faveur insigne dont je les remercie de bien bon cœur, ainsi que M. Faure, le chef de division de préfecture si universellement aimé, & son préfet d'alors, M. Charles Colomb, qui mit dans cette affaire une extrême obligeance.

« C'est certainement la propriété la plus élevée de l'Europe, & malgré sa stérilité, je ne l'échangerais pas contre le plus beau domaine de France!

« Je termine par un vœu bien fervent & plus sincère que la plupart des vœux : c'est que d'autres amoureux des neiges & des glaciers suivent mon exemple, fassent mieux que moi, & rendent la vie moins dure, moins impossible qu'elle ne l'est aujourd'hui sur les sommets perdus, glacés & désolés des Pyrénées, d'où, faute d'abris, les montagnards les plus robustes & les plus enthousiastes sont constamment chassés au bout de cinq minutes par le froid, les orages ou la nuit. Leur bonheur est trop court!... »

Dr R. Collignon : **Anthropologie du sud-ouest de la France. Les Basques, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde, Charente-Inférieure, Charente.** (*Mém. Société d'anthropologie de Paris*, t. I, 3e série, 4e fasc., 128 p. in-8°.)

L'auteur, médecin-major de l'Ecole supérieure de guerre, n'est pas seulement l'un des plus jeunes & des plus distingués membres du corps de santé de l'armée, c'est aussi l'un des plus éminents anthropologistes français. Il est arrivé à cette situation par une série d'études opiniâtres & habiles dont l'importance n'a cessé de s'accroître.

Fort instruit, méthodique, doué d'une excellente mémoire, sans aucun parti pris, le Dr Collignon poursuit très modestement une œuvre de premier ordre pour l'histoire de la population française.

L'autorité militaire s'est honorée en lui permettant de s'attacher aux conseils de revision des départements qu'il juge utile d'étudier. C'est ainsi qu'en 1893, préparé par de semblables études en Bretagne & dans le centre, il entreprit l'examen du contingent des Basses-Pyrénées d'abord, puis des quatre autres départements qui composent le 18e corps d'armée :

Digitized by Google

Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde & Charente-Inférieure.

Il n'est pas possible de résumer ses conclusions mieux qu'il ne l'a fait, & nous nous contenterons même de transcrire seulement ce qui concerne *les Basques*, qui offrent le plus notable problème ethnologique de l'Europe. Il faut lire les notes préliminaires de M. Collignon pour comprendre l'obscurité qui régnait à cet égard dans les esprits. Notre confrère n'a pas de peine à montrer le vague des hypothèses présentées par des maîtres dont il est, comme nous tous, l'élève reconnaissant, Quatrefages & Broca. Ces fondateurs de l'anthropologie ont des droits infinis à la gratitude des savants & des patriotes; ce sont eux qui ont préparé les voies aux recherches plus attentives, aux résultats plus précis. Voici les résultats des travaux de M. Collignon :

« 1° Il existe dans toute l'étendue de la région où se parle la langue euskuarienne une race spéciale sans analogie jusqu'ici avec aucune autre race connue, soit préhistorique, soit moderne.

« 2° Cette race, caractérisée comme il a été dit plus haut, est plus pure en France qu'en Espagne, au moins dans les régions étudiées jusqu'ici en ce pays.

« 3° En France, elle représente, à l'état pur, plus de 40 % de la population de langue basque. Le surplus de celle-ci est constitué par son mélange avec tous les éléments ethniques de France, joints à quelques rares représentants de races probablement anciennes, mais d'origine indéterminée. Cette population métisse présente un cachet tout spécial dû à l'influence prépondérante du sang réellement basque.

« 4° Les frontières linguistiques sont strictement des limites ethnographiques. En dehors de celles-ci le Basque anatomique n'existe plus; il s'ensuit que jamais cette race, en France, n'a dépassé son territoire actuel.

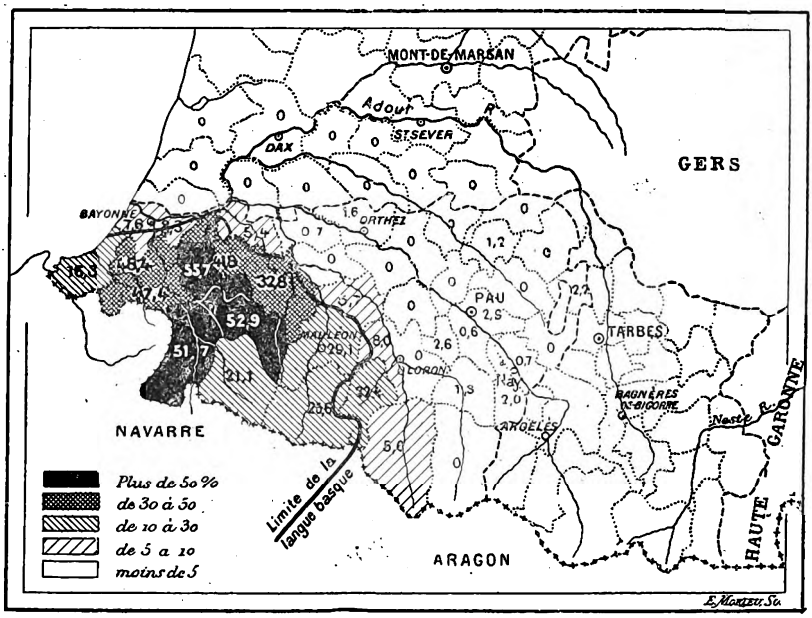
« 5° Elle n'a aucun rapport avec les Aquitains de César & de Strabon qui s'étendaient jusqu'à la Garonne, car il n'en existe pas un représentant (sauf émigrations individuelles récentes) entre l'Adour & la Garonne. Les Aquitains, au contraire, se rencontrent encore dans cette région, représentés par une population dolichocéphale brune dont le type anatomique

Digitized by Google

est identique à celui des néolithiques de Sordes, ce qui prouve leur établissement dans la région dès une époque antérieure à la conquête romaine.

« 6° Il résulte des conclusions 4 & 5 qu'il est impossible d'admettre que les Basques, tels qu'ils sont, aient occupé en

CARTE DE LA RÉPARTITION DU TYPE BASQUE ET LIMITE DE LA LANGUE BASQUE EN FRANCE.




France leur territoire actuel avant la conquête romaine, puisqu'ils eussent isolé les Tarbelli de la montagne, & que, différant de tous points de ceux-ci, ils n'en peuvent avoir été une fraction.

« 7° Malgré sa brachycéphalie, l'ensemble des caractères anatomiques de cette race tend à la rapprocher du grand groupe eurafricain, mais il l'éloigne absolument du tronc asiatique.

« 8° Les Basques espagnols, plutôt dolichocéphales, sont une population extrêmement mêlée où prédomine un type mixte, qui semble le produit du croisement de la race précédente avec le type espagnol moyen du nord de la Péninsule, formé lui-même dans une large mesure par la race de Cro-

Digitized by Google

Magnon atténuée, telle qu'elle se rencontre dans les sépultures néolithiques du midi de la France.

« 9° Ce mélange serait probablement dû à l'émigration lente de petits groupes d'individus originaires de tous les points de l'Espagne & qui, fuyant la domination des Goths, des Francs ou des Arabes, se seraient réfugiés isolément & pendant une période de temps très longue dans la seule région alors indépendante.

« 10° Les individus ou les familles émigrantes arrivant chacun de son côté se mêler à une population relativement nombreuse & parlant le basque, n'ont pu modifier profondément ni la langue, ni les coutumes du pays, mais les ont adoptées peu à peu, en perdant les leurs, au bout d'une ou deux générations au plus. Leur influence se fait pourtant sentir même de ce côté, car, sous ces deux rapports, les Basques d'Espagne sont moins purs que les Basques français.

« 11° Il est impossible de dire si la langue euskuarienne était l'idiome *primitif* de la race basque telle que nous l'avons anatomiquement déterminée, ou si elle lui avait été imposée au cours des siècles par d'autres races ibères & notamment par la race de Cro-Magnon. La fréquence dans toute la Péninsule & dans l'Aquitaine de noms de lieux tirés d'une langue dite « Ibérique » & apparentée très certainement au Basque actuel, rend toutefois probable, vu d'une part le peu d'expansion ethnographique de la race que nous avons isolée, & de l'autre l'extrême diffusion, tant en Aquitaine qu'en Espagne, de populations apparentées à la race de Cro-Magnon, que celles-ci seraient mieux fondées à la revendiquer comme leur langue primitive.

« Nos Basques actuels ne seraient donc, au point de vue linguistique, que des « *basquisés* », tout comme les Français & les Espagnols modernes, quelle que soit leur race, sont par le langage des *latinisés*. »

Des conclusions de M. le Dr Collignon sur les autres départements du sud-ouest de la France nous détacherons le passage suivant dont nos lecteurs saisiront l'intérêt général : il s'agit de la *sélection urbaine*.

« Dans ses longues & belles recherches sur les conscrits

Digitized by Google

badois[1], M. Ammon signalait que, d'après ses relevés, l'indice céphalique des populations de Karlsruhe, d'Offembourg & de Bade était toujours, & d'une façon constante, plus dolichocéphale que celui des campagnes avoisinantes. Il expliquait ce fait, tant par une émigration proportionnellement plus nombreuse des dolichocéphales, due à leur caractère remuant & aventureux, ce qui est exact, que par leur plus grande intelligence & par leurs vertus qui les faisaient mieux réussir dans la mêlée industrielle que leurs congénères à tête ronde.

« Sans partager sur ce dernier point l'opinion de M. Ammon, & croyant plutôt que l'explication doit en être cherchée dans la tendance innée à revenir, après fortune faite, au pays natal qui est si remarquable chez les brachycéphales, qu'ils se nomment Auvergnats ou Savoyards en France, Piémontais en Italie, Mzabites ou Djerabi dans l'Afrique du Nord, voire même Chinois, il nous a paru intéressant de contrôler le fait.

« Nous l'avons donc essayé pour les cinq plus grandes villes de la région que nous étudions, notant dans les cantons où se trouvait une ville importante les sujets urbains & ceux qui étaient nés dans les communes suburbaines, puis ensuite comparant les uns aux autres.

« Les cinq villes sur lesquelles ont porté nos observations sont Bordeaux, La Rochelle, Pau, Bayonne & Tarbes. Les résultats obtenus sont les suivants :

| | Population urbaine. | Campagnes. | Différence. |
|---|---|---|---|
| | — | — | — |
| Bordeaux. . . . | 79,58 | 81,81 | +2,23 |
| La Rochelle. . | 81,45 | 82,37 | +0,92 |
| Pau. . . . . | 82,16 | 84,11 | +1,95 |
| Bayonne. . . . . | 80,52 | 82,46 | +1,94 |
| Tarbes. . . . . | 85,06 | 86,85 | +1,79 |

« La chose est frappante; nous avons en faveur de la dolichocéphalie un écart variant localement entre 1 & 2 chiffres d'indice, & atteignant en moyenne générale 1,69. Bien plus, cet écart se produit aussi bien en pays franchement brachycé-

1. Voir *l'Anthropologie*, t. III, p. 792. Paris, 1892.

Digitized by Google

phale comme Tarbes, que dans des régions presque dolychocéphales comme Bayonne & Bordeaux.

« Le fait est surtout remarquable pour Bordeaux & sa banlieue. Cette très grande ville est, en effet, divisée en six cantons comprenant chacun un quartier de celle-ci & en sus quelques localités qui en sont les faubourgs & que de prime abord on eût été en droit de considérer comme entièrement comparables à elle au point de vue qui nous occupe; cependant, c'est précisément là que nous trouvons notre écart maximum 2,23. Le résultat serait le même d'ailleurs si, nous méfiant de ces faubourgs peuplés peut-être d'ouvriers & d'employés étrangers au pays, nous comparions Bordeaux-ville aux quatre cantons voisins.

| | | Différence. |
|---|---|---|
| Bordeaux-ville..... | 79,58 | » |
| Blanquefort..... | 80,63 | +1,05 |
| Pessac..... | 80,90 | +1,32 |
| Créon..... | 81,54 | +1,96 |
| Carbon-Blanc..... | 82,00 | +2,42 |

« L'écart moyen entre les indices des deux groupes de population s'élève à 1,69. Les deux groupes varient bien l'un & l'autre entre 74 & 89; mais à Bordeaux-ville la série se termine en réalité à 83, puisqu'il n'y a plus que trois cas aberrants au-dessus, aux indices 86, 87 & 89, trois égarés, pourrait-on dire, alors que la sériation de la banlieue est compacte. Remarquer aussi comme particulièrement suggestive l'accumulation des indices de 76 à 79 en ville; 60 % contre 32 seulement dans la banlieue.

« On peut faire la même observation pour Pau. Comparez la répartition dans cette ville, par exemple, à celle du canton de Lembeye. Pau a 20 % d'indices inférieurs à 80; Lembeye pas un.

« L'exemple de Tarbes est non moins frappant que celui de Bordeaux, parce qu'il prouve la constance du phénomène, même dans une région d'une brachycéphalie moyenne extrême, telle que celle-là.

« Comme nous l'avons dit plus haut, nous reviendrons ailleurs sur ce fait dont l'importance sociale est d'une portée sans

Digitized by Google

égale, nous bornant aujourd'hui à l'enregistrer en tant que confirmation de ce qu'on peut, à l'honneur de celui qui l'a découverte, appeler *la loi d'Ammon*. Cette loi nous démontre, en effet, peut-être pourrons-nous le prouver, que ce que nous appelons à notre époque troublée les *luttes de classes*, n'est, au fond, sous une forme aussi inattendue que détournée, qu'une *lutte de races*. C'est, disons-le, la lutte entre les brachycéphales & les dolichocéphales, ceux-ci, en majeure partie relativement nouveaux venus sur notre sol (car, sauf dans le Midi & sur quelques rares points de la France, les races primitives dolichocéphales n'ont guère laissé de descendants, & la proposition peut être considérée comme exacte pour l'ensemble du pays), gens à l'esprit novateur, aventureux, &, sous une forme diverse, aussi remuants de nos jours que l'étaient leurs lointains ancêtres aux temps des migrations barbares, ceux-là, leurs prédécesseurs, qui plus paisibles & liés par destination au sol en tant qu'agriculteurs, représentent dans notre collectivité l'esprit économe & réfléchi, mais conservateur. Entre les deux l'issue de la lutte n'est pas douteuse : les brachycéphales seront d'abord vaincus (depuis que l'histoire enregistre les faits elle n'a jamais noté que leurs défaites); mais il est non moins certain qu'ils prendront leur revanche, lentement & graduellement il est vrai, d'abord parce qu'ils tiennent par d'énergiques racines au sol sur lequel les autres n'ont que des abris passagers, ensuite parce que les cités sont des dévoratrices d'hommes, les consommant largement en produisant peu, & que toute famille qui s'y installe, riche ou pauvre, ouvrière, ou noble est vouée à la destruction si elle n'émigre... & nous avons dit que les brachycéphales retournaient presque instinctivement mourir sur la terre natale. Le triomphe définitif dans des siècles ou des milliers d'années, nul ne peut le prévoir, sera certainement pour eux dans notre pays comme dans la majeure partie de l'Europe. Cependant qu'ils ne s'endorment pas trop, même après la victoire. Il y aura toujours des *barbares* sur notre planète, des barbares remuants & bien armés, la Chine vient de s'en apercevoir, & nos arrière-petits-neveux pourront bien l'apprendre à leur tour le jour où l'Europe vieillie, amollie par une longue paix, riche & trop fière

Digitized by Google

d'un passé glorieux, ne saura plus se défendre contre les jeunes peuples nés de son sang sur le reste du monde, & qu'à son tour elle sera pour eux une Chine. »

V^te^ DE COMMINGES : **Zootechnie rurale, les Vaches des Pyrénées.**
(*Bulletin de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne*, 1896.)

M. le vicomte de Comminges, membre non-résidant de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne, a publié dans le Bulletin de cette Compagnie un mémoire intitulé *Zootechnie rurale*, auquel nous empruntons les pages suivantes sur les vaches des Pyrénées :

« *Race béarnaise.* — Cette race nous appartient un peu, car elle peuple non seulement les pays basques, mais une partie de la chaîne des Pyrénées.

« Elle est loin de trouver sur cette longue étendue composée de riches vallées & de maigres hauteurs des pacages d'égale valeur, d'être soumise aux mêmes travaux & de recevoir les mêmes soins ; aussi est-elle bien peu homogène. Elle change même souvent de nom : elle s'appelle *Basquaise* ou d'*Urt* sur la rive gauche de l'Adour, *Landaise* sur la rive droite ; autour d'Oloron, nous trouvons les races dites d'*Oussau*, d'*Aspe*, de *Barétous*, du nom des vallées dans lesquelles elles sont élevées ; plus loin, la race de *Lourdes* & les *Tarbaises ;* un peu partout & surtout du côté de Luchon & de la vallée d'Aure, les bêtes moins soignées portant le nom général de Montagnardes (Montagnoles).

« A peu près tous les auteurs sont d'accord pour croire à une seule & même race dont *Urt* serait le berceau.

« Les caractères généraux de la race béarnaise sont : taille moyenne, tête un peu forte chez les mâles, fine, intelligente, vive & fière chez les femelles ; cornes assez fortes, longues, relevées, corps variant suivant les *familles ;* membres assez longs, nerveux, bien d'aplomb, propres aux mouvements rapides.

« Le pelage varie du jaune blé au rouge pâle & au brun, unicolore sur le corps & généralement d'une nuance un peu plus claire au museau, autour des yeux, le long de l'épine dorsale, le mufle est rose.

Digitized by Google

« Voyons maintenant les différents types. Tout d'abord, le vrai :

« *La race d'Urt* ou *Basquaise*, couleur froment, très bien faite, taille au-dessus de la moyenne, famille très recherchée.

« *La race des Landes*, bête de courses, plus petite que le type; parfaitement prise dans sa taille, très leste & très énergique, souple, alerte, vive... & méchante; bonne travailleuse; couleur froment un peu foncé, cornes longues & fines, très bien placées.

« *La race d'Ossau*, plus petite, moins bien faite, même pelage, rude au travail.

« *La race d'Aspe*, trapue, l'air vigoureux & robuste, excellente travailleuse; ses taureaux sont recherchés; pelage un peu plus foncé.

« *La race Barétouse*, la plus élégante des Pyrénées, pelage un peu plus clair que le type, cornes blanches, l'air vif & très fier.

« *La race de Lourdes*, très régulière dans ses formes, froment très clair, plus grande que le type, très jolie vache, une des bonnes laitières de France, donnant une moyenne de 10 à 12 litres de lait très butyreux. Malheureusement, cette race est très recherchée & il est difficile de s'en procurer des sujets.

« *Les Tarbaises, Luchonnaises, Montagnoles*, non classées, à pelage brun foncé, sont généralement de petite taille. Il se rencontre parmi elles d'assez bonnes laitières (8 litres en moyenne de très bon lait, vingt-deux suffisent pour produire 1 kilogramme de beurre).

« Il faut évidemment un œil très exercé pour distinguer les sujets des diverses tribus de cette grande & bonne race.

« 10. *Race Garonnaise*. — Notre région n'a rien à envier aux autres parties de la France sous le rapport des bêtes à cornes. Elle possède, en effet, comme laitière la race de Lourdes, comme boucherie & travail la race Garonnaise, comme travail rude & rapide la Gasconne.

« La race Garonnaise, une des plus belles & des meilleures de France, peuple exclusivement les rives de la Garonne de Toulouse à Bordeaux. Agen est le centre de son type le plus pur, aussi l'appelle-t-on quelquefois *race Agenaise*. Mais il

Digitized by Google

n'y a qu'une seule & même race, malgré les différences de conformation, très légères d'ailleurs, entre les animaux de la plaine & ceux des coteaux.

« En plaine, le type est plus grand, plus lourd, plus fort. Dans les coteaux, il est plus petit & aussi plus agile.

« Les magnifiques bœufs de la Garonne sont bien faits pour travailler profondément les riches mais lourdes terres de cette grande vallée. On y emploie aussi beaucoup de vaches, peut-être même en plus grand nombre, malgré la différence de force qui existe entre le mâle & la femelle, & qui est — dans toutes les races — comme 3 est à 2. On aime mieux faire un peu moins de travail & réserver ses bœufs soit pour la vente, soit pour la boucherie.

« Les bœufs garonnais s'engraissent facilement; ils atteignent jusqu'à 1,200 kilos, poids vif, avec un rendement de 65 % de viande de première qualité.

« Les vaches, médiocres laitières, nourrissent cependant bien leurs produits.

« La race Garonnaise — cousine germaine de la Limousine — se reconnaît à sa haute taille, celle-ci due surtout à la profondeur de sa poitrine, car ses membres sont courts & forts. Son avant-bras, cependant, est généralement allongé, ce qui lui permet d'embrasser pas mal de terrain dans une enjambée, sans précipiter ses mouvements. La tête, forte chez les mâles, est bien féminine chez les femelles; elle doit un air doux & élégant à la couleur chair, presque rose, qui entoure ses yeux & son mufle, à ses cornes blanches, un peu grosses quelquefois, il est vrai, mais généralement bien placées & dirigées en avant.

« La ligne de dos est peut-être un peu ensélée, la queue attachée haut, les jarrets quelquefois un peu serrés & les genoux en dedans, imperfection due à un travail trop précoce; encolure forte, épaisse au fanon bien détaché & descendu.

« Le pelage est exclusivement froment mûr, avec la couleur chair autour des yeux, au mufle, à l'intérieur des cuisses; la peau un peu forte, mais le poil assez fin & brillant.

« *Race Gasconne.* — La race Gasconne est parfaitement appropriée aux régions montueuses des départements du Gers,

Digitized by Google

de la Haute-Garonne, de l'Ariège & des Hautes-Pyrénées, dans lesquelles elle est élevée & employée. Souple, agile, nerveuse, adroite & forte, elle ne se rebute pas devant les coteaux les plus abrupts.

« Il ne faut pas lui demander autre chose; à quelques très rares exceptions près, elle est plus que médiocre laitière, nourrissant assez mal ses produits; sa viande est de médiocre qualité, son engraissement complet est long & par conséquent cher.

« Sa taille est moyenne; la tête du mâle large & forte, avec des cornes courtes & épaisses, généralement bien placées; son encolure courte & musculeuse avec peu de fanon, son épaule oblique & puissante, son garrot prononcé, sa ligne de dos très bonne, ses hanches sont développées, ses reins sont larges, sa croupe assez longue avec la queue attachée un peu haut; ses cuisses sont peu descendues & plates, ses jarrets bien détachés; son corps est trapu, souvent un peu relevé au passage des sangles & soutenu par quatre bons membres bien d'aplomb.

« La vache à la tête très féminine & tout l'ensemble élégant.

« La race Gasconne, dont le berceau paraît être Samatan (Gers), est parfaitement fixée quant à ses caractères généraux; cependant, les changements que nous avons constatés pour d'autres races à raison des conditions de nourriture, de soins, des travaux auxquelles elles sont soumises, existent aussi pour elle. Peut-être même sont-ils plus considérables que pour toute autre, vu son ancienneté, le grand espace qu'elle dessert, quelquefois aussi le plus ou moins de sang étranger.

« Le type le plus pur & le plus recherché a la robe gris d'argent, pommelé de noir très légèrement sur le corps, fortement sur la tête & les cuisses. Son poil est très soyeux, sa peau très fine. Le bœuf de ce joli type a la corformation très régulière; la vache, tout en ayant la poitrine profonde, a l'aspect léger & très élégant. (Environs de Castelnau-Magnoac.)

« Après celui-là (assez rare) vient le type le plus répandu, à poil blaireau, très riche de teintes à la tête & au cou, & se partageant, avec les Suissesses, les faveurs des peintres. Ce

Digitized by Google

Gascon commun est un peu plus grand que le Gascon pur; son cuir est plus épais. (Race de Samatan.)

« Viennent ensuite les Gascons employés dans le Lauragais, dont le pelage, très mélangé de bai plus ou moins foncé, fait supposer quelque mésalliance dans cette ancienne famille, d'autant plus que leur taille est sensiblement plus élevée que celle du type, leur ossature très forte & leur fanon assez développé, leur encornage souvent défectueux.

« Ce type est la plupart du temps privé des marques distinctives & très recherchées de la race Gasconne, consistant en : mufle noir (chez les individus à robe foncée, le mufle est bordé d'une auréole blanche; chez les individus à robe claire, les plus recherchés, l'auréole se confond avec le fond du pelage), cercle noir à l'anus sous le nom de cocarde, vulve noire chez les femelles, cupule noire enveloppant comme d'une calotte le fond des bourses du mâle; la couronne des pieds cerclée de noir, les oreilles bordées également de noir.

« Le type pur a toutes ces marques, le poil blaireau les a généralement, l'autre rarement.

« La pureté de race est indiquée sur les jeunes produits presque dès leur naissance par une sorte d'auréole blanche entourant les yeux. Cette auréole, marque infaillible, se confond plus tard avec le fond de la robe, comme celle du mufle, chez les sujets à robe claire.

« La race Gasconne peut revendiquer comme étant de sa grande famille la race dite *Ariégeoise*, qui a les mêmes caractères distinctifs, un peu plus petite que le type, à charpente osseuse plus légère, meilleure pour la boucherie, très soigneusement sélectionnée, & la *Carolaise* (Saint-Girons), à pelage fauve ou blaireau gris qui donne de bonnes laitières par suite de croisements probables avec la Lourdaise. »

---

Digitized by Google

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS

### Congrès archéologique et scientifique à Saragosse.

Nous apprenons qu'un Congrès archéologique & de beaux-arts aura lieu à Saragosse au mois de mai prochain. Il s'ouvrira sous les auspices de la *Sociedad española de excursiones*, véritable association d'archéologues distingués, dont le savant secrétaire général & rédacteur de son intéressant *Bulletin mensuel illustré*, le comte de Cedillo (Herman Cortes, 3, Madrid), se fera un vrai plaisir de répondre aux Français qui voudront bien lui écrire à ce sujet. On sera très heureux de voir un grand nombre de nos compatriotes assister à ce Congrès, dont notre prochain numéro donnera le programme.

### Baleine échouée au grau de Grazel, près Narbonne.

Sur la côte de Gruissan, à dix kilomètres environ de Narbonne, près de l'ouverture du grau de Grazel, une superbe baleine, mesurant environ trente mètres, est échouée depuis trois jours. C'est une procession de curieux qui ne se gênent pas pour dépécer l'animal, enlevant qui des os, qui des fanons.

En l'absence de tout renseignement précis, on ne peut pas dire s'il s'agit d'un des derniers représentants de la baleine ou rorqual de la Méditerranée, espèce presque éteinte, ou la baleine des Basques non moins rare, ou une autre venue de l'Océan. Il a été dit que ce cétacé pouvait bien être un de ceux que la *Princesse Alice*, le vapeur du prince de Monaco, a rencontrés & harponnés sans pouvoir s'en emparer au cours d'une récente expédition zoologique.

### Capture d'une belle loutre à Pamiers.

Les loutres, qui sont, comme on le sait, l'animal destructeur par excellence du poisson de nos rivières, ne sont pas rares sur les bords de l'Ariège. Le 9 novembre, un habitant de Pamiers a été assez heureux pour en abattre une qui sortait de l'eau portant dans sa gueule une splendide truite. Elle pesait 3 kilogrammes 700 grammes & mesurait de la tête à la queue un mètre.

### Juan del Ancina, le père du théâtre espagnol.

M. Albert Soubies a publié une intéressante brochure intitulée *Un Problème de l'histoire musicale en Espagne*, & dans laquelle il est question des origines même de l'art au delà des Pyrénées. On n'avait jus-

Digitized by Google

qu'à présent que des renseignements très vagues sur Juan del Encina (1468-1534), le père du théâtre espagnol, dont les pièces, mises en musique, sont peut-être à l'état fruste & embryonnaire, — en écartant *le Jeu de Marion & de Robin*, — le prototype le plus ancien de l'opéra-comique. Mais un musicographe espagnol, M. Mitjana, à la suite d'intéressantes découvertes faites dans les archives de la cathédrale de Malaga, a apporté de nouveaux documents sur la vie de Juan del Encina. M. Albert Soubies nous les communique à son tour avec sa clarté habituelle. L'existence de Juan del Encina, certes, n'est pas encore complètement connue, mais voilà en tout cas un curieux problème d'historiographie musicale élucidé en grande partie. (*Les Débats.*)

### Relations amicales franco-espagnoles il y a cent ans.

Les sentiments de sympathie que nous témoignons à l'Epagne en ce moment étaient également ressentis en France il y a un siècle. Nous en trouvons la preuve dans le numéro du *Journal des Débats* du 25 novembre 1796. Nous y lisons, en effet, que le Conseil des Cinq-Cents, sous la présidence de Quinette, dans sa séance du 4 frimaire, adopta la résolution suivante : « Le Directoire exécutif est autorisé à laisser passer sur le territoire de la République française les recrues espagnoles qui se trouvent en Italie & qui doivent se rendre incessamment aux Pyrénées. »

### La Bibliothèque du marquis de Noailles à Bayonne.

La ville de Bayonne vient d'acquérir, pour la somme de 6,500 francs, la belle bibliothèque que possédait, dans sa villa de Biarritz, M. le marquis de Noailles, ambassadeur de la République française à Berlin. M. le marquis de Noailles ayant vendu sa villa à un grand banquier anglais, il lui a fallu, par contre-coup, vendre sa bibliothèque aux enchères publiques. Elle se composait de 4,000 volumes environ.

---

### Rectification concernant l'histoire des ascensions du mont Vallier [1].

A propos de l'article publié dans notre dernière livraison.

M. L. Creissels, rendant compte de son intéressante excursion des 22-23 août 1896, s'exprime ainsi : « Je ne crois pas qu'il existe un seul compte rendu d'une ascension du Vallier par le Salat & Seix. » Les renseignements que notre collaborateur s'est procurés depuis l'impres-

1. M. Marcaillou d'Aymeric nous assure que la véritable orthographe serait Valier. Mais nous trouvons Vallier dans les principaux documents du siècle dernier & du nôtre, dans les publications de Reboul, Palassou, Lapeyrouse, Lézat, Lambron, Schrader, Vallon, &c.; c'est l'orthographe de l'état major & de l'administration des forêts. S'il est certain que le mont Vallier prend son nom de celui du premier évêque de Couseran Valerius, M. Marcaillou a raison contre les textes.

Digitized by Google

sion de sa notice & une lettre de M. Marcailhou d'Aymeric nous ont révélé que cette route avait été décrite deux fois : d'abord, par M. A. Garié, de Seix, dans le *Conservateur de l'Ariège*, n° du 13 février (ou 14) 1889, sous le pseudonyme Spectator; ensuite, par M. H. Marcailhou d'Aymeric dans la *Revue ariégeoise* de Pamiers (n^os^ des 18 janvier, 1^er^ & 15 février 1896).

La première relation, intitulée précisément *de Seix au mont Vallier*, nous apprend que M. A. Garié est un habitué de la montagne; quatre fois il en avait atteint la cime & le mauvais temps lui en avait chaque fois dérobé l'horizon. Le 20-21 août il fut plus heureux & il put admirer le magique panorama qu'il a fort bien décrit. Mais pourquoi donc ne pas avoir envoyé un exemplaire du petit journal où ce compte rendu fut publié à notre Société de géographie de Toulouse, à l'Association pyrénéenne, au Club alpin? L'œuvre ne serait pas restée ignorée, absolument introuvable.

C'est donc à M. A. Garié qu'appartient l'honneur d'avoir publié le premier la route du Vallier par Seix; il l'a suivie quinze fois!

Le compte rendu tout récent de M. Marcailhou est beaucoup plus étendu. C'est l'œuvre d'un naturaliste, c'est tout dire, & elle aurait mérité de figurer dans un périodique plus répandu. M. Marcailhou, qui mieux que personne connaît l'Ariège, ayant herborisé sur tous ses points, avait accompagné déjà M. A. Garié lorsqu'il fit, les 20 & 21 septembre 1895, en nombreuse compagnie, l'ascension qu'il raconte. S'il avait bien voulu attirer sur elle notre attention, nous l'aurions tout au moins résumée dans la *Revue des Pyrénées*.

Nous sommes heureux de l'occasion que nous fournit cet incident pour présenter une observation. Mieux que personne, certes, nous sommes partisans de la décentralisation, &, ce qu'on ne fait pas toujours, nous prêchons d'exemple. Mais il ne faut pas confondre décentralisation & émiettement. Il est nécessaire qu'au faisceau de Paris on ajoute des faisceaux provinciaux. De tout cœur nous approuvons les Ariégeois, puisqu'il s'agit d'eux en ce moment, de publier de bonnes pages littéraires ou scientifiques dans leurs feuilles locales, dont le niveau intellectuel est ainsi relevé, mais en même temps ils doivent rester en communication assidue avec le foyer toulousain, puisqu'ils sont dans son rayon. Si par les efforts de tous ceux qui en profitent ce foyer est plus actif, plus brillant, la lumière & la chaleur se répandront beaucoup mieux & plus loin.

Cette voie est rationnelle évidemment, il n'y en a pas d'autres.

N. D. L. R.

---

*Le Gérant :* GARRIGOU.

---

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat, rue Saint-Rome, 39. -- 5404.

Digitized by Google

# ARTICLES ORIGINAUX

## L'ESPAGNE DE L'ANCIEN RÉGIME

### LA SOCIÉTÉ[1]

#### INTRODUCTION.

L'Espagne était il y a un siècle la plus bourgeoise & la plus stagnante des nations européennes. Une longue paix intérieure, un gouvernement paternel, une administration vétilleuse, mais probe & régulière, avaient protégé sa convalescence après les terribles guerres du seizième & du dix-septième siècle. Elle s'était repeuplée, enrichie, & ne semblait demander qu'à vivre en paix dans l'Éden un peu maigre & un peu âpre que la nature lui a fait. C'était une bonne & pacifique nation, craignant Dieu, aimant le roi, vivant frugalement avec noblesse & simplicité.

L'Espagne contemporaine est à bien des égards la fille légitime de cette respectable Espagne d'antan, mais c'est une fille romanesque & aventureuse, que sa mère a souvent querellée, battue & maudite, avant de lui céder la place dans la maison. De 1793 à 1876, l'Espagne a presque toujours été en guerre

1. M. G. DESDEVISES DU DÉZERT, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand, va publier sous ce titre un ouvrage considérable. Nous le remercions vivement d'avoir détaché pour notre *Revue* l'introduction que nous donnons aujourd'hui & un chapitre (le IV^e^), *Madrid au dix-huitième siècle*, que nous donnerons dans la prochaine livraison.



Digitized by Google

soit avec ses voisins, soit avec elle-même. Elle a subi les désastres d'une invasion, elle a perdu son splendide domaine colonial, elle a été désolée à deux reprises par la guerre civile, elle a passé par tous les coups d'État & par tous les régimes, elle a connu le pire despotisme & la plus complète anarchie, elle est devenue une nation militaire & remuante, une nation d'enfants terribles, longtemps réputés ingouvernables.

Cependant, ces crises incessantes, qui auraient dû la ruiner & la perdre, l'ont fortifiée & rajeunie, parce que si les guerres & les luttes politiques ont causé des maux incalculables, elles ont aussi détruit des abus si invétérés & si puissants qu'il semble bien que la force pouvait seule en venir à bout. Dans leur héroïque confiance en eux-mêmes, les Espagnols ont cru possible d'accomplir sans violence une révolution aussi radicale que l'avait été la Révolution française. On disait volontiers à Madrid en 1820 que l'établissement de la liberté en Espagne n'avait demandé « que deux jours d'explications & un jour de réjouissances »; mais cinquante ans d'agitation & de guerre ont prouvé aux plus candides qu'une nation ne passe pas de l'absolutisme à la liberté sans déchirements & sans souffrances. — La tempête a emporté sans retour l'Inquisition, la puissance monastique, la dîme, les majorats, les vieux Conseils de la monarchie de Philippe II, la *mesta*, & une bonne partie des immunités forales. Sur toutes ces ruines a soufflé le vent de France, & c'est à notre pays que l'Espagne a emprunté la plupart de ses institutions nouvelles : gouvernement parlementaire, administration centralisée, codification des lois, système judiciaire, enseignement d'Etat, liberté de la presse, suffrage universel. Tout cela n'est pas toujours mieux compris ni plus loyalement pratiqué en Espagne qu'en France : à tout prendre, le régime libéral paraît avoir été plus favorable à la nation espagnole que le régime absolutiste. L'accroissement de la population a été deux fois plus considérable en ce siècle qu'au siècle précédent, la richesse s'est accrue dans des proportions énormes, l'industrie & le commerce sont plus florissants qu'ils ne l'avaient été depuis Charles-Quint, &, symptôme plus heureux encore, l'intelligence espagnole s'est réveillée de sa longue torpeur, l'Espagne contemporaine a

Digitized by Google

une littérature & un art. Les précieuses conquêtes faites au prix de tant de sang paraissent assurées; il ne se trouverait plus aujourd'hui de *serviles* à crier : « Vivent les chaînes! « vive le roi absolu! vivent les brutes! à bas ceux qui savent « lire & écrire! » L'Espagnol s'est épris de la liberté. Peut-être l'aime-t-il trop passionnément pour l'aimer bien, mais il l'aime; il aime aussi sa patrie & il a gardé presque intacte sa vieille foi religieuse. Ces belles passions permettent d'espérer en l'avenir de la nation espagnole, la plus droite, la plus idéaliste des races modernes.

La transformation dont je viens d'indiquer les grandes lignes est assurément l'un des plus intéressants épisodes de l'histoire contemporaine; je me suis mis à l'étudier, uniquement poussé par la très vive sympathie qui m'a toujours attiré vers l'Espagne depuis que j'ai commencé de la connaître. J'aime ce pays de mœurs simples & courtoises, où je me suis souvent senti plus chez moi que dans ma propre patrie. J'aime ce pays dont il me semble avoir un peu deviné l'âme, & si je me hasarde à en parler, c'est que je le crois assez ignoré chez nous & peu compris même par ceux qui ne l'ignorent pas complètement. Très sceptiques en religion & en morale, logiciens & outranciers par tempérament, passablement amis de l'argent, du bien-être & du plaisir, nos Français sont peu faits pour comprendre un peuple resté imbu de catholicisme & de chevalerie, un peuple passionné & mobile qui se plaît aux contrastes, aux exagérations, aux folies même, & qui n'a pour l'argent & la bonne chère que le plus superbe mépris. Ces différences si tranchées expliquent très bien pourquoi les deux nations voisines ont vécu si longtemps sur un pied de défiance & d'hostilité réciproques. Pour l'Espagnol du commun, les Français sont des ivrognes brutaux & fripons : *Esos borrachos de Gavachos!* Pour le Français, l'Espagne est le pays des toréros & des jolies femmes en mantille, un pays où l'on s'amuserait beaucoup si les moines étaient moins ennuyeux & les maris moins jaloux. Il serait temps que ces jugements sommaires fissent place à des appréciations plus sensées; les deux nations ont beaucoup mieux à faire qu'à se tourner le dos. L'Espagnol aurait tout profit à emprunter au

Digitized by Google

Français quelque chose de son esprit critique & de son ingénieuse activité. Le Français pourrait apprendre de l'Espagnol le secret de la vie simple & la noble égalité qui naît en Espagne du respect de soi-même & d'autrui. Les deux peuples ont intérêt à se rapprocher & commencent à le comprendre; quelques hommes intelligents & généreux travaillent à les faire connaître l'un à l'autre; tous mes vœux seraient comblés si j'y pouvais moi aussi contribuer pour ma modeste part.

Une nouvelle de Perez Galdos a pour titre : *Un moine de moins & un séditieux de plus.* C'est en quelques mots l'histoire de l'évolution accomplie par l'Espagne depuis un siècle, & si l'on veut bien comprendre les colères de l'insurgé & l'œuvre du séditieux assagi, il faut d'abord connaître le régime du couvent & la vie du moine. L'Espagne de la Révolution s'explique par l'Espagne de l'ancien régime, & c'est à l'étude de cette dernière que je me suis d'abord attaché. J'ai résumé ailleurs[1] les résultats de mes recherches préparatoires; je ne reviendrai pas ici sur ces détails, je dirai seulement comment j'ai entendu la mise en œuvre & la disposition générale de mon sujet.

Il se peut fort bien que ce soit une folle entreprise de tracer le portrait d'une nation à un moment donné de son histoire; mais, si l'on a quelque chance d'y réussir, c'est aux procédés du mosaïste qu'il faut avoir recours; il faut s'armer de sa patience & s'accommoder de son parti pris. De milliers de petites pierres curieusement assemblées le mosaïste tâche à composer une figure schématique qui donne cependant l'idée lointaine d'une figure réelle; le dessin peut être sommaire & le faire peut être grossier : qu'importe si de l'ensemble se dégage une impression de vérité? Des annales, des lois, des jugements, des proclamations, des discours, des lettres, des mémoires, des documents de toute espèce & de toute provenance l'historien tire la connaissance de la civilisation qu'il veut décrire; mais tous ces détails, qui forment le fond de l'ou-

1. *Cinq mois en Espagne*, dans la *Revue des Pyrénées*, 1891. *Mission en Espagne, les archives des Indes à Séville & les archives du consulat de Cadix* dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. VI, 1895.

Digitized by Google

vrage & qui assurent sa sincérité, il faut les distribuer & les ranger suivant un plan préconçu, plan personnel & arbitraire, qui prêtera toujours à la critique, quelque soin que l'on ait apporté à le bien établir. Qu'importe, si l'ouvrage entier laisse dans l'esprit du lecteur une idée nette, une image vivante? — La vie, voilà quel serait le but; voilà aussi quelle est la difficulté.

Le plan que je me suis proposé est des plus simples. J'ai étudié l'Espagne de l'ancien régime dans ses mœurs, ses institutions & sa culture. Le présent volume répond à la première de ces divisions & traite de la société; deux autres volumes encore en préparation viendront plus tard le compléter.

La civilisation espagnole est empreinte d'une profonde unité. Le génie national se retrouve dans toutes les parties de l'empire espagnol; mais cette unité ne va pas jusqu'à l'uniformité, & c'est avec raison que le souverain s'intitule roi des Espagnes. Il y a encore aujourd'hui plusieurs Espagnes, il y en avait au moins une de plus au dix-huitième siècle, l'Espagne des Indes. L'Espagne proprement dite comprenait quatre grandes régions, soumises chacune à un régime différent : c'étaient les pays de la couronne de Castille, les pays de la couronne d'Aragon, la Navarre & les Vascongades. Dans la confédération espagnole, la Castille, comprenant à elle seule les trois cinquièmes de la péninsule, représentait l'élément politique prépondérant. Les Bourbons, qui devaient leur trône à la fidélité & au dévouement des Castillans, ne firent que développer leur prépondérance, ils respectèrent les institutions castillanes & les imposèrent même aux provinces aragonaises, qui s'étaient révoltées & qui furent vaincues. Cependant l'assimilation ne fut pas absolue. Philippe V n'osa pas faire abstraction complète du passé. Malgré ses rancunes, malgré son goût français pour l'unité & la symétrie, il laissa aux pays d'Aragon bon nombre de privilèges particuliers & de franchises locales; ils conservèrent leur législation civile, ils furent soumis à un régime financier spécial; ils cessèrent d'être autonomes & ne devinrent pas tout à fait castillans. La Navarre, restée fidèle, garda ses antiques fueros, & continua à vivre à côté de la Castille comme un État allié & libre. Les Vascongades pourraient

Digitized by Google

être considérées comme de petites républiques vivant sous le protectorat castillan, avec une indépendance presque entière en temps de paix, & plus grande encore en temps de guerre.

Pour avoir une idée complète de l'étonnante variété des régimes entre lesquels pouvait choisir un Espagnol du dix-huitième siècle, il faudrait ajouter aux quatre groupes principaux que nous venons d'indiquer les communes privilégiées gouvernées par leurs chartes de fondation, plus ou moins modifiées au cours des siècles, les terres des Ordres militaires soumises à la juridiction des Grands Prieurs et du Conseil royal des Ordres, les terres d'Église, régies par la coutume, & en bien des points par le droit canonique, les terres féodales, encore administrées par leurs seigneurs sous le contrôle de l'autorité royale. Il serait presque impossible de tracer sur une carte les limites précises de toutes ces juridictions différentes, & si cette carte était dressée, elle ressemblerait à l'œuvre d'un peintre pointilliste. Campomanès se moquait, dès le siècle dernier, de cet émiettement de la souveraineté, & les révolutionnaires n'ont pas été plus tendres que nos constituants de 1790 pour ces amusantes vieilleries; mais la nation espagnole est restée en bien des points attachée à la tradition, & si la vie locale existe encore dans beaucoup de provinces, c'est que le souvenir des anciennes libertés s'y est perpétué. C'est à la pratique de l'autonomie provinciale ou communale que l'Espagnol doit sa promptitude à prendre une résolution; il n'attend pas le mot d'ordre de Madrid, il ne l'accepte pas toujours. Son initiative lui a parfois coûté cher; c'est à elle, par contre, qu'il attribue sa victoire dans les guerres qu'il a soutenues pour défendre son indépendance.

A l'Espagne d'Europe, fédérative & presque démocratique par les mœurs, s'opposait majestueusement l'Espagne extérieure, l'immense réunion d'empires, de royaumes & de capitaineries générales qu'on appelait de ce nom vague & magnifique : *Las Indias*. Là, le dur génie castillan s'était donné carrière & avait réalisé son rêve d'unité absolue. Qu'on se figure un État comprenant près du dixième des terres émergées, gouverné, à quatre ou cinq mille lieues de distance, par un Conseil souverain, qui prétend tout prévoir, tout admi-

Digitized by Google

nistrer, tout juger & tout savoir, on aura la vision de l'idéal absurde & grandiose que les législateurs des Indes s'étaient proposé. Mais ce qui est bien plus surprenant encore, c'est que ce gouvernement impossible ait réellement fonctionné, &, ce qui passe toute imagination, c'est que son influence ait été assez puissante pour maintenir la paix espagnole dans tout un continent & pour y faire fleurir une civilisation, à coup sûr incomplète, mais brillante & progressiste, & très supérieure à celle de la Russie de Pierre le Grand ou même de Catherine II. L'histoire de l'Empire espagnol des Indes est un sujet d'études comparable, comme intérêt politique, à l'histoire de l'Empire romain.

Voilà dans quel cadre vit la société espagnole au siècle dernier. La physionomie de cette société est encore très moyen âge. Le clergé la gouverne, l'aristocratie la domine, la bourgeoisie lettrée commence à peine d'exister dans quelques centres privilégiés, la plèbe urbaine est inconsciente de ses droits, la plèbe rurale travaille, rumine & somnole avec la pesante lenteur des bœufs qu'elle conduit. Cependant, cette nation indolente est une nation libre & fière. Chez le grand d'Espagne & chez le dernier portefaix du Trocadéro règne un même sentiment, le sentiment profond de la dignité personnelle, l'orgueil de race & de religion qui forme le trait saillant du caractère national. C'est un orgueil inné & transcendant que n'abat aucun revers, qui ne supporte aucune humiliation, & qu'un affront exaspère jusqu'aux plus extrêmes vengeances. Il faut bien avouer qu'un peuple fait d'un métal aussi cassant & aussi dur est peu ductile & peu malléable, & qu'en un temps où la victoire serait aux gros bataillons, aux masses compactes savamment enrégimentées, l'Espagnol, si résolument individualiste, se trouverait mal armé pour la guerre; mais combien cette infériorité de fait n'est-elle pas rachetée par les heureux effets moraux de l'orgueil national! Décidé à se faire respecter par autrui, l'Espagnol se respecte lui-même; grave, discret, fidèle à la parole donnée, il porte dans son âme un très noble idéal de vertu & d'honneur, & s'il ne lui obéit pas toujours, car il n'est exempt ni de faiblesses ni même de vices, il souffre de l'avoir trahi & désire ardem-

Digitized by Google

ment rentrer en sa grâce. Jaloux de son indépendance personnelle, il n'entreprend pas sur celle des autres; sa réserve passerait même pour de l'insociabilité, sans la parfaite bonne grâce de ses manières. Il est difficile d'exprimer le caractère de la politesse espagnole; on ne peut l'appeler courtoisie ni urbanité, car elle n'est pas connue seulement de la ville & de la cour, elle n'est point l'apanage d'une caste, ni même d'une classe de la nation, tout le monde en connaît les usages, s'y conforme avec aisance & naturel. Tandis que la politesse française semble s'ingénier à accuser entre les individus les nuances du respect & de la considération, la politesse espagnole s'est faite à peu près la même pour tous, & traite avec une chrétienne égalité le duc & le laboureur. L'Espagne a presque les mœurs d'une démocratie. Nation ombrageuse, intraitable, mille fois plus sympathique après tout que les peuples serviles, bons à payer des tributs & à fournir de la chair à canon.

L'orgueil espagnol est, avons-nous dit, un orgueil de race & de religion; c'est surtout comme « vieux chrétien » que l'Espagnol s'estime par-dessus tous les autres. Il a gardé le souvenir de la guerre sept fois séculaire qu'il a soutenue contre les Mores; il a le sentiment des sacrifices immenses qu'il a consentis pour assurer au dedans & au dehors le maintien & le triomphe de sa foi; il voyait jadis dans ces sacrifices le meilleur & le plus pur de sa gloire. Aussi le clergé disposait-il en Espagne d'une influence incomparable. Il y avait des Églises aussi riches & aussi honorées que l'Église espagnole; mais nulle part l'Église n'était plus populaire, ne faisait plus complètement corps avec la nation, nulle part la foi n'était plus générale, &, il faut bien l'avouer, le fanatisme plus ardent.

Le clergé était ce qu'il y avait de plus espagnol en Espagne. Sa hiérarchie compliquée le mettait en communication intime avec toutes les classes de la nation. Ses prélats traitaient d'égal à égal avec le roi; ses dignités, ses canonicats, ses meilleures prébendes étaient réservées aux nobles & riches étudiants des grands collèges, ses bénéfices à charge d'âmes étaient remplis par les fils de la bourgeoisie, ses couvents abritaient une

Digitized by Google

armée de moines, sortis le plus souvent du peuple. Une foule de serviteurs laïques attachés aux monastères, des congrégations, des confréries, des associations pieuses & charitables vivaient sur les frontières du siècle & de l'Église & les faisaient se pénétrer mutuellement. Le laïque espagnol avait souvent quelque chose de monastique dans les allures & dans l'esprit, l'ecclésiastique se mêlait plus librement qu'ailleurs à la vie mondaine.

Le clergé espagnol était moins aristocratique que celui de France; les rois prenaient souvent les évêques dans les rangs du clergé régulier, & donnèrent même parfois les premiers bénéfices de l'Église à des hommes sans naissance, uniquement recommandables par leur vertu. Les Ordres savants étaient relativement peu nombreux, les Ordres mendiants avaient conquis une place bien plus importante & étaient bien plus populaires. Pas de ville un peu considérable qui n'eût son couvent de Capucins, de Carmes ou de Récollets. Les moines prêchaient au peuple une religion un peu grossière, mais passionnée, qui le remplissait d'enthousiasme. Le peuple aimait ses moines parce qu'il se reconnaissait en eux & qu'ils savaient lui parler sa langue; ils étaient ses chefs spirituels, & étaient tout prêts à devenir ses chefs politiques.

L'Église d'Espagne était richissime; les clercs castillans aimaient à vanter les revenus fabuleux de l'archevêque de Tolède, le plus opulent bénéficier de la chrétienté. Un quart des terres cultivées appartenait à l'Église; elle percevait la dîme & un grand nombre de menus impôts & redevances. Aux Indes, où son domaine territorial était moins étendu, elle avait en mains presque tous les capitaux. Mais ces richesses étaient mal distribuées. A côté des évêques millionnaires, de trop nombreux curés vivaient de la charité de leurs paroissiens; les propriétaires laïques des dîmes leur payaient chichement une maigre portion congrue & ne subvenaient même pas toujours aux frais du culte.

Il y avait de grands abus dans l'administration ecclésiastique, mais les plus grands provenaient tous d'un même vice originel, l'ignorance. Beaucoup de gens, je le sais, se récrieront à ce mot & y verront la preuve d'un injuste parti pris de

Digitized by Google

dénigrement; il n'en est rien cependant, ce mot n'est que l'expression d'une conviction raisonnée & sincère. L'Eglise d'Espagne a compté, il est vrai, au dix-huitième siècle quelques savants & quelques bons écrivains; mais l'immense majorité des clercs ne savait rien — & ne pouvait rien savoir — parce que les absurdes méthodes d'enseignement alors en usage ne permettaient de rien apprendre avec fruit. Quelques mauvais livres latins appris par cœur, mal compris & parfois incompréhensibles, composaient le bagage des plus savants, de ceux qui avaient étudié dans les séminaires ou dans les Universités, & qui avaient consenti à y travailler sérieusement; qu'on juge par là de ce que pouvaient savoir les autres. Presque aucun clerc espagnol n'avait une idée, même vague & confuse, de l'astronomie, ni des sciences expérimentales, ni des sciences naturelles, ni de la géographie, ni de l'histoire, ni de la philosophie moderne. La théologie avait tout étouffé autour d'elle, & périssait à son tour de pléthore & de bouffissure. Les quelques hommes de talent qui parvinrent à une science plus sérieuse & plus rationnelle avouaient eux-mêmes qu'ils avaient été obligés d'oublier tout d'abord ce qu'on leur avait enseigné à l'école.

A cette ignorance, d'autant plus dangereuse qu'elle était acquise, acquise à force de soins & de travail, il faut attribuer la plupart des défauts du clergé & presque tout le mal qu'il a fait, presque toute la résistance qu'il a si longtemps & si opiniâtrement opposée au progrès.

De l'ignorance vient l'extraordinaire mauvais goût déployé par le clergé dans la décoration des églises & dans les cérémonies du culte : profusion de poupées habillées qui déshonore les plus beaux monuments religieux d'Espagne, *pasos* grotesques dont la barbare magnificence choque les yeux les plus indulgents, mascarades, *mogigangas*, qui rappellent tout ce que le moyen âge eut de plus extravagant.

L'ignorance a enlevé à peu près toute valeur à l'enseignement distribué par le clergé; on ne peut enseigner que ce que l'on sait. Faute d'avoir su réformer à temps ses méthodes, le clergé s'est trouvé distancé; l'esprit public a progressé sous une

Digitized by Google

autre direction que la sienne, l'influence de l'Église s'en est trouvée contrariée & amoindrie.

C'est encore à l'ignorance que je rattacherai la superstition & le fanatisme dont le clergé espagnol a donné tant de preuves. Je ne veux pas dire que la science soit une panacée, je sais qu'un homme instruit peut très bien rester superstitieux & fanatique, mais il ne me paraît pas possible de nier que l'ignorance favorise dans une large mesure ces deux vices & leur prépare un terrain de culture particulièrement fertile.

Tous ces défauts sont d'autant plus fâcheux que l'Église d'Espagne a compté au dernier siècle un grand nombre d'hommes de cœur & de haute vertu. L'Église espagnole a entretenu dans les âmes le culte de la charité. Elle a lancé en Amérique & aux Philippines d'énergiques & courageux missionnaires ; il semble même que certains prélats espagnols aient dès lors compris le rôle social du christianisme & deviné la grande politique des évêques américains d'aujourd'hui.

Dès le dix-huitième siècle a commencé en Espagne la lutte de l'esprit moderne contre l'esprit clérical, & c'est le pouvoir royal qui en a pris l'initiative. Dans un but d'unité, & pour augmenter sa puissance & ses richesses, le roi a commencé contre l'Église une campagne dont il n'avait pas prévu les conséquences, & que la Révolution a continuée avec une bien autre âpreté. Deux redoutables corporations semblaient pouvoir s'opposer aux empiètements de l'autorité royale : l'ordre des Jésuites fut supprimé en 1767 par un des coups de force les plus extraordinaires que l'on ait vus, l'Inquisition fut peu à peu désarmée & devint un instrument de police dans les mains des ministres. Le concordat de 1754 rendit l'Église d'Espagne presque indépendante du Saint-Siège & la plaça sous le contrôle direct du roi, qui prit fort au sérieux ses droits de patronage & son rôle de tuteur & de surveillant. Après avoir été atteint dans ses immunités, le clergé le fut dans ses biens, & son expropriation totale n'était plus qu'une question de temps lorsque s'ouvrit la guerre de l'indépendance. Les victoires répétées du pouvoir laïque sur le pouvoir ecclésiastique ne soulevèrent dans la nation aucune protestation sérieuse, & les hommes qui ne connaissaient pas l'Espagne

Digitized by Google

purent croire que le règne du clergé était passé. Ce fut l'erreur capitale de Napoléon.

Vraiment fini, par contre, était le règne de l'aristocratie. Les princes de la Maison d'Autriche avaient gouverné avec la noblesse, les Bourbons introduisirent en Espagne le système politique de Louis XIV & inaugurèrent le règne des commis qui indignait si fort Saint-Simon. Parmi les grands ministres espagnols du dix-huitième siècle, un seul, Aranda, appartient à la haute noblesse ; Albéroni & Riperdá sont des aventuriers étrangers, Patiño, la Ensenada, Campomanès, Florida-Blanca appartiennent à la petite noblesse ou même à la petite bourgeoisie. Les grands & les titrés de Castille occupent les charges de cour, les ambassades & les vice-royautés, servent dans la garde royale, se partagent les commanderies des Ordres militaires. La noblesse provinciale remplit les *ayuntamientos* & les *maestranças de caballeria*, donne des prébendiers à l'Église, des officiers à la marine & à l'armée, mais elle n'a même pas le monopole des grades militaires ; les officiers de fortune sont presque aussi nombreux que les officiers de naissance, & la carrière des armes est tombée dans un tel discrédit que les jeunes gentilshommes les plus intelligents lui préfèrent la carrière administrative, où la bourgeoisie leur fait encore une sérieuse concurrence. Le roi honore sa noblesse, la comble de richesses, de titres & de faveurs, mais garde pour lui tout le pouvoir. Si par hasard un noble occupe quelque grande situation dans l'État, c'est à la bonté du roi & non à sa naissance qu'il la doit, & la puissance dont il dispose n'est qu'une puissance déléguée ; c'est un simple fonctionnaire. La noblesse espagnole ressemble à ces grands hôtels seigneuriaux qui ont conservé toute la somptuosité des jours anciens : gigantesques blasons sur la façade, hautes fenêtres grillées, balcons spacieux, escaliers monumentaux, vastes salles regorgeant de richesses ; mais la vie s'est retirée de la maison, l'ennui s'y est installé, le suisse baîlle à la porte, & au fond de son appartement le seigneur rêve confusément aux grandeurs mortes ; — « *que bruto soy !* — que je suis bête ! » lui fera dire Goya.

Rien de plus monotone, rien de plus déprimant que la vie

Digitized by Google

de cour. On connaît l'admirable tableau que Taine a tracé de la Cour de Versailles; seul peut-être avec le peintre Panini il a su rendre le merveilleux éclat de cette société corrompue, mais souverainement élégante, qui avait fait de sa vie un opéra continuel. La Cour d'Espagne n'est qu'une maussade pantomime, une sorte de pavane majestueuse, dont les passes se répètent chaque jour dans le même ordre. La messe, le conseil, le dîner, la chasse, le souper, le jeu se succèdent avec une implacable régularité. Jamais un bal, jamais un banquet, jamais un spectacle. De temps à autre seulement, c'est jour de gala & baise-mains solennel : majordomes, sommeliers du corps & sommeliers du rideau; écuyers, gentilshommes de la chambre, camarera-mayor & dames d'honneur revêtent leurs habits de cérémonie & défilent devant le roi, la reine & les infants, en leur baisant à chacun la main; la cérémonie terminée, chacun retourne à son poste & le roi part pour la chasse. Aucune vie intellectuelle, aucune conversation, aucun goût pour les arts ni pour les choses de l'esprit. Aussi l'influence de la Cour est-elle nulle. La Cour demeure étrangère au mouvement de renaissance qui s'opère autour d'elle, & qu'elle est incapable de comprendre & de diriger.

La noblesse provinciale copie gauchement la gent de Cour. Les nobles, régidors perpétuels des petites villes, passent leur temps à soulever & à juger d'interminables questions de préséance, assistent en corps aux processions & aux fêtes civiles & religieuses, font la sieste, se promènent sur l'Alaméda, entretiennent des nuées de parasites s'ils sont opulents, & vivent en parasites s'ils sont pauvres. Plus bas encore végètent les nobles mendiants pour lesquels un écrivain contemporain a créé le joli mot d'*hidalgos de gouttière* & dont l'arrogante indigence est depuis longtemps proverbiale.

Aux Indes commence à naître une noblesse locale, burlesque contrefaçon de la noblesse espagnole. Le roi distribue des titres aux officiers de la milice créole, des colonels-confiseurs servent leurs clients l'épée au côté & ne le cèdent ni en vanité ni en suffisance à l'hidalgo de vieille race; mais ils sont seuls à se prendre au sérieux, ils sont sans influence & sans crédit.

Digitized by Google

La décadence profonde où était tombée l'aristocratie n'était que le juste châtiment de sa nullité. Plus ignorante encore que l'Église, entichée de ses droits chimériques, embourbée dans la routine, elle semblait n'éprouver d'autre sentiment qu'une horreur instinctive & irraisonnée de toute innovation & de toute réforme. Elle détestait la Révolution comme le clergé détestait l'hérésie ; mais elle ne porta même pas dans sa haine l'énergie sauvage que montra le clergé dans la sienne : le cléricalisme a combattu soixante-dix ans avant d'être vaincu, l'aristocratie a été vaincue sans combat. Les deux esprits les plus hardis de l'Espagne, Campomanès & Goya, l'avaient bien prévu ; la noblesse n'a pas eu de critiques plus méprisants que le grand magistrat & le grand artiste.

Cependant, il ne faut pas confondre tous les nobles dans la même réprobation. La noblesse, considérée comme corps politique, était sans valeur, mais un certain nombre de gentilshommes ont été des magistrats distingués, de bons soldats, & d'héroïques marins. Il serait souverainement injuste de contester le mérite d'Aranda comme homme d'Etat, de Ricardos comme général, de Gravina & de Churruca comme officiers de marine. Même parmi ces hobereaux ignares & têtus dont se moquait Campomanès, il y avait encore beaucoup de braves gens, remplis de vertus privées, loyaux, & prêts à tout sacrifier à leur point d'honneur.

C'est dans les villes qu'il faut chercher ce que l'Espagne avait de plus vivant & de meilleur. Les grandes cités de la monarchie avaient gardé une certaine autonomie & une puissante originalité : fières de leur passé, de leurs monuments splendides, de leur titre de capitales, ces nobles villes, encore un peu indolentes, se nettoyaient, se poliçaient, s'embellissaient peu à peu, & renaissaient lentement à la vie sociale. C'était là que se manifestaient les premiers symptômes du réveil de l'intelligence espagnole & de l'esprit public.

Parmi toutes les villes d'Espagne, Madrid méritait déjà la première place. La prépondérance de Madrid n'était pas encore universellement acceptée : Saragosse, Barcelone, Valence & Séville ne supportaient qu'avec peine sa domination politique

Digitized by Google

& lui déniaient toute suprématie intellectuelle. Saragosse était plus aristocratique, Barcelone plus industrieuse, Valence plus riche, Séville plus belle & plus joyeuse. Charles III avait pensé un instant à s'établir à Séville & ne fut arrêté que par une raison financière; il était encore possible en 1766 de changer la capitale de la monarchie. Cependant l'influence de Madrid était déjà considérable & allait sans cesse grandissant : Charles III, qui avait failli ruiner Madrid, assura lui-même sa fortune en commençant sa transformation & en y installant les plus grands établissements scientifiques du royaume : le Séminaire royal des Nobles, le Collège royal de Saint-Isidore, l'Observatoire, le Jardin botanique, le Cabinet d'histoire naturelle.

Madrid n'était encore sous Ferdinand VI qu'une ville mal bâtie, affreusement sale & médiocrement sûre. Sous Charles IV, Madrid était au moins une ville propre & correcte, bien administrée & déjà décorée de quelques belles constructions. Vue des prés de San Isidro, elle présentait un aspect réellement majestueux : les jardins du Campo del Moro, la masse imposante du Palais-Neuf, la lourde coupole de San Francisco el Grande, les clochers du collège des Jésuites, les beaux arbres du Retiro, l'Observatoire royal annonçaient la grande ville officielle, la capitale bâtie par ordre royal, en plein désert, au centre géométrique de la Péninsule.

Mais la fantaisie espagnole n'avait pas permis de faire de Madrid un Berlin ni un Saint-Pétersbourg. A l'intérieur de l'enceinte en pisé élevée par Philippe IV, chacun avait bâti à sa guise, suivant sa fortune & suivant son caprice, sans plan, sans ordre, dans un pêle-mêle baroque & amusant. Personne n'avait songé à niveler le terrain, les rues montaient à pic sur le flanc des collines, le palais des Conseils dominait de soixante pieds la rue de Ségovie, la rue de San Geronimo dévalait en pente rapide vers le Prado & se changeait en torrent les jours d'orage. Certaines ruelles avaient l'étroitesse & la sinuosité de vrais sentiers, d'autres s'élargissaient sans raison en entonnoir. Les hôtels des grands & les couvents occupaient les deux tiers de la superficie de la ville. Les édifices présentaient les plus étranges disparates, les palais voisinaient avec les masures;

Digitized by Google

des constructions en planches & en torchis défiguraient les plus beaux quartiers, rien n'avait l'air terminé ni définitif. Après trois siècles de résidence presque ininterrompue, la monarchie ne semblait pas encore installée à Madrid.

La société madrilène était peut-être plus bizarre que la ville elle-même. Le monde de la Cour, qui avait longtemps mené la même vie maussade que le roi, s'était dégelé vers la fin du dix-huitième siècle ; des salons s'étaient ouverts ; le prince de la Paix, quelques membres de la Grandesse, les ambassadeurs étrangers donnaient des fêtes splendides que les dévots trouvaient scandaleuses. Les modes françaises faisaient invasion sur le Prado ; Madrid avait ses *petimetres* & ses *currutacos*, comme Paris avait eu ses incroyables.

Le monde des fonctionnaires, magistrats des Grands Conseils, employés des ministères, gens de justice, etc., représentait les traditions de gravité qui faisaient l'honneur de l'administration castillane. Les courtisans affectaient de mépriser les robins ; mais ces hommes noirs, d'aspect austère & rébarbatif, cérémonieux, formalistes, routiniers même, détenaient en réalité presque toute la puissance publique, jouissaient d'une considération immense, & la méritaient réellement, car c'étaient leurs efforts et leur travail quotidien qui seuls empêchaient la monarchie de se dissoudre.

Autour de la coterie correcte & gourmée des gens en place s'agitait désespérément la cohue innombrable des candidats fonctionnaires (*pretendientes*). Madrid était le rendez-vous général de tous les ambitieux. Les ecclésiastiques venaient y solliciter des bénéfices, des prébendes, des dignités, des évêchés ; les militaires de l'avancement, les civils des emplois. Il y avait dans cette foule hétéroclite des hommes de valeur qui réussissaient quelquefois à percer, il y avait beaucoup d'intrigants & de chevaliers d'industrie fort peu recommandables. Le *Guide des Solliciteurs*, imprimé chaque année à Madrid, donnait bien des renseignements sur la marche à suivre pour obtenir telle ou telle place, mais le succès restait incertain & l'attente fort longue. Comme la bourse des quémandeurs d'emplois était en général fort mal garnie, ces pauvres gens menaient une vie misérable & étaient sans cesse en procès avec

Digitized by Google

leurs hôteliers. Ils donnaient de tels embarras à la police que de temps à autre l'autorité se décidait à frapper un grand coup; du jour au lendemain, un arrêt du Conseil de Castille bannissait de Madrid tous les solliciteurs. C'était un exode lamentable; mais, chassés par une porte, les incorrigibles candidats rentraient par une autre, &, le lendemain, la besogne était à recommencer.

La Cour & les *pretendientes* faisaient la fortune de Madrid. La Cour nourrissait des milliers de personnes, distribuait des traitements & des pensions, & provoquait autour d'elle un mouvement d'affaires considérable. Les *pretendientes* faisaient vivre un nombre incroyable d'hôteliers & de logeurs en garni, sorte de classe intermédiaire entre la bourgeoisie aisée & le menu peuple.

Les artisans, les petits marchands, les cabaretiers formaient un peuple à part, dont Ramon de la Cruz nous a conservé la mobile physionomie, & dont le *Manolo* était le type le plus accompli. Les quartiers bas de la ville étaient la forteresse de la *Manoléria*. On croyait frivole ce peuple vain & paresseux; cependant l'émeute des chapeaux avait failli dégénérer en révolution, & l'émeute du 2 mai 1808 donna le signal de la guerre de l'indépendance. « L'Espagnol est patient & pacifique, me disait, il y a deux ans, un Madrilène, mais une « fois irrité, ce n'est plus un homme, c'est une bête sauvage « (*una fiera*). » Dans son héroïque folie, le Manolo du 2 mai a jeté le cri de guerre de l'Espagne, & c'est peut-être de ce jour-là que Madrid a vraiment commencé d'être la capitale indiscutée de la Péninsule.

Les villes de province ne présentaient pas un spectacle moins curieux & moins varié que Madrid lui-même. Ce n'étaient pas seulement les grandes & populeuses cités qui affectaient de considérer Madrid comme un parvenu; l'Espagne avait quantité de villes de médiocre importance & de glorieux passé, de villes déchues qui portaient fièrement leur misère & n'avaient rien abdiqué de leurs prétentions : Pampelune était capitale; Burgos, Valladolid, Ségovie, Tolède, Cordoue, Jaen, Murcie étaient capitales; bien d'autres se vantaient de leur ancienneté, de leurs privilèges, de leurs services; tout était



Digitized by Google

prétexte à la vanité provinciale. Très casanier, l'Espagnol ne connaissait guère que la ville où il résidait & en faisait volontiers la huitième merveille du monde. Il en parlait avec une emphase comique, mais très sincère, & avait en somme le bon sens de se trouver bien là où il devait vivre, au lieu de rêver sottement à Madrid, à ses pompes & à ses séductions.

Il faisait bon vivre dans une de ces pittoresques cités espagnoles, où le ciel toujours en fête rend les belles choses plus splendides & les laides moins misérables. La douceur du climat faisait la vie facile; il n'était pas besoin de se préoccuper outre mesure de son logement, on vivait presque toujours dehors; les repas, d'une frugalité proverbiale, étaient bien vite pris; l'Espagnol, qui ne tenait ni au confort ni à la bonne chère, visait avant tout à se faire des loisirs; il restreignait ses besoins pour accroître sa liberté & vivait en grand seigneur avec quelques réaux par jour.

Il n'y aurait qu'à l'en louer si cet amour de la liberté ne lui avait fait souvent négliger des devoirs essentiels. Le rentier peut à la rigueur rester oisif; mais le pauvre qui se refuse au travail devient forcément un méprisable mendiant, & la mendicité était la plaie des villes espagnoles. Les mendiants formaient des corporations reconnues qui délivraient de véritables lettres de maîtrise, possédaient des revenus & donnaient des fêtes. Aux portes des couvents bourdonnaient des essaims de *pordioseros*, dont le cynisme semblait narguer les honnêtes gens. A maintes reprises le roi voulut faire disparaître un si criant abus, & prit dans ce but les mesures les plus légitimes & les plus sévères. Il envoya les vieillards & les infirmes aux hospices, les hommes valides à l'armée ou à la marine; il y gagna de mauvais soldats & de détestables marins, & le mal reparut toujours comme une gale inguérissable. La mendicité était encouragée par mille complicités tacites, par une charité mal entendue, par les préjugés nobiliaires, par la paresse nationale.

Car cette liberté qu'il achetait souvent au prix de son bien-être, l'Espagnol en donnait généralement la meilleure part à la flânerie & à la dissipation.

Presque chaque ville avait sa grand'place, les grandes cités

Digitized by Google

avaient leur promenade : la Taconera à Pampelune, le Coso à Saragosse, la Rambla à Barcelone, le Campo-Grande à Valladolid, la Alameda de Hercules à Séville. Là se donnaient rendez-vous les oisifs de toute condition; tel citadin, dont les affaires en désarroi auraient sollicité toute l'attention, perdait chaque jour le meilleur de son temps à arpenter le cours ou la grand'place avec un ou deux amis, curieux comme un Athénien au Pirée, grave comme un Romain au Forum. Les cafés, les maisons de jeu commençaient à s'ouvrir & la *loteria* à faire tourner les têtes.

La promenade était le passe-temps ordinaire; mais les fêtes étaient nombreuses dans les calendriers de la catholique & monarchique Espagne : fêtes de la Vierge & des saints, fêtes du roi, de la reine & des infants. Quand les fêtes normales ne suffisaient pas, on en inventait d'autres. Les corporations, les confréries célébraient des offices solennels, sortaient en procession, offraient des banquets & des spectacles. Le sacré & le profane faisaient bon ménage, les *autos-sacramentales* se jouaient encore dans les églises, en dépit des pragmatiques royales; on riait au sermon d'aussi bon cœur qu'à la comédie; en l'honneur des saints, les municipalités & les ordres religieux organisaient des cavalcades, des mascarades, des représentations théâtrales & des courses de taureaux.

Le théâtre & les *toros* connurent de mauvais jours au dix-huitième siècle. Charles III & Charles IV détestaient ces divertissements profanes, & furent sur le point de les prohiber; mais le goût national fut plus fort que la volonté du roi : la foule continua à se plaire au théâtre, & la tauromachie, délaissée par la noblesse, devint l'art populaire qu'elle est encore aujourd'hui.

Au milieu de ces folies & de ces enfantillages, il restait peu de place pour la vie intellectuelle. Elle n'était cependant pas tout à fait négligée, & de grands progrès marquèrent les cinquante dernières années de l'ancien régime. Malgré l'Inquisition, malgré la chasse aux livres prohibés, les philosophes & les économistes français ont trouvé en Espagne des lecteurs & des disciples. Les premiers réformateurs de l'Espagne, Aranda, Campomanès, Florida Blanca lui-même suivent le courant des

Digitized by Google

idées françaises. Ces hommes comprennent que l'ignorance est le mal profond dont souffre l'Espagne ; ils savent que le clergé ne peut le guérir, ils s'attaquent audacieusement au vieil enseignement scolastique. Leurs réformes seront étudiées en détail dans un autre volume. Constatons seulement ici leur influence sur l'esprit public. La routine perd du terrain, la science, surtout la science pratique, commence à attirer l'attention du public. Dans toutes les grandes villes se créent des sociétés économiques qui s'efforcent de propager les connaissances utiles & de fomenter la richesse. Les idées des réformateurs ne vont pas plus loin ; ils croient pouvoir éclairer les hommes sans les émanciper, ils espèrent leur marquer les points particuliers sur lesquels il leur sera permis de raisonner, & interdire à la critique de toucher à tel ou tel sujet. Mais Dieu lui-même n'a pu empêcher l'homme de convoiter le fruit défendu ! Une fois réveillées, les intelligences se développent rapidement & les écoliers ont bientôt fait de dépasser leurs maîtres. A partir de 1795, l'Espagne devient l'intime alliée de la France, & comme une subtile contagion, les idées révolutionnaires se jouent des cordons sanitaires, des douanes & de l'Inquisition. Elles se glissent partout, elles gagnent peu à peu les classes les plus éclairées, & quand les circonstances permettent enfin à la nation de faire entendre sa voix, son premier cri est un cri de liberté, sa première œuvre est la Constitution de 1812.

Malheureusement pour l'Espagne, les libéraux ne représentaient qu'un état-major sans armée. Les masses rurales étaient restées imbues du vieux fanatisme, parce qu'on n'avait rien fait pour les éclairer. Quelques seigneurs philanthropes, quelques évêques charitables avaient fondé çà & là une école, une ferme-modèle, un atelier ; mais ces tentatives, si honorables pour leurs auteurs, étaient trop récentes & trop isolées pour avoir amené un progrès sensible ; le paysan espagnol était demeuré misérable partout où le régime des terres & l'absence de libertés forales l'avaient laissé à la merci des propriétaires fonciers. Dans les Vascongades, en Navarre, en Valence, le paysan propriétaire n'était point rare, le pays était bien cultivé, les maisons respiraient une certaine aisance, le labou-

Digitized by Google

reur vivait libre & honoré. En Castille, la propriété était déjà plus difficilement accessible au paysan, qui cultivait comme métayer les terres seigneuriales; les villages étaient pauvres & sordides. En Andalousie, le petit propriétaire était à peu près inconnu; les intendants des grands domaines levaient, au temps des semailles et de la moisson, une véritable armée d'ouvriers agricoles (*braceros*) qui demeuraient oisifs le reste de l'année & vivaient comme campés dans de gros villages, largement espacés par la plaine. Plus nomades encore étaient les bergers des troupeaux transhumants, qui, deux fois par an, traversaient les Castilles pour se rendre d'Estremadure en Aragon. Enfin, tout au bas de l'échelle de misère, presque en dehors de la nation, les gitanos vivaient de fraude & de rapines, exploitaient les vices & la crédulité d'autrui.

Les millions d'hommes ainsi abandonnés à eux-mêmes par l'orgueilleuse indifférence des classes aisées présentaient cependant un remarquable ensemble de qualités naturelles. Sobres & endurants, ils savaient « faire du pain avec des pierres » & vivre sur le sol le plus ingrat. Leur loyauté, leur moralité étaient plus grandes que celles de bien des peuples plus riches & plus instruits, & leur ignorance ne les empêchait pas de se montrer à l'occasion pleins de bon sens & de finesse. Nulle part la poésie populaire n'est plus riche & plus intéressante qu'en Espagne; les chansons de village, les légendes, les dictons offrent un mélange charmant de sentiment & d'ironie, une sorte de mélancolie discrète, traversée de clairs rayons de joie naïve, un extraordinaire pittoresque d'expression; aucun peuple n'eut l'humour plus naturel & plus brillant. Dédaignés par tous, ces pauvres gens ne trouvaient de sympathie que chez leurs prêtres, & surtout chez leurs moines. Ils avaient un respect profond pour le seigneur curé & aimaient le « *frayle* » qui partageait leur misère, leurs préjugés, leurs antipathies, leur parlait leur langue & leur réchauffait le cœur en leur racontant les miracles de saint Isidore, patron des laboureurs, & de sa femme sainte Marie de la Cabeza. Le peuple allait à qui l'aimait & savait le comprendre, &, s'il était resté grossièrement superstitieux, la faute en était à ceux qui auraient dû l'instruire & qui ne l'avaient pas fait.

Digitized by Google

Toute l'histoire de l'Espagne au dix-neuvième siècle va se résumer dans cette opposition fondamentale entre la minorité éclairée & libérale & la masse populaire qui n'avait pas changé depuis le moyen âge.

C'est cette opposition que j'ai cherché à marquer dans ce premier volume. Je me suis attaché à éviter toute comparaison entre l'Espagne & la France, & à juger impartialement les hommes & les choses de là-bas. Je suis persuadé que plus d'un Français me trouvera trop indulgent & plus d'un Espagnol trop sévère. Ce sera peut-être la preuve que j'ai à peu près suivi le bon chemin.

G. DESDEVISES DU DÉZERT,

Professeur à la Faculté des lettres de Clermont.

Digitized by Google

# NOTE

SUR

# LES ARCHIVES MUNICIPALES DE BURGOS

## ET LES TRAVAUX HISTORIQUES DE M. ANSELMO SALVÁ.

---

M. J. Desdevizes du Dézert a donné dans la *Revue des Pyrénées* quelques renseignements sur les archives de certaines villes du nord de l'Espagne[1]. Je voudrais ajouter aujourd'hui à ses notes, & à d'autres analogues que l'on peut rencontrer ailleurs, quelques indications sur les archives municipales de Burgos, ainsi que sur une série d'ouvrages historiques qui en sont récemment sortis & relatifs à cette dernière ville. Peut-être la publication de ces rapides notes de voyage sera-t-elle de quelque utilité à ceux qui s'intéressent à l'histoire d'Espagne. Elle contribuera en tout cas, je l'espère, à montrer — ce qui ressortait déjà de l'article de M. Desdevizes, — que les facilités & les instruments de travail ne manquent pas en Espagne autant que l'on s'obstine à le répéter; que des collections méthodiquement classées y attendent des travailleurs qui n'en ont pas encore appris le chemin; enfin, que ces derniers, quand ils viendront, y rencontreront quelques laborieux érudits — *rari nantes* — qui, sans autre récompense parfois que celle du devoir obscurément accompli, creusent les premiers sillons dans le vaste champ qui reste encore à défricher.

1. *Cinq mois en Espagne*, 1891, 3e trim., pp. 735-758. — Cf. *Nouvelles archives des missions....* t. VI (1895), pp. 597-635.

Digitized by Google

## I.

Nulle ville en Espagne n'a une histoire plus importante, plus ancienne & plus caractéristique que l'antique *Caput Castellae*. Son histoire particulière se confond en effet avec celle de la Castille Vieille, & pendant longtemps cette histoire elle-même a été celle de l'Espagne tout entière. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans les archives municipales de Burgos, ainsi que dans celle de sa vieille cathédrale, des collections aussi précieuses qu'abondantes. En dépit de pertes sensibles que l'on y peut noter, il faut se féliciter que les révolutions, ailleurs si fatales à leur conservation, en aient respecté jusqu'à nos jours la majeure partie.

Ce dépôt, que les magistrats Burgalais commencèrent à former dès la fin du quatorzième siècle, fut installé tout d'abord dans la Tour de Santa Maria, lieu ordinaire des réunions du Conseil. Cette tour est masquée aujourd'hui par la porte monumentale dont la façade, construite postérieurement, forme une si pittoresque entrée à la vieille ville. Elles y restèrent pendant longtemps. En 1791 seulement, les archives furent transférées dans le nouvel *Ayuntamiento*, qui s'élève entre la *plaza Mayor* & la promenade de l'*Espolón*. Ce ne fut cependant que vers l'année 1850 qu'elles y occupèrent le local où elles se trouvent actuellement, & qui se compose de deux salles d'archives & d'une pièce destinée à la bibliothèque.

Jusqu'à ces derniers temps il n'y avait, pour guider les recherches, que le Catalogue, en deux volumes in-folio, rédigé en 1751-1752, par Gregorio Leal, de la ville de Léon, qui s'intitule lui-même « *traductor de letras y compositor de archivos.* » Le travail exécuté par Leal à Burgos en quelques années nous a paru véritablement prodigieux. Il lut, classa & résuma tous les documents amoncelés depuis des siècles, non seulement dans les archives de la ville, mais encore dans celles du chapitre de la cathédrale, duquel il avait reçu commission particulière pour rédiger cet inventaire. Le fruit de ce labeur se trouve consigné dans les deux in-folio d'*indices* de l'*Ayunta-*

Digitized by Google

*miento*, & dans les vingt six gros volumes d'analyses & de tables de la cathédrale. Par malheur, en ce qui concerne les archives municipales, le catalogue de Leal n'a plus grande utilité aujourd'hui, car l'ordre dans lequel il avait classé les papiers qu'il avait lus, résumés & inventoriés, a été bouleversé depuis, & la classification actuelle ne correspond plus à son inventaire. Ce dernier, au demeurant, reste toujours précieux à titre de contrôle & de renseignement; il permet de constater les pertes subies depuis cette époque.

Il a donc fallu songer à la rédaction d'un nouveau catalogue. Mais l'on a tardé jusqu'à ces dernières années à l'entreprendre, & peut être y a-t-il lieu de se féliciter de ce retard. Il a été rédigé, en effet, conformément aux instructions générales de 1890, qui régissent actuellement la matière en Espagne, & grâce au zèle éclairé de l'archiviste actuel, il ne tardera pas à être achevé.

Les archives sont divisées en trois sections : *Sección histórica, sección gubernativa y sección administrativa.* La première section (*histórica*) comprend tout ce qui est relatif à l'Etat, aux lois, aux institutions aujourd'hui disparues & généralement tous les documents antérieurs aux cent dernières années : on admet par convention que c'est l'âge que doit atteindre un document pour revêtir un caractère « historique. » La seconde section (*gubernativa*) est formée par les actes de la municipalité, les *bandos*, ordres, dispositions émanées de l'autorité des alcaldes ou de l'*Ayuntamiento*. Enfin, les diverses mesures administratives relatives aux biens & propriétés communales, ainsi qu'aux divers services municipaux constituent la troisième section (*administrativa*). Nous ne rechercherons pas s'il est dans tous les cas bien facile d'attribuer à coup sûr tel document à l'une ou à l'autre de ces séries ; en pareille matière l'important est, semble-t-il, qu'un ordre, fût-il artificiel sur certains points, soit adopté & suivi, & qu'un index détaillé permette de se retrouver aisément au milieu des subdivisions que comprend nécessairement chacun de ces groupes principaux.

En fait, la méthode de classification adoptée à Burgos paraît des plus simples & des plus pratiques. Il est aisé de découvrir

Digitized by Google

l'indication du document recherché & le document lui-même. Toutes les pièces de la section historique sont enfermées dans des cartons (*carpetas*) bleus; celles de la section *gubernativa*, dans les cartons violets; les actes administratifs, dans des *carpetas* rouges. Sur chaque carton une table des matières imprimée énumère les documents qu'il renferme & reproduit le numéro de classement du catalogue.

Le système adopté pour la rédaction de ce catalogue est celui des fiches. Chaque fiche correspond à un document & contient un extrait sommaire de ce dernier, sa date, sa description extrinsèque avec l'indication de son état de conservation, son classement, la salle (*sala*), la division (*estante*), le rayon (*tabla*), & la liasse (*legajo*) où il se trouve. Il existe, en outre, un index de références ou commun (*Indice de referencias ó vulgar*), rédigé également par fiches, qui indiquent le sujet & renvoient aux documents relatifs à ce sujet. Cette classification, je le répète, est claire & pratique, & j'ai pu constater maintes fois que rien n'est plus facile que de mettre la main sur le document cherché.

Ce serait une entreprise qui dépasserait singulièrement le but de ces notes que d'énumérer & d'apprécier, même sommairement, les riches matériaux historiques contenus dans les archives de Burgos. Il suffira, pour en indiquer tout au moins la richesse & l'intérêt, de quelques indications, forcément très incomplètes.

La collection des pièces dites historiques remonte jusqu'au dixième siècle. Le document le plus ancien de ceux que j'y ai vus ou copiés est le testament du comte Garci-Fernández de Castille, fils du célèbre Fernán González, en faveur de sa fille doña Urraca, à laquelle il donne Covarrubias & son territoire. Il est daté du 8 des kalendes de décembre de l'ère de 1016 (24 novembre 978). Il est rédigé en langue vulgaire & porte encore le sceau de cire de la Collégiale de Covarrubias, sceau qui rappelle par quelques traits la merveilleuse plaque d'autel de Santo Domingo de Silos, actuellement au Musée municipal. Ce document incomparable est également précieux pour l'histoire, pour la topographie régionale, pour la connaissance des mœurs & pour l'étude de la langue. C'est le pendant de la

Digitized by Google

fameuse *Carta de arras* (rédigée en latin) du Cid, D. Rodrigue de Vivar & de doña Chimène, qui se trouve aux archives du chapitre de la cathédrale. Mais les détails de mobilier & d'objets de toilette dans lesquels entre le premier de ces actes, ainsi que l'emploi du romance vulgaire, le rend plus intéressant encore. Cette même division des archives renferme une série particulièrement précieuse de lettres de presque tous les rois, quelques-unes autographes, & fournit des renseignements, en partie encore inédits, sur les privilèges ou *fueros* locaux, sur la législation des différentes époques, les impôts, l'administration des armées, l'autorisation ou la prohibition de divers usages & coutumes. C'est là que l'on trouve la collection des privilèges à sceaux (*privilegios rodados*), concédés à la commune de Burgos, dont les diverses chartes octroyées par les souverains devinrent, par la suite, comme le type & le modèle de tant d'autres. Les plus anciens, qui portent dans leur rédaction & dans leurs caractères extérieurs, la marque de ces époques reculées, sont les trois chartes d'Alfonso VIII (1158-1214) & celle de S. Fernando (1217-1252). On peut admirer dans les suivantes, — abstraction faite de leur valeur intrinsèque, — les progrès artistiques de leur ornementation & de leurs enluminures, qui font du sceau royal une miniature précieuse à différents titres. Les sceaux *colgantes* en plomb, & parfois même en cire, des rois ou autres grands personnages mériteraient également une étude spéciale & fourniraient d'intéressants détails. On nous permettra de donner ici un exemple du genre d'intérêt qu'ils peuvent présenter.

Un document, daté du 26 mai de l'année 1308 de l'ère (1270), nous transmet une très curieuse copie des Ordonnances particulières du *gremio* ou syndicat des cordonniers de Burgos. On y énumère toutes les amendes qu'encourent ces derniers pour falsifications ou malfaçons des cuirs, & autres supercheries habituelles, minutieusement définies, ainsi que pour travailler en temps prohibé : (E los que labraren las Pascuas o los dias de S^ta^ Maria o los domingos o los Apostoles o vellaren las viesperas destos disantos o vellaren los sabados por noche...). L'original de ces Ordonnances était daté de l'ère 1297 (1259). Il parut bientôt nécessaire de les

Digitized by Google

publier de nouveau, &, pour leur donner plus d'autorité, de les revêtir du *nouveau sceau* du Conseil :

« Et porque esta carta avie grant tiempo que fuera fecha e era much ussada et otrosi porque era seellada con el otro seello que el conçeio ant avie los homes bonos deste menester con estos quatro omes bonos que son sobredichos e dados por jurados con esta carta rogaron al conçeio e a los alcaldes que la mandasen trasladar e seellar con el otro seello del conçeio. Et nos el conçeio e los alcaldes porque entendiemos que esto que era servicio de Dios e pro de todos comunal mientre mandamos a Martinez Diaz nuestro escrivano fazer esta carta e que la seellase con nuestro seello en testimonio..., etc., etc. »

La copie est datée de 1270, et le *sceau nouveau* de la cité de Burgos, connu sous le nom de *Caput Castellae*, y est encore appendu. Il semble donc naturel de conclure, ainsi que l'a établi déjà M. Salvá [1], que ce fut entre ces deux dates, de 1259 & 1270, que ces armes célèbres devinrent définitivement celles de la ville.

En dehors des lettres royales, les archives possèdent une foule de lettres & d'autographes de grands personnages ayant joué dans l'histoire d'Espagne un rôle plus ou moins important, depuis l'infant D. Sancho, fils d'Alfonso X, *el Sabio*, jusqu'aux cardinaux Mendoza & Cisneros. On y peut voir sur plusieurs documents les signatures des Rois Catholiques, Fernando & Isabel, ainsi que celle de sainte Thérèse, qui avait fondé à Burgos un couvent de Carmélites; & il faut bien avouer que c'est le désir de calquer cette dernière signature qui attire aux archives de Burgos les cinq sixièmes des visiteurs. Il va sans dire que toute l'histoire particulière de Burgos — qui est, à certaines époques, celle de l'Espagne elle même, — s'y trouve représentée par une foule de pièces originales. L'on verra plus loin, par le parti qu'en a déjà tiré M. Anselmo Salvá, ce qu'elles tiennent en réserve aux chercheurs à venir. La vie religieuse, qui a été de tout temps l'une des manifestations les plus caractéristiques de la civilisation castillane, y peut être étudiée dans deux séries d'origine étrangère: le fonds du monastère des Bénédictins de Saint-Jean, & celui des Jésuites.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus particulier dans ce dépôt c'est la volumineuse collection des *Actes* ou *Procès-verbaux*

1. Cf. Salvá, *Cosas de la vieja Burgos*, pp. 69-70.

Digitized by Google

*municipaux*, qui couvre une grande partie des rayons des archives. Cette collection s'étend depuis 1388 jusqu'à 1897, année par année, enregistrant dans le détail le plus minutieux tous les événements de quelque importance qui se sont produits dans la cité pendant cette longue série de siècles. Il n'y manque qu'une dizaine de volumes appartenant au quinzième siècle, & en dépit de cette lacune, je ne sais s'il existe en Espagne ou ailleurs une suite plus abondante de renseignements sur la vie municipale d'une même cité.

Je terminerai cet aperçu trop rapide par quelques mots sur un manuscrit qui est, à certains points de vue, le joyau le plus précieux de la collection. Je veux parler du *Livre de la Confrérie de San Pedro y Santiago*, association pieuse & bienfaisante fondée par les nobles Burgalais, vers le début du quatorzième siècle, sous le règne de Don Alfonso XI, *el del Salado*. Cette confrérie existe encore, paraît-il. Ses représentants actuels ont eu la généreuse pensée de déposer aux archives le livre de leur confrérie. L'histoire de cette dernière serait assurément intéressante à étudier dans le détail & le manuscrit fournirait tous les renseignements désirables sur son règlement primitif, son but, ses fêtes, sa restauration en 1501, sa nouvelle organisation, ainsi que sur ses dignitaires & ses membres. Tous les noms de la noblesse castillane, &, plus tard, ceux d'un grand nombre d'*omes buenos*, de grands seigneurs, & même de docteurs & de licenciés s'y retrouvent. On y voit apparaître au naturel les mœurs chevaleresques du moyen âge castillan, avec ses tournois, ses processions somptueuses & surtout ses *bofordos* ou béhourdis, jeux de javelots très en honneur à Burgos.

Mais plus encore que le texte, ce sont les illustrations qui donnent à ce manuscrit tout son prix. Les membres de la confrérie avaient eu, dès le principe, une idée que bien d'autres Sociétés devaient avoir après eux, & dont il faut leur être reconnaissant : celle de transmettre, non seulement leurs noms, mais encore leurs traits à la postérité. Ils formèrent donc une sorte d'album qui allait s'enrichissant d'année en année & qui a fini par constituer une collection infiniment précieuse pour l'histoire locale & aussi pour celle du costume

Digitized by Google

espagnol. Il renferme plusieurs centaines de miniatures, représentant, montés sur leurs chevaux d'armes, avec leurs noms & le blason de leurs familles, une grande partie des confrères de saint Jacques. Toutes ces miniatures assurément n'ont pas la même valeur artistique. La précision minutieuse du quatorzième siècle dégénère rapidement dans le cours du quinzième, & il y a loin des extravagants & prétentieux barbouillages du dix-septième siècle aux fines & somptueuses enluminures du temps des Rois Catholiques. Mais au point de vue de l'étude des modes, du costume, des armes de ces diverses époques, ces images, dont la plupart ont la prétention d'être des portraits, ont une égale valeur. On en connaîtra beaucoup plus sur l'aspect extérieur des Castillans d'autrefois après avoir feuilleté le *Livre de la Confrérie de Saint-Jacques* qu'après avoir lu une foule d'histoires; ou, pour mieux dire, nous voyons là de nos yeux, tels qu'ils étaient en réalité, ces *omes buenos*, dont les livres & les manuscrits nous racontent les actions.

## II.

Ainsi que l'on en peut juger par les lignes qui précèdent, ce ne sont pas les matériaux qui manquent aux historiens de Burgos. Il faut bien reconnaître cependant que jusqu'ici ces derniers n'en ont tiré qu'un médiocre parti : « On peut dire que l'on ne connaît guère de Burgos que les noms ou les faits qui se rapportent à l'histoire générale de Castille ou d'Espagne. Du gouvernement de la cité, de ses institutions, de ses *fueros* & de ses lois, de ses coutumes, de ses œuvres & des vicissitudes de ses pouvoirs locaux & particuliers, c'est-à-dire de son *Ayuntamiento*, c'est à peine si l'on a publié un peu plus que rien. » Ainsi s'exprimait, il y a quelques années, M. Anselmo Salvá, qui était bien placé pour le savoir, puisqu'il était à la fois archiviste & *cronista* de l'*Ayuntamiento*, & membre correspondant de l'Académie d'Histoire.

Il a fait mieux. Il a donné lui-même l'exemple : il s'est mis vaillamment à l'œuvre & a montré ce que l'on pouvait tirer de ce dépôt dans lequel il avait commencé par introduire l'ordre

Digitized by Google

& la clarté. Pour se préparer à la grande œuvre de l'*Histoire de Burgos*, dont l'a chargé l'intelligente municipalité de cette ville, il a publié toute une série d'études & de livres qui constituent déjà une sorte de monographie fragmentaire de l'antique *Cabeça de Castilla*. Ce sont ces ouvrages, dont les éléments ont été exclusivement fournis par les archives, qu'il nous reste à signaler à l'attention des historiens. Nous laisserons donc de côté les écrits purement pittoresques, descriptifs ou humoristiques, tels que *Burgos á vuela pluma* & *Tipos Burgaleses*[1], vives esquisses enlevées d'une plume alerte, souple & spirituelle, qui animent & réveillent un moment une ville un peu morte ou endormie dans ses vieux souvenirs. Nous ne nous attacherons qu'aux œuvres purement historiques, publiées par l'infatigable *cronista*. Elles sont toutes relatives à différents épisodes de l'histoire locale, & elles ont cela de commun qu'elles mettent en lumière des faits nouveaux ou peu connus, révélés par des documents dont l'auteur a soin d'illustrer & d'enrichir son récit.

C'est ainsi qu'il montre, avec infiniment plus de détails que ne le firent jadis López de Ayala ou Gil González Dávila, le rôle que joua la cité de Burgos dans les événements qui précédèrent & accompagnèrent les Cortès de 1392, où fut définitivement confirmé le testament du roi Don Juan I[2]. On sait que ce testament, daté de 1385, établissait, pendant la minorité du futur Enrique III, *el doliente*, un conseil de régence composé des archevêques de Tolède, Don Pedro Tenorio, & de Santiago de Compostela, Don Juan García Manrique, du marquis de Villena, du maestre de Calatrava, du comte de Niebla, de Don Juan Furtado de Mendoza & d'un représentant de chacune des dix grandes cités d'Espagne. Mais la discorde ne tarda pas à éclater entre les grands seigneurs, dont les uns acceptaient le testament, tandis que les autres en contestaient l'autorité. Les deux partis, dont la rivalité menaçait

1. ***Burgos á vuela pluma***, 1 vol. in-12, 163 p. Santiago Rodríguez, Burgos, 1889. — ***Tipos Burgaleses***, 1 vol. in-12, 95 p. Hijos de S. Rodríguez, 1892.

2. ***Las Cortes de 1392 en Burgos***; 1 vol. in-12, 116 p. Hijos de S. Rodríguez, Burgos, 1891.

Digitized by Google

d'ensanglanter de nouveau le royaume, transigèrent par le *convenio* de Perales, & s'accordèrent pour remettre la solution du différent aux Cortès qui devaient se réunir à Burgos, à la fin de l'année 1392. M. Salvá prétend démontrer que le principal mérite des efforts réalisés pour maintenir la paix entre les deux *bandos* adverses doit être attribué, non point tant à la reine de Navarre, ainsi que le soutient Ayala (qui joua lui-même un rôle important dans ces négociations), qu'aux procureurs de Burgos qui s'entremirent avec beaucoup de zèle pour faire cesser la lutte.

En réalité, il ne semble pas que les gestions des représentants de la cité castillane aient été bien efficaces, car les grands seigneurs paraissent plutôt en prendre à leur aise avec cette dernière, & le calme ne se rétablit que lorsqu'au printemps de 1394 Enrique prit la direction des affaires. Mais il résulte certainement des nombreux documents cités par M. Salvá qu'il n'a pas tenu à elle que ces dissensions ne prissent fin dès le début, & qu'elle montra beaucoup de dévouement à la cause commune, beaucoup de patience aussi & de résignation au milieu de toutes les contrariétés & dépenses auxquelles l'exposa son rôle de médiatrice.

Et ici, que l'on me permette une courte parenthèse. La glorification de Burgos, tel semble être le but poursuivi par le *cronista* de la cité, ou tout au moins la conclusion à laquelle aboutissent ses études. Ce patriotisme, qui l'inspire évidemment, donne souvent à ses récits un accent particulier, une chaleur que n'ont pas d'ordinaire les histoires analogues. Mais, d'autre part, on voit aisément à quel danger, à quelles exagérations involontaires il exposerait, s'il n'était contenu & corrigé par une critique sévère & par l'unique souci de la vérité. Comment se soustraire à la tentation de célébrer une ville, une province qui vous a choisi officiellement pour son historien? Et comment ce dernier ne se transformerait il pas à l'occasion en avocat & en panégyriste de son client? C'est presque un devoir de reconnaissance & la marque d'une âme bien née. En réalité, il paraît bien que les chroniqueurs officiels & historiographes attitrés n'ont pas su toujours se prémunir contre cet optimisme qui leur présente sous le jour le

Digitized by Google

plus favorable le rôle joué par leur cité. M. Salvá connaît le danger, & quoiqu'il éprouve une satisfaction manifeste à mettre en lumière ce qu'il y eut de glorieux dans la mission historique de sa ville & l'excellence de son gouvernement intérieur, il se montre sobre de considérations personnelles & d'apologies inutiles; il préfère laisser parler les faits & surtout les documents, dont l'abondance dans son texte donne une valeur particulière à ses ouvrages. « Ce que réclame aujourd'hui le rôle de l'historien, dit-il avec raison, ce ne sont point les conjectures, les considérations ni les développements plus ou moins philosophiques, — source si abondante d'erreurs, — mais l'analyse & la critique de ce qui a déjà été publié, la recherche de l'inédit, l'exposition méthodique des preuves. »

C'est en tête du volume intitulé : *Cosas de la Vieja Burgos* que se trouvent ces lignes, & c'est en même temps à ce dernier que pourrait plus particulièrement s'appliquer la remarque qui précède. Cet ouvrage est extrêmement précieux pour la connaissance des diverses institutions municipales qui régirent la cité, des privilèges & *fueros* qui lui furent successivement concédés par les souverains, des révolutions dans son gouvernement intérieur, de la lutte entreprise par Burgos pour maintenir ses droits de suzeraineté sur certaines villes ou châteaux, tels que ceux de Lara, de Muñó, de Cellorigo, de Barbadillo & autres.

Il est à souhaiter que tous les *fueros* octroyés à Burgos — il n'en existe pas moins de treize antérieurs à 1227, — soient intégralement publiés. M. Salvá en exprime le vœu, & nul n'est plus à même que lui de le réaliser. En attendant, il nous fait connaître, dans leur texte original [1], un grand nombre de pièces d'archives qui jettent un jour nouveau sur l'administration burgalaise & sur ses rapports avec la royauté. De ce nombre sont les lettres d'Alfonso X, de 1255 & de 1263, le privilège du roi Sancho IV, de 1285, qui établit ou restaura la curieuse institution du Jury, composé de « *doce omes bue-*

1. Il y aurait intérêt à revoir soigneusement, dans les éditions futures, la plupart de ces textes, souvent défigurés par des fautes d'impression faciles à corriger.



Digitized by Google

*nos jurados* », élus directement, dans les dix *colaciones* ou quartiers, par le suffrage universel, & ayant pour mission d'aider & de contrôler les alcaldes & le conseil. Ces jurés, nommés aussi *regidores*, composaient, avec les alcaldes & le *merino*, l'*ayuntamiento* proprement dit. Ils disparurent en 1345, année où Alfonso XI promulgua les Ordonnances qui réorganisèrent l'administration burgalaise, substituant les Seize « *los Sece* » aux *Jurados*, & fixant les attributions de chaque magistrat, la date, le lieu & l'ordre des séances. Ces ordonnances furent amendées, revues & complétées, sur la demande de la ville elle-même, par le comte de Castro, *Adelantado mayor* de Castille. L'une des institutions les plus curieuses que l'on établit à cette occasion fut celle de deux *procuradores*, nommés par le peuple, sortes de tribuns, qui avaient droit de présence aux séances de l'*Ayuntamiento*, & dont le véto pouvait faire surseoir en fait à l'exécution des mesures prises par ce dernier. Il est douteux cependant que le pouvoir de ces magistrats ait jamais eu une réelle importance. Ce n'est point dans les textes de lois seulement, ni dans les constitutions & ordonnances, que l'on peut saisir la véritable organisation d'un corps politique. Il faut le voir dans son fonctionnement réel, en étudier les divers rouages dans leur jeu & dans leur action réciproque. Il semble évident, par exemple (& la multiplicité des institutions, les nombreuses retouches dont elles furent l'objet suffiraient à l'indiquer), que la cité chercha longtemps, sans le rencontrer, un type définitif de gouvernement municipal qui sauvegardât équitablement tous les intérêts opposés.

Les documents sont nombreux qui nous font connaître les grands travaux de protection ou d'édilité entrepris au moyen âge par la ville de Burgos. M. Salvá en donne de fort intéressants, relatifs à la « *cerca* », ou construction des murailles de la ville. Ces murailles, commencées en 1279, ne furent achevées qu'au début du quinzième siècle. Les baux-à-besogne, retrouvés aux archives, fournissent des détails précis sur le mode d'entreprise, les plans, les constructeurs & la partie financière de l'entreprise. On sait que cette muraille, détruite en grande partie, subsiste encore sur certains points de l'enceinte : on en peut voir des restes considérables à la prome-

Digitized by Google

nade des *Cubos*, où les Burgalais vont jouir, à l'abri des hautes murailles & des grosses tours semi-circulaires, des rayons du soleil d'hiver. M. Salvá complète cette description des *Cosas de la Vieja Burgos* par quelques renseignements sur les fêtes, jeux & solennités publiques, au premier rang desquels il faut placer les Bofordos, spécialité burgalaise, à ce qu'il semble.

Et puisque nous venons de faire allusion à quelques-uns des vieux monuments de Burgos, exprimons à ce sujet un vœu auquel il sera sans doute facile à M. Salvá de faire droit dans ses ouvrages futurs. La capitale de la vieille Castille est une des villes les plus riches d'Espagne en monuments du moyen âge & de la Renaissance. Sa merveilleuse cathédrale, les Huelgas Reales, la Cartuja, les hôtels & vieilles maisons offrent une série d'œuvres architecturales dont l'histoire détaillée est encore à faire en grande partie. Les éléments de cette histoire sont enfouis dans les archives de la ville ou du chapitre. La monographie de Santa Maria de Burgos a été déjà faite plusieurs fois, il est vrai; nous savons cependant pertinemment que les documents réservent encore aux chercheurs bien des découvertes de détail qui complèteront les renseignements déjà fournis. Et en dehors de la cathédrale, dont les archives sont, elles aussi, confiées à des mains expérimentées[1], beaucoup de monuments burgalais, publics ou privés, attendent encore qu'on exhume des documents, où l'on peut les trouver, leur histoire particulière & les noms des artistes, la plupart inconnus jusqu'ici, qui les ont construits ou ornés.

L'ouvrage intitulé « Souvenirs Burgalais », *Remembranzas Burgalesas*[2], complète agréablement le précédent, & tend, par d'autres moyens, au même but. C'est une collection de contes, de récits, d'anecdotes, de petits romans même, dont tous les sujets & éléments sont scrupuleusement empruntés aux archives, mais entre lesquels il n'y a aucun lien, aucune suite immédiate. Il n'en est pas qui fasse mieux connaître les mœurs

1. M. le chanoine Pereda.

2. *Remembranzas Burgalesas;* 1 vol. in-12, 167 p. Burgos, Hijos de S. Rodríguez, 1894.

Digitized by Google

& la physionomie originale de la vieille cité. Il est curieux de voir combien de romans, de drames, d'aventures bizarres peuvent faire envoler de la poussière des vieilles paperasses les doigts industrieux d'un travailleur. Qu'a-t-il manqué aux amours de la fille de Juan Pérez de Paniagua & de Sancho de la Riva, Roméo & Juliette burgalais, que d'être chantés par Shakespeare au lieu d'être prosaïquement couchés sur les registres du Conseil par l'écrivain public? (*Por una chica*). La « Question de masses », *Cuestión varil*, suscitée entre les portiers de la cathédrale & les officiers de la justice, — lesquels refusaient obstinément aux premiers le droit de porter une « vara » semblable à la leur, — nous rappellerait plutôt certains épisodes du *Lutrin*. Singulière & rare figure aussi que celle du vieux Gómez de Quintanadueñas! Élu à l'unanimité *procurador* du peuple de Burgos, ce député malgré lui refusa la charge, resta inflexible à toutes les prières, sollicitations, ordres du roi, de l'*ayuntamiento* & du peuple, lesquels, de leur côté, s'opiniâtraient à l'avoir pour *procurador mayor*. Il se laissa condamner, mettre en prison & menacer de détention perpétuelle avant d'accepter ce mandat & la *vara* que lui imposait la confiance d'électeurs aussi têtus que lui. (*Un Wamba municipal.*) Non moins bizarre paraîtra la royale ordonnance, signée le 3 janvier 1488 par les Rois Catholiques en personne, & contresignée par le connétable de Castille, par laquelle Fernando de Sanctotis, écrivain en titre de Burgos, est relevé (moyennant la pénitence imposée par son confesseur) du serment qu'il avait fait « *par la vie des Rois* », de ne point parler pendant deux ans à son beau-fils Juan de Llerana, avec lequel il avait eu des différents d'affaires. (*Antes muerto que parjuro.*) Signalons encore, parmi ces récits, celui intitulé : *En guerra formal*, chapitre dramatique des luttes qui éclatèrent entre la cité & la garnison du Castillo (qui dominait alors la ville & dont, — depuis 1813, — il ne reste malheureusement que des traces informes), & enfin la *Conmutación de pena*, où nous apprenons comment un voleur, du nom de Pedro de León, évita d'aller ramer pendant huit ans sur les galères du roi, en s'offrant à remplir à Burgos la charge peu ambitionnée de bourreau, dont le besoin se faisait sentir.

Digitized by Google

Après ces « anecdotes », découpées dans les vieux papiers dont il a la garde & racontées avec un souci évident d'exactitude, mais d'une plume alerte & spirituelle, M. A. Salvá revient à l'histoire avec son livre : *Burgos en las comunidades de Castilla*[1]. Il y entreprend de défendre la ville, dont il est le chroniqueur, du reproche qui lui a été adressé par plusieurs historiens d'avoir trahi la cause des *comuneros*, & d'avoir, par cette défection, amené l'irréparable défaite de ces derniers. C'est, dans sa pensée, une rectification, en même temps qu'un complément, aux histoires de J. Maldonado, d'Ayora, d'Alcocer & de Ferrer del Río. La démonstration tentée par M. Salvá est-elle faite? Nous laissons à d'autres le soin de le décider, n'ayant ni la compétence personnelle, ni le temps nécessaire pour examiner à fond une question si délicate. Il nous paraît toutefois que ce qui ressort très clairement de l'exposé de M. Salvá & des documents inédits qu'il allègue, c'est la duplicité & la mauvaise foi de Charles-Quint dans ces affaires tragiques, & aussi, dans une large mesure, la légitimité des griefs allégués contre lui par ses sujets révoltés. La démonstration de la tortueuse politique du vainqueur de Villalar n'est-elle pas une sorte de justification nouvelle du mouvement des *comuneros*, lesquels, en somme, malgré des excès inévitables, s'inspiraient de sentiments trop généreux pour que l'on ne se range pas d'instinct de leur côté contre un Charles-Quint? Peut-être, en effet, en se plaçant à un point de vue philosophique, peut-on penser que, dans ces circonstances délicates, « Burgos agit conformément à la conscience, à la loi, aux *fueros*, & qu'elle n'eut que des intentions nobles, pacifiques & entièrement chrétiennes. » Il n'en est pas moins vrai qu'en fait, le changement d'attitude de la *Cabeça de Castilla*, fût-il même justifié par les prétentions exorbitantes ou la conduite des *comuneros*, porta à la cause de ces derniers un coup funeste; qu'en somme, Burgos recherchait, pour son compte personnel & par d'autres moyens, des avantages à peu près semblables à ceux que réclamaient les *comunidades* cas-

1. *Burgos en las Comunidades de Castilla*; 1 vol. in-12, 189 p. Burgos, Hijos de S. Rodríguez, 1895.

Digitized by Google

tillanes; que ces dernières étaient autorisées à n'ajouter qu'une foi médiocre aux promesses menteuses du roi, comme il appert manifestement du propre exemple de Burgos, puisqu'en dépit de l'appui prêté à Charles, de la reconnaissance qu'il devait à la cité, des engagements solennels contractés envers elle, il ne tint aucune des promesses faites. La « *véritable rage* » qui s'empara alors des Burgalais, & leur ferme résolution de ne tenir aucun compte des ordres du roi, ressemblent fort aux sentiments qui inspirèrent les *comuneros*, & si ces derniers n'ajoutèrent foi ni aux promesses, ni aux serments, ni aux provisions royales qui rétablissaient, sur le papier, les antiques lois de Castille, il semble que les événements & la manière dont fut traitée la *muy más leal ciudad de Burgos*, prirent soin de justifier leur défiance. — Le plaidoyer de M. A. Salvá en faveur de Burgos, — quelle que soit l'opinion que l'on en puisse avoir, — n'en est pas moins intéressant par les détails, ignorés jusqu'ici, qu'il révèle, par les documents nouveaux qu'il apporte au débat. L'ardeur même que montre l'avocat pour innocenter son client donne à sa parole, nous le répétons, plus de chaleur & d'accent.

Nous ne doutons point que le chroniqueur de Burgos ne montre, dans la grande Histoire qu'il prépare, les qualités de science, de méthode & d'exposition qui rendent aussi agréable que profitable la lecture de ses œuvres antérieures, & nous espérons qu'il saura au besoin se mettre tout à fait en garde contre la tentation, d'ailleurs bien naturelle, de voiler pieusement ou tout au moins d'atténuer les faiblesses & les imperfections de la cité dont il est le fils adoptif. Elle est assez glorieuse, au surplus, pour n'avoir rien à craindre de la vérité intégrale : c'est d'une histoire qu'elle a besoin plutôt que d'un panégyrique.

Ernest MÉRIMÉE.

Digitized by Google

DERNIER VOYAGE DE LA REINE DE NAVARRE

# MARGUERITE D'ANGOULÊME

SŒUR DE FRANÇOIS Ier

AVEC SA FILLE JEANNE D'ALBRET

## AUX BAINS DE CAUTERETS (1549)

---

TROIS ÉPÎTRES EN VERS

INCONNUES DES HISTORIENS DE CES DEUX PRINCESSES ET DES ÉDITEURS DE LEURS ŒUVRES

ÉTUDE CRITIQUE ET HISTORIQUE

---

### I.

Trois documents d'importance, complétant la série des *Epîtres* rimées contenues dans le récent volume de M. Abel Lefranc[1], vont me permettre d'établir un fait absolument ignoré : c'est que la *Marguerite des Princesses* accomplit, bien peu de mois avant sa mort, un dernier voyage aux montagnes & aux bains de Cauterets, dans le printemps & l'été de 1549, & que sa fille Jeanne d'Albret, épousée par le duc de Vendôme, Antoine de Bourbon, le 20 octobre 1548, y passa quelque temps avec elle, puis l'y laissa terminer la cure commencée, elle-même étant rappelée alors par son mari, qu'il lui fut toutefois impossible — en raison de circonstances imprévues — de rejoindre aussitôt, ainsi qu'il ressort de la suite des lettres échangées par nos personnages.

Le voyage de Cauterets & la séparation subséquente des

1. *Les dernières poésies de Marguerite de Navarre*, publication de la *Soc. d'hist. littéraire de la France*. (Paris. A. Colin, 1896, in-8°.)

Digitized by Google

deux princesses motivèrent la correspondance en vers *rééditée* partiellement par M. A. Lefranc, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds français, 24,298). Mais, tout en usant, pour certaines corrections, d'un autre manuscrit (même fonds, 883), il n'y recueillit pas *trois* Epîtres des plus intéressantes, qui nous révèlent, par des mentions caractéristiques, le lieu & la date de cette réunion passagère entre la mère & la fille.

J'ai dit plus haut : « la correspondance en vers *rééditée...* » par M. A. Lefranc, ce qui est en contradiction avec l'assertion du titre : *Dernières poésies... publiées pour la première fois*, & ces lignes de l'Introduction : « *dix* Epîtres en vers, dont trois de Jeanne d'Albret... tel est *l'appoint inattendu* fourni par le manuscrit qui vient d'être retrouvé. » A quoi il faut ajouter la note de la page VII : « Les trois Epîtres de Jeanne d'Albret sont *également inédites*. Ces curieuses compositions ne figurent pas dans les *Mémoires & Poésies de Jeanne d'Albret*, publiés par M. de Ruble. » — Oui, sans doute; mais, *dès* 1883, le manuscrit 883 était exploré par un chercheur, M. Edouard Frémy, qui se méprit assurément sur un point capital — celui de l'attribution des Epîtres au véritable auteur, — mais n'en offrit pas moins au public le texte de sept de ces Epîtres (II, VI & VIII de l'édition A. Lefranc, plus une, la principale, omise par celui-ci). Comment donc le travail & les citations de M. Ed. Frémy, dont l'apparition sous ce titre : *Les Poésies inédites de Catherine de Médicis* (*Correspondant* des 10 & 25 mars, 10 & 25 mai 1883) souleva force protestations, notamment de la part de MM. Baguenault de Puchesse & B. de La Grèze[1], ont-ils échappé si totalement aux fouilles érudites de M. A. Lefranc, qu'il ait eu besoin de M. E. Picot pour lui signaler ce « second manuscrit (883) dont les variantes *lui* ont été d'un précieux secours », & qu'en outre il n'y ait pas rencontré l'Epître la plus décisive, diversement commentée par MM. Ed. Frémy & Baguenault de Puchesse[2]?

1. Voir ci-après les objections de ces deux critiques.

2. Le travail de M. Ed. Frémy reparut en librairie chez Techener (1885, in-12).

Digitized by Google

Pour comble de singularité, M. Frémy lui-même avait négligé — outre l'Epitre de Marguerite au roi Henri II (1re de l'édition A. Lefranc), étrangère naturellement aux prétendues *Poésies de Catherine de Médicis*, — une Epître de Jeanne d'Albret, souhaitant le proche retour de sa mère, & une Epître d'un personnage de la Cour de Pau, s'enquérant ensuite d'un incendie où faillirent être endommagés les « tendres piedz *de l'honneste princesse* », — évidemment ceux de Jeanne d'Albret, toujours dénommée « *Princesse* », tandis que sa mère est invariablement « *la Royne* ».

En résumé, le manuscrit 883 renferme *dix* Epîtres formant groupe; si l'on en retranche les *trois* précédentes, il en reste *sept*, dont *six* furent accordées généreusement par M. Ed. Frémy au talent poétique supposé de Catherine de Médicis, & que M. A. Lefranc, les retrouvant dans le manuscrit 24,298 sous la rubrique exacte de « la Royne de Navarre », & de « Madame la Princesse », — avec l'*Epître à Henri II* & trois pièces absentes du manuscrit 883[1], plaça en tête de son volume. Le vrai service rendu par M. A Lefranc est donc, indépendamment de la publication de ces trois dernières pièces, *seules inédites* dans la série donnée par lui, d'avoir fixé, grâce au manuscrit 24,298, l'origine réelle de la série entière; ce qui, par contre-coup, rend incontestable celle des trois premières Epitres du manuscrit 883, & confirme, à l'égard de ces textes, les conclusions où j'étais arrivé jadis & dont j'avais entretenu mon éminent ami M. Tamizey de Larroque & M. le Dr E. Duhourcau, de Cauterets.

Ces conclusions, j'en réservais l'exposé pour un travail spécial sur les séjours de la reine de Navarre aux Pyrénées, entamé en 1884-1885[2], puis suspendu longtemps par d'autres

1. Epître VII de M. A Lefranc : « *Madame à la Royne* » :
« Amour ne peult, selon son naturel, &c. »
Ep. IX : « *A Madame l'abbesse de Frontevault.* »
Ep. X : « *Au Prothenotere d'Arte, Abbé de sainct Sever.* »
J'ai suivi l'orthographe du msc. 24, 298.

2. Voir : « *La reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, aux Pyrénées & aux Eaux de Cauterets* », dans la *Rev. médicale & scientif. d'hydrologie & de climatologie pyrénéennes*, dirigée par les

Digitized by Google

besognes absorbantes. Aux chapitres de cette *Etude d'histoire pyrénéanne*, je projetai plus tard d'ajouter la substance de mes diverses Notices antérieures sur la reine de Navarre[1] & ce qu'il pouvait y avoir de neuf dans mes recherches ultérieures. De ce résumé synthétique, historique & littéraire, je veux détacher ici quelques pages suggestives, avec l'apport de deux textes *entièrement inédits* & d'un troisième que je nommerai l'*Epître de Cauterets*, la plus documentaire de toutes, interprétée, avec le surplus, de façon si erronée par M. Ed. Frémy.

C'est au sujet de ladite Epître que M. le Dr Duhourcau, dont je devins en 1884 l'ami & le collaborateur, pour sa *Revue... d'hydrologie & de climatologie pyrénéennes*, m'écrivait, le 5 avril 1886, à propos de son étude : « *Une ancienne coutume balnéaire de Cauterets. — Les Frétayrés* »[2], — & d'une mention *ad hoc* de M. B. de La Grèze dans un livre nouveau[3] : « L'auteur s'y occupe aussi de la poésie que j'ai éditée dans le *Journal de Cauterets* & le *Souvenir de la Bigorre*, attribuée par M. Ed. Frémy à Catherine de Médicis; & M. B. de La Grèze, s'appuyant sur l'autorité de M. Tamizey de Larroque, conteste l'authenticité de cette pièce[4] par diverses raisons. Cela m'a rappelé que vous m'aviez promis des éclaircissements à ce sujet & même un autre article pour le *Souvenir de la Bigorre* où vous discuteriez l'origine de ces lettres en vers publiées par M. Ed. Frémy. » En effet, dans l'été de 1884, ayant reçu l'hospitalité

Dr F. Garrigou & Duhourcau (10 & 25 sept. 1884), & dans le *Souvenir de la Bigorre* (novemb. & déc. 1884, janvier & février 1885).

1. Voir mes édit. critiq. des *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (D. Jouaust, 1873, 4 vol.); — de l'*Heptaméron* (I. Liseux, 1879-1881, 3 vol.; ouvr. couronné par l'Académie française), — & des *Comptes du monde adventureux*, par A. D. S. D., un des familiers de la reine Marguerite (A. Lemerre, 1878, 2. vol.).

2. Avec le texte d'un curieux poème local du seizième siècle, en vers français, du poète-charron Auger Gaillard. (Pau, Cazaux, 1886, broch. in-8°.)

3. *La Société & les Mœurs en Béarn.* (Même éditeur, 1886, in-18.) — Voir plus loin le passage de ce livre qui nous intéresse.

4. C'est trop dire : M. Tamizey de Larroque ne contestait, avec moi, que *l'authenticité de l'attribution*, d'après des annotations & des interpolations téméraires.

Digitized by Google

de M. Tamizey de Larroque, j'avais examiné la question avec lui, & nous avions porté déjà, sur ce point, un jugement identique. Depuis lors, chaque détail de l'*Epître de Cauterets*, & de celles qui l'encadrent, me prouva qu'en écartant de l'attribution de ces textes la personnalité de Catherine de Médicis, pour adopter celle de la reine Marguerite, je ne m'égarais pas. On verra combien les trois pièces transcrites ci-après achèvent d'éclairer l'ensemble de la correspondance.

Ainsi, faute de ce surcroît de lumière, M. A. Lefranc s'est trompé sur la date & les circonstances auxquelles se rapportent les Epîtres des deux princesses : « Nous possédons sûrement, dit-il, dans ces sept pièces, la correspondance échangée entre Marguerite & Jeanne, *vers la fin d'octobre* 1548, *aussitôt après leur séparation*, *lorsque la jeune duchesse partit pour Vendôme avec son époux*[2]. » Il n'en est rien. Lorsque, le 24 octobre 1548, Marguerite quitta Moulins, quatre jours après les noces de sa fille qui la désolaient si fort, pour rejoindre le jeune couple à Vendôme, le 13 novembre, & prendre part aux réjouissances de famille, avant de s'en aller dans ses Etats du Midi avec Henri d'Albret & les mariés, le temps n'était pas revenu des effusions affectueuses remplissant les Epîtres versifiées. Le roi de Navarre, intimidé & gagné par le roi de France Henri II, avait abdiqué toute opposition au mariage, en se retournant contre sa femme; Jeanne était plus que froide pour sa mère, qui contrariait ses sentiments; la reine Marguerite ne semblait pas encore avoir pris son parti du gendre qu'on lui infligeait[2]. D'ailleurs, si M. A. Lefranc eût connu l'*Epître de Cauterets* & la précédente, il y eût vu

1. Ouvr. cité, *Introd.*, pp. XLIV, XLV.

2. Voir les lettres de Henri II citées par le comte H. de la Ferrière-Percy, dans l'ouvrage intitulé : « *Marguerite d'Angoulême... son livre de dépenses* (1540-1549) — *Etude sur ses dernières années.* » (Paris, Aubry, 1862, in-18), p. 127 : « Il est vray que *ma bonne tante & son mary se veulent le plus grand mal du monde ; elle n'aime déjà guères son beau-fils* »; — pp. 128, 129 : « La reine de Navarre est *le plus mal qu'il est possible avec son mary pour l'amour de sa fille, laquelle ne tient compte de sa mère.* Vous ne vistes jamais tant pleurer que a faict ma tante au partir, & si il n'eust esté moy, *elle ne fut jamais retournée avec son mary.* »

Digitized by Google

comme on y parlait de *gave* profond & de hautes *montagnes* où l'on ne revint qu'en 1549.

## II.

Je reproduirai fidèlement, après avoir relaté les causes de l'erreur de M. Ed. Frémy, chacune des trois Épîtres complémentaires de la série publiée par M. A. Lefranc, avec mes commentaires & dans l'ordre du manuscrit 883, qui est l'ordre chronologique.

Ce manuscrit[1] n'est qu'un pêle-mêle de morceaux d'origines & de matières si distinctes, parfois si dénués de titres, de noms d'auteurs, ou flanqués de surcharges si suspectes, qu'on se sentirait dérouté si l'on n'avait le souvenir de telle pièce célèbre ou si les textes, au moyen d'analyses, de rapprochements & de confrontations avec d'autres pièces, ne finissaient par s'élucider. Le collecteur de ces poésies hétérogènes, ayant fait évidemment le recueil pour son usage personnel, ne s'était pas mis en peine d'en marquer la provenance & les auteurs : négligence fréquente dans ces *excerpta* ou *chrestomathies* du temps jadis.

Le titre est trompeur : « *Jean de la Maisonneuve. — Louanges de Charles IX.* » Paulin Paris le développe comme suit : « *Poésies de Ronsart, de la reine de Navarre, de Catherine de Médicis, d'Elisabeth de France, reine d'Espagne, de Jean de la Maisonneuve*, etc. » Sur la feuille de garde on lit, d'une écriture grosse & ancienne :

« Le Seigneur par sa bonté
« Me conserve en prospérité. »

& d'une écriture plus petite : « *Jean de la Maisonneufve*[2]. »

1. Coté autrefois sous le double numéro 7,237-885, & décrit avec cette référence par Paulin Paris, dans son recueil analytique : « *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi* », t. VII. (Paris, Techener, 1848, 7 vol. in-8°.)

2. Poète du Berry, contemporain de Henri II, François II & Charles IX, dont le nom de famille était Jean d'Aubusson. — Pour

Digitized by Google

Effectivement, la première pièce[1] : *Louanges du Roy Charlles neufiesme... Les quatre helemans* » (Louanges du roi Charles IX au nom des quatre éléments) est de lui, & de lui également la fin du manuscrit (fos 70-93), selon la mention de Paulin Paris. Mais, au folio 2, l'« *Elegie sur le despart de la reyne Marye* » (Marie Stuart) est de Ronsard[2] & fut imprimée dans ses œuvres. Les pièces variées du folio 2 au folio 11 & du folio 50 au folio 69 semblent de plusieurs auteurs[3], & j'estime

l'indication de ses poésies imprimées, voir les *Bibliothèques françoises* de Du Verdier, t. II, p. 456, au mot : *Jean de la Maison neufve* & La Croix du Maine, t. Ier, pp. 442, 443, au mot : *Jean d'Aubusson*, ainsi que le *Manuel* de Brunet, au mot : *Aubusson (Jean d')*. — Quelques-uns ont pris pour lui le poète Héroet, dit de la *Maison-neuve*, bien que celui-ci eût le prénom d'*Antoine*, & que La Monnoye eût écrit en note de l'article *Ant. Héroet* (La Croix du Maine, t. Ier, pp. 40, 41) : « ... il ne faut pas le confondre avec les deux auteurs contemporains de même nom, *Etienne de la Maison-neufve* & *Jean de la Maison-neufve*, dont le nom de famille était *d'Aubusson.* »

1. D'une écriture plus grosse et d'une orthographe plus bizarre que la suite du *msc.*

2. Jean de la Maisonneuve avait composé aussi : « *L'Adieu des neuf Muses aux Rois, Princes & Princesses de France à leur departement du Festin nuptial de François de Valois, Roi Dauphin, & Marie d'Estuart, Roine d'Ecosse* », impr. à Paris par Martin L'Homme, 1558, ce qui expliquerait la présence dans ce recueil du poème de Ronsard en l'honneur de la même reine. En outre, la qualité de « *Berruyer* » de J. de la Maisonneuve donnerait la raison de la copie de tant de pièces de la reine de Navarre, *duchesse de Berry.*

3. Ainsi, divers *Adieux*, *Pasquils* & *Chansons*, dénotent des époques & des inspirations différentes. Quelques-unes de ces chansons ont pour auteur Maurice Scève, un des familiers de la reine Marguerite, qui la loue en deux sonnets d'un style précieux, pièces liminaires des *Marguerites de la Marguerite* & de leur *Suyte.* Ici, il signe de la devise « *Rien de seur* » & de son nom abrégé « *Mice de Seve* » les vers :

« Souventes foys en ces lieux... » (f° 6).

de son nom seul les couplets :

« Qui pourra dire la douleur... » (f° 8).

& de la même devise, la chansonnette :

« Amour va comme le vent. » (f° 8).

*Rien de seur* est tiré, par anagramme, de : *Dernier Seve.*

Digitized by Google

que, du folio 12 au folio 49, les *Épîtres* & la plupart des pièces intercalaires sont de la reine de Navarre ou de sa fille Jeanne d'Albret : ce dont la preuve est faite pour les sept Epîtres[1] des folios 32-37 & 47 (figurant en double dans le manuscrit 24,298 des poésies de la reine de Navarre) & ce que je vais démontrer également pour l'*Épître de Cauterets*, etc., malgré les assertions contraires de M. Ed. Frémy & de son guide[2].

Rejetant bien loin la thèse, soutenue par M. Ed. Frémy, en faveur de la fiction *Catherine de Médicis*, — *Elisabeth*, — *Philippe II*, d'après quelques brèves annotations de Paulin Paris, M. Baguenault de Puchesse, dans un article des plus vifs[3], s'écriait : « Où le savant chartiste a-t-il puisé ce renseignement? Sans doute dans un précédent catalogue, dans une indication fournie par les possesseurs antérieurs du manuscrit. Au demeurant, il ne s'engage pas d'une façon absolue, & il s'attache pas plus d'importance à cette dénomination qu'à celle de milliers de volumes manuscrits qu'il s'est donné la tâche de cataloguer. » Rien de plus juste. Mais le commentateur se risquait davantage. Citant l'Epître du folio 32 : « La Royne à Madame *Isabel*, *raine*[4] *d'Espagne* », il ajoutait : « Ces derniers mots sont *de la propre main de Catherine de Médicis* »; d'où l'entraînement de M. Ed. Frémy. Là-dessus, riposte de M. B. de Puchesse : « Nous avons examiné les trois mots sans parti pris; nous les avons fait voir à d'habiles paléographes. Il est évident qu'ils sont d'une autre écriture que le texte, mais jamais Catherine n'a pu les écrire. Il existe à la Bibliothèque nationale nombre de lettres autographes de Catherine; on

1. Ep. I-VI & VIII de l'édit. A. Lefranc.

2. L'« *Epistre de la Royne de Navarre au Roy* » est seule reconnue, forcément, par P. Paris (*ouv. cité*, analyse du msc. 7237-885 ou 883 actuel) comme l'œuvre de cette reine, en réponse à la lettre de consolation reçue du roi de France Henri II touchant la mort de François Ier. Toutes les autres sont signalées par lui comme étant de Catherine de Médicis ou d'Elisabeth, sa fille, qui auraient tâché d'attirer Philippe II aux bains de Cauterets, auprès d'elles!

3. *Les prétendues poésies de Cath. de Médicis* (*Rev. des questions historiq.*, 1er juillet 1883).

4. *Sic* dans le msc. — P. Paris corrige *roine*.

Digitized by Google

connaît sa grande écriture incorrecte & lâchée .. », & il concluait que ces trois mots « n'ont rien de commun avec la *propre main* de la reine mère. » Il avait grandement raison, comme l'atteste l'existence de cette pièce parmi les poésies intimes de la reine de Navarre (msc. 24,298). Un détail révélait, d'autre part, la grossièreté de l'interpolation. L'Épître en question n'avait d'abord que ce titre : « *La Royne à Madame* »; plus tard, une main étrangère au manuscrit primitif avait libellé ceci : « *Isabel raine d'Espagne* »; or partout, & jusque dans le titre de la pièce, l'orthographe ancienne était *royne*. Disons toutefois, pour la décharge des deux partisans de Catherine de Médicis, qu'une pareille mention eût de quoi les induire en erreur, d'autant que les poésies voisines, de J. de la Maisonneuve & de Ronsard, étaient contemporaines de François II, de Charles IX & de la régence de leur mère [1].

L'*Epître de Cauterets* fut donc reproduite par le Dr Duhourcau dans le *Souvenir de Bigorre* (juillet 1883) sous la rubrique : *Une page peu connue de l'histoire de Cauterets*, comme la révélation du séjour qu'aurait fait à Cauterets Catherine avec sa fille Élisabeth, & peut-être avec Charles IX. La stérilité de la reine d'Espagne, datant de plus de six années, aurait cessé après la cure des Eaux thermales. « Ces détails, dit M. B. de La Grèze [2], m'avaient fort intéressé; je désirais ajouter foi à l'authenticité de la pièce garantie par M. Frémy & M. Duhourcau; mais cette authenticité est contestée par M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, & je me range à son opinion. Voici les motifs que l'on a de douter de l'origine des poésies attribuées à Catherine de Médicis par M. Frémy :

« 1° Le manuscrit de la Bibliothèque nationale qui renferme les prétendus vers de Catherine n'est qu'une copie

1. De plus, le *msc.* 883 contient une petite pièce de circonstance : « *Adieus de Madame de Crussol* » (f° 4) où Catherine semblerait parler; mais, dans un *Pasquil* de Cour (f° 66) on fait parler « la royne Alienor », femme de François 1er, avec « Madame Marguerite » (de France), « le roy » & « la royne de Navarre », ce qui est d'une date plus reculée.

2. *La Société & les Mœurs en Béarn*, ouv. cité, pp. 216, 217.

Digitized by Google

du dix-huitième siècle, tout au plus de la fin du dix-septième [1];

2° L'écriture si caractéristique de Catherine ne ressemble nullement à l'écriture de quelques mots mis en tête de la copie d'une de ces pièces [2];

3° Aucun des contemporains de Catherine ne lui a attribué le moindre vers français, &c... La reine n'a jamais assez bien connu notre langue pour composer des poésies, même médiocres [3].

4° Enfin & surtout, on peut opposer à l'argumentation de M. Frémy l'irrésistible argumentation de l'*alibi;* car il est question, dans ces poésies [4], d'un prétendu séjour de la reine & de sa fille, « la royne d'Espagne », aux Eaux des Pyrénées, & ce séjour est démenti par les dates des correspondances royales, par les *Itinéraires des rois de France*, &c... »

« Jamais, dit catégoriquement M. B. de Puchesse, Catherine & sa fille Élisabeth n'ont été séjourner aux Eaux de Cauterets. Dans cette année 1565, tous leurs jours sont comptés, & nous pouvons sans peine en rétablir minutieusement l'emploi. Il suffit de se reporter à deux documents... : le *Voyage de Charles IX en France*, d'Abel Jouan, & l'*Itinéraire des rois de France* [5]. »

1. Ceci est excessif; les anciens catalogues portent : « *XVI^e siècle* », & l'inscription du nom : *Jean de la Maisonneufve* sur la garde du *msc.* paraît confirmer ce dire. — Je pense que le *msc.* est de la fin du XVI^e siècle. — Cè n'est pas l'*authenticité du msc.*, c'est l'*authenticité de l'interpolation*, signalée plus haut, qu'il faut rejeter.

2. C'est, en substance, l'argument de M. B. de Puchesse.

3. Autre argument développé par le même critique & fondé en fait.

4. Il ne faut pas dire : « *dans ces poésies* », mais : « *dans le commentaire de ces poésies* »; sous cette réserve, l'*alibi* invoqué par M. B. de la Grèze &, avant lui, par M. B. de Puchesse, est décisif, comme on le constatera plus loin.

5. Documents reproduits dans le tome I^er des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, du marquis d'Aubais (1759, in-4°). — Voir aussi : *Variétés bordelaises* de l'abbé Baurein (nouv. édit., par G. Méran & le marquis de Castelnau d'Essenault. Bordeaux, Féret, 1876, gr. in-8°), contenant des extraits du recueil d'Abel Jouan & un exposé de l'abbé Baurein sur l'*Entrée solennelle du Roy Charles IX dans Bordeaux*. Le recueil original d'Abel Jouan porte ce titre : *Recueil & discours du*

Digitized by Google

La pseudo-réunion de Catherine de Médicis & d'Elisabeth aux bains de Cauterets est placée par M. Ed. Frémy vers le moment de la fameuse *entrevue de Bayonne* (juin 1565). Or, *l'Épître de Cauterets* fut écrite *le jour de l'Ascension*. Ce jour, en 1565, venait au 1er juin, & la veille, Catherine conférait *dans Bayonne* avec l'envoyé d'Espagne, Alava; elle y fêtait l'*Ascension* dans la cathédrale; puis, le 3 juin, avait lieu l'entrée solennelle du roi & de la Cour (Charles IX était arrivé *incognito* dès le 29 mai au soir); enfin, le 8 juin, Alava recevait des lettres où Philippe II l'instruisait de sa résolution arrêtée de ne point se rendre aux conférences de Bayonne[1]. Voilà qui tranche net l'hypothèse, outre les preuves surabondantes qui suivront.

D'accord là-dessus avec MM. B. de Puchesse & B. de La Grèze au point de vue négatif, j'adoptais de plus qu'eux, avec M. Tamizey de Larroque, la thèse du séjour à Cauterets de Marguerite de Navarre & de sa fille Jeanne, celle-ci séparée momentanément de sa mère en mai 1549 & d'Antoine de Bourbon en mai, juin & juillet. — On verra ce qui m'y incitait[2].

*voyage du Roy Charles IX... ès années Mil cinq cens soixante quatre & soixante cinq...* Faict & recueilly *par Abel Jouan, l'un des serviteurs de Sa Majesté.* » (Paris, J. Bonfons, 1566, petit in-8°).

1. Voir le comte H. de la Ferrière : « *L'entrevue de Bayonne* » (*Rev. des quest. historiq.*, 1er octobre 1883). — Abel Jouan : *ouvr. cité.*

2. M. B. de Puchesse, qui avait si fort bataillé, en 1883, au sujet des Epîtres du *msc.* 883 et de leur attribution à Catherine de Médicis par M. Ed. Frémy, n'en sonne plus mot dans l'article du *Journal des Débats* (13 juin 1896) où il apprécie sous ce titre : « *La reine de Navarre & ses dernières poésies* » le volume de M. A. Lefranc. Comme l'*Epître de Cauterets* y manque, j'imagine qu'il aura lu un peu distraitement les autres & ne les aura pas reconnues *là*. Mais n'est-il pas étrange que la publication de M. Ed. Frémy n'ait, à cette occasion, été rappelée ni par M. A. Lefranc, ni par M. B. de Puchesse, ni par quelque autre critique?



Digitized by Google

## III.

Le roman de Catherine de Médicis *poète* aux Pyrénées commence avec l'« *Epistre* » sans titre du folio 12, présentée par Paulin Paris comme « adressée à la reine Catherine de Médicis par sa fille Elisabeth, *avant son mariage avec le roi d'Espagne.* » Rien dans le manuscrit ne justifie l'allégation. Voici le texte; il suffit de lire en regard les passages analogues des trois Epîtres imprimées de Jeanne d'Albret, que je relève en note ci-dessous, pour se convaincre que celle-ci est également d'elle.

« EPISTRE » I[1].

(De la Princesse séparée de la Reine).

« Sy mon espoir tropt plain de hardiesse
A entreprins non obstant sa rudesse
Vous envoyer *ceste longue escripture*[2],
Vous en feres, Madame, la lecture
En excusant ce que *le grand plaisir*[3]
M'a faict commectre *& aussi le desir*
De vous monstrer *que vostre longue absence*
*M'avoit osté toute la souvenance*
*De plus rymer*[4]. Mais maintenant je veoy
Vostre retour si brusq, & l'apperceoy,

1. Ordre du msc. 883. — Manque chez M. A. Lefranc, comme chez M. Ed. Frémy.

2. Cf. Ep. IV (Edit. A. Lefranc) :

« Or, craignant trop *que ma longue escripture* »

3. Plus bas, les rimes *plaisir* & *désir* reviennent. — Cf. Ep. III (Edit. A. Lefranc) :

« . . . . . la joye & *le playsir*
« . . . . . de mon *parfaict desir.* »

4. Cf. Ep. III (édit. A. Lefranc) :

« Là où la main me servira de langue
*Pour declairer la douleur trop amère*
*Que sent la fille à l'adieu de la mère,*
*Perdant du tout de parler de la puissance...* »

Digitized by Google

Que je diray adieu à tous les maulx
Et deplaisirs, *pleurs, soupirs et travaulx*
*Qui ont tropt faict leur habitation*
*Dedans mon cueur, sans consolation*[1].
Maintenant veulx ma muse recognoistre,
Vous declairant *comme je sens acroistre*
*De jour en jour l'esperance receue*
*Depuis ung peu de vostre heureuze veue.*
*Je me tairay de dire le plaisir*
*Que je reçoy & aussi le desir*
*Que ce soit tost*[2]. Mais j'appelle à tesmoings
Tous voz desirs, dont n'en avons pas moings[3].
Ainsi le croy que moy[4], veu l'amytié
Dont m'honnorez, puisqu'aves prins pitié
*Du mal passé, de l'ennuy & torment.*
*Recevez donc du mien contentement*[5]
*Tout le plaisir*, &, attendant le temps
Que noz deux cueurs seront heureux contans,
Souvienne-vous *de me garder la place*
*Qui m'est si chaire en vostre bonne grace,*
*Vous assurant que si par bien servir*

1. Cf. *Ibid.* :

« *De pleurs touz prestz des yeulx dehors sortir :*
A quoy, helas, je n'osay consentir,
*Craignant de vous la desolation,*
*Disant l'adieu de separation.* »

2. Cf. Ep. III (édit. A. Lefranc) :

« . . . . . *de ce martire*
Qui durera, sans prendre fin ne cesse,
*Jusques à tant que je reprenne adresse*
*Pour retourner vers vous en dilligence,*
Lors, obliant la trop facheuse absence
*Je recepvray la joye & le plaisir*
*Et joyray de mon parfaict desir*
. . . . . .
*Ayant toujours de vous reveoir envie.* »

3. C'est-à-dire : tous vos désirs de réunion, dont nous vous offrons l'équivalent, nous qui sommes restés ici (à Pau).

4. Phrase entortillée qui signifie : Je le crois *ainsi* (ce désir émanant de vous), comme *je m'en crois moi-même*, comme *j'en crois le mien.*

5. Cf. Ep. VII (édit. A. Lefranc) :

« . . . . . *ung bon contentement*
*Faict oblier cent mil ans de torment.* »

Digitized by Google

*Et obeyr*, le pouvois desservir,
Si dieu me vouloit donner le pouvoir
Equipolent à mon si bon voloir,
Vous cognoistriez que selon ma parolle
De si bon cueur voldrois jouer ce rolle,
Que j'en aurois louange non petite,
Et vous diries estre grand mon merite.
*Mais rien ne puys, dont avez l'evangille*[1] :
*Je me diray la servante subtille*
Tenant mon bien de vous & tout mon heur;
*Vous me feres*, Madame, *cest honneur*
*De me tenir, & je seray contante*[2].
A tout jamais *la plus hobeyssante*
*Fille qui feust au monde & sçauroit estre*,
Ayant espoir le vous fere cognoistre[3]. »

Je crois la démonstration éclatante. Le vocabulaire de Jeanne d'Albret est si restreint, le cercle de ses idées — en face de sa mère — si borné, sa versification si novice, que non seulement elle emprunte le plus possible les termes de la reine, mais se copie & se répète elle-même avec une gaucherie d'écolière qui la trahit d'emblée. On sent dans ce verbiage la gêne qui, en dépit des protestations affectueuses de sa part,

1. C'est-à-dire : Mais *je ne puis rien* pour égaler mon mérite à mes souhaits : ce dont vous avez la *nouvelle certaine*, & ce dont je vous fais la déclaration très humble.

2. Cf. sur ces quinze vers l'Ep. III (édit. A. Lefranc) :

« *Je ne vous puis*, Madame, *rien offrir;*
*Je suis à vous & en vostre puissance*,
*Asseurez vous que ceste obeissance*
*Que je vous doibz, si bien observeray*
Que mon debvoir en cela je feray,
Vous suppliant très humblement, Madame,
. . . . . .
*M'entretenir en vostre bonne grace*;
*Car, m'asseurant y avoir bonne pluce*,
Malheur ny mal je ne puis recepvoir. »

3. Cf. Ep. IV (édit. A. Lefranc) :

« Je vous suplie estre de moy *contente*
*Et me tenir la plus obeissante*
*Fille qui fut & qui jamais sera*,
Tant en ce corps l'ame demeurera.

Quelle similitude frappante d'expressions & de rimes!

Digitized by Google

existe toujours entre elle & sa mère, & qui rarement se détend en grâce juvénile, plus communément se traduit en humilité excessive. C'est vraiment, selon sa formule, un « debvoir » dont elle s'acquitte. Aussi les rimes & les mots, & les tours de phrase semblables ne cessent-ils de revenir, tels que des refrains, comme si elle était généralement incapable d'autre chose que de tourner & retourner ce thème de regret banal & d'obligatoire déférence, traité avec effort. Nous sommes loin des vers élégants que, plus tard, elle fera pour Joachim du Bellay[1]. Rien qu'une fois, l'enjouement, l'intérêt sincère, percent le masque de raideur, & Jeanne abandonne pour un peu d'élan sa respectueuse tirade habituelle :

> « On dict souvent qu'après temps pluvieux
> Le cler soleil se monstre en sa beaulté, &c[2].

Ainsi, l'Epître est bien de Jeanne d'Albret, & sa mère en est la destinataire; mais *où* sont-elles l'une & l'autre, & *vers quel moment* Jeanne se plaint-elle de l'absence de la reine, dont elle espère le retour?

L'Epître II, ci-après, nous montrera « l'honneste » Princesse *dans les montagnes*, & l'Epître III nous la fera voir aux *Eaux de Cauterets* avec sa mère, ce qui précise l'indication des montagnes de l'Epître II. Or, comme, au témoignage de l'Epître I ci-dessus, la mère & la fille sont séparées, la seconde attendant le retour de la première, c'est que la reine Marguerite, déjà installée *à Cauterets*, avait promis d'en revenir bientôt, & que Jeanne l'en remerciait par ces vers écrits *de Pau*[3].

Pour l'époque de cette absence de la reine, j'assigne le courant de Mai 1549, alors que Jeanne, mariée récemment, habitait le château de Pau en compagnie de son père Henri d'Albret & de son époux Antoine de Bourbon[4].

Le ton soumis de l'Epitre précédente aurait de quoi étonner

1. Voir *Œuvr. franc. de J. du Bellay;* édit. Marty-Laveaux, t. I (Paris, Lemerre, 1867), & *Mémoires & Poésies de Jeanne d'Albret*, publ. par le baron de Ruble (Paris, Paul, Huart & Guillemin, 1893).
2. Voir Ep. VIII (édit. A. Lefranc).
3. Voir plus loin ce que j'en dis, ch. IV & V.
4. Voir les détails de ce séjour en Béarn, ch. IV.

Digitized by Google

dans la bouche d'une princesse émancipée par le mariage, si nous ne savions, par ses trois autres Epîtres publiées, qu'elle ne s'en départit jamais envers sa mère. Dans l'Epître III de l'édition A. Lefranc, juste au-dessous des infinis respects & des assurances presque enfantines d'*obéissance*[1], elle dira :

« Me promectant l'agréable plaisance
« Et le plaisir *de reveoir ung mary.* »

## IV.

Il résulte de la succession logique de ces Epîtres que chacune d'elles marque une étape de la même saison. Or, on le verra par l'examen de l'*Epître de Cauterets*, la date qu'elle comporte est celle du 31 Mai (1549), chose non surprenante, Marguerite admettant pour les bains de Cauterets les deux saisons de *Mai-Juin* & d'*Août-Septembre*[2].

N'oublions pas que les noces de notre jeune princesse eurent lieu le 20 Octobre 1548, à Moulins; que le mois de Novembre s'écoula en réjouissances de famille à Vendôme; qu'en Décembre, la reine Marguerite & Jeanne visitèrent la Touraine; qu'au 16 Janvier 1549, elles n'avaient point dépassé Castel-Jaloux, mais *qu'au milieu de Mars*, la reine, le roi de Navarre & les nouveaux époux étaient au château de Pau[3]. La reine Marguerite dit en son *Heptaméron* (Nouvelle LXVI) : « *L'année que M. de Vendosme espousa la princesse de Navarre*, après avoir festoyé à Vendosme, *les roy & royne, leur père & mère, s'en allèrent en Guyenne avccq eulx.* » (1548, v. st. ou début de 1549.) — Le *Mai-Juin* de la saison visée par nos Epîtres appartient donc à l'an 1549, & tout, dans les événement de l'année, y concorde pour la famille de Navarre. M. de la Ferrière-Percy rapporte que la reine fut au château

1. Voir ci-dessus, p. 604.

2. Voir, au sujet de ces deux saisons & sur la pratique ancienne de ces bains, mon *Etude d'hist. pyrénéenne* précitée.

3. Voir le comte H. de la Ferrière-Percy : *ouvr. cité*, pp. 128-131. — Voir aussi baron A. de Ruble, *Antoine de Bourbon & Jeanne d'Albret* (Paris, Labitte, 1881), t. I, p. 17.

Digitized by Google

de Pau « jusqu'au mois d'Août », & que le dernier ordre signé par elle est du 31 de ce mois; après quoi la vie mondaine cesse pour elle », car, « *depuis quelques mois sa santé allait s'affaiblissant* », & jusqu'au moment de sa mort, en Décembre, elle vit dans le recueillement & l'attente du dénouement fatal[1]. C'est dans l'intervalle du mois d'Avril au mois d'Août que se déroulent les menus faits de nos Epîtres. (Mai, Juin, Juillet.)

Jeanne d'Albret & le duc Antoine sont chaleureusement accueillis par les habitants du Béarn, où elle « n'avoit encores jamais esté[2] », & des autres pays de son père, qu'ils parcourent ensemble : « Antoine de Bourbon passa la fin de l'hiver & *le commencement du printemps* 1549 *en Béarn;* il visita Mont-de-Marsan, Pau, Navarreins... A la fin de Mars, il entra dans le pays basque... Il passa à Saint-Palays, à Bidache, à Bayonne, dans les terres du sire de Belzunce, maître d'hôtel d'Henri d'Albret[3]. » Celui-ci négociait avec l'Espagne, par l'intermédiaire de l'évêque de Lescar; mais l'Espagne se méfiait « : L'incertitude de la marche de la Cour qui, dans sa promenade en Navarre, *ne prenait d'autre règle que la fantaisie des deux jeunes mariés*, augmentait les angoisses des capitaines impériaux[4]. »

Le 13 Mars, le roi de France dépêchait en Béarn Guy Chabot de Jarnac « pour convier le roi de Navarre & Antoine de Bourbon à assister à l'entrée solennelle qu'il devait faire à Paris au mois de Juin. » Il n'est pas question de la reine Marguerite, dont la santé empirait plutôt. — « Henri d'Albret s'excusa sur son âge & ses infirmités, mais Antoine de Bourbon accepta l'invitation. *Il retarda son voyage*, peut-être pour surveiller les négociations de son beau-père, & *ne se mit en*

1. Comte H. de la Ferrière-Percy, *ibid.*, pp. 135-137.

2. *Hist. de Béarn & Navarre*, par Bordenave; édit. de la *Soc. de l'hist. de France.* (Paris, veuve J. Renouard, 1873, in-8°.)

3. Baron A. de Ruble, *ouvr. cité*, pp. 22, 23.

4. Voir *ibid.* — Entre ces pérégrinations, la famille revenait au château de Pau; c'est de là qu'Antoine écrit au maréchal Robert de la Mark, le 14 Mars, au duc d'Aumale, les 14 & 25 mars. — Voir *Lettres d'Ant. de Bourbon & de Jehanne d'Albret*, publ. par le marquis de Rochambeau pour la *Soc. de l'hist. de France.* (Paris, J. Renouard, 1877, in-8°.)

Digitized by Google

*route que vers le mois de Mai. Jeanne d'Albret demeura à Pau*[1]. »

Probablement Marguerite avait choisi le moment où Henri d'Albret, sa fille & son gendre étaient réunis, pour tenter sa cure coutumière de Cauterets. Ces déplacements *dans l'intérieur du pays* (Béarn ou Bigorre) n'étaient pas notés, le plus souvent, comptant pour simples excursions. On disait : *le séjour de Nérac*, *le séjour de Pau*, en sous-entendant les déplacements. Cela ressort bien d'un endroit du livre de M. B. de La Grèze[1] : *Le château de Pau*, au sujet de la reine Marguerite : « Souvent, pendant des mois entiers, il lui confiait les rênes de l'administration de sa petite souveraineté, pendant que ses affaires l'appelaient hors du pays *ou que les soins d'une santé délicate le retenaient dans ses chères montagnes de Cauterets* » dont il lui avait appris le chemin[2]. Ce qui était vrai d'Henri d'Albret, dès le principe, ne le fut pas moins de sa femme ; & de plus d'un indice tiré de sa vie ou de ses œuvres, on peut induire sa présence aux bains de Cauterets — en dehors des constatations officielles, comme pour 1541 — vers la fin des étés de 1546 & de 1547, peut-être au printemps de 1548.

Pour la saison de 1541, nous avons des textes formels. Ce fut l'année du premier mariage, — non suivi d'effet, — de Jeanne d'Albret avec le duc de Clèves (14 juin 1541). Marguerite écrit à François Ier, *en Mars*, que le roi de Navarre, ayant fait une chute, « *à ce mois de may s'en va mettre aux baings de Cotteretz*[3]. » Une lettre inédite de la même au duc de Clèves, *vers le début d'Avril*, coïncide avec la première & l'avise que la reine de Navarre, sur l'ordre des médecins, ira passer le mois de *may* « aux baings naturelz qui sont en ce païs. » Les médecins espèrent qu'elle guérira du « caterre sus la mytié du corps » qui la contraint de rester au lit, &, dit-elle, « *y sera la fin de may prévoyée, que j'ay parachevé*

1. Voir baron A. de Ruble, *ibid.*, p. 24.

2. *Le Château de Pau & le Béarn*, 5e édit. (Pau, Cazaux ; Paris, Marpon & Flammarion, in-18, p. 110.)

3. *Nouv. Lettr. de la reine de Navarre*, publ. par Génin (t. II, p. 189).

Digitized by Google

*toutes leurs ordonnances*[1]. » Dans une lettre de Mai, elle annonce pour cette fin de mois sa prochaine arrivée & celle du roi de Navarre à Châtellerault, où, le 9 juin, les fêtes commençaient, lui & elle y assistant[2]. Un passage de la lettre du mois de Mars mérite réflexion. Parlant de son mari, Marguerite s'exprime ainsi : « Je me deslibère, après m'estre repousée ce Caresme, *d'aller avec luy pour le garder & faire pour luy ses affaires; car tant que l'on est aux baings, il fault vivre comme ung enfant, sans nul soucy.* » Citant ces lignes, M. de La Ferrière-Percy[3] dit : « Il semble qu'elle s'était appliqué les conseils qu'elle-même donnait au roi de Navarre... *Le mois d'Avril n'a que des pages blanches* (au registre de J. de Frotté, son secrétaire). *A la fin de Mai, les écritures reprennent leur cours régulier.* » La saison de Cauterets interrompait donc la tenue de ce registre; détail qu'il convient de retenir. La lettre de Marguerite exalte aussi, comme y reviendra plus tard le Prologue de l'*Heptaméron*, les vertus de ces bains, « où il se fait tous les jours *des choses mervilleuses.* » (*sic*). Ceci nous indique une *saison d'Avril-Mai;* le Prologue de l'*Heptaméron*, une *saison de Septembre*, & j'ai noté, dans mon *Etude d'histoire pyrénéenne*, comment la reine de Navarre semblait préférer ces deux mois pour sa cure d'eaux (*printemps* & *fin d'été*). Mais la saison de *Mai* se prolongeait, selon le cas & les loisirs, en Juin & au delà, & celle de Septembre commençait en Août, surtout si l'on tient compte du temps employé au repos, en dehors du régime des bains, soit avant, soit après, soit, comme de nos jours, au milieu du traitement spécial.

Pour la saison de 1546, je l'ai déjà déterminée par la référence de telles dates historiques & de tels détails précis du Prologue de l'*Heptaméron*[4], d'où il appert que la *saison*

1. Baron A. de Ruble : *Le mariage de Jeanne d'Albret.* (Paris, A. Labitte, 1877). Pièces justific. IV.

2. Voir *ibid.*, *passim.* — Le 13 Mai (voir p. 106), le roi de Navarre écrit de Saint-André près Bordeaux; mais la reine était restée en arrière, apparemment pour terminer sa cure d'eaux.

3. *Ouvr. cité*, p. 35.

4. Voir mon édition de l'*Heptaméron* (Introd. p. LI, LII & LIV).

Digitized by Google

*de Cauterets* servant de cadre aux devis de la reine & de ses compagnons, & la rédaction du *Prologue,* ne sauraient être placées qu'entre le 7 Juin 1546 (date du traité d'Ardres-Guines, signé par François Ier avec Henri VIII) & le 31 mars 1547 (date de la mort de François Ier). Il me suffira de rappeler qu'aux termes du Prologue, François Ier était vivant lorsqu'il fut écrit, & que « la paix *d'entre luy & le roy d'Angleterre* » marque la fin de la période d'empêchements continus (1542-1546) au dessein du nouveau *Décaméron*. Le Prologue spécifiant la *saison de Septembre*[1], celle-ci ne peut donc être, en l'espèce, que la saison de Septembre 1546, déduction qui s'appuie, en outre, de la date d'un édit d'Henri d'Albret : « Saint-Savin, 30 août 1546[2]. » Or, Saint-Savin ne mène nulle part ; ce n'est qu'un site pittoresque au pied des Pyrénées, contre-fort brusque des montagnes naissantes, surgissant avec son abbaye légendaire[3] au-dessus de la route de Pierrefitte, d'où part la montée de Cauterets : halte pour les roi & reine de Navarre qui s'en allaient aux bains ou qui s'en retournaient de là vers Pau & vers Tarbes.

Pour la saison de 1547, un autre incident nous servira de guide, avec l'appui d'un texte curieux des *Marguerites de la Marguerite*, qui est une vraie page de journal intime :

1. « *Le premier jour de septembre, que les baings des montz Pirenées commencent d'entrer en leur vertu,* se trouvèrent à ceulx de Caulderès plusieurs personnes tant de France que d'Espaigne, les ungs pour y boire de l'eaue, les autres pour se y baigner, & les autres pour prendre de la fange; *qui sont choses si merveilleuses, que les malades habandonnez des médecins s'en retournent tous guariz.* » On ne saurait mieux dire en si peu de mots. La reine de Navarre définit jusqu'à la durée de la cure : « En ces baings là demeurèrent *plus de trois sepmaines* tous les mallades *jusques ad ce que, par leur amendement, ilz congnurent qu'ilz s'en pouvoient retourner.* » C'est encore la pratique actuelle. J'ai examiné, dans mon *Etude d'histoire pyrénéenne*, cette opinion de la reine Marguerite qui, tout en admettant les bains en d'autres mois, leur attribue vers Septembre une *vertu* particulière.

2. Voir *Hist. de la Gascogne*, par l'abbé Monlezun (Auch, Brun, 1850), t. V, p. 229.

3. Voir P. Lafond : « *Abbaye de Saint-Savin de Lavedan*, texte & dessins » (Cazaux, Pau, 1887; broch. in-8°). — M. de La Grèze avait aussi publié anciennement une Monographie de cette abbaye.

Digitized by Google

« *Epistre de la Royne de Navarre au Roy de Navarre, malade*[1]. » Elle proteste du chagrin ressenti par elle en s'éloignant du roi & le « laissant *fasché de maladie* » & tristement préoccupé :

« O quel ennuy d'estre de vous bannie
Et vous laisser en telle compagnie
*D'extreme mal & de douleur cruelle!* »

Un ignorant de leurs mutuels sentiments pourrait la croire indifférente; mais *lui*, l'époux, ne s'y trompera pas :

« Voyez le cœur de celle qui s'en va,
*Que maugré soy de la terre enleva*
*Pour la jetter dans sa noire litière.* »

On la jette dans sa litière, on l'emporte de force; il y fallait une dure nécessité, & ce ne put, à coup sûr, être que celle de sa propre santé en détresse. Mais le roi doit se porter mieux, il doit venir la rejoindre, selon sa promesse; elle attend, elle espère, elle se réjouit d'avance :

« Soyez certain que ces povres villages
Qui sont subjetz au martyre & pillages,
Quand on leur dit : Le Roy vient regarder
Vos povretez, & gensdarmes garder
De vous piller & faire nulz outrages,
N'ont tel plaisir ni joye en leurs courages
*Comme j'auray quand quelqu'une courra*
*Hastivement, & en riant dira :*
*Pantagruel a bien prophétisé,*
*Car j'ay desjà les Muletz advisé*
*De cestuy là qui vous avoit promis*
*D'estre en trois jours en sa santé remis.* »

Marguerite rappelle ici, par allusion un endroit de Rabelais passé en proverbe (livr. III, chap. XXXV) : « En cestuy instant *Pantagruel apperceut vers la porte de la salle le petit chien de Gargantua... adoncques dist à toute la compaignie : Nostre roy n'est pas loing d'icy, levons-nous.* Ce mot ne feut achevé, que Gargantua entra dans la salle du banquet. » — Dans le cas

1. Voir mon édition précitée, t. III, pp. 235, 236, & p. 248 (notes).

Digitized by Google

du roi de Navarre, les *mulets* remplacent le *chien* comme avant-signe de l'arrivée du prince.

Je n'avais eu d'abord en pensée qu'une maladie du roi de Navarre, au « pont Sainct-Clou », près de Paris (juin 1537) pendant que sa femme s'occupait des affaires de François Ier entre Mont-de-Marsan & Bayonne; mais la publication du *Tiers livre* de Rabelais n'ayant eu lieu qu'en 1546, la maladie consignée dans l'Epître des *Marguerites de la Marguerite* est postérieure & ne saurait néanmoins dépasser la fin de 1547, puisque cette date est celle de la publication des *Marguerites*. D'autre part, rien ne révèle en 1546 une pareille maladie de Henri d'Albret, tandis qu'il fut longuement souffrant durant les trois ou quatre derniers mois de 1547[1]. Quand ce prince, vers la fin de Juin, partit avec Jeanne d'Albret pour la Cour de France où ils étaient conviés aux fêtes du sacre de Henri II, Marguerite s'abstint de les accompagner, alléguant sa santé ébranlée par la mort de son frère, & s'en fut habiter Mont-de-Marsan, hors d'état de s'occuper de ses affaires. Ses conseillers & serviteurs Frotté, Izernay, Gauchery, suivaient ses intérêta auprès du roi de France; Groslot, chancelier d'Alençon, reçut ses pouvoirs pour l'administration de ses Etats. « Lorsque Frotté revint de la Cour, *fin septembre*, Marguerite *avait quitté Mont-de-Marsan pour Nérac*[2]. » Ensuite elle regagna Pau, où elle résida en Novembre & Décembre 1547, Janvier & Février 1548[3]. Dans l'intervalle survint & s'aggrava la maladie du roi de Navarre, probablement exagérée dans la correspondance de Marguerite & dans la sienne, par des motifs d'ordre politique & privé, réelle pourtant[4]. Henri d'Albret & Marguerite essayaient de s'opposer par l'inertie & par les supplication au projet de mariage de leur fille avec Antoine de Bourbon, résolu par Henri II & très bien agréé par Jeanne d'Albret. Pressé par Henri II de reprendre le chemin de la Cour avec Marguerite & de lui apporter le consentement désiré, Henri d'Albret s'excuse, en Décembre, sur l'extrémité

1. Voir comte H. de la Ferrière-Percy, *ouvr. cité*, pp. 112, 113.
2. *Ibid.*, p. 108.
3. *Ibid.*, pp. 115-116.
4. *Ibid.*, pp. 111-115.

Digitized by Google

& les longueurs de sa maladie. Dans cette lettre habile, opine M. de la Ferrière-Percy, « la convalescence était escomptée, la rechute prévue. » Il reporte la maladie, telle quelle, deux mois en arrière, ce qui en fixerait le début vers le mois d'Octobre. Henri d'Albret avait pu en avoir quelques symptômes dès le mois de Septembre. Tout me persuade que Marguerite aura, entre le séjour de Mont-de-Marsan & celui de Nérac, précipité un *saison de bains* (juste de trois semaines, délai strict), — traversé Pau & vu son mari *en allant*, — gagné Nérac *au retour*, — le tout compris entre la seconde semaine de Septembre & le début d'Octobre, — plus rassurée *in petto* qu'en écrivant, inquiète plutôt de la « douleur cruelle » du mariage antipathique & menaçant, que de l'« extrême mal » physique, puisque Henri d'Albret se flattait de la suivre au bout de « trois jours! » Et rien n'atteste qu'il ne l'ait pas suivie. — En tout cas, je vois ailleurs que Marguerite, essayant (1547) « de distraire son deuil[1] en visitant ses vastes domaines..., *arriva à Auch le* 30 *Septembre* 1547, accompagnée de l'évêque Roussel (d'Oloron), son aumônier, & d'une suite peu nombreuse[2] », comme lors de sa saison de Cauterets. Or, on ne gagne pas Nérac *par Auch*, en partant de Mont-de-Marsan. Auch, au contraire, est droit au nord de la route de Cauterets *par Tarbes*, & c'était pour Marguerite, *revenant des Pyrénées*, le vrai chemin de Nérac : le passage par Auch est donc ici très significatif.

Puis, tandis que la reine se repose en sa retraite de Nérac, sous les beaux ombrages de la *Garenne*, vers la fin d'Octobre les choses se gâtent du côté de Pau; la maladie & la politique mêlées clouent le roi de Navarre au lit : Marguerite accourt, & ne le quitte plus de quatre mois. L'Epître au roi de Navarre, témoignage de la maladie alléguée pour motif dilatoire — & devenue sérieuse — avait donc son utilité dans la partie finale du recueil des poésies de la reine, intitulée : *Suyte des Marguerites de la Marguerite des Princesses*, imprimée vers la fin de 1547[3].

1. L'abbé Monlezun, *ouvr. cité*, t. V, p. 231.
2. François Ier, son frère bien-aimé, était mort le 31 Mars.
3. Le privilège qui accompagne les *Marguerites de la Marguerite*, au

Digitized by Google

Pour 1548, rien ne nous offre une trace positive. Nous savons que Marguerite, depuis le mois de Juillet 1548 jusqu'au printemps de 1549, fut hors de ses Etats du Midi, pour les préparatifs du mariage — vainement combattu — de sa fille, les fêtes des noces & les réjouissances de famille consécutives[1]. Mais il n'est pas improbable qu'*auparavant* elle soit retournée aux bains de Cauterets, jugés par elle si bons pour sa pauvre santé. En Avril, elle abandonne Mont-de-Marsan pour sa ville de Pau « où elle séjourne *Mai* & *Juin*[2] » C'est toujours, je l'ai montré plus haut, au cours de ce séjour — avec *déplacements* — que s'intercalait le voyage de Cauterets. La *saison de printemps* aura dû, cette année-là, remplacer la *saison de Septembre* empêchée par les événements.

## V.

Reprenons le fil de l'année 1549. J'ai dit que Marguerite avait sans doute choisi le moment où Henri d'Albret, sa fille & son gendre étaient réunis au château de Pau (Avril-Mai) pour faire sa cure à Cauterets[3], en promettant de revenir au

revers du titre, & qui, dans l'énumération des œuvres devant former le recueil, mentionne « trois Epistres... au Roy » (François Ier) est du 29 mars 1547 (29 mars 1546 « avant Pasques », v. st.); il émane du Parlement de Bordeaux. Deux jours après, François Ier mourait, & le plan du Recueil dont on n'avait pas eu le temps de commencer l'impression fut profondément modifié, lorsque Marguerite put sortir de la longue retraite où elle s'abimait dans son chagrin, & se reprendre aux choses extérieures. Elle retrancha un peu, ajouta beaucoup, &, parmi les nouveaux éléments, il faut compter comme un des plus importants la série des *Chansons spirttuelles* terminant la première partie, où il est tant question de la maladie & de la mort de François Ier. L'*Epistre... au Roy de Navarre malade*, évidemment composée bien plus tard, ne figure que dans la *Suyte des Marguerites*, imprimée en dernier lieu avec les « *trois Epistres au Roy François Ier* » notées au privilège et une *quatrième* au même prince; & l'Epître au roi de Navarre ne vient qu'après toutes celles-ci.

1. Voir comte H. de la Ferrière-Percy, *ouvr. cité*, pp. 116-133.
2. Voir *ibid.*, p. 116.
3. Voir p. 608 ci-dessus.

Digitized by Google

plus tôt. Mais, soit qu'elle eût trop présumé de ses forces, soit que le départ d'Antoine de Bourbon pour la Cour eût dérangé ses desseins, au lieu d'effectuer ce retour, dont l'Epître de Jeanne exprimait l'espoir, elle prit le parti de l'appeler auprès d'elle *en Mai*.

Pendant leur réunion, un accident qui heureusement n'eut point de suites, fit l'objet d'une Epître poussée au badinage, puisque le péril était passé. L'aisance du ton & le dégagé du style sans formules de politesse, dénotent la familiarité parfaite des correspondants, qui pourraient bien être Victor Brodeau [1], écrivant de Pau au nom d'Henri d'Albret & de la partie de la Cour demeurée avec lui, & Jehan de Frotté, parti aux bains avec les princesses. En tout cas, si l'on n'est pas en droit d'affirmer leurs noms & qu'il s'agisse d'eux ou de personnes ignorées, les termes de l'Epître impliquent ces situations respectives.

### « EPISTRE » II [2].

(D'une personne de la Cour de Pau.)

Deux jours y a *qu'à pau avons nouvelles (sic)*
*Du feu soudain* [3], chose par trop cruelle,
*Et avons sceu l'effroy*, dont nous doulyons,
Car non ce mal, mais le bien nous voulions.

1. Il y eut deux Victor Brodeau. Le premier, secrétaire & contrôleur général des finances de la reine Marguerite, poète élégant, ami & émule de Clément Marot, mourut en septembre 1540; Jehan de Frotté lui succéda. (V. comte de la Ferrière-Percy : *Marguerite d'Angoulême*, &c., ouv. cité, p. 25-27.) — Victor Brodeau II, fut aussi secrétaire de la reine & se trouve porté comme tel *sur un rôle de sa Maison de* 1549; il devint ensuite secrétaire d'Etat d'Anfoine de Bourbon, roi de Navarre. (V. *ibid.*, p. 177, & baron de Ruble : *Le mariage de Jeanne d'Albret*, ouv. cité, p. 106.)

2. Ordre du manuscrit 883 (f° 21). — Manque chez M. A. Lefranc & chez M. Ed. Frémy.

3. Paulin Paris dit : « Epître d'Elisabeth de France à Catherine de Médicis, datée de Pau. *Elle lui raconte un incendie.* » Le texte, au contraire, atteste nettement que l'auteur de l'Epître écrit *de Pau à quelqu'un résidant alors « aux baings », au sujet d'un incendie arrivé auxdits*

Digitized by Google

D'où vint ce feu sy hardy entreprendre
Se hazarder en flammes & surprendre
*Le lieu auquel telle troupe dormoit*[1] ?
Je m'esbays de quel lieu il venoit,
Et, pour monstrer encore davantage
Son grand orgueil, *oza fere dommage*
*Aux tendres piedz de l'honneste princesse*[2],
Et pousuyvant, sans que sa fureur cesse,
Mainte brusla dont *de ce hault rocher*
*Nous en voyons bien cinq ou six clocher*[3].
Si tost brusla que l'on n'y prenoit garde,
Sans *qu'une fille alla sans verdugade*
Cryant bien hault à chascun : Je suis morte,
*Aultres allant nudz piedz jusque à la porte.*
L'obscure nuict, la pluye vehemente,
Les crys, les pleurs de chascun qui lamente,
Le bruyt du feu, le peuple murmurant,
Faisoit au ciel un tonnerre bruyant.
Pluye sortant des nuées fendues,
S'accompagnant des larmes respendues,
Faisoient ruisseaulx, & pouvoit l'on choisir
L'eaue ou le feu, chascun en son desir.
Or, mandes nous, si bien vous le sçaves
*Et si aux baings*[4] *quelque loysir avez*,
S'il est bien vray *tout ce que vous mandons* ?
Et pour la fin, adieu vous quemandons. »

*bains*. Et l'assimilation de « l'honneste princesse » avec Elisabeth de France, qui se désignerait ainsi elle-même — & qui se dispenserait envers sa mère, la fameuse reine-mère, du sacramentel *Madame* — ne se soutient pas davantage !

1. L'expression « telle troupe » indique une compagnie d'élite, l'entourage de la « princesse » Jeanne.

2. Il n'est question que des « *tendres piedz de l'honneste princesse* » & de ses « filles » de chambre « allant nudz piedz » jeter l'éveil & quérir du secours (voir les vers suivants). Rien de la reine de Navarre. C'est que, dans l'installation très sommaire aux *logis* & *cabanes* du Cauterets primitif, si âprement sauvage, la « trouppe » royale était nécessairement répartie entre divers locaux, sur les rudes pentes du *Pic-des-Bains*. (Voir mon *Etude d'hist. pyrénéenne*, § IV.) On conçoit que, dans ces condition, l'incendie atteignant Jeanne & ses dames soit advenu hors de la présence de sa mère.

3. C'est-à-dire : nous voyons en imagination, *cinq ou six pauvres filles* dévaler *en clochant* « de ce *hault rocher* » où était perchée leur *cabane*.

4. Voilà qui nous éclaire la route. De quels *bains* est-il parlé, sinon

Digitized by Google

Il est clair que l'auteur de l'Epître est au courant de l'accident, mais que, par jeu d'esprit, il feint le doute sur les détails, afin d'en obtenir de nouveaux.

Les notes qu'on vient de lire ont éclairci entièrement, je pense, l'état des choses : d'abord, séparation des princesses; puis, au lieu du retour de Marguerite, voyage de Jeanne aux bains, près de sa mère. L'*Epître de Cauterets*, écrite par la reine pour presser son gendre, au nom de sa fille & au sien propre, de venir les rejoindre, va lever tous les voiles.

Cette Epître, qui, dans le manuscrit, ne porte *ni titre ni indication quelconque*, reçoit de Paulin Paris pour intitulé : « Epître de Catherine de Médicis au roi d'Espagne Philippe », avec ce commentaire : « Philippe II épousa, en Juin 1559, Elisabeth de France, qui mourut à la suite de couches à Madrid, le 3 octobre 1568. Dans cette lettre... Catherine de Médicis décrit les eaux de Cauterets, *où elle se trouvoit alors avec sa fille; elle invite le prince à venir les rejoindre & termine par ce vœu :*

Avecque moy supliés ce bon Dieu
Que mere grant par vous soye en ce lieu. »

L'invitation & le vœu sont indubitables; les qualités de mère, fille & gendre, évidentes; seules, les personnes sont changées. Ce serait assez, pour en faire la preuve, de rappeler que les trois Epîtres connexes, comprises dans l'édition A. Lefranc, sous l'exacte rubrique de la « Royne de Navarre » & de sa fille, d'après le manuscrit 24,298, subissent la même interprétation [1], & que celle-ci, fausse pour ces Epîtres, l'est aussi, par conséquent, pour l'*Epître de Cauterets*. Mais il convient de fournir la preuve directe de l'étrange méprise par l'analyse de

de ceux de *Cauterets* si fréquentés par la Cour de Navarre, & formellement nommés dans l'Epître qui suit?

1. Voir pp. 598, 599 ci-dessus mes remarques sur l'Epître du f° 32 : « Pour nostre adieu non dict, mais bien senty », portant arbitrairement : « La Royne à Madame *Isabel, raine d'Espagne.* »

Sur l'Epître du f° 36 : « Si vostre tant regretté departir », l'annotateur met : « Elle paroît écrite *peu de temps après la mort de Henri. II* »



Digitized by Google

l'Epître capitale, rapprochée de certains autres passages de la correspondance rimée.

## VI.

Marguerite, qui avait tant lutté contre l'alliance de Jeanne avec Antoine de Bourbon, mais qui, une fois la chose consommée, voyant sa fille heureuse, s'était résignée, &, avec sa bonté coutumière, avait franchement traité Antoine en fils & ne désirait plus que des enfants de ce mariage, — Marguerite débute par la description grandiose & pieuse des montagnes, où elle souhaite l'arrivée de son gendre, afin qu'il en contemple les beautés avec elle & Jeanne, qu'il s'y édifie l'âme... & que le jeune couple profite du séjour aux bains pour la rendre « mere grand. »

### EPITRE III[1]

(De la Reine, écrite de Cauterets.)

Ces monts tres haultz *haulsent nostre desir*
*De vous y veoir*[2], pour avoir le plaisir
De contempler ceste grande machine
Où l'on cognoist la puissance divine,
Voyre & l'ouvrier, par l'ouvrage admirable,
(Qu'on) jugeroit veoir d'estre loüable[3].
La profondeur de ceste eaue, qui destruict
Terre & rochers, & meine si grand bruict,
Qu'à la souffrir defaillent nos oreilles,
Declare assez que ce dieu des merveilles
N'a son pareil au ciel ny à la terre.
En sa main grande il enclost & enserre
Ce monde rond & tout ce qu'il contient :
Il a tout faict, tout gouverne & maintient.
Chose n'y a tendante à la haulteur

1. Ordre du msc. 883. — Manque dans l'édit. A Lefranc. — Sans titre dans le manuscrit (f° 30).

2. Elle dit : « *nostre desir* », le sien & celui de sa fille.

3. Vers boiteux, où le sens & la mesure obligent de suppléer deux mots. — Traduisez : *qu'on jugerait vraiment digne de louange.*

Digitized by Google

Dont il ne soit le dieu & createur;
Chose n'y a si petite, si basse,
Dont createur il ne soit par sa grace.
Par luy, pour luy & en luy tout est faict,
Bref, ce dieu là est un ouvrier parfaict.
Il est bien vray qu'en ce lieu nous aprend,
Arregardant son ouvrage si grand,
De sa haulteur indicible louer
Et pour seul dieu tout puissant l'advouer;
Et en voyant la grande profondeur
Du *ganvre*[1] abas, cognoistre la laydeur
De nostre enfer & de nostre peché
Qui tient le cueur si tres bas attaché
Que, si la main qui tout faict & tout forme
Par son pouvoir nostre cueur ne reforme,
Il perd l'espoir, indelectable mont.
Mais la bonté, qui jusques au parfond
D'enfer le veoit, l'en peult seule retyrer.
A ceste main nous fault toujours tyrer,
En ferme foy que de sa creature
Aura pitié, cognoissant sa nature[2].
Voyla, *mon filz*[3], la contemplation
Du *cauderes*[4], ce jour d'*assention*[5]
*Où nous voyons la divine haultesse*
Par ces haultz montz, & de nous la bassesse

1. Le *Gave* ou torrent de Cauterets, qu'elle compare, avec sa profondeur & son bruit effroyable, au gouffre de l'*Enfer*.

2. Ces préoccupations, ces considérations si religieuses, tirées du spectacle de la Nature, & particulièrement des montagnes pyrénéennes, vont avoir leur explication dans les deux vers qui suivent.

3. « *Mon fils* », appellation intime du *beau-fils*.

4. « *Du* cauderes », c'est-à-dire *du lieu de Cauterets*.

5. « Ce jour *d'assention* », nul n'y a pris garde, veut dire : « ce jour d'*Ascension*. » Voilà pourquoi Marguerite, avant toute pensée profane, s'exalte dès les premiers vers de l'Epître & s'élance vers les cimes de la méditation spirituelle, comme sa vue s'élève jusqu'aux cimes des hautes montagnes de Cauterets. — Faute d'avoir remarqué ce mot, on s'est privé du moyen le plus simple de fixer la date de l'Epître & du séjour des deux princesses aux bains de Cauterets. (Voir plus loin mes notes développées sur ce point.)

Les vers suivants, sur la *divine haultesse* dominant la hauteur des Pyrénées, démontrent bien qu'il est question de la *divine Ascension*, dont il faut s'inspirer pour monter au Ciel nous-mêmes.

Digitized by Google

En regardant le *ganvre* abas courir,
Puis la bonté prompte à nous secourir.
*Voyons aux baings où l'on trouve santé*
Et où l'on veoit malades à planté[1],
En esperant que bien tost *l'extremade*[2]
S'y trouvera *comme femme malade*[3].
*Ou, pour mieux dire, en fera plus de cent*
*Souffrir douleur par son oeil transperçant*[4].

1. Mention élogieuse des fameux *bains* où les malades se pressent *en quantité* & par laquelle Marguerite répète dans ses vers, en termes singulièrement analogues, ce qu'elle écrivait en prose dans sa lettre de 1541 sur ces « baings » si merveilleux, « *que les malades* habandonnez des medecins *s'en retournent tous guariz*. » (Voir p. 610 ci-dessus.)

2. M. le Dr Duhourcau (*Souvenir de la Bigorre*, juillet 1883), se demandait « le mot de l'énigme » & s'abstenait de prononcer entre une allusion à la province d'*Estramadure* (pour désigner le roi d'Espagne) & le sens de l'espagnol *extremado* signifiant « excès de bien ou de mal. » Un collaborateur de ladite *Revue*, M. J. D., résout l'*énigme* en traduisant *extremado* par *excellent*, d'*extremar*, achever, perfectionner (Trapani, *Diccionario español-francès*). Rien de plus naturel que Marguerite, reine de Navarre, & parlant aussi bien espagnol qu'italien, emploie ce terme *à double sens*. En effet, si je suis de l'avis de M. J. D. pour le sens : *excellent, superlatif*, j'estime que Marguerite a joué sur l'autre sens : *séparé, éloigné*. (Voir *Diccionario uuiversal español-francès* de D. Ramon Joaquin Dominguez, 1846 : « *Extremar... séparer*, placer à part, à une extrémité », & *Nouv. Diction. español-françès* de D. Vicente Salva & F. de P. Noriega, 1856 : « *Extremar... séparer.* » — Se dit des agneaux qu'on sèpare de leurs mères. ») — Or, Antoine de Bourbon, fort galant d'habitudes & loin des Pyrénées en ce moment, justifiait la double qualification de *parangon* des gentilshommes, ainsi que de gendre & mari *séparé, éloigné* de sa belle-mère & de sa femme.

3. C'est-à-dire : *comme moi, pauvre femme malade.*

4. C'est-à-dire : *ou plutôt, s'y trouvera comme un bourreau des cœurs par l'éclair de son regard.* — Cette plaisanterie, qui choque M. J. D. & lui semble digne uniquement d'une Catherine de Médicis, n'avait rien que de conforme au goût du temps. Par contre, il opine juste, croyant Philippe II en cause, lorsqu'il écrit : « La suite de l'Epître est *une pure contre-vérité supposant entre Philippe II & Elisabeth un amour...* » dont l'ardeur ne se retrouve pas, dirons-nous, dans les bonnes relations de ces deux époux, contenus par l'étiquette & par le caractère, d'après l'Etude même si documentée de M. l'abbé C. Douais : *Les dernières années d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne.* (*Revue des Pyrénées*, t. VIII, 1896, pp. 1-67.) Quelle différence entre eux & nos jeunes duc

Digitized by Google

C'est de (ce) lieu ce que je vous puys dire,
*Où sans cesser vous souhaite & desire;*
*Mais vostre femme en doybt avoir l'office,*
*Car elle n'a plaisir ny exercice*
*Que de parler ou escripre de vous.*
*C'est le mestier qu'elle faict devant tous*
*Et en secret. Et si, n'y a montagne*
*Qu'entretenir elle de vous se faigne;*
*Dedans les baings ne trouve guerison.*
*Ceste eaue ne peult estaindre le tyson*
*De son amour*[1], qu'elle dict raisonnable,
*Tant que j'auroy son abscence agreable*
*Pour le grand bien qu'elle aura de vous veoir.*
Si elle vous ayme, elle faict son debvoir,
*Et je m'accorde à son heureuse allée;*
En vous voyant, demourra consolée,
Car rien que vous ne la peult secourir.
*De jour en jour nous la voyons perir,*

& duchesse de Vendôme, dont l'amour réciproque *flamba* longtemps, au témoignage des contemporains! (Voir la note ci-après.)

Sur la prestance, l'air séducteur, la parole parfois éloquente, mais toujours agréable & enjouée d'Antoine, M. B. de La Grèze s'étend (*Le Château de Pau*, ouvrage cité, pp. 144, 145) avec de suggestifs détails : « Son esprit éclatait souvent dans de joyeux refrains improvisés au milieu de gais convives... *Son goût pour les femmes était porté si loin, que sa dignité en souffrait...* prince si facile, si indolent, *si voluptueux*, dit l'Etoile, *qu'une intrigue d'amour lui faisait abandonner les plus grandes intrigues du royaume.* » Sa galanterie, qui devait plus tard offenser & ulcérer profondément Jeanne d'Albret, n'était alors qu'un péché mignon encore, objet d'innocent badinage pour Marguerite & pour Jeanne. — C'est le type d'homme esquissé dans notre Epître, mais combien peu le type de Philippe II!

1. Ces vers attestent deux choses : la présence de Jeanne *aux bains de Cauterets avec sa mère*, puis le vif amour qu'elle portait au beau mari absent. « Le lendemain des noces (d'Antoine & de Jeanne), Henri II écrivait au connétable (Anne de Montmorency) : « *Je ne vis jamais mariée plus joyeuse que ceste cy*, & ne fit jamais que rire... » (Comte H. de la Ferrière-Percy, *ouvrage cité*, p. 128.) — Les diverses grossesses de Jeanne, depuis 1551, ne sont pas la seule preuve du bon accord prolongé des époux. La jeune duchesse suit son mari en campagne & ne maîtrise guère son amour pour lui. On voit (baron A. de Ruble : *Antoine de Bourbon & Jeanne d'Albret*, t. I, ch. I) combien elle & lui continuaient d'être épris l'un de l'autre, *allant jusqu'à se joindre en cachette* pendant la guerre de Picardie (*Ibid.*, pp. 99-101).

Digitized by Google

*Qui du depart m'a faict croistre l'envye,*
*Puisque sans vous, mon filz, elle est sans vie*[1]. »
Soyez luy donc vie & contantement,
Tant que l'amour soit si egallement
En voz deux cueurs, pour jamais n'en partir
*Qu'un seul vouloir, un penser, un partir*
*Soit de voz deux*[2], sans séparation;
En cela gist ma consolation.
Et puys amour en voz cueurs *triumphant*
*Par le doulx fruict d'un beau petit enfant*[3]

1. Ces vers, non sans arrière-pensée, se résument en cette idée : Ma fille dépérit de regret de votre absence, & dans la crainte de voir sa santé sérieusement altérée, malgré le secours fortifiant des bains, j'accepte, au besoin je précipiterai son départ d'ici, qui me privera de la joie de sa compagnie. — Mais, comme au début de l'Epître elle appelait de ses vœux l'arrivée de son gendre auprès d'elle & de sa fille, on verra qu'en terminant elle espère toujours la réunion de tous trois *en ce lieu.*

2. (*Sic*). — Cf. ces passages, presque identiques, des poésies de Louise de Savoie :

« *Ce n'est qu'ung cueur, ung vouloir, ung penser.* »

& de Marguerite d'Angoulême :

« *Ce n'est qu'ung cueur*, & ne sera jamais,
« *De vous et moy...* »

(Voir *Poésies du roi François Ier, de Louise de Savoie... & de Marguerite de Navarre*, &c., publ. par Aimé Champollion-Figeac. — Paris, impr. roy., 1847, petit in-f°.) — Cf. ci-après, chap. VIII, l'expression pareille : « *de voz cueurs..., ce n'est qu'ung* » (Ep. VI du msc. 883). — Voilà bien, en fait de style intime, la *marque de fabrique*, pourrait-on dire, de Marguerite & de ses proches!

3. On attendait impatiemment, depuis les noces de 1548, une grossesse de Jeanne d'Albret; aussi est-il permis d'avancer qu'en désirant si fort la réunion des deux époux *aux bains de Cauterets*, Marguerite espérait quelque chose de la *vertu* des eaux *emprégnadéras* (fécondantes). Celle des *Eaux-Chaudes* surtout avait cette réputation, & Jeanne d'Albret sut en user. Mais on vantait aussi les eaux de Bagnères-de-Bigorre & de Cauterets, & dans ce dernier endroit il y avait même au seizième siècle une coutume vertement flagellée par un poète du cru, Auger Gaillard, celle de confier les femmes recherchant la grossesse aux soins de *frétayrés* ou frotteurs, qui les frictionnaient d'une manière spéciale en plein bain. Le poète, sceptique & scandalisé, réprouve ces pratiques, bien qu'il ne nie pas d'ailleurs le pouvoir des eaux, surtout sous forme de breuvage. (Voir le *Discours des bains de*

Digitized by Google

Vous consolant tous nous consolera;
Dont à mon dieu ma bouche parlera
En chant playsant immortelle louange,
Et ma tristesse en plaisir fera change.
Doncques[1], mon filz, que j'ayme si très fort
Que plus ne puys, *au moins avant ma mort,*
*Avecques moy suplyez ce bon dieu*
*Que mere grand par vous soye en ce lieu.* »

Marguerite donc, & non Catherine de Médicis, *pressentant sa mort prochaine*, aurait voulu avoir auparavant, *en ce lieu* si favorable aux époux, ce qui se nomme une espérance d'enfant. Mais il lui fallut laisser partir sa fille, que le mari réclamait & qui, dans son égoïsme inconscient, brûlait de le retrouver. Malade, elle resta seule aux bains, un peu de temps encore[2], puis regagna sa demeure de Pau, égayée du murmure des feuillées & des eaux « doulcement » bruissantes[3]. De là elle écrivit, là elle reçut des Epîtres en vers qui soulageaient sa tristesse & compensaient un peu la dureté de ses peines matérielles.

Notre Epître de Cauterets étant *du jour de l'Ascension*, le départ de Jeanne d'Albret ne put s'effectuer qu'après cette date — 31 Mai 1549 — où Marguerite n'avait pas perdu l'espoir de l'arrivée de son gendre. Voyons *quand* se fit ce départ

*Cauterets*, en vers français, publié par M. le Dr Duhourcau dans sa brochure précitée : *Les Frétayrés.*)

Jeanne d'Albret, plus tard, fréquenta les Eaux-Chaudes & les adopta complètement. Sur sa prédilection, celle de ses deux enfants, Henri IV & Catherine de Navarre, pour cette station thermale plus voisine de Pau, voir B. de La Grèze : « *La société & les mœurs en Béarn* (ouvr. cité, chap. IX : *Les Eaux des Pyrénées*) & *Notice histor. sur les Eaux-Chaudes* », par M. L. Soulice (*Guide du baigneur aux Eaux-Bonnes & aux Eaux-Chaudes;* Pau, 1881).

1. Le msc. porte : *Dont*, faute de prosodie.

2. C'est du moins ce qui semble indiqué par les Ep. IV & VI du msc. 883 (II & V de l'édit. A. Lefranc), où Marguerite parle d'un de ces furieux orages, comme il en éclate soudainement dans la région de Cauterets, & qu'elle peint de traits si énergiques : le vacarme des vents & du tonnerre par le ciel, dont « l'apostune crevée » bouleverse tout sous la pluie & la grêle traversées d'éclairs; la terre tremblante! &c.

3. Voir ci-après, chap. VIII, mon commentaire de l'Epître VIII.

Digitized by Google

& ce qui s'ensuivit, en reliant les données de cette Epître avec celles — pleinement concordantes — des Epîtres publiées.

Mais d'abord vidons, une fois pour toutes, la question de *l'entrevue de Bayonne* & de l'excursion imaginaire de Catherine de Médicis aux bains de Cauterets avec sa fille Élisabeth, en l'année 1565.

Recourant au Journal de voyage d'Abel Jouan [1] & aux excellents travaux de M. Tamizey de Larroque [2], du baron Kervyn de Lettenhove [3] & du comte H. de la Ferrière [4], je vais préciser — sous le contrôle des sources originales — la série des faits & dates précédant & suivant ladite entrevue [5].

Félix FRANK.

(*La fin à la prochaine livraisom*).

1. Voir ci-dessus, chap. II, pp. 600, 601, note.

2. « *Entrée du Roy Charles IX à Bordeaux*, avec un Avertiss. & des Notes » (Bordeaux, P. Chollet, 1882). — Edit. de l'opusc. original : *Paris, Thomas Richard*, 1565. (*Avertiss. du 3 juin.*)

3. « *Les Huguenots & les Gueux. — Etudes hist. sur vingt-cinq années du seizième siècle* : 1560-1585. » (Bruges, Beyaert-Storie, 1883, t. I^er.)

4. « *L'entrevue de Bayonne* » (article cité).

5. Voir encore l'abbé Monlezun : *ouvr. cité ;* E. Gaullieur, archiviste de la ville de Bordeaux : *Hist. du Collège de Guyenne* (Paris, Sandoz & Fischbacher, 1874, gr. in-8°) & F. de Crue, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève : *Anne* duc *de Montmorency... sous les roisHenri II, François II & Charles IX* (Paris, Plon, 1889, in-8°).

Digitized by Google

# VARIÉTÉS

### M. Charles Brun et « l'Évolution félibréenne[1]. »

M. Charles Brun est un jeune agrégé de l'Université. Il est félibre aussi, puisque poète d'Oc. Nous sommes en présence d'un partisan de la renaissance littéraire dont le Midi est aujourd'hui le théâtre, & d'un écrivain dont les titres universitaires nous garantissent la valeur. Son opinion sur le félibrige mérite, par conséquent, qu'on s'y arrête. Il vient de la donner en quelques courtes pages où il a résumé les phases successives de l'état d'esprit félibréen.

Reconnaissons tout d'abord que cette étude est une des mieux pensées & des plus logiquement déduites qui aient paru sur la matière.

Ce qui le retient le plus longtemps, c'est la signification du mot *félibre* tel qu'il est compris de nos jours. A cette investigation seule il consacre deux des trois chapitres de sa brochure sous le titre : *Recherche*, puis *Essai d'une définition*, & il aboutit à cette conclusion : *Un félibre est un Français de langue d'Oc qui veut maintenir & développer l'existence propre de sa région & qui croit cette existence indissolublement unie à celle de son dialecte.*

On pourrait trouver laborieuse la recherche si longue qui n'aboutit, en somme, qu'à une définition généralement acceptée. Mais, outre qu'il n'est jamais inutile de préciser, cette prétendue recherche d'une définition n'est qu'un prétexte. M. Brun en profite, procédant par élimination (méthode assurément excellente en espèce, car les manifestations féli-

1. Lyon, Paquet, 1896, in-24.

Digitized by Google

bréennes sont d'une infinie variété), pour tracer une esquisse rapide des annales du félibrige. Son tableau est généralement exact.

Quant à la définition en elle-même, si nous en acceptons le fond, nous la trouvons un peu étroite, car il n'y a pas que les Français d'Oc qui aient le droit de souhaiter *le développement de l'existence de leur région*. On comprendrait fort bien des félibres bretons, flamands ou alsaciens. Et il nous semble bien que, si chez les deux premiers notamment, a commencé, comme on nous l'a dit, une certaine agitation en ce sens, ils sont aussi félibres que les Méridionaux, encore que, se contentant de la chose, ils ne se soient pas approprié le mot.

La troisième partie de l'étude de M. Brun est consacrée à l'*Avenir du Félibrige* : « *Pour le moment*, dit-il, *il y aurait lieu de renoncer, malgré les affinités de race, à l'union des nations latines, quoique celle-ci puisse paraître l'aboutissement logique de l'agitation félibréenne. Il y a trop à faire au midi de la France pour accorder aux Latins non Français autre chose qu'une sympathie analogue à celle dont ils se lient à tous les peuples défendant leur nationalité par le maintien de leur langue.* »

Nous acceptons volontiers cette façon de déblayer le terrain. Le programme félibréen gagnera en précision ce qu'il perdra en étendue, d'autant que l'idée de la fédération latine, de cet « Empire du Soleil » si magnifiquement évoqué par Mistral, ne paraît pas destiné à sortir de longtemps du domaine purement spéculatif. Evidemment, cela ne saurait empêcher les lettrés des diverses nations latines de continuer leurs amicales relations. Des solennités comme le centenaire de Pétrarque en 1874 à Avignon, les fêtes latines de Forcalquier en 1875, la célèbre félibrée de Saint-Rémy en 1868, perpétueront à cet égard les traditions hospitalières de Sainte-Estelle. Mais, devenu une force agissante, le Félibrige se doit à lui-même de restreindre son objectif à ce qui concerne la seule France provinciale.

L'auteur nous paraît aussi avoir raison quand il signale la confusion qui a caractérisé certaines manifestations félibréennes. Il nous paraît moins heureux quand, critiquant la

Digitized by Google

hiérarchie actuelle du Félibrige, il propose une solution absolument insuffisante.

Il faut pourtant bien, si l'on veut éviter la confusion signalée par M. Brun lui-même, admettre une élite dirigeante & investie de la confiance de la masse des adhérents.

Son argument, qui se résume en ceci : « *Singulière idée d'embrigader des poètes!* » nous paraît faible. Est-ce qu'il s'agit de l'*embrigadement* par les Écoles? Maîs M. Brun reconnaît la nécessité des Écoles. Serait-il question de l'*embrigadement* par le Consistoire quand les poètes y entrent comme *majoraux?* Mais, outre qu'aucun poète, à notre connaissance, n'a songé à demander à cette assemblée ni la permission de faire un chef-d'œuvre, ni la manière de le faire, il faudrait considérer comme *embrigadés* les poètes qui font partie de l'Académie française[1]. Enfin, s'il nous était permis d'user d'un argument personnel, nous dirions que nous n'avons jamais consulté nos collègues du Consistoire sur ce que nous devions penser ou écrire.

M. Brun appelle à son aide la conception développée par Félix Gras à la Sainte-Estelle de 1879 : Un *Capoulié* avec des pouvoirs très limités & des écoles indépendantes.

Mais ce programme, la force des choses l'a déjà réalisé en majeure partie. Les Maintenances dialectales, qui, d'après les statuts de 1876, devaient former le trait-d'union entre le Consistoire & les Écoles, ont été tuées par le développement des Écoles, & ces dernières, volontairement ou non, s'acheminent vers l'autonomie absolue.

Nous accordons qu'on puisse sans inconvénient renoncer à la distinction établie entre *félibres majoraux* & *félibres mainteneurs*. L'étiquette ne fait pas la valeur de la marchan-

1. M. Brun parle à cette occasion de dissensions *douloureuses* qui ont agité le Consistoire. Le mot est exagéré; ces dissensions furent occasionnées par une personnalité encombrante & infatuée de son mérite personnel; nous dédaignons de la nommer, car ces discussions ont été un épisode infime de l'histoire félibréenne. Au reste, ce sont là des accidents inévitables en toute réunion d'hommes. Nous sommes plutôt étonnés que le *genus irritabile vatum* & l'exubérance du caractère méridional n'en aient pas produit davantage.

Digitized by Google

dise, bien qu'en fait nous osions affirmer qu'à de très rares exceptions (diminuées aussitôt que possible selon la mesure des vacances) le Consistoire renferme ce qu'il y a de meilleur dans les éléments félibréens. Cependant, à tout prendre, nous croyons utile qu'il y ait quelque part un groupe chargé de centraliser les aspirations des Ecoles &, par là, du Félibrige tout entier. La seule question est de savoir comment ce groupe central doit être recruté.

Il est tout d'abord évident qu'il doit être le point de réunion des délégués des Ecoles; or, c'est ce qui existe actuellement. Sauf les Écoles de création absolument récente, toutes comptent dans leur sein un ou deux majoraux, qui sont, en fait, leurs représentants au Consistoire. Quant à laisser aux Ecoles le soin de choisir elles-mêmes leurs délégués, nous pensons que ce serait tomber dans les mesquines rivalités des académies provinciales & créer autant de foyers d'intrigues & de divisions qu'il y aurait de groupements locaux.

Si le Félibrige en était resté à la période joyeuse des débuts, la conception de Félix Gras (dont, au reste, il doit être revenu à l'heure actuelle) pourrait suffire; mais du moment que par sa seule force d'impulsion le Félibrige est entré dans la période d'action (& l'émancipation provinciale est un beau programme à cet égard), l'unité dans l'effort nous paraît d'une nécessité absolue.

Faisons remarquer en passant que, puisque la langue d'Oc est une des principales armes du combat, il paraît non moins utile qu'une autorité soit reconnue ayant le pouvoir d'en unifier la grammaire & l'orthographe, chose qu'aucune École locale, si prépondérante qu'on la suppose, ne pourra jamais faire.

Enfin, une des principales raisons de la vitalité du Félibrige nous paraît se trouver dans ces sympathies, ces amitiés qui se nouent au cours des grandes réunions félibréennes. Ces solennités, qui ne sont pas de monotones séances académiques encombrées par la lecture de rapports fastidieux, ont un tel attrait pour ceux qui y ont pris part, que, encore qu'elles puissent paraître parfois un peu trop exubérantes & désordonnées, on souhaite toujours de les revoir. Plus ou

Digitized by Google

moins la grande foule anonyme y prend part, & comme c'est elle qui fait les *évolutions* & les *révolutions*, la popularité croissante du Félibrige s'explique naturellement. Ce qui explique d'autre part l'indifférence qui accueille généralement les congrès provinciaux de Sociétés savantes.

M. Brun nous paraît avoir fait une confusion entre la liberté de l'inspiration littéraire, que personne n'a jamais songé à restreindre & cet état d'âme spécial qui fait que tout poète d'Oc (chez les jeunes surtout) se double d'un apôtre prêt à l'action. Or, des hommes d'action, quand ils sont guidés par des motifs généreux & désintéressés, sont les premiers à comprendre que si la première joie est de combattre, la seconde est d'obéir, dans la bataille, à une autorité loyalement acceptée, sachant ce qu'elle veut et comment elle le veut. A cet égard, autant vaut, ce nous semble, un petit noyau bien uni d'hommes intelligents (supérieurs même, le mot n'est pas exagéré pour certains) qu'une multitude de petites volontés individuelles & sans cohésion.

Reprenant un mot de l'abbé Rouvière, M. Brun voudrait *centraliser l'idée & décentraliser l'action*. C'est le contraire qu'il faut poser en principe. On doit décentraliser l'idée, c'est-à-dire la répandre, & centraliser l'action, c'est-à-dire tracer en commun des plans d'agitation dans la presse, en face des pouvoirs publics & surtout en face de l'indifférence générale. Le plus clair résultat de l'action *décentralisée* de ces dernières années a été des manifestations isolées, parfois puériles, en définitive tout à fait improductives.

Ces réserves faites, il serait à souhaiter que beaucoup d'esprits comme celui de M. Brun s'arrêtassent à considérer le Félibrige & son action. Ce ne serait certainement pas le Félibrige qui y perdrait.

Gaston JOURDANNE.

---

Digitized by Google

## Quelques données sur la vie municipale de Toulouse.

Tirées de la *Chanson de la croisade contre les hérétiques d'Albigeois.*

Tel est le titre d'un Mémoire lu par M. Roschach à l'Académie des sciences de Toulouse.

La valeur historique du poème consacré par Guillaume de Tristèle & son continuateur anonyme au récit des événements accomplis dans les Etats des comtes de Toulouse pendant les dix années écoulées entre la mort du légat Pierre de Castelnau & l'arrivée du prince royal, fils de Philippe-Auguste, a été depuis longtemps reconnue. Mais les littérateurs centralistes, qui ont publié des éditions ou traductions de cette œuvre considérable, peu familiers avec les réalités du passé de Toulouse, n'ont pas toujours compris la précision de certaines expressions locales & en ont donné des interprétations vagues, incomplètes ou erronées. Ainsi, avançant inconsciemment de trois siècles la mystification des Salamon, des Noguier, des La Perrière & autres hableurs de la Renaissance, MM. Fauriel, Mary-Lafon & Paul Meyer ont tour à tour traduit par *Capitole* le mot roman *Capitol*, qui signifie chapitre, assemblée, où l'on vote par tête, & qui, dans la chanson, sert à désigner & le Chapitre général des moines de Cîteaux, & le Chapitre des nobles de Toulouse, sorte de jury temporaire & de conseil urbain, formé de possesseurs de fiefs, de riches bourgeois & de légistes, organisme qui a existé concurremment avec le consulat & qui a fini par se fondre dans cette institution & lui imposer son nom à la faveur de la réaction féodale déterminée par la mort de Philippe le Bel.

Le latin *Capitolium*, employé fréquemment au moyen-âge dans le sens d'acropole, de forteresse, de point culminant d'une place de guerre, est invariablement traduit en roman par *Gapdoth*, expression dont la chanson offre de nombreux exemples, appliqués le plus souvent au fort-château de Beaucaire, une fois à la grosse tour du Château-Narbonnais, & une fois

Digitized by Google

enfin, avec acception symbolique, à l'ensemble du pouvoir politique & militaire des comtes de Toulouse.

Quant à l'hôtel de ville, qui était loin de prévoir au treizième siècle les pompeux mensonges du seizième, le poète le désigne naïvement par son bon vieux nom local de maison commune, *mayso cominal*, équivalent exact du latin *domus communis*, usité dans tous les titres du temps.

Avec les mêmes procédés de critique rigoureuse, M. Roschach fait ressortir toutes les particularités intéressantes du poème relatives au fonctionnement du chapitre, du consulat, des communaliers, du Parlement public, à l'organisation des *partidas* ou circonscriptions municipales dotées chacune de son consul, de ses communaliers, de sa bourse, de sa bannière, de son lieu de rassemblement, de son cri de guerre, & au service des mercenaires Brabançons & Allemands que les comtes de Toulouse, fidèles à une tradition de famille déjà ancienne, entretenaient à leur solde & dont consuls & communaliers, sous la direction du chapitre, assuraient la subsistance, tant en hommes qu'en chevaux.

Il ressort de cette étude que la chanson révèle chez ses auteurs, surtout chez l'anonyme, une connaissance parfaite des choses toulousaines, que leur narration est sûrement nourrie de souvenirs personnels, & qu'en faisant la part de quelques développements littéraires & de certaines inventions oratoires, imposées par l'usage & d'ailleurs conformes à la vraisemblance, l'autorité de leur témoignage ne saurait être contestée.

Digitized by Google

## Section du Sud-Ouest du Club Alpin français.

Deux inaugurations, celles du *Chalet-hôtel Fouga* & du *Refuge Packe*, ont eu lieu dans les Hautes-Pyrénées.

Le chalet-hôtel Fouga, situé à Fabian, commune d'Aragnouet, a été reconstruit, avec l'aide du Club Alpin français, à peu de distance de l'emplacement occupé par l'ancienne maison, enlevée par l'avalanche du 3 janvier 1895. Placé près de la route, dans une vaste clairière verdoyante qui descend en pente douce jusqu'à la rivière, il contient neuf pièces convenablement aménagées, bien éclairées, avec vue sur les grandes croupes d'Aougas & de Bert, couvertes de forêts de sapins, vers l'Est; vers l'Ouest, la vue s'étend jusqu'aux crêtes déchiquetées des Pics Méchants & du Campbieil.

De ce point central, parfaitement placé, on peut rayonner dans plusieurs directions, faire l'ascension de quelques cimes intéressantes, & visiter la haute vallée d'Aure, les lacs de Couplan, etc.

Les alpinistes sont assurés de trouver chez M. Fouga l'accueil le plus empressé & les meilleurs soins.

M. Fouga possède un break & procure des montures & des guides pour les excursions environnantes.

Le refuge Packe a été construit l'année dernière au col de la Rabiet (versant Nord du Néouvieille), sur une crête séparant la vallée de Bolou (au Nord) de celles de Bugaret & de Brada (au Sud), à une altitude d'environ 2,420 mètres.

Le site est grandiose, & les environs, constellés de lacs dans lesquels se mirent deux grands pics granitiques drapés de neige, sont fort intéressants à visiter.

Les routes partant de Luz & de Barèges aboutissent, dans le vallon de Bolou, au chemin muletier établi par la Section. Ce chemin, prolongé jusqu'au refuge même, permet d'y accéder à cheval.

Le refuge Packe possède l'eau à proximité; le bois est éloi-

Digitized by Google

gné ; mais on peut se le procurer à quelque distance des touffes de rhododendrons & de genévriers.

L'aménagement intérieur du refuge est terminé ; il se compose d'un lit de camp en treillis métallique avec paille, de deux tables de fer & d'une cheminée.

La batterie de cuisine, toute neuve, est en tôle émaillée, bleue à l'extérieur, blanche à l'intérieur. Chaque pièce porte, dans l'émail extérieur, l'inscription CLUB ALPIN très apparente, en lettres blanches. Cette mesure a été décidée à la suite du pillage des ustensiles du refuge de Tuquerouye, qui a eu lieu l'automne dernier.

Une nouvelle batterie de cuisine, semblable à celle décrite ci-dessus, sera également installée incessamment à Tuquerouye. Tous les alpinistes, les guides, les touristes bien intentionnés, qui, au cours de leurs excursions, apercevraient quelques ustensiles répondant au signalement ci-dessus *ailleurs que dans ces deux refuges*, sont instamment priés de signaler le fait aux autorités locales les plus voisines, & d'en aviser le président de la Section du Sud-Ouest, à Bordeaux, en donnant, le plus possible, des indications de nature à établir les responsabilités.

On pourrait facilement reconnaître la provenance des objets, quand bien même l'inscription aurait été mutilée.

Chaque batterie comprendra une marmite, une poêle à frire, une casserole, une passoire, un plat, huit assiettes creuses, huit tasses dites quarts de soldat, une grande cuillère à pot, & neuf couverts en composition, non émaillés, mais portant étampées sur la queue les lettres C. A. F.

Si l'on constatait dans l'un des refuges la disparition de quelqu'une des pièces mentionnées, prière d'aviser, comme il est dit ci-dessus, afin de provoquer des recherches.

Ces ustensiles étant laissés à la disposition des voyageurs, ceux-ci doivent avoir à cœur d'en assurer la conservation.

---



Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE PYRÉNÉENNE

## ET MÉRIDIONALE

---

**Las ruinas del Monasterio de San Pedro de Arlanza.** – Estudio histórico arqueológico, por D. Rodrigo AMADOR DE LOS RIOS. — Madrid, imprenta Hernandez, 16, Libertad, 1896.

M. de los Rios, membre de l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando, auteur d'un important travail historique & archéologique sur la province de Santander, dont nous avons parlé ici[1], vient de publier une très intéressante monographie du couvent de San Pedro de Arlanza, placé au cœur de la Castille, dans la province de Burgos. Sur les bords pittoresques de l'Arlanza, dans des grottes, vivaient, au début du moyen âge, de pieux cénobites. Le poème « moyenageux » de Ferrán Gonzalez, dû à la plume d'un moine d'Arlanza, narre qu'un comte de Castille, ayant réuni des compagnons afin de combattre les Maures, vint à se séparer d'eux pour poursuivre un sanglier qui le mena devant une grotte, où « tres monies y veuian. » L'animal se réfugia sous l'autel du modeste ermitage, alors les trois moines : saint Pélage, saint Arsène & saint Silvain, apparurent & prédirent au comte des succès qui, s'étant réalisés, l'engagèrent à fonder un monastère en ce lieu & à le doter richement.

M. de los Rios discute les textes ligne par ligne, & aussi les sources qu'il cite ; il n'admet pas l'année de 950 donnée comme date de construction ; celle de 1081, — date trouvée par lui du reste dans ses recherches, — lui paraît ne pas souffrir de conteste.

1. *Revue des Pyrénées*, 1885, p. 228.

Digitized by Google

Le célèbre couvent n'offre plus que des ruines (il y a un cloître du dix-huitième siècle). L'auteur est surpris de rencontrer l'ogive avec des ornements romans. Cela prouve (& les gravures le confirment) que ces détails sont d'un art avancé, du treizième siècle. Je l'ai constaté plusieurs fois en Espagne, spécialement dans les églises de Soria. A l'extérieur, l'abside & la nef de l'église ont conservé leur physionomie ; mais l'auteur déplore avec raison que beaucoup d'inscriptions aient été détruites depuis peu. Cette église a dû, croit-il, être commencée peu après 1075, date de la tombe dite « tumba de Mudarra », qui se trouve dans le cloître, à moins qu'elle ne provienne de la primitive église. Il n'est pas douteux, en effet, que dès le dixième siècle de riches seigneurs de Castille n'aient choisi leur sépulture dans le monastère naissant, suivant en cela l'exemple de leur comte suzerain. Suit une discussion historique très serrée.

Le gouvernement voulut vendre San Pedro en 1844 ; mais sur la protestation énergique de la Commission centrale des monuments de l'église, les chœurs, puis le cloître « procesional » en furent exceptés.

Cette étude est accompagnée d'un ravissant dessin, placé en tête représentant une vue générale des ruines, puis de quatre reproductions photographiques : 1° la *Capilla mayor*, où sur le roman on voit des ajoutés du commencement du quinzième siècle ; 2° la *Torre*, avec des ouvertures aveugles partant du niveau du sol ; 3° la *Portada de la iglesia*, avec colonnes à torsades ou cannelées, dont les arcades présentent des entrelacs en creux. Les caractères de sa sculpture nous font croire que ce portail est du onzième siècle ; il serait de la fin du dixième que nous n'en serions pas étonné, car il nous rappelle certaines églises asturiennes de cette époque reculée ; 4° la *Tumba de Mudarra*, qui porte une date certaine, 1075, & serait antérieure de six ans à la date de la construction de l'église. Si elle est à sa place, c'est-à-dire si les arceaux & les colonnettes qui l'entourent lui appartiennent, elle est sensiblement postérieure à la *portada*.

En résumé, c'est une étude savamment faite & agréablement présentée. Don Rodrigo Amador de los Rios est un auteur

Digitized by Google

apprécié du reste, & qui a publié déjà : *Inscripciones arabes de Sevilla & de Cordoba*, — *Las Pinturas de la Alhambra*, — *Trofeos militares de la reconquista*, &c., & qui a donné dans *España* — *Sus artes y monumentos* — les volumes sur Huelva, Burgos & Santander.

St-Saud.

**Les Maisons d'Henri IV dans les Landes de Gascogne et d'Albret,** par Alexandre Nicolaï[1].

Henri IV, le prince aimable & simple, le politique génial, le causeur étincelant, le héros épique, l'amoureux légendaire! Quel nom plus magique sur la couverture d'un volume, & quelle figure plus attrayante? Comment ne pas faire bon accueil « au seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire? » En ce qui le touche, la curiosité n'est jamais assouvie, l'intérêt n'est jamais épuisé, surtout lorsqu'il s'agit de la partie de sa vie qui précède son avènement au trône de France.

En effet, bien qu'on ne puisse nombrer les volumes, pièces de théâtre, brochures, plaquettes, articles qui la concernent, la jeunesse du roi Henri, plus aventureuse & plus variée que le roman le plus inventif, la jeunesse du roi Henri est peu connue & mal connue; & il nous souvient de ce que nous en disait un jour notre ami Tholin : « Quelle belle histoire ce serait à écrire pour quelqu'un qui pourrait lui consacrer dix années de sa vie! »

Il disait vrai. Et cependant, si dix ans sont beaucoup dans la vie d'un homme, peut-être encore ne serait-ce point assez pour un tel sujet. Mais aussi en quelle société étrange & spirituelle, imposante & austère, brillante & gracieuse ne vivrait-

1. Il a été tiré de cet ouvrage quarante exemplaires illustrés de trente-quatre gravures dans le texte & accompagnés d'un carton contenant chacun un dessin original & huit planches photographiées donnant : 1° quatre portraits d'Henri IV; 2° le portrait de Jeanne d'Albret; 3° les tours de Barbaste ; 4° le Prieuré de Durance; 5° la reproduction d'une vieille gravure représentant l'aventure d'Henri IV & du charbonnier de Capchicot. — Chaque exemplaire, du prix de 10 francs, est numéroté & signé. — Feret & fils, libraires, 15, cours de l'Intendance, Bordeaux.

Digitized by Google

on pas dans la demeure patriarcale & folâtre du bon roi Henri d'Albret, dans l'intérieur puritain de la reine Jeanne & à la cour splendide des derniers Valois!

Quelle foule ondoyante & diaprée que ces poètes & ces ministres, ces magistrats & ces moines, ces mignons & ces capitaines, sans compter ces femmes aussi séduisantes dans les cabanes des Landes & les parcs de la Baïse que dans les bals de Nérac & les fêtes de Fontainebleau! Aussi, avec de tels acteurs, que de mystères, que de haines, que d'amours, que de poésie, que de folies, que de chasses, que de coups d'épée, que de sièges, que de batailles, que de politique, que de grands événements! Et dans quel décor : d'abord les vallées riantes, les gaves bondissants, les pics neigeux des Pyrénées; ici les bois ombreux, les steppes parfumées de l'Albret & de l'Armagnac; là-bas, les méandres de la Seine, les terrasses de Saint-Germain, les galeries du Louvre!

L'historien, en tout cas, aura lourde tâche. Maix si l'architecte qui doit élever l'édifice n'a point encore paru, il n'en est que plus juste d'accueillir favorablement ceux qui, peu à à peu, réunissent les matériaux de la construction. Or, c'est une pierre toute taillée que nous apporte aujourd'hui M. Nicolaï.

Ce qu'il nous décrit, c'est une partie du décor; & son but est de nous faire connaître non point les maisons mêmes ayant appartenu à Henri IV ou plus exactement à Henri de Navarre, mais bien les métairies, pavillons, gentilhommières ou castels dans lesquels, en ses courses de jeunesse à travers la Gascogne ou l'Albret, l'infatigable prince, pour cause de guerre, de chasse ou d'amour, s'abrita, mangea, but ou séjourna. La description archéologique de ces *maisons* paraît avoir surtout préoccupé l'auteur; mais il n'a pu s'empêcher de glisser souvent dans l'anecdote historique. La pente était riante &, s'il rappelle parfois des historiettes connues, elles viennent si bien à point & sont si aimablement contées qu'on est tenté de se féliciter de la digression.

Les premières *maisons* où nous mène M. Nicolaï sont de simples métairies de Damazan & de Figuès dont la description constitue certainement une des parties les plus intéres-

Digitized by Google

santes & les plus neuves du travail. Il y a là, en effet, une reconstitution bien étudiée de l'habitation rurale aisée du seizième siècle en Agenais, qui fixe comme construction, distribution & mobilier, un type de demeure non dépourvn d'art & d'originalité, mais qui, malheureusement, tend à disparaître du sol en raison de sa modestie même. En cherchant un peu cependant, les artistes & les archéologues pourraient encore trouver dans le Lot-&-Garonne nombre de bâtiments ruraux, granges & surtout pigeonniers dont la conception pittoresque & l'exécution gracieuse mériteraient d'être conservées par le dessin.

M. Nicolaï nous promène ensnite dans les curieuses rues du vieux Casteljaloux. Avec lui nous pénétrons dans la maison des Brocas si riche en son délabrement sous les médaillons princiers qui ornent sa cour intérieuse & toute fière encore d'avoir logé trois rois. Puis voici le château de Malvirade près duquel huguenots & catholiques s'écharpèrent dans un de ces corps à corps furieux où, aveuglés par la haine de parti, parents & amis se ruaient les uns contre les autres. Voici la Tour d'Avance & la Tour Neuve, ces donjons étranges, massifs, solitaires, perdus dans la rase campagne, rudes & solides témoins de stratégies disparues & de luttes oubliées. Voici Capchicot, le manoir du charbonnier philosophe & de la charbonnière fûtée, si pimpante en cotillon court, lesquels firent souche d'honnêtes gens, en dépit du qu'en dira-t-on.

Puis la course à travers pays nous amène aux Tours de Barbaste, aux « Quatre-Sœurs » si hardiment campées sur la Gélise pour défendre le moulin caché dans leurs flancs, lequel moulin, depuis, leur a bien rendu la pareille. Créneaux, archères & machicoulis ne sont plus, en effet, d'un usage courant, & l'esprit pratique de notre siècle eût mis, comme bien d'autres, à engraver les routes les vieux moellons du château, si son abri n'eût été utile à la meule & ses voûtes propices à la conservation de la farine. Force meuniers dont le temps a rongé la mémoire se sont succédé dans le moulin; un seul survit & survivra. Vous l'avez nommé : c'est le roi Henri, le fameux « mouliey de las tous de Barbasto », à qui ce titre modeste (lisez la légende) sauva la vie & fit perdre un baiser.

Digitized by Google

Enfin, après ces randonnées dans l'Albret, nous nous reposons à Durance. Durance : forêt, bastide & prieuré, l'un des asiles intimes préférés d'Henri de Navarre, a fourni à M. Nicolaï quelques-unes de ses meilleures pages. Sa description & sa délimitation du parc créé par Antoine de Bourbon sont un excellent morceau de topographie historique. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que notre guide n'ait pas eu le loisir, au risque d'un hors-d'œuvre, de nous dépeindre, d'après les sources, une des chasses du « reyot », veneur émérite, formé qu'il avait été à l'école de Charles IX, auteur classique en la matière.

En revanche, nous assistons, à l'aube, à l'arrivée inopinée du bon prince dans sa bastide tapie au milieu des bois; & nous avons quelque droit d'y pénétrer à sa suite, car, par une donation intelligente, la porte en appartient aujourd'hui à notre Société des Sciences, Lettres & Arts. Le son du cor a mis en émoi la population, & c'est au milieu des saluts, des révérences & des sourires que le roi arrive au modeste logis qu'est son château de Durance. Il appelle les hommes de leur nom, embrasse les enfants, prend le menton aux fillettes & jette les indestructibles germes de cette popularité unique qui, au même lieu, lui survit de trois siècles, intense comme au premier jour. Il ne faudrait pas croire pourtant, comme on l'a fait quelquefois, qu'il ne devint si populaire qu'en abusant de la familiarité & en se rapprochant du commun par l'allure & le train. Le peuple a toujours aimé le panache & il avait où se satisfaire avec Sa Majesté le roi Henri III de Navarre. Si celui-ci se qualifiait en riant de cadet de Gascogne, il était loin en réalité de faire le « petit compagnon », & il eût été mal venu celui qui ne l'eût point pris pour ce qu'il était, pour un des puissants de l'Europe. Chef des huguenots de France, beau-frère du Roi, premier prince du sang, gouverneur de Guyenne, il ne conservait, il est vrai, qu'un lambeau de sa Navarre, mais il était souverain de Béarn & réunissait dans sa main les immenses domaines des Foix, des Armagnac & des Albret, auxquels il faut joindre, sans compter le reste, le Périgord, le Limousin & le Vendômois. C'était en souverain & en souverain fastueux qu'il vivait à Nérac. La reine

Digitized by Google

Margot; qui s'y connaissait & qui est peu suspecte d'admiration, déclare que sa cour n'avait rien à envier à celle de France : entourage brillant, gardes écossaise & suisse, vieille garde, chambellans, écuyers, officiers à foison, nains & fous en titre d'office, force dames surtout, la fleur de l'escadron volant; état de maison magnifique, grand luxe d'écurie, de vénerie & de bouche, jardins & volières peuplés d'animaux exotiques, foison de bijoux, de plumes, de belles étoffes, bals continuels, galantes promenades, comédie italienne, jeu endiablé, & finalement, pour couronner le tout, si l'on en croit les objurgations désespérées de Duplessis-Mornay, des dettes énormes ! On voit donc que les bûcherons & les brassiers de Durance s'émerveillaient à bon droit quand il arrivait au Béarnais de déjeuner à leur table d'un morceau de choine arrosé de piquette, & que jardinières & charbonnières avaient quelque raison d'apprécier les hommages d'un vert-galant qui oubliait pour elles Le Rebours, Dayelle ou Fosseuse.

Mais outre le petit castel de Durance, il est, non loin de la bastide, un autre lieu, que M. Nicolaï nous montre aussi, sur la foi d'un fragment de lettre assez peu explicite, comme une des *maisons* du roi : c'est la Grange, autrement dit le Prieuré de Durance. Au fond, rien ne s'opposant à ce qu'il dise vrai, nous nous garderons de lui chercher querelle. Nous ne serions point étonné d'ailleurs que son but ait été de nous faire connaître, en tout état de cause, cette curieuse construction monacale & celui qui l'habite après l'avoir sauvée de la ruine, M. l'abbé Dardy. Grâce à cet ecclésiastique artiste & lettré, la vieille Grange, jadis chef-lieu d'exploitation agricole, hospice & forteresse, offre encore aux touristes l'attrait de ses défenses, de ses appartements & de sa chapelle, & aux amis le charme de l'hospitalité. Le respectable curé de Durance n'a pas seulement conservé & restauré un spécimen bien rare d'architecture médiévale, il a de plus recueilli avec soin & écrit avec goût les souvenirs légendaires du roi Henri dans la contrée, & de ces souvenirs souvent, comme il nous le dit, M. Nicolaï s'est inspiré.

En résumé, la battue que notre auteur à faite dans l'Albret a été complète & féconde. Il nous promet de la continuer en

Digitized by Google

d'autres pays & de suivre son héros d'étape en étape. Nous en acceptons l'augure, d'autant mieux que M. Nicolaï dessine en même temps qu'il écrit, & que de nombreux dessins faits sur nature éclairent le texte & confirment les descriptions consciencieuses de ses ouvrages en leur donnant le cachet tout spécial de la chose vécue.

(*Revue de l'Agenais.*) Francisque HABASQUE.

**Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution**, par M. le chanoine SAUREL. 4 vol. in-8°, Montpellier & Paris. Champion, 1894-1896.

Un siècle seulement nous sépare de la Révolution, & cependant l'intérêt qui s'y attache s'accroît tous les jours aux yeux de la génération présente. Nous cherchons le sens qui se dégage des faits, & il semble que personne ne soit satisfait, car l'enquête se poursuit sans repos avec le secret espoir de faire jaillir quelques étincelles inconnues, ou même la lumière enfin décisive. Après la légende, nous avons eu l'histoire; après les assemblées révolutionnaires, les relations extérieures; après la législation civile, le culte nouveau; après les études générales portant sur la Constitution civile du clergé, les monographies particulières, qui ont montré sur plusieurs points du territoire l'application de la Constitution civile & la résistance qu'elle rencontra malgré la déportation & l'échafaud. En bonne logique, le travail d'analyse déposé dans les monographies locales eût dû précéder toute synthèse; c'est le contraire qui est arrivé; & ici, amis & ennemis se sont rencontrés, croyant avoir trouvé dans les principes généraux de la Révolution, les uns son apologie, les autres sa condamnation. L'histoire n'est pas aussi prompte, parce que, pour juger, elle a besoin des faits particuliers, surtout l'histoire religieuse; car elle revient, somme toute, à des actes de la conscience individuelle. Il est plus que naturel qu'elle applique l'effort de ses recherches sur la conduite du clergé & des fidèles, diocèse par diocèse.

Cependant, une telle enquête n'a, à cette heure, porté que sur quelques anciens diocèses; elle demande du temps. M. le

Digitized by Google

chanoine Saurel, qui a entrepris d'écrire l'*Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution*, a été sans doute précédé par d'autres; mais il est encore en avant dans la voie ouverte; il a fait une œuvre considérable, trop volumineuse penseront quelques-uns. Pourquoi quatre volumes pour un seul département? A distance, il peut bien être qu'on éprouve cette impression. Mais que l'on songe que le département de l'Hérault actuel comprend les cinq anciens diocèses de Montpellier, d'Agde, de Béziers, de Lodève & de Saint-Pons. Ce n'est même pas un volume par diocèse; je néglige dans ce compte les arrondissements de Castres & de Lavaur, qui, avant d'appartenir au Tarn, furent rattachés à l'Hérault; à telles enseignes que M. Saurel a été obligé d'abréger; il y aurait encore assez à dire sur Lodève & Saint-Pons. Voici, aussi bien, la distribution de l'ouvrage :

Tome premier : 1° *Les anciens diocèses au 5 mai 1789* (Etat du clergé & des communautés religieuses dans les diocèses de Montpellier, d'Agde, de Béziers, de Lodève & de Saint-Pons);

2° *Assemblée constituante* (Etats-Généraux, vœux & doléances, députés, leur attitude, etc.);

3° *L'Assemblée nationale* (Conduite des députés; les deux camps qui se dessinent à Montpellier, prédications; constitution du département de l'Hérault);

4° *La Constitution civile du clergé* (Attitude prise par les évêques & les chapitres respectifs).

Tome II : 1° *Le Serment civique* (Déclarations des principaux membres du clergé, notamment de M. de Nicolaï, évêque de Béziers; défections de plusieurs de ses membres, notamment de Pouderous, curé de Saint-Pons);

2° *L'évêque constitutionnel du département de l'Hérault* (Pouderous, son élection, son sacre à Paris; Gouttes, ancien député de Béziers, est nommé évêque de Saône-et-Loire);

3° *Le clergé constitutionnel de l'Hérault; attitude du peuple à son égard* (Election des curés; manifestations populaires à l'encontre);

4° *Débuts de l'administration Pouderous* (A Béziers d'abord, à Montpellier ensuite, Pouderous ne peut se faire accepter);

Digitized by Google

5° *L'Assemblée législative* (Troubles dans l'Hérault; les deux clergés; déportations).

Tome III : 1° *La Convention nationale* (Abolition de la Royauté; massacre de prêtres à Saint-Chinian);

2° *La Terreur* (Mariage des prêtres; la réclusion & la déportation des suspects; la guillotine à Montpellier; victimes);

3° *L'accalmie* (Après la mort de Robespierre, le calme revient un peu; par exemple, l'abbé de Gohin reprend l'administration du diocèse d'Agde).

4° *Le Directoire exécutif* (La persécution recommence; faits locaux; le culte décadaire; mort de Poudérous, qui est remplacé par Rouanet, ancien professeur au séminaire de Saint-Pons; le culte catholique s'exerce clandestinement; la seconde Terreur, jusqu'à l'avènement du Consulat).

Tome IV : 1° *Le Consulat* (Les constitutionnels & les réfractaires en présence. Incertitudes de la politique; l'espoir revient; faits locaux);

2° *Avant le Concordat* (Agitation des constitutionnels; synode de Béziers);

3° *Le Concordat* (Vicaires généraux apostoliques);

4° *M. Rollet, premier évêque concordataire de Montpellier* (Réorganisation des paroisses).

Cette analyse très sommaire, si elle fait mal connaître l'ouvrage de M. Saurel, en montre au moins le cadre, qui est vaste & logique. Il convient d'ajouter que chaque volume est accompagné de nombreuses pièces justificatives qui en augmentent la valeur. Que de pages curieuses, où se mêlent l'héroïsme & le grotesque! Ce double caractère se dégage des choses elles mêmes. On ne reprochera pas à l'auteur les artifices de style. Tout est simple, trop simple peut-être, ou même un peu pâle. Il n'en a pas moins fait une œuvre de longue haleine, fort méritoire & utile. Je le dis comme je le pense.

C. Douais.

Digitized by Google

**Sur le mode de formation des Pyrénées.** Notes de M. P.-W. STUART-MENTEATH à l'Académie des sciences. (Extrait.)

I.

Dans deux Notes précédentes (*Comptes rendus* de janvier & juin 1894) j'ai signalé une contradiction entre mes observations depuis 1866 & les idées courantes concernant la tectonique & la liaison des roches ignées des Pyrénées. Déjà ramené, sur ces deux points, aux conclusions de Dufrénoy, j'ai pu récemment compléter sur les terrains de la Paléontologie & de la Stratigraphie pratique la même expérience avec un résultat analogue.

Les ardoises de Lourdes, classées par Dufrénoy comme du Crétacé métamorphisé par le granite, ont été récemment classées comme du *Cambrien* ou *Précambrien azoïque*. Dans la grande carrière de ces ardoises, située à trois cents mètres au nord du pont de Lugagnon, j'ai trouvé vingt-trois échantillons déterminables d'ammonites de l'Aptien, appartenant aux espèces *A. Deshayesi*, *A. consobrinus*, *A. Matheroni*, *A. milletianus*. A Rebouc, dans la vallée d'Aure, j'ai également trouvé une faune abondante de l'*argile à plicatules* de l'Aptien, dans les schistes attribués au Silurien par la seule raison qu'ils sont pénétrés & métamorphisés, un peu plus loin, par un pointement de granite. Depuis 1875, on a invariablement classé comme primaires toutes les couches où la pénétration du granite est incontestable... J'ai prouvé, depuis 1881, que les effleurements les plus typiques du prétendu Cambrien des Basses-Pyrénées contiennent des fossiles crétacés. Ceux qui ont été choisis comme décisifs, dans les Hautes-Pyrénées, étant de même âge, le système stratigraphique qui a été opposé à celui de Dufrénoy reste sans fondement. Sur de nombreux points, j'ai vu le passage de l'ophite à la granulite, au porphyre & au granite, le passage de ce dernier au gneiss & le passage des micaschistes aux ardoises & lumachelles à fossiles crétacés...

La hauteur extrême des Pyrénées au-dessus de la plaine étant à peine de 3,000 mètres, on peut estimer l'épaisseur

Digitized by Google

visible du Crétacé inférieur, entre Alsasua & Iolosa, à plus de 2,000 mètres, & celle du Crétacé supérieur, aux Eaux-Chaudes, à plus de 1,000 mètres. Par suite, entre les roches à fossiles liasiques que j'ai signalées & vérifiées au pied des montagnes & leur sommet, il existe une épaisseur de roches crétacées plus que suffisante pour expliquer la différence extrême de niveau. Il est d'ailleurs facile de s'assurer, tant à Lourdes que sur toute la lisière de la chaîne, que les calcaires crétacés plongent vers la montagne & ne plongent pas sous la plaine du Midi. Les faits attestent un épaississement des couches & l'édification d'une masse de matières sédimentaires & ignées sur un fond d'océan pavé par les couches jurassiques encore visibles au pied de cette masse. La tectonique qui résulte de mes observations, & dont l'extrême complexité est attestée par les théories contradictoires fondées sur diverses études locales, me paraît susceptible d'une seule explication. Dans la mer crétacée, il a dû exister, sur l'emplacement des Pyrénées, une zone d'action volcanique, pareille aux zones qui aujourd'hui construisent sous nos yeux, entre le fond du Pacifique & sa surface, les archipels coralliens de l'océan du Sud, & qui présentent un échantillon presque complet de leur œuvre dans la chaîne volcanique & corallienne des îles du Japon. Dans les Pyrénées, les bandes & masses irrégulières de calcaire corallien, les accumulations étranges de blocs fossilifères & ignés, le *flysch* aux allures volcaniques & le fond plastique, vaseux & variable, attestent l'origine en question. Ce fond est lardé de filons de granite, porphyre & ophite, qui se ramifient à l'infini dans la base argileuse & s'étendent en larges plaques contre la base des calcaires superposés, irrégulièrement marmorisés & imprégnés de métaux rarement exploitables. La transformation de l'argile en gneiss, schistes micacés & ardoises (dont la fissilité, toujours près de la verticale & s'arrêtant brusquement contre le calcaire, produit l'illusion d'une discordance & favorise la production de plis), est très claire au voisinage des grandes injections de granite, etc., qui ont compensé les plis. La petite part de la hauteur des Pyrénées qui reste à expliquer est un résultat inévitable du procédé volcanique. Dufrénoy avait donc raison en

Digitized by Google

attribuant aux roches ignées le soulèvement des montagnes. Dans les étranges colonnes de l'Anayet & du Pic du Midi d'Ossau, on reconnaît les cheminées des volcans qui couronnaient les sommets de la chaîne pyrénéenne. Leurs racines de porphyre sortent du granite & traversent les roches crétacées à ammonites & bélemnites, en produisant des brèches rouges qu'on a confondues avec le Trias depuis Sarrancolin jusqu'à Baigorry. Leurs derniers représentants sont les cônes & coulées de basalte à olivine qui, à Olot & Castelfollit, m'ont rappelé par leur fraîcheur les meilleurs exemples de Naples & des Lipari...

L'épisode de la pénétration des roches nummulitiques par les ophites qui ont précédé les basaltes d'Olot a été décrit par Dufrénoy entre Biarritz & Bidard, où les variations de la plage ont plus tard obscurci l'exemple qu'il avait choisi. D'accord avec tous les géologues qui ont vu cette plage dans son état antérieur, ou après de fortes tempêtes, j'ai confirmé les observations de Dufrénoy; mais encore, dans une Carte géologique publiée dans les *Comptes rendus* de juin 1894, j'ai montré que le contact de l'Éocène avec le Sénonien suit la plage, en laissant dans l'Éocène une grande partie de la côte d'Espagne qui a toujours été figurée comme Crétacé. Ce contact présente sur 200 kilomètres, entre Orio & Ossun, les mêmes gisements de gypse & affleurements d'ophite, sans faille & avec allures éruptives. La présence du Trias est insoutenable pour les nombreuses expositions visibles sur la ligne indiquée. En plein terrain crétacé, j'ai d'ailleurs signalé, à Croix-d'Ahetze, un gisement analogue de gypse & fer oligiste sur le dos d'un calcaire presque horizontal [1].

19 octobre.

1. Tant que des fossiles liassiques ont été signalés au-dessus des roches que toutes mes observations & fossiles plaçaient dans le Crétacé, j'ai dû hésiter à conclure. J'ai même déclaré que la contradiction en question imposerait une comparaison avec le Trias alpin, qui est justifiée par des analogies remarquables. Dans quatre mois de courses récentes, j'ai pu m'assurer, tant sur le terrain que dans les collections, que les fossiles en question sont du Crétacé. Les faunes liasiques que j'ai fait connaître & vérifiées sont restreintes aux bords des bosses de

Digitized by Google

## II.

M. Carez a dernièrement décrit & figuré comme exemple typique du Cambrien azoïque (*Bull. Soc. géol.*, 1er juin 1896), & comme déterminant l'âge du granite des Pyrénées, les ardoises de Bagnères, Lourdes & Lugagnon, classées par Dufrénoy dans le Crétacé.

Dans la grande carrière située à 300 mètres au nord du pont de Lugagnon, au milieu de ces ardoises typiques, j'ai trouvé vingt-trois échantillons déterminables des Ammonites crétacées, *A. Deshayesi*, *A. consobrinus*, *A. Matheroni*, *A. Milletianus*, de l'Aptien. Dans le même *Bulletin*, M. Carez a également fourni un exemple décisif concernant l'âge attribué par Dufrénoy à l'ophite. Il reproduit les coupes & les discussions récentes sur le point obscur de la côte de Biarritz, où les sables mouvants cachent les relations de l'ophite; mais il importe de remarquer que ce point particulier est, en raison de la découverte de l'âge éocène de la côte d'Espagne (*Comptes rendus*, 11 juin 1894), un incident isolé d'une série d'affleurements ophitiques, caractérisant, sur une longueur de 200 kilomètres, entre Orio & Ossun, la jonction de la base de l'Éocène avec le sommet du Crétacé. Cette ligne de jonction suit la côte, contrairement à une hypothèse de M. Suess, & elle fournit sur 200 kilomètres des preuves de l'absence de toute faille tectonique & de l'absence du Trias & du Lias. Le gypse métamorphique crétacé de Croix-d'Ahetze complète l'analogie parfaite avec le phénomène ophitique en Tunisie & en Algérie.

D'après mes recherches récentes dans les Pyrénées, le Trias alpin, qui aurait occupé la plus grande partie des Pyrénées, suivant l'opinion de divers géologues, me paraît rentrer dans le Crétacé; & en raison de l'analogie minutieuse qu'il présente

roches primaires dans lesquelles j'ai exploré & exploité des filons métallifères depuis 1881. La présence de véritables conglomérats de fossiles *dérivés*, depuis les *graptolites* jusqu'aux *rudistes*, dans le Crétacé des Pyrénées, est un phénomène qui m'a paru spécialement digne d'intérêt...

Digitized by Google

avec celui des Alpes, je ne doute pas que ce nom provisoire soit destiné aussi à une revision considérable.

A Rebouc, dans la vallée d'Aure, j'ai trouvé une belle faune de l'argile à plicatules de l'Aptien; au Mouné de Bagnères, Beaudean, Ger, Vidalos, Lngagnon & Col de l'Espiadet, jai trouvé toujours des fossiles crétacés jusque-là réputés liasiques. A Rebouc, les schistes fossilifères passent insensiblement à un micaschiste traversé par un pointement de granite. Dans toute la vallée d'Aure, des synclinaux du Crétacé supérieur fossilifère de Sarrancolin reposent sur les schistes du Crétacé inférieur, dont la fissilité, surimposée à la stratification, & s'arrêtant brusquement contre la base du calcaire, a produit l'illusion d'une discordance. Tant à Lourdes que dans toute la chaîne, les mêmes illusions ont caché la même structure. Partout une base de Crétacé inférieure, schisteuse, est pénétrée & métamorphosée par du granite passant à des apophyses de granulite, porphyre & ophite qui s'échappent en nappes contre la base du calcaire cénomanien.

..... Il faut donc reconnaître que les Pyrénées sont formées de roches crétacées dont on peut évaluer l'épaisseur à 2,000 mètres pour le Crétacé inférieur visible entre Tolosa & Alsasua, & plus de 1,000 mètres pour le Crétacé supérieur visible aux Eaux-Chaudes. La superposition de ces roches sur les affleurements lisiaques, visibles au pied de la chaîne, est reconnaissable partout. L'élévation des Pyrénées au-dessus de la plaine est donc attribuable à une *accumulation* de matières sédimentaires, coralliennes & volcaniques sur un fond de mer pavé de roches plus anciennes, dont les fossiles dérivés se trouvent dans les blocs des conglomérats crétacés, & dont j'ai délimité des bancs isolés & métallifères. La tectonique, singulièrement variable, est due au mélange des effets de l'édification corallienne, des pénétrations ignées, des éjections de blocs ophitiques des conglomérats & de cendres du *flysch*, des effondrements accompagnant le développement de racines de granite & gneiss, & aux tassements résultant de la superposition de masses de calcaire sur une base argileuse & fendillée comme un paquet de cartes. Les Pyrénées résultent ainsi d'un procédé d'édification qui est journellement en progrès dans l'Océan du

Digitized by Google

sud & qui nous présente un échantillon avancé de son œuvre dans la chaîne du Japon. Un procédé oscillatoire a fait succéder la mer du Crétacé à la terre carbonifère dont j'ai prouvé l'importance en 1881, & a de nouveau ramené cet état très ancien. — 2 novembre 1896.

**Les abîmes, les eaux souterraines, les sources, la spélœologie,** par M. E.-A. MARTEL. In-4°, VIII, 580 p. Paris, 1894.

A l'occasion du livre nouveau que vient de publier M. Martel sur les cavernes d'Irlande & d'Angleterre, nous considérons comme un devoir de parler dans la *Revue* de ce qui peut intéresser la région méridionale dans le magnifique volume : *Les abîmes*, dont la nouvelle publication n'est que la continuation.

*Les abîmes* constituent aujourd'hui un livre classique au point de vue de l'hydrologie. Daubrée, dans ses *Eaux souterraines* des époques anciennes & de l'époque actuelle, avait décrit des faits que la théorie seule de la formation des sources & des cours d'eau tenait sous sa dépendance.

Il fallait, pour savoir si la théorie était exacte, descendre, au péril de sa vie, dans les gouffres terrestres pour savoir ce qui s'y passait hydrologiquement. C'est le tour de force inimaginable qu'a accompli M. Martel.

Au point de vue pittoresque, l'intrépide spélœologue s'est trouvé en présence de merveilles si grandes, qu'après en avoir reproduit l'image photographique pour la mettre sous les yeux éblouis de ses lecteurs, il a cherché à leur en faciliter l'accès. C'est ainsi qu'il a organisé pour la visite de la grotte & de la rivière souterraine de Padirac une descente sans danger, qui amène les visiteurs sous les voûtes d'immenses salles scintillantes de reflets étonnants, & dont les parois laissent se dérouler jusqu'au sol les plus merveilleuses stalactites. C'est au pied de ces murs gigantesques, donnant l'illusion d'incrustations d'émeraudes & de rubis, rappelant les ornementations féeriques des *Mille & une nuits*, que coulent des cours d'eau jusque-là inconnus, se précipitant en torrents impétueux, s'abîmant en cascades dans des ouvertures sans fond, ou s'étalant en lacs tranquilles & miroitant.



Digitized by Google

Au point de vue hydrologique, M. Martel, surtout dans son livre *Irlande & cavernes anglaises*, a mis le savant en présence de faits du plus haut intérêt.

Grâce à lui, nous connaissons maintenant les détails de la formation des sources qu'il a pu décrire *de visu*.

Les eaux de la surface s'infiltrent par des fissures plus ou moins larges qui portent le nom de lithoclase, de diaclase & de paraclase. Elles arrivent ainsi soit à l'état de gouttelettes, soit à l'état de ruisselet, soit même sous forme de cascade, dans les cavernes. Les gouttelettes se joignent le long des parois, forment de petits filets d'eau qui s'ajoutent aux ruisselets & aux cascades, & forment ainsi les torrents souterrains.

Ces eaux trouvent souvent sur leur passage des filons métallifères anciens, qu'elles attaquent, qu'elles dissolvent, en transportant les matériaux dans des fissures nouvelles & créant ainsi de nouveaux filons par remaniement des anciens.

Rien ne peut encore être conclu des recherches thermiques au point de vue des problèmes de la géothermie progressive des cavernes. M. Martel n'est pas encore descendu pour cela à d'assez grandes profondeurs.

Mais, en revanche, l'intrépide chercheur nous a révélé le mécanisme de la conservation de la glace & de la neige à l'entrée de certaines cavernes. Il a bien vu que c'était grâce à l'immobilité de l'air des couloirs inférieurs à ces amas glacés que ceux-ci ne fondaient pas, l'air & la roche de contact conservant indéfiniment une température inférieure à zéro.

L'étude des abîmes a mis également le zoologiste en présence de faits d'un ordre particulier, & dont quelques-uns étaient déjà connus, nous voulons parler de la présence dans les cavernes & dans les cours d'eau d'une faune dont les individus présentent des genres très variés, allant du simple insecte, aux vertébrés (batraciens, reptiles, poissons, &c.).

Le fait dominant chez ces êtres vivant en dehors de la lumière, c'est l'absence d'yeux.

Les deux livres dont nous donnons un aperçu bien succinct sont, au point de vue typographique & artistique, deux œuvres remarquables. *Les abîmes*, surtout, sont richement & abondamment enluminés, grâce aux reproductions en photogravure

Digitized by Google

des clichés sans nombre, rapportés par M. Martel de ses courses souterraines.

Quant au volume sur l'Irlande & sur les cavernes anglaises, quoique réduit à l'in-octavo, il n'en est pas moins attachant par ses vues & par son exposé.

L'auteur y a raconté ses visites archéologiques en Irlande, a décrit les monuments historiques & préhistoriques de ce pays, pour lequel il exprime une véritable sympathie, en même temps qu'il espère pour lui une ère de tranquillité & de prospérité nationale.

M. Martel n'est pas au bout de ses recherches. Il va continuer ses campagnes spéléœologiques avec de nombreux collaborateurs, faisant même partager les dangers & les surprises de ses excursions à la compagne de sa vie, Mme Martel, dont l'intelligence égale le courage. A coup sûr, il résoudra encore de nombreux problèmes intéressant l'histoire des sources, des filons & des animaux des cavernes.

Qu'il nous soit permis, à nous tous qui écrivons dans la *Revue* & qui, il y a bientôt quarante ans, avons aussi commencé à vivre d'une vie active dans les cavernes pyrénéennes à ossement, qui en connaissons les inconvénients pour la santé & pour les dangers qu'elles peuvent présenter, qu'il nous soit permis, dis-je, de souhaiter à M. Martel & à ses collaborateurs de ne pas être les victimes d'une trop grande ardeur à braver les dangers qui les exposent à des chutes mortelles, à des noyades ou à des bains glacés, leur occasionnant des atteintes toujour pénibles & cruelles de rhumatisme.

On excusera le vieil hydrologue pyrénéen de formuler un pareil souhait, car il ne saurait parler de l'eau froide qui a si souvent imbibé M. Martel, sans penser aussi aux eaux chaudes naturelles dont on se sert depuis tant de temps pour guérir les rhumatismes acquis par l'usage volontaire ou involontaire de bains froids trop prolongés, surtout de ceux que l'on est obligé, comme M. Martel, de subir dans les profondeurs des cavernes.

Dr F. G.

---

Digitized by Google

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS

### Fouilles projetées à la cité de Carcassonne; découverte du cloître.

Les personnes qui ont visité la cité de Carcassonne ont toutes remarqué, dans le terrain contigu à l'église Saint-Nazaire, un vieux mur auquel sont appliquées trois ogives très élégantes dont le cintre émerge du sol, tandis que les colonnes qui les supportent disparaissent sous terre. Ces ogives indiquent d'une façon certaine qu'un cloître est là enseveli. Il date du quatorzième siècle & doit être semé de tombeaux, œuvres d'art & inscriptions.

Nous apprenons que l'*Escolo audenco*, Société félibréenne de Garcassonne, a pris l'initiative d'une souscription populaire au versement maximum de *un franc* par personne, dans le but de réunir les fonds nécessaires pour pratiquer des fouilles en cet endroit & mettre à jour ces vestiges infiniment précieux. C'est là une très heureuse initiative, qui augmentera certainement d'un trésor de plus les richesses archéologiques de notre Midi. Peut-être les ruines du cloître seront-elles assez considérables pour permettre une restauration.

Les travaux seront dirigés par M. Bæswilwald, inspecteur des monuments historiques.

Les fonds recueillis seront adressés à Carcassonne à M. Henri Salières, président de l'*Escolo audenco*, membre de la Chambre de commerce, boulevard Barbès, 109.

### La Contrebande andorrane.

Perpignan, 21 juillet

Le Conseil d'arrondissement de Prades a émis un vœu protestant très énergiquement contre les dépenses que le Gouvernement français se propose de faire pour la construction d'une route allant en Andorre & contre l'introduction en franchise des produits andorrans. Ils sont remplacés le plus souvent, notamment pour le bétail, par des produits espagnols qui échapperaient ainsi aux droits de douane & concurrenceraient les produits français.

Perpignan, 23 décembre.

Une vive irritation se manifeste dans de nombreuses communes de l'arrondissement de Prades contre les habitants de la République d'An-

Digitized by Google

dorre. Des pétitions se signent partout; on veut profiter de la présence de M. Escanyé, député de cet arrondissement, pour lui exposer les griefs de la population contre les Andorrans, & le prier de s'en faire l'écho auprès du Gouvernement & à la tribune de la Chambre.

L'irritation est occasionnée surtout par les fraudes nombreuses commises par les Andorrans, qui introduisent en France impunément de grandes quantités de phosphore d'allumettes, de tabac, de cigares, & particulièrement par la contrebande sur le bétail ovin, qui se pratique sur une grande échelle.

En vertu d'une circulaire ministérielle datant de 1867, les Andorrans sont autorisés à introduire en France, sans payer aucun droit de douane, tous leurs produits, à condition qu'ils soient munis de certificats d'origine. Or, ces certificats sont délivrés à tout venant. Les Andorrans achètent en Espagne, à vil prix, des troupeaux de moutons qu'ils payent en monnaie espagnole; ils les font passer en Andorre, les font accompagner de certificats andorrans & les réexpédient ensuite en France sans rien payer.

Ces moutons espagnols, faussement estampillés andorrans, sont revendus sur nos marchés & payés en monnaie française, ce qui constitue de ce chef seul, pour les négociants andorrans, un bénéfice de près de 30 %.

Par suite de cette concurrence illicite, les cours des moutons français sont fortement abaissés, & encore les éleveurs les écoulent-ils difficilement.

La Chambre de commerce de Perpignan & les Sociétés agricoles des Pyrénées-Orientales vont se réunir pour émettre des vœux invitant le Gouvernement à réprimer la contrebande andorrane.

## Folklore du Quercy.

L'église de Saint-Jacques, à Moissac, a été le théâtre d'un curieux scandale à l'occasion d'un mariage que l'on célébrait.

Dans quelques campagnes des environs, l'usage est, paraît-il, de jeter aux mariés du millet & des haricots, &, suivant la croyance, si le jeune homme se retourne vers les assaillants, c'est qu'il sera d'une jalousie féroce. Les invités de la noce, voulant rééditer cette coutume superstitieuse jusqu'alors inconnue à Moissac, accablèrent le nouveau couple d'une quantité de projectiles, aux rires par trop bruyants de toute l'assistance.

Notez que la messe était commencée. Le curé fit, cela était bien justifié, une légère observation, & dès lors ce fut un *tolle* général. Dragées, haricots & millet tombèrent dru comme la grêle dans le sanctuaire & jusque sur l'autel, tant & si bien que l'officiant fut obligé d'interrompre la cérémonie & de se retirer dans la sacristie jusqu'à ce que l'ordre eût été complètement rétabli.

Digitized by Google

### Chasse imprévue. — Dix-sept sangliers au tableau.

Une bande de dix-sept sangliers, poussés par le mauvais temps, se sont réfugiés dans une écurie située au sommet du bois des Palanges, à quelques kilomètres de Rodez. Un berger, qui voulait y remiser ses moutons, entendit, au moment où il approchait, un bruit insolite & crut que la bergerie était pleine de loups. Il courut au village le plus rapproché, à Trébosc, donner l'éveil.

Les habitants s'armèrent & se dirigèrent vers l'écurie. Arrivés là, ils constatèrent qu'ils se trouvaient en présence, non de loups mais de sangliers, dont six vieux & onze marcassins. Ils fermèrent la porte avec soin, pratiquèrent une ouverture au toit & par cette brèche fusillèrent tous les pachydermes jusqu'au dernier.

### Les routes des Pyrénées.

En insérant l'extrait d'une communication faite à l'Académie des Inscriptions, dans sa séance du 2 octobre, la *Revue*[1] a récemment réédité une lettre rectificative publiée dans le *Journal des Débats* & relative aux routes des Pyrénées, Elle a reproduit également un certain nombre de fautes typographiques qui s'étaient glissées dans la lettre originale. Il est bon de relever ces quelques erreurs.

Il faut lire : port d' « Ibañeta » & non d' « Hañeta », col d' « Ispéguy » & non d' « Ipéguy », « Mugairre » & non « Alugairre », pont de « Béhobie » & non de « Béhotre », dans les 9e, 10e, 13e & 14e itinéraires.

En outre, le point de croisement indiqué pour la 11e voie est Elizondo, capitale de la vallée navarraise de Baztan, comme étant la localité la plus importante & la plus rapprochée de ce point. En réalité, sur une longueur de huit kilomètres, d'Arizeun, en amont d'Elizondo, jusqu'à Irurita, en aval de cette bourgade, les 11e & 12e voies se confondent en une.

Dans cette énumération des « quatorze routes », on n'a mentionné que les chemins praticables aux chars jusqu'à la frontière, sur l'un ou l'autre des deux versants, à l'exclusion des innombrables projets de traversée des parties intermédiaires. Il y a un quinzième chemin qui pourrait peut-être prendre place dans cette nomenclature : c'est la route de Perpignan à Tarragone par la vallée du Tech. Voici ce qu'écrivait à ce sujet l'un des plus ardents promoteurs de ce tracé, dans une lettre du 21 novembre dernier à l'auteur de la communication :

« ... Il est très probable que l'administration des ponts & chaussées, toujours subordonnée pour nos routes aux caprices du génie militaire, n'a rien modifié à ses dispositions depuis deux ans, époque où pour

1. Qnatrième livraison de 1895. Voir plus haut, p. 451.

Digitized by Google

la dernière fois j'ai demandé l'exécution de la lacune de la route nationale n° 115, de Prats de Mollo à la frontière. Plusieurs études ont été faites depuis trente ans pour combler cette lacune. Un projet aboutit au col d'Arès, un second au col de Bernadell. Une Commission mixte internationale avait adopté ce dernier projet, parce que l'altitude du col de Bernadell est moins élevée que celle du col d'Arès. Mais les représentants militaires des deux nations unirent leur *génie* pour ajourner l'exécution du projet. On comprend, à la rigueur, la décision des Espagnols. La disposition des pentes de leur versant & les chemins d'exploitation des propriétaires leur permettraient d'arriver à la frontière avec la plus grande facilité, tandis que nos troupes, pour monter sur la crête de la montagne, soit au col d'Arès, soit au col de Bernadell, auraient à ouvrir un chemin de douze kilomètres au moins. »

Et plus loin : « En somme, jusqu'ici, le génie militaire a tout fait pour réduire au minimum les relations de nos communes avec nos voisins. L'ouverture du chemin de fer d'Arles-sur-Tech entraînera-t-elle la Compagnie du Midi à vaincre les résistances de l'autorité militaire? L'avenir nous l'apprendra. »

Il résulte de cette intéressante correspondance que l'accès de ce prolongement des Albères est sinon facile, du moins possible par les chemins d'exploitation de Camprodon, à ou près la ligne de faîte. Les observations si sensées de son signataire s'appliquent aux routes internationales, terminées sur le versant espagnol, telles que les routes d'Anéou, d'Ispéguy & de Lissariéta. Il semble que la raison stratégique elle-même demanderait leur achèvement en France, tout l'avantage devant, au cas de conflit, rester à l'armée qui peut le plus rapidement occuper la position maîtresse. C'est ainsi que le génie a compris la défense dans les Alpes, où aucune route italienne n'atteint la frontière sans descendre en France. Ce qui est vrai en Savoie, en Dauphiné & au comté de Nice serait-il faux en Roussillon, en Béarn, en Navarre & en Labourd? P. L.

## Encore le Mont Vallier.

Le 12 août 1889, le Mont Vallier était gravi, en suivant la voie de Seix, par MM. Bartoli, aujourd'hui secrétaire général de l'Indre & Labrouche, archiviste des Hautes-Pyrénées, tous deux membres de la section du Sud-Ouest du Club Alpin. Quelques mois plus tard, la *Revue des Pyrénées* publiait, sous le titre : « De l'Artigue à Seix. — Le Mont Vallier », un chapitre relatif à cet itinéraire[1], rédigé par le second des voyageurs. De son côté, M. Bartoli donnait au *Bulletin de la section du Sud-Ouest* un second récit de l'exploration, dont cette ascension n'était qu'une des étapes[2]. Les publications du Club Alpin ne sont donc pas

1. T. II, p. 351, 2e livraison de 1890.
2. N° 26, janvier 1890, p. 76, IV, le Mont Vallier.

Digitized by Google

aussi muettes qu'on veut bien le dire sur cette cime essentielle de la Gascogne du levant.

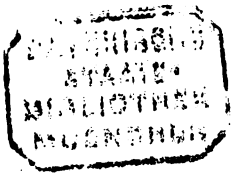
Mais, antérieurement & postérieurement, les guides « sommaires » méritent-ils d'être, sur ce point, aussi sévèrement jugés ? Je ne le crois pas, & je me persuade avoir quelque droit à la défense ayaut été souvent assez vif à la critique.

Les guides « préhistoriques, » notamment celui de Richard — dont la seconde édition, de 1839, supprime l'Ariège & l'Aude de la liste des départements pyrénéens — ne mentionnent pas le Mont Vallier. Mais les guides de la période « historique » en donnent une excellente description. En 1866, dans ses *Grandes ascensions des Pyrénées d'une mer à l'autre*, le comte Henry Russel-Killough consacre au Mont Vallier sa onzième course & détermine trois itinéraires par Seix & le col de Cruzous, en indiquant une variante par la vallée de Biros. L'éminent « pyrénéiste » s'exprime ainsi dans les conclusions de ce chapitre : « Il suffit de rappeler tous les points de la chaîne d'où l'on aperçoit le Mont Vallier pour deviner que la vue y est admirable. Bien que ce soit un pic de second ordre, on ne peut persuader aux paysans de l'Ariège qu'il n'est pas le point culminant des Pyrénées [1]. »

Enfin, le *Guide Joanne*, dans ses *dernières* éditions, rapporte un itinéraire rigoureusement exact par Seix, Estours & Peyreblanque [2].

Ces quelques indications m'ont paru utiles pour la bibliographie orographique des Pyrénées. P. L.

1. Pp. 37 & 38.
2. Voir notamment l'édition de 1882, p 413.



*Le Gérant :* GARRIGOU.

Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat, rue Saint-Rome, 39. — 5561

Digitized by Google

*Collaborateurs de la Revue* (suite de la liste).

* Henri FILHOL, professeur au Museum, Paris.
Ed. FORESTIÉ, secrétaire de la Société archéol. de Tarn-et-Garonne.
Abbé GALABERT, correspondant de la Société archéologique du Midi.
* Dr F. GARRIGOU, chargé de cours (hydrologie) à la Faculté de médecine de Toulouse, *directeur de la Revue des Pyrénées*.
A. GAUTIER, membre de l'Institut, Paris.
G. GAUTIER, agronome, à Narbonne.
DE GORSSE, conservateur des forêts, à Pau.
JEANROY, professeur à la Faculté des lettres, Toulouse.
JOULIN, ingénieur en chef, directeur de la Poudrerie, Toulouse.
JULLIAN, professeur à la Faculté des lettres, Bordeaux.
G. JOURDANNE, félibre majoral, Carcassonne.
* H. LABROQUÈRE, homme de lettres, Galan (Gers).
LABROUCHE, archiviste des Hautes-Pyrénées.
J. DE LAHONDÈS, président de la Société archéologique du Midi.
LAPIERRE, bibliothécaire honoraire de la ville de Toulouse.
Hte MARCAILHOU D'AYMERIC, Président de la Société de pharmacie de Toulouse à Ax.
Abbé MARSAN, corresp. soc. arch. du Midi, curé de Soulan, vallée d'Aure
MASSIP, bibliothécaire de la ville, Toulouse.
* MÉRIMÉE, professeur à la Faculté des lettres, Toulouse.
* MILLARDET, correspondant de l'Institut, à Bordeaux.
Ch. MOLINIER, professeur à la Faculté des Lettres, Toulouse.
B. DE NABIAS, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux.
PASQUIER, archiviste de la Haute-Garonne.
Cl. PERROUD, recteur de l'Académie de Toulouse.
Ed. PIETTE, du Comité de paléontologie française, Rumigny (Arden.).
Dr RACINE, médecin consultant à Luchon.
F. REGNAULT, de la Société de géographie de Toulouse.
Cte DE RESSÉGUIER, secrétaire perpétuel de l'Acad. des Jeux Floraux.
* E. ROSCHACH, archiviste, inspecteur des antiquités, Toulouse.
DE ROUMÉJOUX, inspecteur de la Société française d'archéologie.
RUMEAU, instituteur, à Toulouse.
Comte Henri RUSSELL, à Pau.
Cte DE SAINT-SAUD, géographe, ch. de la Valouze, par La-Roche-Chalais.
SALLES, ingénieur en chef hon. des ponts & chaussées, Toulouse.
TAMISEY DE LARROQUE, correspondant de l'Institut.
* J. TIMBAL, professeur à la Faculté de droit, Toulouse.
TRESPAILLÉ, de la Société des études du Comminges, Saint-Gaudens.
* E. TRUTAT, conservateur du Musée d'histoire naturelle, Toulouse.

Digitized by Google

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
RUE DES TOURNEURS, 45, A TOULOUSE
OU AU BUREAU DE LA *REVUE*, RUE VALADE, 38, TOULOUSE

ABONNEMENT : 15 FRANCS

# REVUE DES PYRÉNÉES

FRANCE MÉRIDIONALE — ESPAGNE

ORGANE DE L'ASSOCIATION PYRÉNÉENNE

*Paraissant tous les deux mois, par livraisons de* 112 *pages*

*AVEC FIGURES & PLANCHES*

(VOIR AU VERSO LA LISTE DES COLLABORATEURS)

Adresser toutes les communications au Directeur de la **Revue des Pyrénées**, M. le Dr F. GARRIGOU, chargé de cours (hydrologie) à la Faculté de Médecine, rue Valade, 38, à Toulouse.

La **Revue** publie l'analyse de tous les ouvrages concernant les Pyrénées, la France méridionale, l'Espagne. Les auteurs et les éditeurs doivent envoyer les publications directement au Directeur de la **Revue**.

**La table générale des cinq premiers tomes est envoyée à toute personne qui la demande.**

**Le prix des huit volumes parus, pris ensemble, 60 francs. — Une remise de 20 % est faite aux *Bibliothèques publiques*.**

**Le prix d'un volume isolé reste fixé à 15 francs.**

*Les livraisons ne se vendent pas séparément.*

Toulouse, impr DOULADOURE-PRIVAT rue Saint-Rome 39. — 5561

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L. Weber

Digitized by Google

Digitized by Google